UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

UNIVERSITÉ DE STRASBOURG

CAPITAL ET INVENTIVITÉ :
DE L'INTELLECT GÉNÉRAL À GENERAL ELECTRIC

THÈSE

PRÉSENTÉE EN COTUTELLE

COMME EXIGENCE PARTIELLE

DU DOCTORAT EN SOCIOLOGIE (UQAM) / PHILOSOPHIE (UNISTRA)

PAR

ÉRIC DUHAIME

AVRIL 2016

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de cette thèse se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.03-2015). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

REMERCIEMENTS

Une vive reconnaissance à mes deux directeurs. À Éric Pineault, pour son accompagnement intellectuel, la générosité de ses idées et la perspicacité de ses commentaires. À Franck Fischbach, pour son accueil, l'inspiration de ses livres et les discussions très éclairantes. De même, une grande reconnaissance à ma famille et à mes amis pour m'avoir supporté dans cette aventure, dans les deux sens du terme. Enfin, une reconnaissance toute particulière à Jean-François Fortier pour la relecture et les suggestions.

Sans l'apport financier du Fonds de recherche du Québec sur la société et la culture, le Programme de bourses d'études supérieures du Canada Vanier et le Programme Frontenac de bourses pour cotutelles, la présente thèse n'aurait sans doute pas vu le jour. La véritable richesse, soutient Marx, c'est le « temps disponible » (*Manuscrits de 1857-1858*).

TABLE DES MATIÈRES

REMERCIEMENTS ____ iii
RÉSUMÉ ____ ix

INTRODUCTION ____ 1
Objet et méthode ____ 5
Présentation des chapitres ____ 12

CHAPITRE I : L'INTELLECT GÉNÉRAL ET LA QUESTION DU DÉPASSEMENT DU CAPITALISME ____ 17
1.1. L'« école » de la revue *Multitudes* ____ 20
1.2. Le rapport entre capital et travail ____ 26
1.2.1. L'autonomie du travail selon Hardt et Negri ____ 26
1.2.2. L'interdépendance asymétrique du rapport entre capital et travail ____ 28
1.3. Travail manuel et travail intellectuel ____ 33
1.3.1. Le travail immatériel comme remise en question de la théorie de la valeur 33
1.3.2. Le dépassement de la dichotomie entre travail manuel et intellectuel : le caractère productif du travail ____ 37
1.4. La question du dépassement ____ 43
1.4.1. Le travail immatériel et le projet révolutionnaire de la multitude ____ 43
1.4.2. Le dépassement du capitalisme en tant que possibilité ____ 46
1.5. Conclusion ____ 51

PREMIÈRE PARTIE : DÉVELOPPEMENT ET DEVENIR ÉTRANGER DES POTENTIALITÉS DE L'AGIR HUMAIN ____ 55

CHAPITRE II : L'ESSENCE GÉNÉRIQUE ET L'HISTORICITÉ DE L'ACTIVITÉ HUMAINE DANS LES *MANUSCRITS DE 1844* ____ 65
2.1. Le concept de genre comme hégélianisme refoulé ? ____ 66
2.2. Le mouvement de l'Esprit chez Hegel ____ 76
2.3. Le genre et l'être sensible chez Feuerbach ____ 88
2.4. La vie comme activité et l'essence générique comme effectivité chez Hess ____ 101
2.5. L'humain comme être naturel et générique chez Marx ____ 110
2.6. Conclusion ____ 128

CHAPITRE III : LA PRODUCTION COMME MANIÈRE DE VIVRE HISTORIQUEMENT DÉTERMINÉE : EXPRESSIVITÉ ET NORMATIVITÉ DE L'AGIR HUMAIN 131
3.1. Les *Thèses sur Feuerbach* : la réalité comme activité sensible et comme ensemble de rapports sociaux 135
3.2. *L'idéologie allemande* : les formes historiques de la production naturelle et sociale 153
3.3. Les *Manuscrits de 1857-1858* : l'intermédiation de la production et de la consommation comme manière de vivre historiquement déterminée 166
3.4. *Le Capital* : les moments formels du procès de travail transhistorique et les formes normatives et expressives du travail utile 173
3.5. Conclusion 183

CHAPITRE IV : LE DEVENIR ÉTRANGER DES POTENTIALITÉS DE L'AGIR HUMAIN : LA SCIENCE ET LA TECHNOLOGIE DANS LE CAPITALISME INDUSTRIEL 187
4.1. L'aliénation dans les *Manuscrits de 1844* 191
4.2. Le mode de production capitaliste comme manière historiquement déterminée de produire en société 201
4.2.1. Le procès de circulation marchande 202
4.2.2. Travail « libre » et force de travail 208
4.2.3. Le mode de production capitaliste 216
4.3. La soumission formelle du procès de travail au capital 220
4.4. La soumission réelle du procès de travail au capital 229
4.4.1. La coopération simple 233
4.4.2. La manufacture 236
4.4.3. La grande industrie 239
4.5. La soumission réelle comme procès d'aliénation 243
4.6. De la soumission du travail à la reproduction élargie du capital 252
4.7. Conclusion 258

DEUXIÈME PARTIE : LINÉAMENTS POUR UNE THÉORIE CRITIQUE DU RÔLE ÉCONOMIQUE DE LA SCIENCE ET DE LA TECHNOLOGIE DANS LE CAPITALISME AVANCÉ 261

CHAPITRE V : L'AVÈNEMENT DE LA GRANDE CORPORATION ET LA DOUBLE TRANSFORMATION DU RAPPORT INTERCAPITALISTE : LES MARCHÉS OLIGOPOLISTIQUES ET LE SYSTÈME FINANCIER 271
5.1. La société par actions telle que problématisée par Marx 272
5.2. L'avènement de la grande corporation aux États-Unis 276
5.3. Les marchés oligopolistiques et les nouvelles formes de compétition 288
5.3.1. Avantages différentiels et stratégies de contrôle 289
5.3.2. Conception manufacturière du contrôle : la prise en charge de l'objet de travail 297
5.3.3. Conception du contrôle par les ventes et le marketing : la prise en charge du produit et de l'idée 301

5.3.4. Approfondissement du contrôle sur la façon d'opérer et le moyen de travail 308
5.4. Système financier et valorisation des actifs intangibles 310
5.5. Conclusion 326

CHAPITRE VI : LA PROPRIÉTÉ INTELLECTUELLE, LA RECHERCHE ET LE DÉVELOPPEMENT ET LA SOUMISSION VIRTUELLE DE LA PRATIQUE SOCIALE AU CAPITAL 329
6.1. Le système des brevets 330
6.2. General Electric : une stratégie de contrôle fondée sur la recherche et le développement 339
6.3. Critique du rôle économique de la science et de la technologie dans le capitalisme avancé : la soumission virtuelle de la pratique sociale au capital 347
6.4. Prix, valeur et survaleur différentielle 357
6.5. Trajectoire historique : productivité et inventivité 365
6.6. Conclusion 373

CONCLUSION 375

APPENDICE A : PRODUCTION SCIENTIFIQUE ET TECHNOLOGIQUE DANS LE CAPITALISME AVANCÉ 385

BIBLIOGRAPHIE 387

RÉSUMÉ

Cette thèse a pour but d'éclairer le rôle économique de la science et de la technologie dans le cadre du capitalisme. À cette fin, elle s'enracine d'abord dans une discussion des thèses développées à ce sujet par Karl Marx à l'égard du capitalisme industriel qu'il avait sous les yeux. En tenant compte de la distance temporelle qui nous sépare du contexte de rédaction de son œuvre, soit de la transition du capitalisme industriel au capitalisme avancé, elle s'intéresse ensuite au rôle que joue la production scientifique et technologique dans le cadre du capitalisme avancé. En ce sens, l'objectif de cette thèse est double. D'une part, elle vise à ressaisir et à mettre au jour la façon dont Marx problématise le rapport de la science et de la technologie à la dynamique économique de son époque. D'autre part, elle vise à éclairer les modalités et les enjeux liés à l'intégration de la production scientifique et technologique dans la dynamique économique contemporaine.

Cette thèse prend le contrepied d'auteurs comme Michael Hardt et Antonio Negri qui ont cherché de façon similaire à théoriser l'avènement d'une économie dite « immatérielle » à partir du concept d'« intellect général » de Marx. Elle montre les insuffisances de cette perspective théorique tant du point de vue du diagnostic posé sur le travail immatériel que du point de vue de l'interprétation de concepts centraux de la pensée de Marx. Dans la première partie, cette thèse s'efforce de ressaisir et de recomposer une trame narrative qui traverse l'œuvre de Marx, non seulement au sujet du rôle économique de la science et de la technologie, mais plus fondamentalement en ce qui concerne l'inventivité qui est posée par cet auteur comme une dimension inhérente à l'activité humaine et dont il problématise la prise en charge sous le capitalisme comme un devenir étranger des potentialités humaines, c'est-à-dire comme procès d'aliénation. Dans la seconde partie, cette thèse fait état des transformations organisationnelles et institutionnelles qui ont caractérisé l'avènement du capitalisme avancé : soit la grande corporation, les marchés oligopolistiques, le système financier et le système des brevets. S'attardant au cas historique type d'un modèle d'affaires fondé sur la recherche et le développement, General Electric, elle rend compte des modalités organisationnelles et institutionnelles qui opèrent l'intégration de l'activité scientifique et technologique à la production dans le cadre du capitalisme avancé. Enfin, à partir de la discussion préalable de l'œuvre de Marx, elle problématise les enjeux liés à cette intégration de la production scientifique et technologique comme soumission virtuelle de la pratique sociale au capital, c'est-à-dire comme capacité à déterminer des objets d'usage futurs et les formes de pratiques et de jouissances sociales qui s'y rattachent.

Marx – intellect général – inventivité – aliénation – économie immatérielle – capitalisme industriel – capitalisme avancé – science et technologie – brevet – General Electric

INTRODUCTION

Problématisées sous les notions d'« économie du savoir », d'« économie immatérielle » ou encore de « capitalisme cognitif », les transformations de l'économie liées au rôle accru de la science et de la technologie sont le plus souvent théorisées à partir des années 1970, en fonction de l'importance grandissante des secteurs clés que sont les nouvelles technologies de l'information et de la communication, les biotechnologies et les technologies de pointe. Pourtant, le rapport de la science à l'économie n'est pas un phénomène récent, celui-ci remontant aux origines mêmes du capitalisme. En effet, le capitalisme agraire qui se mit progressivement en place dans la campagne anglaise du XVI^{e} au XVIII^{e} siècle s'accompagna de l'implantation et de la diffusion de nouvelles techniques agricoles, dont l'irrigation des terres et l'assèchement des marais, l'accouplement intensif des meilleurs sujets des troupeaux de bétail par la méthode du *breeding in and in* ainsi que l'introduction de nouvelles cultures dont certaines plantes à racines permettant d'engraisser plus efficacement les troupeaux, surtout en hiver. Ces techniques visaient avant tout à maximiser le rendement du travail agricole et les profits générés suivant le passage, opéré par le mouvement des *enclosures*, d'une régulation de l'accès aux terres par un régime de droits et obligations à un régime fondé sur la propriété privée. Dans ce contexte, la science jouait avant tout un rôle encyclopédique, le comité agricole de la Société Royale de Londres cherchant par exemple à répertorier l'ensemble des pratiques et techniques agricoles en usage sur le royaume d'Angleterre en envoyant à cet effet des sondages aux agriculteurs et en cherchant par la suite à diffuser les informations recueillies[1]. Ainsi, les techniques implantées renvoyaient pour l'essentiel à des façons de faire préexistantes qui étaient répertoriées et diffusées au niveau du royaume.

---

[1] Eric KERRIDGE, *The Farmers of Old England*, Londres : George Allen & Unwin Ltd, 1973, p. 103-29 ; Neal WOOD, *John Locke and Agrarian Capitalism*, Londres : University of California Press, 1984, p. 25-26.

Au XIX[e] siècle, Karl Marx constatait que le processus de développement du capitalisme qu'il avait sous les yeux impliquait une mobilisation de plus en plus importante des découvertes de la science dans la production industrielle : « [...] l'application de la science à la production immédiate devient elle-même pour la science un point de vue déterminant qui la sollicite[2] ». Il s'efforça d'apporter un éclairage conceptuel et critique sur le rôle économique de la science et de la technologie qu'il développa principalement dans les *Manuscrits de 1857-1858* ainsi que dans le premier livre du *Capital*. D'abord rapporté, dans le premier ouvrage, à la perspective d'un possible dépassement du mode de production capitaliste, ce rôle fut ensuite rattaché, dans le second, à une dynamique définie comme « pulsion immanente » et « tendance constante » du capital à augmenter les forces productives en vue d'extraire une survaleur relative, c'est-à-dire de maximiser le rendement du travail dans le cadre de la dynamique concurrentielle des marchés relevant d'un affrontement par les prix[3]. Le rôle économique de la production scientifique fut ainsi problématisé dans le cadre de la soumission réelle du procès de travail au capital, soit comme bouleversement technique du procès de travail par l'emploi du machinisme, ce qui se traduisit par une automatisation progressive du procès de production.

Cela dit, à partir du tournant du XX[e] siècle, l'importance stratégique de la science pour le développement économique prit une tournure plus radicale suivant la mise en place du capitalisme avancé tel qu'il se développa aux États-Unis. Le capitalisme avancé se caractérise par la centralité de la grande corporation en ce qui concerne l'organisation de la production et de l'échange des biens et services produits en société. Avec la reconnaissance de la corporation comme personne morale, celle-ci put jouir des mêmes droits civils que les citoyens tout en disposant par ailleurs de la capacité d'accumuler des masses colossales de capitaux par l'émission d'actions et d'obligations, s'imposant progressivement comme sujet névralgique de l'accumulation du capital[4]. Afin de contrer les crises de surproduction qui affectaient leurs opérations au cours des trois dernières décennies du XIX[e] siècle, les

---

[2] Karl MARX, *Manuscrits de 1857-1858 (« Grundrisse »)*, Tome II, Paris : Éditions sociales, 1980, p. 191-92.

[3] Karl MARX, *Le Capital*, Livre I, Paris : PUF, Coll. « Quadrige », 1993, p. 359.

[4] Éric PINEAULT, « Quelle théorie critique des structures sociales du capitalisme avancé ? », *Cahiers de recherche sociologique*, Montréal, Liber, no. 45, janvier 2008, p. 120.

corporations américaines s'adonnèrent à un vaste exercice de fusions-acquisitions afin de s'assurer un certain contrôle sur les volumes de production et les prix des marchandises qu'elles produisaient, ce qui entraîna la formation de marchés oligopolistiques caractérisés par de nouvelles formes de compétition. Dans ce contexte, les corporations eurent progressivement recours à de nouvelles stratégies d'affaires orientées vers le contrôle des marchés, au nombre desquelles fut progressivement intégrée la production scientifique et technologique par l'établissement de laboratoires privés dont les recherches visaient l'obtention de brevets qui procuraient à leurs détenteurs des monopoles reconnus légalement[5]. En somme, la contribution de la science à la dynamique économique emprunta d'abord, dans le cadre du capitalisme agraire, une forme encyclopédique qui consistait à répertorier et diffuser les techniques agricoles les plus diverses. Elle se traduisit ensuite, avec le capitalisme industriel, par l'application des découvertes de la science aux moyens de production en vue d'en opérer l'automatisation par l'entremise du machinisme. Enfin, ce n'est qu'avec l'avènement du capitalisme avancé que la production scientifique et technologique fut en elle-même intégrée au mode de production capitaliste par l'établissement de laboratoires de recherche privés réalisé dans le cadre des stratégies de contrôle mises en œuvre par les grandes corporations.

Afin de problématiser les implications relatives au caractère de plus en plus névralgique de la production scientifique dans l'économie contemporaine, certains auteurs regroupés autour de la revue *Multitudes* s'inspirèrent des idées développées par Marx dans les *Manuscrits de 1857-1858* en rapport à l'importance grandissante de l'« intellect général » à l'égard de la production ainsi que du possible dépassement du mode de production capitaliste qui pourrait en découler. Revisitant les écrits de Marx à l'aune du développement de l'informatique, du multimédia, des réseaux communicationnels et des biotechnologies, ces auteurs, dont Michael Hardt et Antonio Negri, en vinrent à présenter l'avènement d'une économie dite « immatérielle » comme stade ultime du développement du capitalisme qui

---

[5] David NOBLE, *America by Design : Science, Technology, and the Rise of Corporate Capitalism*, Nairobi : Oxford University Press, 1977, p. 19.

serait en voie d'être dépassé[6]. À leurs yeux, avec l'émergence d'une économie immatérielle, le capitalisme générerait de lui-même une contradiction qui minerait ses propres fondations. Pour cause, la production d'informations et d'interactions communicationnelles par l'entremise du travail immatériel échapperait d'après ces auteurs aux modalités d'appropriation des biens produits socialement caractéristiques du capitalisme, étant donné, notamment, les coûts dérisoires liés à la reproduction des contenus informationnels. Dans cette perspective, le travail immatériel revêtirait un potentiel émancipateur.

Or, il se pourrait à l'inverse que l'avènement du travail immatériel corresponde tout simplement à l'intégration de l'activité scientifique et technologique au mode de production capitaliste, soit comme extension de ce dernier à une nouvelle sphère de la pratique humaine. D'ailleurs, les idées développées par Marx au sujet de l'« intellect général » semblent corroborer cette interprétation alternative. En effet, si Marx voit dans le développement général de la science et de la technologie la condition de possibilité d'un dépassement du capitalisme, celui-ci ne saurait résulter de la seule application cumulative des découvertes scientifiques aux moyens de production. En lui-même, le développement du machinisme à l'intérieur du mode de production capitaliste a pour seul impact d'augmenter le surtravail, soit la partie de la journée de travail où les travailleurs œuvrent gratuitement pour le capital en rapport à l'autre partie de la journée où ils remboursent la valeur qu'ils reçoivent sous forme de salaire. Dans cette perspective, l'élément proprement émancipateur renvoie moins chez Marx à l'avènement d'une nouvelle forme de travail d'ordre intellectuel qu'au « temps disponible » qui est généré par la productivité accrue des forces productives[7]. Toutefois, afin d'éviter que ce temps libéré ne soit d'emblée reconverti en surtravail, il faut selon Marx que les travailleurs se réapproprient leur surtravail, ce qui nécessiterait un dépassement du rapport social à l'intérieur duquel se déploie l'activité productive, à savoir le rapport entre capital et travail salarié. En fait, le travail salarié correspond selon Marx à ce qu'il désigne, dans ses textes de jeunesse, comme travail aliéné. En ce sens, puisque le travail immatériel se déploie sous une forme salariée, le fait de lui imputer un caractère émancipateur apparaît

---

[6] Michael HARDT et Antonio NEGRI, *Multitude : Guerre et démocratie à l'âge de l'Empire*, Paris : La Découverte, 2004, p. 86-92.

[7] Karl MARX, *Manuscrits de 1857-1858*, Tome II, *op. cit.*, p. 196.

problématique, à tout le moins pour des auteurs qui affirment inscrire leurs travaux dans la continuité de la pensée de Marx. Comme nous le suggérions, il se pourrait à l'inverse que l'avènement de la production scientifique sous forme de travail salarié corresponde plutôt à l'intégration de cette dernière au mode de production capitaliste. Voilà, du moins, l'hypothèse centrale que nous aimerions explorer dans le cadre de cette thèse.

Objet et méthode

Notre thèse vise à éclairer les modalités d'intégration et les enjeux liés au rôle économique de la science et de la technologie dans le cadre du capitalisme. Dans ce but, nous proposons d'élaborer notre réflexion à partir des idées développées à ce sujet par Marx en rapport au capitalisme industriel qu'il avait sous les yeux. Notre recherche prendra dès lors la forme d'une thèse d'auteur. Le matériel sur lequel elle s'appuie renvoie en effet à l'œuvre d'un auteur, à ses textes, à propos desquels il nous faut apporter quelques précisions quant au statut d'un tel objet d'étude ainsi qu'à l'égard de la démarche qui sera employée pour en réaliser l'étude. À ce sujet, l'herméneutique développée par Paul Ricoeur renferme à notre avis des indications précieuses quant à la nature du « texte » en tant qu'objet d'interprétation, ce qui nous permettra de préciser notre propre démarche méthodologique.

Dans son ouvrage, *Du texte à l'action*, Ricoeur cherche à délimiter la forme spécifique de discours que constitue un texte en le distinguant à la fois du langage sur lequel il s'appuie et de cette autre forme de discours que constitue la parole. Cette double distinction opérée sur la base de quatre critères lui permet alors de préciser le statut du texte en tant qu'objet d'étude ainsi que les modalités qui permettent d'en réaliser l'interprétation[8]. Commençons par la distinction entre langage et discours. D'abord, si le premier se caractérise par sa virtualité et ses potentialités en tant que système de symboles et de règles qui peut être mobilisé par un locuteur, le second relève quant à lui de la temporalité et de l'effectivité dans la mesure où il implique la mobilisation effective des possibilités offertes par le langage qu'il actualise au

[8] Sur ces distinctions, voir : Paul Ricoeur, *Du texte à l'action : essais d'herméneutique II*, Paris : Éditions du Seuil, Coll. « Points Essais », 1986, p. 115-17, 124-29 et 206-13.

cours de la réalisation d'un « événement » qui se déroule au présent[9]. Ensuite, si le langage revêt un caractère impersonnel dans la mesure où il peut être mobilisé par quiconque s'initie aux symboles et aux règles qui lui sont propres, le second suppose pour sa part un locuteur dont la marque personnelle est observable aux chemins qu'il se fraie à travers les différentes possibilités que lui ouvre le langage, notamment par cette possibilité de souligner sa présence en s'auto-désignant par l'emploi du « je ». De même, si le premier se caractérise par une suite infinie de relations qu'entretiennent entre eux les symboles à l'intérieur même du système qu'est le langage – comme l'illustre le renvoi constant des mots les uns aux autres dans un dictionnaire –, le second se caractérise par la référence à une réalité qui lui est extérieure, qu'il désigne et cherche à exprimer et, ce faisant, qu'il dévoile en la faisant apparaître au moyen du langage, ce que Ricoeur désigne sous la notion de « monde »[10]. Enfin, si le langage constitue une condition de possibilité de la communication, le discours constitue la réalisation effective d'une communication comportant un message qui s'adresse à un interlocuteur et qui se trouve lui-même interpelé par celui-ci. En somme, ces quatre traits distinctifs du discours sont résumés par Ricoeur sous cette formule simple : « [...] quelqu'un dit quelque chose à quelqu'un à propos de quelque chose[11] ».

À partir de ces quatre traits, il est possible de distinguer de la même façon la spécificité du texte comme discours en opposition à la parole. D'abord, en ce qui concerne l'événement au cours duquel se déploie le discours, la parole se révèle fugitive et évanescente, elle apparaît et disparaît à mesure qu'elle mobilise le langage, tandis que le texte fixe par écrit ce qui est dit et assure ce faisant la conservation et la préservation du message. Ensuite, si le locuteur est immédiatement présent et identifiable lors de la prise de parole, celui-ci étant en mesure de préciser ses intentions en rapport aux questions qu'on lui pose, le texte échappe quant à lui à son locuteur si bien que les intentions originelles de ce dernier et celles qui sont contenues dans le texte lui-même tendent à se séparer les unes des autres à mesure que l'événement se trouve relégué au passé. De même, en ce qui concerne le contexte de

---

[9] *Ibid.*, p. 115.

[10] *Ibid.*, p. 207.

[11] *Ibid.*, p. 123-24.

production du discours, si la parole se réfère à une situation environnante qui est commune aux interlocuteurs et qui peut être explicitement désignée, voire pointée du doigt, le texte implique quant à lui une mise en suspend et un flottement du propos en rapport au contexte de rédaction, si bien que la situation à laquelle il se réfère se trouve différée et emprunte la forme d'une « proposition de monde » à laquelle le lecteur se trouve convié[12]. Enfin, pour ce qui est de l'interlocuteur visé par le discours, alors que celui-ci assiste à l'événement dans le cas de la prise de parole, ce qui lui permet de questionner et d'obtenir des explications quant aux intentions du locuteur, le texte se destine pour sa part à un « lecteur inconnu » et distant, c'est-à-dire à un auditoire universel et anonyme qui, ne pouvant obtenir de précisions quant aux intentions du locuteur, ouvre le texte à une série d'interprétations possibles[13]. Dans cette perspective, la fixation du discours par écrit fait « sauter » l'immédiateté de la temporalité de son déroulement, de la présence du locuteur, de la situation à laquelle il se réfère et de l'interlocuteur auquel il s'adresse. Par conséquent, le texte se présente comme une proposition de monde qui est sujette à de multiples interprétations, d'où la formation progressive, aux yeux de Ricoeur, d'un « quasi-monde des textes » composé d'un ensemble d'œuvres culturelles[14].

Pour Ricoeur, cette quadruple rupture qui résulte de la fixation du discours par écrit confère au texte son « objectivité »[15]. Bien que celui-ci relève *a priori* de la subjectivité de son locuteur et de l'effort d'interprétation opérée par ce dernier en rapport à la réalité qu'il désigne et dévoile comme « venue au langage d'un monde par le moyen du discours[16] », le texte se prête à l'explication sur la base de cette objectivité qui le caractérise. Il s'agit là du point nodal de l'argumentaire de Ricoeur en ce qu'il cherche à dépasser une dichotomie introduite par Wilhelm Dilthey quant à l'interprétation des textes. Cette dichotomie renvoie à l'opposition tranchée entre l'explication, qui calquerait son approche sur le modèle positiviste des sciences exactes, et la compréhension, dont relèveraient les sciences de l'esprit pour

---

[12] *Ibid.*, p. 128.

[13] *Ibid.*, p. 212.

[14] *Ibid.*, p. 158.

[15] *Ibid.*, p. 222.

[16] *Ibid.*, p. 116.

lesquelles Dilthey cherchait à établir pleinement la scientificité. Or, les nouvelles méthodes développées par la linguistique et l'analyse structurale qui, tout en privilégiant une approche objective, sont issues des sciences humaines, permettent aux yeux de Ricoeur de poser le débat entre explication et compréhension sur de nouvelles bases et d'en offrir une solution, c'est-à-dire une troisième voie permettant un dépassement de la dichotomie : « [...] substituer à l'alternative brutale une dialectique fine[17] ». De même, cette objectivité du texte permet également à Ricoeur de dépasser l'« alternative intenable » vers laquelle nous entraîne à ses yeux l'herméneutique de Hans-Georg Gadamer développée notamment en réponse à la perspective de Dilthey, soit en privilégiant l'« appartenance » au détriment de la « distanciation » dite « aliénante ». Cette alternative, affirme Ricoeur, nous condamne ou bien à privilégier la méthode et la distanciation qui s'y rattache en niant ainsi la réalité dont nous sommes partie prenante ou bien à privilégier l'appartenance en délaissant de ce fait l'objectivation qui est au fondement de la scientificité des sciences humaines. Or, la quadruple rupture qui caractérise le texte en tant que forme particulière de discours démontre aux yeux de Ricoeur que la distanciation ne constitue pas le résultat d'une méthode, mais se révèle plutôt consubstantielle à l'objet d'interprétation lui-même, le texte se prêtant alors aussi bien à la compréhension qu'à l'explication.

La troisième voie que propose Ricoeur consiste alors dans une synthèse entre la compréhension et l'explication, entre une approche subjective et objective[18]. Elle consiste à rectifier l'interprétation au moyen de l'explication et à compléter inversement l'explication au moyen de l'interprétation. Pour Ricoeur, l'engagement personnel et subjectif impliqué par l'interprétation doit être validé par le recours à l'analyse structurale qui s'intéresse au texte comme objet clos et aux relations internes qui le caractérise. Cela dit, comme le texte se réfère toujours à quelque chose qui lui est extérieur, ce que tend à occulter l'analyse structurale, il faut que l'interprétation se saisisse de la proposition de monde qui est contenue dans le texte et qu'elle cherche à parachever celle-ci à partir de la situation du lecteur ainsi qu'en se référant aux autres propositions de monde dont est composé l'univers des œuvres

---

[17] *Ibid.*, p. 180.

[18] *Ibid.*, p. 171 et 184-85.

culturelles. Pour Ricoeur, une telle approche permet non seulement de remédier à la dichotomie entre explication et compréhension, elle permet également, d'une part, une appropriation des propositions de monde auxquelles nous convient les textes afin de maintenir et contribuer au quasi-monde des textes qui résulte de la fixation du discours par écrit. D'autre part, elle offre au lecteur la possibilité d'approfondir et d'enrichir la connaissance qu'il a de lui-même par l'entremise de cette médiation qui lui permet d'opérer une distanciation en rapport à lui-même. C'est là en effet un constat central auquel était parvenu Ricoeur, à savoir que l'être humain, à l'encontre du *Cogito* cartésien et de la tradition qui en a découlé, ne peut se saisir immédiatement de lui-même mais parvient plutôt à une connaissance de soi que par le détour et le côtoiement d'œuvres culturelles : « [...] nous ne nous comprenons que par le grand détour des signes d'humanité déposés dans les œuvres de culture[19] ».

Dans cet ordre d'idées, notre démarche reprend à son compte le statut d'objet conféré par Ricoeur au texte et répond à sa manière à cette invitation que l'on pourrait résumer en ces mots : connais-toi toi-même par le détour d'autrui. Plus précisément, il s'agit avant tout de chercher à comprendre les enjeux de notre monde en partant du témoignage critique que nous a livré Marx sur le sien. Cela dit, notre démarche revêt un caractère plus « proactif » que celle que nous propose Ricoeur. En effet, plutôt que de constituer le résultat, en aval, de la démarche interprétative, nous proposons que cette invitation à nous connaître nous-mêmes par l'entremise de l'œuvre d'un auteur commande, en amont, l'interprétation elle-même.

Dans un premier temps, notre démarche vise en ce sens à poser une question contemporaine à l'œuvre de Marx afin de voir les effets que celle-ci est susceptible d'y produire et les éléments qu'elle pourrait mettre en lumière. Cette question est la suivante : quels sont les modalités et les enjeux liés à l'intégration de la production scientifique et technologique au mode de production capitaliste ? Si cette question a retenu l'intérêt de Marx, elle n'a toutefois pas fait l'objet d'un traitement systématique au sein d'un ouvrage qui lui serait entièrement consacré. Aussi, comme on l'a vu, ce n'est qu'avec l'avènement du capitalisme avancé, suivant l'intégration de la production scientifique et technologique au

---

[19] *Ibid.*, p. 130.

nombre des stratégies d'affaires mises en œuvre par les grandes corporations, que cette question en vint à revêtir une importance plus cruciale. Afin de mettre en lumière ce que la pensée de Marx peut nous enseigner sur le rôle de la science et de la technologie dans le capitalisme, nous procéderons à une analyse thématique de son œuvre en cherchant à retracer et recomposer, de ses textes de jeunesse à ses textes de maturité, une trame narrative portant sur l'inventivité caractéristique de l'activité humaine et son devenir sous le mode de production capitaliste. Notre effort visera à mettre au jour un thème qui, *a priori*, n'apparaît pas au-devant du texte lui-même. C'est là, d'ailleurs, une perspective entrouverte par Ricoeur dans la mesure où l'œuvre d'un auteur comprend à ses yeux une multitude de thèmes qui peuvent constituer autant de portes d'entrée afin d'approcher le texte[20].

Dans un deuxième temps, afin de souligner ce que le témoignage de Marx peut nous enseigner sur notre propre époque, et en évitant toutefois de « plaquer » tout simplement les catégories qu'il développa dans un autre contexte sur le nôtre, il s'agira de prendre en compte la distance temporelle qui nous sépare du contexte de rédaction de son œuvre. En ce sens, nous soulignerons le contraste entre son époque et la nôtre par l'entremise d'une distinction conceptuelle entre le capitalisme industriel qu'il avait sous les yeux et le capitalisme avancé qui caractérise notre époque. Nous serons alors amené à prendre en compte un ensemble de transformations institutionnelles et organisationnelles à partir desquelles nous chercherons à repenser, sur la base de la discussion préalable des travaux de Marx, le rôle que joue la production scientifique et technologique dans le cadre du capitalisme avancé et les enjeux qui en découlent. Cela nous permettra ainsi d'apprécier, par le contraste opéré entre le capitalisme industriel de son époque et le capitalisme avancé de la nôtre, les apports et les limites de sa pensée en ce qui concerne la question qui nous intéresse.

Dans cette perspective, si l'intention générale de notre thèse vise à éclairer le rapport de la production scientifique et technologique à la dynamique caractéristique du capitalisme, notre objectif plus particulier est double. D'un côté, il s'agit de recomposer et mettre en lumière un thème diffus dans l'œuvre de Marx, soit le rôle de la science et de la technologie dans le capitalisme et, plus fondamentalement, la dimension inventive de l'activité humaine

---

[20] *Ibid.*, p. 225.

et le devenir de celle-ci dans le cadre du mode de production capitaliste. De l'autre, il s'agit d'éclairer les modalités et les enjeux liés à l'intégration de la production scientifique et technologique dans le cadre du capitalisme avancé.

Dans la lignée des commentaires de Ricoeur, il faut admettre que l'interprétation est au cœur de notre démarche. D'abord, en ce qui concerne la portée et la nature de notre thèse elle-même, son caractère interprétatif est entièrement assumé. Ensuite, elle s'enracine dans une lecture de l'œuvre de Marx à laquelle est également reconnu un caractère interprétatif et subjectif. Enfin, notre thèse s'appuie sur une série de commentaires interprétatifs qui ont déjà été formulés à l'endroit de l'œuvre de Marx. Dans cette perspective, il s'agira ni de prétendre, comme le fait Michel Henry, laisser parler Marx lui-même[21], ni de réduire, comme le fait Louis Althusser, la pensée de Marx à la rencontre de facteurs historiques[22]. Est-ce à dire pour autant que notre démarche se complaît dans un relativisme interprétatif et qu'elle ne peut se réclamer d'une quelconque rigueur ? À cet égard, comme le remarque encore une fois Ricoeur, le caractère interprétatif d'une approche qui se donne un texte pour objet ne signifie pas pour autant que toute interprétation soit valable ou équivalente. L'interprétation s'ouvre à l'épreuve de la validité d'une double façon. D'abord, il est toujours possible de rapporter un commentaire réalisé sur un ouvrage à l'ouvrage lui-même qu'il interprète et, ce faisant, de valider ou d'invalider l'interprétation qui nous est offerte. Ainsi, le recours à des commentaires antérieurs qui ont tété réalisés sur une œuvre permet d'attirer notre attention sur certains aspects qui auraient pu nous échapper, que ceux-ci se trouvent confirmés ou infirmés à la relecture des textes originaux. Ensuite, c'est moins par l'adoption d'une procédure méthodologique entièrement contrôlée que repose la rigueur et la richesse d'une démarche interprétative, laquelle peut se permettre une certaine souplesse. C'est plutôt dans la justesse du commentaire exposé après coup, citations et références à l'appui, que s'observe la rigueur de la recherche qui se prête alors à la validation ou à l'invalidation d'autres interlocuteurs. En ce sens, notre démarche ne vise pas à parvenir à l'établissement d'une quelconque vérité objective ou définitive en ce qui concerne l'œuvre de Marx ou le rôle que

---

[21] Michel HENRY, *Marx*, Paris : Gallimard, Coll. « Tel », 1976, p. 31.

[22] Louis ALTHUSSER, *Pour Marx*, Paris : Éditions La Découverte, Coll. « Poche », 2005, p. 72-73.

joue la production scientifique dans le cadre du capitalisme avancé. Elle vise simplement à offrir un nouvel éclairage conceptuel aussi bien sur l'une que sur l'autre.

Présentation des chapitres

Compte tenu du double objectif qui caractérise notre démarche en vue d'éclairer le rapport de la production scientifique et technologique au capitalisme, notre thèse se divise en deux parties qui sont précédées d'un premier chapitre tenant lieu de revue de littérature. En vue de problématiser le rôle économique de la science et de la technologie à partir de l'œuvre de Marx, dans la mesure où nous avons été devancé dans cette intention par un ensemble d'auteurs regroupés autour de la revue *Multitudes*, le premier chapitre sera consacré à la discussion critique des thèses produites par ces auteurs. En effet, le diagnostic qu'ils portent sur l'économie immatérielle et la lecture particulière qu'ils offrent de l'œuvre de Marx nous apparaissent tous deux problématiques, le premier s'enracinant dans la seconde. Plus particulièrement, notre critique ciblera trois thèses soutenues par Michael Hardt et Antonio Negri dans leurs ouvrages *Empire* et *Multitude* : soit la primauté conférée au travail dans son rapport au capital, la dichotomie qu'ils introduisent entre le travail matériel et le travail immatériel ainsi que la portée émancipatrice qui est imputée au travail immatériel comme vecteur assurant le dépassement du capitalisme.

Sur cette base, la première partie de notre thèse, composée de trois chapitres, sera consacrée à une analyse thématique de l'œuvre de Marx et à la recomposition d'une trame narrative portant sur le rapport de la science et de la technologie à la dynamique propre au capitalisme. Plus fondamentalement, nous nous attarderons au devenir étranger de l'inventivité qui est reconnue par cet auteur comme dimension inhérente à l'activité humaine. Le second chapitre visera à mettre au jour l'originalité de Marx en ce qui concerne la compréhension du mode d'existence des êtres humains posés à la fois comme êtres naturels et génériques. Dans le cadre d'une discussion portant sur la filiation du concept de genre de Georg Wilhelm Friedrich Hegel à Marx, en passant par Ludwig Feuerbach et Moses Hess, nous verrons que c'est par l'entremise de ce concept, tel qu'il se trouve défini en un sens spécifique dans les *Manuscrits de 1844*, que Marx en vint à reconnaître à l'activité humaine

un caractère inventif, celle-ci parvenant à explorer les potentialités qu'elle recèle au fil de son propre déploiement, soit comme production de nouveaux objets d'usage auxquels se rapportent en parallèle de nouvelles formes de pratiques et de jouissances sociales.

Le troisième chapitre s'inscrit dans la continuité du second et visera, malgré l'abandon du concept de genre lui-même, à faire état de la permanence de cette dimension inventive de la production humaine dans la suite de l'œuvre de Marx, des *Thèses sur Feuerbach* au *Capital* en passant par *L'idéologie allemande* et les *Manuscrits de 1857-1858*. Non plus saisie d'un point de vue strictement ontologique, mais dans une perspective historique, nous chercherons à montrer que cette capacité inventive posée comme dimension inhérente de la production humaine n'a d'effectivité pour Marx qu'en s'incarnant sous des formes historiquement déterminées. Il en ressortira que la production constitue pour Marx une manière de produire déterminée à laquelle correspond une manière de consommer déterminée, toutes deux comprises de façon complémentaire comme une manière de vivre historiquement déterminée. Enfin, sur la base de la différenciation conceptuelle des moments formels du procès de travail au sens transhistorique, les formes concrètes du travail utile apparaîtront comme des formes d'activités à la fois expressives et normatives, relevant de la structuration des moments formels qui en sont constitutifs en fonction des finalités qu'elles se proposent de réaliser comme matérialisation de valeurs d'usage déterminées.

Dans le quatrième chapitre, nous ferons état de la façon dont Marx problématise ce qu'il advient de cette dimension inventive de l'activité humaine dans le cadre des modalités spécifiques d'échange et de distribution qui sont propres au capitalisme, soit comme procès d'aliénation. Marx conçoit en effet, dans le *Capital*, le développement des potentialités de l'activité humaine comme résultat de la tendance du capital à extraire de la survaleur relative, c'est-à-dire dans le cadre de la soumission réelle du procès de travail au capital. Le développement des potentialités de l'activité humaine prend ainsi la forme d'un bouleversement radical du procès de travail qui se trouve massifié, socialisé et enfin automatisé avec le machinisme qui relève de l'application de la science et de la technologie au procès de production. Il en résulte selon Marx un évidemment progressif du contenu du travail à mesure que ses potentialités organisationnelles et techniques se consolident face aux travailleurs sous la forme de puissances étrangères, soit comme modes d'existence du capital.

Comme nous le verrons, ce devenir étranger des potentialités de l'activité humaine s'accomplit par l'entremise d'un procès de déqualification de la majorité des travailleurs et de requalification d'une minorité d'entre eux. Les formes de travail qualifiées ont pour objet l'organisation des opérations du travail et l'automatisation des moyens de production, participant ainsi au devenir étranger des potentialités de l'activité humaine.

Dans la seconde partie de la thèse, composée de deux chapitres, nous chercherons à problématiser, sur la base de la discussion préalable des idées de Marx, le rôle économique que joue la production scientifique et technologique dans le cadre du capitalisme avancé. Les deux chapitres de cette partie prennent respectivement en compte deux idées à partir desquelles Marx conçoit ce rôle en rapport au capitalisme industriel qu'il avait sous les yeux, mais qui ne tiennent plus depuis l'avènement du capitalisme avancé, à savoir l'importance de la dynamique concurrentielle des marchés et la mobilisation gratuite des idées et découvertes de la science par le capital. Dans cette perspective, le cinquième chapitre s'intéressera à la transformation qualitative des rapports sociaux d'appropriation qui a marqué le tournant du XX^{e} siècle avec l'avènement de la grande corporation de droit privé. Nous porterons notre attention sur la nature de la grande corporation et la séparation du rôle de direction et des titres de propriété qui la caractérise par opposition à la propriété privée bourgeoise. De même, nous rendrons compte de la double transformation du rapport intercapitaliste qui en a découlé, soit, d'une part, la formation de marchés oligopolistiques caractérisés par de nouvelles formes de compétition et le déploiement de stratégies de contrôle fondées sur l'acquisition d'avantages différentiels et, de l'autre, la mise en place concomitante du système financier comme intermédiaire incontournable entre les corporations et les investisseurs et comme mode de valorisation de la puissance organisationnelle des corporations comme actif intangible.

Dans le sixième chapitre, nous ferons d'abord état de l'histoire du système des brevets aux États-Unis afin de rendre compte de la nature particulière de cette forme de propriété intellectuelle que constitue le brevet comme mode d'appropriation des inventions produites par les grandes corporations. Ensuite, nous porterons notre attention sur une stratégie de contrôle fondée sur la recherche et le développement à travers l'étude du cas type que constitue General Electric. Sur cette base, nous chercherons à rendre compte des modalités

d'intégration de la production scientifique et technologique dans le cadre du capitalisme avancé en prenant acte de la quadruple transformation institutionnelle et organisationnelle qui lui est caractéristique : soit l'avènement de la grande corporation, des marchés oligopolistiques, du système financier et du système des brevets. Enfin, en rappelant certains éléments de la discussion préalable de l'œuvre de Marx au sujet du rapport de la science et de la technologie au capitalisme, nous chercherons à problématiser les enjeux liés à l'intégration de la production scientifique et technologique à la dynamique économique du capitalisme avancé à travers une proposition conceptuelle novatrice, soit comme *soumission virtuelle de la pratique sociale au capital*, c'est-à-dire comme prise en charge et développement systématique de l'inventivité caractéristique de l'activité humaine et comme capacité à déterminer des formes futures de pratiques sociales.

CHAPITRE I

L'INTELLECT GÉNÉRAL ET LA QUESTION DU DÉPASSEMENT DU CAPITALISME

Dans la mesure où l'intention de notre thèse vise à problématiser le rapport de la science et de la technologie à l'égard de la dynamique caractéristique du capitalisme en partant des idées développées par Marx à ce sujet, il nous faut tenir compte des auteurs qui nous ont précédé dans cette voie. En fait, l'intérêt initial de notre réflexion résulte de la lecture des travaux produits par un ensemble d'auteurs principalement regroupés autour de la revue *Multitudes* : Yann Moulier Boutang[1], son fondateur, Antonio Negri[2], sa figure de proue, ainsi qu'une panoplie de collaborateurs plus ou moins réguliers tels que Paolo Virno[3], André Gorz[4], Carlo Vercellone[5] et bien d'autres. Les travaux développés par ces auteurs, qui se recoupent et se complètent en se citant mutuellement, à tel point qu'on pourrait parler d'une

---

[1] Yann MOULIER BOUTANG, *Le capitalisme cognitif : La nouvelle grande transformation*, Paris : Éditions Amsterdam, 2008, 315 p. ; « Richesse, propriété, liberté et revenu dans le « capitalisme cognitif » », *Multitudes*, 2001, no. 5, p. 17-36.

[2] Michael HARDT et Antonio NEGRI, *Empire*, Paris : Exil, 2000, 572 p. ; *Multitude*, *op. cit.*, 408 p. ; Antonio NEGRI et Carlo VERCELLONE, « Le rapport capital-travail dans le capitalisme cognitif », dans Antonio NEGRI, *Inventer le commun des hommes*, Montrouge : Bayard, 2010, p. 271-288 ; Antonio NEGRI, « Pour une définition ontologique de la multitude », *Multitudes*, 2002, no. 9, p. 36-48.

[3] Paolo VIRNO, *Grammaire de la multitude ; Pour une analyse des formes de vie contemporaines*, Nîmes : Éditions de l'Éclat / Montréal : Conjonctures, 2002, 142 p. ; « Multitude et principe d'individuation », *Multitudes*, 2001/4, no. 7, p. 103-117 ; « Les anges et le general intellect. », *Multitudes*, 2004, no. 18, p. 33-45 ; « Quelques notes à propos du general intellect », *Futur antérieur*, no. 10, 1992, en ligne à : http://multitudes.samizdat.net/Quelques-notes-a-propos-du-general.

[4] André GORZ, *L'immatériel : Connaissance, valeur et capital*, Paris : Galilée, 2003, 152 p. ; « Économie de la connaissance, exploitation des savoirs », Entretien avec Carlo Vercelone et Yann Moulier Boutang, *Multitudes*, 2004, no. 15, p. 205-216.

[5] Carlo VERCELLONE, « Transformation de la division du travail et general intellect », dans Carlo VERCELLONE (dir.), *Sommes-nous sorti du capitalisme industriel ?*, Paris : La Dispute, 2003, p. 23-54.

école de pensée, s'inspirent en grande partie d'un court texte de Marx tiré des *Manuscrits de 1857-1858* désigné sous le nom de « Fragment sur les machines »[6]. Dans ce texte, Marx aborde la question d'un possible dépassement du capitalisme qu'il rapporte aux transformations liées à l'application de la science au procès de production. Le recours à la science, affirme-t-il, vise une augmentation de la productivité, c'est-à-dire la maximisation du rendement du travail pour un quantum de temps déterminé. Cette recherche de productivité constitue à ses yeux la tendance spécifique du capital qui renvoie à l'extraction de survaleur relative, c'est-à-dire à la diminution du travail nécessaire en rapport au temps de surtravail pour une journée de travail d'une durée déterminée. Dans le cadre de la grande industrie, l'augmentation de la productivité s'obtient par l'application de la science au procès de production et par son objectivation sous la forme de moyens de production, c'est-à-dire comme machines de plus en plus intégrées qui entraînent la constitution progressive d'un procès de production automatisé : « [...] la tendance nécessaire du capital est l'accroissement de la force productive et la négation maximale du travail nécessaire. Et la réalisation de cette tendance, c'est la transformation du moyen de travail en machinerie[7] ». Dans cette perspective, observe Marx, les moyens de production générés par l'application de la science au procès de production tendent à se substituer au travail immédiat en tant que principe déterminant de la production, c'est-à-dire comme source principale de la production de valeurs d'usage. Le temps de travail requis pour la fabrication d'un produit déterminé se trouve ainsi réduit à un minimum donné, de manière inversement proportionnelle à la productivité générée par l'automatisation des moyens de production qui résulte des applications technologiques de la science.

Or, telle que définie par Marx, la mesure de la richesse sous le capitalisme repose sur la valeur qui renvoie au temps de travail socialement nécessaire. Par conséquent, la tendance inhérente au mode de production capitaliste, dans la mesure où elle est orientée vers la réduction à un minimum du temps de travail nécessaire à la production de biens déterminés alors même que le temps de travail socialement nécessaire est maintenu comme mesure de la

---

[6] Karl MARX, *Manuscrits de 1857-1858*, Tome II, *op. cit.*, p. 182-200.

[7] *Ibid.*, p. 185.

richesse, se développe sous une forme contradictoire, ce que Marx désigne sous l'expression de « contradiction en procès »[8]. C'est donc en fonction de cette contradiction en procès que la tendance inhérente au capital mènerait au possible dépassement du capitalisme :

> Dans la mesure exacte où le temps de travail – le simple quantum de travail – est posé par le capital comme seul élément déterminant, le travail immédiat et sa quantité disparaissent en tant que principe déterminant de la production – de la création de valeur d'usage – et se trouvent rabaissés aussi bien quantitativement à une proportion réduite que qualitativement à un moment certes indispensable, mais subalterne au regard du travail scientifique général, de l'application technologique des sciences physiques et mathématiques [...]. Le capital travaille ainsi à sa propre dissolution en tant que forme dominante de la production[9].

Ainsi, Marx laisse entrevoir dans ce texte la possibilité d'un dépassement du capitalisme qui serait générée par la tendance qui lui est inhérente et qui renvoie à l'application de la science au procès de production, c'est-à-dire à l'importance grandissante de ce qu'il désigne également sous la notion d'« intellect général » (*general intellect*, en anglais dans le texte). Or, tout l'enjeu porte ici sur l'interprétation des modalités qui permettraient d'actualiser ce possible généré par la tendance inhérente au capital : soit comme un résultat nécessaire qui découlerait tôt ou tard du propre développement du capitalisme ; soit comme surgissement d'une subjectivité révolutionnaire qui se constituerait de manière inévitable, par antagonisme, au sein du capitalisme ; enfin, comme simple possibilité qui peut être saisie ou non, à défaut de quoi celle-ci se trouve continuellement résorbée par le développement même du capitalisme dans le cadre de la reproduction élargie du capital. Alors que les auteurs mentionnés ci-dessus s'inscrivent dans la seconde perspective, nous chercherons à montrer l'intérêt de la troisième interprétation.

Le présent chapitre constitue une revue de littérature critique des auteurs de la revue *Multitudes* qui, en s'inspirant de la pensée de Marx, et en particulier de la notion d'intellect général, ont cherché à problématiser les transformations de l'économie liées au rôle accru de la science et de la technologie sous les concepts d'« économie immatérielle » ou de « capitalisme cognitif ». Après un résumé des traits généraux des thèses partagés par ces auteurs, nous ciblerons plus spécifiquement les travaux de Michael Hardt et Antonio Negri

---

[8] *Ibid.*, p. 194.

[9] *Ibid.*, p. 188.

qui ont développé une réflexion plus systématique de l'économie immatérielle dans leurs ouvrages *Empire* et *Multitude*. Nous réaliserons une critique en trois points de la lecture tout à fait particulière qu'ils offrent de l'œuvre de Marx ainsi que du diagnostic qu'ils posent sur le rôle de plus en plus névralgique du travail immatériel au sein de l'économie.

1.1. L'« école » de la revue *Multitudes*

S'inspirant du « Fragment sur les machines », les auteurs centraux de la revue *Multitudes* voient dans les transformations contemporaines de l'économie les conditions d'un possible dépassement du capitalisme tel qu'entrevu par Marx à son époque, et ce, même si celui-ci ne s'est pas concrétisé de son vivant. À leurs yeux, le renouvellement de ce rendez-vous manqué de l'histoire serait rendu possible par le surgissement et le développement tendanciellement hégémonique d'une nouvelle forme de travail dit « immatériel »[10]. Celui-ci serait le résultat combiné, d'une part, du développement du secteur des services qui se rattache à l'économie post-fordiste et à la mise sur pied de l'État-providence et, de l'autre, de l'informatisation progressive de l'économie qui résulte du développement des nouvelles technologies de l'information et de la communication[11].

Pour ces auteurs, la spécificité du travail immatériel repose sur l'intangibilité des résultats de cette forme d'activité particulière, qu'il s'agisse de la production de connaissances, de contenus culturels, de services, de communications, d'interactions sociales, etc.[12]. De manière générale, le travail immatériel se distingue du travail matériel dans la mesure où il ne vise pas simplement la production de « *moyens nécessaires à la vie sociale* », mais se rapporte plutôt à la production de « *la vie sociale elle-même*[13] ». Dans cet ordre d'idées, le travail immatériel

---

[10] André GORZ, *L'immatériel*, *op. cit.*, p. 17 ; Michael HARDT et Antonio NEGRI, *Multitude*, *op. cit.*, p. 88, 136 et 175 ; Yann MOULIER BOUTANG, *Le capitalisme cognitif*, *op. cit.*, p. 53.

[11] Michael HARDT et Antonio NEGRI, *Empire*, *op. cit.*, p. 349-52.

[12] *Ibid.*, p. 355.

[13] Michael HARDT et Antonio NEGRI, *Multitude*, *op. cit.*, p. 179-80. Les auteurs soulignent. Dans la même perspective, André Gorz conçoit la production immatérielle comme « production de soi » ou encore comme production d'une « organisation en voie d'auto-organisation incessante » : dans *L'immatériel*. *op. cit.*, p. 20.

se déploierait à partir du « commun »[14] – ou encore, empruntant l'expression à Marx, de l'intellect général[15] –, c'est-à-dire à partir du réservoir de connaissances humaines et de l'ensemble des interactions sociales. Inversement, dans la mesure où il vise précisément la production de nouvelles connaissances et interactions sociales, le travail immatériel participerait en retour à enrichir le commun. Dans cette perspective, tout en se développant sous le mode de production capitaliste, le travail immatériel parviendrait à s'étendre de manière autocumulative, favorisant l'enrichissement indéfini du commun sur la base duquel il se développe. Ce faisant, il parviendrait à générer de lui-même, de façon immanente, les propres conditions de son développement[16].

La « tendance hégémonique » du travail immatériel reposerait donc sur une dynamique qui lui est immanente, tirant de lui-même la possibilité de son auto-développement cumulatif. Ce n'est qu'après coup, par la mise en place de « dispositifs artificiels », que le capital chercherait à s'adapter à ses transformations pour en récolter les fruits en opérant une « expropriation du commun »[17]. D'un côté, il chercherait à tirer profit, voire à privatiser les « externalités positives » générées par le secteur public dans le cadre des politiques sociales caractéristiques de l'État-providence – par exemple en ce qui concerne le système d'éducation –, une perspective politique incarnée par le néolibéralisme. De l'autre, il chercherait à fortifier sa mainmise sur la production générée par le travail immatériel, en particulier par le contrôle des moyens de communication et par le renforcement des droits de propriété intellectuelle[18]. Toutefois, ces réajustements opérés *a posteriori* par le capital – au fondement de l'avènement d'une nouvelle forme de capitalisme dit « cognitif » – ne

---

[14] Michael HARDT et Antonio NEGRI, *Multitude*, *op. cit.*, p. 9.

[15] Paolo VIRNO, *Grammaire de la multitude*, *op. cit.*, p. 65-70.

[16] Michael HARDT et Antonio NEGRI, *Empire*, *op. cit.*, p. 359 ; *Multitude*, *op. cit.*, p. 141 et 180-81. Yann Moulier Boutang en vient même à parler d'une séparation de plus en plus impraticable entre les travailleurs et les conditions de réalisation de leur travail : *Le capitalisme cognitif*, *op. cit.*, p. 159. De même, parlant des communautés d'informaticiens faisant la promotion des logiciels et des réseaux libres, André Gorz affirme que la facilité d'accès aux ordinateurs permet une « mise en commun » tendancielle des moyens de travail reposant sur le partage des savoirs par les réseaux de communication : *L'immatériel*, *op. cit.*, p. 21.

[17] Michael HARDT et Antonio NEGRI, *Empire*, *op. cit.*, p. 366-67.

[18] André GORZ, *L'immatériel*, *op. cit.*, p. 18-19 et 78-80 ; Michael HARDT et Antonio NEGRI, *Empire*, *op. cit.*, p. 367-68 ; *Multitude*, *op. cit.*, p. 181 ; Antonio NEGRI et Carlo VERCELLONE, « Le rapport capital-travail dans le capitalisme cognitif », *loc. cit.*, p. 271-88.

parviendraient, selon Moulier Boutang, qu'à générer de nouvelles contradictions. D'abord, puisque le développement de la production immatérielle repose sur les connaissances et les interactions sociales, les dispositifs visant à contrôler et à limiter leur accessibilité n'auraient pour effet que de ralentir la dynamique cumulative sur laquelle repose précisément la production immatérielle[19]. Ensuite, ces dispositifs ne sauraient permettre au capital de s'arroger l'ensemble des résultats générés par la production immatérielle, les aptitudes et connaissances mobilisées au cours de la production immatérielle demeurant attachées aux travailleurs eux-mêmes[20]. L'avènement du capitalisme cognitif se trouve ainsi dépeint, par exemple chez Gorz, comme une ultime tentative du capital visant à maintenir sa domination sur la production. Tentative désespérée et génératrice de nouvelles contradictions qui serait symptomatique d'un état de crise du capitalisme engendré par l'avènement et le développement du travail immatériel :

> Le « capitalisme cognitif » est le mode sur lequel le capitalisme se perpétue quand ses catégories ont perdu leur pertinence : quand la production de richesse n'est plus calculable ni quantifiable en termes de « valeur » ; quand la principale force productive n'est plus une ressource rare ni un moyen de production privatisable mais un ensemble de savoirs humains abondants, inépuisables, dont l'usage et le partage accroissent l'étendue et la disponibilité.
>
> Virtuellement dépassé, le capitalisme se perpétue en employant une ressource abondante – l'intelligence humaine – à produire de la rareté, y compris la rareté d'intelligence. Cette production de rareté dans une situation d'abondance potentielle consiste à dresser des obstacles à la circulation et à la mise en commun des savoirs et des connaissances : notamment par le contrôle et la privatisation des moyens de communication et d'accès, par la concentration sur une couche très mince des compétences admises à fonctionner comme du « capital cognitif ».
>
> Tissu d'incohérences et de contradictions qui le rendent extrêmement mobile et vulnérable, le « capitalisme cognitif » est travaillé par des conflits culturels et des antagonismes sociaux. [...] Il n'est pas un capitalisme *en* crise, il *est la crise* du capitalisme qui ébranle la société dans ses profondeurs[21].

Un siècle et demi après la rédaction du « Fragment sur les machines », le travail immatériel est ainsi conçu par ces auteurs comme un vecteur assurant le développement radicalisé de ce que Marx désignait sous la notion d'intellect général, soit comme élément déterminant de la

---

[19] Yann MOULIER BOUTANG, *Le capitalisme cognitif, op. cit.*, p. 136-58.

[20] *Ibid.*, p. 131-132 ; Michael HARDT et Antonio NEGRI, *Multitude, op. cit.*, p. 180.

[21] André GORZ, *L'immatériel, op. cit.*, p. 81-82.

production qui se substituerait tendanciellement au travail immédiat. Tout en se déployant au sein même du capitalisme, le développement hégémonique du travail immatériel serait dès lors en voie de miner les fondations de ce mode de production, à commencer par la catégorie de valeur en tant que mesure spécifique de la richesse sous le capitalisme.

L'entreprise théorique élaborée par Hardt et Negri constitue l'exemple type de cette compréhension particulière des transformations de l'économie contemporaine qui pose la production immatérielle au centre d'un développement contradictoire orienté vers le dépassement du capitalisme, raison pour laquelle nous proposons de centrer notre critique sur leurs travaux. En effet, la production immatérielle, aussi nommée « production biopolitique », s'y trouve problématisée dans le cadre de la dynamique conflictuelle opposant l'Empire et la multitude. Inspiré du rapport établi par Marx entre le capital et le travail, ces auteurs cherchent à travers ce rapport – compris comme un antagonisme – à théoriser aussi bien la forme contemporaine de la domination sociale que les luttes émancipatrices qui en visent le dépassement.

D'un côté, la notion d'Empire vise à rendre compte du nouvel ordre mondial qui se substituerait aux États-nations et aux affrontements incessants qui les caractérisaient compte tenu de leurs intérêts divergents. L'Empire se caractériserait par une absence de frontières, empruntant la forme d'un réseau décentralisé constitué d'un ensemble d'États, d'organismes internationaux et de corporations multinationales. Il se déploierait de manière hiérarchique à tous les niveaux de la vie sociale dans le but d'en assurer la gestion et la production effective. Il imposerait son ordre au moyen d'un état de guerre permanent tout en prétendant se consacrer à l'instauration d'une paix perpétuelle, recourant continuellement pour ce faire à l'argument d'état d'exception pour légitimer ses interventions. De même, il chercherait à instaurer son ordre de manière permanente en se positionnant de manière idéologique comme aboutissement nécessaire de l'histoire humaine[22].

---

[22] En ce qui concerne ces caractéristiques générales de l'Empire, voir Michael HARDT et Antonio NEGRI, *Empire*, *op. cit.*, p.19-20.

D'un autre côté, la notion de multitude vise à rendre compte de « l'alternative vivante qui croît au sein de l'Empire[23] ». La multitude se caractériserait par son autoproduction immanente, celle-ci se déployant à partir des réseaux communicationnels dans le but de générer de nouvelles formes de communications, d'interactions et de collaborations sociales. Constituée de multiples identités, elle se développerait sur la base du commun, de sorte à exprimer les différences qui la constituent, parvenant ce faisant à enrichir le commun de manière cumulative et expansive. Par ailleurs, en réaction au contrôle que cherche à exercer l'Empire à son endroit, la multitude aurait recours à sa capacité immanente à s'autoproduire de sorte à se constituer comme sujet révolutionnaire dont l'objectif principal viserait la réalisation d'une démocratie pleine et entière qui, à terme, permettrait l'expression tous azimuts des différences dont elle se compose[24].

Dépassant la sphère proprement économique pour s'étendre à l'ensemble de la vie sociale, le rapport antagonique entre l'Empire et la multitude revêt un caractère plus vaste et englobant que le rapport établi par Marx entre le capital et le travail. Aux yeux de Hardt et Negri, il en constitue en fait une modernisation qui tient compte des transformations récentes de l'économie contemporaine dans la mesure où cette dernière s'étendrait aujourd'hui à la vie sociale, culturelle et politique[25]. À cet égard, la notion de « production biopolitique » vise précisément à rendre compte de cette transformation de la production qui ne se limite plus aux valeurs d'usage, mais concernerait désormais la production de la vie sociale elle-même[26]. Or, c'est justement autour de cette production biopolitique que se reconstitue d'après eux le rapport antagonique entre l'Empire et la multitude. En effet, elle constituerait l'objet prépondérant que cherche à contrôler le premier ainsi que le vecteur privilégié qui permettrait l'émancipation de la seconde : « Dans le combat à mains nues qui oppose la multitude à l'Empire sur le terrain biopolitique qui leur est commun, lorsque l'Empire appelle à la guerre pour assurer sa légitimation, la multitude en appelle à la démocratie comme à sa propre

---

[23] Michael HARDT et Antonio NEGRI, *Multitude*, *op. cit.*, p. 7.

[24] *Ibid.*, p.7-10, 125-28, 395-97.

[25] Michael HARDT et Antonio NEGRI, *Empire*, *op. cit.*, p. 17-18.

[26] *Ibid.*

fondation politique[27] ». Dans cet ordre d'idées, puisque la production biopolitique repose sur l'activité productive qui est spécifique au travail immatériel, ce dernier serait amené à jouer un rôle émancipateur, assurant un éventuel dépassement des conditions de son exploitation.

Dans cette perspective, les thèses développées par Hardt et Negri semblent, à plusieurs égards, célébrer l'avènement du travail immatériel qui, dans « l'expression de sa propre énergie créatrice », affirment-ils, renfermerait « le potentiel pour une sorte de communisme spontané et élémentaire[28] ». Toutefois, ces derniers se défendent de vouloir dépeindre l'hégémonie tendancielle du travail immatériel comme atteinte d'une « sorte de paradis qui nous verrait produire librement et partager équitablement la richesse sociale commune[29] ». Dans les conditions actuelles qui sont marquées par le règne de l'Empire et du capital, disent-ils, cette forme de travail demeure exploitée au même titre que le travail matériel[30]. Leur posture théorique emprunte ainsi une forme pendulaire qui, par moments, encense l'avènement du travail immatériel et, à d'autres moments, condamne l'exploitation dont il fait l'objet. À cet égard, trois thèses défendues par Hardt et Negri tout au long de leurs ouvrages permettent de comprendre les origines de cette ambivalence théorique tout en révélant les difficultés qui découlent aussi bien de leur interprétation de la pensée de Marx que des pronostics qu'ils posent sur les transformations de l'économie contemporaine. Premièrement, dans son rapport au capital, le *travail est établi comme instance première* et se caractériserait par sa *relative autonomie* à l'égard du capital qui se trouve lui-même posé en extériorité pour ne revêtir qu'une forme *parasitaire*. Deuxièmement, *la nature particulière du travail immatériel lui permettrait d'échapper en partie au procès de valorisation du capital*, ce qui impliquerait *une remise en question de la théorie de la valeur*. Troisièmement, l'hégémonie tendancielle du travail immatériel favoriserait la formation et le développement d'une *subjectivité révolutionnaire* qui assurerait l'éventuel dépassement des formes contemporaines de domination et d'exploitation incarnées par l'Empire et le capital. De manière générale, le

---

[27] Michael HARDT et Antonio NEGRI, *Multitude*, *op. cit.*, p. 116.

[28] Michael HARDT et Antonio NEGRI, *Empire*, *op. cit.*, p. 359.

[29] Michael HARDT et Antonio NEGRI, *Multitude*, *op. cit.*, p. 183.

[30] *Ibid.*

travail immatériel se voit ainsi conférer une portée émancipatrice, et ce, tout en se développant sous une forme exploitée à l'intérieur même du mode de production capitaliste.

Or, eu égard à la visée critique qui était celle de Marx, l'imputation d'une dimension émancipatrice au travail lui-même – aussi novatrice que puisse être la forme immatérielle qu'il tend à emprunter – soulève plusieurs problèmes. Nous proposons ainsi, comme point de départ de notre réflexion sur le rôle économique de la science et de la technologie au sein du capitalisme, une critique de ces trois thèses défendues par Hardt et Negri. Notre intention ne vise pas à réhabiliter la pensée de Marx à l'encontre de la modernisation qu'ont cherché à opérer Hardt et Negri de sorte à employer par la suite les concepts qu'il développa à son époque afin de les appliquer à la nôtre. Il faut, comme nous invitent à le faire Hardt et Negri, aller « au-delà » de Marx pour comprendre notre époque[31]. Cela dit, la lecture des textes de Marx autorise, à notre avis, une interprétation divergente des thèses qu'il développa au sujet du rôle économique de la science et de la technologie. Ce faisant, cette interprétation alternative permet également, en retour, de problématiser d'une nouvelle façon le rôle économique de la science et de la technologie au sein du capitalisme tout en tenant compte de la distance temporelle qui nous sépare de son époque.

1.2. Le rapport entre capital et travail

1.2.1. L'autonomie du travail selon Hardt et Negri

Le mode d'exposition privilégié par Hardt et Negri dans leur ouvrage *Multitude* procède d'une analyse des modalités par lesquelles l'Empire s'efforce de contrôler la multitude, notamment par l'entremise de « dispositifs antisubversifs » thématisés comme une forme de « biopouvoir », pour ensuite analyser les formes de résistances qui se développent sous l'égide de l'Empire et qui reposent essentiellement sur la production spécifique par laquelle se déploie la multitude, à savoir la « production biopolitique ». Tel qu'explicité par ces

---

[31] *Ibid.*, p. 174-75. Voir aussi : Antonio NEGRI, *Marx au-delà de Marx : cahiers de travail sur les « Grundrisse »*, Paris : Christian Bourgeois Éditeur, Coll. « Cibles », 1979.

auteurs, ce mode d'exposition est adopté à l'image du procédé employé par Marx dans son ouvrage, le *Capital.* Ce faisant, ils en viennent à révéler leur interprétation tout à fait singulière du rapport entre capital et travail chez Marx :

> Son ouvrage commence avec le capital et, plus spécifiquement, avec le monde des marchandises : celui-ci constitue un point d'entrée logique, dans la mesure où c'est sous cette forme que nous faisons l'expérience de la société capitaliste. Ce n'est qu'à partir de là que Marx développe la dynamique de la production capitaliste et du travail. Et cela bien que le capital et les marchandises soient le résultat du travail – à la fois d'un point de vue matériel, puisqu'ils sont les produits du travail, et d'un point de vue politique, puisque le *capital doit constamment répondre aux menaces et aux transformations du travail.* Par conséquent, si l'exposé de Marx commence par le capital, sa recherche doit commencer par le travail et constamment tenir compte du fait que *le travail est en réalité premier*[32].

Dans le rapport qu'il entretient avec le capital, le travail se trouve ainsi posé comme instance première, non seulement en ce qui a trait à la production des marchandises et à la valorisation du capital, mais aussi en ce qui concerne l'origine des transformations du procès de travail elles-mêmes. Conséquemment, il appartiendrait au capital de s'ajuster *a posteriori* aux transformations qui s'opèrent au sein du procès de travail.

S'il en va de la sorte pour le travail matériel, ainsi en va-t-il à plus forte raison du travail immatériel : « Même lorsque le travail est soumis au capital, *il maintient nécessairement son autonomie*, et les nouvelles formes de travail immatériel, coopératif et collaboratif en sont une illustration éclatante[33] ». À l'égard du capital, le travail immatériel revêtirait ainsi un caractère autonome, ce qui, au sens propre du terme, suggère qu'il serait en mesure de déterminer lui-même les normes qui l'encadrent. Cette autonomie renvoie pour ces auteurs à la dynamique autocumulative qui caractérise le développement du travail immatériel en ce qu'il se fonde sur les interactions sociales et participe en retour à les enrichir. Dans le cadre de cette dynamique, le travail immatériel aurait tendance à « produire lui-même directement

---

[32] *Ibid.*, p. 87. Nous soulignons. Le chapitre intitulé « Résistance » qui s'ouvre sur cette référence à Marx se conclue d'ailleurs, de manière conséquente, sur le caractère premier de la « production biopolitique » à l'égard du « biopouvoir » : « Le biopouvoir se tient au-dessus de la société, il est transcendant, à l'image d'une autorité souveraine, et il impose son ordre. La production biopolitique est en revanche immanente au social ; elle crée des relations et des formes sociales à travers des modalités de travail coopératives » (*Ibid.*, p. 121).

[33] *Ibid.*, p. 75. Nous soulignons.

les moyens de production que sont l'interaction, la communication et la coopération[34] ». Conséquemment, le capital se trouve pour sa part posé en extériorité à l'égard de ce développement immanent : « La coopération qui est au cœur de la production immatérielle est suscitée par un processus interne au travail et, par conséquent, externe au capital[35] ». Ainsi, ce n'est qu'à partir d'une position d'extériorité et de manière ultérieure aux transformations qui s'y opèrent que le capital chercherait à tirer profit de ce développement cumulatif inhérent au travail immatériel.

Or, si la production de marchandises et la valorisation du capital reposent effectivement sur le travail, cela ne signifie pas pour autant que le mode de production capitaliste se caractérise chez Marx par la primauté du travail et par son autonomie à l'égard du capital. De même, le capital n'est pas davantage confiné chez Marx à une position extérieure pour ne revêtir qu'une forme parasitaire qui se limiterait à opérer une ponction sur les biens produits par le travail. Marx en vient certes à définir le procès de travail en dehors de la production capitaliste, c'est-à-dire dans une perspective transhistorique qui fait abstraction des contextes sociohistoriques dans lesquels il se déploie. Cela dit, l'intérêt qu'il porte au travail ne se limite pas à cette forme transhistorique. Au contraire, celle-ci est établie en vue de s'intéresser par la suite au devenir du procès de travail sous le capitalisme, au sein duquel il se trouve entièrement réorganisé en fonction de la finalité et de la tendance inhérentes au capitalisme. Ce devenir du procès de travail au sein du mode de production capitaliste se trouve en effet problématisé en tant que procès d'aliénation.

1.2.2. L'interdépendance asymétrique du rapport entre capital et travail

Cette priorité conférée au travail dans le cadre du rapport qui le lie au capital constitue une position caractéristique du courant marxiste italien qu'est l'opéraïsme (de *operaio*, qui signifie « ouvrier » en italien), dont Negri est issu. Ce courant qui prit son essor au cours des

---

[34] *Ibid.* Voir également, chez André Gorz, la compréhension du développement du travail immatériel comme « organisation en voie d'auto-organisation incessante », dans *L'immatériel, op. cit.*, p. 20 et 83.

[35] Michael HARDT et Antonio NEGRI, *Multitude, op. cit.*, p. 181.

années 1960, en particulier autour des travaux de Mario Tronti, concevait d'emblée le rapport entre capital et travail comme un rapport antagonique. Ainsi, dans son ouvrage, *Ouvriers et capital*, Tronti présente l'usine non simplement comme un lieu où s'exerce la domination du capital, mais avant tout comme un endroit privilégié de luttes. Davantage, les transformations du mode de production capitaliste et de l'organisation du travail s'y trouvent présentées comme étant impulsées par les revendications des travailleurs, auxquelles le capital cherchait tant bien que mal à s'ajuster. De même, l'importance grandissante du secteur des services est problématisée comme un élargissement de cet antagonisme à l'ensemble de la société, les frontières entre l'usine et la société tendant ainsi à se brouiller[36]. Or, c'est dans le prolongement de cette conception antagonique du rapport entre capital et travail que se comprennent la priorité et l'autonomie conférées par Hardt et Negri au travail dans son rapport au capital. Ainsi, affirment-ils :

> Les luttes prolétariennes constituent – en termes réels, ontologiques – le moteur du développement capitaliste. Elles contraignent en effet le capital à adopter des niveaux technologiques toujours plus élevés et à transformer ainsi le processus du travail. Ces luttes forcent continuellement le capital à réformer les rapports de production et à transformer les rapports de domination. De la manufacture à l'industrie à grande échelle, du capital financier à la restructuration transnationale et à la mondialisation du marché, ce sont toujours les initiatives de la main-d'œuvre organisée qui déterminent les configurations du développement capitaliste. Tout au long de cette histoire, le lieu de l'exploitation est un site dialectiquement déterminé. La main-d'œuvre est l'élément le plus intérieur, la source même du capital. Dans le même temps, toutefois, elle représente l'extérieur du capital, c'est-à-dire le lieu où le prolétariat reconnaît et identifie sa propre valeur d'usage, sa propre autonomie, et où il fonde son espoir de libération[37].

Ce faisant, cette interprétation particulière du rapport entre capital et travail qui pose celui-ci comme un antagonisme tend à occulter une autre dimension qui en est pourtant fondamentale, à savoir son caractère *interdépendant*. En effet, pour Marx :

---

[36] Voir Claudio ALBERTANI, « Empire et ses pièges : Toni Negri et la déconcertante trajectoire de l'opéraïsme italien », *Revue Agone*, 2004, no. 31-32, p. 221-58.

[37] Michael HARDT et Antonio NEGRI, *Empire*, *op. cit.*, p. 261.

> Sans *salariat*, dès lors que les individus se font face comme des personnes libres, pas de production de plus-value, et sans celle-ci, pas de production capitaliste, donc ni capital ni capitaliste ! Capital et travail salarié (comme nous appelons le travail de l'ouvrier qui vend lui-même sa capacité de travail) expriment deux facteurs d'un seul et même rapport. [...] Le travail salarié – le salariat – est donc une forme sociale nécessaire du travail pour la production capitaliste, tout comme le capital – valeur concentrée en puissance – est la forme sociale nécessaire que doivent assumer les conditions objectives du travail pour que le travail soit salarié[38].

Qui plus est, non seulement le rapport entre capital et travail relève-t-il de l'interdépendance, celle-ci se révèle aux yeux de Marx fondamentalement *asymétrique* dans la mesure où il implique une subordination et une exploitation du travail d'autrui réalisées en vue d'opérer la valorisation du capital, et, ce faisant, comme élargissement de son emprise sur le travail :

> Le procès de travail devient simple moyen de valorisation et d'auto-valorisation du capital, simple moyen de production de la plus-value : non seulement il est subordonné au capital, mais c'est son procès *à lui*. Le capitaliste y entre comme dirigeant et chef. Il s'agit donc d'emblée pour lui d'un procès d'exploitation du travail d'autrui[39].

Dans cet ordre d'idées, le rapport entre capital et travail est certes posé par Marx comme un rapport antagonique, à partir duquel se polarisent les intérêts des classes qui se forment sur la base de ce mode spécifique de distribution. Cela dit, cette divergence d'intérêts et les luttes qui en découlent, notamment en rapport à la détermination de la longueur de la journée de travail, se déploient à partir et dans le cadre même de l'interdépendance asymétrique qui est consubstantielle au rapport entre capital et travail. En ce sens, la domination ne renvoie pas, chez Marx, aux simples intentions malveillantes d'une classe à l'égard d'une autre. Elle se comprend plutôt, d'après Moishe Postone, comme une forme de « domination impersonnelle » fondée sur des rapports sociaux asymétriques médiatisés par la valeur qui constitue non seulement la mesure spécifique de la richesse sous le capitalisme, mais aussi une médiation centrale des pratiques sociales qui s'impose à une classe comme à une autre, et ce, bien que l'une d'elles s'en tire largement avantagée[40]. Les tensions générées par cette forme de domination impersonnelle et les intérêts divergents que cultivent chacune des

---

[38] Karl MARX, *Un chapitre inédit du « Capital »*, Paris : Union Générale d'Éditions, Coll. « 10/18 », 1971, p. 168-69. L'auteur souligne.

[39] *Ibid.*, p. 191.

[40] Moishe POSTONE, *Temps, travail et domination sociale*, Paris : Mille et une nuits, 2009 p. 191.

classes se comprennent ainsi à l'intérieur même de cette domination impersonnelle reposant sur la médiation des rapports sociaux par la valeur et le rapport établi entre capital et travail.

Dans le même ordre d'idées, en posant le travail comme instance première et autonome, la perspective théorique élaborée par Hardt et Negri tombe sous la critique formulée par Postone à l'endroit du marxisme dit « traditionnel ». Ce dernier renvoie à l'ensemble des courants marxistes qui tendent à limiter la critique du capitalisme élaborée par Marx aux seuls rapports de production, à l'égard desquels devraient être affranchies les forces productives telles qu'elles se sont développées et complexifiées au fil de l'histoire humaine et sous le capitalisme en particulier. Partant d'une conception transhistorique du travail, en omettant son devenir spécifique sous le capitalisme, le marxisme traditionnel comprend dès lors la contradiction du capitalisme simplement comme opposition entre les rapports de production et les forces productives, dont l'enjeu porte alors sur l'affranchissement des travailleurs à l'égard du capital sur la base de l'antagonisme qui oppose les travailleurs aux capitalistes. Or, selon Postone, la critique du capitalisme élaborée par Marx ne se limite pas aux rapports de production. Elle s'étend également au procès de travail lui-même tel qu'il se déploie sous le capitalisme. En ce sens, la critique de Marx n'est pas « une critique du capitalisme *faite du point de vue du travail* », mais plutôt « une critique *du* travail sous le capitalisme[41] ».

Dans cette perspective, comme nous le verrons en profondeur dans le quatrième chapitre, compte tenu de l'interdépendance asymétrique qui caractérise le rapport entre capital et travail, c'est le capital qui se trouve posé par Marx comme instance déterminante du développement du capitalisme et de la transformation de l'organisation sociale et technique du travail. Un développement, qui plus est, qui est dépeint en tant que procès d'aliénation, c'est-à-dire comme un devenir étranger des potentialités du travail qui se trouvent développées par le capital. Voilà ce dont Marx cherche à rendre compte à travers les concepts de soumission formelle et de soumission réelle développés dans le *Capital*. La soumission formelle se caractérise par la subordination du procès de travail à l'autorité du capitaliste qui s'en arroge la direction, et dont les finalités qui lui sont propres, soit la production de valeurs

---

[41] *Ibid.*, p.19. L'auteur souligne.

d'usage, se trouvent subordonnées à la valorisation du capital qui est opérée par l'extraction de survaleur absolue, c'est-à-dire par l'allongement de la journée de travail au-delà du travail nécessaire qui correspond à la partie de la journée où les travailleurs produisent une valeur équivalente à celle qu'ils reçoivent sous forme de salaire. À ce niveau, le capital apparaît effectivement comme une instance simplement parasitaire qui opère une ponction, sous la forme d'un vol de temps de travail, à l'égard de la production réalisée par les travailleurs. Cela dit, il ne s'agit là que du point de départ de l'intégration d'une forme de travail préexistante au mode de production capitaliste, à partir duquel se déploie la soumission réelle du procès de travail au capital. Cette dernière vise l'extraction de survaleur relative qui est obtenue par une maximisation du rendement du travail, c'est-à-dire par l'abaissement de la partie de la journée consacrée au travail nécessaire qui se traduit par une augmentation inversement proportionnelle de la partie de la journée où les travailleurs créent une valeur que s'approprie gratuitement le capital. Or, cette maximisation du rendement du travail suppose une transformation radicale, à la fois technique et organisationnelle, des formes de travail préalablement intégrées au mode de production capitaliste :

> Il faut [que le capital] *bouleverse les conditions techniques et sociales* du procès de travail, donc le mode de production proprement dit, afin d'augmenter la force productive du travail, de faire baisser la valeur de la force de travail par cette augmentation de la force productive du travail et de raccourcir ainsi la part de la journée de travail nécessaire à la reproduction de cette valeur[42].

Dans cet ordre d'idées, les bouleversements opérés à l'égard du procès de travail se trouvent problématisés par Marx sous trois grandes phases distinctes : la coopération simple, la manufacture et la grande industrie. Au fil de ces trois phases caractéristiques de la soumission réelle du travail au capital, le procès de travail se trouve successivement massifié, socialisé et automatisé par le recours à la machinerie. Au terme de ces développements, il en résulte une déqualification des travailleurs qui ne constituent alors, aux yeux de Marx, que les « appendices vivants » d'un procès de production entièrement automatisé qui se présente face à eux sous la forme d'une puissance étrangère[43]. Conséquemment, leur activité se trouve dès lors vidée de tout contenu, celle-ci se limitant à la simple surveillance du bon fonctionnement

---

[42] Karl MARX, *Le Capital,* Livre I, *op. cit.*, p. 354. Nous soulignons.

[43] *Ibid.*, p. 474.

des machines, alors qu'eux-mêmes se trouvent réduits à l'impuissance, ne pouvant désormais s'activer que dans un contexte qui n'exige d'eux que la réalisation d'une activité restreinte.

Loin de constituer chez Marx une instance autonome qui serait amenée à se développer de son propre chef, la soumission formelle et la soumission réelle du travail au capital impliquent la subordination et la transformation radicale du travail en fonction des exigences du mode de production capitaliste, à savoir l'extraction de survaleur et la valorisation du capital. Ainsi, bien que Hardt et Negri considèrent que l'« aliénation a toujours été un concept pauvre pour comprendre l'exploitation des travailleurs industriels[44] », il n'en demeure pas moins que c'est précisément sous la forme d'un procès d'aliénation que Marx problématise le devenir du travail sous le mode de production capitaliste, soit comme devenir étranger des potentialités du travail[45]. En ce sens, si ce mode de production parvient certes à développer les potentialités techniques et organisationnelles du travail, les résultats de ce développement se présentent face aux travailleurs sous la forme d'une puissance étrangère, c'est-à-dire comme modes d'existence du capital.

1.3. Travail manuel et travail intellectuel

1.3.1. Le travail immatériel comme remise en question de la théorie de la valeur

Si le travail est posé par Hardt et Negri comme instance première à l'égard du capital, son autonomie tend pour ces derniers à s'accroître en ce qui concerne le travail immatériel dans la mesure où ce dernier produirait lui-même les conditions de son propre développement. Sur la base des commentaires établis dans la section précédente, la question consiste dès lors à savoir si, de par sa nature et son contenu spécifiques, le travail immatériel parvient effectivement à échapper au devenir étranger des potentialités inhérentes au travail qui accompagne la soumission formelle et réelle du procès de travail au capital. Cette question

---

[44] Michael HARDT et Antonio NEGRI, *Multitude, op. cit.*, p. 168.

[45] Sur cette interprétation de la notion d'aliénation chez Marx comme perte de monde, voir Franck FISCHBACH, *Sans objet, op. cit.*, p. 21 et p. 151-54 ; *La production des Hommes, op. cit.*, p. 13 et 95-107.

nous renvoie à la seconde thèse, intimement liée à la première, qui est défendue par Hardt et Negri en ce qui a trait cette fois à la spécificité du travail en sa forme immatérielle : sa capacité à échapper en partie au procès de valorisation du capital et la remise en question du rapport établi par Marx entre le temps de travail et la valeur.

Constituant la mesure spécifique de la richesse sous le capitalisme, la valeur est définie par Marx comme « temps de travail socialement nécessaire »[46]. La valeur d'échange des marchandises est ainsi établie en fonction de la quantité moyenne de temps de travail qu'elles incorporent, cette dépense temporelle d'énergie, indifférente à l'égard du contenu et de la forme concrète que revêt le travail dans sa réalisation effective, étant elle-même définie par Marx comme « travail abstrait »[47]. Or, selon Hardt et Negri, l'avènement de la production immatérielle implique la remise en question de cet équivalent établi par Marx entre la valeur et le travail abstrait :

> Marx pose la relation entre travail et valeur en terme de quantités correspondantes : une certaine quantité de temps de travail abstrait équivaut à une certaine quantité de valeur. [...] Aujourd'hui, cependant, cette loi ne peut plus être maintenue sous la forme qu'elle revêtait chez Smith, Ricardo et Marx lui-même. Faire de l'unité temporelle du travail l'étalon de la valeur n'a plus aucun sens. Le travail reste bien la source première de la valeur dans la production capitaliste – cela ne change pas – mais nous devons nous demander de quel type de travail et de quelles temporalités il s'agit[48].

Pour Hardt et Negri, la remise en question du rapport entre la valeur et le travail abstrait repose sur la spécificité du travail immatériel en ce qui concerne, d'une part, la temporalité au cours de laquelle il se déploie et, d'autre part, la forme immatérielle des produits qui en résultent.

Dans le premier cas, le travail immatériel implique un investissement personnel de la part du travailleur qui tend, d'après ces auteurs, à déborder le cadre normal de la journée de travail. Étant donné son caractère immatériel, les problèmes rencontrés dans le cadre de la

---

[46] Karl MARX, *Le Capital,* Livre I, *op. cit.*, p. 44.

[47] *Ibid.*, p. 43-44.

[48] Michael HARDT et Antonio NEGRI, *Multitude, op. cit.*, p. 179. Cette remise en question de la théorie de la valeur est commune à tous les auteurs retenus qui se rattachent à la revue *Multitude* : André GORZ, *L'immatériel, op. cit.*, p. 11-12 et 33-34 ; Yann MOULIER-BOUTANG, *Le capitalisme cognitif, op. cit.*, p. 77-86 ; Carlo VERCELLONE, « Transformation de la division du travail et general intellect », *loc. cit.*, p. 33 ; Paolo VIRNO, *Grammaire de la multitude, op. cit.*, p. 118.

réalisation de cette forme de travail peuvent trouver leur solution à l'extérieur de l'intervalle temporel défini comme temps de travail. Par exemple, dans les formes de travail qui se rapportent à la production de connaissances, une idée peut surgir ou se préciser à l'extérieur du lieu et du temps de travail eux-mêmes. Les préoccupations inhérentes au travail immatériel et les tâches qui s'y rapportent auraient de cette façon tendance à « embrasser tout le temps de la vie[49] ». D'après Hardt et Negri, le travail immatériel aurait ainsi pour conséquence d'abolir les frontières entre le « temps de travail et le temps de la vie[50] ». La production qui en résulte ne pourrait ainsi être rapportée à des intervalles temporels fixes et déterminés comme pour le travail matériel décrit par Marx.

Dans le second cas, puisque le travail immatériel s'inscrit et se développe sur la base du commun, la valeur inhérente aux résultats de cette forme d'activité créatrice se rapporterait davantage à l'enrichissement du commun qu'à l'intervalle temporel au cours duquel elle se déploie. En effet, à la différence du travail matériel qui renvoie à la production de valeurs d'usage fournissant à la société les moyens de son existence, le travail immatériel participerait plutôt à la production même de la société : « La production immatérielle – la production d'idées, d'images, de connaissance, de communication, de coopération, de relations affectives – tend en revanche à créer non pas des moyens nécessaires à la vie sociale mais la vie sociale elle-même[51] ». Dans cet ordre d'idées, la nature spécifique du travail immatériel se distinguerait du travail matériel dans la mesure où les produits qui en résultent ne se matérialiseraient plus sous la forme d'objets utiles à la société, mais emprunteraient une forme intangible en s'inscrivant au sein du commun. En opposition aux biens matériels, les résultats du travail immatériel se révéleraient donc à leurs yeux « immédiatement sociaux et communs[52] ». Le travail immatériel aurait ainsi tendance, par sa nature même, à déborder les limites à l'intérieur desquelles le capital s'efforce de le maintenir.

---

[49] Michael HARDT et Antonio NEGRI, *Multitude, op. cit.*, p. 139.

[50] *Ibid.*, p. 179.

[51] *Ibid.*, p. 179-80.

[52] *Ibid.*, p. 141.

En somme, puisqu'il ne peut être rapporté à des intervalles temporels déterminés et puisque ses résultats empruntent une forme immédiatement commune et sociale, le travail immatériel parviendrait selon Hardt et Negri à échapper en partie au procès de valorisation du capital :

> [C]ette production biopolitique est d'une part *non mesurable*, puisqu'elle ne saurait être quantifiée en unités de temps fixées et, d'autre part, toujours *en excès* par rapport à la valeur que le capital est capable d'en extraire, puisque ce dernier ne peut jamais capturer la vie dans son ensemble. C'est pour cette raison qu'il nous faut revoir la relation entre travail et valeur dans la production capitaliste telle que la pose Marx[53].

Sur la base de cette remise en question de la théorie de la valeur, Hardt et Negri en appellent à un dépassement de la conception de la valeur conçue comme temps de travail socialement nécessaire. À leurs yeux, la valeur devrait désormais être fondée sur le commun, en accord avec la forme spécifique de la production immatérielle[54].

À l'intérieur même du procès de production capitaliste, les résultats du travail immatériel participeraient donc à l'enrichissement du commun et à la production de la vie sociale en débordant la part qu'est en mesure d'en accaparer le capital. L'exploitation du travail immatériel reposerait dès lors sur les efforts déployés *a posteriori* par le capital dans le but d'en accaparer de manière parasitaire les résultats, ce qui prendrait la forme d'une « expropriation du commun »[55]. C'est dans cette perspective que se comprennent, d'une part, les efforts visant à renforcer la reconnaissance des droits de propriété intellectuelle, dont l'objectif vise à pallier le caractère immédiatement commun des produits du travail immatériel, et, d'autre part, la mise en place d'un ensemble de dispositifs tels que la gestion par projet ou les formes précarisées de travail à contrat, dont l'objectif vise à contrôler la temporalité à l'intérieur de laquelle se déploie le travail immatériel[56]. Cela dit, ces nouvelles stratégies de contrôle mises en place par le capital – adaptées à la nature spécifique du travail immatériel – ne parviendraient pas, d'après ces auteurs, à en approprier l'ensemble des

---

[53] *Ibid.*, p. 180. Les auteurs soulignent.

[54] *Ibid.*, p. 181.

[55] *Ibid.*, p. 184.

[56] Voir le texte de Antonio NEGRI et Carlo VERCELLONE, « Le rapport capital-travail dans le capitalisme cognitif », *loc. cit.*, p. 280-81.

résultats. Au pourtour des stratégies de contrôle développées par le capital et de la ponction qu'il parvient à opérer par leur intermédiaire, le travail immatériel participerait tout de même à l'enrichissement du commun et à la production de la vie sociale.

1.3.2. Le dépassement de la dichotomie entre travail manuel et intellectuel : le caractère productif du travail

La distinction opérée par Hardt et Negri entre le travail matériel et le travail immatériel trouve un équivalent dans la pensée de Marx, mais qui est étonnamment entièrement omise par ces auteurs, soit la distinction entre le travail manuel et le travail intellectuel. Si l'auteur du *Capital* s'intéresse principalement à la forme manuelle du travail, après son chapitre portant sur la grande industrie, il aborde tout de même la question du rapport entre le travail manuel et le travail intellectuel qu'il développe un peu plus amplement dans *Un chapitre inédit du « Capital »*. À ses yeux, toutefois, la nature spécifique du travail intellectuel en rapport au travail manuel demeure indifférente eu égard à la question de leur participation ou non au procès de valorisation du capital. Marx en vient même à rattacher le travail intellectuel au développement spécifique du capitalisme qui résulte de la soumission réelle du travail au capital.

Chez Marx, la dichotomie entre travail manuel et intellectuel est marginale en comparaison à la distinction plus fondamentale qu'il cherche à opérer entre le caractère productif ou improductif du travail. De plus, en opposition explicite à certains de ses contemporains, les critères permettant de distinguer le travail productif du travail improductif ne se rapportent à ses yeux d'aucune façon à la forme spécifique du travail – manuelle ou intellectuelle –, voire au contenu du travail. Ainsi, dans le *Capital,* alors qu'il s'intéresse à la forme transhistorique du procès de travail, Marx affirme dans un premier temps que ce dernier est « productif » dans la mesure où les produits qui en résultent constituent des objets utiles, c'est-à-dire qu'ils sont porteurs d'une valeur d'usage et permettent de satisfaire des besoins particuliers. Toutefois, il précise en note de bas de page que cette définition du travail

productif ne permet pas de rendre compte du travail sous le capitalisme. Cette définition, affirme-t-il, est « absolument insuffisante pour le procès de production capitaliste[57] ».

Plus loin, dans le XIV[e] chapitre du même ouvrage, alors qu'il cherche à préciser la distinction entre survaleur absolue et survaleur relative, il revient sur cette définition provisoire du travail productif[58]. Puisque la finalité spécifique du procès de production capitaliste n'est pas la production de valeur d'usage mais bien la production de survaleur, le caractère productif du travail ne se rapporte plus, dans ce contexte, aux effets utiles qui en découlent mais plutôt à cette finalité générale du procès de production capitaliste[59]. Comme le précise Marx dans *Un chapitre inédit du « Capital »* :

> Du simple point de vue du *procès de travail* en général, est *productif* le travail qui se réalise en un produit ou, mieux, une marchandise. Du point de vue de la production capitaliste, il faut ajouter : est productif le travail qui valorise directement le capital ou produit de la plus-value [...][60].

La confusion entre le travail productif en sa forme générale, transhistorique, et la forme spécifique qu'il emprunte au sein de la production capitaliste constitue en fait, pour Marx, une méprise de la bourgeoisie qui, en assimilant la seconde à la première, occulte ce qui constitue la spécificité historique du travail sous le mode de production capitaliste et lui confère de cette façon une apparente naturalité[61].

Dans *Un chapitre inédit du « Capital »*, alors qu'il s'intéresse aux formes transitoires de travail liées à l'émergence et au développement du mode de production capitaliste, Marx s'attarde plus longuement à la notion de travail productif. Plus particulièrement, il cherche à spécifier la notion de travail productif à l'égard des formes particulières de travail que constituent les services dont la particularité repose sur le fait que leur utilité ne s'objective pas sous la forme de produits matériels, mais se rapporte à la mobilité même de l'activité qui demeure attachée au travailleur, telle que les soins apportés par un médecin ou encore les

---

[57] Karl MARX, *Le Capital*, Livre I, *op. cit.*, p. 203, note de bas de page no. 7.

[58] *Ibid.*, p. 569.

[59] *Ibid.*, p. 570.

[60] Karl MARX, *Un chapitre inédit du « Capital »*, *op. cit.*, p. 224. L'auteur souligne.

[61] *Ibid.*, p. 225-26.

conseils formulés par un avocat[62]. Afin de départager les services productifs des services improductifs, Marx en vient alors à préciser ce qu'il entend par travail productif et qu'il rapporte aux caractéristiques fondamentales du procès de production capitaliste.

Le caractère productif du travail sous le capitalisme, affirme-t-il, renvoie aux conditions qui lui sont sous-jacentes : c'est-à-dire, d'une part, à l'échange du travail contre salaire et, d'autre part, à la création de survaleur qui résulte de l'usage qui est fait du travail au sein du procès de production capitaliste[63]. Toutefois, en ce qui a trait à la spécificité du travail défini comme étant productif, la seconde condition est la plus importante aux yeux de Marx : « [...] tout travailleur productif est salarié, mais il ne s'ensuit pas que tout salarié soit un travailleur productif[64] ». Dans le contexte de la production capitaliste, tout comme les produits tendent à emprunter la forme généralisée que constitue la marchandise, de même, le travail se généralise sous une forme salariée. Le salaire devient ainsi la norme en ce qui a trait à la rétribution du travail, et ce, non seulement en ce qui concerne le travail tel qu'il se trouve intégré au mode de production capitaliste, mais aussi en ce qui concerne les professions qui n'y sont pas intégrées. Ainsi en va-t-il du secteur des services – dont les professions libérales et les métiers liés à la fonction publique – qui, avec le développement du capitalisme, tendent à partager avec le travail productif sa forme salariée[65]. Par conséquent, le salariat constitue une condition nécessaire mais non suffisante, selon Marx, pour distinguer le travail productif du travail improductif.

Cette distinction repose plutôt sur la seconde condition. Elle renvoie à la consommation particulière qui est faite du travail : soit comme « consommation individuelle », ce qui renvoie à la satisfaction des besoins particuliers d'un individu, soit comme « consommation productive », ce qui renvoie à la consommation de la force de travail au sein du procès de production réalisée dans le but d'en extraire une survaleur[66]. D'après Marx, si la prestation de

---

[62] *Ibid.*, p. 234 et 237.

[63] *Ibid.*, p. 227.

[64] *Ibid.*, p. 228.

[65] *Ibid.*, p. 229-30.

[66] *Ibid.*, p. 228 ; Karl MARX, *Le Capital,* Livre I, *op. cit.*, p. 206.

travail est réalisée dans le cadre d'une consommation individuelle, celle-ci demeure improductive eu égard à la finalité générale du mode de production capitaliste. Ainsi, celui qui rétribue un travailleur dans le but d'employer ses services en fonction des besoins particuliers qui lui sont propres, par exemple pour un usage domestique, ne consomme ce travail que de manière individuelle et donc improductive. Le travailleur qui réalise ces services échange ces derniers à la manière du travailleur indépendant qui se présenterait sur le marché non pas dans le but d'y vendre sa force de travail, mais les résultats de son travail objectivé sous forme de marchandises. À l'inverse, si la prestation de travail est réalisée dans le cadre d'une consommation productive, c'est-à-dire si elle est acquise pour son usage à l'intérieur du procès de production capitaliste, ce travail devient productif dans la mesure où l'usage qui en est fait permet la formation d'une valeur plus grande que celle qui a été avancée en salaire. Puisque son usage permet une création de survaleur, ce travail se révèle productif eu égard à la finalité générale du mode de production capitaliste qui repose sur la valorisation du capital[67].

Dans cette perspective, un travail de même contenu peut aussi bien emprunter une forme productive ou improductive selon qu'il se trouve consommé de manière individuelle ou productive. Marx illustre cette idée, entre autres, à travers le métier d'enseignant. L'enseignant qui offre ses services contre salaire dans le cadre d'une institution publique ou pour des cours privés à domicile demeure un travailleur improductif puisqu'il ne participe pas à la valorisation du capital. En revanche, celui qui réalise son travail dans le cadre d'une école privée et qui participe de la sorte à la valorisation du capital constitue un travailleur productif : « [...] il devient productif s'il est engagé avec d'autres comme salarié pour valoriser, avec son travail, l'argent de l'entrepreneur d'un établissement qui monnaie le

---

[67] Karl MARX, *Un chapitre inédit du « Capital »*, *op. cit.*, p. 228-29. À cet égard, il faut noter un aspect qui semble échapper à Marx mais qui se déduit logiquement de son argument, à savoir que si les prestations de travail à des fins de consommation domestique ne participent pas à la valorisation du capital et, ce faisant, peuvent être désignées comme « travail improductif », il n'en demeure pas moins que persiste dans leur cas un différentiel entre la valeur d'échange et la valeur d'usage de leur force de travail. Dans cet ordre d'idées, cette consommation domestique implique également la réalisation d'un surtravail, et donc un vol de temps de travail, mais qui se trouve immédiatement dépensé sous forme de consommation individuelle et qui n'est donc pas accumulé et réintroduit dans le procès production, raison pour laquelle il ne participe pas à la valorisation ou à la reproduction élargie du capital.

savoir[68] ». Un travail de même contenu peut ainsi prendre une forme productive ou improductive selon qu'il se trouve ou non formellement intégré au procès de production capitaliste. Par conséquent, avec l'émergence et le développement du capitalisme, la notion de travail productif subit, selon Marx, « une sorte de rétrécissement[69] ». Elle se limite désormais au travail qui s'inscrit dans le cadre de la finalité générale qui est spécifique au mode de production capitaliste et qui participe à la valorisation du capital.

Cela dit, la notion de travail productif subit également, pour Marx, une sorte d'élargissement. Si un travail de même contenu peut se révéler aussi bien productif qu'improductif, inversement, le contenu et la forme du travail, qu'il soit manuel ou intellectuel, se révèlent indifférents à l'égard de la question de sa productivité ou de son improductivité. Davantage, le développement même du capitalisme tend selon Marx à favoriser l'intégration du travail intellectuel au mode de production capitaliste. Dans le cadre de la soumission réelle du travail au capital qui s'opère par l'entremise de la massification, de la division et de l'automatisation du procès de travail, le travail productif ne se limite plus pour Marx aux tâches manuelles simples. Il s'étend également aux tâches intellectuelles qui ont pour objet les aspects techniques et organisationnels du procès de travail et, ce faisant, s'inscrivent à l'intérieur du procès de production capitaliste et participent à la valorisation du capital. Cette participation au procès de valorisation du capital se comprend en rapport au caractère global du procès de production : « Il n'est plus nécessaire désormais, pour travailler de manière productive, de mettre soi-même la main à la pâte ; il suffit pour cela d'être un organe quelconque du travailleur global, d'exécuter l'une de ses sous-fonctions[70] ».

Avec le développement du mode de production capitaliste et du machinisme, la plupart des tâches réalisées par les travailleurs renvoient au travail manuel simple qui se limite à la réalisation de quelques opérations spécifiques sur des machines ou encore à la simple surveillance de leur bon fonctionnement. Cela dit, cette déqualification de la majorité des travailleurs s'accompagne d'une requalification d'une minorité d'entre eux qui s'adonne

---

[68] *Ibid.*, p. 233.

[69] Karl MARX, *Le Capital*, Livre I, *op. cit.*, p. 570.

[70] *Ibid.*

désormais à la fabrication, l'amélioration et la réparation des machines ainsi qu'à la surveillance et à l'organisation des travailleurs manuels. Or, ces tâches intellectuelles qui portent sur le procès de travail lui-même, c'est-à-dire sur le travail d'autrui ou sur les moyens de production, participent tout comme les tâches manuelles au produit global qui résulte du procès de production. Par conséquent, la forme et le contenu particuliers du travail deviennent indifférents en rapport à la question du caractère productif ou non de ce dernier. Les tâches réalisées au sein du procès de production, qu'elles soient manuelles ou intellectuelles, participent de concert au procès de production et à la valorisation du capital :

> Dans ces conditions, les nombreuses forces de travail, qui coopèrent et forment la machine productive totale, participent de la manière la plus diverse au procès immédiat de création des marchandises ou, mieux, des produits : les uns travaillant intellectuellement, les autres manuellement, les uns comme directeur, ingénieur, technicien ou comme surveillant, les autres, enfin, comme ouvrier manuel, voire simple auxiliaire. [...] Dès lors, il est parfaitement indifférent de déterminer si la fonction du travailleur individuel – simple maillon du travailleur collectif – consiste plus ou moins en travail manuel simple[71].

Toute forme de travail qui est consommée dans le procès de production et qui participe à la valorisation du capital constitue donc, pour Marx, une forme de travail productif, sans distinction eu égard à sa forme manuelle ou intellectuelle. Qui plus est, comme nous le verrons dans le quatrième chapitre, l'avènement de formes de travail intellectuel dans le cadre du procès de production est en fait problématisé par Marx comme une polarisation de ce qui était *a priori* unifié dans le travail tel que défini de façon transhistorique, soit ses dimensions manuelle et intellectuelle ou encore pratique et idéelle.

Enfin, en ce qui concerne les arguments plus particuliers qui sont avancés par Hardt et Negri, sur la base desquels le travail immatériel échapperait au procès de valorisation, à savoir la confusion entre le temps de travail et le temps de vie ainsi que la création d'interactions sociales qui résulte du travail immatériel, ceux-ci ne se révèlent pas davantage convaincants. D'un côté, la confusion entre le temps de travail et le temps de vie peut tout simplement être comprise comme allongement de la journée de travail, comme accroissement du surtravail en rapport au travail nécessaire et donc comme vol de temps de travail par le capital. De l'autre, en ce qui concerne la création d'interactions sociales résultant du travail

---

[71] Karl MARX, *Un chapitre inédit du « Capital »*, *op. cit.*, p. 226. L'auteur souligne.

immatériel, il en va de la même façon que de l'effort combiné caractéristique de la coopération opérée par le regroupement d'un ensemble de travailleurs au sein d'un même atelier. Comme chaque travailleur vend *a priori*, de façon isolée et non pas concertée, sa force de travail au capital, la productivité accrue qui résulte *a posteriori* de la combinaison de leurs efforts dans le cadre du procès de production est, selon Marx, appropriée gratuitement par le capital. L'effort combiné des travailleurs est donc posé par Marx comme un mode d'existence du capital.

En opposition aux thèses soutenues par Hardt et Negri en ce qui a trait au travail immatériel, la forme spécifique du travail intellectuel se révèle ainsi accessoire aux yeux de Marx eu égard aux critères permettant de le définir comme travail productif ou improductif. Celle-ci ne lui permet donc pas d'échapper au procès de valorisation du capital. À l'inverse, comme nous le verrons dans le quatrième chapitre, l'émergence du travail intellectuel participe plutôt à la mise en place d'un procès de production qui se présente face aux travailleurs manuels sous la forme d'une puissance étrangère en s'objectivant lui-même sous une forme organisationnelle et technique qui est tout autant étrangère aux travailleurs intellectuels eux-mêmes, c'est-à-dire en tant que mode d'existence du capital.

1.4. La question du dépassement

1.4.1. Le travail immatériel et le projet révolutionnaire de la multitude

La troisième thèse soutenue par Hardt et Negri dont nous aimerions discuter touche à la question du dépassement des formes contemporaines de domination et d'exploitation incarnées par l'Empire et le capital. Ce dépassement est, aux dires de ces auteurs, le « projet de la multitude », celui d'une démocratie inédite, pleine et entière, fondée sur le commun et permettant son enrichissement par la libre expression des différences dont est constituée la multitude[72]. Or, le vecteur privilégié permettant la réalisation de ce dépassement, de cette

---

[72] Michael HARDT et Antonio NEGRI, *Multitude, op. cit.*, p. 5.

émancipation de la multitude, n'est autre que le travail immatériel. En effet, ce dernier étant établi, d'une part, comme instance première et autonome à l'égard du capital et défini, d'autre part, comme une forme particulière de travail parvenant à échapper en partie au procès de valorisation du capital, il constituerait également le vecteur par lequel le projet d'une véritable démocratie se verrait conférer son contenu et sa forme. Les deux premières thèses soutenues par Hardt et Negri se recoupent ainsi dans cette troisième thèse portant sur le développement d'une subjectivité révolutionnaire qui permettrait, à terme, d'opérer le dépassement des formes contemporaines de domination et d'exploitation.

Le contenu et la forme du projet de la multitude correspondent, chez Hardt et Negri, aux deux caractéristiques principales du travail immatériel : le commun sur lequel il se fonde et les réseaux par lesquels il se déploie[73]. En ce qui concerne le premier point, le projet de la multitude prend forme, pour ces auteurs, dans le prolongement du commun au sein duquel s'inscrit déjà le travail immatériel dans la mesure où il en constitue à la fois le fondement et le résultat. La production immatérielle favoriserait ainsi le développement du commun, soit l'ensemble des connaissances partagées et des formes de collaboration qui sont au cœur de la vie sociale et, ce faisant, la « création et la reproduction de nouvelles subjectivités sociales » dans la mesure où « ce que nous sommes, notre vision du monde et la façon dont nous nous rapportons les uns aux autres sont autant de résultats de cette production sociale et biopolitique[74] ». L'enrichissement du commun s'opèrerait ainsi en parallèle à la production de nouvelles subjectivités sociales, un développement cumulatif et expansif qui emprunterait la forme d'un « cercle vertueux »[75]. Dans cette perspective, la subjectivité révolutionnaire se constituerait pour Hardt et Negri dans le prolongement de ces nouvelles subjectivités sociales générées par le développement du commun, lui-même tributaire du travail immatériel.

En ce qui concerne le second point, le travail immatériel se déploie pour ces auteurs par l'entremise de réseaux informationnels et communicationnels planétaires. À leurs yeux, c'est par leur entremise que se développeraient, au sein même de la sphère de la production, de

---

[73] *Ibid.*, p. 9-10 et 89.

[74] *Ibid.*, p. 89.

[75] *Ibid.*, p. 225.

nouvelles formes de coopération et de collaboration sociales[76]. Or, ces réseaux auraient pour caractéristique principale d'emprunter une forme « excentrée ». En opposition aux médias traditionnels que sont la télévision et la radio, ces réseaux informationnels, dont Internet constitue l'exemple type, seraient dépourvus d'instance centrale qui en permettrait le contrôle effectif. Conséquemment, les nouvelles formes de coopération et de collaboration générées par la production immatérielle auraient tendance à se constituer de façon spontanée sous une forme décentralisée. De même, les résistances qui se développent au sein de l'Empire auraient tendance à emprunter spontanément cette forme, c'est-à-dire une « structure réticulaire »[77]. Ce faisant, elles incarneraient, non seulement par leurs revendications, mais par leur organisation même, l'idéal d'une démocratie véritable qui permettrait la libre expression de tout un chacun.

Le développement du commun et la production de subjectivités qui s'y rattache ainsi que les réseaux excentrés et les nouvelles formes d'interaction sociale qu'ils génèrent constituent donc, chez Hardt et Negri, les deux socles à partir desquels se développe le « corps de la multitude » ainsi que son projet révolutionnaire[78]. Cela dit, le passage de la multitude comme corps social à sa constitution comme sujet révolutionnaire résulte de la situation d'exploitation au sein de laquelle l'Empire et le capital s'efforcent de la maintenir. En effet, c'est en opposition à la maîtrise et au contrôle que l'Empire et le capital exercent sur elle, c'est-à-dire comme résultat de cette exploitation, que la multitude cultiverait son projet démocratique et se constituerait comme sujet révolutionnaire[79]. Et, c'est en mobilisant les ressources inhérentes au commun que la multitude saurait parvenir, selon Hardt et Negri, à faire prévaloir son projet :

---

[76] *Ibid.*

[77] *Ibid.*, p. 112-13.

[78] *Ibid.*, p. 225.

[79] *Ibid.*, p.185-86. Voir également l'idée de mainmise du capital sur le travail immatériel et la résistance qui en découle chez André GORZ, *L'immatériel, op. cit.*, p. 72.

> Lorsque la chair de la multitude est emprisonnée et transformée en corps du capital global, elle est prise dans les processus de globalisation capitaliste et s'oppose. La production biopolitique de la multitude tend à mobiliser ce qu'elle a en commun et ce qu'elle produit en commun contre le pouvoir impérial du capital global. À terme, en développant sa vertu productive, la multitude peut traverser l'Empire de part en part pour s'exprimer et se gouverner de façon autonome[80].

Puisque le développement du commun repose pour ces auteurs sur la production immatérielle, le travail immatériel se voit conférer une portée profondément émancipatrice. Il constitue le vecteur privilégié par l'entremise duquel se développent le contenu et la forme du projet révolutionnaire de la multitude. L'hégémonie tendancielle du travail immatériel dans le cadre du rapport antagonique qui oppose la multitude à l'Empire se traduirait ainsi par le développement d'une subjectivité révolutionnaire qui, en fin de parcours, serait en mesure de se gouverner de manière autonome. La radicalisation du développement du travail immatériel permettrait de saper les fondements de son exploitation contemporaine qui reposent sur l'Empire et le capital. Or, il s'agit là, à notre avis, d'un déplacement conceptuel du lieu d'émancipation tel qu'il se trouve posé par Marx.

1.4.2. Le dépassement du capitalisme en tant que possibilité

Chez Marx, la question du dépassement du mode de production capitaliste, telle qu'elle se trouve abordée dans le « Fragment sur les machines »[81], se rapporte au développement même du capitalisme. Toutefois, ce dépassement ne se profile ni comme un développement automatique, ni comme le résultat du surgissement nécessaire d'une subjectivité révolutionnaire. Celui-ci est plutôt problématisé comme une possibilité qui se dégage certes du développement contradictoire de ce dernier, mais qui demeure néanmoins une *possibilité* et qui peut ainsi être actualisée ou non selon qu'elle se trouve saisie ou pas[82]. En outre, le dépassement du mode de production capitaliste n'est pas le seul scénario entrevu par Marx dans ce fragment. De fait, à l'encontre des thèses défendues par Hardt et Negri, l'intégration

---

[80] *Ibid.*, p. 127.

[81] Karl MARX, *Manuscrits de 1857-1858*, Tome II, *op. cit.*, p. 182-200.

[82] Voir Moishe POSTONE, *op. cit.*, p. 540-41.

croissante de l'activité scientifique et technologique au mode de production capitaliste en constitue précisément le pendant inverse. Ce second scénario repose sur l'élargissement du mode de production capitaliste à la sphère de la production scientifique qui permet d'assurer la perpétuation de ce mode de production dans le cadre même de son développement contradictoire. L'hégémonie tendancielle d'une nouvelle forme de travail immatériel ou, dans les termes de Marx, intellectuel, aurait ainsi pour signification fondamentale la simple intégration de la pratique scientifique et technologique au mode de production capitaliste, celle-ci se trouvant subordonnée à la finalité qui lui est propre, soit la valorisation du capital.

La possibilité d'un dépassement du capitalisme se dégage de ce que Marx désigne comme « contradiction en procès » et qu'il rattache à la tendance spécifique du mode de production capitaliste fondée sur l'extraction de survaleur relative[83]. Avec la grande industrie, le moyen privilégié pour extraire la survaleur relative repose sur l'application de la science et de la technologie au procès de production. Le recours aux machines et, de plus en plus, à des systèmes de machines intégrées, permet en effet d'augmenter radicalement la productivité et de maximiser le rendement du travail. De la sorte, la masse colossale des produits générés par la grande industrie repose de moins en moins sur l'objectivation du travail immédiat qui est réalisé par les travailleurs eux-mêmes, mais de plus en plus sur les opérations à la chaîne réalisées de manière automatique par un ensemble de machines intégrées. Les produits qui en résultent se rapportent donc moins au travail immédiat qu'à la force productive de ce système de production qui est imputable au développement de la science et de la technologie, c'est-à-dire à l'intellect général. Ce faisant, le développement du capitalisme tend à engendrer une situation où les moyens de production se substituent au travail immédiat comme élément déterminant de la production des valeurs d'usage, de la richesse matérielle.

Or, tout en cherchant à diminuer sans cesse le temps de travail nécessaire à la production de biens particuliers au moyen d'une augmentation des forces productives, le capital maintient par ailleurs le temps de travail, c'est-à-dire la valeur, comme mesure de la richesse. D'où l'émergence d'un développement contradictoire : « Le capital est lui-même la contradiction en procès, en ce qu'il s'efforce de réduire le temps de travail à un minimum,

---

[83] Karl MARX, *Manuscrits de 1857-1858*, Tome II, *op. cit.*, p. 194.

tandis que d'un autre côté il pose le temps de travail comme seule mesure et source de la richesse[84] ». Cela dit, cette contradiction ne saurait être dépassée par l'entremise d'un simple processus automatique. Si, en fonction de sa tendance spécifique qui génère un développement contradictoire, le capital travaille « à sa propre dissolution en tant que forme dominant la production[85] », son dépassement éventuel se trouve toutefois problématisé à la manière d'une possibilité qui se dégage de son développement et qui se présente sous la forme d'un dévoilement opéré par la grande industrie :

> La richesse réelle se manifeste plutôt – et c'est ce que *dévoile* la grande industrie – dans l'extraordinaire disproportion entre le temps de travail utilisé et son produit, tout comme dans la discordance qualitative entre un travail réduit à une pure abstraction et la force du procès de production qu'il contrôle[86].

C'est donc sous le mode d'un *dévoilement* que se présente la possibilité d'un dépassement du capitalisme, cette possibilité étant rendue manifeste par la disparité frappante entre la masse de produits qui résultent d'un système de production automatisé en rapport à la quantité infime de temps de travail requise pour cette production. Pour reprendre les mots de Postone, ce dévoilement concerne le contraste de plus en plus manifeste entre la mesure de la richesse à l'aune de la *valeur* et la *richesse matérielle* ou *réelle* comme quantité de valeurs d'usage produite[87]. La diminution radicale du temps de travail nécessaire à la production d'une masse exponentielle de valeurs d'usage à travers le machinisme révèle ainsi le caractère de plus en plus « anachronique » de la valeur comme mesure de la richesse[88].

Ainsi, si l'augmentation de la productivité se traduit par la production d'une plus grande quantité de biens, cela ne signifie pas qu'une plus grande valeur est produite. Au contraire, à mesure que les machines se substituent au travail immédiat, le temps de travail incorporé par les biens produits diminue de manière inversement proportionnelle à leur augmentation en quantité absolue. À titre illustratif, si le travail d'un ouvrier surveillant une nouvelle machine

---

[84] *Ibid.*, p. 194.

[85] *Ibid.*, p. 188.

[86] *Ibid.*, p. 193. Nous soulignons.

[87] Moishe POSTONE, *op. cit.*, p. 293.

[88] *Ibid.* p. 50-52, 292-94, 526-29.

génère dix fois plus de produits que dix ouvriers travaillant avec une ancienne machine en une journée de travail, la valeur produite est divisée par dix alors même que la quantité de produits est multipliée par dix. C'est en ce sens que la valeur se révèle de plus en plus anachronique en tant que mesure de la richesse, étant donné que la valeur produite n'a plus de commune mesure avec la masse de biens produits à travers le machinisme. D'après Postone, la contradiction se comprend ainsi chez Marx comme une opposition entre, d'un côté, la puissance découlant de la socialisation et de l'amélioration technique du procès de production avec la grande industrie et, de l'autre, son potentiel qui pourrait assurer le libre développement de tout un chacun. Cette contradiction porte ainsi sur deux formes distinctes de mesure de la richesse, l'une « actuelle », c'est-à-dire la valeur, et l'autre possible ou « réelle », c'est-à-dire le « temps libéré »[89] :

> *Le vol du temps de travail d'autrui, sur quoi repose la richesse actuelle*, apparaît comme une base misérable comparée à celle, nouvellement développée, qui a été créée par la grande industrie elle-même. Dès lors que le travail sous sa forme immédiate a cessé d'être la grande source de la richesse, le temps de travail cesse nécessairement d'être sa mesure et, par suite, la valeur d'échange d'être la mesure de la valeur d'usage. Le *surtravail de la masse* a cessé d'être la condition du développement de la richesse générale, de même que le *non-travail de quelques-uns* a cessé d'être la condition du développement des pouvoirs universels du cerveau humain. Cela signifie l'écroulement de la production reposant sur la valeur d'échange, et le procès de production matériel immédiat perd lui-même la forme de pénurie et de contradiction. C'est le libre développement des individualités, où l'on ne réduit donc pas le temps de travail nécessaire pour poser du surtravail, mais où l'on réduit le travail nécessaire de la société jusqu'à un minimum, à quoi correspond la formation artistique, scientifique, etc., des individus grâce au temps libéré et aux moyens créés pour eux tous[90].

L'avènement de la grande industrie entrouvre ainsi, aux yeux de Marx, la possibilité d'un dépassement du mode de production capitaliste au profit d'une nouvelle organisation de la production fondée sur le « libre développement des individualités ». Cette nouvelle forme d'organisation de la production implique elle-même l'établissement d'une nouvelle mesure

---

[89] Postone limite ici la compréhension de cette contradiction comme disparité entre la mesure de la richesse comme valeur et la richesse matérielle effectivement produite. Or, il faut ici poursuivre un peu plus loin dans cette voie pour remarquer chez Marx, comme nous le verrons à l'instant, deux formes distinctes de mesure de la richesse : l'une, en tant que temps de travail socialement nécessaire, correspond à la valeur qui est propre au capitalisme, l'autre, en tant que « temps libéré » ou « disponible » s'y oppose directement et pourrait ainsi être au fondement d'une autre structuration possible des pratiques et rapports sociaux de production et de distribution visant le libre développement de tout un chacun.

[90] Karl MARX, *Manuscrits de 1857-1858*, Tome II, *op. cit.*, p. 193-94. L'auteur souligne.

de la richesse, c'est-à-dire le « temps libéré »[91]. Toutefois, cette alternative ne saurait s'établir de manière automatique, Marx affirmant qu'« il faut que ce soit la classe ouvrière elle-même qui s'approprie son surtravail[92] ». En d'autres mots, cette nouvelle organisation de la production suppose une réappropriation de la puissance sociale et technique du procès de production qui, dans le capitalisme, se présente face aux travailleurs sous une forme étrangère qui les domine.

À défaut d'une telle réappropriation, le capital génère lui-même sa propre solution pour combler le fossé qui se creuse entre la masse de produits qui résulte de l'automatisation de la production et la part infime qui en incombe au travail immédiat. Il trouve lui-même un usage pour ce temps qui, par cette productivité accrue, est rendu disponible. Tout comme le capital reconvertit sans cesse le temps libéré par l'augmentation de la force productive en temps de surtravail, il reconvertit de la même façon, à l'échelle sociale, le temps libéré en temps de travail scientifique pour la production de moyens de production. C'est en ce sens que l'argumentaire développé par Marx dans le « Fragment sur les machines » se conclue sur cette citation tirée d'un ouvrage anonyme, *The Source and Remedy of the National Difficulties* :

> Si le peuple produit en un an assez pour la subsistance de deux ans, ou bien la consommation d'un an doit se perdre, ou bien des hommes doivent se retirer du travail productif une année durant. Mais les possesseurs du surproduit ou capital ... emploient des gens à quelque chose de non directement et immédiatement productif, p.ex., à la construction de machines. Et ça continue[93].

Le temps libéré par l'amélioration du procès de production assure l'intégration d'une nouvelle sphère de la pratique humaine au mode de production capitaliste, celle de la production scientifique et technologique et, ce faisant, celle-ci participe en retour à la perpétuation du mode de production capitaliste en reconduisant indéfiniment la contradiction sous-jacente à son développement. Comme nous chercherons à le montrer dans le quatrième chapitre, cette intégration de l'activité scientifique et technologique au mode de production

---

[91] *Ibid.*, p. 196.

[92] *Ibid.*

[93] *Ibid.*, p. 197.

capitaliste se comprend dès lors dans le cadre de la reproduction élargie du capital, à laquelle elle contribue en retour.

En opposition à Hardt et Negri, ce n'est donc pas l'avènement d'une forme de travail intellectuel ou immatériel qui, en elle-même, serait porteuse d'émancipation. Le surgissement de nouvelles formes de travail intellectuel ou encore l'importance grandissante de l'intellect général s'inscrivent certes dans le cadre du développement contradictoire du capitalisme, mais ceux-ci ne sont pas suffisants en eux-mêmes pour assurer le dépassement de ce mode de production. En contrepartie, le concept qui, chez Marx, se révèle porteur d'émancipation est plutôt celui de « temps libéré », opposé à la valeur en tant que nouvelle forme possible de mesure de la richesse. Cette nouvelle mesure de la richesse exige un bouleversement complet des rapports sociaux dans le cadre desquels se déploie la production, dont la finalité viserait désormais, pour Marx, le libre développement de tout un chacun. Toutefois, l'implantation de cette nouvelle mesure de la richesse implique une réappropriation du temps rendu disponible par l'application de la science aux moyens de production, et donc la réappropriation de la puissance générée par la socialisation et l'amélioration technique du procès de production. Ce que ne saurait réaliser en lui-même le simple développement du travail intellectuel dont les résultats, au sein du mode de production capitaliste, empruntent une forme étrangère.

1.5. Conclusion

Sur la base d'une compréhension du travail comme instance première et autonome en rapport au capital, le problème central de la perspective élaborée par Hardt et Negri consiste à poser simultanément le travail immatériel comme objet d'exploitation et comme vecteur assurant le dépassement du capitalisme. Ce faisant, ces auteurs se retrouvent dans une position ambivalente qui consiste à la fois à célébrer le développement du travail immatériel tout en condamnant son exploitation. Or, dans la mesure où le développement du travail immatériel est posé comme condition de son émancipation, leur critique se trouve en grande partie neutralisée. Ils se révèlent incapables de penser et de questionner les enjeux liés, notamment, à l'intégration de l'activité scientifique et technologique au mode de production capitaliste ou, en d'autres mots, de poser les enjeux relatifs à la réduction de cette activité au

travail, aussi bien en ce qui a trait à la dynamique économique à l'intérieur de laquelle s'opère cette intégration qu'en ce qui concerne les modalités et finalités du déploiement de cette activité. Pour mesurer l'ampleur des enjeux dont il est question, il n'y a qu'à considérer leur compréhension de la production biopolitique en tant que production de la vie sociale : « Le travail et la valeur sont devenus biopolitiques au sens où la vie et la production tendent à se confondre. À mesure que la vie tend à être entièrement investie par des actes de production et de reproduction, la vie sociale elle-même devient une machine productive[94] ». Dans la mesure où le travail est posé comme instance autonome à l'égard du capital, une telle affirmation ne semble pas poser problème. À l'inverse, il faudrait même s'en réjouir puisque la production biopolitique serait orientée d'après Hardt et Negri vers le dépassement du mode de production capitaliste. Toutefois, si on comprend le rapport entre travail et capital comme un rapport d'interdépendance asymétrique, le premier se trouvant modulé en fonction de la finalité du second, un tel constat signifierait que le capital aurait désormais investi l'ensemble de la vie sociale. En d'autres mots, le mode de production capitaliste revêtirait aujourd'hui une forme totalitaire. Il deviendrait alors fort discutable d'espérer qu'un dépassement du capitalisme puisse éventuellement résulter du développement cumulatif du travail immatériel.

Par conséquent, afin d'éclairer les enjeux relatifs à l'intégration de l'activité scientifique au mode de production capitaliste et de comprendre le rôle du travail scientifique dans la dynamique économique contemporaine, il nous semble plus judicieux de problématiser cette intégration en rapport aux transformations institutionnelles et organisationnelles par l'entremise desquelles elle s'opère. Nul besoin, pour ce faire, de recourir à un concept tel que celui d'Empire qui, à l'égard de la critique préconisée par Marx, constitue davantage un instrument de connaissance qu'une catégorie effective de la réalité sociale. Comme nous chercherons à le montrer, si l'intégration de la production scientifique et technologique au mode de production capitaliste s'est amorcée, comme le montre Marx, dans le cadre du capitalisme industriel, celle-ci fut parachevée à la suite de l'avènement de la grande corporation qui s'est accompagnée de la formation parallèle de marchés oligopolistiques et d'un système financier ainsi que du recours de plus en plus névralgique au système des

---

[94] Michael HARDT et Antonio NEGRI, *Multitude*, *op. cit.*, p. 182.

brevets. Sur la base de la problématisation opérée par Marx en rapport au capitalisme industriel, c'est à notre avis dans le cadre de cette transformation qualitative des rapports sociaux d'appropriation que peut être dûment saisie, de manière critique, l'intégration de la production scientifique et technologique au mode de production capitaliste. Qui plus est, puisque la grande corporation, les marchés oligopolistiques, le système financier et le système des brevets renvoient aussi bien à des catégories du monde économique qu'à un ensemble d'instances organisationnelles et institutionnelles qui structurent et régulent aujourd'hui les pratiques sociales de production et de distribution, leur compréhension critique permet de préserver la posture épistémologique privilégiée par Marx dans le *Capital*, c'est-à-dire celle d'une « critique immanente » dont le point de départ est celui des catégories qui ont une objectivité sociale[95]. Ce faisant, il nous faudra également abandonner le concept de travail immatériel qui tend à englober des phénomènes trop divers eu égard à notre questionnement portant sur le rôle économique spécifique de la science et de la technologie. D'ailleurs, la notion de travail immatériel, amalgamant aussi bien le secteur des services que l'activité scientifique, entraîne une confusion sociohistorique dans la mesure où, si le développement des premiers peut effectivement être rapporté à l'avènement de l'État-providence, l'intégration de l'activité scientifique au mode de production capitaliste s'observe aux États-Unis dès le tournant du XX^{e} siècle. Ainsi, si les auteurs clés de la revue *Multitudes* ont le mérite d'avoir attiré l'attention sur l'intérêt des travaux de Marx quant à la compréhension du rôle économique de la science et de la technologie, c'est en prenant le contrepied aussi bien de leur interprétation des textes de Marx que de leurs pronostics quant au développement de l'économie immatérielle que se dégage à notre avis la véritable pertinence d'un retour aux thèses de Marx.

---

[95] Pour ce qui est de la « critique immanente » chez Marx, voir Moishe POSTONE, *op. cit.*, p. 32-40 et 207-15.

PREMIÈRE PARTIE

DÉVELOPPEMENT ET DEVENIR ÉTRANGER
DES POTENTIALITÉS DE L'AGIR HUMAIN

Après s'être intéressé à la marchandise, la valeur, la monnaie ainsi qu'au procès de circulation des marchandises dans les premiers chapitres du *Capital*, Marx affirme qu'il est nécessaire de quitter la sphère de la circulation pour comprendre l'origine de la survaleur qui est au fondement de l'exploitation caractéristique du mode de production capitaliste. Il nous invite alors à porter notre regard du côté du procès de production où s'opère la consommation de la force de travail acquise sur le marché puisque le dégagement de survaleur repose précisément sur la consommation de cette marchandise tout à fait particulière :

> Le procès de consommation de la force de travail est simultanément le procès de production de marchandises et de survaleur. La consommation de travail, comme la consommation de toute autre marchandise, s'accomplit en dehors du marché ou de la sphère de la circulation. C'est pourquoi nous quitterons cette sphère bruyante, ce séjour en surface accessible à tous les regards, en compagnie du possesseur d'argent et du possesseur de force de travail, pour les suivre tous deux dans l'antre secret de la production, au seuil duquel on peut lire : No admittance except on business[1].

Mais avant de s'intéresser au rapport entre « possesseur d'argent » et « possesseur de force de travail » au sein de la sphère de la production, soit au rapport entre capital et travail, Marx cherche d'abord à définir les caractéristiques générales du procès de travail en faisant abstraction des formes sous lesquelles il se présente dans des contextes sociohistoriques déterminés tels que le mode de production capitaliste.

D'un point de vue « transhistorique », nous dit Marx, le procès de travail est avant tout un procès métabolique en fonction duquel l'être humain confère par son activité une forme déterminée à la matière naturelle de sorte à produire des objets d'usage qui lui permettront de satisfaire ses besoins :

> Le travail est d'abord un procès qui se passe entre l'homme et la nature, un procès dans lequel l'homme règle et contrôle son métabolisme avec la nature par la médiation de sa propre action. Il se présente face à la matière naturelle comme une puissance naturelle lui-même. Il met en mouvement les forces naturelles de sa personne physique, ses bras et ses jambes, sa tête et ses mains pour s'approprier la matière naturelle sous une forme utile à sa propre vie[2].

Ce qui est présenté ici sous la forme d'un postulat constitue en fait la réitération de considérations d'ordre ontologique développées par Marx dans ses textes de jeunesse à

---

[1] Karl MARX, *Le Capital*, Livre I, *op. cit.*, p. 197.

[2] *Ibid.*, p. 199.

travers un dialogue critique entretenu avec les philosophies respectives de Hegel et Feuerbach. L'être humain s'y trouve en effet posé par Marx comme un être naturel, soit comme une partie intégrante de la nature dans la mesure où, d'une part, il dépend de la nature afin de produire les objets utiles à sa vie et, d'autre part, il dispose lui-même de forces naturelles dont le déploiement lui permet de mettre en forme la nature de sorte à produire ces objets qui lui sont utiles. Cela dit, pour que ce déploiement de forces naturelles permette effectivement à l'être humain de produire des objets d'usage, il faut, dit Marx, que ce dernier « règle et contrôle » son « métabolisme » avec la nature environnante. Autrement dit, le déploiement des forces naturelles dont dispose l'être humain doit être structuré afin de porter ses fruits, d'où la désignation de cette activité en tant que « médiation ». Ainsi, dans une perspective transhistorique, le procès de travail est défini comme un processus métabolique entretenu par les êtres humains envers la nature environnante qui implique toutefois, pour être effectif, une structuration de l'agir humain sous des formes historiquement déterminées.

En ce qui concerne les modalités par lesquelles l'être humain parvient à structurer son activité, voilà ce que nous indique Marx dans la suite immédiate du texte : « Mais en agissant sur la nature extérieure et en la modifiant par ce mouvement, il modifie aussi sa propre nature. Il développe *les potentialités qui y sont en sommeil*, et soumet à sa propre gouverne le jeu des forces qu'elle recèle[3] ». Ainsi, non seulement le procès de travail est-il conçu comme une médiation permettant à l'être humain de produire les objets utiles à sa vie, il est en même temps posé, de manière concomitante, comme modalité par laquelle s'opère un développement des potentialités humaines. En ce sens, si l'activité humaine emprunte toujours des formes déterminées et structurées au fil de l'histoire, celles-ci se trouvent établies à partir des formes antérieurement déterminées de l'agir humain qui se révèlent elles-mêmes toujours ouvertes sur de nouvelles possibilités. La forme déterminée d'un procès de travail constitue donc aussi bien le point d'arrivée d'évolutions historiques antérieures que le point de départ d'évolutions historiques futures réalisées par le déploiement même du procès de travail. Chez Marx, le procès de travail n'est donc pas seulement posé comme une activité de production visant la simple satisfaction du besoin. Il implique, de façon sous-jacente, une

---

[3] *Ibid.*, p.199-200. Nous soulignons.

dimension inventive par laquelle l'activité humaine tend à produire de nouveaux objets d'usage auxquels se rapportent de nouvelles formes de production et de consommation. Davantage, par cette dimension inventive qui est reconnue comme étant inhérente au procès de travail se révèle une capacité d'autodétermination des êtres humains en rapport à la structuration de leur activité de production et de consommation.

À cet égard, dans les analyses des textes de jeunesse de Marx que l'on retrouve dans son ouvrage, *L'idéologie et l'utopie*, Paul Ricoeur insiste sur le fait que la compréhension de l'agir humain déborde chez Marx sa seule acception économique, soit comme une production de biens d'usage impulsée par le besoin, et se comprend plus fondamentalement comme une activité de création. Commentant le concept d'« essence générique » tel que développé dans les *Manuscrits de 1844,* Ricoeur montre en effet que la production humaine s'y trouve dépeinte de manière ultime comme une « capacité des êtres humains à se produire eux-mêmes[4] ». Dans ce texte, l'essence générique renvoie à la spécificité des êtres humains par rapport au règne animal, en fonction de laquelle, nous dit Ricoeur, ils auraient une « vocation à être universels[5] ». Or, cette vocation repose sur le déploiement d'une activité vitale consciente qui confère à l'être humain la possibilité d'explorer les potentialités que renferment les forces naturelles dont il dispose, ce qui se traduit historiquement par la détermination de nouveaux objets d'usage et de nouvelles formes de pratiques et de jouissances sociales. Dès lors, la mise en forme de la nature qui découle de l'activité de production humaine implique, de façon parallèle, une transformation corrélative de l'activité humaine et de ses propres conditions d'exercice. Dans cet ordre d'idées, Ricoeur en conclue que le concept de création est, chez Marx, sous-jacent au concept de production : « [...] pour le jeune Marx le concept de production est déterminé par la création et non l'inverse[6] ».

Toujours selon Ricoeur, malgré l'abandon éventuel du concept d'essence générique, explicitement critiqué dans les *Thèses sur Feuerbach*, Marx a tout de même maintenu, dans *L'idéologie allemande*, cette idée de création comme dimension consubstantielle à l'activité

---

[4] Paul RICOEUR, *L'idéologie et l'utopie*, Paris : Éditions du Seuil, Coll. « Points Essais », 1997, p. 72.

[5] *Ibid.*, p. 71.

[6] *Ibid.*, p. 76.

humaine et sous-jacente à la production. Pour Ricoeur, la « grande découverte » de Marx dans ce dernier texte repose sur l'idée « d'individus soumis à des conditions déterminées[7] ». Malgré le sens équivoque qui colore indéniablement cette conception du rapport entre « individus » et « conditions de production », loin d'évoquer un simple déterminisme des conditions à l'égard des comportements individuels ou, comme dans le structuralisme althussérien, de la structure à l'égard des individus, c'est plutôt d'une action réciproque dont il serait question selon Ricoeur. Le rapport entre les individus agissants et les conditions de production doit selon lui être compris à l'aune de la dimension de création qui est sous-jacente à la production : des individus qui produisent dans des conditions déterminées sont toujours amenés à transformer leurs conditions de production par le déploiement même de leur activité. De fait, qu'une forme d'activité déterminée réalisée dans des conditions déterminées soit toujours ouverte sur de nouvelles formes et conditions possibles de l'activité, voilà ce que Marx affirme explicitement dans *L'idéologie allemande* :

> L'histoire n'est rien que la succession des générations, qui viennent l'une après l'autre et dont chacune exploite les matériaux, les capitaux, les forces productives légués par toutes les générations précédentes ; par conséquent, chacune d'elle continue, d'une part, l'activité traditionnelle dans des circonstances entièrement modifiées et, d'autre part, elle modifie les anciennes conditions par une activité totalement différente[8].

Dans cette perspective, les interprétations déterministes ou mécanistes de la pensée de Marx qui subordonnent l'activité de production aux conditions dans lesquelles elle se déploie s'expliqueraient selon Ricoeur par l'occultation de cette dimension créative sous-jacente à la production humaine chez Marx. L'interprétation de Ricoeur permet ainsi de comprendre dans sa pleine ampleur le sens de cette affirmation de Marx au sujet de l'histoire – que les interprétations déterministes ne comprennent qu'à moitié –, à savoir que « les circonstances font les hommes tout autant que les hommes font les circonstances[9] ».

Cette dimension de créativité inhérente à l'agir humain est fondamentale pour notre questionnement. Que l'activité humaine puisse être modulée et transformée à travers son

---

[7] *Ibid.*, p. 146.

[8] Karl MARX, « L'idéologie allemande », dans *Philosophie,* Paris : Gallimard, Coll. « folio », 1982, p. 323.

[9] *Ibid.*, p. 327.

déploiement effectif, cela implique la possibilité de produire des objets d'usage inédits qui prennent place au nombre des objets qui ont une utilité sociale. Comme nous le verrons à partir du concept d'essence générique, au sens spécifique où l'entend Marx, la création inhérente à l'agir humain renvoie à la production de nouveaux objets d'usage ainsi qu'à de nouvelles formes de production et de consommation. À l'encontre du terme de « création » privilégié par Ricoeur – un terme qui évoque l'idée d'une production *ex nihilo* –, nous désignerons pour notre part cette dimension de l'activité humaine comme *invention* ou *inventivité*, soit comme capacité, à partir de savoir-faire préexistants, à développer de nouveaux objets d'usage auxquels se rattachent de nouvelles formes de pratiques et de jouissances sociales[10]. Or, cette production de nouveaux objets d'usage ou d'inventions est précisément ce que le discours économique actuel désigne sous le terme de « recherche et développement », et qui peut faire l'objet d'une appropriation privée par l'entremise d'un brevet.

En effet, l'inventivité comme dimension inhérente de l'activité humaine est non seulement reconnue, mais directement visée par la forme de propriété intellectuelle que constitue le brevet. Ce sont précisément les retombées de cette capacité d'invention comme mise au point de nouveaux objets d'usage qui peuvent faire l'objet d'une appropriation et d'un droit exclusif de production et d'utilisation au moyen d'un brevet. Les critères à satisfaire pour l'obtention d'un brevet le reconnaissent explicitement. Premièrement, l'invention doit être « nouvelle », c'est-à-dire qu'elle ne peut être brevetée s'il s'agit d'un objet d'usage déjà connu. Indirectement, ce premier critère reconnaît l'existence d'un réservoir historiquement constitué d'objets d'usage résultant d'une activité inventive antérieure et reconnus de ce fait comme relevant du « domaine public ». Deuxièmement, il

---

[10] À l'encontre de l'idée de création, dont le sens évoque l'idée de « création divine » ou encore « l'action d'établir une chose pour la première fois », et qui se rattache depuis le XVIII[e] siècle principalement aux productions artistiques ou littéraires originales, par opposition aux imitations, le terme d'invention, tout de même apparenté, évoque à notre sens davantage l'établissement d'une nouveauté sur la base de ce qui préexiste. Ainsi, si le terme d'invention comportait *a priori* un connotation péjorative, renvoyant à l'idée de faire passer quelque chose d'imaginaire pour vrai, à partir du XV[e] siècle, il désigna progressivement « l'action de trouver une idée » ou encore l'établissement d'une « découverte », le terme ayant d'ailleurs longtemps été rattaché, juridiquement, à la découverte d'un trésor. Depuis le XVIII[e] siècle, le terme renvoie principalement aux découvertes de la science et de la technologie. Voir les entrées « création » et « invention » dans : Alain GREY (dir.), *Dictionnaire historique de la langue française*, Paris : Le Robert, 2010, p. 568 et 1115.

faut démontrer l'apport inventif inhérent à l'objet nouvellement créé, sa « non-évidence », c'est-à-dire que l'invention ne peut relever d'un truisme pour une personne versée dans le champ de savoir-faire auquel elle se rapporte. Enfin, l'invention doit être « utile », entendu ici au sens restreint où elle doit être susceptible d'applications commerciales et industrielles[11].

Reconnaissant le caractère inventif de la production humaine, la forme de propriété intellectuelle que constitue le brevet assure la séparation de la dimension inventive de l'activité humaine de sa dimension productive et tend, ce faisant, à les opposer. Cette forme de propriété s'interpose en effet entre les moments désormais séparés de l'inventivité et de la production et les sépare par l'entremise de la reconnaissance légale d'un droit exclusif en ce qui concerne la production et l'utilisation de l'invention brevetée. Ainsi, les enjeux sociohistoriques soulevés par le recours accru aux brevets se situent au cœur de la dynamique historique en fonction de laquelle, selon Marx, les êtres humains parviennent à transformer la nature et à se transformer eux-mêmes en explorant les potentialités que recèlent les forces naturelles dont ils disposent.

Préservant à l'esprit ce qui est visé par la forme de propriété intellectuelle que constitue le brevet, nous chercherons dans cette première partie de notre thèse à faire ressortir cette dimension d'inventivité reconnue comme étant inhérente à l'agir humain dans l'œuvre de Marx. Cette dimension, souvent évoquée sous l'expression de « développement des potentialités humaines », traverse l'ensemble de ses écrits : de la définition de l'être humain en tant qu'être naturel et générique dans les *Manuscrits de 1844* jusqu'au procès de travail conceptualisé dans le *Capital,* en passant par la notion d'« auto-transformation » dans les *Thèses sur Feuerbach*, le concept de « mode de production » dans *L'idéologie allemande* et le rapport entre production et consommation dans les *Manuscrits de 1857-1858*. Elle recoupe par ailleurs trois aspects fondamentaux de la pensée de Marx. D'abord, comme nous venons de le voir, elle constitue une dimension cruciale du mode d'existence humain compris comme activité de production. Ensuite, elle est au cœur de la problématique de l'aliénation qui

---

[11] Christopher MAY, *The Global Political Economy of Intellectual Property Rights : The New Enclosures*, Londres / New York : Routledge, 2010, p. 6.

renvoie au devenir étranger des potentialités de l'agir humain sous le mode de production capitaliste. Enfin, elle est également posée comme horizon d'émancipation qui serait caractéristique d'un dépassement du mode de production capitaliste, dont le résultat devrait assurer le libre développement des potentialités de tout un chacun. Ainsi, les trois chapitres constitutifs de cette première partie seront consacrés à la mise au jour des deux premiers aspects mentionnés à l'instant, soit la reconnaissance du caractère inventif de l'activité humaine et son devenir étranger sous le mode de production capitaliste.

CHAPITRE II

L'ESSENCE GÉNÉRIQUE ET L'HISTORICITÉ DE L'ACTIVITÉ HUMAINE DANS LES *MANUSCRITS DE 1844*

Le caractère inventif de l'activité humaine fut initialement reconnu par Marx dans les *Manuscrits de 1844* à partir du concept d'« essence générique » ou de « genre » propre à l'être humain. Notion phare de la pensée de Feuerbach, le concept d'essence générique eut toutefois un destin fort éphémère dans l'œuvre de Marx. En effet, dès l'année qui suivit la rédaction des *Manuscrits de 1844*, ce concept fit l'objet d'une critique explicite dans ses *Thèses sur Feuerbach* pour être ensuite irrémédiablement abandonné. Or, malgré l'abandon du concept lui-même, la conception de l'activité humaine qui fut développée à partir de ce concept a maintenu une place centrale dans la pensée de Marx. En effet, plusieurs des caractéristiques de l'activité humaine telle qu'elle fut dépeinte à partir de lui furent maintenues dans la suite de son œuvre, en particulier en ce qui concerne la dimension inventive de l'agir humain. Dans cette perspective, il nous semble indispensable de bien saisir le sens spécifique que Marx a conféré au concept d'essence générique.

Pour ce faire, nous amorcerons ce chapitre par une discussion critique de la lecture qu'opère Michel Henry à l'endroit des *Manuscrits de 1844*, et dont l'interprétation plus

générale de l'œuvre de Marx s'apparente à certains égards à celle de Hardt et Negri[1]. En ce qui concerne plus spécifiquement les *Manuscrits de 1844*, Henry présente le concept de genre tel que défini par Marx comme une simple reprise du concept que l'on retrouve chez Feuerbach lui-même. En opposition, nous chercherons à montrer la spécificité et l'originalité du sens conféré par Marx à ce concept. À cette fin, nous retracerons la filiation du concept de genre, de Hegel à Marx en passant par Feuerbach et Hess. Ce faisant, nous verrons que le genre est à chaque fois défini en opposition au règne animal en vue d'établir ce qui constitue la spécificité de la vie humaine. De plus, nous verrons qu'il est à chaque fois question, sous des formes variées, du rapport entre le singulier et l'universel. De fait, c'est l'articulation à chaque fois distincte du singulier à l'universel qui nous servira de fil conducteur et, plus précisément, l'instance qui, entre les pôles de la singularité et de l'universalité, est établie comme étant l'instance déterminante et agissante.

2.1. Le concept de genre comme hégélianisme refoulé ?

Dans son commentaire sur les *Manuscrits de 1844*, Henry affirme que cet ouvrage véhicule une conception métaphysique de l'histoire dans la mesure où celle-ci est abordée comme une réalité à part entière dotée d'un mouvement propre. L'histoire s'y trouverait ainsi posée en elle-même comme une réalité effective amenée à se déployer de son propre chef,

---

[1] Comme nous l'avons vu, Hardt et Negri posent, d'une part, le travail vivant comme réalité première et lui imputent un développement autonome à l'égard du capital en concevant, de l'autre, l'avènement du travail immatériel comme une radicalisation de cette autonomie à laquelle chercherait à s'ajuster en vain le capital, ce qui serait annonciateur de sa crise et de son dépassement éventuel. Or, dans une perspective similaire, Henry conçoit l'activité humaine chez Marx comme subjectivité radicale qui serait amenée à s'émanciper avec l'automatisation du procès de production découlant de l'avènement du machinisme. En effet, d'un côté, Henry conçoit à partir de Marx l'activité humaine comme subjectivité radicale, en ce sens où elle exclurait toute forme d'objectivité qui relèverait pour sa part de l'idéalité conçue comme irréalité (Michel HENRY, *Marx*, *op. cit.*, p. 370 et suivantes). Dans cet ordre d'idées, la valeur se rattacherait à l'idéalité et, tout en cherchant à opérer la commensurabilité d'une multitude de travaux concrets et à se substituer à la réalité première qu'est l'activité subjective dans le cadre du capitalisme, elle n'en demeurerait pas moins secondaire et fondée sur celle-ci. En définitive, pour Henry, l'objectivation qu'opère la valeur à l'égard de l'activité subjective ne saurait parvenir à atteindre cette réalité qui lui demeure étrangère, soit irréductiblement subjective (*Ibid.*, p. 636 et suivantes). D'un autre côté, le remplacement du travail vivant par un ensemble de dispositifs techniques suite à l'avènement du machinisme, comme conséquence du développement contradictoire du capitalisme, est interprété par Henry comme une tendance vers la libération des facultés subjectives de l'activité humaine à l'égard de l'objectivation que cherche à opérer à son endroit la valeur (*Ibid.*, p. 958).

traversant un ensemble de phases qui constitueraient les moments de son « auto-déploiement » effectif[2]. Ce faisant, l'histoire elle-même y serait présentée comme une réalité agissante[3]. Étonnamment, cette conception métaphysique de l'histoire, nous dit Henry, correspond précisément à celle qui fut élaborée par Hegel en ce qui concerne le développement de l'esprit au fil de son procès d'auto-objectivation dans l'histoire, dont Marx aurait héritée de Feuerbach alors même qu'ils cherchaient tous deux à réaliser une critique de la philosophie hégélienne. Dans les *Manuscrits de 1844*, cet hégélianisme dit « refoulé » serait véhiculé selon Henry par un double emprunt conceptuel opéré par Marx à l'endroit de Feuerbach, à savoir les concepts de genre et d'être sensible.

Chez Feuerbach, le concept de genre renvoie à l'idée d'espèce humaine et désigne une pluralité effective d'individus finis chez lesquels se répartissent des dispositions et des talents divers en qualités et en proportions variées. À l'égard de ces individus finis, le genre lui-même est posé comme un infini dans la mesure où il en réalise la somme idéale. Par ailleurs, le genre constitue pour Feuerbach le secret anthropologique de la religion et de la théologie, les êtres humains cherchant à travers ces formes de discours à poser leur propre genre comme objet et à établir ainsi ce qui les caractérise en tant qu'espèce humaine. Pour Feuerbach, avec la théologie à laquelle se trouve rattachée la philosophie hégélienne, les êtres humains en sont venus à poser leur propre genre sous un mode aliéné, c'est-à-dire en imputant à une figure transcendante et étrangère – Dieu ou l'esprit hégélien – la subjectivité qui leur est propre et en se concevant eux-mêmes comme les créatures de cet être illusoire qu'ils ont pourtant eux-mêmes créé. Or, malgré cette critique, Feuerbach aurait toutefois lui-même tendance, selon Henry, à hypostasier le genre, c'est-à-dire à le concevoir non seulement comme la somme idéale d'une réalité multiple dans son effectivité, mais à le poser lui-même comme une réalité à part entière comportant un développement historique propre. Par conséquent, Henry affirme que le concept de genre n'échappe pas à la critique que Feuerbach intente lui-même à l'endroit de la philosophie hégélienne[4]. Qui plus est, dans la mesure où le concept de genre

---

[2] *Ibid.*, p. 179.

[3] *Ibid.*, p. 180.

[4] *Ibid.*, p. 95-96.

pose l'esprit hégélien comme illusion tout en reprenant à son compte, involontairement, aussi bien l'idéalité que le mouvement d'auto-déploiement qui le caractérisent, la philosophie de Feuerbach ne constituerait à ses yeux qu'une version appauvrie de la philosophie hégélienne qui aurait entaché la pensée de Marx qui s'en est inspiré :

> En tant que le concept feuerbachien de genre est l'équivalent, sous une pure modification de terminologie, du concept hégélien de l'esprit, l'humanisme du jeune Marx est une simple réédition camouflée de l'hégélianisme. En tant que le concept feuerbachien de genre laisse cependant échapper, d'autre part, la substance même et le contenu de l'ontologie hégélienne, il est vide et laisse paraître son absurdité[5].

Conséquemment, les *Manuscrits de 1844* pècheraient selon Henry par un hégélianisme qui s'ignore en véhiculant une version « caricaturale » de la conception hégélienne de l'histoire, interprétant celle-ci, par l'entremise du concept de genre, comme une réalité dotée d'un mouvement propre, mais épurée de l'ontologie idéaliste qui lui conférait un sens chez Hegel[6].

Cet « hyperhégélianisme » des *Manuscrits de 1844*, affirme Henry, se complète par un autre concept central emprunté à Feuerbach, celui d'être sensible. Ce dernier est posé par Feuerbach comme fondement du réel, renvoyant aussi bien à la sensibilité d'un être vivant par laquelle les objets de l'environnement extérieur se donnent à lui qu'aux objets eux-mêmes qui se trouvent posés par cette sensibilité[7]. Pour Feuerbach, l'être sensible est le garant d'une connaissance vraie, le point de départ de la « philosophie de l'avenir » qu'il oppose à la philosophie spéculative de Hegel. De son point de vue, il faut limiter la capacité d'abstraction qui est propre à la pensée humaine aux objets préalablement donnés par l'intuition sensible[8]. De cette façon, la philosophie serait en mesure de se prémunir contre les

---

[5] *Ibid.*, p. 84. Ricoeur, qui a lu l'ouvrage de Henry, affirme également que le concept de genre chez Feuerbach est une « reformulation appauvrie » du concept d'esprit, mais affirme tout de même que Marx se débat à la fois « avec et contre » le concept d'essence générique : dans *L'idéologie et l'utopie, op. cit.*, p. 54.

[6] Michel HENRY, *op. cit.*, p. 82.

[7] Ludwig FEUERBACH, « Principes de la philosophie de l'avenir », dans Louis ALTHUSSER, *Manifestes philosophiques : textes choisis (1839-1845)*, Paris : PUF, 1960, p. 177. Comme le fait remarquer Henry, Feuerbach passe continuellement et indistinctement d'une signification à l'autre de l'être sensible, c'est-à-dire, d'une part, d'une signification ontologique qui renvoie à la subjectivité d'un être vivant ouvert à ce qui lui est extérieur par l'entremise des sens et, d'autre part, d'une signification ontique qui renvoie aux objets tels qu'ils se trouvent posés par les sens. Voir Michel HENRY, *op. cit.*, p. 288.

[8] Ludwig FEUERBACH, « Principes de la philosophie de l'avenir », *loc. cit.*, p. 191.

errements de la pensée qui, partant d'elle-même et de l'abstraction qui la caractérise, en vient à poser des objets qui sont illusoires – tels que Dieu ou l'esprit hégélien –, pour ensuite leur subordonner la réalité qui n'en constituerait dès lors que la matérialisation effective. Or, soutient Henry, l'intuition sensible de Feuerbach n'est pas fondamentalement distincte de l'activité de la pensée chez Hegel. Il n'y aurait, d'un point de vue ontologique, aucune distinction fondamentale entre les deux, celles-ci relevant toutes deux de l'objectivation. La seule distinction serait d'ordre ontique, renvoyant à la modalité par laquelle l'objet se trouve constitué par l'objectivation[9]. Chez Feuerbach, l'objectivation serait « réceptrice » dans la mesure où l'objet se donne par l'entremise de la sensibilité avant que la pensée ne cherche à en poser l'essence, alors que, chez Hegel, elle serait « créatrice » dans la mesure où l'objet est posé comme un autre par la conscience elle-même[10]. Cela dit, dans les deux cas, la constitution de l'objet se comprendrait de manière commune en tant qu'objectivation :

> [Q]ue l'étant soit reçu comme ce que la conscience ne produit pas ou que ses déterminations soient au contraire posées par elle, *qu'il s'agisse de la pensée ou de l'intuition, c'est par la médiation de l'objectivation qui constitue leur essence commune, qui constitue l'essence de l'intuition avant d'être celle de la pensée, que s'accomplit sa donation, la donation de l'étant qui fait de lui un objet.* La détermination de l'être de l'étant comme objectivité, la détermination de l'être comme objet « sensible » et puis « pensé », c'est là la présupposition ontologique du matérialisme de Feuerbach et c'est en raison de cette présupposition commune à Feuerbach et à Hegel que la critique de l'hégélianisme n'avait justement chez Feuerbach, comme dans les *Manuscrits de 44*, aucune signification ontologique mais seulement, on l'a vu, une signification ontique[11].

D'après Henry, en reprenant le concept d'être sensible à Feuerbach, souvent désigné sous la notion de « forces essentielles », Marx aurait donc réitéré une conception de l'être fondé sur l'objectivation, ce qui était selon lui commun à Hegel et Feuerbach, et dont il n'aurait pris conscience qu'à la fin des *Manuscrits de 1844*[12].

Toujours selon Henry, la thèse défendue par Marx au sujet de l'identité de la nature et de l'histoire constituerait le point culminant où se conjuguent les deux emprunts conceptuels opérés par Marx à l'endroit de Feuerbach, reproduisant ce faisant la conception métaphysique

---

[9] Michel HENRY, *op. cit.*, p. 305.

[10] *Ibid.*, p. 304 et 309.

[11] *Ibid.*, p. 315. L'auteur souligne.

[12] *Ibid.*, p. 310.

de l'histoire qui est propre à la philosophie hégélienne. Tel que rapporté par Henry, c'est à l'égard de la nature que se déploie l'activité sensible des êtres humains, si bien que la nature constituerait le résultat d'une objectivation de leurs forces essentielles : « Le monde sensible est donc lui aussi, d'ores et déjà, non pas un monde "pur", une nature originelle, mais une "nature humaine", le produit de l'objectivation de chacune des forces essentielles qui définissent la sensibilité de l'homme[13] ». La nature étant définie comme milieu dans lequel s'objectivent les forces essentielles des êtres humains, elle constituerait donc l'intermédiaire par lequel les êtres humains parviennent à se saisir d'eux-mêmes, soit de leur essence :

> Mais la praxis sensible n'est elle aussi que l'objectivation des puissances de l'essence humaine, la nature sensible n'est pas l'être autre de ces puissances mais leur forme, la forme où ces forces essentielles parviennent à la manifestation d'elles-mêmes dans l'objectivité et par elle, où elles parviennent à la connaissance de soi[14].

Conséquemment, l'objectivation qui caractérise le déploiement des forces essentielles des êtres humains constituerait la modalité par laquelle le genre lui-même parviendrait à se reconnaître. Pour Henry, le genre qui est au fondement de l'humanisme de Marx et les forces essentielles qui sont au fondement de son naturalisme se conjugueraient ainsi pour former un même procès d'objectivation. L'histoire comprise comme auto-déploiement du genre deviendrait effective par l'objectivation des forces essentielles humaines à l'égard de la nature, si bien que le genre lui-même parviendrait à se reconnaître dans cette nature mise en forme par le déploiement des forces essentielles. Ainsi, la thèse de l'identité de la nature et de l'histoire n'est autre, pour Henry, qu'une reprise du procès d'auto-objectivation par lequel l'esprit hégélien parvient à se saisir de lui-même : « Voilà pourquoi la nature fait partie de l'histoire, parce qu'elle n'existe pas avant ni en dehors de cette objectivation, pas avant ni en dehors de ce que Hegel appelle la "pensée"[15] ».

Pour Henry, il en va à cet égard du travail comme des forces essentielles, dont Marx puiserait la signification chez Hegel dans les *Manuscrits de 1844*. En effet, l'objectivation qui caractérise le travail ne diffèrerait pas davantage de l'activité de la pensée selon Hegel. Étant

---

[13] *Ibid.*

[14] *Ibid.*, p. 312.

[15] *Ibid.*, p. 311.

défini comme « activité consciente » par opposition à l'activité animale, le travail réalisé par les êtres humains leur permettrait de prendre connaissance de leur propre genre par l'entremise de ce qui en résulte :

> Parce que le travail est objectivation, il confère à l'objet la forme même de la conscience qui s'objective en lui. Parce que la forme de la conscience est ainsi objectivée et se donne précisément à elle comme objet, la conscience se retrouve elle-même dans cet objet, elle aperçoit et pense la forme de l'objet comme sa propre forme. La pensée est ainsi la vérité du travail, elle est la contemplation de soi-même dans l'autre et cela grâce au travail qui, dans l'objectivation, a justement posé l'autre comme le soi de la conscience[16].

Ce faisant, l'objectivation qui caractérise le travail constituerait, de la même façon que pour les forces essentielles, une modalité par laquelle s'auto-déploie le genre lui-même dans la nature afin de s'y reconnaître[17]. En somme, c'est la notion d'objectivation qui constitue le cœur du problème identifié par Henry. C'est la compréhension conjointe et complémentaire de l'histoire du genre et de l'activité humaine comme procès d'objectivation qui reproduirait subrepticement la conception métaphysique hégélienne de l'histoire.

Aux dires de Henry, cet hégélianisme aurait ainsi imprégné les *Manuscrits de 1844* jusqu'au troisième cahier où Marx aurait soudainement pris conscience de l'identité de la posture philosophique de Feuerbach et de Hegel. Ce n'est qu'avec l'abandon simultané du concept de genre et d'être sensible que Marx aurait opéré une rupture définitive avec cet hégélianisme refoulé, une rupture intervenue dans les *Thèses sur Feuerbach* et consommée dans *L'idéologie allemande*. Cette rupture aurait été réalisée, d'une part, par la substitution des « individus agissants » au concept de genre et, d'autre part, par celle d'« activité subjective » à la sensibilité[18]. D'un côté, ce sont dès lors les individus vivants et agissants qui auraient été posés par Marx comme fondement de la réalité, celle-ci empruntant alors la forme d'une réalité plurielle, morcelée, non totalisable, renvoyant chaque fois au contenu singulier de la vie d'individus distincts, et rompant ce faisant avec l'unification qu'opérait à leur endroit le concept de genre :

---

[16] *Ibid.*, p. 111.

[17] *Ibid.*, p. 124-25.

[18] *Ibid.*, p. 349.

> [P]arce qu'elle se propose à chaque fois comme celle d'un individu, la réalité est originairement une réalité brisée, multiple, plurale, une réalité qui ne peut se formuler que dans un pluriel collectif, de telle manière cependant que l'unité de cette formulation ne peut faire illusion, ne signifie aucune unité réelle effective mais seulement le contraire de l'unité, une diversité absolue de monades[19].

D'un autre côté, cette réalité morcelée se rattacherait avant tout à l'activité subjective déployée par ces individus vivants et agissants. Pour Henry, cette subjectivité qui caractérise l'activité humaine doit être comprise au sens « radical ». Elle est subjective au sens où elle « s'épuise dans l'expérience intérieure qu'elle fait d'elle-même, dans le sentiment radicalement immanent de l'effort avec lequel elle se confond [...][20] ». Dans cette perspective, cette activité subjective comprise comme une expérience ou un vécu intérieur exclurait, selon Henry, toute forme d'objectivité, rompant ainsi de manière tranchée avec l'objectivation caractéristique aussi bien de l'intuition sensible de Feuerbach que de l'activité de la pensée de Hegel. Il s'agirait pour lui d'une nouvelle conception de la subjectivité :

> [C]*'est le passage d'une certaine conception de la subjectivité à une autre*, d'une subjectivité intuitive, instauratrice et réceptrice de l'objet, « objective », à une subjectivité qui ne l'est plus, à une subjectivité radicale d'où toute objectivité est exclue. Selon la première conception, l'être est un objet et, comme l'objectivité de l'être s'instaure dans le sens, un objet sensible. Selon la seconde au contraire, il n'est plus rien qui puisse se proposer à nous comme un objet, plus rien d'objectif ni de sensible, il est, en un sens radical et radicalement nouveau, « subjectif »[21].

Or, si l'activité subjective exclut toute forme d'objectivité, c'est que cette dernière serait le propre de la pensée. Pour Henry, la subjectivité s'oppose à l'objectivité de la même façon que l'activité s'oppose à la pensée. Si la subjectivité renvoie aux intentions et aux efforts intérieurs vécus par un être vivant qui déploie une activité, l'objectivité renvoie quant à elle à la pensée qui pose comme objet ce qui lui est extérieur : « Que la pensée crée l'objet, c'est là une affirmation qu'on ne peut contester qu'aussi longtemps qu'on ne la comprend pas, car il s'agit d'une simple tautologie. La pensée crée l'objet car elle est l'objectivité comme telle[22] ». Ce faisant, il n'y aurait d'objectivité possible de l'activité humaine que lorsque la pensée cherche à poser celle-ci comme objet. Toutefois, il ne s'agirait alors que d'une

---

[19] *Ibid.*, p. 187.

[20] *Ibid.*, p. 348.

[21] *Ibid.*, p. 187. L'auteur souligne.

[22] *Ibid.*, p. 306.

représentation de cette activité dont la réalité qui lui est propre ne peut que lui demeurer étrangère[23]. Ainsi en va-t-il, par exemple, de la catégorie de valeur qui relève selon Henry du regard porté par la pensée sur un ensemble de travaux concrets et distincts, cherchant à les rendre commensurables à l'aune d'une même unité de mesure, le travail abstrait, mais laissant subsister en dehors de cette abstraction leur réalité propre qui est irréductiblement subjective[24].

Cela étant dit, la substitution conceptuelle des individus agissants au genre et celle d'une activité subjective radicale à l'activité sensible constituent-elles la véritable rupture opérée par Marx en 1845-1846 ? N'y a-t-il pas déjà à l'œuvre, par la façon dont il dépeint les concepts de genre et d'activité sensible dans les *Manuscrits de 1844*, une certaine originalité propre à Marx qui présage aussi bien une rupture qu'une certaine continuité ? D'ailleurs, la compréhension qu'il offre de ces concepts est-elle à ce point empreinte d'hégélianisme ? À cet égard, Henry lui-même fera quelques concessions à propos des deux concepts en litige. Ainsi, alors qu'il fait état de la problématique de la division du travail à propos de laquelle Marx affirme, dans *L'idéologie allemande,* qu'elle entraîne une mutilation de l'activité de l'individu qui ne réalise désormais qu'une activité unilatérale au détriment des autres « potentialités » qu'il recèle, Henry revient sur le concept de genre. Dans les *Manuscrits de 1844*, affirme-t-il, Marx ne pose pas le genre comme une entité transcendante, mais le conçoit comme étant ce qui confère à chaque individu un ensemble de potentialités à développer par leur activité :

> Il est visible alors que le concept de genre a d'ores et déjà perdu chez Marx la signification qui est la sienne chez Feuerbach : ce n'est plus la collection des prédicats humains se réalisant dans la somme des individus ou humanité qui est visée, mais précisément la totalité des potentialités incluse dans une seule subjectivité. Ce n'est plus l'ensemble des individus mais chacun d'entre eux qui actualise ou doit actualiser en lui tous les pouvoirs de la vie, être un « homme riche »[25].

De même, abordant la question du rapport du travail vivant au travail mort et la spécificité du premier à l'égard du second – le fait qu'il permette de conférer une nouvelle forme aux

---

[23] *Ibid.*, p. 353.

[24] *Ibid.*, p. 650.

[25] *Ibid.*, p. 274.

instruments et à la matière qui ont fait l'objet d'une mise en forme antérieure –, Henry revient sur la question de l'objectivation en rapport au travail. Partant du sens qui lui est conféré dans les *Manuscrits de 1857-1858*, il résume en ces mots la spécificité du travail vivant :

> Le travail vivant est compris comme un acte qui imprime à une substance matérielle une certaine forme, et le travail objectivé est cette forme subsistant dans la matière et la rendant apte à un certain usage, prête à s'offrir à un nouvel acte informant qui prendra appui sur elle pour produire à partir d'elle une forme plus élaborée[26].

Or, n'y a-t-il pas dans cette activité de mise en forme de la matière une certaine *objectivation* qui est à l'œuvre, précisément dans le mouvement de passage par lequel la forme représentée de l'objet que l'on cherche à produire devient effective comme forme imprégnée à la matière ? À cet égard, Henry concède qu'il y a effectivement une objectivation propre au déploiement du travail vivant, qu'il désignera comme « sens nouveau et absolument original du concept de travail comme objectivation[27] ». Cela dit, il se refuse catégoriquement à admettre que tel était déjà le sens conféré au travail dans les *Manuscrits de 1844*[28]. S'appuyant sur les considérations développées par Marx concernant le travail mort, à savoir que la forme conférée à la matière n'a pas d'existence pérenne si elle n'est pas ressaisie par le travail vivant puisqu'elle est d'emblée sujette à la dégradation, il nie au travail mort le fait que celui-ci constitue la réalisation du travail vivant, comme passage à l'être d'un mouvement préalable. Puisque le travail mort n'est préservé de la dégradation que par le constant effort déployé par le travail vivant, la subjectivité propre au travail vivant est maintenue par Henry, en tant que telle, comme réalité première. Pourtant, il nous semble qu'il y a bel et bien chez Marx une compréhension du travail vivant qui pose la réalisation et l'accomplissement de celui-ci dans le passage du mouvement à l'être, dans le passage de la forme représentée à la forme appliquée à la matière et rendue ainsi effective. Dès les *Manuscrits de 1844*, il est précisément question d'une compréhension du travail comme objectivation, mais en ce sens très précis d'une *mise en forme de la nature*. Qui plus est, cette objectivation constitue aux yeux de Marx l'accomplissement même du travail : « La

---

[26] *Ibid.*, p. 747-48.

[27] *Ibid.*, p. 748.

[28] *Ibid.*, p. 749.

réalisation du travail, dit-il, est son objectivation[29] ». Ainsi, comme le souligne Franck Fischbach :

> Le passage de l'activité au repos de l'objet produit est un passage nécessaire pour cette activité qu'est le travail : l'objectivation de soi dans l'objet produit n'est pas, pour le travail, une *chute* dans l'inertie ou le repos qui serait contraire à l'essence active et vivante du travail. En aboutissant à l'objet effectivement produit, l'activité du travail s'achève et par là *s'accomplit*, loin de chuter ou de tomber dans son autre, loin de s'éteindre dans ce qui n'est pas elle[30].

À notre avis, cette conception du travail comme objectivation sera maintenue par Marx jusqu'au *Capital*. Par contre, on ne saurait assimiler cette objectivation propre au travail, comme le fait Henry, à celle de l'activité de la pensée ou de l'intuition sensible qui se maintiennent toutes deux dans l'ordre du savoir sans parvenir à se réaliser sous la forme d'une matérialisation effective. Chez Marx, *le propre de l'objectivation que réalise le travail implique précisément une extériorisation effective, soit l'engendrement d'un monde objectif à travers une mise en forme et un aménagement progressif de la nature.*

Deux concessions donc, mais qui ne sont pas mineures. Il s'agit en effet d'une compréhension alternative du sens que Marx confère aux concepts de genre et d'activité sensible dans les *Manuscrits de 1844* et par laquelle, nous semble-t-il, il est déjà sur le chemin d'un dépassement des postures ontologiques respectives de Hegel et de Feuerbach. Comme nous le verrons, sur la base d'une compréhension de l'activité sensible comme mise en forme de la matière, l'essence générique des êtres humains renvoie avant tout à l'exploration des potentialités que recèlent les forces naturelles dont ils disposent. Pour cette raison, il nous semble essentiel de revenir sur la filiation du concept de genre, de Hegel à Marx, afin de dégager toute la richesse et l'originalité que ce dernier offre, à travers ce concept, quant à sa compréhension de l'activité humaine. À cet égard, pour compléter une formule de Henry qui affirme que, « de Hegel à Marx, il y a Feuerbach »[31], il nous faut ajouter : de Feuerbach à Marx, il y a Hess.

---

[29] Karl MARX, *Manuscrits économico-philosophiques de 1844*, Paris : Librairie philosophique J. Vrin, Coll. « Textes et commentaires », 2007, p. 118.

[30] Franck FISCHBACH, « Présentation », dans *Ibid.*, p. 27. L'auteur souligne.

[31] Michel HENRY, *op. cit.*, p. 70.

2.2. Le mouvement de l'Esprit chez Hegel

La spécificité de l'espèce humaine en rapport au règne animal se comprend, dans la *Phénoménologie de l'Esprit*, à partir de cette thèse selon laquelle la nature organique n'a pas d'histoire, seul l'esprit a une histoire[32]. Cette limitation de l'histoire au mouvement de l'esprit repose sur l'articulation spécifique des moments de la singularité et de l'universel qui le caractérise par opposition au mouvement de la vie. Si Hegel emploie par moment la notion de genre pour désigner la dimension universelle de l'esprit comme celle de la vie, c'est toutefois avant tout à travers le concept d'esprit lui-même et dans sa différence avec la vie organique que se révèle l'articulation particulière du singulier à l'universel. Ainsi, avant de nous intéresser au concept de genre que Feuerbach opposera au concept d'esprit comme alternative anthropologique à la philosophie spéculative de Hegel, nous chercherons à rendre compte de la modalité particulière par laquelle s'articule le singulier à l'universel en ce qui concerne l'esprit hégélien, en commençant, afin d'en souligner la spécificité, par la forme qu'elle emprunte en ce qui concerne la nature organique.

Dans la *Phénoménologie de l'Esprit,* Hegel cherche à élaborer une « science de l'expérience de la conscience » en retraçant le chemin parcouru par la conscience jusqu'à son époque et en cherchant, à travers cet exposé lui-même, à élever la conscience au savoir absolu[33]. S'il conçoit son entreprise comme élaboration d'une « science » à part entière, c'est que le développement de la conscience relève à ses yeux d'une nécessité. Celui-ci est impulsé par la dualité de la conscience qui se déploie progressivement sur la base des deux moments qui en sont constitutifs, soit comme conscience proprement dite et comme conscience de soi. De façon générale, le premier moment renvoie au mouvement par lequel la conscience appréhende ce qui lui est extérieur sous la forme d'objets posés comme autres qu'elle-même et dans lesquels elle situe la vérité. Inversement, le second moment renvoie au mouvement de retour à soi de la conscience à partir de la négation des objets posés comme autres alors que

---

[32] Jean HYPPOLITE, *Genèse et structure de la phénoménologie de l'esprit de Hegel*, Paris : Aubier, 1946, p. 37.

[33] G.W.F. HEGEL, *Phénoménologie de l'Esprit.* Paris : Aubier, 1991, p. 90.

la vérité qui leur était imputée est rapportée à la conscience elle-même[34]. Sur la base du double mouvement qui lui est inhérent et à partir du travail que réalise la conscience de soi sur la conscience, la conscience humaine est donc amenée à dépasser les objets qu'elle pose devant elle et à emprunter elle-même de nouvelles figures jusqu'à ce qu'elle parvienne à se poser elle-même comme objet et s'apparaisse de la sorte à elle-même telle qu'elle est en elle-même[35]. Ce faisant, l'objet qu'elle en vient à poser, le concept, correspond alors au double mouvement qui lui est propre si bien qu'elle remédie à la tension interne qui la faisait cheminer d'un objet à l'autre et accède de la sorte au savoir absolu.

Dans cette perspective, selon le commentaire de Jean Hyppolite, la *Phénoménologie de l'Esprit* ne contient pas de philosophie de la nature à proprement parler. Tout au plus, celle-ci ne comporte qu'une philosophie de la connaissance de la nature, cette dernière ne s'y trouvant abordée que dans la mesure où la conscience fait l'expérience de la nature en la posant comme objet de son savoir[36]. En effet, la nature organique ne constitue que l'un des nombreux objets que la conscience croise sur le chemin qui la mène vers le savoir absolu. Cet objet comporte toutefois cette particularité de refléter en partie à la conscience ce qu'elle est en elle-même, la vie organique étant dotée de cette capacité de se maintenir comme unité par-delà les déterminations momentanées en fonction desquelles elle se rapporte à ce qui lui est extérieur[37]. Ainsi, comme la conscience, la vie organique constitue pour Hegel un processus, c'est-à-dire un mouvement qui se déploie à travers une série de moments tout en préservant son unité[38]. Toutefois, la conscience ne parvient pas à se reconnaître pleinement dans cet objet, cet échec étant imputable, d'une part, à la figure particulière qu'emprunte la conscience à ce moment de son parcours et, d'autre part, au caractère imparfait de l'objet qu'elle vise en comparaison à la conscience elle-même[39]. Dans cette perspective, bien que la *Phénoménologie de l'Esprit* ne contienne pas de philosophie de la nature en tant que telle,

---

[34] G.W.F. HEGEL, *op. cit.*, p. 88.

[35] *Ibid.*, p. 83.

[36] Jean HYPPOLITE, *op. cit.*, p. 235.

[37] G.W.F. HEGEL, *op. cit.*, p. 192.

[38] Jean HYPPOLITE, *op. cit.*, p. 231.

[39] *Ibid.*, p. 234.

alors que Hegel expose les insuffisances de la nature organique en rapport à la conscience humaine, il en vient tout de même à définir la vie organique plus largement que la stricte expérience que réalise à son endroit la conscience. Ce faisant, c'est le caractère distinctif du mouvement de l'esprit en rapport au mouvement de la vie organique qui se trouve exposé.

La figure de la conscience qui appréhende la nature organique comme objet est la raison observante qui constitue la synthèse des deux grands développements antérieurs que sont la conscience et la conscience de soi. Mais cette synthèse n'est qu'immédiate en ce sens où elle n'a pas encore été posée par la conscience elle-même. Qui plus est, la raison observante n'a pas encore saisi le monde comme étant son propre monde, soit la substance spirituelle dans laquelle elle se meut et à laquelle elle participe. Ce faisant, elle maintient le monde à distance et le pose comme un autre à l'égard duquel elle adopte une attitude contemplative tout en cherchant à s'y retrouver. Elle pose donc un monde devant elle – moment de la conscience – qu'elle suspecte d'être le sien – moment de la conscience de soi –, de telle sorte qu'elle s'emploie à s'y retrouver elle-même en le mettant à l'épreuve.

Abordée en définitive sous la forme d'une totalité organique, la nature se présente à la conscience sous la forme d'un syllogisme comportant quatre moments, c'est-à-dire :

> [U]n syllogisme dans lequel l'un des deux extrêmes est *la vie universelle en ce qu'elle est universelle*, ou encore, en tant que genre, tandis que l'autre extrême est *cette même vie universelle mais en ce qu'elle est quelque chose de singulier*, ou comme individu universel; mais le terme médian est composé des deux autres : le premier semble s'y dépêcher comme *universalité déterminée* ou comme espèce, et le second comme *singularité proprement dite* ou singulière[40].

Ainsi, à l'un des pôles du syllogisme, dans sa dimension universelle, la nature organique se présente comme vie en général. Cette « vie universelle », également désignée comme « genre », se comprend d'une double manière. D'un côté, il s'agit du cycle de la vie comme processus qui s'étend de la naissance d'un être vivant à sa mort en passant par la reproduction. En ce sens, la vie universelle est ce qui se perpétue par-delà les êtres vivants singuliers et à travers leur reproduction, de génération en génération. De l'autre, il s'agit également du souffle de vie qui anime d'une vie intérieure tout être vivant et lui confère son

---

[40] G.W.F. HEGEL, *op. cit.*, p. 215. L'auteur souligne.

mouvement propre. Ainsi, la vie universelle est ce qui est commun à tous les êtres vivants par-delà les différentes espèces particulières et les êtres vivants singuliers sous lesquels elle s'incarne. À l'autre pôle du syllogisme, la nature comme totalité organique se présente comme « individu universel ». Il s'agit pour Hegel de la Terre, c'est-à-dire de ce milieu inorganique dans lequel se déploie la vie universelle avec les différents éléments qui lui sont propres (l'eau, la terre et l'air) ainsi que les différents climats qui le caractérisent (chauds, froids et tempérés)[41]. Entre ces deux pôles, les moments intermédiaires du syllogisme correspondent aux formes particulières de la vie ainsi qu'aux êtres singuliers. Dans le premier cas, la vie comme « universalité déterminée » renvoie aux différentes espèces vivantes et aux caractères qui leur sont propres[42]. Ces espèces se définissent d'elles-mêmes par leurs constitutions organiques respectives, attestant du mode de vie spécifique de chacune : les griffes et les crocs du prédateur avec lesquels il saisit et dévore sa proie; les branchies et les nageoires du poisson qui lui permettent de se mouvoir dans l'eau; les ailes de l'oiseau qui lui permettent de ruser avec les vents, etc. Dans le second cas, la vie « singulière » renvoie aux individus vivants en tant que tels. Elle correspond à ce niveau de la vie où elle se révèle effective dans la mesure où c'est à ce niveau qu'elle se déploie comme mouvement, comme activité. Cela renvoie à la vie intérieure des êtres vivants singuliers en ce qu'ils parviennent à se maintenir comme unité tout en se déployant comme mouvement à travers une série de moments[43]. Cette vie singulière se caractérise par la dimension téléologique qui lui est propre et qui se comprend comme autoconservation et persévérance dans l'existence à travers le déploiement d'une activité[44].

Par ce syllogisme, la nature posée comme totalité organique suppose une certaine articulation des différents moments qui en sont constitutifs. Or, cette articulation s'y profile de telle manière que la vie universelle et la vie singulière s'y trouvent séparées l'une de

---

[41] *Ibid.*, p. 192-93.

[42] *Ibid.*, p. 187.

[43] *Ibid.*, p. 194-95.

[44] Sur cette compréhension d'ensemble du syllogisme à travers lequel est posée la nature organique comme totalité, voir Jean HYPPOLITE, *op. cit.*, p. 36 et 247-49.

l'autre par l'intermédiaire qu'est l'universel déterminé, c'est-à-dire les espèces vivantes[45]. Pour cause, si le mouvement caractéristique de la vie se déploie pour Hegel à partir d'une impulsion première qui renvoie à la vie universelle, comme souffle de vie, cette vie universelle se détermine toutefois sous des formes particulières en fonction du milieu qui lui est extérieur[46]. C'est donc en rapport aux éléments inorganiques extérieurs à la vie elle-même que celle-ci se particularise en une série d'espèces vivantes. Non pas que les différents éléments et climats de la Terre imprimeraient à la vie des formes déterminées, c'est plutôt la vie elle-même qui se détermine de l'intérieur en rapport aux éléments du milieu extérieur[47]. D'après Hyppolite, la formation des espèces chez Hegel s'explique donc d'une façon similaire à ce qu'on nomme aujourd'hui l'« adaptation » au milieu[48]. Ce faisant, la raison observante ne peut dès lors établir qu'une « grande influence » des éléments du milieu en rapport aux formes qu'emprunte la vie[49].

La nature organique est donc comprise comme un processus qui tire son impulsion première de la vie elle-même, mais qui se détermine en rapport à un milieu qui lui est étranger[50]. Pour Hegel, étant donné cette intervention d'un milieu extérieur en ce qui concerne le développement de la vie, les formes de vie relèvent à ses yeux de la contingence, c'est-à-dire qu'elles se forment au gré des aléas à travers lesquels la vie se confronte aux éléments de la Terre[51]. D'après lui, puisque les formes de vie ne se développent pas strictement à partir de la structure interne de la vie elle-même, mais à partir du milieu extérieur, leur développement ne relève donc pas de la nécessité. En ce sens, la vie « n'est pas un système des figures fondé en lui-même[52] ». En se confrontant au milieu extérieur, la vie universelle se réfracte donc sous un ensemble de formes distinctes. Elle se déploie ainsi en

---

[45] G.W.F. HEGEL, *op. cit.*, p. 214.

[46] *Ibid.*, p. 215-16.

[47] *Ibid.*, p. 192-93.

[48] Jean HYPPOLITE, *op. cit.*, p. 232.

[49] G.W.F HEGEL, *op. cit.*, p. 193.

[50] Jean HYPPOLITE, *op. cit.*, p. 36-37.

[51] *Ibid.*

[52] G.W.F. HEGEL, *op. cit.*, p. 216.

une série d'espèces déterminées de manière synchronique et parallèle, c'est-à-dire sous une forme arborescente. À partir des espèces séparées, dans chacune de ses branches, la vie singulière s'active en cherchant à se conserver et à se reproduire. Ce faisant, les espèces se maintiennent par la reproduction des individus qui en sont constitutifs et, indirectement, la vie universelle elle-même se trouve reproduite. Par contre, cette dernière n'est toutefois pas présente en tant que totalité au niveau de l'activité singulière où elle est reproduite. Elle ne devient donc pas effective comme universel par l'entremise de cette vie singulière de sorte à se développer comme totalité dans une suite intégrée de formes de vie, à chaque fois dépassées et conservées, qui demeurent à l'inverse séparées les unes des autres. C'est en ce sens, pour Hegel, que le mouvement de la vie relève de la contingence et non de l'histoire :

> [L]a nature organique n'a pas d'histoire; elle chute immédiatement de son universel, la vie, dans la singularité de l'existence, et les moments de la déterminité simple et de la vitalité singulière réunis dans cette effectivité ne produisent le devenir que comme mouvement contingent au sein duquel chaque moment s'active à sa partie et où le tout est conservé; mais cette activité intense est limitée *pour elle-même* à son seul point, parce que le tout n'est pas présent en lui, et celui-ci n'y est pas présent parce qu'il n'est pas ici *pour soi* en tant que tout[53].

Le mouvement de la vie se déploie donc à travers un foisonnement d'activités réalisées par des êtres vivants singuliers qui relèvent d'espèces distinctes et par lesquelles la vie est perpétuée et se maintient comme un tout, mais sans que celui-ci ne se développe en tant que tel historiquement[54].

S'il en est ainsi, c'est que les pôles extrêmes du syllogisme ne sont pas eux-mêmes présents au niveau des moments intermédiaires où se déploie le mouvement de la vie, si bien que ces moments ne peuvent se rassembler et se recueillir de sorte à se déployer de manière effective sous la forme d'un développement dialectique de la totalité organique[55]. Or, à partir de ce défaut qui entache l'articulation du singulier à l'universel dans la nature organique, c'est la spécificité de cette même articulation au sein de l'esprit qui se révèle en filigrane :

---

[53] *Ibid.* L'auteur souligne.

[54] Jean HYPPOLITE, *op. cit.*, p. 37.

[55] *Ibid.*, p. 248.

> Si dans le syllogisme de la configuration organique, le terme médian, où tombe [sic] le genre et son effectivité comme individualité singulière, avait chez lui-même les extrêmes de l'universalité intérieure et de l'individualité universelle, ce terme médian aurait à même *le mouvement* de son effectivité l'expression et la nature de l'universalité, et serait le développement qui se systématise lui-même. – Et ainsi la *conscience* entre l'esprit universel et sa singularité, la conscience sensible, a pour terme médian le système des configurations de la conscience, comme vie de l'esprit s'ordonnant en un tout – savoir, le système qui est examiné ici, et qui a comme histoire universelle son existence objectale[56].

Il en ressort ainsi que pour l'esprit, en opposition à la vie organique, le singulier s'articule à l'universel de telle façon que l'esprit universel devient effectif par l'entremise de la conscience singulière tout comme celle-ci s'élève inversement à l'universel au fil du système des figures de la conscience qui constituent des formes déterminées de l'universel. Dans ce cas, les figures de la conscience sont à l'esprit universel ce que les espèces vivantes sont à la vie universelle, c'est-à-dire des formes particularisées de l'universel. Mais, en ce qui concerne l'esprit, ces figures ne se déploient pas de manière synchronique, sous la forme d'un développement parallèle et arborescent, mais plutôt de manière diachronique, sous la forme d'un développement dialectique. Pour cause, dans le cadre du mouvement de l'esprit, la conscience singulière est, dès le départ, liée à l'esprit, mais de façon immédiate, sans le savoir. De fait, elle constitue pour Hegel « l'existence immédiate » de l'esprit[57]. Aussi, l'activité de la conscience singulière est la modalité par laquelle l'esprit devient effectif, mais pour que la conscience en vienne à se concevoir comme une partie intégrante de l'esprit, elle devra parcourir l'ensemble des figures de la conscience dans lesquelles se particularise l'esprit lui-même, de même que ce dernier ne parviendra à se reconnaître lui-même comme totalité qu'au fil des expériences effectives réalisées par la conscience.

Que la conscience singulière soit liée à l'esprit universel, voilà ce qui lui apparaît de façon manifeste dans cet autre passage de la *Phénoménologie de l'Esprit,* intitulé : « Le règne animal spirituel et la tromperie, ou la chose même »[58]. Ce passage constitue un moment charnière de cet ouvrage à partir duquel Hegel quitte le cheminement de la conscience pour s'intéresser à celui de l'esprit. La figure qu'y emprunte la conscience est celle de

---

[56] G.W.F. HEGEL, *op. cit.*, p. 216. L'auteur souligne.

[57] *Ibid.*, p. 50.

[58] *Ibid.*, p. 273-87.

« l'individualité réelle en soi et pour soi-même », comme synthèse de la raison observante et de la raison agissante qui lui a fait suite[59]. En mettant le monde à l'épreuve afin de s'y retrouver, la raison observante en est venue à se poser elle-même comme objet, mais sous la forme d'un être fixe et statique. Après avoir ainsi cherché, avec la phrénologie, à rendre compte de la vie intérieure qui la caractérise à partir des caractéristiques externes de sa boîte crânienne, la conscience s'est révoltée, ne pouvant reconnaître le mouvement qui la caractérise dans cette façon de s'appréhender elle-même. Ce faisant, la raison abandonna son attitude contemplative au profit d'une attitude active. La raison agissante chercha ainsi à se réaliser dans le monde par le déploiement de son activité, mais en conservant à l'égard de celui-ci une attitude oppositionnelle. Par exemple, sous la figure de la conscience vertueuse, elle s'efforça de conformer le monde à son idéal, mais elle fit progressivement l'expérience de la vacuité des beaux discours qu'elle portait sur un monde idéal par opposition au monde réel qu'elle avait sous les yeux. L'individualité réelle en soi et pour soi qui lui fait suite a donc délaissé cette attitude oppositionnelle face au monde pour s'y situer elle-même, en cherchant à s'y réaliser en s'y exprimant. Comme le souligne Hyppolite, cette individualité « est d'emblée au milieu du monde et elle ne veut que s'exprimer elle-même[60] ».

Pour Hegel, cette individualité est en soi déterminée, d'une part, en ce qu'elle est dotée d'une nature originelle qui renvoie aux circonstances de son existence de même qu'aux talents et dispositions qui lui sont propres, mais elle est également pour soi, d'autre part, en ce qu'elle s'active et cherche à s'exprimer[61]. Ainsi, cette individualité vise d'abord à exprimer ce qu'elle est en soi dans une œuvre, mais devant les jugements que les autres individus portent sur cette œuvre, elle fait l'expérience de cette autre partie d'elle-même qu'est le mouvement caractéristique de son activité. Elle prend alors conscience du fait qu'elle n'a pas épuisé ce qu'elle est dans son œuvre et qu'elle se maintient comme mouvement par-delà la forme fixe dans laquelle elle s'est momentanément exprimée[62]. Dès lors, elle en vient à poser ensuite ce mouvement lui-même comme objet. Elle cherche à

---

[59] Jean HYPPOLITE, *op. cit.*, p. 286.

[60] *Ibid.*

[61] *Ibid.*, p. 291.

[62] G.W.F. HEGEL, *op. cit.*, p. 279.

atteindre ce que Hegel nomme la « chose même » et fait de celle-ci la fin de son activité[63]. Cela correspond, par exemple, à la quête du beau par l'artiste ou encore à celle de la vérité par le savant qui sont posées comme des fins en soi[64]. Mais cette « chose même » n'est posée que de manière abstraite et demeure inatteignable pour l'individu lui-même dans la mesure où celui-ci pose comme fin de son activité un universel et cherche à l'atteindre sur la base de ce qu'il est comme individu en soi déterminé, c'est-à-dire à partir des intérêts personnels qui lui sont propres[65]. Pour Hegel, l'individu en vient donc à se justifier de cet échec prévisible par un ensemble d'arguments relevant essentiellement de la mauvaise foi[66].

Pour que l'individualité s'élève de manière effective à l'universel et, inversement, pour que l'universel devienne effectif par l'intermédiaire de l'individualité, il faut que les deux développements précédents se recoupent, à savoir : le retour de la conscience à elle-même à partir de l'expression de sa nature originelle dans une œuvre passagère et par l'intermédiaire du regard d'autrui ainsi que la recherche de la chose même sur la base d'une nature originelle déterminée. Comme le remarque Hyppolite, les oppositions entre le pour soi et le pour autrui de même qu'entre l'intérêt personnel et l'intérêt pour la chose même doivent toutes deux être dépassées[67]. Et cela, ajouterions-nous, l'une par l'autre. C'est ce double dépassement qui est illustré par Hegel à travers la dialectique de la « tromperie mutuelle » qui caractérise la production des œuvres au sein de la communauté savante et intellectuelle[68].

Cette dialectique s'amorce avec une individualité donnée qui cherche à produire une œuvre en affirmant s'intéresser à la chose même, à l'universel. Elle cherche à exprimer ce qu'est le monde. Puisqu'il est question de l'universel, de la chose même, d'autres individus se sentent interpelés et s'interposent en affirmant avoir eux-mêmes éclairé en partie ce qu'est la chose même ou encore en voulant lui prêter assistance. Or, la première individualité se

---

[63] *Ibid.*, p. 280.

[64] Jean HYPPOLITE, *op. cit.*, p. 287.

[65] *Ibid.*, p. 300.

[66] *Ibid.*, p. 302-03.

[67] *Ibid.*, p. 304.

[68] G.W.F. HEGEL, *op. cit.*, p. 284-87.

rebute devant cette interposition inattendue si bien que les autres individus réalisent alors qu'elle ne s'intéresse pas véritablement à la chose même, à l'universel, mais plutôt à sa propre chose, à ses propres « faits et gestes »[69]. Ces individus se scandalisent alors en sentant qu'ils ont été trompés. Toutefois, affirme Hegel, il en va de même pour ceux-ci qui se sont interposés non par intérêt pour la chose même, mais bien pour se faire valoir eux-mêmes, par intérêt pour leurs propres faits et gestes. Conséquemment, la première individualité en vient à travailler de son côté à sa propre chose tout comme les autres individus s'intéressent de leur côté à leurs propres affaires, tout un chacun cherchant à exprimer leur vision du monde dans leurs œuvres respectives. Or, les individus qui souhaitaient prêter assistance à la première individualité et qui en avaient conclu qu'elle ne s'intéressait qu'à sa propre affaire la voient aussitôt rappliquer et se mêler de leurs affaires. Qui plus est, celle-ci se permet d'émettre toutes sortes de jugements à propos de leurs œuvres au nom de la chose même. Toutefois, affirme Hegel, en distribuant ses reproches et ses compliments, elle n'est pourtant pas en train de chercher à accomplir la chose même, mais plutôt à confirmer ses propres vues. À travers les jugements qu'elle prodigue, c'est donc avant tout « d'elle-même qu'elle jouit[70] », se méprenant sur ses propres intentions. Mais, inversement, il en va de même des individus qui, subissant les jugements de cette individualité, se défendent en affirmant ne s'occuper que de leurs propres affaires puisque la production d'une œuvre vise précisément à rendre apparent, à nos yeux comme à ceux d'autrui, une vision du monde qui en fait dès lors « l'affaire, la Chose de tous[71] ».

Dans un cas comme dans l'autre, qu'une individualité affirme s'occuper de la chose même et que les autres individus rappliquent pour constater qu'il n'est question que de sa propre chose ou encore que chacun travaille à sa propre chose pour voir rappliquer autrui au nom de la chose même, il y a tromperie mutuelle, de soi-même et des autres. Cependant, à travers cette tromperie mutuelle et généralisée, la conscience fait progressivement

---

[69] *Ibid.*, p. 285.

[70] *Ibid.*

[71] *Ibid.*

l'expérience de ce qu'est la chose même en vérité, à savoir la « substance spirituelle » qui est l'œuvre conjuguée de tout un chacun :

> La conscience découvre les deux côtés comme des moments également essentiels, et en cela apprend ce qui est la *nature de la Chose même*, savoir, qu'elle n'est ni uniquement Chose qui serait opposée à l'activité en général et à l'activité singulière, ni activité opposée à la consistance de ce qui pérexiste et qui serait le *genre* libre de ces moments considérés comme ses *espèces*, mais qu'elle est une essence dont l'*être* est l'*activité* de l'individu *singulier* et de tous les individus, et dont l'activité est immédiatement *pour d'autres,* ou encore, est une *Chose* qui n'est Chose que comme *activité de tous et de chacun*; l'essence qui est l'essence de toutes les essences, l'essence spirituelle[72].

Où l'on voit que la chose même n'est plus simplement posée de manière abstraite, mais devient effective et concrète comme œuvre de « tous et de chacun » alors même que l'individualité s'élève à l'universel en réalisant qu'elle participe à l'universel avec le concours d'autrui :

> Ceci fait perdre à la Chose même le rapport de prédicat et la déterminité d'universalité abstraite et sans vie, elle est au contraire la substance pénétrée par l'individualité; le sujet, dans lequel l'individualité est tout à la fois en tant qu'elle-même, ou que *telle individualité*, et en ce qu'elle est *tous* les individus, et l'universel qui n'est un *être* qu'en ce qu'il est telle activité de tous et de chacun, qui est une effectivité en ce que telle conscience le sait comme étant son effectivité singulière et comme étant l'effectivité de tous[73].

C'est donc l'esprit lui-même qui se révèle à la conscience comme substance dans laquelle elle se meut et à laquelle elle participe avec autrui. Et, alors qu'elle s'active et participe à le produire, l'esprit devient sujet à partir de la substance spirituelle qu'il était dans la mesure où celle-ci devient désormais apparente à elle-même par ces individualités qui s'élèvent à l'universel. Cela dit, c'est en fait l'esprit qui, pour Hegel, se révèle dès lors avoir été présent dès les premiers pas de la conscience et l'a accompagnée tout au long de son parcours.

En effet, en étant posé comme « activité de tous et de chacun », on pourrait croire que l'esprit est selon Hegel le résultat *a posteriori* des activités multiples et combinées d'un ensemble d'individus distincts. Or, ce serait là commettre une erreur en rapport à laquelle Hegel est très explicite. En quittant le cheminement de la conscience pour s'intéresser à celui

---

[72] *Ibid.*, p. 286. L'auteur souligne.

[73] *Ibid.* L'auteur souligne.

de l'esprit, il subordonne explicitement le développement des figures de la conscience à ce dernier. À cet égard, comme le souligne Hyppolite, bien que le projet initial de la *Phénoménologie de l'Esprit* ne visait au préalable qu'à faire état du cheminement de la conscience jusqu'au savoir absolu, Hegel aurait senti, au fil de la rédaction de son ouvrage, la nécessité d'y ajouter le développement de l'esprit lui-même. C'est ce que révèle le contraste entre les intentions de l'auteur contenues dans l'introduction à son ouvrage, écrite avant ce dernier, et celles contenues dans la préface, écrite après-coup[74]. Ainsi, les figures de la conscience rencontrées jusque-là se trouvent rétrospectivement posées par Hegel comme formes particulières de l'esprit lui-même. En tant que telles, ces figures ne constituent que des « abstractions », des moments isolés en rapport à l'esprit qui leur préexiste et se maintient comme totalité à travers un procès d'auto-différenciation et d'auto-recomposition progressif :

> L'esprit est ainsi l'essence réelle absolue qui se porte elle-même, et toutes les figures antérieures de la conscience en sont des abstractions. Elles consistent en ceci que l'esprit s'analyse, différencie ses moments, et s'attarde à certains moments singuliers. Cette opération d'isolement en ces différents moments a l'esprit à la fois comme *présupposé* et comme *pérexistence,* ou encore, il n'existe qu'en lui qui est l'existence. Ils sont, ainsi isolés, l'apparence qu'ils *seraient* en tant que tels; mais ce qui montre combien ils ne sont que des moments ou des grandeurs évanescentes, c'est la façon dont ils continuent de rouler et revenir en leur fondement et essence; et cette essence précisément est ce mouvement et cette dissolution de ces moments[75].

Dans cette perspective, l'individualité réelle en soi et pour soi ne constitue en fait qu'une figure de la conscience, une forme dans laquelle se particularise l'esprit lui-même et qui, prise en elle-même, n'est qu'une abstraction. Si, par son entremise, on assiste au dévoilement de l'interpénétration de la singularité et de l'universel, à l'élévation de la conscience singulière à l'universel et au devenir effectif de l'universel par l'activité des individus singuliers, il n'en demeure pas moins qu'il ne s'agit là que de l'une des figures dans laquelle l'esprit lui-même se particularise au fil de son auto-développement progressif. Entre la singularité de la conscience et l'universalité de l'esprit, c'est donc l'universel lui-même qui, pour Hegel, constitue l'instance première et agissante. Les figures de la conscience et les consciences singulières apparaissent dès lors simplement comme les termes intermédiaires par lesquels l'esprit lui-même, comme totalité « préexistante » et « pérexistante », devient

---

[74] Jean HYPPOLITE, *op. cit.*, p. 9-10.

[75] G.W.F. HEGEL, *op. cit.*, p. 300. L'auteur souligne.

effectif afin de s'apparaître à lui-même. Ainsi, dans la « préface » à la *Phénoménologie de l'Esprit,* la conscience s'y trouve en définitive désignée par Hegel comme « existence immédiate » de l'esprit. Ce faisant, la dualité qui la caractérise est posée comme l'« élément » par lequel l'esprit lui-même parvient à se développer. Les expériences qu'elle réalise coïncident alors avec le développement par lequel l'esprit se particularise sous un ensemble de figures distinctes de la conscience jusqu'à ce qu'il s'apparaisse à lui-même tel qu'il est en lui-même[76].

En somme, comme le fait remarquer Henry, l'esprit tend à être hypostasié par Hegel[77]. Plutôt que de renvoyer à l'ensemble des consciences singulières ou d'être compris comme résultat de leurs pratiques éparses, il est en lui-même posé comme une réalité à part entière dotée d'un mouvement propre qui n'est autre que l'histoire elle-même[78]. À la différence de la nature organique qui n'a pas d'histoire puisque l'universel s'y trouve séparé de la singularité par l'interposition des espèces qui se développent sous une forme synchronique et arborescente, l'esprit a quant à lui une histoire qui prend la forme d'un auto-développement diachronique à travers un procès dialectique d'auto-différenciation et de recomposition progressif des moments qui en sont constitutifs. Et, sur le chemin du devenir vrai de l'esprit comme sujet de l'histoire, l'ensemble des figures de la conscience et des consciences singulières se trouvent elles-mêmes emportées comme vecteur de son auto-développement.

2.3. Le genre et l'être sensible chez Feuerbach

L'argument central de la critique de Feuerbach adressée à Hegel cible précisément l'articulation particulière que ce dernier établit entre le singulier et l'universel. En posant la dimension universelle de l'esprit comme instance première et agissante, Hegel réalise à ses yeux une abstraction insidieuse qui consiste à autonomiser la pensée comme mouvement se déployant de lui-même et auquel se trouvent ensuite subordonnées les consciences singulières

---

[76] *Ibid.*, p. 50-51.

[77] Michel HENRY, *op. cit.*, p. 204.

[78] *Ibid.*, p. 337.

et la réalité elle-même dans son ensemble. En contrepartie, par l'entremise du concept de genre, Feuerbach cherche non seulement à offrir une alternative anthropologique au concept d'esprit mais également à établir les conditions sous-jacentes à cette forme d'abstraction qui est commune aussi bien à la théologie qu'à la philosophie spéculative de Hegel. Pour Feuerbach : « Le secret de la *théologie* est *l'anthropologie,* le secret de la *philosophie spéculative* est la *théologie* [...][79] ». Or, comme nous le verrons, aussi perspicace que puisse être la critique de Feuerbach à l'endroit de Hegel, ce dernier a tout de même eu tendance, tel que Henry lui en fait le reproche, à poser le genre lui-même comme réalité à part entière dotée de caractéristiques propres, reproduisant ainsi malgré lui l'hypostase de l'universel qu'il dénonçait précisément en ce qui concerne l'esprit hégélien.

La critique feuerbachienne de la philosophie hégélienne se résume à une formule relativement simple : soit l'inversion du sujet et du prédicat. Au lieu d'affirmer que l'*être est pensant*, Hegel aurait inversement avancé que la *pensée est l'être*[80]. Ce faisant, plutôt que de poser l'être humain comme sujet et la pensée comme prédicat ou faculté de cet être qui se pense lui-même ainsi que la réalité extérieure, la pensée fut en elle-même érigée au statut de sujet, absorbant en elle-même l'ensemble de la réalité, les êtres humains et la réalité extérieure compris. Hegel aurait ainsi résolu la contradiction entre la pensée et l'être que l'on retrouve notamment chez Emmanuel Kant, mais, ajoute Feuerbach, d'une façon contradictoire en subsumant entièrement le second sous la première :

> La philosophie de Hegel est la suppression de la contradiction de la pensée et de l'être, exprimée tout particulièrement par Kant, mais prenons-y garde ! elle n'est que la suppression de cette contradiction *à l'intérieure de la contradiction,* à l'intérieur d'un *seul et même élément, à l'intérieur de la pensée.* Chez Hegel la *pensée* est l'*être*; la *pensée* est le *sujet;* l'*être* est le *prédicat*[81].

Il en résulte, aux yeux de Feuerbach, une conception de la pensée posée de façon abstraite, c'est-à-dire désincarnée et repliée sur elle-même. Davantage, rien ne résiste à cette pensée

---

[79] Ludwig FEUERBACH, « Thèses provisoires pour la réforme de la philosophie », dans Louis ALTHUSSER, *Manifestes philosophiques : textes choisis (1839-1845),* Paris : PUF, 1960, p. 106.

[80] Voir le commentaire de Jean-Pierre Osier, « Présentation», dans : Ludwig FEUERBACH, *L'essence du christianisme*, Paris : Gallimard, Coll « Tel », 1992, p. 25.

[81] Ludwig FEUERBACH, « Thèses provisoires pour la réforme de la philosophie », *loc. cit.,* p. 120. L'auteur souligne.

englobante à laquelle se trouve en fin de compte subordonnée toute réalité puisque cette dernière, qu'il s'agisse des êtres humains en chair et en os ou des êtres sensibles extérieurs, est considérée comme une « détermination de pensée »[82]. Or, il s'agit là, pour Feuerbach, de la conséquence d'une double inversion dont la première étape avait été amorcée par la religion « originaire », le théisme.

En effet, la religion constitue pour Feuerbach une tentative par laquelle les êtres humains cherchent à poser et comprendre leur essence, leur genre ou encore ce qui les caractérise spécifiquement en tant qu'êtres humains. Autrement dit, elle constitue un discours qu'entretiennent les êtres humains sur eux-mêmes, mais en se référant pour ce faire à une tierce figure, c'est-à-dire à un être divin :

> *La conscience de Dieu est la conscience de soi de l'homme, la connaissance de Dieu est la connaissance de soi de l'homme.* À partir de son Dieu tu connais l'homme, et inversement à partir de l'homme son Dieu : les deux ne font qu'un. Ce que Dieu est pour l'homme, c'est son esprit, son âme, son *cœur, c'est cela son Dieu :* Dieu est l'intériorité manifeste, le soi (das Selbst) *exprimé* de l'homme; la religion est le solennel dévoilement des trésors cachés de l'homme, l'aveu de ses pensées les plus intimes, la *confession publique de ses secrets* d'amour[83].

Cela dit, il ne s'agit là, pour Feuerbach, que d'une première forme de conscience de soi de l'être humain, une tentative « infantile » dans la mesure où le genre ne s'y trouve pas directement posé comme objet, mais de façon « indirecte », par la référence à un tiers transcendant[84]. Dieu constitue ainsi l'objet à travers lequel les êtres humains cherchent à poser leur genre, mais en le posant comme un « autre », comme un être étranger et supérieur[85]. Néanmoins, les caractéristiques qu'ils lui imputent en tant qu'être de raison, de volonté ou de cœur ne sont autres que les caractéristiques de leur propre genre projetées dans cet objet autre[86]. En ce sens, la religion originaire qu'est le théisme constitue pour Feuerbach

---

[82] Ludwig FEUERBACH, « Principes de la philosophie de l'avenir », *loc. cit.*, p. 172.

[83] Ludwig FEUERBACH, *L'essence du christianisme*, *op. cit.*, p. 129-30. L'auteur souligne.

[84] *Ibid.*

[85] *Ibid.*, p. 131.

[86] *Ibid.*, p. 135.

un effort louable et en quelque sorte inévitable à travers lequel les êtres humains cherchent originellement à prendre conscience de leur genre[87].

Cependant, les choses se compliquent avec l'avènement de la théologie et de la philosophie spéculative. En effet, alors que le théisme pose le genre comme un objet étranger, la théologie et la philosophie spéculative métamorphosent quant à elles cet « objet-Dieu » en « sujet »[88]. Or, à partir du moment où le genre est posé comme sujet étranger, qu'il s'agisse de Dieu ou de l'esprit hégélien, c'est l'être humain lui-même qui devient l'objet de ce sujet : « L'homme – tel est le mystère de la religion – objective son essence, puis à nouveau fait de lui-même l'*objet* de cet être (*Wesen*) objectivé, métamorphosé en un sujet, une personne ; il se pense, il est pour lui-même objet, mais en tant qu'*objet d'un objet*, d'un *autre* être[89] ». L'être humain en vient ainsi à se poser lui-même comme la créature de sa propre créature, le « prédicat de son propre prédicat[90] ». Ainsi la philosophie hégélienne pose-t-elle l'esprit comme entité autonome et abstraite, possédant par elle-même la faculté subjective de penser, dont les êtres humains singuliers ne constitueraient que les déterminations singulières. Puisque c'est la faculté de penser des êtres humains qui est elle-même hypostasiée et posée comme un autre, la philosophie hégélienne correspond, pour Feuerbach, à une représentation du genre sous un mode aliéné : « C'est ainsi que la philosophie absolue aliène (*entäussert*) et dépossède (*entfremdet*) l'homme de sa propre essence, de sa propre activité ![91] ».

Dans cette perspective, le genre revêt pour Feuerbach une signification à la fois théorique et anthropologique, renvoyant aussi bien à ce qui est posé comme objet de la pensée qu'au fondement anthropologique qui est à la base de cette activité de la pensée. D'un

---

[87] Franck FISCHBACH, *Sans objet : capitalisme, subjectivité, aliénation*, Paris : Librairie philosophique J. Vrin, Coll. « Problèmes et controverses », 2009, p. 138.

[88] Sur cette distinction entre le théisme en rapport à la théologie et la philosophie spéculative, voir le commentaire de Jean-Pierre Osier, « Présentation », dans : Ludwig FEUERBACH, *L'essence du christianisme*, *op. cit.*, p. 34 ; ainsi que celui de Franck FISCHBACH, *Sans objet*, *op. cit.*, p. 140 ; enfin, tel que formulé par Feuerbach lui-même dans : « Principes de la philosophie de l'avenir », *loc. cit.*, p. 132.

[89] Ludwig FEUERBACH, *L'essence du christianisme*, *op. cit.*, p. 147-48. L'auteur souligne.

[90] Jean-Christophe ANGAUT, « Un Marx feuerbachien ? », dans Emmanuel RENAULT (dir.), *Lire les* Manuscrits de 1844, Paris : PUF, 2008, p. 63.

[91] Ludwig FEUERBACH, « Thèses provisoires pour la réforme de la philosophie », *loc. cit.*, p. 120.

côté, comme nous l'avons déjà souligné, le genre évoque l'idée d'espèce humaine et désigne une réalité plurielle formée d'un ensemble infini d'individus finis. Il renvoie à l'ensemble des dispositions et talents diffusés en qualités et proportions variées parmi les individus passés et à venir de l'espèce humaine :

> Ainsi l'être de l'homme constitue une richesse infinie de prédicats divers et pour cette raison une richesse infinie d'individus. Tout homme nouveau est pour ainsi dire un nouveau prédicat, un nouveau talent de l'humanité. Celle-ci possède autant de forces, autant de qualités qu'il y a d'hommes. La même force qui est en tous, est bien en chaque individu, mais déterminée et disposée de telle sorte qu'elle apparaît comme une force nouvelle, originale[92].

Le genre se trouve donc posé par Feuerbach comme un infini à l'égard duquel les individus eux-mêmes, qui comportent des dispositions et des talents spécifiques, ne constituent que des êtres finis. Ainsi se comprend, dans un premier temps, le rapport entre l'universel et le singulier chez Feuerbach : « Le genre est donc illimité, seul l'individu est limité[93] ». Davantage, le genre se comprend comme un « infini virtuel », non seulement parce qu'il renvoie à une réalité en elle-même multiple, mais également parce qu'il désigne aussi bien les individus passés et présents que ceux qui sont à venir[94]. À cet égard, il faut donc distinguer l'existence du genre à l'égard de son essence. Pour Feuerbach, l'existence du genre est multiple, seule son essence se comprend comme unité : « Assurément l'essence de l'homme est *une,* mais cette essence est infinie; son existence réelle est donc une infinie variété qui se complète réciproquement afin de manifester la richesse de l'essence. Ce qui est *unité dans l'essence* est *multiplicité dans l'existence*[95] ». L'unité du genre se présente donc avant tout comme « somme idéale », recomposée et anticipée, d'une réalité dont l'existence est en elle-même plurielle et dont la désignation de celle-ci comme « genre » cherche précisément à exprimer l'essence[96]. S'il rassemble sous une même notion l'ensemble des talents advenus et possibles des individus constitutifs de l'humanité, le genre se maintient donc au niveau de l'idéalité : « [...] dans notre représentation l'humanité se présente à nous comme simple

---

[92] Ludwig FEUERBACH, *L'essence du christianisme, op. cit.*, p. 141.

[93] *Ibid.*, p. 292.

[94] Voir le commentaire de Jean-Pierre Osier, « Présentation », dans : *Ibid.*, p. 24.

[95] Ludwig FEUERBACH, *L'essence du christianisme, op. cit.*, p. 298. L'auteur souligne.

[96] Voir le commentaire de Jean-Pierre Osier, « Présentation », dans *Ibid.*, p. 24.

pensée, ou, en tant que réel, par contre, à la différence de cette pensée, elle se présente comme une multitude innombrable d'individus isolés, limités[97] ». L'essence unifiée du genre humain renvoie ainsi à ce que cherchent à établir les êtres humains pensants à partir d'une réalité multiple, un effort cognitif qu'ils déploient afin de poser leur propre spécificité en tant qu'espèce humaine.

D'un autre côté, le genre désigne également ce qui constitue la spécificité de l'espèce humaine et des individus dont elle est composée. Il renvoie au fondement anthropologique sous-jacent à la possibilité, pour les êtres humains, de poser leur propre genre comme objet, c'est-à-dire leur faculté de penser. Pour Feuerbach, cette activité de la pensée se comprend comme une « conversation » intérieure : « L'homme pense, c'est-à-dire il converse, il parle *avec lui-même*[98] ». Or, cette conversation intérieure est elle-même amorcée par le rapport concret à d'autres individus, par la rencontre d'autrui qui inaugure, pour un individu donné, la prise de conscience de son appartenance au genre et fonde la possibilité de le poser comme objet :

> C'est en autrui que je commence par prendre conscience de l'humanité; c'est par lui que j'expérimente et que je sens que je suis *homme;* dans l'amour que j'ai pour lui, il m'apparaît clairement qu'il m'appartient comme moi je lui appartiens, que tous les deux nous ne pouvons être l'un sans l'autre – que seule la communauté exprime l'humanité[99].

La rencontre d'autrui établit ainsi ce dernier comme médiation permettant aux êtres humains de poser leur propre genre comme objet : « Autrui est en soi et pour soi le *médiateur* entre moi et l'idée du genre[100] ». La rencontre d'un seul individu suffit ici pour instaurer cette prise de conscience, l'individu rencontré agissant selon Feuerbach comme un « député du genre »[101]. Dans cette perspective, la pensée résulte alors de l'intériorisation du rapport « je-tu » sur la base de la médiation opérée par autrui[102]. Elle se comprend comme possibilité,

---

[97] Ludwig FEUERBACH, *L'essence du christianisme, op. cit.*, p. 293.

[98] *Ibid.*, p. 118. L'auteur souligne.

[99] *Ibid.*, p. 298. L'auteur souligne.

[100] *Ibid.* L'auteur souligne.

[101] *Ibid.*

[102] *Ibid.* p. 118.

pour un individu, de se placer aussi bien dans la position du « je » que dans celle du « tu », comme capacité de se mettre à la place de l'autre. C'est par cette alternance et ce va-et-vient continu que s'élabore chez l'individu lui-même une conversation intérieure par laquelle il se met à penser, à converser avec lui-même. Or, cette activité est en elle-même infinie. Si l'individu est limité par les dispositions et les talents qui lui sont propres, il est néanmoins doté d'une faculté qui est en elle-même illimitée, précisément parce qu'elle repose sur la position d'un objet infini, le genre. La conscience est donc définie par Feuerbach comme une conscience infinie en tant que conscience de l'infini :

> La *conscience* au sens strict, au sens propre du terme et la *conscience de l'infini* sont *inséparables*; une conscience limitée n'est pas une conscience, la conscience est essentiellement d'une nature universelle, infinie. La conscience de l'infini n'est rien d'autre que la conscience de *l'infini de la conscience*. Ou bien : dans la conscience de l'infini, l'être conscient a pour *objet l'infinité de sa propre essence*[103].

Le rapport du genre illimité à l'individu limité se trouve ainsi reproduit au sein même de l'individu. Le rapport de l'universel au singulier se répercute donc, dans un deuxième temps, à l'intérieur même de l'être humain. Ce dernier est un être singulier, limité, mais doté par ailleurs d'une faculté universelle, illimitée. Pour Feuerbach, c'est précisément le décalage entre la partie finie et la partie infinie de son être que l'individu tend à combler à travers la religion. La souffrance que génère, chez l'individu, le fait de se sentir limité tout en ayant une conscience illimitée est palliée par le recours à l'imagination, en se représentant un être infini et parfait : « [...] le sentiment des limites est pénible : l'individu s'affranchit de cette peine par la contemplation de l'être parfait ; dans cette contemplation il possède ce qui autrement lui manque[104] ». En somme, à travers la double signification qui le caractérise chez Feuerbach, le genre est donc aussi bien l'« objet » que le « fondement » de la pensée humaine, notamment à travers la représentation religieuse qui est comprise comme modalité indirecte par laquelle les êtres humains cherchent à poser leur genre[105].

---

[103] *Ibid.* L'auteur souligne.

[104] *Ibid.*, p. 293.

[105] *Ibid.*, p. 118.

Pour Feuerbach, la pensée comme vie intérieure et comme activité universelle est ce qui caractérise spécifiquement les êtres humains à la différence des animaux. D'après lui, on ne peut certes nier à l'animal une certaine forme de conscience dans la mesure où il constitue un être sensible qui se rapporte à des objets extérieurs, de même qu'il s'appréhende lui-même en partie comme objet à travers le « sentiment de soi ». Toutefois, cette forme de conscience est limitée puisqu'elle ne s'étend pas au genre lui-même, à son espèce. Et, comme la conscience, au « sens strict », est selon Feuerbach illimitée en tant que conscience du genre infini, on ne peut dès lors parler de conscience proprement dite : « L'animal est bien lui-même objet à lui-même en tant qu'individu – c'est pourquoi il possède le sentiment de soi – mais non en tant que genre – c'est pourquoi il lui manque la conscience dont le nom dérive du savoir[106] ». S'il en est une, l'« instinct » est la forme de conscience limitée qui caractérise la vie animale et qui se comprend comme continuité de la vie intérieure et de la vie extérieure, cette dernière renvoyant aux objets limités auxquels il se rapporte en tant qu'ils sont déterminés par sa vie intérieure, sous l'impulsion du besoin[107]. En opposition à l'être humain, l'animal n'est donc pas doté d'une vie intérieure qui serait distincte de sa vie extérieure :

> [L]'animal n'a qu'une vie simple, mais l'homme une vie double : chez l'animal la vie intérieure ne fait qu'un avec la vie extérieure; l'homme a une vie intérieure et une vie extérieure. La vie intérieure de l'homme est celle qui le rapporte à son genre, à son essence. [...] L'animal ne peut s'acquitter d'aucune fonction générique sans un autre individu extérieur à lui; au contraire, sans aucun autre, l'homme peut s'acquitter de la fonction générique de la pensée, de la parole – car penser et parler sont de véritables *fonctions génériques*[108].

À la différence de l'animal, l'être humain est donc en mesure de s'adonner à une activité qui est en elle-même désintéressée, en ce sens qu'elle n'émane pas du simple besoin. Pour Feuerbach, l'activité humaine par excellence consiste précisément dans le déploiement de cette activité désintéressée, c'est-à-dire dans la pensée contemplative :

---

[106] *Ibid.*, p. 117.

[107] *Ibid.*, p. 118.

[108] *Ibid.* L'auteur souligne.

> À l'homme seulement appartient, la pureté, l'intellectualité, le désintéressement dans les joies et les émotions (*Affekte*) – seul l'homme célèbre la fête optique de la contemplation. L'œil qui regarde le ciel étoilé, qui voit cette lumière *inutile et inoffensive*, sans communauté avec la terre et ses besoins, voit dans cette lumière sa propre essence, sa propre origine. [...] Le ciel rappelle à l'homme sa destination : celle-ci n'est pas seulement l'action, mais aussi, la contemplation[109].

Or, si la contemplation constitue pour Feuerbach l'activité humaine par excellence, il n'en demeure pas moins que l'être humain est également, tout comme l'animal, un être sensible. C'est en ce sens qu'il a une « vie double », à la fois intérieure et extérieure. Ainsi, l'ontologie feuerbachienne est une ontologie duelle. L'être humain est à la fois un être sensible et un être pensant qui, d'une part, se rapporte aux objets sensibles et extérieurs de ses besoins et, de l'autre, se rapporte à lui-même comme à son propre genre :

> J'ai besoin d'air pour respirer, d'eau pour boire, de lumière pour voir, de substances végétales et animales pour manger; mais je n'ai besoin de rien, du moins immédiatement, pour penser. [...] L'être qui respire se rapporte *nécessairement* à un être extérieur à lui : son objet *essentiel*, qui le fait *ce qu'il est,* est *extérieur à lui*; l'être pensant, lui, *se rapporte à lui-même* : il est son propre objet, il a son essence en lui-même, il est par lui-même ce qu'il est[110].

Sur la base de cette compréhension duelle du mode d'existence humain, l'entreprise philosophique de Feuerbach vise dès lors à rapporter la pensée au sensible, à fonder l'activité de contemplation sur le sensible.

Telle est, en effet, la solution que Feuerbach entrevoit à la philosophie hégélienne. Chez Hegel, nous l'avons mentionné, la réalité est comprise comme une détermination de la pensée, celle-ci se trouvant elle-même autonomisée. Or, d'après Feuerbach, la détermination de la pensée comme réalité constitue, dans la philosophie hégélienne, un passage nécessaire afin d'établir l'existence de cette dernière, afin que cette pensée posée comme un absolu ne soit pas un « simple mot »[111]. En posant la pensée comme un absolu *a priori*, Hegel subordonne par la suite la réalité à la pensée et doit enfin nier la réalité afin de démontrer l'existence effective de la pensée elle-même. Par conséquent, affirme Feuerbach, ne serait-il pas plus judicieux, à l'inverse, de partir d'emblée de la réalité elle-même : « [...] pourquoi

---

[109] *Ibid.*, p. 121. L'auteur souligne.

[110] Ludwig FEUERBACH, « Principes de la philosophie de l'avenir », *loc. cit.*, p. 131. L'auteur souligne.

[111] Ludwig FEUERBACH, « Thèses provisoires pour la réforme de la philosophie », *loc. cit.*, p. 106.

donc ne pas commencer tout de suite par le concret ? Pourquoi donc ce qui doit sa certitude et sa garantie à soi-même ne serait-il pas supérieur à ce qui doit sa certitude à la nullité de son contraire ?[112] ». Ainsi, ce que reproche Feuerbach à Hegel n'est pas tant l'abstraction qui caractérise la pensée humaine, mais bien son autonomisation qui en fait une pensée abstraite. De fait, la capacité d'abstraction est pour lui ce qui caractérise en propre la pensée humaine. Celle-ci permet à l'être humain de s'élever au-dessus des déterminations multiples des objets sensibles auxquels il se rapporte afin d'en poser les essences et, en particulier, de poser sa propre essence en s'élevant au-dessus de la multitude d'individus dont est composé le genre humain[113]. Ainsi la science vise-t-elle précisément, pour Feuerbach, à poser des genres : « La science est la *conscience des genres*. Dans la vie, c'est à des individus que nous avons affaire, dans la science à des genres[114] ». Mais, pour ce faire, il faut que la pensée se prémunisse contre elle-même.

En effet, dans la mesure où la pensée est une activité illimitée et désintéressée, libérée du besoin, il lui est possible et loisible de divaguer par imagination pour inventer de toutes pièces des objets qui n'ont aucune existence concrète. Ainsi peut-elle créer toutes sortes de chimères dont elle croit ensuite à l'existence, telles que Dieu ou l'esprit hégélien. Pour éviter de telles dérives, il faut que la pensée s'impose à elle-même une limite. Et, pour Feuerbach, cette limite est la sensibilité : « Seule la pensée qui se *détermine* et se *rectifie* au moyen de l'*intuition* sensible est pensée *réelle* et *objective* (*objectives*), pensée de la *vérité objective* (*objectiver*)[115] ». L'être humain sensible et les objets qui se donnent à lui par ses sens doivent ainsi, pour Feuerbach, constituer le point de départ de l'activité contemplative qui cherche ensuite à en poser les genres :

---

[112] Ludwig FEUERBACH, « Principes de la philosophie de l'avenir », *loc. cit.*, p. 183.

[113] Ludwig FEUERBACH, *L'essence du christianisme*, *op. cit.*, p. 155.

[114] *Ibid.*, p. 117. L'auteur souligne.

[115] Ludwig FEUERBACH, « Principes de la philosophie de l'avenir », *loc. cit.*, p. 191. L'auteur souligne.

> Il y a un monde entre moi et ces philosophes qui s'arrachent les yeux pour pouvoir d'autant mieux penser; j'ai besoin des sens pour penser, et avant tout des yeux, je fonde mes pensées sur des *réalités* que nous ne pouvons jamais nous approprier que par le moyen de l'activité sensible, je n'engendre pas d'objet à partir de la pensée, mais à l'inverse la pensée *à partir de l'objet* : seul est objet ce qui existe à *l'extérieur* de la tête[116].

De cette façon, Feuerbach cherche à renverser ce qui a été inversé à ses yeux chez Hegel, dans la mesure où ce dernier subordonne la réalité à la pensée. La réalité, telle qu'elle se donne aux êtres humains par leur sensibilité, est posée comme étant extérieure à la pensée qui, sous la forme d'une activité contemplative, doit ensuite chercher à poser les genres de ces objets qui lui sont préalablement donnés par les sens.

Cette solution épistémologique à la philosophie spéculative de Hegel, fondée sur une ontologie duelle de l'être humain, n'est toutefois clairement formulée par Feuerbach que dans des textes ultérieurs de quelques années à *L'essence du christianisme*[117]. Dans cet ouvrage, la méthode employée jure à l'égard de ce qui vient d'être dit, ce qui est à la base d'une ambiguïté fondamentale quant au concept de genre. En effet, plutôt que de partir de la sensibilité, ce sont ici les textes religieux eux-mêmes qui constituent le point de départ de l'interrogation philosophique de Feuerbach. C'est à partir d'une analyse préalable des textes religieux qu'il nous présente ensuite, en introduction à son livre, certaines propositions générales quant aux caractéristiques du genre humain[118]. À cet égard, il faut noter que Feuerbach élabore sa démarche à partir du postulat selon lequel l'objet révèle l'essence de ce qui le prend pour objet. Ce postulat concerne aussi bien le rapport des êtres humains à leurs objets que celui des êtres de la réalité sensible extérieure entre eux. Il en va de la sorte, par exemple, du rapport des planètes au soleil : « Toute planète a donc dans son soleil le miroir de sa propre essence[119] ». Autrement dit, l'intensité de la lumière par laquelle le soleil est objet pour une planète définit l'essence même de cette planète, la nature des conditions qui lui sont propres. De même, on dit de l'animal qui se nourrit de végétaux qu'il est herbivore et

---

[116] Ludwig FEUERBACH, *L'essence du christianisme*, *op. cit.*, p. 102. L'auteur souligne.

[117] Il s'agit des textes : « Thèses provisoires pour la réforme de la philosophie » et « Principes de la philosophie de l'avenir », recueillis et traduits par Louis Althusser dans *Manifestes philosophiques*, *op. cit.* p. 104-26 et 127-200.

[118] Ludwig FEUERBACH, *L'essence du christianisme*, *op. cit.*, p. 101-02.

[119] *Ibid.*, p. 121.

de celui qui se nourrit d'autres animaux qu'il est carnivore. Ou encore, on dit de l'être humain qui cultive la terre qu'il est agriculteur ou de celui qui vit des produits de la mer qu'il est pêcheur, etc. Pour Feuerbach, il en va de la même manière de l'objet qu'est Dieu ainsi que des prédicats qui lui sont imputés et qui, à ses aux yeux, sont révélateurs de l'essence du genre humain : « [...] *la connaissance de Dieu est la connaissance de soi de l'homme*[120] ». Or, comme le fait remarquer Jean-Pierre Osier dans la « présentation » à *L'essence du christianisme*, il y a ici un certain « cercle vicieux » inhérent à la méthode employée[121]. Les prédicats à travers lesquels Dieu se trouve décrit étant rapportés au genre humain lui-même, comme la « manifestation effective »[122] de ce dernier, il en résulte nécessairement, d'une part, la confirmation du postulat selon lequel Dieu constitue l'intermédiaire par lequel les êtres humains cherchent à poser leur genre pour en révéler l'essence et, d'autre part, le fait que les prédicats de Dieu se trouvent établis en retour, en tant que tels, comme prédicats du genre humain lui-même.

Par conséquent, ce sont ces prédicats eux-mêmes qui tendent à être hypostasiés par Feuerbach en tant que prédicats transhistoriques et essentiels du genre humain lui-même, tels que la raison, l'amour et la volonté. Dès lors, ces caractéristiques ne sont plus présentées comme des dispositions ou talents que les individus développeraient au fil de l'histoire, mais plutôt comme des forces qui animent de l'intérieur les individus :

> Un être *véritable* est pensant, aimant, voulant. Vrai, parfait, divin est seulement ce qui n'existe que *pour soi-même* (*um sein selbst willen*). Tels sont l'amour, la raison, la volonté. Dans l'homme, *au-dessus* de l'homme individuel, la divine trinité est l'unité de la raison, de l'amour et de la volonté. La raison (Imagination, fantaisie, représentation, opinion), la volonté, l'amour ou le cœur, ne sont pas des facultés que l'homme possède – car sans elles il ne serait rien, n'étant ce qu'il est que par elles. En tant qu'éléments qui fondent son être, qu'il ne *possède* ni ne *fait*, elles sont les puissances qui *l'animent*, le *déterminent*, le *dominent – des puissances divines, absolues* auxquelles il ne peut opposer aucune résistance[123].

---

[120] *Ibid.*, p. 129-30. L'auteur souligne.

[121] *Ibid.*, p. 22 et 70.

[122] *Ibid.*, p. 102.

[123] *Ibid.*, p. 119. L'auteur souligne.

Et, si ces prédicats animent les individus, c'est qu'ils sont établis en tant que prédicats du genre humain lui-même. Ce faisant, c'est le genre en tant que tel qui semble soudainement prendre vie et s'animer de son propre chef, qui tend donc à être hypostasié, doté de caractéristiques propres auxquelles les individus se trouvent subordonnés. Ainsi en va-t-il par exemple de l'amour qui porte l'individu vers l'être aimé jusqu'au péril de sa vie, de manière irrépressible : « Si l'amour pousse l'homme à aller avec joie à la mort pour l'aimé, cette force qui surmonte la mort est-elle sa propre force individuelle, ou n'est-elle pas plutôt la force de l'amour ?[124] ». En ce sens, cette caractéristique du genre lui-même qu'est l'amour se trouve posée comme fondement du rapport à autrui, celui-ci étant donc conçu par Feuerbach comme rapport du genre à lui-même :

> L'amour produit des miracles, et particulièrement l'amour sexuel. L'homme et la femme se complètent réciproquement, pour présenter, une fois ainsi unis seulement le genre, l'homme accompli. L'amour est impensable sans le genre. L'amour n'est autre que le sentiment de soi du genre à l'intérieur de la distinction des sexes[125].

Par conséquent, le genre ne semble plus renvoyer à une réalité en elle-même multiple et infinie dont l'unité ne serait posée que sur le plan de l'idéalité. Il tend à être présenté lui-même comme une réalité à part entière, dotée de forces qui lui sont propres et qui animent de l'intérieur les individus de telle sorte qu'ils s'y trouvent subordonnés.

En résumé, l'articulation de l'universel au singulier chez Feuerbach se présente d'abord dans le rapport du genre posé comme infini aux individus posés comme êtres finis. Cette articulation se trouve ensuite reproduite à l'intérieur même de ces individus, comme êtres singuliers qui sont limités quant aux dispositions et talents qui leur sont propres, mais dotés néanmoins d'une activité universelle en tant qu'êtres pensants. D'ailleurs, c'est cette vie intérieure qui permet de les différencier des animaux et qui repose sur leur capacité à poser leur propre genre comme objet. Cela dit, Feuerbach tend également, à d'autres moments, à hypostasier le genre comme universel pour en faire une réalité à part entière dotée de prédicats qui lui sont propres et dont l'existence ne renvoie plus à une réalité multiple unifiée seulement par la pensée. Dès lors, ce sont les êtres humains eux-mêmes, en tant qu'individus

---

[124] *Ibid.*, p. 119-20.

[125] *Ibid.*, p. 296.

en chair et en os, qui s'y trouvent subordonnés et animés par des forces qui ne leur appartiennent pas, mais qui relèvent plutôt du genre lui-même.

2.4. La vie comme activité et l'essence générique comme effectivité chez Hess

Comme nous le verrons au quatrième chapitre, l'importance de Hess en ce qui concerne les *Manuscrits de 1844* touche avant tout à la question de l'aliénation[126]. Cela dit, en ce qui concerne l'objet qui nous intéresse pour le moment, à savoir le rapport entre l'universel et le singulier, l'influence de Hess se déploie selon nous en deux actes, à travers deux textes distincts et successifs[127]. Dans un premier texte intitulé « Philosophie de l'action », sous l'influence de Spinoza et Fichte, Hess rapporte d'abord l'universel au singulier en faisant de l'individu ou des individus le seul lieu effectif possible de l'universel qui est compris comme changement incessant de la vie individuelle dont le mode d'existence est l'activité[128]. Dans un second texte intitulé « L'essence de l'argent », sous l'influence de Feuerbach cette fois, Hess élabore ensuite une conception effective de l'essence du genre humain comme

---

[126] Gérard BENSUSSAN, *Moses Hess, la philosophie, le socialisme*, Paris : PUF, 1985, p. 116-17.

[127] À cet égard, la question de l'influence véritable de Hess à l'endroit de Marx se pose. En effet, les deux auteurs étaient en fait de proches collaborateurs et se fréquentaient même quotidiennement au moment où Hess rédigeait les textes qui, disons-nous, eurent une influence sur Marx. Les deux assistèrent ensemble aux cours de Bruno Bauer à Bonn en 1841-1842 et collaborèrent à la *Gazette rhénane* dont Hess assura la direction de 1841 à 1842 avant que Marx n'en prenne le relais. Qui plus est, Hess semblait reconnaître une certaine ascendance à Marx dont il fit l'éloge à l'un de ses correspondants (*Ibid.*, p. 75). Dès lors, doit-on en conclure inversement à une influence de Marx à l'endroit de Hess qui se serait produite lors des discussions qui précédèrent et accompagnèrent la rédaction des textes de Hess ? À ce sujet, le débat quant aux mérites de l'un et de l'autre a fait couler beaucoup d'encre. Toutefois, comme le souligne Bensussan, il n'est peut-être pas nécessaire de trancher ce débat, celui-ci insistant plutôt sur la complémentarité de ces deux auteurs et concluant à l'existence d'un « commun langage » chez ces derniers qui abordaient une problématique similaire à travers des concepts parfois identiques (*Ibid.*, p. 110). Dans le même ordre d'idées, sans nous engager dans le débat sur la question de l'influence véritable de l'un en rapport à l'autre, nous ferons comme si Hess avait influencé Marx, mais seulement dans la mesure où les *Manuscrits de 1844* qui, n'étant pas destinés à la publication, se révèlent parfois obscurs, s'éclairent en grande partie à la lecture parallèle des textes de Hess auxquels nous nous référerons et dont Marx avait connaissance lors de la rédaction de ses propres manuscrits. C'est particulièrement vrai de la signification du concept de « genre » dont le sens établi par Marx ne saurait être tout simplement rapporté à Feuerbach, comme le propose Henry, et qui semble plutôt se rattacher au sens que lui avait conféré Hess lui-même.

[128] Moses HESS, « Philosophie de l'action », publié en annexe à l'ouvrage de Gérard BENSUSSAN, *op. cit.*, p. 173-97.

modalités pratiques à travers lesquelles les êtres humains se rapportent les uns aux autres[129]. À ses yeux, l'essence générique des individus renvoie aux pratiques de commerce – entendu au sens large comme pratiques d'échange, sous toutes leurs formes – qui constituent le milieu vital au sein duquel ces derniers y réalisent leurs facultés. À l'encontre de Feuerbach, cette conception effective de l'essence générique des êtres humains évite d'hypostasier le genre dans la mesure où il désigne le fait, pour les êtres humains, de se rapporter les uns aux autres à travers un ensemble de pratiques éparses et multiples.

Dans son texte intitulé « Philosophie de l'action », Hess amorce son propos à partir de l'affirmation célèbre de Descartes : « je pense, donc je suis ». Hess conteste la validité d'un tel constat, affirmant qu'on ne peut pas conclure à l'existence d'un être à partir d'un acte de la pensée. Puisqu'il est question de la réalisation d'un acte, seul cet acte lui-même peut faire l'objet d'un constat. D'après lui, la formule exacte devrait alors se limiter à la forme suivante : « je pense ». De cette façon, ce qui est constaté correspond effectivement à ce qui est réalisé, le contenu à sa forme. L'activité de la pensée parvient ainsi à se désigner elle-même en tant qu'activité, à se saisir, sous la forme d'une connaissance, pour ce qu'elle est, à savoir la réalisation d'une activité : « Je sais que je pense, que je suis spirituellement actif ou, puisqu'il n'y a pas d'autre activité, que je suis *actif* et non pas que je *suis*. Ce n'est pas l'*être* mais l'*action* qui est le commencement et la fin[130] ».

La validité du constat établi par Hess se confirme à ses yeux par la décomposition des moments qui en sont constitutifs. Ces moments sont les suivants : le « pensant », le « pensé » et le « je ». Le premier moment renvoie à la pensée en tant qu'elle réalise un acte, le second au contenu qui est établi et posé par cet acte et le troisième à l'identité des deux premiers moments que rassemble en lui-même le je. En déclarant, « je pense », le je parvient ainsi à se saisir de lui-même comme identité du pensant et du pensé, à se poser comme un autre tout en revenant à soi-même dans la mesure où ce qui est posé n'est autre que l'activité qu'il déploie lui-même :

---

[129] Moses HESS, « L'essence de l'argent », publié en annexe à l'ouvrage de Elizabeth FONTENAY, *Les figures juives de Marx*, Paris : Galilée, 1973, p. 111-48.

[130] Moses HESS, « Philosophie de l'action », *loc. cit.*, p. 173.

> « Je pense » signifie : le je se représente à soi-même, ou se pose face à soi-même, comme un autre, mais revient à soi par le dépassement de cette réflexion après s'être trouvé hors de soi par cette sorte de découverte de sa propre vie dans le miroir. Il admet que cette image spéculaire est la sienne propre[131].

Dans cette perspective, le je ne saurait être posé comme une entité fixe, comme un être, mais se comprend plutôt comme déploiement incessant d'une activité, comme mouvement et transformation incessante de lui-même : « Le je, par conséquent, n'est pas quelque chose d'immuable, au repos, [...] mais quelque chose de changeant, en constant mouvement, comme la vie avant qu'elle ne s'éveille à la conscience de soi, en constant changement aussi[132] ». Il en ressort ainsi, chez Hess, l'établissement d'une ontologie de l'agir qui caractérise à ses yeux toute forme de vie : « La vie est activité[133] ». De plus, le paroxysme de ce mode d'existence, « l'Idée par excellence » affirme Hess, renvoie à la possibilité pour les êtres humains de prendre conscience de ce mode d'existence[134]. À partir du moment où le je réalise qu'il n'est autre que le déploiement incessant d'une activité et se pose comme tel, il accède à la connaissance de cette activité en tant qu'elle est *a priori* indéterminée. Toutes les représentations que le je élaborait et entretenait jusque-là à son propre compte, où il avait tendance à se poser comme un être fixe, apparaissent désormais pour ce qu'elles sont, soit le résultat de sa propre activité. C'est le je lui-même qui se déterminait de la sorte et qui s'imposait à lui-même des limites en s'appréhendant sous une forme fixe. En prenant conscience de son propre mode d'existence qu'est l'activité, il accède ainsi à la reconnaissance de sa capacité de « production » ou d'« auto-détermination » de soi :

> Tout ce qui reste, c'est l'activité elle-même ou la vie. Ce qui est nécessaire, c'est la constante transformation du je, car il n'est je que par cela qu'il devient un autre à soi, c'est-à-dire qu'il se détermine, se limite et connaît, dans ce devenir-autre-à-soi ou cette limitation-de-soi, son égalité à soi-même ou sa libre auto-détermination[135].

---

[131] *Ibid.*

[132] *Ibid.*, p. 174.

[133] *Ibid.*, p. 175.

[134] *Ibid.*, p. 173.

[135] *Ibid.*, p. 175.

Une forme de liberté, donc, qui ne correspond toutefois pas à une absence totale de limites – ce que Hess reproche aux anarchistes –, mais plutôt à l'imposition à soi-même de limites déterminées qui sont librement voulues[136].

Pour Hess, cette prise de conscience des êtres humains relève elle-même de l'histoire. Comme le fait remarquer Gérard Bensussan, le je et le stade du miroir par lequel il en vient à se reconnaître comme être agissant recoupent chez Hess un registre aussi bien « existentiel » qu'« historico-philosophique »[137]. Pour Hess, la reconnaissance de soi du je en tant qu'être actif se réalise historiquement en trois phases. Dans un premier temps, le je n'a aucune substance propre, déployant son activité comme toute forme de vie, de manière inconsciente. Dans un second temps, il cherche à s'appréhender lui-même, mais tend à se représenter lui-même sous la forme d'un autre, comme un être à la fois figé et séparé. Ce faisant, ce qui est pensé sous la forme d'un contenu déterminé est ici maintenu dans une séparation à l'égard du pensant, soit en tant qu'activité qui pose ce contenu. Enfin, ce n'est qu'avec la philosophie de l'action, dont Spinoza et Fichte auraient indiqué la voie, que l'identité du pensant et du pensé se trouve enfin réalisée alors que le je prend conscience du mode d'existence qui lui est propre en tant qu'être agissant[138].

Dans cet ordre d'idées, la philosophie hégélienne se comprend d'après Hess à l'intérieur de la séparation caractéristique de la seconde phase, soit dans le cadre de la rupture entre pensant et pensé. L'universel conçu comme esprit absolu est une représentation de soi du je comme être actif, mais posé comme un autre, qui n'est donc pas encore rapporté à lui-même : « ~~L'universel est par conséquent irréel, il n'est qu'une abstraction de l'individu qui réfléchit~~ l'idée dont il est part mais qui se saisit en opposition à elle et non comme sa réalité[139] ». En opposition, la prise de conscience du je en tant qu'être actif ne peut devenir effective que chez l'individu lui-même. Ce n'est qu'à ce niveau individuel qu'il y a déploiement d'une

---

[136] *Ibid.*, p. 192-93.

[137] Gérard BENSUSSAN, *op. cit.*, p. 81.

[138] *Ibid.*, p. 77-78.

[139] Moses HESS, « Philosophie de l'action », *loc. cit.*, p. 177.

activité véritable et que peut en être opérée la prise de conscience. Bref, ce n'est qu'au niveau de l'individu ou des individus que l'universel a, d'après Hess, une réalité effective :

> L'idée de vie en général, la loi éternelle, l'« Esprit absolu », l'« Esprit du monde », « Dieu » ou quelque autre dénomination propre ou impropre que l'on puisse donner à l'universel ou à l'éternel, n'est qu'un changement, un devenir-autre-à-soi, n'est *réel* que dans la diversité, dans l'individu ou plus exactement dans une suite infinie d'individus, dans un devenir-autre-à-soi ou une production de soi-même infinis; en d'autres termes, l'universel parvient à sa conscience de soi à partir des individus et l'homme qui connaît l'idée de vie, l'universel, comme *sa vie* est sa réalité la plus achevée, suprême[140].

Ainsi l'universel se trouve-t-il rapporté par Hess aux individus et renvoie au changement incessant qui les caractérise en tant qu'êtres actifs. Il n'a d'existence que dans le déploiement d'une activité individuelle, dont la prise de conscience ouvre la possibilité d'une auto-détermination. À l'opposé, l'hypostase de l'universel posé comme esprit absolu relève de la rupture entre pensant et pensé. Elle renvoie à une forme d'auto-détermination du je que l'on pourrait qualifier de « partielle » ou « problématique » dans la mesure où le je n'a pas encore pris conscience qu'il s'agit là d'une détermination de soi.

Dans un second texte, « L'essence de l'argent », Hess abandonne la centralité de la figure du je au profit de l'essence générique. Désormais, la vie réelle, son histoire et la possibilité de son auto-détermination ne se comprennent plus à partir du je, mais à partir de ce qui est posé comme l'essence générique de l'être humain[141]. En effet, la vie elle-même n'est plus strictement définie comme « activité », mais plus précisément comme « échange d'activité vitale productrice[142] ». Ainsi, le corps de tout être vivant est posé comme un milieu où s'opèrent des échanges d'activités productives entre les parties qui en sont constitutives et qui, pour l'être vivant, constitue son « moyen d'existence inaliénable[143] ». De même, l'atmosphère terrestre est posée comme milieu au sein duquel s'opèrent les échanges entre les activités productives réalisées par un ensemble d'êtres vivants, les uns se nourrissant par leur activité du métabolisme des autres. Dans ces deux cas, ces milieux sont désignés par Hess

---

[140] *Ibid.* L'auteur souligne.

[141] Gérard BENSUSSAN, *op. cit.*, p. 129.

[142] Moses HESS, « L'essence de l'argent », *loc. cit.*, p. 115.

[143] *Ibid.*

comme « corps inconscients »[144]. En opposition, le milieu qui est spécifique aux êtres humains est désigné comme « corps conscient » et renvoie à l'ensemble des pratiques de commerce par lesquelles ils se rapportent les uns aux autres[145]. Pour Hess, c'est dans la mesure où ils se rapportent les uns aux autres que les êtres humains sont précisément des êtres conscients[146]. Pour ces deniers, l'ensemble des pratiques de commerce constitue ainsi leur « milieu vital social », aussi indispensable aux individus que l'air de l'atmosphère qu'ils respirent. Séparés de ce milieu, ils sont voués à leur perte[147].

D'après Hess, les êtres humains constituent donc par essence des êtres sociaux ou, plus exactement, l'essence effective du genre humain renvoie aux pratiques à travers lesquelles les êtres humains se rapportent les uns aux autres et par lesquelles s'opère l'échange de leurs activités productives. Non pas, comme chez Adam Smith, parce qu'ils auraient une propension naturelle à l'échange[148], mais bien en ce sens où la réalisation de leurs pratiques en commun constitue leur « essence effective » :

> Le commerce des hommes n'a pas son origine dans leur essence, il est leur essence effective, c'est-à-dire aussi bien leur essence théorique, leur conscience vitale réelle que leur activité vitale, pratique et réelle. Pensée et action ne naissent que du commerce, de la réalisation commune entre individus, et ce que mystiquement l'on nomme « Esprit » est précisément cet air vital qui est le nôtre, cet atelier qui est le nôtre, cette réalisation commune[149].

Il faut ici insister un peu sur l'idée de « réalisation commune ». Pour Hess, il ne peut y avoir de réalisation effective d'une activité proprement humaine en dehors du milieu social, sans lequel les individus « ne peuvent donc faire passer à l'acte leurs facultés[150] ». Davantage, le milieu social permet en fait à chacun de développer ses facultés, le commerce agissant

---

[144] *Ibid.*

[145] *Ibid.*

[146] *Ibid.*, p. 116.

[147] *Ibid.*, p. 115-16.

[148] Adam SMITH, *Enquête sur la nature et les causes de la richesse des nations,* Tome I, Paris : PUF, 1976, p. 15.

[149] Moses HESS, « L'essence de l'argent », *loc. cit.*, p. 117.

[150] *Ibid.* p. 116.

comme « stimulation mutuelle des forces individuelles[151] ». Pour Hess, comme pour Smith ou Marx lui-même, il y a ainsi un rapport étroit entre les pratiques commerciales et le développement des forces productives des êtres humains qui se développent de manière complémentaire : « Plus intense est le commerce entre eux, plus intense est leur force productive et, tant que le commerce est limité, leur force productive l'est également[152] ». Dans cette optique, le milieu social est qualifié de « vital » et « inaliénable » dans la mesure où il constitue aussi bien la condition de réalisation des facultés des individus que celle de leur développement cumulatif. L'activité humaine est donc générique en ce double sens qu'elle se rapporte à autrui et qu'elle trouve dans ce rapport la condition de son libre développement :

> Toute activité libre (et il n'y a d'activité que libre, puisque ce qu'un être ne réalise pas en le tirant de lui-même, c'est-à-dire librement, n'est pas un acte, du moins pas le sien propre mais l'acte d'un autre), toute activité réelle donc, pratique ou théorique, est un acte générique, la réalisation commune d'individualités différentes. Seule une telle réalisation commune réalise effectivement la force productive et constitue donc l'essence réelle de chaque individu[153].

La réalisation d'une activité pleinement humaine nécessite donc le concours d'autrui et se révèle générique en s'inscrivant au sein du milieu social, dans la mesure où les individus y réalisent leurs facultés respectives et, ce faisant, participent de concert et d'une manière cumulative à l'enrichissement des forces productives.

Cette essence générique des êtres humains, comme la figure du je précédemment abordée, se développe selon Hess au cours de l'histoire. D'après lui, cette histoire est *a priori* une histoire naturelle dont seuls les récents développements sont annonciateurs d'une histoire qui serait pleinement humaine. Elle est qualifiée de « naturelle » dans la mesure où elle relève, depuis ses origines et jusqu'à son époque, d'une contradiction en fonction de laquelle les êtres humains entrent en rapport avec autrui à partir d'un état d'isolement[154]. Au commencement de l'histoire, affirme Hess, les individus isolés se rapportent les uns aux

---

[151] *Ibid.*

[152] *Ibid.*

[153] *Ibid.*, p. 117.

[154] *Ibid.*, p. 119.

autres en fonction de leurs intérêts individuels et en vue de leur propre conservation. Dans ce contexte, ils entrent en contact par l'entremise du « combat égoïste », c'est-à-dire à travers la rapine, le pillage, l'esclavage, etc. Au cours de l'histoire, ce combat égoïste aurait progressivement été érigé en principe et institutionnalisé par l'entremise de règlements et de lois. Le résultat fut une certaine pacification du rapport à autrui, une expansion des pratiques de commerce et une augmentation des forces productives, mais toujours sur la base de la satisfaction des intérêts personnels[155]. D'après Hess, le rapport des individus isolés à leur genre est, dans ce contexte, inversé. Plutôt que d'être posé comme finalité en tant que milieu vital dans lequel les individus parviennent tout un chacun à développer pleinement leurs facultés en commun, le genre est inversement conçu comme un moyen permettant à chaque individu posé comme finalité de satisfaire leurs intérêts personnels[156]. Et, cela est aussi vrai de la pensée que de la pratique. Ainsi, dans l'ordre de la pensée, Dieu constitue pour Hess une représentation du genre dont le respect de la volonté qui lui est imputée vise avant tout à assurer le salut de l'âme de l'individu. De même, dans l'ordre de la pratique, l'argent constitue le représentant universel des pouvoirs inhérents aux activités humaines et auquel celles-ci se trouvent subordonnées[157]. Or, avec l'élévation en principe de l'égoïsme généralisé aussi bien dans la pensée que dans la pratique, l'histoire serait selon Hess parvenue au seuil d'un basculement qui marquerait le commencement d'une histoire proprement humaine. Celle-ci prendrait son essor avec le renversement du rapport inversé des individus à leur genre, soit par la mise en place d'une nouvelle organisation sociale :

> [U]ne société humaine, raisonnable, organique, aux productions communes, variées, harmonisées, où seraient organisées des sphères d'actions diversifiées correspondant aux différentes inclinations des hommes, de telle sorte que tout homme éduqué ait la possibilité d'affirmer librement ses aptitudes et ses talents selon sa vocation et ses goûts[158].

Tel est, pour Hess, la signification du socialisme : la mise en place d'une organisation sociale inédite, où le genre serait posé en lui-même comme finalité dans la mesure où celui-ci favorise en retour le plein développement en commun des facultés de tout un chacun.

---

[155] *Ibid.*, p. 119-22.

[156] *Ibid.*, p. 122.

[157] *Ibid.*, p. 123.

[158] *Ibid.*, p. 120.

La critique de Hess à l'égard de Feuerbach se comprend d'ailleurs à partir de ce projet socialiste et sur la base de la conception divergente qu'il offre de l'essence générique. La conception du genre chez Feuerbach renvoie selon Hess au contexte pratique qui lui est sous-jacent. D'abord, en cherchant à identifier les caractéristiques du genre humain posées comme éternelles, Feuerbach ne saisit ce dernier que dans le cadre de l'état d'isolement des êtres humains qui est propre à son époque plutôt que de le comprendre comme ensemble des pratiques changeantes à travers lesquelles ils se rapportent les uns aux autres dans l'histoire. C'est ainsi, inversement, que le rapport à autrui se trouve lui-même expliqué par l'entremise d'un trait éternel qui est propre au genre humain lui-même : l'amour. Ensuite, la pleine reconnaissance du genre humain chez Feuerbach se limiterait dès lors à l'effort théorique déployé par un individu singulier qui rapporterait à son genre les traits qu'il attribuait au préalable à un sujet étranger et abstrait[159]. Le reproche fondamental de Hess à l'endroit de Feuerbach consiste donc à limiter l'essence générique à la seule activité de la pensée, celle par laquelle les êtres humains cherchent à poser leur propre genre[160]. En opposition, Hess rapporte pour sa part l'essence générique au niveau des pratiques d'échange par lesquelles les êtres humains se rapportent effectivement les uns aux autres[161]. Dans cette perspective, la solution aux contradictions inhérentes à la pensée de Feuerbach nécessite selon Hess une transformation opérée au niveau des pratiques humaines, ce en quoi consiste à ses yeux le socialisme[162]. Selon Bensussan, Hess applique ici la même médecine à la philosophie de Feuerbach que ce dernier appliquait à la théologie[163]. Si le secret de la théologie est l'anthropologie, celui de l'anthropologie est le socialisme. En d'autres mots, Feuerbach n'aurait offert à la philosophie hégélienne qu'une solution épistémologique – fonder la connaissance sur l'être humain et l'être sensible –, alors que le problème, plus fondamental, est d'ordre pratique et ne saurait être dépassé selon Hess que par une solution elle-même pratique.

---

[159] Moses HESS, « Les derniers philosophes », dans Gérard BENSUSSAN, *op. cit.*, p. 203.

[160] Gérard BENSUSSAN, *op. cit.*, p. 126.

[161] David WITTMANN, « Les sources du concept d'aliénation », dans Emmanuel RENAULT (dir.), *op. cit.*, p. 106.

[162] Moses HESS, « Les derniers philosophes », *loc. cit.*, p. 203.

[163] Gérard BENSUSSAN, *op. cit.*, p. 126.

En somme, la contribution de Hess en rapport aux *Manuscrits de 1844* se déploie selon nous en deux temps. Dans le premier texte, l'universel se voit dénié, en tant que tel, toute réalité propre et se trouve rapporté au niveau des individus. Pour Hess, l'universel n'a d'existence effective que chez les individus, à travers le changement incessant qui les caractérise en tant qu'êtres vivants et agissants. Ce faisant, l'objet privilégié de la pensée humaine n'est pas le genre comme chez Feuerbach, mais l'activité elle-même, la prise de conscience du je en tant qu'être actif constituant le paroxysme de son histoire. Dans le second texte, Hess procède à une recomposition de l'universel à travers le concept d'essence générique. Toutefois, Hess évite d'hypostasier le genre en conceptualisant ce dernier comme ensemble effectif des pratiques de commerce à travers lesquelles les individus échangent leur activité productive, celui-ci étant posé comme milieu vital. En rapportant le genre au commerce, Hess évite de poser ce dernier comme sujet transcendant pour en faire plutôt l'horizon universel au sein duquel s'inscrivent, à partir de points multiples, les activités éparses des individus qui parviennent ainsi à développer leurs facultés. Dans cette perspective, l'activité humaine est générique en ce sens où elle se rapporte à autrui et ne trouve que dans le milieu social, comme réalisation commune, la condition de l'accomplissement et du plein développement des facultés humaines.

2.5. L'humain comme être naturel et générique chez Marx

Dans les *Manuscrits de 1844*, Marx semble à première vue s'appuyer sans réserve sur Feuerbach en reprenant à son compte, en des termes presque identiques, la critique que ce dernier formule à l'endroit de la philosophie de Hegel. Ainsi mobilise-t-il l'argument d'une inversion entre sujet et prédicat ainsi que la critique de la philosophie hégélienne comme pensée repliée sur elle-même, maintenue dans l'ordre du savoir et donc coupée de l'objectivité, le tout en se référant maintes fois à ce qu'il pose comme fondement de la réalité, à savoir l'être sensible[164]. Or, ici se fait déjà sentir une certaine parenté avec la pensée de Hess. En effet, l'être sensible que nous dépeint Marx n'est pas tout à fait celui de Feuerbach.

---

[164] Karl MARX, *Manuscrits de 1844, op. cit.*, p. 166-71.

Quoiqu'il le désigne souvent comme « sensible », cet être est également défini comme étant « naturel » et « vivant ». De plus, à son égard, Marx insiste beaucoup plus que ne le fait Feuerbach lui-même sur la dimension active qui le caractérise[165]. Ainsi, dans une formule très proche de celle de Hess, Marx affirme : « qu'est-ce que la vie, sinon l'activité ?[166] ». Qui plus est, s'il est posé comme un être naturel et agissant, l'être humain se trouve par ailleurs différencié des animaux en tant qu'être générique, où se fait de nouveau sentir une certaine parenté avec la pensée de Hess. Cette essence générique ne renvoie pas, comme chez Feuerbach, au genre en tant que fondement et objet de la pensée humaine, mais renvoie plutôt au fait que les êtres humains posés comme individus sociaux se rapportent les uns aux autres dans le cadre de la réalisation de leurs activités. Qui plus est, sur la base de leur rapport à eux-mêmes, au tout de la nature et à autrui, leur activité est dite « générique » dans la mesure où elle se révèle ouverte sur le possible, c'est-à-dire que les êtres humains ont la capacité d'explorer les potentialités que recèlent les forces naturelles dont ils disposent, ce qui est au fondement de leur histoire. La référence de Marx à Feuerbach est ainsi doublement colorée par la lecture qu'en offre Hess lui-même[167]. Ce faisant, malgré ce qu'en dit Henry, nous assistons dès les *Manuscrits de 1844* à l'élaboration d'une ontologie originale qui est dégagée par Marx de la discussion de la philosophie de Hegel et de Feuerbach, mais, en ce qui concerne ce dernier, tel qu'il fut interprété par Hess. En définissant l'être humain comme un être à la fois naturel et générique, Marx élabore ainsi, comme nous le verrons, une articulation tout à fait originale entre le singulier et l'universel.

De façon « immédiate », affirme Marx, l'être humain est un être naturel, c'est-à-dire qu'il constitue une partie intégrante de la nature, ce qui se comprend d'une double façon[168]. Il est naturel, d'une part, dans la mesure où il est dépendant de la nature extérieure pour satisfaire ses besoins et, d'autre part, dans la mesure où il dispose lui-même de forces naturelles dont le

---

[165] À cet égard, Paul Ricoeur montre que Marx jongle continuellement, dans ce texte, entre les termes d'« individus vivants » et d'« être générique », dans *L'idéologie et l'utopie, op. cit.*, p. 56.

[166] Karl MARX, *Manuscrits de 1844, op. cit.*, p. 121.

[167] Jean-Christophe ANGAUT, *loc. cit.*, p. 58.

[168] Karl MARX, *Manuscrits de 1844, op. cit.*, p. 122. Voir le commentaire de Franck Fischbach dans la « Présentation » à cet ouvrage, p. 32 ; ainsi que dans *La production des Hommes : Marx avec Spinoza*, Paris : PUF, 2005, p. 35 ; et dans *Sans objet, op. cit.*, p. 153.

déploiement lui permet de satisfaire ses besoins. En tant qu'être naturel, l'humain est donc posé comme un être à la fois passif et actif. D'un côté, la dimension passive de son être renvoie à l'incomplétude congénitale qui le caractérise, c'est-à-dire au fait que, dès la naissance et jusqu'à sa mort, il ne saurait se suffire à lui-même, un certain état de manque à l'égard d'objets qui lui sont extérieurs rejaillissant continuellement en lui sous la forme du besoin[169]. D'ailleurs, c'est en ce sens, aux yeux de Marx, que l'être humain est un être sensible. Non seulement, comme chez Feuerbach, parce que les objets extérieurs se donnent à lui par l'entremise des sens qui lui sont propres mais, plus fondamentalement, parce qu'il est un être de besoin et qu'il ressent le manque qui l'habite en éprouvant celui-ci sous la forme d'une « souffrance »[170]. Or, cette souffrance ne peut être apaisée que si l'être humain se rapporte à des objets extérieurs qui lui permettent de combler momentanément son état de manque. Ainsi, au sein du vide à combler qui est ressenti par l'être humain comme une souffrance prend forme la « passion » qui l'incite à se rapporter à des objets extérieurs qui lui permettront de combler ce vide : « L'homme en tant qu'il est un être objectif sensible, est en conséquence un être *souffrant*, et parce qu'il est un être qui ressent ses souffrances, il est un être passionnel. La passion est la force essentielle de l'homme en tant qu'elle tend énergiquement vers son objet[171] ». Comme le souligne Fischbach, la souffrance ne revêt donc pas un sens négatif chez Marx, mais bien un sens positif dans la mesure où il est immédiatement présent à lui-même par son entremise et qu'elle l'incite à se rapporter à la nature extérieure et à y inscrire son activité[172].

D'un autre côté, l'être naturel est posé comme un être actif, c'est-à-dire qu'il est doté, comme la nature elle-même, de « forces naturelles » dont il dispose comme autant d'« aptitudes » qui peuvent être mobilisées et actualisées lors de la réalisation effective d'une activité. Ainsi, l'être humain tout comme l'animal possède un corps qui comporte des appareils sensoriels, un système nerveux et un système musculaire. En mobilisant ces forces

---

[169] Autrement dit, son mode d'existence se caractérise par une « finitude essentielle », affirme Franck Fischbach dans *La production des hommes, op. cit.*, p. 35.

[170] Karl MARX, *Manuscrits de 1844, op. cit.*, p. 166.

[171] *Ibid.*, p. 167.

[172] Voir la « Présentation » de Franck Fischbach à Karl MARX, *Manuscrits de 1844, op. cit.*, p. 57.

naturelles qui lui sont inhérentes, il lui est possible de s'orienter dans la nature environnante, de s'y déplacer et d'y produire des effets en saisissant, en arrachant, en transportant ou en assemblant les objets extérieurs qui sont nécessaires à la satisfaction de ses besoins. C'est donc dans ce double sens que se comprend l'être naturel comme être à la fois actif et passif :

> L'*homme* est immédiatement un *être naturel.* En tant qu'être naturel et en tant qu'être naturel vivant, il est pour une part équipé de *forces naturelles,* de *forces vitales*, il est un être naturel actif; ces forces existent en lui comme des dispositions et des aptitudes, comme des *pulsions*; pour une autre part, en tant qu'être naturel, en tant qu'être de chair, être sensible et être objectif, il est un être *souffrant*, un être conditionné et borné, tout comme le sont aussi l'animal et la plante; c'est-à-dire que les *objets* de ses pulsions existent en dehors de lui, comme des objets indépendants de lui; mais ces objets sont les objets de son besoin, des objets essentiels et indispensables à l'activation et à la confirmation de ses forces essentielles[173].

Dans cette perspective, la nature extérieure constitue pour l'être humain aussi bien la condition de sa subsistance que celle de la réalisation et de l'accomplissement de son activité[174]. Il est posé comme une partie intégrante de la nature dans la mesure où il maintient avec celle-ci un « processus continuel » d'échange[175]. Autrement dit, comme le suggérait déjà Hess, l'activité productive que déploie un être naturel implique de constants échanges métaboliques avec la nature, ce qui fait de cette dernière son « élément vital terrestre[176] ».

À la différence de l'animal, l'être humain n'est toutefois pas seulement posé comme un être naturel, mais également comme un être générique. Cela renvoie d'après Marx à la spécificité de la vie humaine en fonction de laquelle l'être humain parvient à s'auto-engendrer et à s'auto-déterminer, bref à son historicité. Ainsi, les objets que posent les êtres humains devant eux et les sens à partir desquels ils les posent – incluant, comme nous le verrons, les sens « pratiques » et « spirituels »[177] – ne sont pas, pour Marx, donnés chez eux de façon immédiate :

---

[173] Karl MARX, *Manuscrits de 1844, op. cit.,* p. 166. L'auteur souligne.

[174] *Ibid.,* p. 119.

[175] *Ibid.,* p. 122.

[176] Moses HESS, « L'essence de l'argent », *loc. cit.,* p. 115.

[177] Karl MARX, *Manuscrits de 1844, op. cit.,* p. 151.

> [N]i les objets *humains* ne sont les objets naturels tels qu'ils se donnent immédiatement, ni le *sens humain*, tel qu'il *est* immédiatement, tel qu'il est objectif, n'est la sensibilité *humaine*, l'objectivité humaine. La nature n'est ni objectivement, ni subjectivement présente de façon immédiatement adéquate à l'être *humain*[178].

Autrement dit, tout en étant un être naturel et sur la base de ce mode d'existence auquel il ne saurait échapper, *l'être humain est par ailleurs un être qui a une histoire et celle-ci concerne plus spécifiquement la transformation des formes de son activité et de sa jouissance ainsi que des objets auxquels elles se rapportent.* Ce à quoi renvoie précisément, à notre sens, le caractère *inventif* de l'activité humaine, comme développement des potentialités de l'agir humain à partir de son propre déploiement effectif. Dans cet ordre d'idées, Marx fait état de la spécificité de l'être humain, de son essence générique, à travers trois dimensions distinctes et complémentaires : son rapport à lui-même, au tout de la nature et à autrui[179].

Dans un premier temps, en ce qui concerne son rapport à lui-même, l'être humain réalise selon Marx une « activité vitale consciente »[180]. À la différence de l'animal qui est complètement submergé par le cours de son activité, son attention étant entièrement mobilisée par les activités qu'il réalise sous l'impulsion du besoin, l'être humain pose quant à lui sa propre vie comme objet[181]. En d'autres mots, il dispose de la capacité de prendre pour objet sa propre activité vitale : « L'animal est immédiatement uni à son activité vitale. Il ne s'en différencie pas. Il *l'*est. L'homme fait de son activité vitale elle-même l'objet de sa volonté et de sa conscience. Il a de l'activité vitale consciente[182] ». Dans cet ordre d'idées, comme le souligne Ricoeur, l'être humain est ainsi doté d'une certaine capacité « réflexive » à l'égard de son activité[183], ou encore, comme le suggère Herbert Marcuse, il est en mesure de « se situer à son égard[184] ». Il est donc possible pour l'être humain d'interrompre le cours

---

[178] *Ibid.*, p. 167. L'auteur souligne.

[179] Franck FISCHBACH, *Sans objet*, *op. cit.*, p. 83.

[180] Karl MARX, *Manuscrits de 1844*, *op. cit.*, p. 123.

[181] *Ibid.*

[182] *Ibid.*, p. 122-23. L'auteur souligne.

[183] Paul RICOEUR, *L'idéologie et l'utopie*, *op. cit.*, p. 71.

[184] Herbert MARCUSE, « Les manuscrits économico-philosophiques de Marx », dans *Philosophie et révolution*, Paris : Denoël/Gonthier, Coll. « Bibliothèque Médiations », 1971, p. 61.

normal de son activité, de prendre un certain recul réflexif à son égard et, en posant celle-ci comme objet, d'entrevoir la possibilité de la déployer sous une forme inédite. Il peut ainsi moduler et transformer son activité, lui conférer de nouvelles formes, employer de nouveaux matériaux, utiliser de nouveaux instruments, voire produire des objets d'usage inédits. C'est en ce sens, aux yeux de Marx, que l'être humain déploie une activité « libre », c'est-à-dire qu'elle est objet de sa réflexion et de sa volonté et qu'il peut ainsi lui conférer de nouvelles formes[185]. Pour l'être humain, l'activité vitale qu'il déploie est donc le lieu d'exercice d'une certaine liberté comprise comme « production de soi »[186]. *Par le déploiement d'une activité vitale consciente, l'être humain dispose donc d'une capacité d'auto-engendrement de soi, de libre détermination de soi, en ce sens précis où il lui est possible de déterminer de nouvelles formes et de nouveaux objets de son agir.* L'élaboration d'une nouvelle forme d'activité, d'une « nouvelle guise de la production », dit Marx, et d'un « nouvel objet » sont ainsi considérés de façon complémentaire comme une actualisation des potentialités que recèle l'agir humain, c'est-à-dire comme une « nouvelle activation de la force essentielle humaine » et comme un « nouvel enrichissement de l'être *de l'homme*[187] ».

Dans un deuxième temps, cette activité vitale consciente pose la nature entière comme objet. Elle a ainsi pour corolaire l'« engendrement pratique d'un monde objectif[188] » ou, plus exactement, la production d'un monde objectif est ce qui atteste et confirme à l'être humain qu'il a une activité vitale consciente. Contrairement à l'animal dont l'activité se rapporte selon Marx à des objets spécifiques qui demeurent identiques en fonction des besoins renaissants mais inchangés qui lui sont propres, l'humain parvient pour sa part à se rapporter et à produire de nouveaux objets[189]. Conséquemment, tous les éléments constitutifs de la nature peuvent, du moins potentiellement, devenir des objets de son activité. Il ne se rapporte donc pas à des objets spécifiques mais à l'ensemble de la nature qu'il pose, en tant que

---

[185] Karl MARX, *Manuscrits de 1844, op. cit.*, p. 123.

[186] Franck FISCHBACH, *La production des hommes, op. cit.*, p. 19.

[187] Karl MARX, *Manuscrits de 1844, op. cit.*, p. 177. L'auteur souligne.

[188] *Ibid.*, p. 123.

[189] Franck FISCHBACH, *La production des hommes, op. cit.*, p. 61.

totalité, comme horizon et objet de son activité, et ce aussi bien en pensée qu'en pratique[190]. Davantage, contrairement à l'animal, il ne se contente pas de saisir ou de produire ce dont il a besoin dans l'immédiat. S'il peut moduler son activité et se rapporter à de nouveaux objets, cela implique que son activité n'est pas seulement réalisée sous la simple pulsion du besoin, mais qu'elle peut également s'étendre et se prolonger au-delà de la stricte satisfaction des besoins immédiats. Et, c'est précisément lorsqu'elle se prolonge au-delà de la satisfaction des besoins immédiats qu'elle se révèle, selon Marx, une activité véritablement « libre »[191]. Cette particularité s'observe dans le fait que l'activité humaine ne se limite pas à saisir et assimiler les éléments de la nature environnante, mais qu'elle se déploie jusqu'à opérer une mise en forme et un aménagement progressif de la nature. En effet, l'être humain construit des habitations, des routes, des villes; il arrache les arbres et retire les roches du sol afin de rendre les terres cultivables; il rogne les montagnes et les nivèle en paliers; il explore les profondeurs de la Terre et y aménage des galeries; il détourne les rivières et construit des réservoirs, etc. Bref, l'activité humaine se rapporte à la nature entière et se traduit par l'aménagement progressif de celle-ci en fonction d'usages librement déterminés, et ce, non pas seulement dans une perspective utilitariste, mais également en fonction de critères que les êtres humains déterminent d'eux-mêmes, tels que la beauté ou l'harmonie. C'est en ce sens, dit Marx, que l'activité humaine recèle une portée « universelle » et non pas, comme chez l'animal, une portée simplement « unilatérale » :

> Certes l'animal produit également. Il se construit un nid, ou des habitations comme les abeilles, les castors, les fourmis, etc. Mais l'animal ne produit que ce dont il a immédiatement besoin pour lui-même ou pour son petit; il produit unilatéralement, quand l'homme produit universellement; il ne produit que sous l'empire du besoin physique immédiat, quand l'homme produit même libre du besoin physique et ne commence à produire véritablement que dans la liberté à l'égard de celui-ci; il ne produit que lui-même, quand l'homme reproduit la nature entière; son produit appartient immédiatement à son corps propre physique, quand l'homme fait librement face à son produit. L'animal ne forme qu'à la mesure et selon le besoin de l'espèce à laquelle il appartient, quand l'homme sait produire à la mesure de chaque espèce et sait partout appliquer à l'objet la mesure qui lui est inhérente; c'est pourquoi l'homme forme aussi d'après les lois de la beauté[192].

---

[190] Karl MARX, *Manuscrits de 1844, op. cit.*, p. 121.

[191] *Ibid.*, p. 123.

[192] *Ibid.*

Chez Marx, l'activité humaine est donc comprise dans un sens très précis comme activité de production dont la portée est objective, c'est-à-dire qu'elle implique une extériorisation effective qui se traduit par une *mise en forme de la nature*[193]. Si l'être humain dispose d'un corps doté de forces naturelles, l'aménagement progressif de la nature environnante lui permet d'annexer les puissances qu'elle recèle à celles de son corps. Il en fait ainsi une extension de son propre corps, soit la condition améliorée de la réalisation de son activité, Marx désignant cette nature aménagée, en comparaison aux forces naturelles inhérentes à sa corporéité organique, comme le « corps non organique » de l'être humain[194].

Dans un troisième temps, l'activité humaine est générique en ce sens où elle implique toujours, de façon plus ou moins directe, un rapport à autrui. Pour Marx, l'activité productive des êtres humains ne se rapporte pas seulement à la nature mais se réfère également à autrui, c'est-à-dire qu'elle ne s'inscrit pas seulement au sein de la nature mais aussi, en parallèle, au sein de la vie sociale[195]. Pour Marx, cette vie sociale se déploie *a priori*, de façon « immédiate », sur la base du rapport naturel de l'homme à la femme, la procréation, qui est indispensable à la reproduction de l'espèce humaine[196]. À partir de ce rapport originel, les êtres humains en viennent toutefois à tisser un ensemble de rapports sociaux au fil de l'histoire, ce qui opère une humanisation progressive de leur naturalité originelle :

> L'essence *humaine* de la nature ne commence à exister que pour l'homme *social*; car, c'est uniquement là que la nature existe pour lui en tant que *lien* avec l'homme, comme son existence pour l'autre et comme l'existence de l'autre pour lui; c'est seulement ici que la nature existe comme la *base* de sa propre existence *humaine,* comme elle est aussi l'élément vital de la réalité humaine. C'est seulement ici que son existence *naturelle* est pour lui son existence *humaine* et que la nature s'est faite homme pour lui[197].

Dans cette perspective, la vie sociale proprement dite n'advient que par la mise en place d'un ensemble de rapports sociaux d'interdépendance qui se complexifient historiquement, et ceux-ci concernent avant tout, comme chez Hess, l'échange des produits résultant de leurs

---

[193] À cet égard, voir Franck FISCHBACH, *La production des hommes*, *op. cit.*, p. 51-55.

[194] Karl MARX, *Manuscrits de 1844, op. cit.*, p. 122.

[195] Franck FISCHBACH, *La production des hommes, op. cit.*, p. 63.

[196] Karl MARX, *Manuscrits de 1844, op. cit.*, p. 144-45.

[197] *Ibid.*, p. 147. L'auteur souligne.

activités, c'est-à-dire l'ensemble des pratiques de commerce par lesquelles ils se rapportent les uns aux autres. Il y a interdépendance dans la mesure où ces échanges impliquent que chaque individu ne produit pas simplement les objets d'usage dont il a besoin, mais également les objets qui permettent de satisfaire les besoins d'autrui, tout comme chacun des individus attend d'autrui la possibilité de satisfaire les besoins qui ne sont pas satisfaits par sa propre activité. C'est en ce sens qu'il y a, selon Marx, une « intégration réciproque » ou « mutuelle » de l'activité productive qui est déployée par les individus en société[198]. Dans cet ordre d'idées, au côté de la nature posée comme « élément vital » des êtres humains, la vie sociale est également posée, comme chez Hess, en tant que milieu « vital » dans la mesure où elle constitue une condition nécessaire à leur subsistance et à la réalisation de leur activité productive[199].

À ce sujet, même en ce qui concerne l'activité intellectuelle, malgré le retrait et l'isolement au sein duquel s'enferme le savant pour élaborer sa pensée, celle-ci n'en demeure pas moins, aux yeux de Marx, une activité sociale qui se réfère à autrui :

---

[198] Ces précisions quant au rapport à autrui proviennent d'un texte souvent désigné sous le titre, « Notes sur Mill », où Marx y approfondit davantage l'interdépendance qui caractérise la vie sociale. Ce texte qui constitue un commentaire sur l'ouvrage de James Mill, *Éléments d'économie politique*, fut également rédigé en 1844, de façon préalable aux *Manuscrits de 1844*. On le retrouve sous les gloses 10 à 23 de la section « Notes de lecture » intégrée à la traduction des *Manuscrits de 1844* dans : Karl Marx, *Œuvres : Économie*, Tome II, Paris : Gallimard, Coll. « Bibliothèque de la pléiade », 1968, p. 16-34.

[199] Il est à noter que ces rapports d'interdépendance peuvent aussi bien prendre une forme aliénée, comme « vol » ou « pillage réciproque», qu'une forme véritablement humaine, comme « intégration réciproque » proprement dite (*Ibid.*, p.31). Sous une forme aliénée, ces rapports d'interdépendance ne sont pas reconnus en tant que tels, par exemple lorsque les individus se rapportent les uns aux autres de façon égoïste, en traitant autrui ou la vie sociale en général comme un moyen leur permettant de réaliser leurs intérêts personnels posés comme finalité de leur activité de production, ce qui correspond à la production capitaliste caractérisée par la division du travail, la propriété privée et l'argent comme médiation universelle par laquelle les individus se rapportent les uns aux autres. Dans ce cas, la production pour autrui n'y est réalisée qu'en vue de la satisfaction d'intérêts personnels (*Ibid.*, p. 26-32). Dans le second cas, que Marx désigne comme « production humaine », les rapports d'interdépendance sont reconnus en tant que tels, la vie sociale étant posée comme finalité de la pratique humaine dans la mesure où elle est reconnue comme condition de la réalisation et de l'accomplissement de tout un chacun, ce à quoi correspondrait le communisme. Dans ce cas, la production d'un individu pour autrui et la jouissance par autrui des biens qu'il produit sont conçues comme une réalisation de la nature profonde de l'individu en tant qu'être social, c'est-à-dire que les « manifestations individuelles » de son activité correspondent à l'affirmation de sa nature véritable, à savoir sa « sociabilité humaine » (*Ibid.*, p. 33).

> Ne serait-ce aussi que lorsque je suis actif scientifiquement, etc. – une activité que je peux rarement accomplir en communauté immédiate avec d'autres – je suis *social* parce qu'actif en tant qu'*homme*. Ce n'est pas seulement le matériau de mon activité – comme la langue elle-même en laquelle le penseur est actif – qui m'est donné en tant que produit social, c'est ma *propre* existence qui *est* activité sociale pour la raison que, ce que je fais de moi-même, je le fais de moi pour la société et avec la conscience de moi-même comme d'un être social[200].

Pour Marx, peu importe la forme sous laquelle se déploie l'activité humaine, la vie sociale constitue donc toujours, au côté de la nature, une condition de la réalisation et de l'accomplissement de cette activité. Cependant, il faut noter que cette vie sociale ne constitue pas pour lui une entité à part entière qui serait dotée d'une existence propre. Elle renvoie plutôt à l'ensemble des rapports sociaux tissés et institués par les individus au fil de l'histoire et par l'entremise desquels ils se rapportent pratiquement les uns aux autres et les reproduisent à travers le déploiement même de leur activité :

> Il faut avant tout éviter de fixer la « société » comme une abstraction en face de l'individu. L'individu *est* l'être social. Son expression vitale – même si elle ne se manifeste pas sous la forme immédiate d'une expression vitale *communautaire*, accomplie en même temps avec les autres – *est* par suite une expression et une confirmation de la *vie sociale*[201].

Par ailleurs, c'est à partir de l'inscription de l'activité productive au sein de la vie sociale que cette activité emprunte une forme consciente dont la portée est universelle, où se dévoile le caractère complémentaire des trois dimensions de l'essence générique décrites ci-dessus. L'être humain possède une activité vitale consciente et universelle dans la mesure où la communauté à laquelle il se rapporte est elle-même, en pratique, universelle. Pour Marx, l'activité humaine tire donc de son rapport à la vie sociale elle-même, comme chez Hess, sa dimension consciente et universelle : « Ma conscience *universelle* est seulement la figure théorique de ce dont la communauté *réelle,* l'être social, est la figure *vivante* [...][202] ». C'est en ce sens qu'il y a pour Marx une unité de la pensée et de l'être[203]. Une unité de la pensée et

---

[200] Karl MARX, *Manuscrits de 1844*, *op. cit.*, p. 148. L'auteur souligne.

[201] *Ibid.* L'auteur souligne.

[202] *Ibid.*

[203] *Ibid.*, p. 149.

de l'activité qui constituent ensemble les deux facettes d'une même réalité, celle d'un être qui est à la fois naturel et générique et qui déploie une activité vitale consciente[204].

Cela dit, alors qu'ils rapportent tous deux le caractère conscient de l'activité humaine à la vie sociale, Marx et Hess se révèlent très peu loquaces quant aux raisons de cette adéquation. À cet égard, nous semblons ici renvoyés à l'argument de Feuerbach chez qui la pensée est comprise comme résultat de la rencontre d'autrui, à partir de laquelle s'initie chez l'individu une « conversation intérieure » sur la base de la capacité qui lui est propre à se mettre à la place d'autrui et à intérioriser le rapport je-tu. À notre avis, c'est dans le prolongement de cet argument feuerbachien, mais en reprenant par ailleurs à Hess la conception qu'il offre du genre comme ensemble effectif des pratiques de commerce à travers lesquelles les individus se rapportent les uns aux autres, que Marx affirme dans *L'idéologie allemande* : « Le langage est aussi vieux que la conscience – il *est* la conscience réelle, pratique, aussi présente pour les autres hommes que pour moi-même, et, comme la conscience, le langage naît du seul besoin, de la nécessité du commerce avec d'autres hommes[205] ». Par contre, à la différence de Feuerbach chez qui l'objet privilégié de la conscience est avant tout le genre, pour Marx, l'objet de la conscience renvoie aussi bien à la nature, à la vie sociale qu'à l'activité humaine elle-même. Contrairement à Feuerbach, la réflexivité humaine n'est donc pas limitée au niveau du savoir, consistant pour l'être humain à poser son propre genre et celui des choses environnantes comme essences, mais concerne également le niveau pratique où elle se traduit par une capacité d'auto-détermination et se comprend comme liberté :

> L'homme est un ~~être générique, non pas seulement en ce qu'il prend pour objet sien, de façon~~ pratique et théorique, le genre – aussi bien le sien propre que celui des autres choses –, mais aussi – et cela n'est qu'une autre expression pour la même chose –, en ce qu'il se rapporte à lui-même comme au genre présent et vivant, en ce qu'il se rapporte à soi comme à un être *universel* et donc libre[206].

De même, à la différence de Hess, l'activité posée comme objet de la conscience ne constitue pas l'idée par excellence en tant que résultat de l'histoire humaine. Elle constitue plutôt le

---

[204] Franck FISCHBACH, *La production des hommes, op. cit.*, p. 123.

[205] Karl MARX, « L'idéologie allemande », *loc. cit.*, p. 314.

[206] Karl MARX, *Manuscrits de 1844, op. cit.*, p. 121. L'auteur souligne.

moteur même de l'histoire. Elle correspond à cette dimension inventive de l'activité humaine qui renvoie à la réflexivité par laquelle les êtres humains transforment les formes de leur activité et de leur jouissance ainsi que les objets auxquels elles se rapportent, et parviennent de la sorte à se transformer eux-mêmes et ainsi à s'auto-déterminer.

Les trois dimensions qui caractérisent l'activité générique se révèlent donc inextricablement liées, chacune renvoyant à l'autre en spécifiant de façon complémentaire l'activité humaine en tant qu'activité dont la portée est universelle. L'universalité de l'activité humaine peut dès lors être comprise à partir du besoin qui assaille l'être humain en tant qu'être naturel mais qui, contrairement à l'animal, ne détermine pas chez lui directement son activité. Comme le souligne Fischbach, si l'activité animale se rapporte « immédiatement » à la satisfaction du besoin, l'activité humaine ne s'y rapporte quant à elle que « médiatement ». De fait, il s'agit là d'une caractéristique qui est commune aux trois dimensions dépeintes de l'essence générique[207]. D'abord, l'être humain ne pose pas seulement comme objet ce qui lui permet de satisfaire ses besoins immédiats mais pose également sa propre activité comme objet, suspendant ainsi le cours normal de celle-ci et parvenant ce faisant à la réfléchir et à la transformer. Ensuite, il ne se rapporte pas seulement aux objets spécifiques de ses besoins immédiats, mais par-delà ceux-ci à la nature entière qu'il aménage progressivement en fonction des usages qu'il détermine. Enfin, l'activité productive qu'il déploie n'assure pas seulement la satisfaction de ses propres besoins, mais également ceux d'autrui. En somme, ces trois dimensions complémentaires de l'activité humaine impliquent toutes *un dépassement de l'inscription de l'activité vitale du contexte singulier de la satisfaction immédiate du besoin et l'inscription de celle-ci au sein d'un horizon dont la portée revêt un caractère universel. L'être humain déploie une activité consciente et donc universelle en modifiant, de concert avec autrui, la nature et en parvenant, ce faisant, à explorer les potentialités que recèlent les forces naturelles dont il dispose.* Il déploie une activité universelle dans la mesure où celle-ci se révèle *ouverte sur l'horizon du possible*, à la fois comme engendrement d'un monde objectif et, de façon complémentaire, comme auto-

---

[207] Franck FISCHBACH, *La production des hommes*, *op. cit.*, p. 56. De même, selon Ricoeur, l'essence générique permet aux êtres humains de prendre « une certaine distance à l'égard de leurs besoins », dans *L'idéologie et l'utopie*, *op. cit.*, p. 71.

engendrement de soi. Voilà ce qui découle, comme le souligne Marcuse, du caractère générique des êtres humains :

> [L'être humain] peut *se comporter* librement vis-à-vis de tout étant, il n'est pas réduit à la détermination de fait de l'étant et à son rapport immédiat avec elle, il peut envisager l'étant tel qu'il est dans son essence, par-delà toute détermination de fait immédiate; il peut connaître et appréhender les *possibilités* qui résident en chaque étant; il peut mettre à l'épreuve, transformer, façonner, développer (« produire ») n'importe quel étant selon la « nature » qui lui est « inhérente »[208].

C'est donc d'une double façon et de manière complémentaire, à la fois en pensée et en pratique, que l'être humain est en mesure de dépasser le contexte singulier à partir duquel il se rapporte à l'étant : d'une part, comme chez Feuerbach, en posant par la pensée le « caractère général » des objets environnants par-delà leurs manifestations particulières et multiples et, d'autre part, en posant et actualisant en pratique les possibilités que renferment ces objets[209]. À notre avis, il s'agit là de l'articulation spécifique et originale du singulier à l'universel que l'on retrouve au sein des *Manuscrits de 1844* et qui renvoie à cette ouverture de l'activité singulière des individus sociaux à l'universel, c'est-à-dire à l'horizon historique du possible et à l'historicité inhérente au déploiement de leur activité sur la base du rapport qu'ils entretiennent envers eux-mêmes, le tout de la nature et autrui.

Pour Marx, cette capacité d'auto-engendrement des êtres humains qui repose sur le déploiement d'une activité vitale consciente est au fondement de leur histoire posée comme « acte d'engendrement conscient »[210]. Cette histoire se comprend comme une exploration des potentialités que renferment les forces naturelles dont disposent les êtres humains et qui se traduit par la détermination de nouveaux objets d'usage, de nouvelles formes de pratiques et de jouissances, et ce de concert avec autrui. C'est la raison pour laquelle l'« activité » et la « jouissance » sont toutes deux posées par Marx comme étant « sociales », c'est-à-dire qu'elles relèvent, de manière complémentaire, de l'histoire des êtres humains en tant qu'êtres

---

[208] Herbert MARCUSE, « Les manuscrits économico-philosophiques de Marx », *loc. cit.*, p. 64-65. L'auteur souligne.

[209] *Ibid.*, p. 65.

[210] Karl MARX, *Manuscrits de 1844, op. cit.*, p. 167.

génériques[211]. Si les êtres humains, comme les animaux, sont assaillis par des besoins physiologiques, les formes déterminées des objets auxquels ils se rapportent en vue de les satisfaire se transforment toutefois chez eux au fil de leur histoire, c'est-à-dire au fur et à mesure que se transforment en parallèle les formes de leur activité et de leur jouissance. Du côté objectif de la sensibilité humaine, le monde humain est donc conçu par Marx comme le résultat de l'objectivation progressive des forces essentielles qui sont inhérentes à l'activité sociale de production :

> [D]ès lors que partout [...], la réalité objective devient pour l'homme dans la société la réalité des forces essentielles de l'homme, la réalité humaine et donc la réalité de ses *propres* forces essentielles, tous les *objets* deviennent pour lui l'*objectivation* de lui-même, des objets qui confirment et réalisent son individualité, en tant que *ses* objets; c'est-à-dire qu'il devient *lui-même* objet[212].

Du côté subjectif de la sensibilité, cette réalité objective a pour corolaire le développement d'une capacité sensorielle proprement humaine :

> [C]'est seulement par la richesse, objectivement déployée, de l'être de l'homme que, pour une part, sont formés et, pour une autre part, sont engendrés la richesse de la sensibilité *humaine* subjective, une oreille musicale, un œil pour la beauté de la forme, bref, des *sens* capables de jouissances humaines, des sens qui se confirment en tant que forces essentielles *humaines*. Car ce ne sont pas seulement les 5 sens, mais aussi les sens que l'on appelle spirituels, les sens pratiques (la volonté, l'amour, etc.), en un mot : c'est le sens humain ([ou] l'humanité des sens) qui n'est engendré que par l'existence de *son* objet, par la nature humanisée[213].

Où l'on voit, d'abord, contrairement à Feuerbach, que les sens ne se limitent pas, pour Marx, aux cinq sens par lesquels les objets sont reçus par les êtres humains, mais qu'ils s'étendent aussi bien à la pensée qu'à la pratique. Et, qui plus est, où l'on constate également que les formes de l'activité sociale de production, les formes de jouissance et les objets auxquels elles se rapportent se développent de manière complémentaire, non pas *ex nihilo*, mais de proche en proche, soit à partir de formes antérieures préexistantes. L'histoire humaine renvoie donc à ce développement dialectique et complémentaire des êtres humains et du

---

[211] *Ibid.*, p. 147.

[212] *Ibid.*, p. 150. L'auteur souligne.

[213] *Ibid.*, p. 151. L'auteur souligne.

monde objectif qu'ils engendrent par leur pratique[214]. À titre d'exemple, la faculté d'audition qui est naturellement conférée à l'être humain par sa constitution organique ne s'épuise pas dans sa capacité à entendre des sons et à identifier leur provenance par le différentiel temporel que met l'onde sonore à atteindre chacune des oreilles. Cette « force essentielle » dont dispose naturellement l'être humain a été développée chez lui au fil de l'histoire pour emprunter, notamment, la forme du sens musical. Or, celui-ci se comprend comme une sensibilité à l'harmonie et à l'enchaînement des sons, et ce à travers la pratique même de la musique par l'émission d'un ensemble de sons relevant d'arrangements et d'enchaînements librement déterminés et réalisés, qui plus est, au moyen d'instruments qui relèvent eux-mêmes d'une activité de mise en forme de la matière[215].

Reposant sur l'essence générique de l'activité humaine, l'historicité des êtres humains permet donc de les distinguer des autres espèces vivantes. Cependant, l'histoire humaine n'implique pas pour autant de rupture à l'égard de la nature[216]. Pour Marx, l'histoire ne se déploie que sur la base et dans le prolongement du cours des évènements naturels. De fait, il s'agit là d'une thèse centrale des *Manuscrits de 1844* : l'identité de la nature et de l'histoire[217]. Quoiqu'ils aient une histoire, les êtres humains demeurent une partie intégrante de la nature dans la mesure où ils sont à jamais dépendants d'objets naturels extérieurs pour satisfaire leurs besoins et dans la mesure où leur activité productive ne se révèle historique que sur la base du déploiement de forces elles-mêmes naturelles. C'est en ce sens que l'histoire humaine se comprend comme une *mise en forme progressive de la nature par la mobilisation des forces naturelles dont disposent les êtres humains et par l'exploration complémentaire des potentialités qu'elles recèlent.* Conséquemment, l'histoire peut être comprise aussi bien comme une humanisation progressive de la nature que comme une naturalisation progressive des potentialités de l'agir humain. C'est pourquoi l'industrie

---

[214] Herbert MARCUSE, « Les manuscrits économico-philosophiques de Marx », *loc. cit.*, p. 79.

[215] *Ibid.* Il s'agit d'un exemple de Marx lui-même.

[216] Chez Marx, le monde humain et son histoire ne constituent pas, comme le souligne Franck Fischbach, un « empire dans un empire », l'humain n'étant un être générique que sur le fond d'une naturalité originelle : voir sa « Présentation » à : Karl MARX, *Manuscrits de 1844* , *op. cit.*, p. 58.

[217] Karl MARX, *Manuscrits de 1844, op. cit.*, p. 153.

constitue pour Marx « le dévoilement *exotérique des forces essentielles humaines*[218] », et ce même lorsque cette extériorisation s'opère, dans le cadre de la production capitaliste, sous un mode aliéné :

> La nature qui devient dans l'histoire humaine – dans l'acte d'engendrement de la société humaine – est la nature *réelle* de l'homme, et c'est pourquoi aussi la nature, telle qu'elle devient par l'industrie, même si c'est sous une forme *aliénée*, est la véritable nature *anthropologique*[219].

Dans le prolongement de cette thèse sur l'identité de la nature et de l'histoire, les sciences naturelles et les sciences humaines devraient, aux yeux de Marx, éventuellement converger afin de ne former qu'une science[220]. D'après lui, la reconnaissance de l'être humain comme être à la fois naturel et générique réalise en effet l'unité du naturalisme et de l'humanisme qu'il interprète comme un dépassement simultané de l'idéalisme et du matérialisme : « Nous voyons ici de quelle manière le naturalisme mené à son terme ou l'humanisme se distingue aussi bien de l'idéalisme que du matérialisme et est en même temps la vérité les réunissant l'un et l'autre[221] ». Sur la base de la discussion de la pensée de Hegel et de Feuerbach, nous assistons donc, dès les *Manuscrits de 1844*, à l'élaboration d'une perspective théorique novatrice fondée sur une ontologie originale qui pose l'humain comme être naturel et générique, et ce avant même la critique explicite et simultanée de ces deux auteurs que l'on retrouve dans la première des *Thèses sur Feuerbach.*

Dans les *Manuscrits de 1844*, cette posture ontologique originale s'y dévoile en filigrane à travers la double dette que Marx reconnaît aussi bien à Hegel qu'à Feuerbach. Dans un premier temps, à l'encontre de Hegel chez qui le positif repose sur la double négation, Marx reconnaît à Feuerbach le mérite d'avoir établi comme point de départ de la philosophie : « [...] le positif qui repose sur lui-même et qui est positivement fondé sur lui-même[222] ». Il s'agit ici de l'être sensible, dont Marx s'inspire abondamment. Toutefois, Marx fait subir une transformation importante à cet être sensible. En effet, il répartit d'une manière distincte ce

---

[218] *Ibid.*

[219] *Ibid.* L'auteur souligne.

[220] *Ibid.*

[221] *Ibid.*, p. 166.

[222] *Ibid.*, p. 158.

qui relève de la passivité et de l'activité. Chez Feuerbach, la passivité amalgame aussi bien le besoin que l'activité intéressée qui en découle, cette passivité renvoyant essentiellement au caractère réceptif de l'activité sensible à travers laquelle les objets extérieurs se donnent à l'être humain par la sensibilité. Inversement, toujours chez Feuerbach, l'activité constitue avant tout le propre de la pensée qui est posée comme activité désintéressée, illimitée et universelle. C'est pourquoi, la solution de Feuerbach à la philosophie hégélienne consiste à limiter la pensée par la sensibilité et donc à poser l'être humain et sa sensibilité comme point de départ de la philosophie, où l'on voit de quelle façon l'activité et la passivité se trouvent réparties chez ce dernier. Comme il l'affirme lui-même, le point de départ de la « philosophie de l'avenir » qu'il défend est :

> [L]'être *réel*, ou plutôt *le plus réel des êtres : l'homme;* qui a donc pour principe *le principe de réalité* le plus positif, qui engendre la pensée à partir de son *contraire : la matière, l'être, le sens;* qui entretient avec son objet des rapports sensibles, c'est-à-dire passifs et réceptifs, avant de le déterminer par la pensée[223].

Par contraste, la dimension passive de l'être humain ne renvoie chez Marx qu'au seul besoin, soit au manque à être qu'il ressent comme une souffrance. Par conséquent, la dimension active de l'être humain n'est plus strictement réservée à la pensée, mais recouvre désormais aussi bien la sensibilité qui relève des cinq sens que les sens dits « pratiques » et « spirituels ». Par ailleurs, ces deux derniers sens constituent pour Marx les deux facettes d'une même réalité qui renvoie à un mode d'existence proprement humain compris comme activité consciente et sociale de production dont le résultat implique un aménagement progressif de la nature[224]. Or, sur la base de cette conception de l'être humain, Marx se révèle déjà largement en rupture avec la pensée de Feuerbach. Tel qu'il en fera explicitement la critique dans *L'idéologie allemande*, l'attitude contemplative qui est préconisée par

---

[223] Ludwig FEUERBACH, *L'essence du christianisme*, p. 104. L'auteur souligne. De même, dans son texte intitulé, « Thèses provisoires pour une réforme de la philosophie », il affirme : « Dans l'intuition je suis *déterminé* par l'objet, dans la pensée c'est moi qui *détermine* l'objet ; dans la pensée, je suis *moi*, dans l'intuition non-moi. C'est seulement à partir de la *négation* de la pensée, à partir de la *détermination passive de l'objet*, à partir de la passion, à partir de cette source de tout désir et de tout besoin, que nous voyons naître la pensée vraie et objective, la philosophie vraie et objective. [...] C'est donc seulement là où l'existence s'unit à l'essence, l'intuition à la pensée, la passivité à l'activité, [...] c'est là seulement que sont la *vie* et la *vérité* », dans : « Thèses provisoires pour la réforme de la philosophie », *loc. cit.*, p. 116. L'auteur souligne.

[224] Herbert MARCUSE, « Les manuscrits économico-philosophiques de Marx », *loc. cit.*, p. 76-78.

Feuerbach pose la nature comme un donné extérieur éternel, occultant ce faisant la portée objective de l'activité humaine à travers laquelle la nature se trouve mise en forme. En effet, Feuerbach limite pour sa part l'activité sensible à la réception passive des objets qui se donnent aux êtres humains par les sens[225]. De plus, alors que seule l'activité de la pensée est conçue chez Feuerbach comme étant illimitée, l'activité sensible et objective est elle-même posée par Marx comme une activité illimitée dans la mesure où elle est ouverte sur le possible, c'est-à-dire qu'elle a une histoire qui, en parallèle à la mise en forme progressive de la nature, renvoie à l'actualisation des potentialités de l'agir humain.

Dans un deuxième temps, cette conception de l'activité productive qui est ouverte sur le possible incite en contrepartie Marx à reconnaître à Hegel le mérite d'avoir posé le travail comme modalité par laquelle se produisent eux-mêmes les êtres humains, soit « le fait qu'il saisisse l'essence du *travail* et qu'il comprenne l'homme objectif, l'homme vrai parce que réel comme le résultat de son *propre travail*[226] ». Cependant, conformément à la critique qu'il adresse à la philosophie hégélienne et qui, en s'inspirant de Feuerbach, dénonce le savoir absolu comme pensée repliée sur elle-même et coupée de l'objectivité, Hegel n'a à ses yeux conçu le travail humain que d'une manière abstraite. Chez Hegel, le travail renvoie en effet à celui qu'opère le négatif, c'est-à-dire au travail de la conscience de soi sur la conscience qui constitue, pour Marx, un « travail spirituel abstrait »[227]. En opposition, l'activité productive par laquelle s'auto-engendrent les êtres humains suppose selon Marx une véritable objectivation, une extériorisation effective qui est posée comme étant pleinement positive[228]. Autrement dit, cette objectivation n'est pas seulement, comme chez Hegel, une première négation préalable à une seconde négation par laquelle la conscience parviendrait à revenir à elle-même. La réalisation et l'accomplissement de l'activité humaine de production

---

[225] Karl MARX, « L'idéologie allemande », *loc. cit.*, p. 334-37.

[226] Karl MARX., *Manuscrits de 1844, op. cit.*, p. 163. L'auteur souligne.

[227] *Ibid.*

[228] Herbert MARCUSE, « Les manuscrits économico-philosophiques de Marx », *loc. cit.*, p. 110-11.

impliquent chez Marx une extériorisation effective comprise à la fois comme mise en forme de la nature et comme actualisation des potentialités de l'agir humain[229].

En somme, à travers cette double dette reconnue par Marx à l'endroit de Feuerbach et Hegel se dévoile déjà l'originalité de la posture ontologique qui lui est propre : *la conception de l'être humain en tant qu'être agissant dont l'activité productive qu'il déploie de concert avec autrui implique, de manière complémentaire, l'engendrement d'un monde objectif comme mise en forme de la nature et l'auto-engendrement parallèle de soi par l'exploration des potentialités inhérentes aux forces naturelles dont il dispose.*

2.6. Conclusion

Contrairement à l'esprit hégélien qui est posé en définitive comme instance première et agissante et auquel se trouve subordonnées les figures de la conscience et les consciences singulières comme vecteurs de son auto-développement effectif; contrairement au genre qui, tout en étant proposé par Feuerbach comme une alternative anthropologique à l'esprit hégélien, tend par moment à être hypostasié de telle sorte que les individus y semblent subordonnés en étant agis par les prédicats qui lui sont propres; Marx évite pour sa part d'hypostasier l'universel et d'en faire une entité transcendante, qu'il s'agisse de l'esprit, du genre ou de la société. La conception qu'il offre de l'universel est en grande partie imputable à l'influence de Hess où l'universel se trouve d'abord posé comme changement incessant qui caractérise la vie singulière et, ensuite, comme ensemble des pratiques de commerce effectives à travers lesquelles les individus se rapportent les uns aux autres. Du moins, la lecture hessienne de Feuerbach permet-elle d'éclairer le sens particulier que Marx confère aux concepts qu'il emprunte à Feuerbach dans les *Manuscrits de 1844*, à savoir les concepts d'être sensible et d'être générique. En comparaison à Feuerbach, les « forces essentielles » des êtres humains ne sont pas posées comme prédicats du genre – tels que l'amour, la volonté, la raison –, qui animeraient de l'intérieur les individus et sur lesquelles ces derniers

---

[229] Voir la « Présentation » de Franck Fischbach dans : Karl MARX.. *Manuscrits de 1844. op. cit.*. p. 27.

n'auraient aucune emprise. Ces forces sont posées par Marx comme des « dispositions » ou des « aptitudes » inhérentes à l'être humain qui peuvent être mobilisées par lui et subordonnées à sa volonté étant donné la réflexivité qui caractérise l'activité consciente qu'il déploie. Ainsi, chez Marx, l'universalité qui caractérise l'essence générique de l'être humain renvoie à l'ouverture de son activité productive sur l'horizon historique du possible, c'est-à-dire à la dimension inventive de son agir en tant qu'il déploie une activité consciente et réflexive, se révélant de la sorte en mesure de développer de nouveaux objets d'usage auxquels correspondent de nouvelles formes de pratiques et de jouissances sociales. Sur la base du rapport de l'être humain à lui-même, au tout de la nature et à autrui, le caractère universel de son activité renvoie ainsi à son historicité.

Cela dit, cette conception de l'essence générique se déploie sur le fond d'une naturalité originelle, l'être humain étant préalablement posé par Marx comme un être naturel, à la fois passif et actif. En tant qu'être à la fois naturel et générique, l'être humain déploie donc une activité productive qui consiste, d'une part, dans l'objectivation effective des forces naturelles dont il dispose à travers une mise en forme de la nature et, d'autre part, dans l'exploration parallèle des potentialités que recèlent les forces naturelles dont il dispose et qui se traduit par un auto-engendrement de soi des êtres humains. Dans cet ordre d'idées, l'histoire humaine se comprend comme une auto-détermination progressive des êtres humains sur le fond d'une naturalité originelle qui prolonge et étend celle-ci au tout de la nature. Elle renvoie à la mise en forme progressive de nouvelles conditions de l'agir et au développement progressif de nouvelles formes de l'agir à partir des conditions et des formes de l'agir historiquement déterminées. Ainsi, si les êtres humains reconnaissent leur essence générique dans cette nature qu'ils mettent en forme, ce n'est pas, comme le suggère Henry, parce que le genre humain hypostasié s'y objective afin de s'y reconnaître lui-même – reproduisant de cette façon la conception hégélienne de l'histoire –, mais plutôt parce qu'ils y constatent l'extériorisation effective des potentialités développées de leur agir.

CHAPITRE III

LA PRODUCTION COMME MANIÈRE DE VIVRE HISTORIQUEMENT DÉTERMINÉE : EXPRESSIVITÉ ET NORMATIVITÉ DE L'AGIR HUMAIN

Pour un ensemble de courants marxistes, il est d'usage d'opposer les textes de jeunesse de Marx à ses textes de maturité. Pour cause, l'effort théorique déployé dans les premiers se présente surtout sous la forme de dialogues philosophiques et critiques s'inscrivant au sein des débats propres à l'idéalisme allemand, en grande partie caractérisés par l'opposition entre vieux et jeunes hégéliens, alors que la perspective théorique des seconds prend davantage la forme d'un dialogue critique dirigé vers l'économie politique, en outre considérés par plusieurs comme étant fondateurs d'une nouvelle science : le « matérialisme historique » qui serait fondé sur la philosophie que constitue le « matérialisme dialectique »[1]. Cette dichotomie introduite dans le parcours intellectuel de Marx s'explique en grande partie par la parution tardive de ses textes de jeunesse. En effet, les fondements du marxisme dit « orthodoxe » furent établis dans le premier tiers du XX^{e} siècle en l'absence des textes de jeunesse de Marx, en particulier des *Manuscrits de 1844* et de *L'idéologie allemande* qui ne furent publiés qu'en 1932. Il en résulta ainsi une lente et difficile réception de ces textes qui détonaient à plusieurs égards avec l'interprétation « officielle » de la pensée de Marx. Ces difficultés s'expliquent par le contexte politique qui était propre aux années 1930. D'une part,

---

[1] Cette interprétation est caractéristique du marxisme que l'on peut désigné comme « orthodoxe », en particulier sous la version du « diamat » comme doctrine officielle élaborée sous l'Union soviétique de Staline : voir Étienne BALIBAR, *La philosophie de Marx*, Paris : La Découverte, Coll. « Repères », 2010, p. 3-5 ; Éric PINEAULT, « Quelle théorie critique des structures sociales du capitalisme avancé ? », *loc. cit.*. p. 114. En ce qui concerne la doctrine du « diamat » elle-même, voir notamment Nikolai I. BUKHARIN, *La theorie du materialisme historique : manuel populaire de sociologie marxiste*, Paris : Anthropos, 1971.

le communisme constituait pour plusieurs marxistes la seule alternative politique viable à la montée du nazisme, si bien qu'il en résulta une certaine crispation autour de l'interprétation orthodoxe de la pensée de Marx. D'autre part, le règne de Staline, légitimant la toute-puissance de son régime sur l'idée de « dictature du prolétariat », fut le théâtre d'un ensemble de purges qui emportèrent nombre de résistants et intellectuels soviétiques hétérodoxes, si bien qu'une critique des formes existantes du communisme semblait s'imposer pour plusieurs autres marxistes[2]. Dans ce contexte, la réception des textes de jeunesse se polarisa principalement sous deux tendances distinctes[3]. D'un côté, plusieurs marxistes orthodoxes rejetèrent d'emblée ces textes jugés trop philosophiques en prétextant que Marx n'avait tout simplement pas encore fondé la science dont on lui attribuait les mérites. De l'autre, d'autres marxistes plus hétérodoxes accueillirent avec enthousiasme ces textes qui ébranlaient certains dogmes centraux de l'interprétation « officielle » de la pensée de Marx, notamment sur la base de la posture humaniste qu'on retrouve dans les *Manuscrits de 1844* ainsi que la critique du communisme « brut », à partir de quoi il était possible de questionner le régime de Staline qui prétendait incarner son héritage politique[4].

En France, les débats entourant les textes de jeunesse de Marx furent d'abord timidement initiés par les travaux d'August Cornu et, ensuite, de façon plus marquée par la série de cours donnés par Alexandre Kojève qui, portant avant tout sur la pensée de Hegel, intégrèrent néanmoins les *Manuscrits de 1844* nouvellement parus, établissant entre Hegel et le jeune Marx de nombreux parallèles. Cela dit, les débats ne s'emballèrent véritablement que dans le milieu des années 1960, avec la parution du livre de Louis Althusser, *Pour Marx*, suivi quelques mois plus tard par l'ouvrage collectif qu'il dirigea, *Lire le Capital*. Dans ces deux ouvrages, Althusser cherche à rendre compte des textes de jeunesse de Marx en les

---

[2] À cet effet, il n'est pas anodin de mentionner que l'intellectuel soviétique à qui l'on doit la première publication intégrale de *L'idéologie allemande* et celle des *Manuscrits de 1844*, David Riazanov, responsable de la première MEGA, fut arrêté en 1931 et exécuté en 1938, sous ordre de Staline. Arrêté pour « raisons politiques », l'édition et son interprétation de *L'idéologie allemande* furent retenues parmi les éléments à charge pesant contre lui. Voir : Isabelle CARO, « Préface à l'édition de 2012 », dans Karl MARX et Friedrich ENGELS, *L'idéologie allemande*, Paris : Éditions sociales, 2012, p. P.

[3] Jürgen HABERMAS, *Théorie et pratique*, Tome II, Paris : Payot, 1975, p. 165-68.

[4] Voir en particulier, pour ce qui est de l'École de Francfort, la réaction de Herbert MARCUSE, « Les manuscrits économico-philosophiques de Marx », *loc. cit.*, p. 41-120 ; *Raison et révolution : Hegel et la naissance de la théorie sociale*, Paris : Éditions de Minuit, Coll. « Le sens commun », 1960, p. 318-71.

soumettant eux-mêmes au matérialisme historique, en retournant ainsi contre Marx lui-même la science dont on lui attribuait la fondation : « [...] il fallait appliquer à Marx même *les concepts théoriques marxistes* dans lesquels peut être pensée la réalité des formations théoriques en général (idéologie philosophique, science)[5] ». Recourant pour ce faire aux concepts de « problématique » et de « coupure épistémologique », Althusser répartit l'ensemble des ouvrages de Marx en quatre périodes distinctes : les textes de jeunesse (1840-1844), de coupure (1845), de maturation (1845-1857) et de maturité (1857-1883)[6]. D'après lui, le moment charnière se situe en 1845 avec l'écriture des *Thèses sur Feuerbach* et *L'idéologie allemande,* par lesquels Marx aurait opéré une rupture à l'égard de la problématique caractéristique de l'idéalisme allemand pour fonder une nouvelle problématique conçue comme nouvelle « discipline d'investigation scientifique »[7]. Cette rupture correspondrait donc au passage d'une problématique à une autre, c'est-à-dire à la transformation du « champ structuré » à l'intérieur duquel se déployait la pensée de l'époque, celui-ci étant défini comme une totalité formée de questions, de problèmes et d'objets privilégiés, impliquant par ailleurs des réponses relativement déterminées[8].

Pour Althusser, la rupture opérée par Marx s'explique par la mise en rapport de son parcours intellectuel à son contexte sociohistorique. La problématique caractéristique de l'idéalisme allemand se comprend pour lui à partir du retard politique de l'Allemagne vis-à-vis la France et de son retard économique vis-à-vis l'Angleterre. Ainsi, le « sous-développement » politique et économique de l'Allemagne aurait été artificiellement comblé par un « surdéveloppement » de la pensée philosophique[9]. Ce faisant, l'idéalisme allemand se serait arrogé des objets étrangers à sa propre réalité historique en rapport à laquelle il se révélait donc en grande partie déconnecté, prenant ainsi la forme d'un « développement

---

[5] Louis ALTHUSSER, *Pour Marx*, *op. cit.*, p. 24. L'auteur souligne.

[6] *Ibid.*, p. 26-27.

[7] *Ibid.*, p. 60.

[8] *Ibid.*, p. 64 ; « Du "capital" à la philosophie de Marx », dans Louis ALTHUSSER (dir.), *Lire le Capital*, Paris : PUF, Coll. « Quadrige », 1996, p. 19.

[9] Louis ALTHUSSER, *Pour Marx, op. cit.*, p. 72-73.

idéologique aliéné[10] ». Dans ce contexte, le passage opéré par Marx à une nouvelle problématique aurait résulté de la rencontre d'un intellectuel doté d'une capacité d'abstraction nécessaire à la fondation d'une nouvelle science[11] – ce que lui aurait procuré sa formation en philosophie allemande et, en particulier, la lecture approfondie de Hegel – avec une double réalité historique. Cette dernière renvoie, d'une part, à la découverte de la réalité qui fut « déformée » par l'idéologie propre à l'idéalisme allemand et dont Marx aurait pris connaissance en retournant, « en deçà » de Hegel, aux auteurs et ouvrages commentés par ce denier et, de l'autre, à la découverte au cours de ses exils d'une réalité inédite et donc ignorée par ce discours « idéologique », à savoir la lutte de classes[12]. La découverte de cette double réalité historique enfouie sous la couche « idéologique » que constituait l'idéalisme allemand aurait donc permis à Marx d'opérer le passage d'une problématique à une autre. Or, cette interprétation althussérienne tend à radicaliser la dichotomie introduite dans le parcours intellectuel de Marx, opposant de façon tranchée ses textes de jeunesse à ses textes de maturité. Les premiers furent ainsi rattachés au discours idéologique caractéristique de l'idéalisme allemand dans la mesure où ils s'inscrivaient selon Althusser au sein d'une problématique qui ne détenait pas les moyens de se réfléchir elle-même[13]. En contrepartie, les seconds furent rattachés à une nouvelle problématique marquant l'avènement d'une science à part entière en ce sens où elle possédait quant à elle les moyens conceptuels de rendre compte de ses propres conditions de possibilité[14].

Or, est-il véritablement judicieux d'opposer de façon aussi tranchée les textes de jeunesse de Marx à ses textes de maturité ? Cette polarisation ne risque-t-elle pas de masquer certaines correspondances entre les premiers et les seconds, voire d'occulter dans les seconds la permanence de considérations philosophies élaborées dans les premiers ? Comme le remarque Étienne Balibar, le parcours intellectuel de Marx est certes marqué par un ensemble d'« oscillations » qui se rattachent d'après lui à la façon dont il pratiquait la philosophie, ne

---

[10] *Ibid.*, p. 73. L'auteur souligne.

[11] *Ibid.*, p. 82.

[12] *Ibid.*, p. 78.

[13] *Ibid.*, p. 66.

[14] *Ibid.*, p. 31.

parvenant jamais, peut-être volontairement, à l'élaboration d'un système théorique complet et définitif[15]. Ainsi, l'ensemble des notes et ouvrages de Marx, souvent laissés en plans ou incomplets, sont parcourus par de nombreuses ruptures, Balibar allant même jusqu'à qualifier cet intellectuel de « philosophe de l'éternel recommencement »[16]. Cela dit, nous sommes d'avis que l'œuvre de Marx comporte par ailleurs d'indéniables continuités, et ce particulièrement en ce qui concerne les aspects d'ordre ontologique identifiés au chapitre précédent. En effet, comme nous chercherons à le montrer, ce qui est posé comme réalité première dans les *Manuscrits de 1844*, à savoir le mode d'existence des êtres humains compris comme activité de mise en forme de la nature et d'autoproduction de soi des individus en société, demeure une préoccupation centrale de la pensée de Marx jusqu'au *Capital.* Malgré d'indéniables ruptures quant aux concepts employés pour désigner cette réalité, de même qu'en ce qui concerne la perspective théorique adoptée pour en réaliser l'étude, ces considérations ontologiques constituent à notre avis une constante de son œuvre. Elles firent l'objet d'un approfondissement et d'un enrichissement continus au fil de son parcours intellectuel, des *Manuscrits de 1844* jusqu'au *Capital*, en passant par les *Thèses sur Feuerbach*, *L'idéologie allemande* et les *Manuscrits de 1857-1858*.

3.1. Les *Thèses sur Feuerbach* : la réalité comme activité sensible et comme ensemble de rapports sociaux

La posture ontologique qui prend forme dans les *Manuscrits de 1844*, observable à la double reconnaissance de dette manifestée par Marx à l'endroit de Hegel et Feuerbach, se confirme de façon explicite dans un texte écrit l'année suivante, les *Thèses sur Feuerbach.* De prime abord, ce texte a toute l'apparence d'un règlement de compte à l'endroit de la philosophie feuerbachienne. En effet, après avoir côtoyé de près la pensée de Feuerbach et s'en être largement inspiré, Marx semble avoir senti le besoin d'établir un bilan critique quant

---

[15] Étienne BALIBAR, *op. cit.*, p. 5-7.

[16] *Ibid.*, p. 7.

à l'apport de ce matérialisme à l'égard des questions qui l'intéressaient[17]. Ainsi, Marx jeta sur papier, dans un style donnant l'impression d'une certaine précipitation – sous la forme de onze aphorismes très succincts, denses et intimement imbriqués –, quelques intuitions fondamentales quant à la perspective qu'il chercherait à approfondir dans un avenir rapproché : celle d'un « nouveau » matérialisme annonce-t-il dans ce texte, celle d'un matérialisme « pratique » affirmera-t-il quelques mois plus tard dans *L'idéologie allemande*[18]. Toutefois, malgré ce que laisse entendre le titre, il n'est toutefois pas seulement question du matérialisme de Feuerbach ou, plus précisément, si celui-ci est soumis à la critique, c'est par le recours à certains aspects de l'idéalisme hégélien, et vice-versa[19]. De fait, Marx joue l'une contre l'autre les postures ontologiques respectives de Feuerbach et Hegel, le premier posant la réalité comme être sensible et le second comme pensée en mouvement, Marx cherchant quelque part entre ces deux auteurs à déterminer sa propre voie en établissant pour ce faire sa propre posture ontologique. Cela dit, ce qui en résulte ne constitue pas un simple compromis accommodant (un peu de ceci et un peu de cela)[20], mais bel et bien l'établissement d'une ontologie originale qui vise un dépassement simultané du matérialisme et de l'idéalisme[21]. De même, ce texte aborde de front un ensemble de dichotomies que Marx cherche également à dépasser et que se partageaient entre eux, sous des formes et en

---

[17] Ce texte est communément désigné sous le titre de *Thèses sur Feuerbach* à la suite de Engels qui, en 1888, le dénomma de la sorte alors qu'il en assura pour la première fois la publication, sous une forme modifiée, en annexe à l'un de ses propres ouvrages, *Ludwig Feuerbach et la fin de la philosophie classique allemande*. Cela dit, le caractère critique de ce texte en rapport au matérialisme de Feuerbach serait sans doute rendu plus judicieusement avec une traduction plus littérale du titre, « *Ad Feuerbach* », c'est-à-dire : « Sur Feuerbach », « À propos de Feuerbach » ou même « Contre Feuerbach ». Voir : Florence WOLF, « La question de l'humain après Marx », *Actuel Marx*, no. 21, 2003, p. 12, en ligne à : http://actuelmarx.u-paris.fr/alp0021.htm.

[18] Karl MARX, « L'idéologie allemande », *loc. cit.*, p. 334.

[19] Pierre MACHEREY, *Marx 1845 : les « thèses » sur Feuerbach*, Paris : Éditions Amsterdam, Coll. « Amsterdam-Poches », 2008, p. 45.

[20] Contrairement à l'interprétation du rapport de Marx à Feuerbach et Hegel cultivé par le matérialisme historique, à savoir qu'il aurait tout simplement repris la posture matérialiste du premier à laquelle il aurait adjoint l'idée de dialectique propre à Hegel.

[21] Étienne BALIBAR, *op. cit.*, p. 18 ; Franck FISCHBACH, *L'être et l'acte : enquête sur les fondements de l'ontologie moderne de l'agir*, Paris : Librairie philosophique J. Vrin, Coll. « Histoire de la philosophie », 2002, p. 134-35 ; Pierre MACHEREY, *op. cit.*, p. 43.

proportions variées, le matérialisme et l'idéalisme : l'opposition entre sujet et objet, individu et société, liberté et déterminisme, théorie et pratique, etc[22].

Dans un commentaire détaillé portant sur les *Thèses sur Feuerbach*, Pierre Macherey montre que celles-ci se divisent en deux mouvements d'ensemble : le premier s'étend de la première à la cinquième thèse et le second de la sixième à la onzième[23]. Dans le premier mouvement, nous assistons à l'élaboration d'une ontologie qui, par l'entremise d'une critique de Feuerbach et Hegel, pose la réalité comme activité humaine à la fois subjective et objective ou encore comme *praxis*. Dans le second, nous assistons à un ensemble de précisions critiques entourant le concept de genre par lequel se trouve définie l'essence humaine chez Feuerbach et à laquelle Marx oppose une conception effective comme « ensemble des rapports sociaux » historiquement institués. D'un mouvement à l'autre, un certain « *leitmotiv* » permet toutefois d'assurer selon Macherey l'unité d'ensemble des onze thèses, à savoir l'idée de « transformation » (*Veränderung*) ainsi que d'« auto-transformation » (*Selbstveränderung*) propre à la réalité posée par Marx à la fois comme *praxis* humaine et comme ensemble des rapports sociaux[24]. Dans cette perspective, alors même que le concept de genre s'y trouve explicitement condamné par Marx, ce texte constitue néanmoins la confirmation d'un ensemble de résultats auxquels Marx était déjà parvenu en 1844 en définissant l'être humain comme être naturel et générique, c'est-à-dire en posant son mode d'existence comme être actif et social dont l'activité résulte aussi bien dans une mise en forme de la nature que dans l'exploration des potentialités que recèlent les forces naturelles dont il dispose. Du moins, c'est ce que nous chercherons à montrer en nous attardant principalement à la première et à la sixième thèse pour ensuite conclure sur la troisième et la onzième des *Thèses sur Feuerbach*.

Dans la première thèse, Marx passe en revue, tour à tour, les insuffisances respectives du matérialisme et de l'idéalisme afin d'établir sa propre conception de la réalité en tant qu'« activité sensiblement humaine », à la fois subjective et objective. L'enjeu central porte

---

[22] Pierre MACHEREY, *op. cit.*, p. 142 et 152.

[23] *Ibid.*, p. 37, 138 et 171.

[24] *Ibid.*, p. 70, 130 et 220.

ici sur la compréhension du sensible non dans la perspective d'une passivité ou d'une réceptivité originelle, comme chez Feuerbach, mais en tant qu'activité. En d'autres mots, Marx rejette l'« intuition sensible » de Feuerbach au profit de l'« activité sensible ». En effet, c'est ce qu'il affirme d'entrée de jeu :

> Ce qui fait le défaut principal de toute la tradition antérieure du matérialisme, y compris sa version feuerbachienne, c'est que l'objet, la réalité, sensibilité, n'y est appréhendé que dans la forme de *l'objet* ou de *l'intuition* ; mais non en tant qu'*activité sensiblement humaine*, *praxis*, non (en tant que) subjective[25].

Aux yeux de Marx, le problème central porte donc sur la nature de la réalité posée par le matérialisme et qui renvoie, chez Feuerbach, à l'être sensible. Or, celui-ci amalgame comme nous l'avons vu une signification à la fois ontique et ontologique, c'est-à-dire qu'il renvoie aussi bien à l'« objet » qui est livré à l'être humain par l'intermédiaire des sens qu'à l'être humain lui-même en ce qu'il est doté d'« intuition » sensible. Plus précisément, Marx insiste ici sur le volet ontologique qu'il cherche à mettre au jour et à distinguer du volet ontique, soit l'ouverture subjective et active des êtres humains sur la nature environnante. Davantage, c'est la « réalité » elle-même qui renvoie pour Marx à cette sensibilité humaine, mais seulement dans la mesure où celle-ci est comprise comme activité subjective. Que cette activité sensible soit subjective, voilà ce que précise la fin de la phrase citée, quoique sous une formule litigieuse. En effet, une traduction littérale prendrait la forme suivante, à savoir que, dans le matérialisme, la réalité n'est saisie « que dans la forme de l'*objet* ou de l'*intuition* ; non en tant qu'*activité sensiblement humaine*, *praxis*, non subjective[26] ». Il y a ici une indéniable difficulté de traduction quant à savoir si la négation précédant l'adjectif « subjectif » se rapporte ou non à la « *praxis* » qui semble elle-même posée comme synonyme d'« *activité sensiblement humaine* », d'où il en découlerait, étant donnée la négation, que cette activité n'aurait rien de subjectif. Or, il semble plutôt que nous soyons ici en présence d'une simple omission, procédé courant en langue allemande afin d'éviter la répétition, si bien que la

---

[25] Nous référons à la traduction de Pierre Macherey des *Thèses sur Feuerbach*, contenue dans l'ouvrage cité ci-dessus, sous le titre « Ad Feuerbach ». Cette traduction est très près du texte allemand, si bien qu'à défaut d'être littéraire, elle a toutefois le mérite d'être littérale : dans *Ibid.*, p. 13-15. L'auteur souligne.

[26] *Ibid.*, p. 13.

phrase doit plutôt être entendue en sens inverse, comme le précise Macherey[27], à savoir que la réalité n'est appréhendée par le matérialisme « que dans la forme de l'*objet* ou de l'*intuition* ; mais non en tant qu'*activité sensiblement humaine*, [en tant que] *praxis*, non [en tant qu'activité] subjective[28] ».

Dans la seconde phrase, Marx poursuit en affirmant que dans la mesure où le matérialisme n'a pas reconnu le caractère actif et subjectif du sensible et n'a donc pas davantage été en mesure de poser cette activité sensible comme réalité, l'idéalisme a pour sa part développé cette dimension de la réalité qu'est l'activité, mais, ajoute-t-il d'emblée, seulement de façon abstraite : « Conséquence : le côté *actif* développé en opposition au matérialisme sous une forme abstraite par l'idéalisme qui, naturellement, ne connaît pas l'activité sensible, effective, comme telle[29] ». Autrement dit, si l'activité sensible revêt, selon Marx, un caractère subjectif, cela n'épuise toutefois pas la nature de celle-ci. On ne saurait dès lors conclure de cette première thèse, comme le fait Henry, que Marx pose ici une réalité « radicalement subjective » qui exclurait hors d'elle toute forme d'objectivité[30]. Au contraire, c'est précisément ce que nous indique la suite du texte, alors que Marx insiste sur la portée objective de l'activité sensiblement humaine : « Feuerbach veut des objets sensibles effectivement distincts des objets de pensée : mais l'activité humaine elle-même, il ne l'appréhende pas en tant qu'activité *objective*[31] ». Où l'on voit que si Marx reproche à l'idéalisme de ne pas reconnaître la portée « effective » de l'activité sensiblement humaine, il en va de même en ce qui concerne le matérialisme de Feuerbach qui n'en reconnaît pas davantage la portée « objective », c'est-à-dire en tant qu'elle consiste dans une *mise en forme effective de la nature*. Or, s'il en est ainsi, c'est encore une fois que le matérialisme de

---

[27] *Ibid.*, p. 51.

[28] Karl MARX, « Ad Feuerbach », *loc. cit.*, p.13. À partir de la traduction de Macherey, nous ajoutons ici librement, entre crochets, quelques précisions, c'est-à-dire les omissions en question.

[29] *Ibid.*, p. 13. L'auteur souligne.

[30] C'est précisément à partir de la lecture de cette thèse que Henry pose la réalité chez Marx comme « praxis » en tant que subjectivité radicale inhérente à l'activité déployée par une multitude d'individus : Michel HENRY, *op. cit.*, p. 324. Il en vient même, à partir de cette thèse, à projeter cette réalité ainsi définie à l'ensemble de l'œuvre de Marx comme fondement du réel sous-jacent à la problématique qui l'occupera à ses yeux jusqu'à sa mort : *Ibid.*, p. 363.

[31] Karl MARX, « Ad Feuerbach », *loc. cit.*, p. 13. L'auteur souligne.

Feuerbach tend à occulter le caractère actif qui, aux yeux de Marx, est inhérent à la sensibilité humaine. Marx insiste donc cette fois sur le volet ontique de cette activité sensible, à savoir que l'objet auquel se rapporte l'activité humaine n'est pas reçu passivement, comme chez Feuerbach, ou créé abstraitement, comme chez Hegel, il est plutôt le produit d'une extériorisation effective et objective de l'activité humaine. C'est en ce sens que la réalité renvoie selon Marx à la *sensibilité*, mais en tant qu'elle est *posée comme activité à la fois subjective et objective*. D'ailleurs, comme on l'a vu, tout en s'inspirant directement de Feuerbach dans les *Manuscrits de 1844*, Marx avait déjà tendance à inclure parmi les « forces essentielles » propres aux êtres humains, non seulement les cinq sens qui se caractérisent par leur réceptivité, mais aussi les sens « pratiques » et « spirituels »[32]. Or, voilà précisément ce qui lui apparaît désormais clairement constituer une insuffisance inhérente au matérialisme de Feuerbach, c'est-à-dire de ne pas comprendre, comme il le dit explicitement dans la cinquième thèse, la « sensibilité comme activité humainement sensible *pratique*[33] ». Il réitérera d'ailleurs plus loin cette critique en qualifiant la philosophie de Feuerbach, dans la neuvième thèse, de « matérialisme qui ne comprend pas la sensibilité comme activité pratique[34] ».

Revenons un peu en arrière. Feuerbach, affirme Marx, « veut des objets sensibles [...] distincts des objets de pensée[35] », en ce sens où il a voulu prémunir la pensée humaine contre les dérives pouvant découler de la capacité d'abstraction qui lui est propre en tant qu'activité illimitée, et ce en affirmant la nécessité de limiter celle-ci aux objets préalablement donnés par la sensibilité humaine. Qui plus est, sur la base de cette capacité d'abstraction inhérente à la pensée humaine, Feuerbach concevait la finalité de la philosophie dans le fait de chercher à poser les genres des objets sensibles par-delà leurs manifestations éparses et individuelles. Cette activité philosophique, conçue comme activité désintéressée, lui apparaissait constituer l'activité humaine par excellence, étant posée comme activité « authentique ». Et, il opposait celle-ci à l'activité pratique, une activité jugée intéressée en ce qu'elle est motivée par le

---

[32] Karl MARX, *Manuscrits de 1844, op. cit.*, p. 151.

[33] Karl MARX, « Ad Feuerbach », *loc. cit.*, p. 14. L'auteur souligne

[34] *Ibid.*, p. 15.

[35] *Ibid.*, p. 13.

besoin ou l'intérêt personnel. Malgré ce que nous avons dit plus haut, Feuerbach reconnaissait donc bel et bien, par moments seulement, un aspect pratique au sensible. Cela dit, puisqu'il concevait cette pratique comme étant motivée par le besoin, il assimilait celle-ci à la part passive de l'être humain, dans le prolongement de laquelle se donnent à l'être humain les objets sensibles extérieurs[36]. Chez Feuerbach, la théorie se trouve donc opposée à la pratique, la première étant valorisée comme activité contemplative et désintéressée, la seconde dévalorisée comme pratique entachée par le besoin ou l'intérêt personnel, ce que dénonce précisément Marx dans la suite du texte : « En conséquence, dans *L'Essence du christianisme,* il considère seulement comme authentiquement humaine l'attitude théorique, cependant que la praxis est saisie et fixée seulement dans sa forme d'apparition sordidement juive[37] ». Or, l'activité intéressée qui se trouve dévalorisée par Feuerbach n'a pourtant, aux yeux de Marx, rien d'éternel. Pour ce dernier, comme nous le verrons dans la sixième thèse, elle renvoie à la forme qu'emprunte l'activité humaine au sein d'un contexte sociohistorique déterminé, à savoir la société civile bourgeoise où les individus se rapportent effectivement les uns aux autres sur la base de leurs seuls intérêts personnels.

Cette opposition entre la théorie et la pratique chez Feuerbach en implique une autre, celle du subjectif et de l'objectif, le premier renvoyant à l'intériorité de la vie humaine comme déploiement d'une pensée illimitée cherchant à poser des genres et, le second, à l'extériorité de la vie humaine en tant qu'elle pose par la sensibilité des objets extérieurs sur la base des besoins qui lui sont propres. En somme, Feuerbach ne reconnaît ni la complémentarité de la théorie et de la pratique – thématisée par Marx dans la quatrième thèse comme « dédoublement » d'une même réalité[38] –, ni le caractère à la fois subjectif et objectif de l'activité humaine. Il tend en effet à poser la nature et ses objets en extériorité à l'égard des êtres humains et en rapport auxquels la philosophie devrait ensuite chercher à en établir les genres posés comme étant éternels. Qui plus est, ces objets sensibles, dans leurs

---

[36] À cet égard, nous avons vu dans les *Manuscrits de 1844* comment Marx redistribue la part passive et active de la vie humaine, la première se limitant strictement au besoin, la seconde étant rapportée aux sens, à l'activité pratique et à la pensée.

[37] Karl MARX, « Ad Feuerbach », *loc. cit.*, p. 13-14.

[38] *Ibid.*, p. 14.

manifestations éparses et individuelles, se livreraient tels quels à la sensibilité des êtres humains, ceux-ci accédant directement aux objets extérieurs par une sorte « d'union mystique avec la réalité de la chose considérée[39] », commente Macherey, ou encore par l'entremise d'un rapport « fusionnel » ou « extatique » entretenu à l'égard des choses environnantes. En conséquence, Feuerbach n'a somme toute apporté à la philosophie hégélienne qu'une solution épistémologique qui est limitée au niveau de la pensée, cherchant à établir les conditions de validité d'une connaissance vraie, mais en occultant toutefois la réalité pratique à partir de laquelle peut être comprise, selon Marx, une pensée abstraite comme celle de Hegel, cette réalité pratique étant par ailleurs elle-même condamnée en bloc par Feuerbach comme activité entachée par l'intérêt personnel. Enfin, en opposant la théorie à la pratique de même que le subjectif à l'objectif, Feuerbach a donc échoué selon Marx à reconnaître la portée révolutionnaire de l'activité humaine, à partir de laquelle les problèmes et oppositions inhérentes à la théologie et à la philosophie hégélienne pourraient trouver une solution définitive. D'où la façon dont Marx conclue la première thèse : « En conséquence, il ne saisit pas la signification de l'activité "révolutionnaire", pratique-critique[40] ». Non pas que la solution à la pensée abstraite serait exclusivement « pratique » – comme sortie ou fin de la philosophie –, mais en ce sens où elle implique également, comme nous le verrons en abordant la onzième thèse, une activité théorique dont la portée serait « critique ».

En somme, remarque Macherey, le matérialisme de Feuerbach se présente comme une « philosophie du donné »[41], une philosophie qui conçoit l'objectivité seulement comme une réalité extérieure et inaltérée par l'activité sensible qui s'y rapporte, méconnaissant ce faisant la portée objective de la sensibilité posée comme une activité qui parvient à s'extérioriser de manière effective en opérant une mise en forme de la nature. Autrement dit, il s'agit d'un matérialisme « contemplatif » auquel Marx opposera un matérialisme « pratique »[42]. En ce sens, les résultats de la philosophie feuerbachienne se situent en quelque sorte en deçà de la philosophie hégélienne, renouant avec l'opposition du sujet et de l'objet que Hegel avait

---

[39] Pierre MACHEREY, *op. cit.*, p. 49.

[40] *Ibid.*, p. 14.

[41] *Ibid.*, p. 55.

[42] *Ibid.*, p. 42.

précisément cherché à dépasser. En contrepartie, si l'idéalisme hégélien a, quant à lui, posé l'unité du sujet et de l'objet, il ne l'a fait selon Marx que de façon « abstraite », comme il en faisait déjà état dans les *Manuscrits de 1844*. En effet, Hegel pose cette unité seulement comme résultat du mouvement de la pensée, dans l'ordre exclusif du savoir qu'il ne quitte selon Marx à aucun moment[43]. Ainsi, le point de départ de la *Phénoménologie de l'Esprit* est précisément l'opposition et la tension entre sujet et objet, l'ensemble du mouvement de la pensée relevant de leur inadéquation, et ce jusqu'à ce que la pensée comme sujet parvienne à se poser elle-même comme objet, se reconnaissant ainsi telle qu'elle est en elle-même comme mouvement constitué par ces deux termes. Chez Hegel, l'unité du sujet et de l'objet n'est donc opérée qu'au sein même de la pensée, échouant ce faisant, tout comme le matérialisme de Feuerbach, à reconnaître le caractère « effectif » et la portée « objective » de l'activité sensiblement humaine. Voilà donc la dichotomie fondamentale, commune au matérialisme et à l'idéalisme, que Marx cherche à dépasser dans cette première thèse en posant la réalité comme activité humaine à la fois subjective et objective ou encore comme *praxis*. Comme le souligne Macherey :

> [L]a *praxis* se tient à l'articulation de l'objectivité et de la subjectivité et les fait communiquer ; elle représente le processus par lequel l'objet, au lieu d'être donné tout fait, se prête à la prise exercée à son égard par l'activité d'un sujet qui le transforme et qui investit son être de sujet dans ce mouvement de transformation[44].

Ainsi, Marx reprend ici une idée déjà mise de l'avant dans les *Manuscrits de 1844*, à savoir que la nature « n'est ni objectivement, ni subjectivement présente de façon immédiatement adéquate à l'être humain[45] ». C'est-à-dire que la portée objective tout comme la part subjective de l'activité humaine se développent de manière complémentaire, au fil de l'histoire qui est posée par Marx comme l'« acte d'engendrement » des êtres humains.

Dans la sixième thèse, Marx soumet à la critique le concept de genre à travers lequel se trouvait posée l'essence humaine chez Feuerbach et à partir duquel il avait pourtant lui-même

---

[43] Karl MARX, *Manuscrits de 1844, op. cit.*, p. 162 et 167. Voir le commentaire de Herbert MARCUSE, « Les manuscrits économico-philosophiques de Marx », *loc. cit.*, p. 110-11.

[44] Pierre MACHEREY, *op. cit.*, p. 52.

[45] Karl MARX, *Manuscrits de 1844, op. cit.*, p. 167.

établi le caractère historique de la réalité humaine dans les *Manuscrits de 1844*. Ainsi, affirme-t-il d'abord : « Feuerbach résorbe l'essence religieuse en l'essence *humaine*[46] ». Autrement dit, le travail critique de Feuerbach a consisté pour l'essentiel à rapporter les prédicats imputés à Dieu au genre humain lui-même et à concevoir les représentations religieuses, dans une perspective anthropologique, comme un détour par lequel les êtres humains cherchent en fait à poser leur propre genre comme objet. Davantage, Feuerbach a critiqué l'aliénation caractéristique des discours religieux qui, à l'instar de la théologie et de la philosophie hégélienne, imputent à un être transcendant la faculté subjective qui est propre à des êtres humains concrets, de telle sorte que ceux-ci en viennent par cette inversion à se concevoir eux-mêmes comme les créatures de leur propre création. Or, comme le souligne Marx dans la quatrième thèse, cette critique de Feuerbach est insuffisante dans la mesure où elle ne parvient pas à comprendre le rapport entre cette forme d'aliénation qui s'opère au niveau de la pensée à l'égard de l'aliénation qui caractérise également le niveau mondain et pratique de la vie humaine : « Mais que le fondement mondain se détache de soi et se fixe en royaume autonome dans les nuages ne peut être expliqué qu'à partir de l'auto-déchirement et l'opposition à soi de ce fondement mondain[47] ». Plus qu'une simple « auto-aliénation » opérée au niveau de la pensée, l'enjeu plus fondamental se comprend selon Marx dans le cadre d'un « dédoublement » (*Verdopplung*) de la pensée en rapport à la pratique humaine, celles-ci constituant les deux facettes solidaires d'une même réalité[48]. Or, comme nous le verrons dans le quatrième chapitre, Hess avait déjà cherché à rapporter la forme aliénée qu'est la pensée religieuse à la forme aliénée des pratiques à travers lesquelles les êtres humains se rapportent les uns aux autres. Pour Hess, Dieu est à la pensée ce que l'argent est aux pratiques de commerce, tous deux constituant des formes complémentaires d'aliénation de la vie humaine caractérisées par une opposition des individus à leur genre[49]. C'est dans le même ordre d'idées que Marx affirme que le détachement du monde religieux à partir du

---

[46] Karl MARX, « Ad Feuerbach », *loc. cit.*, p. 15. L'auteur souligne.

[47] *Ibid.*, p. 14.

[48] Pierre MACHEREY, *op. cit.*, p. 121 ; Georges LABICA, *Karl Marx les « thèses sur Feuerbach »*, Paris : PUF, Coll. « Philosophies », 1987, p. 96-99 ; Franck FISCHBACH, « L'idéologie chez Marx : de la "vie étriquée" aux représentations "imaginaires" », *Actuel Marx*, 2008, no. 43, p. 19.

[49] Voir le commentaire de Gérard BENSUSSAN, *op. cit.*, p. 124 ; Moses HESS, « L'essence de l'argent », *loc. cit.*, p. 132.

« monde mondain » se comprend en rapport à « l'auto-déchirement » du « fondement mondain » lui-même, c'est-à-dire en rapport à l'opposition des individus à leur genre.

Aux yeux de Marx, Feuerbach ne parvient donc pas à saisir les modalités à travers lesquelles les êtres humains se rapportent à autrui sous un mode aliéné et qui seules rendent intelligible l'aliénation parallèle qui s'opère au niveau de la pensée. Il se contente de rapporter les prédicats de Dieu, qu'il abstrait de l'étude des textes religieux, au genre humain lui-même pour en faire les qualités éternelles de ce genre ainsi que des individus qui en sont constitutifs. Or, en concevant de la sorte l'essence humaine comme genre, c'est l'essence humaine elle-même qui est posée selon Marx de façon abstraite, comme il l'affirme dans la suite de la sixième thèse : « Mais l'essence humaine n'est pas quelque chose d'abstrait qui réside dans l'individu unique. Dans sa réalité effective, c'est l'ensemble des rapports sociaux[50] ». Ainsi, en se contentant de rapporter les prédicats de Dieu à l'essence humaine, Feuerbach limite la portée de sa critique qui échoue à concevoir le niveau mondain où s'enracine la problématique qui l'intéresse, si bien qu'il en résulte selon Marx une double conséquence :

> Feuerbach qui ne parvient pas jusqu'à la critique de cette essence effective, est en conséquence obligé : 1) de faire abstraction du cours de l'histoire et de figer le sentiment religieux en soi-même, et de supposer un individu abstrait – *isolé*. 2) L'essence ne peut en conséquence être saisie que comme « genre », comme généralité intérieure, muette, posant un lien *naturel* entre la multiplicité des individus[51].

Ainsi, d'un côté, puisqu'il ne reconnaît pas l'essence humaine dans son effectivité, soit comme « ensemble de rapports sociaux », Feuerbach fait fi de l'histoire. Ce faisant, d'une part, il conçoit le « sentiment religieux » en lui-même comme un trait anthropologique essentiel et, de l'autre, il offre de l'individu une représentation atomistique, comme un être isolé qui ne se rapporte à autrui qu'en fonction de ses intérêts personnels. Tel que précisé dans la thèse suivante, il ne réalise donc pas que le « sentiment religieux » est en fait un « produit social » qui relève d'un contexte sociohistorique déterminé et, de même, que la représentation de l'individu comme être isolé, motivé par des intérêts personnels, renvoie

---

[50] Karl MARX, « Ad Feuerbach », *loc. cit.*, p. 15.

[51] *Ibid.* L'auteur souligne.

également à une « forme sociale déterminée[52] », c'est-à-dire à la société civile bourgeoise. D'un autre côté, ignorant le caractère effectif de l'essence humaine comme ensemble de rapports sociaux, Feuerbach ne peut davantage saisir le lien qui unit les individus qu'à travers une représentation abstraite, une « généralité intérieure, muette[53] », c'est-à-dire à travers le concept de genre. Ce qui relie les individus se trouve dès lors posé de façon naturelle, renvoyant au simple fait qu'ils sont tous membres de la même espèce. Tel que remarqué par Balibar, les individus ne sont donc liés que dans la mesure où ils constituent des « copies » distinctes d'un même genre[54]. Plus précisément, ajouterions-nous, ce sont les prédicats du genre qui se déposent en chacun de ces exemplaires individuels qui les lient les uns aux autres d'une façon purement naturelle. Au premier chef, il s'agit notamment de l'amour qui, posé comme prédicat éternel du genre humain lui-même, anime de l'intérieur chacun des individus comme une force sur laquelle ils n'ont pas de prise et qui les pousse à se rapporter les uns aux autres[55]. C'est en ce sens, pour Marx, que le concept de genre ne relie les individus que d'une façon abstraite.

En opposition à cette abstraction, Marx insiste pour sa part sur les pratiques à travers lesquelles les individus se rapportent effectivement les uns aux autres. Comme il l'affirme dans la huitième thèse : « Toute vie sociale est essentiellement *pratique*[56] ». Ce n'est, pour Marx, qu'en partant de ce niveau de la pratique que l'essence humaine est dument comprise dans sa « réalité effective », soit comme « ensemble des rapports sociaux[57] ». Or, ce rattachement de l'essence humaine aux pratiques effectives par lesquelles les individus se rapportent les uns aux autres n'est pas sans rappeler la conception que Hess offrait déjà de l'essence humaine : « La réciprocité dans l'échange de l'activité vitale individuelle, le commerce, la stimulation mutuelle des forces individuelles, cette réalisation commune est

---

[52] *Ibid.*

[53] *Ibid.*

[54] Étienne BALIBAR, *op. cit.*, p. 30-31.

[55] Une nuance précisée par Marx dans *L'idéologie allemande,* dans un passage qui fait écho de près à cette sixième thèse. Feuerbach, affirme-t-il, ne reconnaît comme « rapports humains » que « l'amour et l'amitié, et encore idéalisés ». Passage cité dans Pierre MACHEREY, *op. cit.*, p. 143.

[56] Karl MARX, « Ad Feuerbach », *loc. cit.*, p. 15.

[57] *Ibid.*

l'essence réelle des individus, leur pouvoir réel[58] ». Qui plus est, ce « commerce » ne constitue pas selon Hess l'expression d'une essence humaine intérieure aux individus – comme chez Smith où il est posé comme résultat de la propension des êtres humains à l'échange –, mais constitue en tant que tel leur « essence effective »[59]. Ainsi, c'est dans le même ordre d'idées que Marx pose l'essence humaine, dans sa « réalité effective », comme « ensemble des rapports sociaux », évitant d'en offrir une conception hypostasiée ou anhistorique.

Dans un premier temps, en opposition à l'hypostase de l'essence humaine que tend à véhiculer le concept de genre chez Feuerbach, Marx qui, dans les *Manuscrits de 1844*, affirmait déjà qu'il faut « éviter de fixer la "société" comme une abstraction en face de l'individu[60] », semble vouloir se prémunir contre cette tare à travers l'emploi du terme « ensemble », en français dans le texte original. En effet, comme le souligne Macherey, ce terme français, à l'encontre de certaines notions allemandes et de la signification qu'elles ont empruntée au sein de la tradition philosophique (*Ganze*, *Ganzheit*, *Totalität*, etc.), évite d'offrir des rapports sociaux l'idée qu'ils constitueraient une « totalité en soi »[61]. Par l'usage du terme « ensemble », la réalité sociale se trouve plutôt posée comme multiplicité ou complexe de rapports sociaux. Doit-on dès lors en conclure, comme le fait Henry, que Marx pose une réalité « brisée, multiples, plurales » qui renvoie au contenu irréductiblement subjectif de la vie d'une multitude d'individus distincts, soit comme « diversité absolue de monades[62] » ? Il s'agirait là d'une conclusion hâtive. Henry reconnaît d'ailleurs lui-même à Marx le fait de poser la vie sociale, voire les rapports sociaux énoncés dans la sixième thèse, comme « *relations des individus entre eux*[63] ». Cela dit, ce dernier tend néanmoins à limiter la réalité de cette vie sociale au niveau exclusif des individus qui entretiennent ces relations et, ce faisant, à concevoir la vie sociale seulement comme résultat momentané des activités

---

[58] Moses HESS, « L'essence de l'argent », *loc. cit.*, p. 116.

[59] *Ibid.*, p. 117.

[60] Karl MARX, *Manuscrits de 1844*, *op. cit.*, p. 148.

[61] Pierre MACHEREY, *op. cit.*, p. 150.

[62] Michel HENRY, *op. cit.*, p. 187.

[63] *Ibid.*, p. 189 et 318. L'auteur souligne.

éparses réalisées par ces individus[64]. Tout en évitant d'hypostasier les rapports sociaux comme totalité en soi, il n'en demeure pas moins que Marx cherche à poser ceux-ci en tant qu'ils constituent en eux-mêmes une partie intégrante de la réalité humaine. Les relations qu'entretiennent activement les individus entre eux forment chez Marx une partie de la réalité non parce qu'elle serait le simple résultat épars de l'activité de ces individus, mais par le fait que les rapports qu'ils entretiennent ont une certaine stabilité, une certaine permanence – par exemple en ce qui concerne le rapport entre capital et travail –, ces rapports étant reproduits par les activités que déploient les individus les uns à l'égard des autres. En ce sens, l'essence humaine posée comme « ensemble des rapports sociaux » renvoie ni à quelque chose qui serait au-dessus des individus, comme universel hypostasié – l'esprit, le genre ou la société posés comme totalités en soi –, ni à quelque chose qui serait interne à chaque individu – la propension à l'échange chez Smith –, mais bien à ce qui est établi entre les individus[65]. Il s'agit ainsi d'une compréhension de la vie sociale qui dépasse en quelque sorte les oppositions traditionnelles entre les perspectives dites holistes et individualistes[66]. La vie sociale ne s'explique donc ni par l'entremise d'une totalité qui déterminerait de l'extérieur la vie des individus, ni comme le résultat des activités éparses déployées par un ensemble d'individus sur la base de leurs motivations personnelles. Elle est plutôt comprise comme un complexe de rapports sociaux effectifs, activement entretenus et reproduits par les individus d'une société donnée.

Dans un deuxième temps, en opposition à la représentation anhistorique de l'essence humaine posée comme genre doté de prédicats éternels, Marx insiste sur le caractère historique de l'essence humaine effective comme « ensemble des rapports sociaux ». Si l'essence humaine renvoie aux rapports établis entre les individus et activement entretenus

---

[64] « La praxis sociale n'est que la représentation de toutes les actions individuelles qui interviennent et s'entrecroisent sans cesse dans la société et font d'elle ce qu'elle est. On peut dire aussi, il est vrai, que la praxis sociale est la somme de toutes ces actions ou leur résultat, mais c'est à la condition de situer chaque fois la praxis là où elle s'accomplit, dans les multiples individus qui font, chacun pour son propre compte, ce qu'"elle" fait. Car c'est là seulement, au sein de la subjectivité individuelle, *chez le travailleur*, que se tient le lieu de son efficience. Le concept de praxis sociale n'a de sens que par cette référence principielle » : *Ibid.*, p. 358.

[65] Étienne BALIBAR, *op. cit.*, p. 31-32 ; Franck FISCHBACH, *La production des hommes, op. cit.*, p. 139 ; *L'être et l'acte, op. cit.*, p. 150 ; Florence WOLF, *loc. cit.*, p. 16.

[66] Étienne BALIBAR, *op. cit.*, p. 31 ; Pierre MACHEREY, *op. cit.*, p. 142.

par ceux-ci, ce niveau de l'activité à partir duquel ils sont reproduits implique par ailleurs que ces rapports se développent au fil de l'histoire, c'est-à-dire qu'ils sont non seulement reproduits mais aussi créés et ouverts au changement[67]. En fait, il s'agit là d'une idée mise de l'avant dès la troisième thèse où Marx s'oppose à certains courants matérialistes caractéristiques du XVIII[e] siècle – ceux, notamment, de Helvétius et Holbach – qui expliquent les comportements individuels dans le cadre d'une perspective déterministe et mécaniste où l'individu apparaît comme un simple réceptacle entièrement modelé par des facteurs extérieurs relevant du milieu social[68]. Également progressistes, ces philosophies matérialistes cherchent par ailleurs à concevoir la possibilité d'opérer une amélioration de la vie sociale ou une élévation de la vie des individus. Elles ont ainsi tendance à porter leur dévolu sur un facteur déterminant sur lequel il serait possible d'intervenir en vue d'opérer par ricochet des changements bénéfiques pour l'ensemble de la société et des individus qui en sont constitutifs. Or, il s'agit là d'un paradoxe dans la mesure où elles nient *a priori* toute capacité d'auto-détermination aux individus conçus comme étant entièrement déterminés par des facteurs externes. Conséquemment, ces philosophies en viennent à isoler un facteur de la vie sociale en général – le gouvernement, l'éducation, etc. – et à lui conférer un « statut d'exceptionnalité »[69]. Elles élèvent ainsi ce facteur au-dessus de la dynamique sociale dans la mesure où ce dernier serait susceptible d'une intervention librement déterminée alors que le reste de la société relèverait d'un pur déterminisme. Voilà ce que Marx dénonce précisément dans la troisième thèse :

> La doctrine matérialiste du changement des circonstances et de l'éducation oublie que les circonstances sont changées par les hommes et l'éducateur doit lui-même être éduqué. Elle doit en conséquence découper la société en deux morceaux, dont l'un est exhaussé au-dessus d'elle[70].

En opposition, Marx reconnaît à la réalité elle-même, posée comme *praxis* sociale, une capacité d'« auto-transformation » (*Selbstveränderung*). Lorsque l'activité humaine ne se contente plus de poser la nature comme objet à transformer – ce qui correspond déjà à une

---

[67] Georges LABICA, *op. cit.*, p. 79 ; Pierre MACHEREY, *op. cit.*, p. 153 ; Florence WOLF, *loc. cit.*, p. 16.

[68] Georges LABICA, *op. cit.*, p. 55-56.

[69] Pierre MACHEREY, *op. cit.*, p. 87-88.

[70] Karl MARX, « Ad Feuerbach », *loc. cit.*, p.14.

transformation des circonstances au sein desquelles se déploie l'agir humain –, mais en vient à poser les rapports sociaux eux-mêmes comme objet à transformer, cette activité devient alors une « praxis révolutionnaire ». Dans ce cas, l'activité humaine « coïncide » alors pour Marx avec la transformation des circonstances sociales qui constituent une condition de sa réalisation. Comme il l'indique dans la suite du texte : « La coïncidence de la modification des circonstances et de l'activité humaine ou auto-changement peut seulement être saisie et rationnellement comprise en tant que praxis révolutionnaire[71] ». La réalité humaine tire donc d'elle-même la possibilité de se transformer. Comme le souligne Macherey :

> [La vie sociale] est en permanence en cours de restructuration ou de *Selbstveränderung*, par laquelle sont redistribués ses éléments et les fonctions qu'elle leur assigne. En ce sens, la vie sociale est essentiellement « révolutionnante », [...] donc en permanence en travail sur elle-même, c'est-à-dire engagée dans un processus de transformation, dans le mouvement d'un devenir, dont rien ne permet d'affirmer qu'il se dirige vers une fin qui serait prédéterminée en lui dès le départ[72].

Toujours selon Macherey, la réalité humaine posée comme *praxis* sociale est donc en elle-même indissociable de son propre procès de constitution historique[73]. Le changement de la réalité humaine est une propriété qui lui est immanente, d'où la désignation de celle-ci comme « auto-transformation ». Autrement dit, comme le fait remarquer cette fois Georges Labica, l'être humain est à la fois « producteur et produit » des circonstances dans lesquelles il déploie son activité, une formule qui rend aussi bien compte de la relative stabilité des rapports sociaux que de leur contingence historique, à savoir qu'ils sont aussi bien créés, reproduits et ouverts au changement[74]. Pour conclure, on peut se demander dans cette perspective, comme le fait Macherey, si la notion même d'essence humaine demeure pertinente afin de désigner cette réalité changeante ou si elle ne devient pas ce faisant d'emblée caduque[75].

---

[71] *Ibid.*

[72] *Ibid.*, p. 173.

[73] Pierre MACHEREY, *op. cit.*, p. 73-74 ; Florence WOLF, *loc. cit.*, p. 18.

[74] Georges LABICA, *op. cit.*, p. 52.

[75] Pierre MACHEREY, *op. cit.*, p. 153.

Un dernier point sur lequel nous aimerions insister : si la réalité posée par Marx renvoie à la praxis sociale, cela signifie-t-il pour autant que les formes aliénées de la pensée et de l'activité humaine ne sauraient trouver de solution que dans la pratique ? Il s'agit là d'une interprétation qui a souvent été mise de l'avant à partir de la onzième thèse, et désignée comme « sortie de la philosophie ». Dans cette thèse conclusive, Marx affirme : « Les philosophes ont seulement interprété le monde de diverses manières, ce qui compte, c'est de le transformer[76] ». Or, que les philosophes se soient « seulement » contentés d'« interpréter le monde de diverses manières » ne signifie pas pour autant que la pensée soit fatalement limitée à ce rôle ou, à tout le moins, qu'une certaine forme de pensée ne soit pas en mesure de faire autre chose que d'interpréter le monde. De même, affirmer que « ce qui compte », c'est de « transformer » le « monde » ne signifie pas davantage que la pensée n'est pas en mesure de jouer un certain rôle à cet égard. Si tel était le cas, si Marx avait voulu dire que la pensée n'a aucun rôle à jouer dans la transformation du monde, on comprendrait difficilement les raisons pour lesquelles il affirme dans ce texte la nécessité de fonder un « nouveau » matérialisme. En fait, à travers cette thèse se révèle en filigrane l'unité des onze thèses de ce texte en rapport à la notion de transformation (*Veränderung*) reconnue comme propriété immanente de la réalité posée comme *praxis* sociale, soit comme « auto-transformation » (*Selbstveränderung*), et à laquelle la pensée se rapporte elle-même en ce qu'elle en constitue une partie intégrante, étant posée à l'égard de la pratique dans le cadre d'un « dédoublement » (*Verdopplung*) d'une même réalité. Dans cette perspective, transformer un monde où la pensée s'est autonomisée pour emprunter des formes abstraites en rapport à un monde lui-même divisé en pratique implique une solution qui engage aussi bien la pratique que la pensée. Pour cette dernière, en ce qu'elle tend à s'abstraire de la pratique, il s'agit donc en premier lieu de reconnaître la réalité même dont elle fait partie et que cherche précisément à poser Marx comme *praxis* sociale. Par extension, cela implique, comme il le souligne dans la quatrième thèse, que l'« auto-déchirement » du « fondement mondain » constitue aussi bien ce qui doit être « compris en soi-même dans sa contradiction que révolutionné en pratique[77] ». La pensée se trouve ainsi conviée à un effort de compréhension de la *praxis*

---

[76] Karl MARX, « Ad Feuerbach », *loc. cit.*, p. 15.

[77] *Ibid.*, p. 14.

sociale, ce qu'il confirme dans la huitième thèse : « Toute vie sociale est essentiellement *pratique*. Tous les mystères qui incitent la théorie au mysticisme trouvent leur solution rationnelle dans la praxis humaine et dans la compréhension de cette praxis[78] ». Ainsi, le « nouveau » matérialisme dont il cherche à poser les bases vise d'abord une reconnaissance de la réalité posée comme *praxis* sociale, pour ensuite chercher à en comprendre les formes historiques, y compris les formes « contradictoires » qu'elle peut emprunter, ce qui est le propre à ses yeux de son époque. Enfin, la validité d'une telle forme de pensée renvoie toujours à cette même réalité qu'est la *praxis* sociale, la vérité de la pensée ne pouvant à ses yeux être démontrée qu'au niveau de la *praxis* elle-même. Ce que Marx précise dans la seconde thèse : « C'est dans la praxis que l'homme doit faire la preuve de la vérité, c'est-à-dire de l'effectivité et puissance, naturalité immanente de sa pensée[79] ». Où se révèle le caractère solidaire du destin de la pensée et de la pratique qui ne peuvent parvenir à la transformation du monde, à « ce qui compte », que d'une manière conjointe, en déployant une activité « révolutionnaire », désignée par Marx dès la première thèse comme une activité « pratique-critique »[80].

En somme, les *Thèses sur Feuerbach*, où la réalité se trouve posée en tant que *praxis* sociale et à laquelle est reconnue une capacité immanente d'auto-transformation, marquent la confirmation d'une conception de l'activité humaine conçue aussi bien comme transformation de la nature et transformation de soi des individus, et ce malgré l'abandon du concept d'essence générique à partir duquel Marx avait pourtant établi cette double propriété dans les *Manuscrits de 1844*. Sur la base d'une critique explicite de la philosophie de Feuerbach et de Hegel, il s'en dégage ainsi une ontologie de l'agir couplée à une ontologie relationnelle[81], la première renvoyant à l'activité à la fois subjective et objective que déploient les êtres humains et la seconde à l'ensemble des rapports sociaux historiquement institués à travers lesquels ils se rapportent activement les uns aux autres. Sur cette base, l'intérêt de Marx se portera désormais, dans une perspective historique, aux formes

---

[78] *Ibid.*, p. 15.

[79] *Ibid.*, p. 14.

[80] *Ibid.*

[81] Franck FISCHBACH, *La production des hommes, op. cit.*, p. 139.

déterminées de cette réalité ici posée comme *praxis* sociale, mais qu'il désignera bientôt à travers le concept de production.

3.2. *L'idéologie allemande* : les formes historiques de la production naturelle et sociale

À l'égard des *Thèses sur Feuerbach*, *L'idéologie allemande* constitue à la fois une rupture et une continuité. En effet, les résultats auxquels Marx est parvenu dans le premier texte sont pour l'essentiel maintenus dans le second, tout en étant repris et approfondis par l'entremise d'un changement de terminologie et de perspective. Dans le premier texte, Marx cherchait avant tout à discerner et établir ce à quoi renvoie à ses yeux la réalité, le fondement ontologique sur la base duquel il serait possible de fonder un « nouveau matérialisme ». Toutefois, comme le soulignent avec justesse aussi bien Henry que Althusser, Marx était empêtré dans la terminologie conceptuelle des pensées philosophiques de son époque, dont celles de Feuerbach et Hegel, à l'encontre desquelles il cherchait à définir sa propre posture ontologique mais en recourant aux concepts mêmes de ces auteurs[82]. Il en résulta ainsi l'emploi d'expressions parfois hasardeuses et au sens ambigu telles que l'identification de la réalité à l'« activité sensiblement humaine » ou encore la détermination de l'« essence humaine » comme « ensemble des rapports sociaux ». Selon Balibar, *L'idéologie allemande* marquerait ainsi le passage d'une « ontologie de la *praxis* » à une « ontologie de la production »[83]. Or, d'un texte à l'autre, si la terminologie se transforme effectivement, si le terme de « *praxis* » est abandonné au profit de la « production », la réalité elle-même dont il est question dans les deux cas demeure pour l'essentiel inchangée[84]. La notion de production amalgame en effet les deux résultats majeurs auxquels était parvenu Marx dans les *Thèses sur Feuerbach*, soit la détermination de la réalité, d'une part, comme une activité subjective dont la portée est objective et, de l'autre, comme ensemble de rapports sociaux activement entretenus par des individus. Toutefois, dans *L'idéologie allemande*, Marx cherche à opérer

---

[82] Michel HENRY, *op. cit.*, p. 342 ; Louis ALTHUSSER, *Pour Marx*, *op. cit.*, p. 25.

[83] Étienne BALIBAR, *op. cit.*, p. 35.

[84] Ce que semble relever également Herbert Marcuse dans : « Les manuscrits économico-philosophiques de Marx », *loc. cit.*, p. 85.

une critique de la pensée philosophique de son temps qu'il désigne désormais comme idéologie – notamment celle de Hegel, Feuerbach, Stirner et Bauer –, en posant pour ce faire les fondements d'une théorie de l'histoire. Dans cet ordre d'idées, le concept de production constitue à notre avis la synthèse des résultats antérieurs, mais appréhendés cette fois non plus seulement d'un point de vue ontologique et dans le cadre d'une discussion philosophique et critique, mais plutôt d'un point de vue historique dans la mesure où la réalité posée comme production constitue désormais ce qui est à comprendre en fonction des *formes déterminées* que celle-ci a été amenée à emprunter au fil de l'histoire, soit en tant que *modes de production*. Or, ce nouveau regard historique posé sur la réalité révèle en retour un nouvel aspect de l'ontologie préalablement établie par Marx, à savoir que le mode d'existence des êtres humains posé comme activité sociale de production, comprise à la fois comme production d'un monde objectif et comme autoproduction de soi des êtres humains, n'a d'existence effective que sous des formes historiquement déterminées.

En fait, dès les *Manuscrits de 1844*, Marx avait cherché à établir cette précision en rapport à la sensibilité humaine et qui, on s'en rappelle, incluait le sens de la pratique. Précisant que les remarques faites au sujet de l'être humain posé comme être sensible ne sont pas simplement d'ordre anthropologique, mais bien ontologique, il ajoute que ce mode d'être n'existe pas en tant que tel sous une forme unique mais s'affirme toujours sous des formes déterminées et diversifiées :

> Si les *sensations*, les passions, etc. de l'homme ne sont pas seulement des déterminations anthropologiques, au sens étroit du terme, mais sont véritablement des *affirmations ontologiques* de son être (de sa nature) – et si elles ne s'affirment qu'à la condition que leur *objet* existe pour elles de façon *sensible*, alors on peut comprendre : 1) que la modalité de leur affirmation ne soit absolument pas une modalité unique et toujours identique, mais qu'au contraire la modalité différenciée de l'affirmation constitue la spécificité propre à leur existence, à leur vie ; [que] la modalité selon laquelle l'objet existe pour elles soit la modalité spécifique de leur *jouissance* de l'objet ; 2) que là où l'affirmation sensible est la suppression immédiate de l'objet sous sa forme indépendante (manger, boire, élaborer l'objet, etc.), cette suppression soit l'affirmation de l'objet ; 3) que, dans la mesure où l'homme est *humain* et où, donc, sa sensation, etc. est également *humaine*, l'affirmation de l'objet par un autre soit également sa propre jouissance [...][85].

---

[85] Karl MARX. *Manuscrits de 1844*. *op. cit.*, p. 193-94. L'auteur souligne.

Où l'on remarque, à nouveau, le caractère complémentaire des deux dimensions de la naturalité humaine, à la fois active et passive, comme production et jouissance d'objets d'usage spécifiques, toutes deux considérées solidairement comme des « affirmations ontologiques » déterminées. Autrement dit, l'activité humaine et l'horizon objectif auquel elle se rapporte, à quoi correspond le mode d'existence des êtres humains, se présente toujours sous un ensemble de « modalités différenciées ». Et, dans la mesure où ce mode d'existence des êtres humains s'affirme toujours sous des formes déterminées et différenciées, celles-ci sont en tant que telles posées comme « spécificités propres à leur existence ». Ainsi, l'activité humaine apparait ici non comme une manifestation de traits anthropologiques essentiels, non comme la manifestation d'un ensemble de caractéristiques propres à une essence cachée qui deviendrait par celles-ci apparente, mais plutôt comme le mode d'existence qui est propre aux êtres humains et qui n'a d'existence effective que sous des formes historiquement spécifiques et déterminées. En d'autres mots, l'être est entièrement présent et contenu au sein des formes manifestes et historiquement déterminées de la pratique et de la jouissance humaines. Dans cette optique, rien ne semble laissé à l'essence elle-même si ce n'est le potentiel universel qui est inhérent au déploiement des forces naturelles des êtres humains, c'est-à-dire leur historicité. Tout ce qu'il y a d'être est présent dans les formes historiques qu'emprunte l'activité humaine et les objets auxquels elle se rapporte.

Or, il s'agit là d'une considération ontologique fondamentale réitérée par Marx alors qu'il définit le concept de mode de production dans *L'idéologie allemande*, un des rares textes où l'on retrouve une définition de ce concept au sens large. Mais avant de définir ce concept lui-même, Marx fait de nouveau état de la spécificité des êtres humains en rapport aux animaux :

> On peut distinguer les hommes des animaux par la conscience, par la religion ou par tout ce que l'on voudra. Eux-mêmes commencent à se distinguer des animaux dès qu'ils se mettent *à produire* leurs moyens d'existence : ils font là un pas qui leur est dicté par leur organisation physique. En produisant leurs moyens d'existence les hommes produisent indirectement leur vie matérielle elle-même[86].

---

[86] Karl MARX, « L'idéologie allemande », *loc. cit.*, p. 306. L'auteur souligne.

Ce n'est donc plus l'essence générique qui distingue ici les êtres humains des animaux, mais ce qui était désigné par celle-ci, à savoir leur capacité à mettre en forme la nature et à produire leur « vie matérielle ». Davantage, les êtres humains affirment eux-mêmes leur spécificité en produisant leurs propres moyens d'existence. En opposition aux animaux, ceux-ci ne se contentent pas de saisir et assimiler ce qui est nécessaire à la satisfaction de leurs besoins. Ils ne se contentent pas, par exemple, de rechercher et cueillir les fruits qui leur permettront de sustenter leur faim, mais ils sèment et cultivent les plantes qui leur fourniront éventuellement les fruits permettant de satisfaire ce besoin. C'est en ce sens spécifique qu'il y a *production* des moyens d'existence chez les êtres humains, soit dans la mesure où cette production constitue un aménagement de la nature en vue de la satisfaction de besoins déterminés, dont le résultat implique la production même de leur vie matérielle.

Cette distinction étant établie, Marx cherche ensuite à spécifier davantage la nature de cette production des moyens d'existence à travers le concept de « mode de production ». Premièrement, affirme-t-il : « La façon dont les hommes produisent leurs moyens d'existence dépend, en premier lieu, de la nature des moyens d'existence tout trouvés et à reproduire[87] ». Autrement dit, la production des êtres humains se rapporte avant tout aux conditions matérielles dans lesquelles s'inscrit leur activité de production, mais cela, dans la mesure seulement où celles-ci constituent elles-mêmes le résultat d'une production historique antérieure et qui, pour qu'il soit possible de produire à nouveau à l'avenir, doivent elles-mêmes être reproduites. En effet, ces conditions renvoient, sur la base de conditions *a priori* naturelles, au résultat d'une mise en forme antérieure de la nature qui a été léguée par les générations précédentes. C'est là ce que Marx affirmait au préalable à l'égard de ces conditions, à savoir : « [...] soit [que les individus] les aient trouvées toutes prêtes, soit qu'ils les aient crées par leur propre activité[88] ». Deuxièmement, précise Marx : « Ce mode de production n'est pas à envisager sous le seul aspect de la reproduction de l'existence physique des individus[89] ». Il s'agit là d'une précision fondamentale, à savoir que le mode de

---

[87] *Ibid.*

[88] *Ibid.*, p. 305.

[89] *Ibid.*, p. 306.

production ne se réduit pas à la simple satisfaction du besoin. Pour Marx, ce serait une erreur de limiter ainsi la production à la stricte subsistance et, ce faisant, de ne comprendre celle-ci que dans la perspective étroite et déterministe d'une activité impulsée par le besoin et dont la satisfaction en épuiserait la portée et le sens. Or, si la production ne se réduit pas à la simple subsistance, quelle autre dimension revêt-elle ? Voilà ce que Marx précise immédiatement : « Disons plutôt qu'il s'agit déjà, chez ces individus, d'un genre d'activité déterminé, d'une manière déterminée de manifester leur vie, d'un certain *mode de vie* de ces mêmes individus[90] ». À cet égard, une remarque quant aux difficultés de traduction s'impose. L'expression « mode de production » évoque d'emblée, en français, l'idée d'une entité anonyme, voire d'une structure à travers laquelle se trouve désigné, dans une perspective que l'on pourrait qualifiée de fonctionnelle ou structurelle, tout le champ de l'activité humaine qui se rapporte à la satisfaction des besoins nécessaire à la reproduction de la société. Or, ce qui est traduit par « mode de production » évoque en allemand tout un autre registre dont ne rend pas compte son « équivalent » français : *Diese Weise der Produktion* – deux termes éventuellement contractés pour n'en former qu'un seul, *Produktionweise* –, évoque l'idée d'une certaine « manière » ou « façon » (*Weise*) de réaliser la « production » (*Produktion*). Évidemment, des traductions littérales telles que « manière de production » ou « façon de production » constitueraient en français des barbarismes, raison pour laquelle la traduction par « mode de production » a sans doute été privilégiée. Sans être inexacte, cette formule tend toutefois à évacuer la signification que revêt son équivalent allemand, soit précisément l'idée d'une certaine « manière » ou « façon » à travers laquelle les moyens d'existence sont produits, ce qui suggère une conception de la production se rapportant davantage au registre de l'expressivité et de la normativité qu'à celui d'entités anonymes, structurelles ou fonctionnelles, ce dont pourrait d'ailleurs rendre compte plus exactement l'expression : « manière de produire ». Si la notion de « normativité » n'est pas employée par Marx lui-même pour caractériser l'activité humaine, il n'en demeure pas moins que l'évocation d'un « genre d'activité déterminé » ou d'une « manière déterminée » de produire laisse entendre que la production relève effectivement de celle-ci, en ce sens où elle emprunte des formes historiquement déterminées qui sont *subjectivement assumées* par les individus qui la

---

[90] *Ibid.* L'auteur souligne.

réalisent. Et, que ces formes soient subjectivement assumées, voilà ce que Marx laissait déjà entendre dans les *Manuscrits de 1844* alors qu'il affirmait que l'être humain fait de son « activité vitale » non seulement l'objet de sa conscience, mais aussi de sa « volonté »[91], une idée qu'il soutiendra de nouveau, mais sous une formule remaniée, dans le *Capital*[92].

À tout le moins, si nous faisons pour le moment abstraction de la question de la normativité de l'agir chez Marx, c'est comme « manière de produire » qu'il nous faut entendre le concept de mode de production tel qu'il est employé ici et qu'il désigne également comme « mode de vie », que l'on pourrait également traduire par « manière de vivre » (*Lebensweise*). Troisièmement, Marx en vient sur cette base à réitérer la thèse présente dans les *Manuscrits de 1844* d'après laquelle l'essentiel est dans la forme même qu'emprunte l'activité humaine ou encore que l'être posé comme agir est entièrement présent dans les formes historiquement déterminées de son agir : « Ainsi les individus manifestent-ils leur vie, ainsi sont-ils[93] ». Plus précisément, cette manière de produire, à laquelle correspond l'*être* des individus, concerne aussi bien les formes particulières conférées aux objets produits que les formes qu'emprunte pour ce faire leur activité elle-même, où se révèle à nouveau le caractère complémentaire de la part subjective et objective de l'activité humaine : « Ce qu'ils sont coïncide donc avec leur production, avec ce qu'ils produisent aussi bien qu'avec la façon dont ils le produisent[94] ». Ainsi, non seulement pourrait-on qualifier de « normative » l'activité de production telle qu'elle se trouve posée par Marx comme une certaine « manière de produire », mais puisque les individus « manifestent » par ailleurs ce qu'ils sont à travers celle-ci, puisque ce qu'ils sont est entièrement contenu dans cette « manière de produire », l'activité de production chez Marx pourrait également être qualifiée d'expressive.

Enfin, Marx conclut cette définition du mode de production en revenant au point de départ pour ainsi boucler la boucle : « Ainsi, ce que sont les individus dépend des conditions

---

[91] Karl MARX, *Manuscrits de 1844, op. cit.*, p. 123.

[92] Nous y reviendrons dans la section 3.4 du présent chapitre, p. 179-80.

[93] Karl MARX, « L'idéologie allemande », *loc. cit.*, p. 306.

[94] *Ibid.*

matérielles de leur production[95] ». Si l'on résume, ce que sont les individus renvoyant à la manière dont ils produisent leurs moyens d'existence et cette production renvoyant elle-même aux conditions matérielles dont ils héritent et qui sont à reproduire, ce que sont les individus renvoie donc aux conditions matérielles de leur production, mais seulement en tant que celles-ci sont elles-mêmes, comme l'affirme Marx au préalable, le résultat historique d'une production antérieure. Dans cette perspective, Marx va donc définir un ensemble de modes de production en identifiant à chaque fois, de manière complémentaire, une forme particulière d'appropriation, de division du travail, d'exploitation et d'activité privilégiée, qu'il s'agisse du mode de production tribale, communale, féodale ou capitaliste.

Pour Marx, ces modes de production constituent en eux-mêmes des formes historiques de la réalité qu'il s'efforçait jusque-là de poser, et qui se trouve désormais établie dans *L'idéologie allemande* comme « activité sociale » de production[96]. Or, si la production humaine se détermine historiquement sous des modes spécifiques, cela implique qu'elle comporte par ailleurs en elle-même la possibilité d'une telle évolution historique. Et, puisque Marx cherche ici à établir les fondements d'une théorie de l'histoire, ce qui relevait auparavant d'une posture ontologique est maintenant présenté sous les traits de « conditions » ou « prémisses » de l'histoire. Comme le remarque Henry, il s'agit là d'un effort d'ordre « métahistorique » dans la mesure où Marx cherche à définir les conditions à la fois transcendantales et immanentes de l'histoire[97]. Sous la plume du principal intéressé, les trois conditions de l'histoire qu'il identifie constituent à ses yeux trois « moments » non pas successifs mais complémentaires et inhérents à l'histoire, c'est-à-dire qu'ils sont posés à la fois comme conditions de possibilité et de maintien de l'histoire humaine[98].

En premier lieu, affirme Marx, il faut que les êtres humains soient vivants pour faire l'histoire et donc qu'ils parviennent à assurer leur subsistance :

---

[95] *Ibid.*

[96] *Ibid.*, p. 312.

[97] Michel HENRY, *op. cit.*, p. 198.

[98] Karl MARX, « L'idéologie allemande », *loc. cit.*, p. 312-13.

> [L]a première condition de toute existence humaine, donc de toute histoire, c'est que les hommes doivent être en mesure de vivre pour être capables de « faire l'histoire ». Or, pour vivre, il faut avant tout manger et boire, se loger, se vêtir, et maintes choses encore. Le premier acte historique, c'est donc la création des moyens pour satisfaire ces besoins, la production de la vie matérielle elle-même[99].

Cette première condition de l'histoire renvoie donc à la production des moyens d'existence et, qui plus est, à la production de la « vie matérielle » elle-même dont on a vu qu'elle se déploie toujours sous des formes historiquement déterminées, comme manières déterminées de produire aussi bien en ce qui concerne les formes des objets produits que celles des activités qui les produisent.

Dans un deuxième temps, ajoute Marx : « [...] une fois satisfait le premier besoin lui-même, le geste de le satisfaire et l'instrument créé à cette fin conduisent à de nouveaux besoins – et c'est cette production de nouveaux besoins qui constitue le premier acte historique[100] ». Cette seconde condition qui renvoie à la production de nouveaux besoins se comprend d'un point de vue aussi bien quantitatif que qualitatif, c'est-à-dire qu'elle concerne aussi bien la résurgence des besoins à satisfaire que leur évolution historique. D'un côté, le « geste » qui consiste à satisfaire le besoin et l'emploi d'un « instrument » pour produire l'objet de cette satisfaction impliquent tous deux la destruction progressive des objets produits, c'est-à-dire leur consommation par assimilation ou par usure. Ainsi, pour des êtres vivants qui cherchent à se maintenir en vie, cette destruction des objets entraîne la renaissance éventuelle du besoin pour ces objets qui devront dès lors être produits de nouveau, ce qui implique une répétition de l'acte de production. D'un autre côté, il n'est toutefois pas seulement question de la réapparition des mêmes besoins, mais bien de la production de « nouveaux » besoins. Par exemple, la production de fruits par la culture d'arbres fruitiers implique en elle-même d'autres besoins tels que la production d'instruments nécessaires à cette culture ou encore l'aménagement de terres arables. Et, ces autres besoins s'étendent éventuellement au-delà des besoins déjà impliqués par la forme acquise et déterminée de l'activité productive en question. Ainsi, la culture d'arbres fruitiers et, plus précisément, la répétition de cette activité est ouverte à la production de nouveaux

[99] *Ibid.*, p. 311.

[100] *Ibid.*, p. 311-12.

instruments qui faciliteraient cette activité de production ou encore à l'aménagement de terres cultivables non plus de façon conventionnelle, en arrachant les arbres et en retirant les pierres du sol, mais en asséchant par exemple des terres marécageuses ou encore en irrigant des terres asséchées. Ce faisant, l'assèchement des terres ou leur irrigation constituent dès lors de nouveaux besoins engendrés au fil du déploiement même de l'activité de production. *En ce sens, loin de pouvoir être réduite à la simple satisfaction du besoin, c'est à l'inverse les besoins eux-mêmes qui sont en fait, chez Marx, déterminés par la production.* Ainsi, les besoins humains et la forme déterminée des objets produits qui permettent de les satisfaire ont une histoire qui renvoie à la production même des moyens d'existence[101]. Et, cette histoire repose sur la capacité d'autoproduction qui, selon Marx, est immanente à la production humaine en tant qu'elle permet le développement de nouvelles formes de l'agir et de nouveaux objets, ces derniers étant dès lors intégrés, en tant que nouveaux besoins à satisfaire, au nombre des besoins sociaux déjà existants. C'est pourquoi Marx pose tour à tour, de façon conjointe, les deux premières conditions de l'histoire comme premier acte historique, soit la production de moyens d'existence en tant qu'elle est toujours, en parallèle, une production de nouveaux besoins. Il s'agit bien ici d'un premier « acte » (*Tat*) historique[102], l'histoire humaine reposant sur l'activité de production et la capacité d'autoproduction qui est immanente à son déploiement. En somme, il est ici de nouveau question de la capacité inventive de l'activité humaine qui, pour Marx, en constitue une dimension inhérente et se trouve posée comme étant au fondement de l'histoire humaine.

Enfin, précise Marx dans un troisième temps, la dernière condition de l'histoire renvoie à la reproduction des êtres humains, à la procréation qui implique elle-même l'établissement de rapports entre les individus d'une société donnée :

> La troisième relation qui intervient ici dès l'origine dans le développement historique est que les hommes, tout en renouvelant quotidiennement leur propre vie, commencent à créer d'autres hommes, à se reproduire – c'est la relation entre l'homme et la femme, entre parents et enfants, c'est la famille[103].

---

[101] Sur ce point, voir de nouveau Paul RICOEUR, *L'idéologie et l'utopie, op. cit.*, p. 113.

[102] Voir Franck FISCHBACH, *La production des hommes, op. cit.*, p. 53-54.

[103] Karl MARX, « L'idéologie allemande », *loc. cit.*, p. 312.

Posés comme troisième condition de l'histoire, les rapports sociaux sont ainsi conçus à partir du rapport naturel et originel de l'homme à la femme qui est impliqué par la procréation et se déploient sur cette base, avec la famille, comme un ensemble de plus en plus complexe de rapports qu'entretiennent entre eux les individus de sociétés données au fil de l'histoire. Dans cette perspective, en parallèle à l'évolution des pratiques et des biens d'usage qu'elles produisent, l'histoire se comprend également comme développement des pratiques à travers lesquelles les individus d'une société donnée se rapportent les uns aux autres. Cela concerne en premier lieu – nous y reviendrons à l'instant –, la façon dont se trouvent socialement répartis les travaux et les biens qui en résultent. La production est donc un rapport double, impliquant aussi bien une relation métabolique envers la nature qu'un ensemble de pratiques sociales à travers lesquelles les individus se rapportent les uns aux autres :

> La production de la vie, qu'il s'agisse de sa propre vie par le travail ou de la vie d'autrui par la procréation, apparaît donc dès à présent comme une relation double, tant naturelle que sociale ; sociale, en ce qu'il est question de la coopération de plusieurs individus, peu importe dans quelles conditions, de quelle manière et à quelle fin[104].

En somme, on constate que la réalité qui renvoyait auparavant chez Marx à l'être humain en tant qu'être à la fois naturel et générique est désormais pensée comme activité sociale de production. Cela dit, si le concept d'essence générique a été abandonné au profit de la vie sociale conçue comme ensemble des rapports qu'entretiennent activement les individus entre eux, il n'en demeure pas moins que ce qui était désigné par le concept d'essence générique, à savoir la production d'un monde objectif et l'autoproduction de soi – ou encore l'« auto-transformation », affirmait Marx dans les *Thèses sur Feuerbach* – a tout de même été préservé pour être posé comme fondement de l'histoire de la pratique humaine et des objets auxquels elle se rapporte. À quoi s'ajoute ici l'idée selon laquelle cette activité sociale de production se déploie toujours, historiquement, sous des formes déterminées, à la fois expressives et normatives, en tant que manière déterminée de produire.

Sur la base de cette double compréhension de la réalité comme production à la fois naturelle et sociale, l'histoire humaine est dépeinte dans *L'idéologie allemande* comme un

---

[104] *Ibid.*, p. 113.

processus empruntant une double trajectoire. D'un côté, en ce qui concerne le métabolisme avec la nature, l'histoire se caractérise par le développement de formes déterminées de la production, des objets qu'elle produit et des besoins qu'ils satisfont. Cette trajectoire historique se caractérise donc par l'établissement de nouvelles formes et conditions matérielles de l'agir sur la base des formes et conditions antérieures[105]. Or, ce développement repose entièrement sur l'autoproduction qui est posée comme capacité immanente à la production. Selon Ricoeur, c'est ce volet de l'histoire que Marx thématise à travers l'idée d'« individus » agissant au sein de « conditions déterminées », mais, fait-il remarquer aussitôt, seulement dans la mesure où ils déterminent en retour les conditions de leur agir par le déploiement même de leur production[106]. Un processus qui s'opère, affirme Marx, de génération en génération :

> L'histoire n'est rien que la succession des générations, qui viennent l'une après l'autre et dont chacune exploite les matériaux, les capitaux, les forces productives légués par toutes les générations précédentes ; par conséquent, chacune d'elle continue, d'une part, l'activité traditionnelle dans des circonstances entièrement modifiées et, d'autre part, elle modifie les anciennes conditions par une activité totalement différente[107].

Cela dit, d'un autre côté, les circonstances à l'intérieur desquelles produisent les individus incluent par ailleurs les conditions sociales dans le cadre desquelles s'opère la production humaine, ces circonstances renvoyant en effet doublement à la « relation historiquement créée avec la nature », mais aussi « entre les individus »[108]. Or, c'est le développement spécifique de ces rapports historiquement institués et entretenus par les individus au fil de l'histoire qui pose problème aux yeux de Marx. En effet, ce volet social de l'histoire humaine relève quant à lui d'un développement qui se déploie, paradoxalement, d'une façon purement « naturelle »[109]. Sur la base des rapports familiaux tissés au sein des sociétés tribales et qui sont caractérisés par un mode d'exploitation patriarcal, la trajectoire historique des rapports sociaux relève selon Marx d'un développement qui n'est pas maîtrisé, c'est-à-dire qu'il

---

[105] Voir Franck FISCHBACH, *La production des hommes, op. cit.*, p. 43.

[106] Il s'agit là, pour Ricoeur, de la « grande découverte » de Marx dans ce texte qui aurait entièrement échappé au matérialisme historique : dans Paul RICOEUR, *L'idéologie et l'utopie, op. cit.*, p. 146.

[107] Karl MARX, « L'idéologie allemande », *loc. cit.*, p. 323.

[108] *Ibid.*, p. 327.

[109] *Ibid.*, p. 319.

procède d'une dynamique conflictuelle opposant toujours une partie de la société à une autre. Dans cette perspective, les rapports sociaux furent à chaque époque marqués par l'établissement de rapports d'interdépendances asymétriques, impliquant selon Marx une opposition entre l'« intérêt de chaque individu » et l'« intérêt général[110] ». Il s'agit là d'un schéma historique qui n'est pas sans rappeler celui dépeint par Hess dans son texte « L'essence de l'argent », posant l'histoire comme un processus *a priori* naturel aussi longtemps qu'il relève du combat égoïste, c'est-à-dire de l'opposition des individus à leur genre. Marx problématise cette trajectoire historique à travers la notion de « division du travail », en particulier en ce qui concerne la division du travail manuel et intellectuel, sur la base de laquelle s'opère l'opposition des intérêts particuliers à l'intérêt général de même que la dynamique conflictuelle portant sur la répartition de l'activité de production et des fruits qui en résultent :

> Tout en reposant sur la division naturelle du travail dans la famille et sur la séparation de la société en familles isolées et opposées les unes aux autres, la division du travail, avec toutes ses contradictions, entraîne en même temps la répartition du travail et de ses produits – répartition *inégale*, certes, en quantité comme en qualité – et, par conséquent, la propriété, dont le germe, la première forme, se trouve dans la famille, où la femme et les enfants sont les esclaves de l'homme[111].

C'est dans la mesure où le travail n'est pas divisé « volontairement », mais bien « naturellement » au fil de l'histoire, ajoute Marx, que l'activité de production que réalisent les individus en société en vient à adopter une forme qui leur est étrangère, sur laquelle ils perdent toute emprise alors même que les formes historiquement déterminées qu'elle emprunte reposent sur la capacité d'autoproduction immanente de leur activité :

---

[110] *Ibid.*, p. 317.

[111] *Ibid.*, p. 316-17. L'auteur souligne.

> [A]ussi longtemps que les hommes se trouvent dans la société primitive, donc aussi longtemps que subsiste la division entre intérêt particulier et intérêt général, et que l'activité n'est pas divisée volontairement mais naturellement, le propre acte de l'homme se dresse devant lui comme une puissance étrangère qui l'asservit, au lieu que ce soit lui qui la maîtrise. [...] La puissance sociale, c'est-à-dire la force productive multipliée résultant de la coopération imposée aux divers individus par la division du travail, apparaît à ces individus – dont la coopération n'est pas volontaire, mais naturelle – comme une force étrangère, située en dehors d'eux, dont ils ignorent les tenants et les aboutissants, qu'ils sont donc incapables de dominer et qui, au contraire, parcourt maintenant une série bien particulière de phases et de stade de développement, succession de faits à ce point indépendante de la volonté et de la marche des hommes qu'elle dirige en vérité cette volonté et cette marche[112].

Qui plus est, ici encore, comme chez Hess, la solution repose d'après Marx sur le communisme posé à l'inverse comme « maîtrise consciente de ces puissances qui, nées de l'interaction des hommes, les ont dominés et leur en ont jusqu'à présent imposé comme puissances absolument étrangères[113] ». Autrement dit, la solution implique pour Marx un bouleversement des rapports sociaux historiquement institués qui, cette fois-ci, serait volontaire.

Ainsi, nous voyons à quel point ce serait une erreur de comprendre la dynamique sociale et historique chez Marx simplement comme rapports de codéterminations entre des structures anonymes comme le font le matérialisme historique ou le structuralisme althussérien. Comme le soutient Ricoeur, cela reviendrait « à jouer en fait le jeu de l'aliénation[114] », c'est-à-dire à rendre compte de la dynamique sociale par l'entremise d'entités étrangères sur lesquelles les individus n'ont aucune emprise, ce qui correspond précisément à la forme sous laquelle la « puissance sociale » se présente aux individus sous une forme aliénée, soit « comme une force étrangère, située en dehors d'eux », dans la mesure où elle s'est développée de façon naturelle, involontaire et non maîtrisée. En opposition, comme nous avons cherché à le montrer, la production posée comme double rapport entretenu envers la nature et envers autrui doit plutôt être comprise comme une manière de produire historiquement déterminée, dont l'histoire repose pour une part sur l'autoproduction immanente à l'activité de production, comme production d'un monde objectif et comme autoproduction de soi des

---

[112] *Ibid.*, p. 318-19.

[113] *Ibid.*, p. 325.

[114] Paul RICOEUR, *L'idéologie et l'utopie*, *op. cit.*, p. 145.

individus, et pour une autre part sur le développement naturel et involontaire des pratiques à travers lesquelles les individus se rapportent les uns aux autres, mais en tant que celles-ci sont toutefois ouvertes à la possibilité d'une réappropriation maîtrisée, ce à quoi correspondrait le communisme. C'est donc en ce sens, aux yeux de Marx, que « les circonstances font les hommes tout autant que les hommes font les circonstances[115] ».

3.3. Les *Manuscrits de 1857-1858* : l'intermédiation de la production et de la consommation comme manière de vivre historiquement déterminée

Les *Manuscrits de 1857-1858*, également désignés sous le titre de *Grundrisse* (« fondements »), sont souvent considérés comme une ébauche de ce qui deviendra l'ouvrage majeur de Marx, le *Capital*. En plus de maintenir une conception de la production comme manière historiquement déterminée de vivre par laquelle s'opère simultanément une mise en forme de la nature et une autoproduction de soi des individus, ces manuscrits offrent des précisions quant à la distinction entre les dimensions subjective et objective de l'activité humaine. De même, ils approfondissent le caractère complémentaire entre l'aspect actif et passif de la nature humaine en montrant de quelle façon la production s'articule à la consommation et vice versa, cette dernière se trouvant posée de façon corrélative à la première comme une manière déterminée de jouir des objets produits et de satisfaire ses besoins.

Dans l'introduction de ces manuscrits, avant de préciser la façon dont s'articule la production à la consommation, Marx amorce son propos par quelques remarques épistémologiques en ce qui concerne l'élaboration d'une conception générale de la production humaine en rapport à la réalité à laquelle elle se réfère et qui se présente toujours sous des formes historiquement déterminées. Il est possible, affirme-t-il, d'abstraire quelques traits généraux de la production humaine qui sont communs à toutes les époques ou, du moins, à plusieurs d'entre elles. Pour lui, une telle conception générale de la production

---

[115] Karl MARX, « L'idéologie allemande », *loc. cit.*, p. 327.

facilite l'exposé dans la mesure où elle empêche la répétition et évite de condamner l'analyse à n'aborder à chaque fois qu'une époque en particulier. Ainsi, la production en général constitue pour Marx une abstraction, mais une « abstraction rationnelle » puisqu'elle se réfère et cherche à synthétiser les traits communs de la réalité, quoique celle-ci se présente dans son effectivité sous des formes diverses et déterminées[116]. Par contre, nuance-t-il d'emblée, il ne faut jamais perdre de vue la « différence essentielle » qui caractérise chacune des formes effectives de cette réalité telle qu'elle se présente aux différentes époques[117]. Pour cause, une analyse qui omet de poser les différences essentielles court le risque d'établir comme production en général ce qui ne relève en fait que d'une époque particulière, projetant ce faisant cette forme historiquement déterminée de la production sur l'ensemble des époques, une erreur que tend à commettre, selon Marx, l'économie politique. Conséquemment, il en résulterait une naturalisation de la forme contemporaine de la production qui en occulte le caractère historiquement spécifique et déterminé[118]. Par exemple, l'économie politique tend à définir d'emblée tout instrument de production employé dans l'histoire comme une forme de capital, alors que les instruments de production n'empruntent cette forme que sous le mode de production capitaliste, naturalisant ainsi le capital lui-même et la forme de production qui s'y rattache. Par l'entremise de cet éclaircissement épistémologique au sujet de la production en général, nous voyons donc reconduite cette idée avancée dans *L'idéologie allemande*, selon laquelle l'activité de production, ici posée comme « abstraction rationnelle », se présente toujours dans sa réalité effective sous des formes historiquement déterminées.

Sur cette base, Marx ajoute que cette production en général comporte par ailleurs un ensemble d'éléments, de « moments », souvent posés séparément ou isolément par l'économie politique, et qui se rapportent les uns aux autres en tant que « totalité organique », à savoir : la production proprement dite, la consommation, la distribution et l'échange[119]. En cherchant à exposer les modalités par lesquelles s'articulent ces moments les uns aux autres, Marx en vient ainsi à s'intéresser au rapport entre la production et la consommation – ce à

---

[116] Karl MARX, *Manuscrits de 1857-1858 (« Grundrisse »)*, Tome I. Paris : Éditions sociales, 1980, p. 19.

[117] *Ibid.*

[118] *Ibid.*

[119] *Ibid.*, p. 33.

quoi nous limiterons ici notre commentaire, revenant dans le quatrième chapitre sur la question de l'échange et de la distribution – et qu'il dépeint en trois temps : leur identité immédiate, leur médiation réciproque et leur création réciproque.

Dans un premier temps, affirme Marx, toute production implique une consommation et vice versa, celles-ci se révélant *a priori* « immédiatement » identiques[120]. En effet, affirme-t-il, la production d'un objet déterminé implique toujours une consommation à la fois « subjective et objective »[121]. Subjective, d'une part, puisque la production nécessite le déploiement d'un effort qui, s'il permet à l'individu de développer ses « facultés »[122], correspond également à une dépense de ces facultés et de l'énergie vitale préalablement emmagasinée par le travailleur. Objective, de l'autre, puisque la production implique également la destruction de la forme sous laquelle la matière transformée se présentait au préalable ainsi que celle, par usure progressive, des instruments employés à cette fin. Inversement, toute consommation constitue également une production. Par exemple, l'alimentation permet la reconstitution des forces et la régénérescence du corps humain, une consommation à travers laquelle « l'homme produit son propre corps[123] ». De même, de manière plus générale, l'emploi d'un ensemble d'objets d'usage au quotidien correspond pour Marx à une production de soi des individus d'un « certain point de vue », c'est-à-dire qu'ils se produisent eux-mêmes en tant qu'ils se définissent notamment par l'usage quotidien qu'ils font des objets produits socialement[124].

Dans un deuxième temps, Marx ajoute que la production et la consommation agissent réciproquement comme médiation l'une de l'autre : « [...] il s'opère en même temps un mouvement médiateur entre les deux termes[125] ». D'un côté, la production est médiatrice de la consommation en ce sens où elle lui fournit son objet sous une forme externe, matérielle et

---

[120] *Ibid.*, p. 24.

[121] *Ibid.*

[122] *Ibid.*

[123] *Ibid.*, p. 25.

[124] *Ibid.*

[125] *Ibid.*

tangible, sans lequel celle-ci ne pourrait évidemment avoir lieu et ne pourrait être satisfait le besoin d'un sujet humain pour cet objet. De l'autre, la consommation est inversement médiatrice de la production dans la mesure où elle fournit quant à elle cet objet sous une forme interne, comme « image intérieure » ou comme représentation *a priori* de l'objet à produire, c'est-à-dire qu'elle fournit à la production un sujet qui ressent de l'intérieur l'objet qu'elle produit comme un besoin à combler et qui détermine donc la « fin » de l'acte de production[126]. Ce faisant, la consommation confère un but à la production. Ainsi, si la production fournit à la consommation son objet sous une forme externe, la consommation fournit quant à elle à la production cet objet sous une forme interne : « La production crée le matériau de la consommation en tant qu'objet qui lui est extérieur ; la consommation crée le besoin en tant qu'objet intérieur, que but de la production[127] ». Dans cette perspective, la consommation constitue, aux yeux de Marx, le moment d'achèvement de la production, là où s'accomplit le but qu'elle visait et où se trouve en définitive pleinement réalisé l'objet produit. Ce n'est, affirme-t-il, que lorsqu'elle « fait évanouir le produit que la consommation lui donne la *dernière touche et le coup de grâce*[128] ». Est-ce à dire pour autant que la production serait déterminée par la consommation ou par le besoin qui est à satisfaire ? Si Marx parle à cet égard d'une « présupposition » ou d'une « impulsion »[129] de la consommation à l'égard de la production, il faut toutefois prendre note de l'ordre de priorité qu'il établit entre les deux termes et que révèle le troisième rapport qu'entretiennent entre elles la production et la consommation.

Dans un troisième temps, Marx affirme enfin que la production et la consommation sont réciproquement créatrices l'une de l'autre. Si la production fournit à la consommation son objet sous une forme externe, elle donne par ailleurs à cet objet une forme particulière. Elle lui confère donc, dit-il, « son aspect déterminé, son caractère, son fini[130] ». L'objet produit, ajoute-t-il, n'est donc pas « un objet en général, mais un objet déterminé qui doit être

---

[126] *Ibid.*, p. 26.

[127] *Ibid.*, p. 27.

[128] *Ibid.*, p. 25-26. L'auteur souligne.

[129] *Ibid.*, p. 26.

[130] *Ibid.*

consommé d'une façon déterminée[131] ». Un point que Marx illustre à travers l'exemple qu'est l'alimentation : « La faim est la faim, mais la faim qui se satisfait avec de la viande cuite, mangée avec fourchette et couteau, est une autre faim que celle qui avale de la chair crue à l'aide des mains, des ongles et des dents[132] ». De même, pourrions-nous ajouter, tous les êtres humains doivent pour subsister assimiler des aliments qui leur permettront de satisfaire leurs besoins physiologiques en apports caloriques, protéiques, vitaminiques et autres. Toutefois, les aliments particuliers qui sont produits à cette fin de même que la façon déterminée par laquelle ils sont produits, apprêtés et consommés varient fondamentalement d'une culture à l'autre de par le monde, une évidence qui saute aux yeux de quiconque a un peu voyagé. Ainsi, si la consommation et les besoins qu'elle satisfait impulsent l'activité de production, cette dernière lui fournit par contre les objets qui permettent de les satisfaire sous des formes déterminées. En ce sens, la production qui emprunte toujours des formes historiquement déterminées, comme manières de produire, crée ce faisant, par l'entremise des objets déterminés qu'elle produit, une manière déterminée de consommer : « Ce n'est pas seulement l'objet de la consommation, mais aussi le mode de consommation qui est donc produit par la production, et ceci non seulement d'une manière objective, mais aussi subjective. La production crée donc le consommateur[133] ».

Cela dit, inversement, la consommation est également créatrice de la production. Dans la mesure où la consommation achève la production en réalisant l'objet qui a été produit et puisque celui-ci se trouve de la sorte détruit par assimilation ou par usure progressive, la consommation implique la répétition de l'acte de production en vue de satisfaire le besoin qui surgira de nouveau. D'ailleurs, c'est en ce sens précis et limité, c'est-à-dire compte tenu de la répétition qu'elle implique, que la consommation constitue pour Marx l'« impulsion » ou la « présupposition » de la production. Or, cette répétition à laquelle est conviée la production par la consommation permet, aux yeux de Marx, un raffinement progressif de la production elle-même. La production qui était posée au départ, dans la première articulation qui la

---

[131] *Ibid.*

[132] *Ibid.*

[133] *Ibid.*

rattache immédiatement à la consommation, comme développement des « facultés » de l'individu prend ici tout son sens. La répétition de l'acte de production constitue l'occasion d'un développement progressif des facultés des individus. C'est donc en ce sens restreint que la consommation crée la production :

> C'est la consommation qui seule accomplit pleinement l'acte de la production en donnant au produit son caractère achevé de produit, en le dissolvant, en consommant la forme d'objet autonome qu'il revêt, en élevant à la dextérité, par le besoin de la répétition, la disposition développée dans le premier acte de production ; elle n'est donc pas seulement l'acte final par lequel le produit devient produit, mais encore celui par lequel le producteur devient producteur[134].

Autrement dit, la répétition de l'acte de production impliquée par la consommation constitue l'occasion d'un développement des potentialités de l'agir humain. En somme, il y a création réciproque de la production et de la consommation et développement parallèle de l'une comme de l'autre qui empruntent toutes deux des formes déterminées et complémentaires en tant que manières de produire et manières de consommer, et cela par l'entremise des objets déterminés qui sont produits et consommés. Toutefois, en ce qui concerne les formes historiquement déterminées qu'empruntent ces objets, la priorité est conférée par Marx à la production elle-même, affirmant que celle-ci fait « apparaître chez le consommateur sous la forme de besoin les produits posés d'abord par elle sous la forme d'objet[135] ».

Ainsi se précise la distinction entre la part subjective et objective de la production humaine, tout comme l'articulation entre la part active et passive de la nature humaine. Au-delà de leur identité immédiate, c'est par l'intermédiaire des objets d'usage déterminés que la production et la consommation se rapportent l'une à l'autre en tant que médiation réciproque et création mutuelle. La dimension subjective de la production humaine renvoie à la représentation mentale, *a priori*, de l'objet d'usage qui est à produire en vue de la satisfaction d'un besoin social déterminé, soit à l'objet dit « interne » qui opère comme une « fin » que cherche à atteindre l'activité de production et en fonction de laquelle elle adopte pour ce faire une forme déterminée. La dimension objective de la production humaine renvoie quant à elle au résultat de cette activité orientée en finalité et réalisée sous une forme déterminée en tant

---

[134] *Ibid.*, p. 27-28.

[135] *Ibid.*, p. 27.

qu'il en constitue l'extériorisation effective, soit à l'objet dit « externe » comme forme déterminée qui a été imprégnée à la matière et qui constitue l'objet d'usage qui permettra de satisfaire un besoin social déterminé.

De même, c'est par l'intermédiaire de ces objets d'usage déterminés que se révèle la complémentarité de la dimension active et passive de la nature humaine. Afin de produire un objet d'usage déterminé, l'activité de production doit se déployer sous une forme déterminée. Les forces naturelles dont disposent les individus doivent être structurées de sorte à produire le résultat désiré, l'objet d'usage anticipé et posé comme fin d'une activité déterminée. C'est en ce sens que Marx affirme : « [...] le travail vivant, en se réalisant dans le matériau, modifie celui-ci lui-même, modification qui, par sa finalité, détermine le travail et en détermine aussi l'activité adéquate à cette fin [...][136] ». Inversement, le besoin qui assaille l'individu se rapporte lui-même à cet objet d'usage déterminé, ce qui implique que ce besoin ne sera satisfait que sous une forme déterminée. La jouissance de l'objet produit sous une forme déterminée se trouve donc elle-même structurée d'une manière déterminée. C'est en ce sens que la production et la consommation se révèlent toutes deux constituer des « manières » historiquement déterminées et complémentaires de produire et de consommer. Elles constituent ensemble, pour reprendre une expression de *L'idéologie allemande*, un certain « mode de vie » ou, plus judicieusement traduit, une certaine *manière de vivre* historiquement déterminée, dont la richesse réelle s'exprime selon Marx comme valeur d'usage et renvoie, d'un point aussi bien quantitatif que qualitatif, à l'ensemble des objets d'usage en tant qu'ils constituent le résultat d'une multiplicité de formes déterminées d'activité humaine et sont l'objet d'une multiplicité de formes déterminées de jouissance humaine.

Enfin, étant donné la répétition de l'acte de production qui résulte de la destruction des objets d'usage que réalise la consommation et, qui plus est, la capacité d'autoproduction qui lui est immanente, ces multiples formes de l'activité et de la jouissance humaines sont amenées à se développer historiquement. La reproduction des individus d'une société donnée par la production et la consommation d'objets d'usage déterminés implique donc en elle-même leur transformation progressive :

---

[136] *Ibid.*, p. 300.

> Dans l'acte de la reproduction lui-même, il n'y a pas que les conditions objectives qui changent ; par exemple, le village devient une ville, la nature sauvage, terre défrichée, etc., mais les producteurs aussi changent, en tirant d'eux-mêmes des qualités nouvelles, en se développant, en se transformant eux-mêmes par le moyen de la production, en façonnant des forces nouvelles et des idées nouvelles, de nouveaux moyens de communication, de nouveaux besoins et un nouveau langage[137].

Ainsi, loin de pouvoir être réduite à la stricte subsistance ou à la simple impulsion du besoin, c'est à l'inverse la production elle-même qui est constitutive des besoins, à propos desquels Marx insiste sur le caractère social et historique de la « nécessité » qui les caractérise :

> Cette nécessité est elle-même une nécessité qui change, étant donné que les besoins sont produits tout autant que les produits et les différents savoir-faire du travail. À l'intérieur de ces besoins et de ces travaux nécessaires, il y a un plus ou moins. Plus les besoins, eux-mêmes déterminés historiquement – les besoins engendrés par la production, les besoins sociaux – et qui sont eux-mêmes le *fruit* de la *production et des rapports sociaux,* plus ces besoins sont posés comme *nécessaires*, plus le degré de développement de la richesse réelle est élevé[138].

Ou alors, c'est que la *subsistance* elle-même doit toujours être comprise comme *manière de vivre* empruntant des formes historiquement déterminées et amenées à se développer au fil de l'histoire. Ainsi, la « richesse réelle » qui renvoie selon Marx à l'ampleur des objets d'usage produits et à l'ampleur corrélative des besoins dès lors posés comme nécessaires, se rapporte au développement historique et complémentaire des formes multiples de l'activité et de la jouissance humaines.

3.4. *Le Capital* : les moments formels du procès de travail transhistorique et les formes normatives et expressives du travail utile

L'ensemble des thèses de Marx en rapport à l'inventivité inhérente à l'activité humaine, comme production de nouveaux objets d'usage ainsi que des nouvelles formes de pratique et de jouissance qui s'y rattachent, est maintenu dans le *Capital.* En effet, nous y retrouvons une compréhension de la production humaine posée comme mise en forme de la nature et comme autoproduction de soi des êtres humains, de même qu'une insistance sur les formes

---

[137] *Ibid.*, p. 431.

[138] Karl MARX, *Manuscrits de 1857-1858*, Tome II, *op. cit.*, p. 19.

déterminées que l'activité humaine est amenée à emprunter, par lesquelles est assurée la subsistance des individus d'une société donnée en tant que manière de vivre déterminée. De plus, en cherchant à établir ce en quoi consiste le procès de travail dans une perspective transhistorique – ce qui n'est pas sans rappeler la façon dont il cherchait à rendre compte de la production en général comme « abstraction rationnelle » dans les *Manuscrits de 1857-1858* –, Marx en vient par ailleurs à détailler l'ensemble des moments formels qui sont constitutifs du procès de travail. Ce faisant, il insiste particulièrement sur le moment d'idéalité qui caractérise le travail humain en tant qu'activité orientée en finalité, c'est-à-dire comme travail utile, une activité se structurant par conséquent sous une forme déterminée qui est subjectivement assumée et se révèle ainsi à la fois normative et expressive.

En introduction au cinquième chapitre du *Capital*, alors qu'il cherche à déterminer la nature du travail humain posé dans une perspective transhistorique, c'est-à-dire en faisant abstraction des contextes sociohistoriques au sein desquels il se déploie, Marx réitère en premier lieu l'idée présente dès les *Manuscrits de 1844* selon laquelle l'être humain est un être naturel. Ainsi, il affirme de nouveau que l'être humain constitue une partie intégrante de la nature et entretient avec cette dernière, son milieu vital, un métabolisme continu :

> Le travail est d'abord un procès qui se passe entre l'homme et la nature, un procès dans lequel l'homme règle et contrôle son métabolisme avec la nature par la médiation de sa propre action. Il se présente face à la matière naturelle comme une puissance naturelle lui-même. Il met en mouvement les forces naturelles de sa personne physique, ses bras et ses jambes, sa tête et ses mains pour s'approprier la matière naturelle sous une forme utile à sa propre vie[139].

De fait, l'être humain se trouve posé par Marx comme un être naturel d'une double façon. D'un côté, puisqu'il dispose lui-même de forces naturelles, c'est-à-dire d'un corps composé d'appareils sensoriels ainsi que de systèmes nerveux et musculaire, il bénéficie ce faisant d'une capacité sensori-motrice qui lui permet de se déplacer au sein de la nature environnante et d'y produire des effets. Or, en ce qui concerne les effets qu'il y produit, l'être humain agit selon Marx de la même façon que la nature elle-même, ce qu'il indique déjà dans le premier chapitre au sujet du travail utile : « L'homme ne peut procéder dans sa production que

---

[139] Karl MARX, *Le Capital*, Livre I, *op. cit.*, p. 200.

comme la nature elle-même : il ne peut que modifier les formes des matières[140] ». Autrement dit, la production humaine ne consiste pas dans une « création *ex nihilo* », mais bien dans la mise en forme d'une matière préexistante[141]. Si, par exemple, les forces à l'œuvre dans le mouvement des plaques tectoniques donnent forme aux montagnes, c'est de la même façon pour Marx que les êtres humains mobilisent les forces naturelles dont ils disposent pour ériger les habitations qui leur serviront d'abris[142]. Qui plus est, ajoute Marx d'emblée, l'être humain canalise, pour ce faire, les forces de la nature elles-mêmes : « Dans ce travail de mise en forme proprement dit, il est constamment soutenu par des forces naturelles[143] ». C'est pourquoi le travail se caractérise avant tout comme une mise en forme de la matière et ne peut, ce faisant, se dispenser de la nature elle-même : « Le travail n'est donc pas la source des valeurs d'usage qu'il produit, de la richesse matérielle. Comme le dit Petty, celle-ci a pour père le travail et pour mère la terre[144] ». Ce qui nous amène au second aspect, à savoir que, d'un autre côté, l'être humain est posé comme être naturel dans la mesure où il est dépendant de la nature aussi bien pour se procurer ce qui est nécessaire à la satisfaction de ses besoins que pour déployer ses propres forces naturelles. Ainsi, d'une part, la nature constitue pour l'être humain son « garde-manger originel »[145], c'est-à-dire qu'elle lui fournit les matières naturelles qui lui permettent de subsister et qu'il cherche pour ce faire à mettre en forme.

---

[140] *Ibid.*, p. 49.

[141] Voir Franck FISCHBACH, *La production des hommes*, *op. cit.*, p. 55.

[142] Il va sans dire qu'une telle identification des capacités humaines aux forces naturelles ne va pas sans poser problème. Il en découle une ontologie de la production, caractérisant aussi bien la nature environnante que l'activité humaine. À ce propos, il serait sans doute judicieux d'opérer ici certaines distinctions ontologiques entre les forces à l'œuvre au sein de l'environnement physico-chimique, le comportement animal et l'activité humaine. Néanmoins, on retrouve une certaine insistance chez Marx, de façons diverses à travers son œuvre, à vouloir spécifier le mode d'être humain en rapport au mode d'être animal, que ce soit sur la base de « l'essence générique », de la production des « moyens d'existence », comme nous l'avons déjà vu, ou encore sur la base du caractère « idéal » de l'activité humaine, comme nous le verrons à l'instant. Si ces distinctions ont le mérite de spécifier le mode d'être humain, elles se font toutefois sur le dos d'une compréhension appauvrie du mode d'être animal, très limité notamment en ce qui concerne l'intentionnalité du comportement animal ou encore sa capacité évolutive. Cela dit, la question à l'étude dans cette thèse peut faire l'économie de tels enjeux en ciblant avant tout la façon dont Marx pose et conçoit l'activité de production comme mode d'être humain. En ce qui concerne la réflexivité caractéristique du comportement animal, dans la lignée des travaux de Michel Freitag, voir : Éric DUHAIME, *Le génie génétique : la privatisation du vivant au sein du capitalisme avancé*, UQAM, 2009.

[143] Karl MARX, *Le Capital*, Livre I, *op. cit.*, p. 49.

[144] *Ibid.*

[145] *Ibid.*, p. 201.

D'autre part, la nature constitue également son « arsenal originel »[146], c'est-à-dire qu'elle lui procure les moyens qui lui permettent de réaliser cette mise en forme de la matière, les instruments qu'il interpose entre lui et la matière afin de la modifier.

Ainsi l'activité humaine se trouve-t-elle de nouveau posée dans le *Capital* comme une activité de mise en forme de la nature ou encore comme une modification de la matière opérée par un être lui-même naturel. Or, le déploiement des forces naturelles qui caractérise la production humaine est en même temps posé par Marx comme une modalité par laquelle s'opère une autoproduction de soi de l'être humain, la transformation de la nature constituant un procès métabolique par lequel il en vient en parallèle à se transformer lui-même : « Mais en agissant sur la nature extérieure et en la modifiant par ce mouvement, il modifie aussi sa propre nature. Il développe les potentialités qui y sont en sommeil, et soumet à sa propre gouverne le jeu des forces qu'elle recèle[147] ». La production de valeurs d'usage par le travail humain revêt ainsi un caractère exploratoire et inventif, aussi bien en ce qui concerne les propriétés qualitatives des objets utiles qu'elle produit et auxquels se rapporte l'activité humaine qu'en ce qui concerne les forces naturelles qu'elle mobilise afin de les produire. D'un côté, cette exploration qui correspond à l'histoire humaine se traduit par la découverte d'un ensemble de qualités propres aux formes qui peuvent être conférées à la matière et qui sont utiles à la vie humaine. C'est pourquoi les utilités variées des valeurs d'usage que cherche à produire l'être humain, et dont il fait usage dans la consommation, relèvent d'après Marx d'un « acte historique » : « Toute chose utile, le fer, le papier, etc. [...] est un tout de caractéristiques multiples, et peut donc être utile selon plusieurs aspects différents. La découverte de ces différents aspects et donc des multiples modes d'utilisation des choses est un acte historique[148] ».

Cela dit, ce n'est pas la simple découverte des différents aspects utiles des valeurs d'usage, la multiplicité des formes déterminées de la jouissance humaine, qui relève de l'histoire. D'un autre côté, les formes mêmes de l'activité humaine qui visent la production

---

[146] *Ibid.*

[147] Karl MARX, *Le Capital*, Livre I, *op. cit.*, p. 199-200.

[148] *Ibid.*, p. 40.

de ces valeurs d'usage en relèvent tout autant. En effet, la production d'objets utiles ne saurait être comprise comme un simple déploiement brut de forces naturelles. Pour que la production humaine se matérialise effectivement sous la forme d'objets utiles, il faut que le déploiement de ces forces soit structuré et emprunte lui-même, pour ce faire, un ensemble de formes déterminées. C'est en ce sens, affirme Marx dans un passage que nous venons de citer, que le travail est un procès où l'être humain « *règle* et *contrôle* son métabolisme avec la nature par la *médiation* de sa propre action[149] ». Où l'on voit que le métabolisme entretenu avec la nature repose sur la médiation qu'est l'activité humaine en tant qu'elle constitue un déploiement structuré de forces naturelles. Une production qui, dans la mesure où sa finalité vise la fabrication d'objets d'usage, ne devient effective que si elle se structure en fonction de la forme qu'elle cherche à imprégner à la matière, empruntant pour ce faire une forme dite « adéquate » et « spéciale », ce que Marx suggère dans le premier chapitre à propos du travail utile :

> Pendant des millénaires, chaque fois qu'il y a été contraint par le besoin d'un vêtement, l'homme a taillé et cousu, bien avant qu'un homme devienne tailleur. Mais l'existence de l'habit, de la toile et de tout élément de la richesse matérielle non présent dans la nature, a toujours requis la *médiation* nécessaire d'une *activité productive adéquate spéciale* qui assimile les matériaux naturels particuliers à des besoins humains particuliers[150].

Les êtres humains parviennent donc à s'autoproduire ou à « modifier leur propre nature » à travers le procès métabolique qu'ils entretiennent avec la nature extérieure, en inventant et en mettant au point de nouvelles valeurs d'usage qui impliquent elles-mêmes le développement de nouvelles formes déterminées de l'activité et de la jouissance humaines.

En outre, ces formes déterminées qu'emprunte l'activité humaine, désignées comme travaux utiles, renvoient pour Marx à la détermination et l'articulation d'ordre synthétique des moments formels qui sont constitutifs du procès de travail tel qu'il se trouve posé dans une perspective transhistorique. On pourrait ici être tenté, comme chez Henry, de ne voir que trois moments formels au procès de travail transhistorique, Marx détaillant ceux-ci, dans le cinquième chapitre, comme l'« activité adéquate à une fin, ou encore le travail proprement

---

[149] *Ibid.*, p. 200. Nous soulignons.

[150] *Ibid.*, p. 48. Nous soulignons.

dit, son objet, et son moyen[151] ». Or, il nous semble important de distinguer, d'une part, la « fin » que poursuit l'activité en rapport au déroulement effectif de cette dernière pour bien montrer comment celle-ci se règle sur la première et s'y révèle « adéquate » et, de l'autre, la « fin » visée du « résultat » effectif dans lequel s'achève le procès de travail, c'est-à-dire le produit. Ce faisant, il est possible de distinguer cinq moments formels du procès de travail posé dans une perspective transhistorique et qui se trouvent articulés d'une manière déterminée en vue de produire des valeurs d'usage déterminées, comme le laisse d'ailleurs entendre Marx lui-même à propos du travail utile : « L'habit est une valeur d'usage qui satisfait un besoin particulier. Pour le faire, il faut une espèce déterminée d'activité productive. Celle-ci est déterminée par sa finalité, sa façon d'opérer, son objet, ses moyens et son résultat[152] ».

Premièrement, l'« objet » de travail renvoie tout simplement aux matériaux auxquels est appliquée l'activité du travailleur et qui sont transformés et modifiés au cours du procès de travail. D'une part, cet objet peut être directement extrait de la nature, ce « garde-manger originel », alors défini comme « objet de travail » proprement dit. D'autre part, il peut aussi constituer le résultat d'un travail antérieur, par exemple comme matière ayant été extraite de la terre, alors défini comme « matériau brut »[153]. Deuxièmement, le « moyen » de travail renvoie aux instruments qui servent d'intermédiaires entre le travailleur et son objet, le travailleur utilisant les propriétés « physiques, mécaniques ou chimiques » des instruments afin de façonner l'objet de travail et de lui conférer une forme déterminée comportant des propriétés qualitatives spécifiques[154]. C'est donc par l'intermédiaire des instruments employés que le travailleur déploie son savoir-faire. Ce faisant, ces instruments se trouvent annexés en tant qu'« organes » aux propres « organes corporels » du travailleur, ce qui, pour Marx, « prolonge sa conformation naturelle[155] ». Par ailleurs, la production et l'emploi

---

[151] *Ibid.*, p. 200.

[152] *Ibid.*, p. 47.

[153] *Ibid.*, p. 201.

[154] *Ibid.*

[155] *Ibid.*

d'instruments dans le cadre de la production constituent pour Marx un trait distinctif de l'être humain par rapport à l'animal :

> L'usage et la création de moyens de travail, bien qu'ils soient déjà en germe le propre de certaines espèces animales, caractérisent spécifiquement le procès de travail humain, ce qui amène Franklin à définir l'homme comme « a toolmaking animal », un animal qui fabrique des outils[156].

Où Marx renoue ici avec une idée présente dans *L'idéologie allemande*, selon laquelle l'être humain crée de nouveaux besoins en produisant ses moyens d'existence, notamment par la création de nouveaux instruments de travail. Troisièmement, la « façon d'opérer », le déploiement effectif de l'activité de production, renvoie à l'ensemble des opérations structurées et ordonnées par lesquelles est façonné l'objet de travail au moyen des instruments employés. Il renvoie donc au savoir-faire du travailleur, à l'activité d'ordre synthétique qu'il déploie en une série d'opérations plurielles et qui fait appel à ses connaissances et à sa dextérité.

Quatrièmement, la « fin » visée ou, autrement dit, l'« idée » est ce qui confère à l'ensemble des opérations réalisées leur caractère synthétique. Il s'agit là d'une dimension sur laquelle Marx insiste tout particulièrement et à partir de laquelle se trouve désormais posée la distinction essentielle entre l'activité humaine et le comportement animal :

> [C]e qui distingue d'emblée le plus mauvais architecte de la meilleure abeille, c'est qu'il a construit la cellule dans sa tête avant de la construire dans la cire. Le résultat auquel aboutit le procès de travail était déjà au commencement dans l'imagination du travailleur, existait donc déjà en idée[157].

L'idée, c'est-à-dire la fin qui est visée par le travailleur ou encore la forme de l'objet qu'il se représente *a priori* et qu'il cherche à matérialiser, oriente ainsi le déploiement effectif de l'activité, soit la succession des opérations réalisées de même que le choix des matériaux et des instruments employés. En ce sens, le travail constitue une activité orientée en finalité qui, ce faisant, est structurée d'une façon déterminée en vue de produire une forme déterminée, un objet d'usage déterminé, ce que Marx ajoute d'emblée : « Non pas [que le travailleur] effectue simplement une modification dans la forme de la réalité naturelle : il y réalise en

---

[156] *Ibid.*, p. 202.

[157] *Ibid.*, p. 200.

même temps son propre but, qu'il connaît, qui détermine *comme une loi* la modalité de son action, et auquel *il doit subordonner sa volonté*[158] ». Ainsi, le travailleur doit, selon Marx, « subordonner sa volonté » à la forme qu'il cherche à imprégner à la matière, à la valeur d'usage qu'il cherche à produire et qui détermine le « but » de son activité qui en guide le déroulement comme une « loi ». Or, cette loi particulière en fonction de laquelle le travailleur conforme son activité ne relève pas des lois naturelles qui sont propres à l'environnement physicochimique. C'est une loi à laquelle il subordonne lui-même sa volonté et en fonction de laquelle il structure le déploiement des forces naturelles dont il dispose. Autrement dit, il s'agit d'une loi qui est subjectivement assumée par le travailleur et qui, en ce sens, peut être désignée plus précisément comme une *norme*[159]. Ainsi, dans la mesure où les formes déterminées de l'agir humain sont subjectivement assumées, le procès de travail revêt donc bel et bien un caractère normatif. De plus, comme on l'a vu, puisque l'être des individus est entièrement contenu dans la forme déterminée qu'emprunte cette activité, le procès de travail revêt par ailleurs un caractère expressif. Il se révèle donc à la fois normatif et expressif. Les formes déterminées qu'emprunte historiquement le procès de travail en tant que travaux utiles reposent ainsi sur une détermination et une articulation spécifique des moments formels qui en sont constitutifs. *Il s'agit d'activités synthétiques, à la fois normatives et expressives, structurées en fonction des idées qui en guident* a priori *le déroulement effectif comme production de valeurs d'usage déterminées, au moyen d'objets et d'instruments déterminés.*

Enfin, cinquièmement, le « résultat » renvoie à l'aboutissement du procès de travail qui « s'éteint dans son produit[160] ». Ce produit est le résultat *a posteriori* de l'ensemble des opérations réalisées en vue d'une fin déterminée, comme mise en forme désormais effective et objective de la matière. En définitive, la mobilité qui caractérise le déroulement effectif de l'activité se stabilise sous une forme objective et matérielle, dans son produit :

---

[158] *Ibid.* Nous soulignons.

[159] Sur la distinction ontologique entre loi physicochimique et norme comportementale, voir notamment : Michel FREITAG, « chapitre III », *Dialectique et société : introduction à une théorie générale du symbolique*, Tome I, Montréal : Éditions Saint-Martin, 1986 ; Maurice MERLEAU-PONTY, *La structure du comportement*, Paris : PUF, 1963 p. 161 ; André PICHOT, *Petite phénoménologie de la connaissance*, Paris : Aubier, 1991, p. 30.

[160] Karl MARX, *Le Capital*, Livre I, *op. cit.*, p. 203.

> Ce produit est une valeur d'usage, une matière naturelle appropriée à des besoins humains par une modification de sa forme. Le travail s'est combiné avec son objet. Il a été objectivé, tandis que l'objet a été travaillé. Ce qui apparaissait du côté du travailleur sous la forme de la mobilité apparaît maintenant du côté du produit comme une propriété au repos, dans la forme de l'être[161].

Où l'on voit que le procès de travail, chez Marx, constitue bel et bien un procès d'objectivation qui implique une extériorisation effective de la fin visée en tant que forme imprégnée à la matière. Le procès de travail réalise ainsi le passage de l'idée en tant que représentation *a priori* de l'objet d'usage à produire – dimension subjective de l'activité humaine – à la matérialité effective comme forme imprégnée *a posteriori* à la matière – dimension objective de l'activité humaine. L'activité humaine telle qu'elle se trouve dépeinte par Marx n'exclut donc pas, comme le remarque David Harvey ainsi que Harry Braverman, une dimension d'idéalité qui lui est inhérente ou encore, tel que mentionné à propos des *Manuscrits de 1844* et des *Thèses sur Feuerbach*, la pratique et la pensée communiquent continuellement entre elles[162]. Celles-ci constituent chez Marx les deux facettes d'une même réalité à la fois pratique et idéelle, cette idéalité s'incarnant jusqu'au niveau du déploiement effectif de l'activité humaine de production, et vice versa. D'ailleurs, c'est dans la même perspective, pensons-nous, mais en posant le rapport inversement, que Marx affirmait déjà dans *L'idéologie allemande* que la « production des idées, des représentations, de la conscience est, de prime abord, directement mêlée à l'activité et au commerce matériels des hommes : elle est le langage de la vie réelle[163] ».

Les moments formels qui caractérisent le procès de travail au sens transhistorique se répartissent également, selon Marx, comme conditions subjectives et objectives du procès de travail, ce qui est à différencier, en tant que « conditions », de la dimension subjective et de la portée objective du procès de travail. Les conditions subjectives renvoient à l'activité

---

[161] *Ibid.*

[162] David HARVEY, *Pour lire le « Capital »*, Montreuil : la ville brûle, Coll. « Mouvement réel », 2012, p. 127 ; Harry BRAVERMAN, *Travail et capitalisme monopoliste*, Paris : François Maspero, 1976, p. 45-47 et 53. Sur cette question, il est par ailleurs étonnant de voir Michel Henry, prétendant dans l'introduction à son ouvrage laisser parler les textes de Marx eux-mêmes, affirmer de ce moment d'idéalité caractéristique du procès de travail qu'il ne s'agit là que d'une « séquelle du passé », c'est-à-dire d'un passé hégélien : *op. cit.*, p. 645-46. Cette affirmation résulte plutôt de la dichotomie qu'il a lui-même introduite au sein de la pensée de Marx, à travers l'interprétation qu'il en offre, selon laquelle la réalité ne renverrait qu'à la subjectivité radicale de la pratique humaine qui s'opposerait à la théorie et à l'idéalité comme objectivité, relevant quant à elles de l'irréalité.

[163] Karl MARX, « L'idéologie allemande », *loc. cit.*, p. 307.

effective ainsi qu'à la finalité qui l'oriente. Quant à elles, les conditions objectives renvoient à l'objet et au moyen de travail. Toutes deux sont essentielles au déroulement effectif du procès de travail, elles constituent les conditions *sine qua non* de sa réalisation effective. Si le travail se trouve séparé des conditions objectives, il ne peut être actualisé, « il ne pourrait pas se dérouler, ou du moins parvenir à son terme[164] ». Inversement, laissés à eux-mêmes, séparés des conditions subjectives, l'objet et le moyen de travail sont voués à la dégradation. Leur valeur d'usage ne se révèle en effet qu'au contact du travail vivant : « Pour faire de ces choses des valeurs d'usage, réelles, actives, et non pas simplement possibles, il faut que le travail s'en empare, les réveille d'entre les morts[165] ». Le déroulement du procès de travail suppose ainsi l'unité des conditions subjectives et objectives du procès de travail. Or, comme nous le verrons dans le prochain chapitre, l'origine du mode de production capitaliste repose précisément sur la séparation des conditions subjectives à l'égard des conditions objectives du procès de travail.

En somme, le procès de travail implique une unité des moments formels qui en sont constitutifs. Par ailleurs, les formes déterminées, à la fois normatives et expressives, sous lesquelles le procès de travail se présente historiquement comme travaux utiles concrets reposent sur la détermination et l'articulation spécifiques des moments formels qui en sont constitutifs, c'est-à-dire comme déploiements structurés des forces naturelles dont disposent les êtres humains en vue de fins déterminées et au moyen de matériaux et d'instruments déterminés. En ce sens, la richesse « réelle », par opposition à la forme unidimensionnelle qu'elle tend à emprunter sous le mode de production capitaliste en tant que valeur, correspond selon Marx à la valeur d'usage dont il affirme qu'elle constitue le « contenu matériel de la richesse[166] ». Or, comme le fait remarquer Moishe Postone, cette richesse ne renvoie pas à la seule quantité d'objets utiles produits, mais également à leurs qualités spécifiques, c'est-à-dire que la richesse se présente toujours sous la forme d'un ensemble de

---

[164] Karl MARX, *Le Capital*, Livre I, *op. cit.*, p. 203.

[165] *Ibid.*, p. 206.

[166] Karl MARX, *Le Capital*, Livre I, *op. cit.*, p. 40. À ce sujet, voir Moishe POSTONE, *op. cit.*, p. 231. Nous reviendrons en profondeur sur cette question dans le prochain chapitre.

produits objectifs particuliers, mais en tant que ceux-ci renvoient aux formes multiples de l'activité et de la jouissance humaines :

> Pour Marx, la mesure de la valeur est très différente de la mesure de la richesse matérielle. Cette dernière forme de richesse produite par les divers types de travail concret effectué sur les matières premières peut se mesurer d'après les objectivations de ces travaux, c'est-à-dire d'après les quantités et la qualité des biens particuliers produits. Ce mode de mesure est fonction de la spécificité qualitative du bien, de l'activité qui le produit, des besoins qu'il satisfait et de la coutume – en d'autres termes, le mode de mesure de la richesse matérielle est particulier, et non pas général[167].

En d'autres mots, cette richesse, étant donné la dimension qualitative qui la caractérise, renvoie plus fondamentalement au foisonnement des formes déterminées de l'activité et de la jouissance humaines en tant qu'elles constituent des manières historiquement déterminées de produire et de consommer des objets d'usage, toutes deux pouvant elles-mêmes être comprises de façon complémentaire comme « manière de vivre » déterminée. Une richesse, donc, qui est historiquement constituée au fil du procès de mise en forme de la nature et qui est en même temps le procès par lequel s'opère le développement des potentialités de l'agir humain. Dans cet ordre d'idées, la valeur d'usage, à laquelle correspond aux yeux de Marx la richesse réelle dans le *Capital*, constitue un concept unitaire qui se rattache à l'activité humaine en tant que manière de vivre déterminée et qui recoupe aussi bien ce qui est visé par la production humaine que ce qui fait l'objet d'une consommation humaine, comme manières déterminées de produire et de consommer, renvoyant aux formes multiples de l'activité sociale qui ont été développées au cours de l'histoire.

3.5. Conclusion

À l'encontre de l'interprétation althussérienne établissant une coupure épistémologique entre les textes de jeunesse et les textes de maturité de Marx, nous avons montré que plusieurs considérations philosophiques développées dans les premiers furent à maints égards préservées dans les seconds. À tout le moins, malgré d'indéniables ruptures terminologiques

---

[167] Moishe POSTONE, *op. cit.*, p. 280.

et théoriques, son œuvre nous semble marquée par une préoccupation constante et un approfondissement continu de la réalité telle qu'elle se trouvait posée dès les *Manuscrits de 1844* : à savoir le mode d'existence des êtres humains compris comme activité de mise forme de la nature et d'autoproduction de soi des individus en société. Dans cette perspective, s'il nous faut absolument établir des distinctions au niveau de son parcours intellectuel, nous pourrions dire, de façon générale : Marx a d'abord cherché à établir ce en quoi consiste la réalité dans le cadre d'une discussion critique et philosophique ; il a ensuite posé celle-ci comme fondement d'une théorie de l'histoire en s'intéressant aux formes déterminées sous lesquelles cette réalité a été amenée à se présenter à différentes époques ; enfin, comme nous le verrons, il a cherché à problématiser le devenir spécifique de cette réalité sous le mode de production capitaliste dans le cadre d'une critique de l'économie politique. Mais, là encore, il ne s'agit que de caractéristiques très générales dont les frontières tendent rapidement à se brouiller à la lecture des textes eux-mêmes. En effet, les préoccupations à la fois philosophiques, historiques et critiques quant à l'économie politique tendent chez Marx à s'enchevêtrer dès les *Manuscrits de 1844*, et ce jusqu'au *Capital*. Ce qui ressort toutefois des deux derniers chapitres, c'est que la compréhension de cette réalité s'est progressivement raffinée et enrichie au fil du parcours intellectuel de Marx.

La réalité fut d'abord saisie, dans les *Manuscrits de 1844*, à travers les concepts d'être sensible et de genre empruntés à Feuerbach et en opposition à la philosophie hégélienne. Elle fut ensuite comprise, dans les *Thèses sur Feuerbach*, comme activité sensible humaine et comme ensemble de rapports sociaux en opposition à Feuerbach et par un certain retour à Hegel. En définitive, elle fut établie comme production humaine, à la fois naturelle et sociale, à partir de *L'idéologie allemande*. Qui plus est, cette réalité fut *a priori* posée d'un point de vue ontologique, avant d'être enrichie de nouvelles déterminations en étant ressaisie dans le cadre d'une théorie de l'histoire. En effet, le sens de cette réalité ne pouvait être épuisé en étant tout simplement reconnue comme telle puisque, dans son existence effective, elle se présente toujours sous des formes historiquement déterminées – raison pour laquelle la production « en général » apparut plus tard à Marx, notamment dans les *Manuscrits de 1857-1858*, comme une « abstraction rationnelle ». En fait, l'essentiel des dimensions caractéristiques de l'être humain posé au départ comme être à la fois naturel et générique

furent maintenues en étant établies comme conditions nécessaires et immanentes de l'histoire alors que celle-ci fut abordée en fonction des formes déterminées que cette réalité a été amenée à emprunter dans son existence effective. Au cours de son parcours intellectuel, la réalité que Marx chercha à mettre en lumière fut donc, en premier lieu, posée de façon générale comme activité sociale de production à laquelle était reconnue une capacité d'auto-transformation en tant que procès d'engendrement d'un monde objectif et d'auto-engendrement de soi des êtres humains. En second lieu, il posa l'existence effective de cette réalité sous un ensemble de formes historiquement particulières et déterminées, la réalité des individus agissant en société étant comprise comme manières déterminées de produire et de consommer ou, de façon conjointe, comme manière de vivre historiquement déterminée. Enfin, cette réalité fut également saisie en fonction des formes singulières sous lesquelles celle-ci se déploie dans son effectivité, dont il est possible d'abstraire les moments formels comme procès de travail transhistorique, mais qui se présentent historiquement sous un foisonnement de travaux utiles et concrets, c'est-à-dire comme ensemble d'activités orientées en finalité, à la fois expressives et normatives, qui impliquent, sous leurs formes particulières, une détermination et une articulation spécifiques des moments formels qui en sont constitutifs.

Eu égard à la question qui nous intéresse de plus près, l'inventivité fut ainsi reconnue dès le départ comme une dimension consubstantielle à la production humaine, soit comme capacité d'auto-transformation ou d'autodétermination. Plus spécifiquement, cette inventivité est comprise comme capacité à déterminer de nouveaux objets d'usage et donc comme capacité à élaborer de nouvelles formes de pratique et de jouissance sociales. En ce sens, le déploiement effectif de la production humaine, à travers laquelle est assurée la subsistance des individus sous la forme d'une manière de vivre historiquement déterminée, implique par ailleurs la transformation progressive de celle-ci qui se trouve enrichie de nouveaux objets d'usage ainsi que de nouvelles formes de production et de consommation. C'est pourquoi le contenu réel de la richesse est conçu par Marx à travers le concept de valeur d'usage et renvoie non seulement à l'ampleur quantitative des objets d'usage produits, mais surtout à la multiplicité des formes qualitatives qu'ils empruntent et au foisonnement des formes de pratiques et de jouissances sociales qui s'y rapportent.

CHAPITRE IV

LE DEVENIR ÉTRANGER DES POTENTIALITÉS DE L'AGIR HUMAIN : LA SCIENCE ET LA TECHNOLOGIE DANS LE CAPITALISME INDUSTRIEL

En abordant, au dernier chapitre, la complémentarité de la production et de la consommation comme manière de vivre historiquement déterminée, nous avons volontairement omis deux éléments fondamentaux de la production en général telle qu'elle se trouve conceptualisée par Marx dans les *Manuscrits de 1857-1858*, à savoir la distribution et l'échange. Ce faisant, pour reprendre la terminologie de *L'idéologie allemande,* nous avons davantage insisté sur la dimension « naturelle » que sur la dimension « sociale » de la production humaine, c'est-à-dire sur le métabolisme entretenu envers la nature par l'entremise de formes variées d'activités et de jouissances humaines plutôt que sur l'ensemble des rapports sociaux à travers lesquels les individus se rapportent activement les uns aux autres dans le cadre de cette production. Or, cette dimension sociale constitue un aspect fondamental de la production humaine selon Marx. Dès les *Manuscrits de 1844*, elle est reconnue comme une caractéristique inhérente à l'essence générique des êtres humains, ensuite maintenue dans *L'idéologie allemande* comme condition nécessaire et immanente de l'histoire, puis enfin réitérée dans les *Manuscrits de 1857-1858* où le point de départ de cette étude critique de la production capitaliste renvoie aux « individus produisant *en société*[1] ».

Aux côtés de la production et de la consommation, la distribution et l'échange constituent ainsi deux autres moments inhérents à la production en général : la première renvoie à la « proportion » des résultats de la production qui échoit à chaque individu alors que la seconde

---

[1] Karl MARX, *Manuscrits de 1857-1858*, Tome I, *op. cit.*, p. 19. Nous soulignons.

consiste dans la conversion de cette « quote-part » sous la forme des biens particuliers qui sont nécessaires à chaque individu[2]. Tout comme la consommation, ces deux moments entretiennent également des rapports de codéterminations avec la production saisie au sens restreint. La production médiatise la distribution dans la mesure où ne peuvent être répartis socialement que des biens qui ont préalablement été produits et qui s'opère en fonction de la position qu'occupe chacun des membres de la société dans cette production elle-même. Inversement, la distribution médiatise la production dans la mesure où elle implique une répartition des moyens de production, et donc des membres de la société engagés dans la production. De même, la production médiatise l'échange dans la mesure où ne peuvent être échangés que les biens produits pour l'échange dans le cadre d'une certaine division sociale du travail. Inversement, l'échange médiatise la production dans la mesure où son étendue permet en retour un approfondissement de la division sociale du travail qui caractérise la production humaine. En somme, la production en général, en tant qu'« abstraction rationnelle », constitue une « totalité organique » formée d'un ensemble de moments qui se déterminent et se médiatisent réciproquement :

> Une production déterminée détermine donc une consommation, une distribution, un échange déterminés, et des rapports *déterminés que ces différents moments ont entre eux.* À vrai dire, la production elle aussi, *sous sa forme unilatérale*, est, de son côté, déterminée par les autres moments. Par exemple, quand s'étend le marché, c'est-à-dire la sphère de l'échange, la production s'accroît en proportion et connaît une division plus profonde. Une transformation de la distribution s'accompagne d'une transformation de la production ; c'est le cas, par exemple, quand il y a concentration du capital, ou répartition différente de la population à la ville et à la campagne, etc. Enfin, les besoins de consommation déterminent la production. Il y a une action réciproque entre les différents moments. C'est le cas pour n'importe quelle totalité organique[3].

Cela dit, la spécificité des moments que constituent la distribution et l'échange, en tant qu'ils renvoient à la dimension sociale de la production, repose sur le fait que ceux-ci s'interposent entre la manière de produire et la manière de consommer, s'intégrant de la sorte à la production en général telle qu'elle se présente dans l'histoire sous un ensemble de formes distinctes en tan que manières de vivre déterminées. Autrement dit, pour Marx : « [...] dans la société, la relation du producteur au produit, dès que ce dernier est achevé, est une relation

---

[2] *Ibid.*, p. 23.

[3] *Ibid.*, p. 34. L'auteur souligne.

extérieure, et le retour du produit au sujet dépend de ses relations avec d'autres individus[4] ». De la même façon, en ce qui a trait à la distribution, il affirme : « Entre le producteur et les produits intervient la *distribution*, qui, par des lois sociales, détermine la part qui lui revient dans le monde des produits et se place ainsi entre la production et la consommation[5] ». S'il en va de la sorte en ce qui concerne la production en général, ainsi en va-t-il à plus forte raison de la production capitaliste où la distribution qui le caractérise, le rapport entre capital et travail salarié, et l'échange qui lui est propre, la circulation marchande, s'interposent de façon croissante entre la production et la consommation des travailleurs, opérant une polarisation de plus en plus marquée entre la manière de produire et la manière de consommer.

À cet égard, on se rappelle que, en ce qui concerne le développement historique de la production humaine telle qu'elle se trouve développée dans *L'idéologie allemande*, ce n'est pas la dimension « naturelle » de la production humaine qui pose avant tout problème aux yeux de Marx, mais bien sa dimension « sociale ». Autrement dit, ce n'est pas la production comme métabolisme envers la nature, comme engendrement d'un monde objectif et auto-engendrement de soi des êtres humains qui se révèle *a priori* problématique, mais bien l'établissement non volontaire et non maîtrisé d'un ensemble de rapports à autrui qui relèvent d'une dynamique conflictuelle, de la lutte et de la conquête, empruntant ce faisant des formes d'interdépendances asymétriques caractérisées par une opposition entre les intérêts particuliers et l'intérêt général des individus sociaux. Or, ces rapports asymétriques à l'intérieur desquels se déploie la production humaine impliquent en retour un développement des potentialités de l'agir humain qui s'objectivent et se consolident, face aux travailleurs, sous la forme de puissances étrangères[6].

Dans cette perspective, la critique du capitalisme élaborée par Marx ne concerne pas simplement les rapports sociaux au sein desquels se déploie l'activité humaine et qui, en tant que telle, ne poserait aucun problème. Comme le soutient Postone, en opposition au marxisme dit « traditionnel », l'entreprise de Marx ne constitue pas une « critique du

---

[4] *Ibid.*, p. 29.

[5] *Ibid.*

[6] Voir chapitre III, p. 162-66.

capitalisme faite du point de vue du travail », mais plutôt « une critique du travail sous le capitalisme[7] ». Autrement dit, la critique de Marx ne concerne pas simplement la fonction parasitaire qu'opère le capital à l'endroit du travail, et en rapport auquel il s'agirait seulement d'affranchir ce dernier. Elle s'étend également au rôle spécifique que joue le travail lui-même dans le cadre de la production capitaliste et à la forme qu'il tend à y emprunter. Dans cet ordre d'idées, Postone ira toutefois jusqu'à soutenir qu'il n'y pas de conception transhistorique du travail chez Marx[8]. Or, nous avons vu au dernier chapitre que l'on retrouve bel et bien chez lui, notamment dans le cinquième chapitre du *Capital*, une telle conception transhistorique du travail posé comme métabolisme avec la nature, et dont il s'efforce d'en identifier les moments formels en faisant abstraction des contextes sociohistoriques au sein desquels il se déploie. Cela dit, si Marx pose le travail dans une perspective transhistorique, c'est avant tout afin de problématiser par la suite ce qu'il advient de ce dernier dans le cadre historiquement déterminé de la production capitaliste, en rapport aux modalités spécifiques d'échange et de distribution qui lui sont propres. Ainsi, eu égard au commentaire de Postone, il faut donc préciser que la critique de Marx n'est pas simplement « une critique du travail sous le capitalisme », mais *une critique du devenir du travail sous le capitalisme*. Si la critique de Marx s'étend effectivement au travail, elle ne vise pas seulement la médiation des pratiques qu'il opère en tant que travail abstrait, c'est-à-dire dans la perspective d'une critique de la valeur comme médiation sociale – une dimension sur laquelle Postone tend à insister[9] –, mais elle vise surtout – ce qui n'a pas non plus échappé à ce dernier – le devenir du travail concret au sein de la production capitaliste[10]. En d'autres mots, la critique de Marx porte sur le *devenir étranger des potentialités de l'agir humain sous le mode de production capitaliste.*

---

[7] Moishe POSTONE, *op. cit.*, p. 19.

[8] *Ibid.*, p. 17-18, 22, 52-53, 186.

[9] *Ibid.*, p. 34 et 186-87.

[10] Ainsi, Postone parle d'une « réalisation de la puissance humaine sous une forme aliénée » (*Ibid.*, p. 241), affirmant plus loin du capital qu'il constitue « *la forme aliénée des deux dimensions du travail social sous le capitalisme*, qui fait face aux individus comme un Autre totalisant, étranger » (*Ibid.*, p. 514. L'auteur souligne).

Or, cette perspective critique prit forme dès les textes de jeunesse de Marx, sous les traits d'une théorie de l'aliénation contenue principalement dans les *Manuscrits de 1844*, mais aussi, comme nous venons de le rappeler, dans *L'idéologie allemande*. Encore une fois, en opposition à l'interprétation althussérienne qui soutient l'idée d'un abandon par Marx du concept d'aliénation dans ses textes de maturité, nous verrons que cette perspective critique fut maintenue jusqu'au *Capital*[11]. C'est le cas, notamment, des chapitres centraux qui portent sur la soumission formelle et la soumission réelle du procès de travail au capital, et dont l'interprétation constituera le cœur du présent chapitre. Nous chercherons ainsi à exposer de quelle façon les potentialités de l'agir humain se trouvent développées, selon Marx, par le mode de production capitaliste, mais sous une forme étrangère. Ce faisant, nous serons amenés à voir le rôle que joue, dans le cadre de ce développement, l'avènement de formes intellectuelles d'activités humaines telles qu'elles se trouvent incorporées au capital et à son procès de production. Dans cette perspective, il en ressortira que le mode de production capitaliste ne se caractérise pas seulement par une polarisation de la production et de la consommation entre lesquelles viennent s'interposer des modes d'échange et de distribution spécifiques, mais également par une polarisation des dimensions pratique et idéelle, manuelle et intellectuelle, du travail tel qu'il se trouve *a priori* posé dans une perspective transhistorique.

4.1. L'aliénation dans les *Manuscrits de 1844*

Tout comme pour le concept de genre, il est possible d'établir une filiation du concept d'aliénation de Hegel à Marx en passant par Feuerbach et Hess, ce concept constituant un lieu commun de l'idéalisme allemand auquel Marx conféra toutefois un sens spécifique. Chez l'ensemble de ces auteurs, l'aliénation se rapporte à la question de l'objectivation. Pour Hegel, elle renvoie à ce mouvement général d'objectivation de la conscience à travers lequel

---

[11] Althusser prétend que la notion d'aliénation, rattachée au discours idéologique caractéristique de l'idéalisme allemand, aurait progressivement été abandonnée par Marx dans ses textes de maturité, considérés comme étant fondateurs d'une nouvelle science. Voir *Pour Marx*, *op. cit.*, p. 246. En opposition à cette interprétation althussérienne, voir Franck FISCHBACH, *Sans objet*, *op. cit.*, p. 64 et 208.

celle-ci pose face à elle-même un objet ou un monde dans lequel elle situe le lieu de la vérité. Ce faisant, puisqu'elle situe la vérité au sein de ce qu'elle pose face à elle, cette objectivation implique un devenir étranger de la conscience à elle-même puisqu'elle ne reconnaît pas que ce qui est posé face à elle n'est autre que le résultat de sa propre activité. Cela dit, ce mouvement n'est pas présenté de façon critique chez Hegel puisqu'il ne constitue en fait qu'une première négation de la conscience préalable à une seconde négation, le retour à soi de la conscience, s'inscrivant ainsi dans le cadre d'un double mouvement d'ensemble duquel résulte le positif[12].

En opposition, on doit à Feuerbach l'emploi du concept d'aliénation dans une perspective critique[13]. Chez lui, l'aliénation renvoie à ce mouvement d'objectivation en fonction duquel les êtres humains cherchent à poser leur genre comme objet, mais en recourant indirectement à une figure étrangère dans laquelle ils projettent leurs propres caractéristiques. Plus précisément, l'aliénation a lieu non pas dans le cadre des formes de religions originelles et par le recours à un « objet-Dieu » – ce qui constitue pour Feuerbach un passage incontournable de la marche des êtres humains vers la compréhension de leur genre –, mais plutôt lorsque, dans le cadre de la théologie et de la philosophie spéculative, la subjectivité qui est propre aux êtres humains se trouve elle-même projetée en Dieu ou encore dans l'esprit. Ce faisant, ils en viennent à se considérer eux-mêmes comme les créatures de ce qui constitue pourtant leur propre création[14]. Or, malgré la portée critique qui est conférée par Feuerbach au concept d'aliénation, celle-ci renvoie tout de même, comme chez Hegel, au devenir objet de la conscience et se comprend chez l'un comme chez l'autre dans le cadre d'une non-reconnaissance de soi de la conscience dans son objet, cet objet étant par ailleurs posé dans l'ordre exclusif du savoir, comme résultat d'un acte de la pensée[15].

---

[12] Voir la « Présentation » de Franck FISCHBACH dans : Karl MARX, *Manuscrits de 1844*, *op. cit.*, p. 53.

[13] Sur la distinction de l'aliénation chez Hegel et Feuerbach, voir Franck FISCHBACH, *Sans objet*, *op. cit.*, p. 132-33.

[14] *Ibid.*, p. 140-41.

[15] Voir David WITTMANN, « Les sources du concept d'aliénation », dans Emmanuel RENAULT (dir.), *op. cit.*, p. 96-97.

À cet égard, on doit à Hess le déplacement de la problématique de l'aliénation de l'ordre du savoir à celui de la pratique et, plus particulièrement, son rattachement à la sphère des pratiques économiques. En effet, Hess établit une équivalence entre la façon dont les êtres humains se représentent en pensée leur genre en imputant à Dieu leur capacité subjective et la façon dont ils se rapportent en pratique les uns aux autres par la médiation de l'argent[16]. À ses yeux, ce sont là deux formes complémentaires de l'aliénation qui sont comprises dans le cadre d'une opposition des individus à leur genre. Plutôt que de reconnaître leur genre, c'est-à-dire la vie sociale, comme leur milieu vital et comme une fin en soi dans la mesure où il constitue la condition de réalisation et de développement de leurs facultés réciproques, les individus traitent le genre comme un moyen afin de réaliser leurs intérêts personnels, et ce, en pensée comme en pratique. Du côté de la pensée, les individus se représentent leur genre de façon abstraite, sous la figure étrangère de Dieu, dont ils respectent les commandements qui lui sont imputés afin d'assurer leur salut personnel après la mort, dans l'au-delà, à défaut de parvenir à une forme quelconque d'accomplissement pratique ici-bas. Du côté de la pratique, l'argent qui constitue le moyen par lequel les individus se rapportent activement les uns aux autres est érigé comme représentant universel du résultat des pratiques de tout un chacun, si bien qu'il tend à être recherché pour lui-même alors que les individus se rapportent à autrui en tant que moyen en vue de satisfaire leurs intérêts personnels[17]. Dans cette perspective, la problématique de l'aliénation fut ainsi rapprochée de la sphère des pratiques économiques d'où Marx l'a reprise afin d'appliquer celle-ci au travail tel qu'il se déploie sous le capitalisme.

En effet, la forme d'objectivation à laquelle renvoie l'aliénation chez Marx ne concerne pas simplement l'ordre du savoir, mais avant tout celui de la pratique. Toutefois, ce n'est pas l'objectivation en tant que telle qui pose problème à ses yeux. Pour lui, le devenir objet de la pratique humaine constitue un phénomène tout à fait naturel pour des êtres dont l'activité vise précisément à opérer une mise en forme de la nature et résulte dans l'engendrement d'un monde objectif. Comme le souligne Fischbach, l'aliénation renvoie plutôt à une forme

---

[16] Moses HESS, « L'essence de l'argent », *loc. cit.*, p. 124.

[17] *Ibid.*, p. 132.

particulière d'objectivation, une forme qui se révèle « pathologique », c'est-à-dire à l'activité humaine telle qu'elle se déploie dans le cadre du capitalisme[18]. Dans les *Manuscrits de 1844*, en rattachant le concept d'aliénation au travail, Marx cherche avant tout à prendre le contrepied de l'économie politique qui, dit-il, « part du fait de la propriété privée[19] », c'est-à-dire qu'elle part de la propriété privée comme d'un fait allant de soi, sans chercher à en expliquer l'origine. Or, pour Marx, la propriété privée s'explique à partir du travail aliéné dont elle tire sa source de jour en jour. De plus, le travail aliéné a lui-même pour origine une situation où l'être humain en tant qu'être naturel, c'est-à-dire à la fois actif et passif, se trouve séparé de la nature dont il fait pourtant partie. Ce faisant, il se trouve privé des conditions qui lui permettraient de réaliser son activité afin de satisfaire les besoins qui lui sont propres, l'unité de cet être naturel à son milieu vital se trouvant rompue. Par conséquent, il ne peut désormais se rapporter à ces conditions et satisfaire ses besoins que par la vente de son travail[20]. En ce sens, dit Marx, le fait « actuel » et plus fondamental à partir duquel il est possible de rendre compte de la propriété privée renvoie au travail en tant que « marchandise », c'est-à-dire au travail salarié[21]. Comme le font remarquer aussi bien Marcuse que Ricoeur, le travail aliéné permet donc d'expliquer la propriété privée non pas dans une perspective causale, mais dans la mesure où le premier rend intelligible la seconde. Ainsi, en opposition à l'économie politique qui part de la propriété privée comme d'un fait, d'une réalité « fixe » ou « statique » qui va de soi, Marx rend compte de celle-ci à partir du « mouvement » ou du « processus dynamique » qui lui est sous-jacent, c'est-à-dire à partir du travail aliéné[22]. De façon générale, l'aliénation est comprise chez Marx comme un processus de séparation et de polarisation cumulative entre sujet et objet, entre l'activité d'ordre subjective déployée par les êtres humains et le résultat objectif qui est engendré par celle-ci.

---

[18] Voir la « Présentation » de Franck FISCHBACH dans : Karl MARX, *Manuscrits de 1844*, *op. cit.*, p. 34 ; ainsi que *La production des hommes*, *op. cit.*, p. 60 ; *Sans objet*, *op. cit.*, p. 155. De même, voir Paul RICOEUR, *L'idéologie et l'utopie*, *op. cit.*, p. 66.

[19] Karl MARX, *Manuscrits de 1844*, *op. cit.* p. 116.

[20] *Ibid.*, p. 119.

[21] *Ibid.*, p. 117.

[22] Herbert MARCUSE, « Les manuscrits économico-philosophiques de Marx », *loc. cit.*, p. 57 ; Paul RICOEUR, *L'idéologie et l'utopie*, *op. cit.*, p. 77. De même, en ce qui concerne la compréhension de l'aliénation comme processus, voir Franck FISCHBACH, *La production des hommes*, *op. cit.*, p. 13-15 ; *Sans objet*, *op. cit.*, p. 21.

Davantage, cette polarisation se déploie sous une telle forme que le résultat du travail échappe et se retourne contre ceux-là mêmes qui le réalisent. Voilà en effet ce qu'évoque la notion allemande que l'on traduit par « aliénation » : *Entfremdung*, dont le préfixe *Ent* (équivalent du « de » en français) suggère l'idée d'un processus d'« éloignement », de « séparation », de « perte », et dont le terme *fremd* signifie « étranger »[23]. L'aliénation évoque ainsi un « devenir étranger » et se comprend comme un processus en fonction duquel quelqu'un devient étranger au monde, à soi et à autrui. À partir de cette signification générale, le travail aliéné se trouve dépeint par Marx à travers quatre déterminations qui sont intimement interdépendantes.

La première détermination renvoie au rapport du travailleur à l'objet. Étant donné la vente préalable de son travail, les produits qui résultent de l'usage de celui-ci n'appartiennent pas au travailleur lui-même, mais à un autre. Il en résulte ainsi un devenir étranger de l'objet produit par le travailleur, ce qui est à comprendre dans un double sens, à savoir aussi bien comme « perte de l'objet » et « asservissement à l'objet[24] ». D'un côté, ce n'est donc pas l'objectivation comme telle ou le devenir objet de l'activité humaine qui pose problème aux yeux de Marx, soit l'extériorisation effective qui caractérise l'activité humaine en tant qu'activité de mise en forme de la matière. Le problème renvoie plutôt au fait que ce procès d'objectivation ne s'accompagne pas d'une appropriation effective des objets produits par le travailleur, si bien qu'il en résulte pour ce dernier une perte de l'objet produit. Dans ce contexte, dit Marx, le travailleur se trouve dépourvu, d'une part, des « objets les plus nécessaires à la vie » et, de l'autre, « des objets du travail[25] ». En ce sens, l'extériorité des objets produits pose bel et bien problème pour Marx, mais en ce sens précis où ils n'appartiennent pas au travailleur et s'opposent désormais à lui comme des objets

---

[23] Voir la « Présentation » de Franck FISCHBACH dans : Karl MARX, *Manuscrits de 1844, op. cit.* p. 19. En fait, c'est tout un ensemble de termes, employés comme synonymes, que Marx mobilise afin d'expliciter les caractéristiques du travail aliéné sous le capitalisme, soit comme processus marqué non seulement par un devenir étranger (*Entfremdung*), mais également par une déréalisation (*Entwirklichung*), une désobjectivation (*Entgegenständlichung*) et une perte de l'expression (*Entäusserung*). On retrouve en bloc cette série conceptuelle qui dépeint le travail aliéné dans *Ibid.*, p. 118. Aussi, voir les commentaires fort éclairants de Fischbach dans la « Présentation » au même ouvrage, p. 16-25.

[24] *Ibid.*, p. 118.

[25] *Ibid.*

indépendants et sur lesquels il n'a pas de prise. De plus, cette perte de l'objet est comprise dans une perspective cumulative. Puisque les produits du travail constituent une mise en forme de la nature, c'est donc l'aménagement progressif de celle-ci qui emprunte une forme étrangère. Il en résulte ainsi, de proche en proche, l'engendrement d'un « monde étranger »[26]. D'un autre côté, le devenir étranger de l'objet se caractérise par le retournement de celui-ci contre son producteur, c'est-à-dire comme asservissement du travailleur au monde produit sous une forme étrangère. Le travailleur, dit Marx, devient un « esclave de son objet[27] ». Cela renvoie au fait que le travailleur ne peut désormais se rapporter aux objets de sa subsistance et aux objets du travail qu'en réitérant la vente de sa force de travail. Ce faisant, le travailleur tombe « sous la domination de son produit, le capital[28] ». En opposition à Hegel et Feuerbach, c'est donc cette dimension oppositionnelle et asservissante de l'objet à l'égard du travailleur qui caractérise le devenir objet de la pratique humaine en tant que travail aliéné[29].

La seconde détermination renvoie au rapport du travailleur à sa propre activité et se caractérise également par le fait que celle-ci lui devient étrangère. Si, dans le cadre du travail aliéné, l'objet produit correspond à une « perte de l'expression », le travail lui-même constitue pour Marx « l'activité de perdre de l'expression[30] ». Le devenir étranger de l'activité du travailleur se comprend également dans un double sens. D'un côté, puisque le travailleur est séparé des conditions de la réalisation de son activité, il est donc impossible pour lui de s'activer de lui-même et de déployer de manière autonome les forces naturelles dont il dispose. Il est donc contraint de rechercher les conditions extérieures qui lui permettront de s'activer, c'est-à-dire qu'il doit attendre qu'on lui fournisse de l'extérieur aussi bien les moyens de travail que ce qui est nécessaire à sa subsistance[31]. Autrement dit, il

---

[26] *Ibid.*

[27] *Ibid.*, p. 119.

[28] *Ibid.*, p. 118.

[29] Sur cette dimension oppositionnelle et hostile de l'objet résultant de l'objectivation, en comparaison à la simple non-reconnaissance de la conscience dans son objet chez Hegel et Feuerbach, voir David WITTMANN, « Les sources du concept d'aliénation », dans Emmanuel RENAULT (dir.), *op. cit.*, p. 98.

[30] Karl MARX, *Manuscrits de 1844, op. cit.*, p. 120.

[31] *Ibid.*, p. 119. Voir à cet égard le commentaire de Franck FISCHBACH, *La production des hommes, op. cit.*, p. 111.

lui faut « trouver du travail », le travail apparaissant dès lors comme étant extérieur au travailleur lui-même. Que le travailleur doive trouver un emploi lui apparaît donc comme une contrainte indispensable à sa subsistance. Comme le dit Marx : « Son travail n'est donc pas librement voulu, mais contraint, c'est du *travail forcé*[32] ». D'un autre côté, une fois que le travailleur est parvenu à trouver du travail, l'activité qu'il réalise ne consiste plus dans le déploiement « d'une énergie physique et spirituelle libre[33] », mais se trouve désormais subordonnée à autrui. En vendant son travail, le travailleur subordonne son activité à l'autorité d'autrui, ce dernier pouvant dès lors en faire un libre usage. Ainsi, du point de vue du travailleur, dit Marx, l'activité qu'il réalise « n'est pas son travail propre, mais le travail d'un autre, en ceci qu'il ne lui appartient pas, en ceci qu'en lui il ne s'appartient pas à lui-même, mais appartient à un autre[34] ».

La troisième détermination concerne le rapport du travailleur à son essence générique, telle que définie dans les *Manuscrits de 1844*. Le devenir étranger de cette essence découle directement des deux déterminations précédentes. Nous avons vu que le propre de l'essence générique implique un dépassement de l'inscription de l'activité humaine dans le contexte singulier de la satisfaction immédiate du besoin et qu'elle se caractérise par son ouverture à l'universel, c'est-à-dire à l'histoire[35]. Davantage, c'est sur la base de l'essence générique des êtres humains que fut *a priori* reconnu le caractère inventif de la production humaine comme développement complémentaire de nouvelles formes de pratique et de jouissance humaines par le développement de nouveaux objets d'usage. Or, le travail aliéné se caractérise précisément par le rabaissement de l'activité du travailleur au cadre restreint de la satisfaction immédiate du besoin. En effet, le travail aliéné implique une rupture de l'unité de l'activité et de la jouissance humaines à partir du devenir étranger de l'objet produit. Pour le travailleur, il en résulte un appauvrissement aussi bien de la manière de produire que de la manière de consommer, et ce, au point où son activité en vient à ne viser que la stricte subsistance physiologique. Le travailleur ne se rapporte désormais à son activité, il ne la pose comme

---

[32] Karl MARX, *Manuscrits de 1844, op. cit.*, p. 120. L'auteur souligne.

[33] *Ibid.*

[34] *Ibid.*, p. 121.

[35] Voir chapitre II, p. 121 et 124.

objet, qu'en tant que « moyen en vue de la satisfaction du besoin » et il n'obtient contre la vente de son travail que le strict nécessaire pour « conserver l'existence physique[36] ». De plus, comme il ne s'appartient plus à lui-même dans le déroulement de son travail, ce n'est qu'à l'extérieur de celui-ci, dans la consommation des quelques objets qu'il obtient en échange de son salaire, qu'il se sent désormais « librement actif »[37]. Or, puisqu'il ne reçoit que le strict minimum lui permettant d'assurer sa subsistance, les formes de jouissance qu'il tire de son maigre butin se révèlent excessivement limitées. Par exemple, en ce qui concerne l'Irlandais de son époque, Marx affirme qu'il « ne connaît plus que le besoin de *manger*, plus exactement le besoin de *manger des patates*, et plus exactement encore de manger des *patates à cochons*, la pire sorte de pomme de terre[38] ». En ce sens, il y a donc rupture du cycle vital, le travailleur ne se rapporte à son activité que dans le but de satisfaire ses besoins élémentaires qui sont extérieurs au déroulement de son activité et qui ne communiquent plus avec celle-ci, si bien qu'aux yeux de Marx, il ne parvient de cette façon qu'à satisfaire ses fonctions animales : « Manger, boire et procréer, etc., sont certes également des fonctions véritablement humaines. Mais dans l'abstraction qui les répare du cercle de l'activité humaine et qui en fait les derniers et uniques buts finaux, elles sont animales[39] ».

L'avantage que l'être humain détient à l'égard de l'animal et qui, dans les *Manuscrits de 1844*, repose sur son essence générique se trouve ainsi réduit à néant. Le déploiement de l'activité ne constitue plus le vecteur d'une libre exploration des potentialités que recèlent les forces naturelles dont dispose le travailleur, mais ne vise désormais que la satisfaction de besoins élémentaires et extérieurs aux activités réalisées. Ainsi, comme le souligne Ricoeur, il en résulte une inversion du rapport de l'existence à l'essence générique, une inversion entre moyen et fin[40]. Comme le dit Marx, l'existence du travailleur n'est plus orientée vers le développement des potentialités de son agir, mais à l'inverse, il se rapporte désormais à son essence générique seulement en tant que moyen en vue d'assurer son existence : « [...] en ce

---

[36] Karl MARX, *Manuscrits de 1844, op. cit.*, p. 122.

[37] *Ibid.*, p. 121.

[38] *Ibid.*, p. 179. L'auteur souligne.

[39] *Ibid.*, p. 121.

[40] Paul RICOEUR, *L'idéologie et l'utopie, op. cit.*, p. 73.

que le travail aliéné réduit l'autoactivité, l'activité libre au rang de moyen, il fait de la vie générique de l'homme le moyen de son existence[41] ». Plus précisément, l'avantage que l'homme détient sur l'animal, c'est-à-dire sa capacité à produire au-delà de ses besoins immédiats et à explorer les potentialités des forces naturelles dont il dispose, se retourne selon Marx contre le travailleur lui-même. En effet, c'est précisément cette capacité humaine à produire au-delà de ses besoins qui est visée par l'achat et l'usage de son travail, ce qui nous amène au quatrième aspect du travail aliéné.

La quatrième détermination du travail aliéné concerne le rapport à autrui. Ce n'est, affirme Marx en rétrospective, que dans le cadre du devenir étranger du rapport à autrui, comme « *aliénation de l'homme à l'égard de l'homme*[42] », que les autres dimensions du travail aliéné acquièrent leur réalité : « L'aliénation de tout rapport où l'homme se tient avec lui-même n'est réelle qu'à partir du moment où elle s'exprime dans le rapport où l'homme se tient à l'égard de l'autre homme[43] ». Si l'objet et l'activité deviennent tous deux étrangers au travailleur, dit Marx, c'est qu'ils appartiennent désormais à un autre être. Et, ajoute-t-il d'emblée, cet autre être « ne peut être que l'*homme* lui-même[44] ». Ce qui, d'un côté, fait l'objet d'une perte est donc approprié, de l'autre, par un autre membre de la société :

> [Si le travailleur] se rapporte au produit de son travail, de son travail objectivé, comme à un objet étranger, hostile, puissant, indépendant de lui, alors il se rapporte à lui de telle sorte qu'un autre homme – un homme qui lui est étranger, qui est hostile, puissant, indépendant de lui – est le maître de cet objet. S'il se rapporte à sa propre activité comme à une activité non-libre, alors il se rapporte à elle comme à une activité qu'il accomplit au service, sous la domination, sous la contrainte et le joug d'un autre homme[45].

Dans cette perspective, en déployant son activité dans le cadre du travail aliéné, comme travail salarié, le travailleur ne fait pas qu'engendrer un monde et une activité sous une forme étrangère, il engendre le rapport social lui-même qui le confine au travail aliéné : « Le rapport

---

[41] Karl MARX, *Manuscrits de 1844, op. cit.*, p. 124.

[42] *Ibid.* L'auteur souligne.

[43] *Ibid.*

[44] *Ibid.*, p. 125. L'auteur souligne.

[45] *Ibid.*

du travailleur au travail engendre le rapport du capitaliste [...] à ce même travail[46] ». Le devenir étranger du rapport à autrui est donc compris comme instauration d'un rapport d'interdépendance entre individus sociaux, mais qui n'est pas reconnu comme condition du développement des potentialités de tout un chacun. À l'opposé, ce rapport emprunte plutôt la forme d'une interdépendance asymétrique, le travail aliéné engendrant le capital qui s'en assure en retour la domination comme appropriation du monde et de la pratique humaine sous une forme étrangère aux travailleurs eux-mêmes. C'est pourquoi, aux yeux de Marx, la propriété privée s'explique par le travail aliéné, c'est-à-dire que ce dernier constitue le processus qui est au fondement de celle-ci et qui la rend intelligible. C'est de lui qu'elle provient avant d'agir en retour sur celui-ci. En définitive, la propriété privée, sous de capital, est aussi bien le « produit » du travail aliéné que le « moyen » de le générer[47].

En somme, le travail aliéné renvoie à l'engendrement d'un monde, d'une pratique et d'un rapport à autrui sous une forme étrangère. Cela dit, eu égard à la question qui nous intéresse, c'est plus particulièrement le troisième aspect du travail aliéné, soit le rapport à l'essence générique comme devenir étranger des potentialités de l'agir humain, qui nous semble le plus déterminant. Comme nous l'avons vu au second chapitre, le développement des potentialités de l'agir humain se comprend comme engendrement parallèle d'un monde objectif et auto-engendrement de soi des êtres humains, c'est-à-dire comme développement complémentaire de nouveaux objets d'usage et des nouvelles formes de production et de consommation. Or, le travail aliéné se caractérise précisément par le devenir étranger des potentialités mêmes de l'agir humain. D'une part, la production d'un monde étranger se comprend, comme le suggère Fischbach, en tant que procès de subjectivation. Le travailleur qui ne dispose pas des moyens qui lui permettraient de s'activer lui-même se trouve réduit à une pure capacité abstraite de travail[48]. D'autre part, l'achat de cette capacité de travail implique la subordination de son usage effectif à l'autorité d'autrui. Ce faisant, comme le souligne Ricoeur, « le pouvoir de l'un est transféré, est abandonné à l'autre[49] ». Plus précisément, ce

---

[46] *Ibid.*, p. 126.

[47] *Ibid.*

[48] Franck FISCHBACH, *La production des hommes, op. cit.*, p. 13-15 ; *Sans objet, op. cit.*, p. 21.

[49] Paul RICOEUR, *L'idéologie et l'utopie, op. cit.*, p. 74.

transfert de pouvoir porte sur la libre détermination de la forme et du déroulement effectif du travail. *En vendant l'usage de son travail, le travailleur qui ne se rapporte à son activité qu'en tant que moyen en vue de satisfaire ses besoins fait de celle-ci l'objet de la conscience et de la volonté d'autrui.*

En somme, c'est la *réflexivité* qui caractérise l'activité humaine qui se trouve ainsi transférée à autrui. Ce faisant, comme le souligne Fischach, il n'est plus question d'une « autoactivation » (*Selbstätigung*), c'est-à-dire d'une activité réalisée par et pour le travailleur, une activité librement déterminée par celui-ci, mais d'une « alloactivation », c'est-à-dire d'une activité désormais subordonnée et déterminée par autrui[50]. En ce sens, c'est le développement des potentialités de l'agir humain, comme détermination complémentaire de nouveaux objets et de nouvelles formes de pratiques humaines, soit l'historicité même de l'activité humaine qui se trouve transférée à autrui. La réduction du travailleur à une pure capacité abstraite de travail a donc pour corolaire l'appropriation par autrui de la malléabilité infinie de son activité et des potentialités qu'elle recèle. Comme le suggère Braverman, l'achat de la force de travail par le capital se traduit par la conquête d'un « pouvoir virtuellement illimité de déterminer techniquement les formes de travail[51] ».

4.2. Le mode de production capitaliste comme manière historiquement déterminée de produire en société

Tout comme le travail aliéné, le mode de production capitaliste repose pour Marx sur l'avènement de la marchandise travail. Dans cet ordre d'idées, l'émergence de la production capitaliste renvoie à une double condition qui se rattache au surgissement de cette marchandise spécifique que constitue la force de travail, à savoir : la circulation marchande, d'une part, et le travailleur libre, de l'autre[52]. Afin de souligner la spécificité du mode de

---

[50] Voir la « Présentation » de Franck FISCHBACH dans : Karl MARX, *Manuscrits de 1844, op. cit.*, p. 16.

[51] Harry BRAVERMAN, *op. cit.*, p. 57.

[52] Ce qui ressort du quatrième chapitre du *Capital, op. cit.*, p. 165-198 ; de même, voir Karl MARX, *Un chapitre inédit du « Capital », op. cit.*, p. 73-76.

production capitaliste comme manière historiquement déterminée de produire en société, nous porterons d'abord notre attention sur ces deux conditions d'émergence du capitalisme, ce qui nous permettra d'éclairer les formes spécifiques d'échange et de distribution qui lui sont propres. Par ailleurs, cela nous permettra de rendre compte d'un ensemble de concepts centraux à la compréhension du *Capital* ainsi qu'à l'intelligibilité des concepts de soumission formelle et de soumission réelle sur lesquels nous porterons ensuite notre attention.

4.2.1. Le procès de circulation marchande

La première condition sous-jacente à l'avènement de la production capitaliste renvoie à la circulation de biens d'usage sous forme de marchandises, ce qu'elle tend en retour à généraliser. La marchandise constitue la forme qu'emprunte le produit d'un travail lorsque celui-ci est réalisé en vue d'être échangé sur les marchés. De même, elle constitue un objet donné qui, par ses qualités propres, permet de satisfaire des besoins sociaux déterminés. Dans cette perspective, la marchandise comporte une double nature, soit une valeur d'usage et une valeur d'échange[53]. D'un côté, la valeur d'usage de la marchandise renvoie à sa dimension qualitative. Elle se rattache à l'ensemble des propriétés inhérentes à la matière dont elle est composée ainsi qu'à la forme qui lui a été conférée. C'est sur la base de ces aspects qualitatifs que la marchandise est sujette à un usage particulier, ceux-ci faisant d'elle un objet utile permettant de satisfaire des besoins déterminés. Et, comme nous l'avons vu au dernier chapitre, l'établissement de ces différents aspects utiles relève pour Marx d'un procès historique par lequel sont développées de multiples formes de jouissance humaine[54]. D'un autre côté, la valeur d'échange de la marchandise renvoie quant à elle à une dimension strictement quantitative. Elle se rattache au procès de circulation et aux proportions relatives en fonction desquelles les marchandises sont échangées les unes contre les autres. Or, ce rapport quantitatif établi entre les marchandises suppose l'établissement d'un étalon de mesure qui, agissant comme une tierce référence, permet d'établir les proportions

---

[53] Karl MARX, *Le Capital*, Livre I, *op. cit.*, p. 39-41.

[54] *Ibid.*, p. 40.

équivalentes d'après lesquelles une quantité de marchandises déterminées peut être échangée contre une autre quantité de marchandises déterminées, ce en quoi consiste la valeur[55].

La valeur constitue pour Marx la forme spécifique de mesure de la richesse qui est propre au mode de production capitaliste, et qui permet d'opérer la commensurabilité des marchandises dans le cadre du procès d'échange. Définie comme « temps de travail socialement nécessaire »[56], la valeur relève d'un double procès d'abstraction. Premièrement, elle implique l'abstraction de l'ensemble des propriétés qualitatives des marchandises, le seul élément retenu renvoyant au fait qu'elles constituent toutes le résultat d'un certain travail humain. Deuxièmement, elle implique également l'abstraction de l'ensemble des dimensions qualitatives des travaux concrets qui ont produit ces marchandises, le seul élément retenu renvoyant au fait que ces travaux impliquent tous une certaine « dépense de force de travail humaine[57] ». En ce sens, le « résidu » de cette double opération d'abstraction constitue pour Marx une « gelée de travail indifférencié », qu'il désigne comme « travail abstrait »[58], un concept central sur lequel nous reviendrons. Parvenu à ce point, il reste à définir la mesure permettant de rendre compte de cette dépense de force de travail qui est nécessaire à la production de marchandises. Or, comme toute activité productive requiert le déploiement d'un effort pour une période déterminée, cette dépense se trouve mesurée en rapport au temps abstrait et homogène. Selon Marx, la dépense de force de travail est donc mesurée en « fractions de temps », soit en journées, heures, minutes, etc[59]. Enfin, cette durée n'est pas établie en fonction des performances singulières des travailleurs, celles-ci pouvant varier de façon notable selon la dextérité et l'intensité dont ils font preuve ainsi qu'en fonction des procédés qu'ils emploient, mais plutôt en tant que « moyenne »[60].

---

[55] *Ibid.*, p. 41.

[56] *Ibid.*, p. 44.

[57] *Ibid.*, p. 42-43.

[58] *Ibid.*, p. 43.

[59] *Ibid.* ; *Manuscrits de 1857-1858*, Tome I, *op. cit.*, p. 145.

[60] Karl MARX, *Le Capital*, Livre I, *op. cit.*, p. 44.

Ainsi comprise, la valeur constitue pour Marx une catégorie « objective », en ce double sens, comme le souligne Postone, qu'elle est à la fois générée par les pratiques sociales et se révèle en retour déterminante à leur égard[61]. D'un côté, la valeur est générée par les pratiques d'échange dans la mesure où elle émerge de celles-ci comme étalon de mesure en vue d'opérer des échanges équivalents, et ce jusqu'au moment où elle en vient à emprunter une forme phénoménale apparente par l'entremise de l'argent[62]. D'un autre côté, la valeur structure les pratiques d'échange et les pratiques de production, agissant à leur égard comme une médiation. En ce qui concerne les premières, la valeur détermine les proportions en fonction desquelles des marchandises déterminées seront échangées les unes contre les autres. En ce qui concerne les secondes, la valeur constitue la moyenne de temps de travail socialement nécessaire à la production de marchandises déterminées. En tant que moyenne, elle agit donc à la manière d'une contrainte temporelle qui détermine les paramètres temporels à l'intérieur desquels se déploient les activités concrètes et effectives des travailleurs singuliers. C'est donc en ce double sens que la valeur est comprise par Marx comme une catégorie « objective », précédant en cela la formalisation conceptuelle qu'en a offerte par la suite l'économie politique[63]. La valeur tire ainsi son objectivité de la médiation des pratiques sociales qu'elle opère :

> C'est précisément ce genre de formes qui constituent les catégories de l'économie bourgeoise. Ce sont des formes de pensée qui ont une validité sociale, et donc une objectivité, pour les rapports de production de ce mode de production social historiquement déterminé qu'est la production marchande[64].

Or, cette « validité sociale » de la valeur n'acquiert en définitive cette « solidité objective »[65], affirme Marx, qu'en empruntant une forme phénoménale par l'entremise de l'argent.

Comme la marchandise, l'argent comporte également une double nature, permettant aussi bien d'exprimer la valeur d'échange des marchandises que d'en opérer l'échange effectif. En

---

[61] Moishe POSTONE, *op. cit.*, p. 37.

[62] Karl MARX, *Le Capital,* Livre I, *op. cit.*, p. 54.

[63] *Ibid.*, p. 86-87.

[64] *Ibid.*, p. 87.

[65] *Ibid.*, p. 79.

ce qui concerne le premier aspect, l'argent constitue lui-même une marchandise qui comporte une valeur d'usage et une valeur d'échange. Cela dit, ce qui le caractérise en propre renvoie au fait que cette marchandise se trouve isolée et instituée par convention comme équivalent universel et exclusif par lequel se trouve désormais exprimée la valeur d'échange de l'ensemble des autres marchandises. Ce faisant, la dualité caractéristique de la marchandise comme valeur d'usage et valeur d'échange se redouble sous la forme d'un rapport externe entre marchandises, chaque marchandise exprimant sa valeur d'échange au sein d'une marchandise unique et universelle, l'argent, dont la valeur d'usage se limite désormais au rôle social qu'elle joue en tant qu'expression de la valeur d'échange des autres marchandises[66]. Pour Marx, ce rôle fut historiquement assuré par les métaux précieux, et en particulier par l'or qui fut érigé comme monnaie. En tant qu'équivalent universel, l'argent permet donc d'unifier l'ensemble des relations quantitatives qu'entretiennent entre elles les marchandises. En définitive, c'est par l'entremise des prix, comme expressions monétaires de la valeur, que les rapports quantitatifs qu'entretiennent entre elles les marchandises se trouvent exprimés, et ce, au sein d'un système de référence unifié[67]. C'est pourquoi l'argent confère à la valeur une forme apparente et qu'il constitue pour Marx la « forme phénoménale nécessaire de la mesure immanente de la valeur des marchandises[68] ».

En ce qui concerne le second aspect, l'argent constitue également un moyen de circulation qui agit comme intermédiaire assurant l'échange effectif des marchandises. Combiné à ce qui vient d'être dit concernant les concepts de marchandise et de valeur, nous sommes dès lors en mesure de comprendre ce en quoi consiste le procès de circulation simple des marchandises qui constitue l'une des deux conditions sous-jacentes à l'avènement du capitalisme, et dont Marx rend compte à travers la formule : M–A–M. Ce procès de circulation se comprend comme un double procès de « métamorphose » de la marchandise qui est réalisé en deux actes[69]. Le premier acte renvoie à la vente d'une marchandise donnée qui permet à un individu d'en convertir la valeur d'échange sous forme d'argent (M–A). Le

---

[66] *Ibid.*, p. 119.

[67] *Ibid.*, p. 108.

[68] *Ibid.*, p. 107.

[69] *Ibid.*, p. 119.

second acte renvoie à l'achat d'une marchandise qui permet au même individu de convertir de nouveau la valeur d'échange qu'il détient sous forme d'argent en une nouvelle marchandise (A–M). L'unité de cette double métamorphose consiste donc à « vendre pour acheter »[70].

Toutefois, il faut remarquer que cette double métamorphose nécessite deux actes inversement réciproques, impliquant au total trois acteurs distincts. En effet, l'acte de vente qui est réalisé par le premier individu correspond inversement à un acte d'achat réalisé par un deuxième individu. De même, l'acte d'achat réalisé par le premier individu correspond inversement à l'acte de vente réalisé par un troisième individu. Il n'est donc pas ici question d'un procès d'échange bilatéral qui mettrait en présence deux individus cherchant à échanger leurs biens respectifs[71]. Il s'agit plutôt d'un procès multilatéral, ce que rend précisément possible l'argent qui agit comme forme équivalente universelle et comme moyen de circulation des marchandises. Ainsi, si le premier individu ressort de ce procès d'échange avec la marchandise apportée par le troisième individu, ce dernier ne ressort pas pour autant avec la marchandise apportée par le premier individu, mais bien avec la marchandise qui lui convient. De même, si le deuxième individu ressort de ce procès avec la marchandise apportée par le premier individu, il n'y est pas nécessairement entré avec la marchandise achetée par le premier individu, etc. En ce sens, chaque individu se présente sur le marché avec une marchandise donnée dont la valeur d'échange se trouve convertie sous forme argent afin d'être convertie de nouveau sous une nouvelle forme de marchandise, ce procès multilatéral se comprenant ainsi, au niveau général de la société, comme une suite infinie d'actes de vente et d'achat : [...] –M–A–M–A–M–A–M– [...]. Chaque individu entre ainsi dans le procès de circulation et alterne entre la position de vendeur et d'acheteur tout comme la valeur d'échange qu'il détient alterne entre la forme marchandise et la forme argent, le tout dans le cadre d'un procès d'ensemble par lequel sont opérés de multiples actes de vente et d'achat par un ensemble d'individus distincts.

---

[70] *Ibid.*, p. 166.

[71] *Ibid.*, p. 127.

À cet égard, deux remarques s'imposent. Premièrement, ce procès permet aux individus de convertir des marchandises qu'ils détiennent mais qui n'ont pas de valeur d'usage à leurs yeux sous forme de marchandises qu'ils ne détiennent pas mais qui ont pour eux une valeur d'usage[72]. C'est pourquoi ce procès de métamorphose est désigné par Marx comme « métabolisme social »[73]. Le procès de circulation des marchandises se comprend donc en rapport avec la division sociale du travail, permettant une coordination impersonnelle de l'activité sociale de production réalisée de façon privée par un ensemble de travailleurs distincts – ce que Marx problématise à travers le concept de « fétichisme de la marchandise ». Autrement dit, ce métabolisme renvoie à la mise en place d'une interdépendance sociale où chaque travailleur satisfait les besoins d'autrui par la réalisation d'un métier particulier, dont les résultats dépassent ses propres besoins en la matière, et attend inversement d'autrui la possibilité de satisfaire les besoins multiples qui lui sont propres et que ne peut satisfaire son propre métier[74]. Deuxièmement, ce procès de circulation se caractérise par des mouvements d'entrées et de sorties continus des marchandises, alors que l'argent s'y maintient en permanence comme moyen de circulation. D'un côté, le renouvellement du procès d'échange suppose donc l'apport permanent de nouvelles marchandises qui sont produites au préalable, comme valeurs d'usage, en dehors de ce procès lui-même. Aussi, dès qu'elles y entrent par un acte de vente, elles en ressortent aussitôt par l'acte d'achat inverse par lequel elles sont emportées vers la sphère de la consommation où elles y réalisent leur valeur d'usage[75]. D'un autre côté, l'argent se maintient quant à lui au niveau de la sphère de la circulation comme intermédiaire permettant d'assurer le pont entre les actes de vente et d'achat. Il comble ainsi, à chaque fois, le vide laissé par les marchandises cédées lors des actes de ventes et en préserve la valeur d'échange jusqu'au moment de la reconversion de celle-ci sous forme de nouvelles marchandises[76]. En somme, dans le cadre de la circulation marchande (M–A–M), la valeur d'échange demeure constante tandis que la valeur d'usage s'y trouve

---

[72] *Ibid.*, p. 131.

[73] *Ibid.*, p. 118 et 127.

[74] *Ibid.*, p. 122.

[75] *Ibid.*, p. 131.

[76] *Ibid.*, p. 130 et 132.

métamorphosée. Autrement dit, la qualité est transformée tandis que la quantité demeure inchangée. En définitive, la finalité d'un tel procès est extérieure à ce dernier, alors que l'argent lui-même n'opère qu'en tant que moyen de circulation subordonné à cette finalité[77]. Cette finalité renvoie à la consommation des marchandises produites en société, soit à leur transfert de mains où elles ne trouvent pas d'usage en des mains où elles réalisent leur valeur d'usage.

Cela dit, eu égard aux remarques du dernier chapitre en ce qui concerne le rapport entre production et consommation, la valeur qui agit dans ce contexte comme médiation des pratiques sociales occulte la totalité des aspects utiles des objets produits, et donc aussi bien la multiplicité des formes propres aux travaux concrets qui les produisent que les formes déterminées de la jouissance humaine qui s'y rapportent : « Dans sa figure de valeur, la marchandise perd toute trace de sa valeur d'usage naturelle et du travail utile particulier auquel elle doit son origine, pour se transformer, telle la larve en cocon, en matérialisation sociale uniforme du travail humain non différencié[78] ». En ce sens, la valeur ressaisit sur un nouveau plan unidimensionnel et quantifiable l'ensemble des objets de la pratique et de la jouissance humaine dont elle fait abstraction des aspects qualitatifs. Et, s'il en va de la sorte en ce qui concerne le procès de circulation marchande, de même en va-t-il à plus forte raison dans le procès de valorisation caractéristique de la production capitaliste, cette ressaisie s'approfondissant jusqu'à opérer, comme nous le verrons, une détermination nouvelle de la finalité de la production et une réorganisation des moments constitutifs des travaux concrets.

4.2.2. Travail « libre » et force de travail

La deuxième condition sous-jacente à l'avènement de la production capitaliste renvoie au travailleur libre. La « liberté » qui le caractérise est définie d'une double façon, Marx jouant ici sur la notion de liberté accolée au travailleur selon la définition qu'en offre l'économie

---

[77] *Ibid.*, p. 169.

[78] *Ibid.*, p. 124.

politique, et ce afin d'en révéler le pendant négatif. D'un point de vue positif, le travailleur est « libre » dans la mesure où il est reconnu comme tel juridiquement, c'est-à-dire qu'il est affranchi des formes traditionnelles de domination et des rapports de dépendance personnels qui s'y rattachent. Ainsi, ce travailleur peut disposer librement de lui-même et notamment de la capacité active qui lui est propre, entrant désormais en rapport avec autrui sur une base volontaire par l'entremise du contrat. Cela dit, d'un point de vue négatif, il est également « libre » dans la mesure où sa capacité de travail est rendue disponible pour l'échange puisqu'il ne dispose pas des conditions objectives – moyens et objets de travail – qui lui permettraient de travailler de façon indépendante et autonome. Conséquemment, il ne peut se présenter sur le marché dans le but d'y échanger les marchandises qui résulteraient de son propre travail. Il est plutôt contraint, afin d'accéder aux moyens de sa subsistance, de vendre la seule marchandise dont il dispose, à savoir sa capacité de travail qu'il cède par contrat pour une période déterminée[79].

Sur la base de cette signification négative, la notion de travailleur libre se rattache donc à l'idée d'un être naturel qui se trouve séparé de la nature, ce qui est au fondement du travail aliéné tel que problématisé dans les *Manuscrits de 1844*[80]. D'une façon similaire, l'avènement de la production capitaliste est problématisé dans le *Capital* comme procès de séparation des conditions subjectives et objectives du procès de travail, c'est-à-dire comme séparation du travailleur à l'égard des conditions de réalisation de son activité productive. En ce sens, l'origine du capitalisme se rapporte à l'intervention d'une rupture initiale que le développement même du capitalisme aurait ensuite radicalisée en opérant une polarisation cumulative des conditions subjectives et objectives du procès de travail. C'est à cette rupture initiale que renvoie selon Marx la « prétendue "accumulation initiale"[81] » par laquelle l'économie politique rend compte du point de départ de la production capitaliste :

---

[79] Sur cette compréhension critique du « travailleur libre » : *Ibid.*, p. 188-90 et p. 804-05.

[80] En ce qui concerne le « travailleur libre » comme être naturel séparé des conditions de la réalisation de son travail, voir Franck FISCHBACH, *Sans objet, op. cit.*, p. 170-72 ; *La production des hommes, op. cit.*, p. 112-14.

[81] Karl MARX, *Le Capital*, Livre I, *op. cit.*, p. 803.

> Le procès qui crée le rapport capitaliste ne peut donc être autre chose que le procès de séparation entre le travailleur et la propriété de ses conditions de travail, un procès qui transforme, d'une part, les moyens sociaux de subsistance et de production en capital, de l'autre les producteurs immédiats en ouvriers salariés. La soi-disant accumulation initiale n'est donc pas autre chose que le procès historique de séparation du producteur d'avec les moyens de production. Ce procès apparaît comme « initial », parce qu'il constitue la préhistoire du capital et du mode de production qui lui est adéquat[82].

Or, d'un point de vue sociohistorique, cette séparation initiale fut opérée avec l'arrachement des paysans à leurs terres qui a caractérisé le mouvement des *enclosures* de la campagne anglaise du XVI[e] au XVIII[e] siècle. Pour Marx, ce procès de séparation prit la forme d'une expropriation réalisée à l'initiative des grands seigneurs terriens, et qui eut pour conséquence de condamner les paysans désormais sans terre au marché du travail, étant alors employés comme travailleurs journaliers contre salaire : « La base de tout ce processus, c'est l'expropriation hors de sa terre du producteur rural, du paysan[83] ». De plus, cette expropriation fut réalisée en parallèle à l'effritement progressif de la classe des paysans indépendants que constituait la *yeomanry*, à laquelle s'est progressivement substituée une nouvelle classe de fermiers exploitant des fermes de plus en plus grandes sous location, éventuellement désignées comme « fermes à capital »[84]. Il en résulta une reconfiguration des rapports sociaux autour de la triade formée par les grands seigneurs terriens, les fermiers capitalistes et les paysans salariés, en rapport à laquelle la distribution des biens issue de la production relevait alors respectivement de la rente, du profit et du salaire[85].

Comme le souligne Ellen Meiksins Wood, au-delà de la formation d'une nouvelle triade d'acteurs, cette reconfiguration se comprend comme une transformation *qualitative* des

---

[82] *Ibid.*, p. 804-05.

[83] *Ibid.*, p. 806.

[84] On peut voir le récit qu'offre Marx de ce moment historique dans : *Ibid.*, p. 807-25.

[85] Neal WOOD, *op. cit.*, p. 15-19.

rapports sociaux d'appropriation[86]. En effet, la signification des *enclosures* ne se limite pas à l'arrachement physique des paysans à leurs terres par l'établissement de « clôtures », mais renvoie plus fondamentalement à la soustraction des terres au « droit d'usage » qui en régulait jusque-là l'accès[87]. En d'autres mots, les *enclosures* marquent le passage d'une forme de régulation particulière d'accès aux moyens de production à une autre, le passage d'une régulation traditionnelle relevant d'un régime de droits et obligations à une régulation moderne fondée sur la propriété privée. Telle que définie par Michel Freitag, la propriété caractéristique des sociétés traditionnelles, comme droit d'usage (*usus*) sur un bien, a pour contrepartie un ensemble d'obligations qui impliquent que son exercice se trouve positivement limité par un ensemble de déterminations culturelles et traditionnelles. Ainsi, l'activité qui se rapporte à ce bien est normativement orientée par les *us* et coutumes de même que par les rapports sociaux traditionnels qui encadrent son usage et au sein desquels elle s'intègre et participe en retour à les reproduire. Ce faisant, comme le suggère Freitag, l'individu qui est propriétaire d'un bien et qui peut bénéficier des fruits (*fructus*) qui en résultent, semble davantage « possédé » par sa propriété qu'il ne peut en jouir librement dans la mesure où l'usage de ce bien s'accompagne d'un ensemble d'obligations et de responsabilités sociales qui doivent en contrepartie être assumées. En opposition, la propriété privée caractéristique des sociétés modernes, comme droit d'user et d'abuser (*ius usus et abusus*), revêt quant à elle un caractère négatif qui soustrait le bien possédé à toute forme de norme culturelle ou traditionnelle, l'usage de ce bien se trouvant alors normativement

---

[86] Cette lecture de l'origine du capitalisme comme transformation « qualitative » des rapports sociaux d'appropriation s'oppose à la perspective « quantitative » que soutient le « modèle de la commercialisation ». Ce dernier présuppose l'existence d'une propension à l'échange et à la maximisation du profit, expliquant ainsi l'avènement du capitalisme par la simple levée des entraves qui limitaient les pratiques d'échanges, celles-ci s'étant alors développées de façon cumulative pour mener à l'avènement du capitalisme : Ellen MEIKSINS WOOD, *L'origine du capitalisme : un étude approfondie*, Montréal : Lux Éditeur, 2009, p. 20-21. À cet égard, Marx lui-même serait passé d'une variante de ce modèle dans ses textes de jeunesse, notamment dans *L'idéologie allemande* et le *Manifeste du parti communiste*, au modèle privilégié dans ses textes de maturité, notamment dans les *Manuscrits de 1857-1858* et le *Capital*, mettant plutôt l'accent sur le caractère historiquement contingent du rapport capital-travail dont l'origine est rattachée au bouleversement des rapports sociaux d'appropriation relatif aux *enclosures*.: *Ibid.*, p. 53-58.

[87] *Ibid.*, p. 172-74.

indéterminé[88]. En effet, l'adjonction du droit d'abuser (*abusus*) au droit d'usage (*usus*), une contradiction dans les termes affirme Freitag[89], opère précisément la négation des normes qui encadraient auparavant l'usage d'un bien et des rapports sociaux au sein desquels il s'inscrivait. Il est alors possible d'abuser du bien de propriété, soit par exemple en le cédant à autrui par un acte de vente ou encore en le détruisant. La propriété privée constitue donc un droit exclusif sur un bien qui le soustrait au regard d'autrui ainsi qu'à toute forme de régulation normative *a priori*, culturelle ou traditionnelle, ce qui permet à son propriétaire d'en faire un libre usage, un usage qui relève de son pouvoir discrétionnaire.

Si le droit de propriété ne constituait, de prime abord, qu'un droit parmi d'autres qui furent formellement reconnus aux citoyens en tant que sujets de droits égaux, celui-ci s'est toutefois progressivement imposé comme institution névralgique autour de laquelle allait se recomposer les rapports qu'entretenaient les individus entre eux et avec les choses[90]. La propriété privée permit ainsi une « autonomisation » des individus quant aux rapports qu'ils entretenaient envers les choses et autrui, ces rapports étant désormais soustraits aux

---

[88] Sur cette distinction entre la propriété dans le cadre des sociétés traditionnelles et la propriété privée propre aux sociétés modernes voir : Michel FREITAG, *Dialectique et société : Culture, pouvoir, contrôle, les modes de reproduction formels de la société*, Tome II, *op. cit.*, p. 190-200 ; *L'impasse de la globalisation : une histoire sociologique et philosophique du capitalisme*, Montréal : Éditions Écosociété, 2008, p. 87-88 et 108-09 ; Manfred BISCHOFF, « La propriété comme rapport social historique fondateur de la sphère économique », dans Marie-Pierre BOUCHER, *La propriété et ses multiples*, Montréal : Éditions Nota bene, 2011, p. 77-105.

[89] Michel FREITAG, « De la propriété », dans Marie-Pierre BOUCHER, *La propriété et ses multiples, op. cit.*, p. 46.

[90] Cet aspect institutionnel, soit la centralité de la propriété privée comme institution fondamentale à l'avènement et au maintien du mode de production capitaliste, tend à être négligé par Marx qui a plutôt cherché à problématiser ce dernier comme ensemble de processus intégrés par lesquels s'opère un devenir étranger des potentialités de l'agir humain. Néanmoins, l'importance de la propriété privée n'est pas entièrement ignorée par ce dernier, celle-ci constituant en quelque sorte l'arrière plan et la limite à partir de laquelle il problématise la dynamique inhérente à la production capitaliste. En ce sens, dans le premier livre du *Capital*, il s'intéresse brièvement, dans le second chapitre, au « contrat » comme instance déterminante par laquelle les individus entrent en rapport en tant que propriétaires, ce dont il traite dans les termes d'une reconnaissance intersubjective (*op. cit.*, p. 96-97). De même, la circulation marchande qui constitue un préalable à l'avènement du capitalisme se trouve résumée en ces termes : « Ne règne ici que la Liberté, l'Égalité, la Propriété et Bentham » (*Ibid.*, p. 198). Enfin, dans le cadre de la critique qu'il opère à l'égard de la « prétendue "accumulation initiale" » soutenue par l'économie politique, il évoque le passage d'une forme de propriété traditionnelle à une forme moderne et privée, comme « transformation usurpatoire de la propriété féodale et de la propriété du clan en propriété privée moderne » : *Ibid.*, p. 824-25. Ainsi, nous nous sommes permis d'insister plus que ne le fait Marx lui-même sur l'importance de la propriété privée, comme institution, en ce qui concerne l'avènement de la production capitaliste. De même, comme nous le verrons en deuxième partie de la thèse, l'avènement du capitalisme avancé relève lui-même d'une transformation institutionnelle fondamentale des rapports sociaux d'appropriation.

régulations culturelles et à la dépendance personnelle caractéristique des sociétés traditionnelles[91]. Par contre, la propriété privée entraîna en retour une recomposition de ces rapports aux choses et à autrui autour du contrat, conçu de façon abstraite comme un acte réciproque, librement voulu, entre sujets de droits égaux[92]. Cela dit, si on se réfère au contexte sociohistorique au sein duquel fut progressivement implantée la propriété privée en substitution au régime de droits et obligations comme nouvelle forme d'accès aux terres, on remarque que la propriété privée, étant légitimée sur la base d'une libre disposition de soi des individus et comme appropriation des biens qui résultent de leur activité, véhiculait une double contradiction. D'un côté, elle fut d'emblée étendue des biens personnels aux moyens de production qui purent dès lors faire l'objet d'une appropriation individuelle exclusive permettant de soustraire l'usage de ceux-ci à toute forme de détermination sociale, leur utilisation relevant alors du seul pouvoir discrétionnaire de leurs propriétaires. De l'autre, l'activité des individus qui, de ce fait, se trouvaient exclus d'un accès aux moyens de production fut également l'objet d'une appropriation individuelle par l'entremise d'un contrat de travail, l'usage du travail d'autrui se trouvant alors lui aussi subordonné au pouvoir discrétionnaire d'un propriétaire pour une période déterminée[93]. Comme le remarque Freitag : « [...] *dans le contrat de travail, la liberté de l'un va pouvoir acheter la liberté de l'autre, afin d'en avoir la libre disposition et de se la soumettre souverainement*[94] ». C'est dans ce contexte historiquement spécifique qu'émergea le « travailleur libre » en tant qu'individu pouvant librement disposer de lui-même, mais ne disposant pas des moyens de production qui lui permettraient de s'activer de façon indépendante et autonome, et qui fut alors contraint de vendre sa force de travail afin d'assurer sa subsistance.

---

[91] Michel FREITAG, *L'impasse de la globalisation, op. cit.*, p. 87-88.

[92] *Ibid.*, p. 91.

[93] *Ibid.*, p. 129-30.

[94] Michel FREITAG, « La globalisation contre les sociétés. Par delà l'échec circonstanciel de l'AMI : la portée historique de l'autonomisation du capital financier », dans Michel FREITAG et Éric PINEAULT (dir.), *Le monde enchaîné*, Montréal : Éditions Nota Bene, 1999, p. 243. L'auteur souligne. De même, selon Marx, avec la vente de la force de travail « [...] l'échange se retourne en son contraire, et les lois de la propriété privée – liberté, égalité, propriété : propriété de son propre travail et liberté d'en disposer – se retournent en absence de propriété pour le travailleur et en aliénation de son travail, et en un rapport à ce travail comme à une propriété d'autrui et vice versa », dans : *Manuscrits de 1857-1858*, Tome II, *op. cit.*, p. 166.

En ce qui concerne la marchandise spécifique qui a résulté de ce développement historique, mentionnons d'abord que la force de travail comporte selon Marx, comme toute autre marchandise, une valeur d'échange et une valeur d'usage. Ainsi, la valeur d'échange de la force de travail renvoie au temps de travail socialement nécessaire à sa production. Toutefois, dans le cas de cette marchandise particulière, sa valeur d'échange est établie de façon indirecte. Elle renvoie à la valeur d'une « somme déterminée de moyens de subsistance[95] » qui permettent au travailleur de satisfaire ses besoins et, ce faisant, de reproduire sa capacité de travail de jour en jour. En ce sens, il y a une certaine particularité en ce qui concerne la valeur d'échange de la force de travail. D'ailleurs, pour Marx, l'ensemble des biens posés comme étant indispensables à la subsistance du travailleur, « l'ampleur des besoins dits nécessaires[96] », relève à ses yeux d'un développement historique. Par opposition aux autres marchandises, la valeur d'échange de la force de travail revêt ainsi un caractère irréductiblement contingent, « historique et moral », affirme Marx[97]. En d'autres mots, elle se rattache à une certaine « norme sociale »[98], une « norme de consommation » dont seul le minimum se trouve déterminé par la stricte survivance physiologique du travailleur[99].

Cela dit, c'est avant tout par sa valeur d'usage que la force de travail se distingue de toute autre marchandise, et ce, aussi bien de façon qualitative que quantitative. Premièrement, d'un point de vue qualitatif, la valeur d'usage du travail diffère des autres marchandises dans la mesure où elle constitue la seule marchandise dont l'usage permet une « création de valeur[100] ». En effet, puisque la valeur correspond au *temps de travail* socialement nécessaire, seul l'usage effectif de la force de travail, comme travail vivant qui s'objective sur une période déterminée, permet effectivement de produire de la valeur. Si toutes les marchandises sont porteuses de valeur, seule la force de travail permet donc de générer de la valeur.

---

[95] Karl MARX, *Le Capital,* Livre I, *op. cit.*, p. 193.

[96] *Ibid.*

[97] *Ibid.*

[98] Karl MARX, *Manuscrits de 1857-1858*, Tome II, op. cit., p. 20.

[99] Eric PINEAULT, « Capital, valeur et réversibilité : recherche sur les fondements de l'approche marxienne du capital financier », dans Olivier CLAIN (dir.), *Marx philosophe,* Québec, Nota bene, 2009, p. 228.

[100] Karl MARX, *Le Capital,* Livre I, *op. cit.*. p. 188.

Deuxièmement, d'un point de vue quantitatif, la spécificité de la valeur d'usage de la force de travail se redouble du fait que son usage peut être prolongé au-delà du temps de travail socialement nécessaire à sa production, c'est-à-dire au-delà de la valeur cédée au travailleur sous forme de salaire et qui correspond à la valeur d'une somme déterminée de biens de subsistance. Ce différentiel se comprend en rapport à la disjonction temporelle qui sépare le moment de détermination de la valeur d'échange de la force de travail dans le cadre du procès de circulation et celui de l'usage effectif qui en est fait comme travail vivant lors de sa consommation effective[101]. Or, en ce qui concerne cet usage effectif, il existe une indétermination quant à la période au cours de laquelle ce travail vivant peut être objectivé, c'est-à-dire quant à la journée de travail que doit accomplir le travailleur :

> [L]e travail passé que contient la force de travail et le travail vivant qu'elle peut fournir, autrement dit le coût journalier de son entretien et sa dépense journalière sont deux grandeurs tout à fait différentes. La première détermine sa valeur d'échange, l'autre constitue sa valeur d'usage. Qu'il faille une demi-journée de travail pour maintenir le travailleur en vie pendant 24 heures ne l'empêche aucunement de travailler pendant une journée entière. La valeur de la force de travail et sa valorisation dans le procès de travail sont deux choses différentes[102].

Ainsi, non seulement l'usage de la force de travail comme travail vivant permet de produire de la valeur, il permet par ailleurs de produire une valeur plus grande que ce qui est nécessaire afin d'en assurer la reproduction, ce à quoi correspond la survaleur.

Entendue au sens le plus général, la survaleur renvoie donc au différentiel entre la valeur d'échange et la valeur d'usage de la force de travail. C'est cette caractéristique spécifique que recèle l'usage de la force de travail, affirme Marx, que vise à obtenir le capitaliste lorsqu'il l'acquiert, à savoir : « [...] être source de valeur, et de plus de valeur qu'elle n'en possède elle-même[103] ». En ce sens, l'avènement de la production capitaliste, comme procès de valorisation fondé sur l'extraction de survaleur, a été rendu possible par le surgissement de cette marchandise spécifique que constitue la force de travail, et qui se rapporte à la transformation qualitative des rapports sociaux d'appropriation qui s'est produite en

---

[101] *Ibid.*, p. 195.

[102] *Ibid.*, p. 217.

[103] *Ibid.*

Angleterre du XVI[e] au XVIII[e] siècle, ce qui rendit possible l'instauration du rapport entre travail salarié et capital.

4.2.3. Le mode de production capitaliste

Les deux conditions sous-jacentes à l'avènement du mode de production capitaliste nous permettent ainsi d'éclairer les dimensions « sociales », évoquées en introduction, de cette manière historiquement déterminée de produire en société. En effet, celles-ci correspondent en fait aux modalités spécifiques de l'échange et de la distribution qui sont propres au mode de production capitaliste : la forme d'échange qui le caractérise renvoie à la circulation marchande tandis que la forme de distribution qui lui est propre renvoie à l'instauration du rapport entre travail salarié et capital. Or, en opposition au procès de travail saisi dans une perspective transhistorique, comme métabolisme structuré avec la nature, il s'agit là d'une double détermination sociale de la production humaine qui relève de la contingence historique. Comme le dit Marx concernant le rapport entre travail salarié et capital :

> [L]a nature ne produit pas d'un côté des possesseurs d'argent ou de marchandises, et de l'autre des gens qui ne possèdent que leurs propres forces de travail. Ce rapport ne relève pas de l'histoire naturelle, et il n'est pas davantage un rapport social qui serait commun à toutes les périodes historiques. Il est lui-même de toute évidence le résultat d'une évolution historique passée, le produit de nombreux bouleversements économiques, de la destruction de toute une série de formations plus anciennes de la production sociale[104].

Cette forme historiquement déterminée de la distribution a entraîné une généralisation de la forme d'échange qui l'accompagnait et qui rendait possible le devenir marchandise du travail lui-même, soit la circulation marchande. D'une forme épisodique et ponctuelle qui permettait ici et là d'écouler sur les places du marché les biens produits en surplus ou rapportés dans le cadre d'expéditions commerciales, les marchés s'imposèrent comme intermédiaires incontournables à la reproduction sociale. Comme le souligne Meiksins Wood, la production capitaliste se caractérise en effet par une dépendance des différents acteurs sociaux à l'égard du marché, une médiation indispensable à la reproduction du travail salarié et du capital :

---

[104] *Ibid.*. 190.

> [L]e capital et le travail dépendent entièrement du marché, lequel garantit les conditions élémentaires assurant leur propre reproduction. Comme l'ouvrier dépend du marché pour y vendre sa force de travail à la manière d'une marchandise, le capitaliste en dépend aussi pour y acheter cette force de travail, de même que les moyens de production, et pour réaliser ensuite des profits en y vendant les biens ou les services produits pour l'ouvrier[105].

La circulation marchande et le rapport entre travail salarié et capital se renforcèrent donc mutuellement pour constituer de façon solidaire la double condition sous-jacente à l'avènement du capitalisme, soit comme formes d'échange et de distribution spécifiques à ce mode de production. En ce sens, c'est sur la base du surgissement du travail salarié et du dégagement de survaleur que permet son usage que le procès de circulation simple, M–A–M, rendit possible la constitution du procès de valorisation, A–M–A'.

Dans le cadre de la production capitaliste, le parcours que réalise le travailleur se maintient sous la forme de la circulation simple qui consiste dans le fait de « vendre pour acheter » : M–A–M. Séparé des conditions objectives de son travail, le travailleur est contraint de vendre sa force de travail contre un salaire (M–A) afin de se procurer le nécessaire à sa subsistance (A–M). Le salaire du travailleur correspond à la valeur d'échange de sa force de travail et non à l'usage qui en est fait dans le cadre du procès de production, raison pour laquelle il ne ressort de cet échange qu'avec la quantité de valeur nécessaire afin d'assurer sa subsistance. Cependant, alors même que le parcours du travailleur se maintient dans la circulation simple, le parcours qu'effectue le capital est tout différent. En effet, le procès de valorisation se caractérise par une inversion de l'ordre successif des actes de vente et d'achat, l'unité d'un tel procès consistant alors à « acheter pour vendre » : A–M–A[106]. Ce faisant, l'incitatif à cette double métamorphose qui part de la forme argent pour y revenir par la suite ne peut consister, affirme Marx, que dans l'accroissement de la valeur qui s'y trouve engagée au départ, soit dans le dégagement d'un « incrément » ou d'une « survaleur » ('). La formule exacte du procès de valorisation est donc la suivante : A–M–A'[107]. L'argent qui est

---

[105] Ellen MEIKSINS WOOD, *op. cit.*, p. 153-54. Voir également Michel FREITAG, *L'impasse de la globalisation*, *op. cit.*, p. 64-65.

[106] Karl MARX, *Le Capital*, livre I, *op. cit.*, p. 166.

[107] *Ibid.*, p. 170.

ainsi dépensé dans le but d'être valorisé, comme « valeur qui se valorise », devient alors, au sens propre, du capital[108].

Se déployant à partir d'un point de départ inversé, le procès de valorisation s'arrime ainsi à la série illimitée des actes de vente et d'achat qui caractérise le procès de circulation des marchandises. Il s'amorce par un acte d'achat (A–M), soit par l'achat de force de travail et des moyens de production dont l'usage permet d'extraire une survaleur, auquel fait suite l'acte de vente des marchandises résultant de cet usage (M'–A'). En opposition au procès de circulation simple où la valeur d'usage se transforme tandis que la valeur d'échange demeure constante, le procès de valorisation se caractérise par le retour à une valeur d'usage équivalente, l'argent, tandis que la valeur d'échange est augmentée. Ce n'est plus la quantité qui demeure constante tandis que la qualité se transforme, c'est désormais la qualité qui demeure constante tandis que la quantité s'accroît. La finalité d'un tel procès ne vise donc plus simplement l'échange de marchandises produites de parts et d'autres par un ensemble de travailleurs distincts en vue de satisfaire leurs besoins respectifs. Elle renvoie désormais à l'accroissement de la valeur engagée au départ. L'argent qui constituait *a priori* un moyen de circulation est désormais recherché pour lui-même. Il est posé comme une fin en soi tandis que la consommation de la force de travail constitue le moyen employé en vue d'en opérer la valorisation. Il en résulte ainsi une inversion entre moyen et fin.

Dans cette perspective, le procès de valorisation se distingue du procès de circulation de manière fondamentale, le premier intégrant en fait le second tout comme le procès de travail afin d'opérer la valorisation du capital. En effet, alors que le procès de circulation n'est renouvelé que par l'apport continu de nouvelles marchandises, d'abord produites et ensuite consommées à l'extérieur de ce procès lui-même, le procès de valorisation s'étend et s'approfondit jusqu'à la consommation des marchandises acquises sur le marché, avec lesquelles il réalise une consommation-productive. L'usage de la force de travail et des moyens de production permet de générer de nouvelles marchandises qui sont ensuite écoulées sur le marché. Le mode de production capitaliste renvoie ainsi à un ensemble de processus

---

[108] *Ibid.*

intégrés. Il se comprend comme *unité du procès de circulation et du procès de production en tant que procès de valorisation*. Comme le suggère Marx lui-même :

> [L]a transformation de l'argent en capital s'articule en deux procès autonomes, qui appartiennent à deux sphères absolument différentes et séparées l'une de l'autre. Le premier correspond à la sphère de la *circulation des marchandises* et se déroule donc sur le *marché* : c'est l'*achat-vente de la force de travail* ; le second, c'est la *consommation de la capacité de travail achetée*, autrement dit : le *procès de production.*
>
> Dans le premier procès, le capitaliste et l'ouvrier se font face uniquement comme possesseur d'argent et possesseur de marchandises. Leur transaction – comme celle de tous les acheteurs et vendeurs – est un échange d'équivalents. Dans le second, l'ouvrier opère, *pour un temps*, comme élément vivant du capital : la catégorie de l'échange en est tout à fait exclue. En effet, avant même que ce procès ne commence, le capitaliste s'est approprié par l'achat tous les facteurs matériels et personnels de la production. Cependant, bien qu'existant indépendamment l'un de l'autre, ces deux procès se conditionnent réciproquement : le premier introduit le second, et celui-ci accomplit le premier[109].

Dans ce contexte, le procès de travail ne constitue désormais qu'un procès particulier au sein d'un ensemble plus vaste qui le dépasse comme totalité de processus intégrés. Cela dit, il n'en constitue pas moins un procès névralgique dans la mesure où l'extraction de survaleur qui est au fondement de la valorisation du capital s'opère précisément par l'usage du travail dans le procès de production[110].

Ainsi, dans le cadre de la production capitaliste, en rapport aux modes d'échange et de distribution qui lui sont spécifiques, le procès de travail se trouve inféodé au procès de valorisation en tant que moyen employé en vue d'opérer la valorisation du capital : « [...] le procès de travail n'est que le moyen du procès de valorisation, celui-ci, comme tel, étant essentiellement *production de plus-value,* c'est-à-dire *objectivation de travail non payé*[111] ». Or, eu égard au procès de travail tel qu'il fut dépeint dans une perspective transhistorique, sa

---

[109] Karl MARX, *Un chapitre inédit du « Capital »*, *op. cit.*, p. 162-63. L'auteur souligne. De même : « Tout ce cycle, cette transformation de son argent en capital, a lieu dans la sphère de la circulation, et en même temps il a lieu hors d'elle. Par la médiation de la circulation, puisqu'il a pour condition la vente de la force de travail sur le marché. Hors de la circulation, parce que celle-ci ne fait qu'introduire le procès de valorisation, qui se déroule dans le procès de production », dans *Le Capital,* Livre I, *op. cit.*, p. 219. Enfin : « Le procès de production global du capital inclut aussi bien le procès de circulation proprement dit que le procès de production. Ils constituent les deux grandes sections de son mouvement, et celui-ci apparaît comme la totalité de ces deux procès », dans : *Manuscrits de 1857-1858,* Tome II, *op. cit.*, p. 110.

[110] Karl MARX, *Le Capital,* Livre I, *op. cit.*, p. 197.

[111] Karl MARX, *Un chapitre inédit du « Capital »*, *op. cit.*, p. 145. L'auteur souligne.

réduction à l'état de moyen implique une détermination entièrement nouvelle de ce dernier, ce que Marx problématise à travers les concepts de soumission formelle et de soumission réelle du procès de travail au capital.

4.3. La soumission formelle du procès de travail au capital

La réduction du travail à l'état de moyen employé en vue d'opérer la valorisation du capital est problématisée par Marx aussi bien comme « soumission » (*Unterordnung*) et « subsomption » (*Subsumption*) du procès de travail au capital, Marx alternant entre ces deux notions afin de rendre compte de l'emprise du capital sur le procès de travail. D'une part, il y a *subsomption* du procès de travail au capital, terme emprunté à la logique, dans la mesure où celui-ci ne constitue désormais qu'un procès particulier intégré au sein d'un ensemble plus vaste de processus imbriqués. Ce faisant, les moments qui en sont constitutifs et leur articulation d'ensemble se trouvent redéfinis par rapport à la valorisation du capital. D'autre part, il y a *soumission* du procès de travail au capital, terme davantage rattaché à l'organisation militaire, dans la mesure où les éléments qui en sont constitutifs entrent désormais au sein du procès de production en tant que propriétés du capitaliste. Conséquemment, le procès de travail se déploie sous le commandement de celui qui a acheté au préalable les éléments du procès de travail sur le marché, et qui peut dès lors en faire un libre usage[112]. Le procès de travail se déroule alors dans un espace normativement indéterminé, soit dans l'entreprise du capitaliste qui relève entièrement de la propriété privée, cet « antre secret de la production, dit Marx, au seuil duquel on peut lire : No admittance except on business[113] ».

---

[112] Sur ces précisions entourant les termes de soumission et subsomption, voir : Alain BIHR, *La reproduction du capital : prolégomènes à une théorie générale du capitalisme*, Tome I, Lausanne : Éditions Page Deux, 2001, p. 161, référé par François L'ITALIEN, *Béhémoth capital : contribution à une théorie dialectique de la financiarisation de la grande corporation.* Thèse de doctorat, Université Laval, 2012, p. 24. Nous privilégierons pour notre part le terme de soumission tout en maintenant à l'esprit que celle-ci suppose aussi bien l'idée d'une subordination que celle d'une subsomption du procès de travail au capital.

[113] Karl MARX, *Le Capital,* Livre I, *op. cit.*, p. 197.

Marx distingue plus spécifiquement deux modes distincts de soumission du travail au capital, la soumission formelle et la soumission réelle auxquelles nous nous intéresserons l'une après l'autre dans la suite du chapitre. La « soumission formelle » du procès de travail au capital renvoie à l'intégration de formes préexistantes de l'activité humaine au mode de production capitaliste. Il s'agissait, en premier lieu, des pratiques se rattachant à l'agriculture et à l'artisanat[114]. Dans le cadre de la soumission formelle, les travaux utiles et concrets qui sont intégrés à la production capitaliste demeurent *a priori* inchangés eu égard à leurs formes préexistantes. Cela dit, la soumission formelle implique tout de même une forme déterminée d'exploitation qui repose sur l'extraction de survaleur absolue, et dont l'enjeu porte sur la détermination de la journée de travail. En effet, la survaleur absolue se comprend à partir de la distinction entre « travail nécessaire » et « surtravail ». Le travail nécessaire se rattache à la valeur d'échange de la force de travail. Il consiste dans cette partie de la journée de travail qui est consacrée à la reproduction de la valeur cédée au travailleur sous forme de salaire et qui correspond au temps de travail nécessaire à la production d'un ensemble de biens permettant d'assurer sa subsistance. Le surtravail relève quant à lui de la valeur d'usage de la force de travail dans la mesure où cet usage peut être prolongé au-delà du travail nécessaire. Il renvoie au travail réalisé en excès par rapport au travail nécessaire, donc à cette partie de la journée où une valeur en surplus est produite et appropriée gratuitement par le capital comme survaleur. Dans cet ordre d'idées, la soumission formelle se comprend comme négation des déterminations culturelles et traditionnelles de la longueur de la journée de travail[115]. Celle-ci est désormais établie dans le cadre du rapport de force qui se déploie à partir des actes formellement équivalents de ventes et d'achats de la force de travail, chaque intervenant cherchant à tirer le meilleur parti de cette marchandise qui est cédée par les uns et achetée par les autres : « Entre des droits égaux, dit Marx, c'est la violence qui tranche[116] ».

---

[114] Karl MARX, *Un chapitre inédit du « Capital »*, *op. cit.*, p. 194.

[115] Éric PINEAULT, « Capital, valeur et réversibilité », *loc. cit.*, p. 227-28.

[116] Karl MARX, *Le Capital*, Livre I, *op. cit.*, p. 262. En ce sens, la détermination de la journée de travail constitue selon Marx un objet prépondérant autour duquel se noue la lutte de classes dans le cadre du mode de production capitaliste, consacrant d'ailleurs un long chapitre sociohistorique du *Capital* à cette question : *Ibid.*, p. 257-338.

Quoique les travaux utiles qui se trouvent intégrés à la production capitaliste demeurent *a priori* inchangés en rapport à leurs formes préexistantes, il n'en demeure pas moins que les moments formels qui en sont constitutifs ainsi que l'articulation d'ensemble de ces derniers se trouvent entièrement redéfinis. Si nous prenons à rebours l'ensemble des cinq moments du procès de travail abordés au dernier chapitre, nous constatons premièrement que le « résultat » du procès de travail ne consiste plus seulement dans l'objectivation d'une valeur d'usage, comme forme imprégnée à la matière, mais également dans la production d'une marchandise qui sera écoulée sur le marché[117]. En ce sens, ce résultat consiste toujours dans la production d'une valeur d'usage – une condition *sine qua non* de l'échange –, mais à laquelle s'ajoute désormais une valeur d'échange dans la mesure où elle est produite pour l'échange. Ce faisant, la valeur d'usage devient le support d'une valeur d'échange comme objectivation de temps de travail socialement nécessaire. Qui plus est, comme il y a allongement de la journée de travail au-delà du travail nécessaire, ce résultat implique également l'objectivation d'un surtravail, et donc d'une survaleur :

> Le produit spécifique du procès de production capitaliste n'est ni un simple *produit* (valeur d'usage), ni une simple marchandise, c'est-à-dire un *produit* ayant une valeur d'échange ; c'est la *plus-value,* autrement dit, des marchandises ayant une valeur d'échange plus grande, et représentant un travail supérieur à celui qui a été avancé sous forme de monnaie ou de marchandise[118].

Ainsi, le résultat auquel aboutit le procès de travail consiste dans la production d'un objet d'usage qui constitue le support d'une valeur d'échange et d'une survaleur.

Deuxièmement, comme on le voit dans ce résultat, la « fin » qui oriente le procès de travail ne vise plus simplement la production d'une valeur d'usage déterminée, et donc la satisfaction de besoins sociaux qui renvoient à des formes de jouissances historiquement déterminées. Les finalités plurielles en fonction desquelles sont structurés les travaux utiles sont désormais inféodées à la finalité générale que constitue l'extraction de survaleur. Dans la soumission formelle, le caractère synthétique des travaux utiles repose toujours sur le

---

[117] Sur cette détermination nouvelle de la signification des moments formels du procès de travail sous le capitalisme, voir les commentaires de Moishe POSTONE, *op. cit.*, p. 410-14.

[118] Karl MARX, *Un chapitre inédit du « Capital »*, *op. cit.*, p. 160-61. L'auteur souligne.

travailleur qui se représente *a priori* l'objet à produire et, ce faisant, surplombe et anticipe l'ensemble des opérations à réaliser, tout comme il mobilise ses connaissances et sa dextérité en utilisant les moyens et les matériaux qui lui sont fournis. Toutefois, son travail se déploie désormais au sein de l'entreprise du capitaliste où les éléments du procès de travail y entrent comme propriété de ce dernier et donc sous l'« œil intéressé » de celui-ci[119]. Avec l'achat de la force de travail et des moyens de production, le capitaliste s'est approprié le « procès de travail lui-même[120] ». Pour Marx, il en résulte ainsi deux conséquences qui se rattachent à l'exercice du droit de propriété privée. D'abord, puisque les éléments du procès de travail appartiennent au capitaliste, les fruits (*fructus*) qui en résultent lui appartiennent de droit : « Le procès de travail est un procès qui met en jeu des choses que le capitaliste a achetées, des choses qui lui appartiennent. Le produit de ce procès lui appartient donc tout autant que le produit de la fermentation dans son cellier[121] ». Ensuite, puisque les éléments du procès de travail lui appartiennent, le procès de travail se déploie sous la supervision du capitaliste qui en fait usage (*usus*) : « Le travailleur travaille sous le contrôle du capitaliste à qui son travail appartient[122] ».

Dans cette perspective, le capitaliste cherche à se prévaloir pleinement de l'usage de sa propriété pour en tirer le meilleur parti. En ce sens, il « veille » à ce que le procès de travail se déroule normalement, c'est-à-dire qu'il n'y ait ni gaspillage de temps de travail, ni gaspillage des moyens et matériaux employés dans le cadre du procès de production qu'il s'est approprié[123]. C'est pourquoi, affirme Marx, le capitaliste met en place son propre « code pénal », afin de sanctionner les écarts de conduite qui compromettent le plein usage de sa propriété[124]. Il en résulte alors un clivage en ce qui concerne le déroulement du procès de travail : les travailleurs se trouvent confinés à un rôle d'exécution alors que le capitaliste

---

[119] *Ibid.*, p. 194.

[120] *Ibid.*, p. 152 ; Karl MARX, *Le Capital*, Livre I, *op. cit.*, p. 347.

[121] *Ibid.*, p. 208.

[122] *Ibid.*

[123] *Ibid.*

[124] *Ibid.*, p. 347.

assure désormais un rôle de direction, de « commandement »[125], et cela même si ce rôle se limite pour le moment à la simple surveillance du bon déroulement du procès de travail intégré sous une forme préexistante. Ainsi, bien que le caractère synthétique du procès de travail relève toujours du travailleur lui-même et se déploie en fonction de la fin qu'il cherche à atteindre, la poursuite de cette fin se trouve elle-même inféodée à la finalité que cherche quant à lui à atteindre le capitaliste, soit la production de survaleur. C'est pourquoi la finalité particulière du procès de travail concret que supervise le capitaliste devient indifférente eu égard à la finalité visée par ce dernier, qu'il s'agisse de la production de pains, de vêtements, de chaussures, d'habitations, etc.

Troisièmement, le « travail » qui est réalisé dans ce contexte n'importe que dans la mesure où il constitue une dépense de « force vitale » pour une période déterminée[126]. Les opérations réalisées en vue d'imprégner une forme à la matière n'ont désormais d'importance qu'en rapport à l'intervalle temporel au cours duquel elles sont effectuées, soit comme ensemble de mouvements qui se stabilisent sous la forme de l'être dans un laps de temps déterminé. Ainsi, la dimension qualitative du travail, soit la manière particulière par laquelle il se déploie, devient indifférente eu égard à sa dimension quantitative, c'est-à-dire en rapport à la temporalité au cours de laquelle il se déploie comme dépense de force vitale : « Il ne s'agit plus ici de la qualité du travail, de sa modalité et de son contenu, mais seulement de sa quantité ; qu'il suffit de compter[127] ». Considéré du seul point de vue de la dépense de force qu'il implique, ce travail est autrement conceptualisé par Marx en tant que « travail abstrait ». Ce dernier renvoie à ce qu'il reste des travaux concrets lorsqu'il est fait abstraction de l'ensemble des dimensions qualitatives qui les caractérisent en rapport à la multiplicité des formes qu'ils empruntent et des finalités qu'ils poursuivent. Autrement dit, le travail abstrait résulte de la réduction de l'ensemble des formes d'activités humaines, irréductibles les unes aux autres d'un point de vue qualitatif, à leur plus petit dénominateur commun : « L'égalité *toto coelo* entre des travaux différents ne peut consister qu'en une abstraction de leur non-

---

[125] *Ibid.*

[126] *Ibid.*, p. 213.

[127] *Ibid.*, p. 212.

égalité réelle, qu'en leur réduction au caractère commun qu'ils ont en tant que dépense de force de travail humaine, comme travail humain abstrait[128] ». Ces travaux sont ainsi réduits à une simple « dépense productive de matière cérébrale, de muscles, de nerfs, de mains, etc.[129] ». En ce sens, le concept de travail abstrait s'oppose à celui de travail utile, concept à travers lequel Marx cherche inversement à rendre compte du foisonnement des formes multiples des travaux concrets en tant qu'activités synthétiques, à la fois expressives et normatives, impliquant une structuration spécifique des moments qui en sont constitutifs en fonction des finalités qu'elles cherchent respectivement à atteindre. Le travail abstrait relève quant à lui du double procès d'abstraction qui, comme nous l'avons vu, se rattache à la valeur en tant que mesure spécifique de la richesse sous le capitalisme. Ainsi, la dualité du travail comme travail utile et abstrait renvoie à la dualité de la marchandise comme valeur d'usage et valeur d'échange :

> Tout travail est pour une part dépense de force de travail humaine au sens physiologique, et c'est en cette qualité de travail humain identique, ou encore de travail abstraitement humain, qu'il constitue la valeur marchande. D'un autre côté, tout travail est une dépense de force de travail humaine sous une forme particulière déterminée par une finalité, et c'est en cette qualité de travail utile concret qu'il produit des valeurs d'usage[130].

Pour Marx, il s'agit là d'une distinction fondamentale qui est au cœur de la compréhension critique de l'économie politique, et qu'il affirme d'ailleurs être le premier à mettre au jour[131].

Pour cause, le travail abstrait comporte deux conséquences majeures eu égard aux dimensions expressives et normatives des travaux utiles et concrets tels qu'abordés au dernier chapitre. D'un côté, alors que l'expressivité des travaux utiles renvoie à la forme déterminée qu'ils empruntent et dont l'« utilité » se matérialise sous la forme d'une « valeur d'usage » déterminée[132], lorsque ces derniers sont réduits au travail abstrait, ils ne trouvent désormais d'expression qu'en étant référés de façon unidimensionnelle au temps abstrait et homogène.

---

[128] *Ibid.*, p. 84.

[129] *Ibid.*, p. 50.

[130] *Ibid.*, p. 53.

[131] *Ibid.*, p. 47.

[132] *Ibid.*

Du point de vue de la valeur, l'expressivité des travaux concrets réduits à une simple dépense de force vitale se limite alors à la quantité de temps qui est nécessaire à la production de marchandises déterminées, explicitée sous forme de fractions de temps : « Qu'il soit contenu dans les moyens de production ou ajouté par la force de travail, le travail ne compte plus que par sa mesure de temps. Il s'élève à tant d'heures, tant de journées, etc.[133] ». D'un autre côté, alors que la normativité des travaux utiles renvoie aux finalités subjectivement assumées qui en assurent l'orientation et en fonction desquelles sont structurés les moments formels qui en sont constitutifs, lorsque ces derniers sont réduits au travail abstrait, la norme unidimensionnelle à laquelle ils se réfèrent renvoie désormais à la moyenne de temps nécessaire à la production de marchandises déterminées. Du point de vue de la valeur, seul compte cette durée moyenne de dépense de force vitale qui agit auprès des travailleurs et sur le déroulement effectif de leur activité comme une norme contraignante à laquelle ils doivent se conformer[134]. En effet, la production de marchandises qui est réalisée au-dessus de cette moyenne constitue une perte de temps de travail dans la mesure où ce temps en excès ne pourra faire l'objet d'une valorisation lors de la vente des marchandises sur le marché, la valeur d'échange des marchandises étant déterminée par cette moyenne et non par le travail singulier qu'elles incorporent : « [...] seul le temps de travail nécessaire compte comme formant de la valeur[135] ».

Enfin, en ce qui concerne les deux derniers moments formels du procès de travail, le « moyen » et l'« objet » de travail n'ont désormais pour fonction que de permettre la « coagulation » d'une dépense de force de travail pour un temps déterminé[136]. Le moyen de travail sert maintenant de « conducteur » assurant le transfert de la dépense de force vitale du travail vers l'objet. De même, l'objet de travail constitue désormais le substrat qui permet d'« absorber » cette dépense de force vitale, celui-ci étant employé comme support sur lequel

---

[133] *Ibid.*, p. 220. Voir à cet égard le commentaire de Éric Pineault, s'inspirant en cela des travaux de Postone : « Capital, valeur et réversibilité », *loc. cit.*, p. 217.

[134] Moishe POSTONE, *op. cit.*, p. 284 ; Éric PINEAULT, « Capital, valeur et réversibilité », *loc. cit.*, p. 218.

[135] Karl MARX, *Le Capital*, Livre I, *op. cit.*, p. 213.

[136] *Ibid.*

peut être fixé du temps de travail[137]. Ainsi, au cours même des transformations subies par la matière au moyen de l'instrument qui s'use à son contact, ceux-ci assurent l'absorption progressive de la force de travail qui est temporellement dépensée afin de façonner le premier au moyen du second. Par contraste avec le procès de travail défini dans une perspective transhistorique, il en résulte alors une inversion tendancielle, qui sera amenée à s'accentuer, entre les conditions subjectives et objectives du procès de travail :

> Dans le procès de travail considéré en soi, l'ouvrier utilise les moyens de production ; dans le procès de travail, qui est en même temps procès de production capitaliste, les moyens de production emploient l'ouvrier, en sorte que le travail n'est plus qu'un moyen grâce auquel une *somme* donnée de *valeurs*, soit une masse déterminée de travail *objectivé*, absorbe du travail vivant, en vue de se conserver et de s'accroître. Le procès de travail est donc procès d'*auto-valorisation du travail objectivé* grâce au travail vivant[138].

Où l'on voit, en définitive, de quelle façon les moments du procès de travail sont redéfinis et nouvellement articulés lorsque ce procès se trouve subsumé sous le mode de production capitaliste, c'est-à-dire comme moyen employé en vue d'opérer la valorisation du capital.

Renvoyant à l'intégration de pratiques préexistantes au mode de production capitaliste, la soumission formelle est le résultat d'un procès de décomposition-recomposition des moments constitutifs du procès de travail suivant le passage de ces derniers sur le marché. En ce sens, le marché agit à la manière d'un filtre qui opère une différenciation des moments qui lui sont inhérents. La métamorphose de l'argent sous forme de capital variable (force de travail) et de capital constant (objets et moyens de travail) permet d'unifier de nouveau les moments différenciés du procès de travail dont l'unité fut rompue suivant l'avènement du travailleur libre et la séparation de celui-ci à l'égard des conditions de réalisation de son activité[139]. Or, cette réunion des conditions subjectives et objectives du procès de travail ne se complète qu'au cours de la consommation effective des éléments du procès de travail achetés sur le marché, soit dans le cadre du procès de production qui est réalisé au sein de l'entreprise du capitaliste, où ils opèrent en tant que propriété et sous la supervision de ce dernier. Dans cet ordre d'idées, la différenciation des moments du procès de travail se maintient alors, dans le

---

[137] Karl MARX, *Un chapitre inédit du « Capital »*, *op. cit.*, p. 171.

[138] *Ibid.*, p. 172-73. L'auteur souligne.

[139] Karl MARX, *Manuscrits de 1857-1858*, Tome II, *op. cit.*, p. 183.

cadre du procès de production lui-même, comme ensemble d'éléments distincts devenus autant d'objets de préoccupation et de direction pour le capitaliste :

> Le capitaliste veille à ce que le travail avance comme il faut et à ce que les moyens de travail soient correctement utilisés, à ce que le matériau brut ne soit pas gaspillé, et à ce qu'on épargne l'instrument de travail, c'est-à-dire qu'il ne soit détruit que dans la mesure où son usage pour le travail l'impose[140].

La soumission formelle se comprend donc comme objectivation des moments différenciés du procès de travail dans le cadre même du procès de production, c'est-à-dire en tant qu'objets de direction du capitaliste qui s'est accaparé le procès de travail. Il s'agit là d'un point essentiel qui se rattache au transfert de la réflexivité caractéristique du travail aliéné tel que problématisé dans les *Manuscrits de 1844*.

Si, dans la soumission formelle, cette réflexivité se limite à l'exercice d'une surveillance et à la mise en place d'un code pénal imposé comme cadre normatif au sein duquel se déploie désormais le procès de travail, la soumission réelle se déploie quant à elle sur la base de cette différenciation et de cette objectivation des moments formels inhérents au procès de travail, par la détermination organisationnelle et technique de leurs contenus respectifs et de leur articulation d'ensemble[141]. En fait, malgré la détermination nouvelle des moments formels et l'extraction de survaleur qu'elle implique, la soumission formelle laisse, comme nous l'avons mentionné, le travail utile essentiellement inchangé en rapport à sa forme préexistante. En ce sens, le propriétaire des éléments qui entrent dans le procès de travail se prévaut seulement de son droit d'usage (*usus*) en s'accaparant les fruits (*fructus*) qui en résultent, sans toutefois étendre encore l'exercice de son droit de propriété, si ce n'est en ce qui concerne la longueur de la journée de travail, jusqu'à disposer librement de sa propriété (*abusus*). Voilà toutefois ce qui change avec la soumission réelle du procès de travail au capital. La soumission formelle ne constitue en fait qu'un seuil limite, le moment « zéro » de l'intégration d'une forme de travail au mode de production capitaliste, à partir duquel se déploie la soumission

---

[140] Karl MARX, *Le Capital*, Livre I, *op. cit.*, p. 208.

[141] Qui plus est, comme nous chercherons à le montrer, le capitalisme avancé peut lui-même être avantageusement compris dans le cadre de l'approfondissement et du prolongement de cette objectivation des moments formels constitutifs du procès de travail, réflexivement pris en charge comme ensemble d'objets de travail réalisés par une ensemble de travailleurs qualifiés dans le cadre organisationnel de la grande corporation.

réelle du procès de travail au capital, et qui implique quant à elle la transformation en profondeur de cette forme d'activité[142].

4.4. La soumission réelle du procès de travail au capital

La soumission réelle du procès de travail au capital se rapporte à l'extraction de survaleur relative. En comparaison à la survaleur absolue, la survaleur relative repose, pour une journée de travail d'une longueur déterminée, sur la diminution de la partie de la journée consacrée au travail nécessaire et sur l'augmentation inversement proportionnelle de la partie de la journée consacrée au surtravail[143]. Puisque le travail nécessaire renvoie à la reproduction de la valeur cédée au travailleur sous forme de salaire, cette partie de la journée de travail ne peut être diminuée que si la valeur d'échange de la force de travail se trouve elle-même abaissée. De plus, comme cette dernière correspond à la valeur d'une somme déterminée de moyens de subsistance, c'est donc par la diminution de la valeur des produits qui entrent dans la consommation des travailleurs qu'il est possible de diminuer le travail nécessaire. Or, l'abaissement de la valeur des marchandises implique lui-même une augmentation de la productivité des procès de production, c'est-à-dire une maximisation du rendement du travail qui permet la production d'un plus grand nombre d'objets d'usage donnés dans un même intervalle de temps déterminé. L'extraction de survaleur relative repose donc sur l'augmentation des forces productives au sein des branches de production qui ont un impact sur la valeur des biens qui entrent dans la consommation des travailleurs[144]. Cela dit, la diminution du travail nécessaire ne constitue pas l'objectif direct qui serait visé de concert par l'ensemble des capitalistes. Il s'agit plutôt d'un résultat indirect découlant des initiatives éparses prises de part et d'autre par les capitalistes individuels[145].

---

[142] Pour ce qui est de la soumission formelle conçue comme « rapport limite » à partir duquel se développe la soumission réelle, voir le commentaire de Éric PINEAULT : « Capital, valeur et réversibilité », *loc. cit.*, p. 227. De même, Moishe POSTONE, *op. cit.*, p. 478.

[143] Karl MARX, *Le Capital*, livre I, *op. cit.*, p. 354.

[144] *Ibid.*

[145] *Ibid.*, p. 355.

À cet égard, il existe toutefois un incitatif puissant qui motive les capitalistes, pris singulièrement, à augmenter la productivité des procédés de production qu'ils contrôlent, et qui se rattache également à la survaleur relative. Par exemple, à supposer qu'un capitaliste novateur introduise un nouveau procédé de production qui permet, avec le même nombre de travailleurs et dans un même intervalle de temps déterminé, de doubler la quantité d'objets d'usage produits au sein de son entreprise, il en résulte alors une économie de temps de travail pour la production de chacune de ces marchandises singulières. Ce faisant, leur « valeur individuelle » se trouve abaissée au-dessous de leur « valeur sociale ». Or, leur « valeur réelle », affirme Marx, ne correspond pas à leur valeur individuelle, mais bien à leur valeur sociale, c'est-à-dire moyenne[146]. Ainsi, bien que leur valeur individuelle se situe au-dessous de leur valeur sociale, il est tout de même possible pour le capitaliste de les écouler sur le marché à leur valeur moyenne, celui-ci parvenant alors à dégager une « survaleur supplémentaire », en extra, qui renvoie à l'économie de temps nécessaire à la production de chacune des marchandises individuelles en relation à leur valeur sociale[147]. Ce faisant, la répartition des parties de la journée consacrées au travail nécessaire et au surtravail se trouve elle-même modifiée dans la mesure où, étant donné la survaleur supplémentaire qui est dégagée de leur travail, les travailleurs reproduisent plus rapidement la valeur qu'ils reçoivent sous forme de salaire et, inversement, consacrent une plus longue partie de la journée au surtravail[148]. C'est pourquoi l'incitatif qui motive les capitalistes individuels à innover se rapporte également à la survaleur relative.

Cependant, cet incitatif qui motive les capitalistes individuels à augmenter la productivité est problématisé par Marx en fonction du rapport intercapitaliste qui relève de la dynamique concurrentielle des marchés. Puisque, selon notre exemple, l'entreprise du capitaliste novateur génère désormais le double de la production antérieure de marchandises, celui-ci aura tendance, dit Marx, à vendre ses marchandises sensiblement au-dessous de leur valeur sociale. Ce faisant, il parviendra à s'accaparer de nouvelles parts de marché et pourra donc

---

[146] *Ibid.*, p. 357.

[147] *Ibid.*, p. 358.

[148] *Ibid.*, p. 357.

plus facilement écouler ses marchandises, et ce, tout en se ménageant malgré tout une certaine part de survaleur supplémentaire. Cela dit, les autres capitalistes qui œuvrent au sein de la même branche de production auront tôt fait d'adopter le nouveau procédé de production afin d'éviter de perdre leurs propres parts de marché. Où se révèle, sur la base de la médiation qu'opère la valeur à l'égard des pratiques d'échange et de production, le caractère contraignant de la dynamique concurrentielle des marchés à l'égard des capitalistes singuliers :

> Cette même loi de la détermination de la valeur par le temps de travail, que la nouvelle méthode rend perceptible au capitaliste sous la forme de la nécessité où il est de vendre sa marchandise au-dessous de sa valeur sociale, se manifeste pour ses concurrents comme loi impérative de la concurrence qui les pousse à introduire le nouveau mode de production[149].

Par concurrence, l'adoption du nouveau procédé aura donc tendance à se généraliser, de telle sorte que la survaleur supplémentaire qui était extraite par le capitaliste novateur se réduira progressivement à néant. En effet, la généralisation du nouveau procédé implique que la valeur individuelle des marchandises produites par ce dernier en vienne à constituer la nouvelle valeur moyenne, rendant ainsi caduc l'ancien procédé de production. L'économie de temps de travail générée par l'adoption du nouveau procédé s'imposera alors comme nouvelle norme temporelle de production pour cette sorte de biens d'usage déterminés.

Cette dynamique tendancielle est conceptualisée par Postone comme procès de « transformation / reconstitution », et renvoie à la relation de codétermination qui intervient entre le procès de travail concret et la considération de celui-ci à partir de la valeur. Posé à partir du plan unidimensionnel de la valeur, nous avons vu que le travail concret ne trouve d'expression qu'en référence au temps abstrait et homogène et que la norme à laquelle il se rapporte est la moyenne de temps de travail nécessaire à la production de marchandises déterminées. En ce sens, la transformation d'un procès de travail concret réalisée en vue d'en augmenter la productivité se trouve elle-même exprimée en référence au temps abstrait et homogène. Cela dit, puisque la valeur renvoie au travail abstrait mesuré par le temps, celle-ci demeure constante, une heure de travail socialement nécessaire exprimant toujours la même

---

[149] *Ibid.*, p. 358-59.

valeur malgré la transformation possible du procès de travail lui-même. La condensation dans le temps des opérations du travail se trouve alors exprimée comme contraction de l'intervalle temporel nécessaire à la production de marchandises déterminées, ce à quoi renvoie la « valeur individuelle » des marchandises mentionnée ci-dessus. Or, la généralisation d'une telle condensation exprimée en temps abstrait et homogène redéfinit la moyenne de l'intervalle temporel nécessaire à la production de ces marchandises, ce à quoi renvoie la « valeur sociale » mentionnée ci-dessus. Ainsi, la transformation du procès de travail concret exprimée en rapport au temps abstrait et homogène se reconstitue comme nouvelle norme contraignante à l'égard du déroulement effectif de ce procès de travail lui-même, à quoi renvoie le procès de transformation / reconstitution : « [...] les niveaux socialement généraux de productivité et les déterminations quantitatives du temps de travail socialement nécessaire changent, mais ces changements reconstituent le point de départ, c'est-à-dire l'heure de travail social et le niveau de base de la productivité[150] ».

Sur la base de la médiation qu'opère la valeur et dans le cadre de la dynamique concurrentielle des marchés, l'incitatif qui motive les capitalistes individuels à augmenter la productivité des procès de production qu'ils contrôlent détermine donc, selon Marx, une tendance intrinsèque au mode de production capitaliste qui, en retour, favorise l'extraction de survaleur relative : « La pulsion immanente au capital et sa tendance constante seront donc d'accroître la force productive du travail afin d'abaisser le prix de la marchandise et, ce faisant, d'abaisser le prix du travail lui-même[151] ». Or, en comparaison à la soumission formelle qui intègre le procès de travail sous sa forme préexistante, cette augmentation tendancielle de la productivité implique quant à elle une transformation radicale du procès de travail lui-même :

> Il faut [que le capital] *bouleverse les conditions techniques et sociales* du procès de travail, donc le mode de production proprement dit, afin d'augmenter la force productive du travail, de faire baisser la valeur de la force de travail par cette augmentation de la force productive du travail et de raccourcir ainsi la part de la journée de travail nécessaire à la reproduction de cette valeur[152].

---

[150] Moishe POSTONE, *op. cit.*, p. 426.

[151] Karl MARX, *Le Capital*, Livre I, *op. cit.*, p. 359.

[152] *Ibid*, p. 354. Nous soulignons.

La soumission réelle du procès de travail au capital implique donc une transformation radicale du premier par le second, qui touche aussi bien à sa dimension *organisationnelle* qu'à sa dimension *technique*. Cette transformation porte plus spécifiquement sur certains moments formels du procès de travail réunifiés dans l'entreprise du capitaliste et à l'égard desquels il exerce désormais son droit de libre usage (*abusus*) afin de transformer et réorganiser le procès de travail. Dans cette perspective, la soumission réelle est conceptualisée par Marx à travers trois phases générales, à savoir : la coopération simple, la manufacture et la grande industrie.

4.4.1. La coopération simple

La coopération simple a pour origine le regroupement par le capital d'un ensemble de travailleurs au sein d'un même atelier de travail. Elle suppose ainsi la détention d'une quantité appréciable de capital pouvant être convertie en une masse de capital variable, nécessaire à l'embauche de multiples travailleurs, de même qu'en une masse de capital constant, indispensable afin de leur fournir le matériel et les instruments de production[153]. Le principe caractéristique de la coopération simple renvoie donc à la *massification* du procès de travail[154]. Dans ce contexte, le procès de travail se maintient toujours en sa forme préexistante, les travailleurs regroupés au sein d'un même atelier travaillent côte à côte en surplombant et en réalisant chacun de leur côté l'ensemble des opérations nécessaires à la fabrication de marchandises déterminées. Cependant, cette massification permet l'extraction d'une « masse de survaleur », c'est-à-dire que l'extraction de survaleur absolue qui repose sur l'allongement de la journée de travail se trouve multipliée par le nombre de travailleurs qui sont employés de façon simultanée[155]. De plus, la massification du procès de travail opère également une concentration des conditions objectives et subjectives du procès de travail, ce qui permet d'en augmenter la productivité. D'un côté, la concentration des moyens de

---

[153] *Ibid.*, p. 371.

[154] Sur cette interprétation de la coopération simple comme « massification » du procès de travail, voir Éric PINEAULT, « Capital, valeur et réversibilité », *loc. cit.*, p. 235.

[155] Karl MARX, *Le Capital*, livre I, *op. cit.*, p. 362.

production permet de diminuer la valeur de ceux-ci en rapport à celle qui était auparavant nécessaire afin de pourvoir en moyens de production chaque travailleur isolé. En effet, les infrastructures nécessaires au procès de production incorporent désormais une moindre quantité de valeur que celle qui était incorporée dans l'ensemble des bâtiments où les travailleurs œuvraient de façon indépendante. De même, le partage des instruments qui sont employés en alternance par les travailleurs permet d'en diminuer le nombre et donc la valeur nécessaire pour les acquérir. Comme la valeur du capital constant se trouve transférée aux marchandises produites, ces économies permettent d'en diminuer la valeur. D'un autre côté, la concentration de la force de travail permet également d'augmenter la productivité du procès de travail massifié. En effet, pour la réalisation de tâches particulières, soutient Marx, la « force sociale » des travailleurs regroupés se révèle supérieure à la somme de ses parties[156]. Par exemple, la force conjuguée d'un ensemble de travailleurs permet de soulever un objet massif, de déplacer une quantité d'objets à la chaîne ou encore d'accomplir rapidement une opération dont le temps d'exécution est compté, comme dans le cas des récoltes. Il s'agit là d'un ensemble de tâches dont ne saurait s'acquitter avec le même résultat un travailleur isolé même en étant employé un nombre de journées équivalentes à celles que réalisent simultanément les travailleurs regroupés. De même, la massification du procès de travail, affirme Marx, crée un effet d'émulation, chaque travailleur cherchant à rattraper, voire à dépasser les performances de ses collègues par « esprit de compétition », l'intensité du travail s'en trouvant dès lors augmentée[157]. La massification du procès de travail permet donc d'en augmenter la productivité aussi bien en ce qui concerne la concentration des conditions objectives que celle des conditions subjectives du procès de travail.

Quant à ses effets sur le procès de travail, la coopération simple opère un nivellement des performances singulières des travailleurs. Le rassemblement de multiples travailleurs au sein d'un même atelier permet en effet d'aplanir les écarts de performance relatifs à l'habileté et à l'intensité dont ils font preuve singulièrement. Ce faisant, le temps moyen qui est nécessaire à la production de marchandises dans un atelier tend à se consolider autour de leur valeur

---

[156] *Ibid.*, p. 366.

[157] *Ibid.*, p. 367.

sociale[158]. Aussi, aspect plus fondamental, la massification du procès de travail rend désormais incontournable le rôle de direction que s'est arrogé le capital en opposition au rôle d'exécution auquel se trouvent confinés les travailleurs : « [...] la coopération de nombreux salariés fait que le commandement du capital évolue et devient une exigence de l'exécution du procès de travail proprement dit, une véritable condition de la production[159] ». À l'image de l'organisation militaire, le procès de travail emprunte alors la forme d'une structure hiérarchique de plus en plus complexe, l'activité de direction et de surveillance étant déléguée et réfractée sous un ensemble de sous-fonctions réparties à une pluralité de travailleurs distincts :

> De même qu'une armée a besoin de sa hiérarchie militaire, une masse de travailleurs œuvrant ensemble sous le commandement du même capital a besoin d'officiers (dirigeants, *managers*) et de sous-officiers industriels (surveillants, *foremen, overlooker*, *contre-maîtres*) qui exercent le commandement au nom du capital pendant le procès de travail. Ce travail de surveillance générale se consolide jusqu'à devenir leur fonction exclusive[160].

Comme on le voit, la coopération simple suppose donc l'avènement de nouvelles formes de travail qualifié, comme activité de commandement et de surveillance du travail d'autrui, en tant qu'elles constituent désormais l'activité exclusive d'une partie des travailleurs.

En ce sens, le procès de travail n'est plus simplement posé en tant qu'objet que s'arroge le capitaliste et sur lequel porte son activité, il devient l'objet d'un ensemble de travailleurs spécialisés dont l'activité consiste dans une forme de *travail exercé sur du travail.* Ainsi, la massification du procès de travail qui consolide la polarisation des rôles de direction et d'exécution, en tant qu'exigence de la production elle-même, confère une forme organisationnelle au procès de travail qui ne relève plus de l'activité de travailleurs isolés, mais bien d'une activité socialisée. L'organisation du procès de travail repose alors sur la mise en place d'une structure hiérarchique qui est déployée au sein même du procès de production, le rôle de commandement et de surveillance étant en partie assuré par les

---

[158] *Ibid.*, p. 363.

[159] *Ibid.*, p. 372.

[160] *Ibid.*, p. 374. L'auteur souligne.

travailleurs eux-mêmes, alors que le haut commandement demeure le privilège du capital[161]. Or, cette prise en charge ne se limite pas à la simple surveillance du bon déroulement du procès de travail. Sur cette base, ce sont les moments formels du procès de travail eux-mêmes qui tendent progressivement à constituer autant d'objets de l'activité d'un ensemble de travailleurs spécialisés. En effet, *les deux autres phases de la soumission réelle du procès de travail au capital se comprennent comme approfondissement et spécialisation du travail exercé sur du travail*, comme rationalisation systématique de deux moments formels du procès de travail : les *opérations du travail* qui font l'objet d'une division de détail dans le cadre de la manufacture et les *moyens de production* qui font l'objet d'une automatisation dans le cadre de la grande industrie.

4.4.2. La manufacture

La manufacture se développe sur la base de la massification opérée par la coopération simple. Elle met l'accent sur la condition subjective du procès de travail en opérant la division et la répartition des tâches inhérentes au procès de travail préalablement massifié[162]. D'après Marx, la production manufacturière a une double origine. Dans le cas d'un objet complexe, comme la fabrication d'une calèche, les opérations nécessaires à la production d'un tel objet, auparavant réalisées par un ensemble d'artisans indépendants occupant des métiers distincts et pour lesquels cette activité ne constituait qu'une facette de leur métier, sont désormais réalisées au sein d'un même atelier par le regroupement de ces artisans dont l'activité se restreint désormais à l'exécution d'une seule opération qui concoure à la fabrication d'un objet[163]. Dans le cas d'un objet plus simple, comme la fabrication d'une aiguille, les opérations nécessaires à sa production, auparavant réalisées les unes à la suite des autres par un même artisan indépendant, sont désormais confiées à des artisans différents

---

[161] Sur cette prise en charge de la direction en rapport aux travailleurs comme corps d'exécutants organisés, problématisé, dans la lignée des travaux de Michel Freitag, comme polarisation entre le « décisionnel » et l'« opérationnel », voir François L'ITALIEN, *op. cit.*, p. 34.

[162] Karl MARX, *Le Capital*, livre I, *op. cit.*, p. 395.

[163] *Ibid.*, p. 378.

d'un même métier une fois ceux-ci regroupés au sein d'un même atelier[164]. Ainsi, le principe caractéristique de la manufacture consiste dans la *division de détail* des opérations nécessaires à la production d'un objet d'usage déterminé, celles-ci étant alors réparties entre un ensemble de travailleurs distincts qui se spécialisent désormais chacun dans l'exécution d'une opération unique. Cette division des opérations et la spécialisation des travailleurs qui en découle permettent d'augmenter la productivité du procès de travail. D'abord, il en résulte un accroissement de l'habileté des travailleurs qui ne réalisent désormais qu'une seule et même opération de façon répétitive et qui excellent dès lors dans la réalisation de celle-ci. Ensuite, cette division permet d'économiser le temps qui était auparavant nécessaire au passage d'une opération à l'autre, le travailleur n'ayant plus à se déplacer avec son objet d'un espace de travail à un autre ou encore à changer d'instrument en fonction des différentes opérations à réaliser. Enfin, il devient possible d'améliorer l'efficacité des instruments de travail qui, étant désormais employés pour une seule et même opération, peuvent être modifiés et spécialisés en conséquence[165].

Quant à ses effets sur le procès de travail, la division de détail opère selon Marx une « dissolution de l'activité artisanale[166] ». En effet, le morcellement des opérations et la spécialisation des travailleurs qui en découle se traduisent par une décomposition progressive de la richesse des multiples facettes et du savoir-faire impliqués dans le métier artisanal[167]. Il en résulte une déqualification progressive des travailleurs qui ne sont désormais que brièvement formés en vue de la réalisation d'une opération unique. Pour Marx, la manufacture tend ainsi à faire « une spécialité du manque même de tout développement[168] ». Davantage, c'est la position de surplomb du travailleur à l'égard de l'ensemble des opérations dont il anticipe la réalisation qui est supprimée, de même que la dimension synthétique des travaux concrets en tant qu'activités orientées en finalité qui se dilue à mesure que les opérations sont réparties entre des travailleurs distincts. Conséquemment, l'ouvrier de

---

[164] *Ibid.*, p. 379.

[165] *Ibid.*, p. 381-84.

[166] *Ibid.*, p. 388.

[167] Eric PINEAULT, « Capital, valeur et réversibilité », *loc. cit.*, p. 237 ; Harry BRAVERMAN, *op. cit.*, p. 71.

[168] Karl MARX, *Le Capital*, Livre I, *op. cit.*, p. 394.

manufacture ne constitue désormais qu'un « travailleur partiel » au sein d'un procès de travail socialisé qui est posé par Marx comme « travailleur global »[169]. En ce sens, l'unité du procès de travail repose désormais sur le « rapport organique »[170] qui est institué entre les travailleurs qui ne remplissent chacun qu'une fonction spécialisée : « De produit individuel d'un artisan autonome accomplissant de multiples opérations la marchandise se transforme en produit social d'un groupe d'artisans dont chacun n'exécute qu'une seule et même opération partielle et ceci de façon permanente[171] ».

Or, la coordination des opérations réparties entre des travailleurs distincts repose sur l'avènement d'une nouvelle forme d'activité dont l'objet consiste précisément dans la rationalisation systématique de l'organisation du procès de travail socialisé. Cette activité consiste, d'une part, à décomposer et évaluer la durée des opérations nécessaires à la fabrication d'un objet d'usage déterminé et, d'autre part, à recomposer ces opérations en déterminant le nombre respectif de travailleurs nécessaires à l'accomplissement de chacune de ces opérations en fonction de leurs durées respectives. L'objectif de cette nouvelle forme d'activité vise ainsi à déterminer les proportions relatives de travailleurs nécessaires à l'accomplissement de chacune des opérations de telle sorte que le procès de production se déploie de façon fluide et continue. Dans cette perspective, la norme temporelle à laquelle se trouve subordonné le déroulement du procès de travail ne constitue plus simplement une norme extérieure au procès de travail lui-même, relevant du marché. Elle prend désormais la forme d'une nécessité technique internalisée au niveau du déroulement même du procès de travail : « [...] dans la manufacture, la livraison d'un quantum donné de produits dans un temps de travail donné devient une loi technique du procès de production proprement dit[172] ». Chaque travailleur doit alors se conformer à la durée d'exécution établie pour la réalisation de son opération, si bien que la coordination d'ensemble de leurs opérations permet de produire les marchandises dans les temps déterminés par la moyenne sociale.

---

[169] *Ibid.*, p. 381.

[170] *Ibid.*, p. 389.

[171] *Ibid.*, p. 380.

[172] *Ibid.*, p. 389.

4.4.3. La grande industrie

La grande industrie se développe dans le prolongement de la division de détail. Elle se déploie à partir de la spécialisation des instruments de production que cette dernière rend possible. Dans cette perspective, si la division de détail se concentre sur la condition subjective du procès de travail, la grande industrie se concentre quant à elle sur la condition objective du procès de travail[173]. Le principe caractéristique de la grande industrie renvoie à l'automatisation du procès de production qui repose sur le recours au machinisme par l'entremise d'une application de la science et de la technologie aux moyens de production. Telle que dépeinte par Marx, toute machinerie comporte trois parties distinctes : la « machine motrice » qui lui confère sa puissance et son mouvement, le « mécanisme de transmission » qui en assure le transfert et la modulation ainsi que la « machine-outil » qui réalise les opérations de façon automatique[174]. À ses yeux, le machinisme a d'abord pris son essor avec la substitution de machines-outils aux instruments qui étaient jadis maniés par les travailleurs, ce qui assura le transfert des opérations vers les machines qui en assurèrent désormais l'exécution. Ensuite, son développement s'est poursuivi avec l'avènement de la machine à vapeur qui conféra à la machinerie une source de puissance et de mouvement autonome qui pouvait être substituée à la force corporelle des travailleurs. Enfin, le machinisme est parvenu à une forme développée avec l'apparition de systèmes de machines intégrées, c'est-à-dire avec l'articulation et l'ajustement d'un ensemble de machines-outils permettant la mise en place d'une chaîne de production automatisée[175]. Le recours à la machinerie permet d'augmenter la productivité dans la mesure où elle affranchit le procès de production à l'égard des limitations corporelles des travailleurs[176], et ce aussi bien en ce qui concerne le nombre d'instruments qui sont mis en mouvement par chaque machine, la puissance qui les anime que leur vitesse d'exécution. Puisque chaque travailleur surveille de multiples machines qui réalisent la production de façon automatique, elles permettent une maximisation du rendement du travail dans des proportions inédites.

---

[173] *Ibid.*, p. 416.

[174] *Ibid.*, p. 418-19.

[175] *Ibid.*, p. 420-26.

[176] *Ibid.*, p. 420.

Quant aux effets de cette automatisation du procès de production sur le procès de travail, le recours à la machinerie approfondit la déqualification des travailleurs initiée par la manufacture, achevant la destruction du métier artisanal. En effet, pour Marx, les machines « abolissent l'activité artisanale en tant que principe régulateur de la production sociale[177] ». Étant donné le transfert et la prise en charge des opérations par un système de machines intégrées, l'activité des travailleurs se limite désormais à la simple surveillance des machines. Ils se contentent d'interrompre leur fonctionnement en cas de problème et d'apporter les correctifs nécessaires. Les travailleurs sont ainsi répartis en différents points du système de la machinerie afin d'en surveiller le bon fonctionnement. Ce faisant, affirme Marx, ils deviennent les « appendices vivants » d'un procès de production entièrement automatisé[178]. L'unité du procès de travail qui ne repose déjà plus sur la position de surplomb d'un travailleur unique, ne repose plus davantage sur l'activité coordonnée d'un ensemble de travailleurs partiels. Cette unité renvoie désormais à la chaîne d'opérations réalisées par un ensemble de machines intégrées :

> [L]'objet de travail parcourt une série continue de procès différents échelonnés qui sont exécutés par une chaîne de machines-outils différenciées mais qui se complètent les unes les autres. La coopération par division du travail, caractéristique de la manufacture, reparaît ici, mais cette fois comme combinaison de machines de travail partiel[179].

Dans cet ordre d'idées, l'avènement du machinisme implique *la substitution de l'organisation systémique des moyens de production au caractère synthétique du procès de travail tel que défini dans une perspective transhistorique.* Si le caractère synthétique des travaux utiles repose sur la position de surplomb d'un travailleur unique qui anticipe l'ensemble des opérations à réaliser en fonction de l'idée qu'il cherche à atteindre, cette unité du procès de production fut relayée par le caractère systémique des moyens de production automatisés :

---

[177] *Ibid.*, p. 415.

[178] *Ibid.*, p. 474.

[179] *Ibid.*, p. 425.

> Le procès de production a cessé d'être procès de travail au sens où le travail considéré comme l'unité qui le domine serait le moment qui détermine le reste. Le travail n'apparaît au contraire que comme organe conscient, placé en de nombreux points du système mécanique, dans des ouvriers vivants pris un à un ; dispersé, subsumé sous le procès global de la machinerie elle-même, n'étant lui-même qu'une pièce du système, système dont l'unité existe, non dans les ouvriers vivants, mais dans la machinerie vivante (active) qui apparaît face à l'activité isolée insignifiante de cet ouvrier comme un organisme lui imposant sa violence[180].

Le procès de production ne repose donc plus, en lui-même, sur les conditions subjectives du procès de travail – le travail comme activité adéquate à une fin – mais se trouve pris en charge par les conditions objectives du procès de travail – les moyens de travail automatisés.

Ce faisant, le capital trouve dans la machinerie la possibilité technique d'une substitution des conditions objectives aux conditions subjectives en ce qui concerne l'unité du procès de travail. L'inversion tendancielle des conditions subjectives et objectives amorcée par la soumission formelle se complète alors dans ce renversement définitif opéré de manière technique par le recours à la machinerie :

> Toute production capitaliste, dans la mesure où elle n'est pas seulement procès de travail, mais en même temps procès de valorisation du capital, présente ce caractère commun : ce n'est pas le travailleur qui utilise la condition de travail, mais inversement la condition de travail qui utilise le travailleur ; c'est seulement avec la machinerie que ce renversement acquiert une réalité techniquement tangible. C'est pendant le procès même de travail que le moyen de travail, du fait de sa transformation en automate, se pose face au travailleur comme capital, comme travail mort qui domine et aspire la force vivante du travail[181].

Or, tout comme la division du travail réalisée dans la manufacture repose sur l'avènement d'une nouvelle forme d'activité qui porte sur l'organisation du procès de travail socialisé, de même l'automatisation caractéristique de la machinerie repose sur l'avènement d'une nouvelle forme d'activité qui porte quant à elle sur les moyens de production.

En effet, l'avènement de la machinerie renvoie à l'application de la science et de la technologie aux moyens de production. L'activité déployée par les premiers techniciens et ingénieurs, dont l'objet renvoie aux moyens de production en tant que moment différencié du procès de travail, permet d'opérer une artificialisation des « processus naturels » par

---

[180] Karl MARX, *Manuscrits de 1857-1858*, Tome II, *op. cit.*, p. 185.

[181] Karl MARX, *Le Capital*, Livre I, *op. cit.*, p. 474-75.

l'entremise de dispositifs technologiques, dès lors canalisés en tant que « processus industriels »[182]. C'est par cette artificialisation des processus naturels que s'opère un transfert des opérations vers les machines, celles-ci constituant le résultat de l'objectivation du travail des techniciens et ingénieurs. En ce sens, les machines relèvent d'une mise en forme de la matière opérée de telle sorte qu'elles incorporent, au sein même de leur forme, les principes de la mécanique en fonction desquels elles s'animent de façon automatique :

> La machine, qui possède adresse et force à la place de l'ouvrier, est [...] elle-même le virtuose qui, du fait des lois mécaniques dont l'action s'exerce en elle, possède une âme propre qui consomme, pour son automouvement permanent, du charbon, de l'huile, etc., (*matières instrumentales*), de même que l'ouvrier consomme des aliments[183].

Sur la base de la fabrication de machines-outils, le travail des techniciens et ingénieurs se prolonge dans l'intégration et l'ajustement progressifs des machines afin de mettre en place des systèmes de production automatisés. En ce sens, cette forme d'activité qualifiée ne consiste plus simplement à organiser la répartition des opérations entre un ensemble de travailleurs partiels, elle relève désormais de l'analyse et de l'ajustement technique d'un ensemble de machines articulées les unes aux autres :

> Le procès global est analysé ici objectivement, considéré en lui-même, dans ses phases constitutives, et le problème que posent l'exécution de chaque procès partiel et l'interliaison des différents procès partiels est résolu par l'application technique de la mécanique, de la chimie, etc., ce qui bien sûr n'empêche pas qu'il faille toujours perfectionner la conception théorique par une expérience pratique à grande échelle[184].

C'est donc le résultat de cette activité de rationalisation systématique des moyens de production qui se matérialise sous la forme de systèmes de production automatiques, c'est-à-dire comme objectivation du travail des premiers techniciens et ingénieurs au moyen de l'application de la science et de la technologie au procès de production. Ce qui en résulte constitue, aux yeux de Marx, « la force du savoir objectivée[185] » qui agit comme un « grand

---

[182] Karl MARX, *Manuscrits de 1857-1858*, Tome II, *op. cit.*, p. 193.

[183] *Ibid.*, p. 185. L'auteur souligne.

[184] Karl MARX, *Le Capital*, Livre I, *op. cit.*, p. 426.

[185] Karl MARX, *Manuscrits de 1857-1858*, Tome II, *op. cit.*, p. 194.

automate »[186] opérant l'essentiel de la production en lieu et place du travail vivant. En définitive, par la mise en place de procès de production automatisés, le capital acquiert la possibilité technique d'un contrôle effectif de la vitesse de production, pouvant désormais déterminer dans le détail la cadence de production à laquelle se trouvent entièrement subordonnés les travailleurs[187].

4.5. La soumission réelle comme procès d'aliénation

Fondée sur l'extraction de survaleur relative, l'augmentation tendancielle des forces productives qui constitue la pulsion immanente du capital favorise, comme nous venons de le voir, le développement des potentialités organisationnelles et techniques du travail. Pour Marx, l'avènement de la machinerie constitue ainsi le point culminant de ce développement, avec laquelle, affirme-t-il, l'être humain apprend pour la première fois « à faire fonctionner pour rien, sur une grande échelle, comme une force de la nature, le produit de son travail passé, déjà objectivé[188] ». À ses yeux, une fois « découvertes », les « lois physiques » qui permettent de comprendre les processus naturels et d'en assurer un certain contrôle « ne coûtent pas un liard », seul l'appareillage nécessaire à leurs applications technologiques pouvant nécessiter d'importants investissements[189]. Cela dit, en elles-mêmes, ces découvertes peuvent d'après lui être sollicitées et appliquées un nombre indéfini de fois et se trouvent ainsi gratuitement incorporées au capital en tant que forces productives. De fait, tout comme l'augmentation de la productivité liée à la coopération et à la division du travail ne coûtent rien au capital, affirme-t-il, de même « [l]es forces naturelles, comme la vapeur, l'eau, etc. que l'on approprie à des procès productifs, ne coûtent rien non plus[190] ». Dans cet ordre

---

[186] Karl MARX, *Le Capital,* Livre I, *op. cit.*, p. 427.

[187] *Ibid.*, p. 462.

[188] *Ibid.*, p. 435.

[189] *Ibid.*, p. 434.

[190] Karl MARX, *Le Capital,* livre I, *op. cit.*, p. 433 ; Karl MARX, *Manuscrits de 1857-1858*, Tome II, *op. cit.*, p. 254. Il s'agit là d'un point central sur lequel il nous faudra revenir dans la mesure où la reconnaissance accrue de la propriété intellectuelle qui est caractéristique du capitalisme avancé limite précisément la possibilité de reproduction indéfinie des idées développées par la science et la technologie.

d'idées, l'artificialisation de processus naturels sous forme de processus industriels qui se substituent au travail vivant montre d'après lui à quel point la production de valeurs d'usage relève de moins en moins du travail immédiat qui est déployé par les travailleurs et de plus en plus de l'objectivation de l'« intellect général ». Ainsi, soutient Marx, la machinerie :

> [I]ndique jusqu'à quel degré le savoir social général, la *connaissance*, est devenue *force productive immédiate*, et, par suite, jusqu'à quel point les conditions du processus vital de la société sont elles-mêmes passées sous le contrôle de l'*intellect général*, et sont réorganisées conformément à lui[191].

Cela dit, compte tenu des modalités d'échange et de distribution spécifiques à la production capitaliste, au sein desquelles sont développées les potentialités de l'agir humain, cette « victoire de l'homme sur les forces naturelles », affirme-t-il, se retourne contre ce dernier, de telle sorte que leur utilisation capitaliste « asservit l'homme par l'intermédiaire des forces naturelles[192] ». *Ce faisant, les potentialités de l'agir humain qui sont développées dans le cadre de la production capitaliste empruntent une forme étrangère aux travailleurs eux-mêmes.*

De fait, pour Marx, la massification, la division et l'automatisation du procès de travail constituent autant de façons d'augmenter les forces productives qui sont accaparées gratuitement par le capital. Davantage, elles constituent à ses yeux des « modes d'existence du capital » lui-même. En effet, en ce qui concerne par exemple la massification du procès de travail et la force sociale qui en résulte, Marx soutient que celle-ci n'advient qu'au cours de la consommation effective de la marchandise force de travail, c'est-à-dire après que celle-ci ait été vendue isolément par chacun des travailleurs au même capital, si bien qu'elle constitue en elle-même un mode d'existence particulier de ce dernier :

---

[191] Karl MARX, *Manuscrits de 1857-1858*, Tome II, *op. cit.*, p. 194. L'auteur souligne.

[192] Karl MARX, *Le Capital*, Livre I, *op. cit.*, p. 495.

> En tant que personnes indépendantes, ces travailleurs sont des individus isolés qui tous entrent en rapport avec le même capital, mais pas entre eux. Leur coopération ne commence que dans le procès de travail, mais dans le procès de travail ils ont déjà cessé de s'appartenir. En y entrant, ils se sont incorporés au capital. En tant que travailleurs coopérants, que membres d'un organisme qui œuvre activement, ils ne sont plus eux-mêmes qu'un *mode d'existence particulier du capital*. La force productive que le travailleur déploie comme travailleur social est ainsi *force productive du capital*[193].

Et, il en va de même en ce qui concerne la socialisation du procès de travail réalisée par la division et la répartition des opérations entre des groupes de travailleurs partiels et l'automatisation du procès de production opérée par l'application de la science et de la technologie aux moyens de production. De la même façon, la socialisation et l'automatisation du procès de production constituent pour Marx des modes d'existence particuliers du capital :

> [A]vec le développement du mode de production spécifiquement capitaliste, ce ne sont plus seulement les objets – ces produits du travail, en tant que valeurs d'usage et valeurs d'échange – qui, face à l'ouvrier, se dressent sur leurs pieds comme « capital », mais encore les formes sociales du travail qui se présentent comme *formes de développement du capital*, si bien que les forces productives, ainsi développées, du travail social apparaissent comme *forces productives du capital* : en tant que telles, elles sont « capitalisées », en face du travail. En fait, l'unité *collective* se trouve dans la coopération, l'association, la division du travail, l'utilisation des forces naturelles, des sciences et des produits du travail sous forme des machines. Tout cela s'oppose à l'ouvrier individuel comme quelque chose qui lui est *étranger* et existe au *préalable* sous forme *matérielle* ; qui plus est, il lui semble qu'il n'y ait contribué en rien, ou même que tout cela existe en dépit de ce qu'il fait[194].

Les forces productives augmentées qui résultent de la massification, de la division et de l'automatisation du procès de travail se trouvent ainsi chaque fois accaparées gratuitement par le capital dans la mesure où elles résultent de la métamorphose de celui-ci sous forme de capital variable et de capital constant. *Elles constituent donc autant de modes d'existence particuliers du capital qui se présentent face aux travailleurs comme forces étrangères.* Au terme de ce développement, la fixation du capital sous la forme de systèmes de machines intégrées, posés comme « capital fixe », constitue selon Marx la « forme la plus adéquate du capital[195] », dans la mesure où elle permet, comme nous l'avons mentionné, d'affranchir le procès de production des limitations corporelles des travailleurs.

---

[193] *Ibid.*, p. 375. Nous soulignons.

[194] Karl MARX, *Un chapitre inédit du « Capital »*, *op. cit.*, p. 250. L'auteur souligne.

[195] Karl MARX, *Manuscrits de 1857-1858*, Tome II, *op. cit.*, p. 186.

À l'image de vases communicants, le développement des potentialités du travail humain comme « force productive du capital » correspond inversement à une perte pour les travailleurs dont l'activité se trouve « *vidée* parallèlement *de sa substance*[196] ». En ce sens, la soumission réelle du procès de travail au capital se comprend comme un processus d'aliénation. Faisant écho à la troisième détermination du travail aliéné tel que dépeint dans les *Manuscrits de 1844*, elle implique un *devenir étranger* des potentialités de l'agir humain qui résulte de l'accaparement du procès de travail par le capital comme objet de son commandement, et qui prend dès lors en charge la réflexivité qui lui était inhérente. Ce faisant, les résultats des transformations qu'il fait subir au travail et les potentialités qu'il développe sont transférés du travail au capital. Ainsi, ce qui se trouve accaparé du côté du capital correspond à une perte du côté du travail :

> L'échelle des potentialités spirituelles de la production s'agrandit d'un côté, parce que de beaucoup d'autres côtés elles disparaissent. Ce que les travailleurs partiels perdent se concentre face à eux, dans le capital. L'un des produits de la division manufacturière du travail est de leur opposer les potentialités spirituelles du procès matériel de production comme une propriété d'autrui et un pouvoir qui les domine. Ce processus de scission commence dans la coopération simple, là où le capitaliste représente face aux travailleurs singuliers l'unité et la volonté du corps de travail social. Il se développe dans la manufacture qui mutile l'ouvrier en en faisant un travailleur partiel. Il s'achève dans la grande industrie qui sépare la science, en tant que potentialité productive autonome, du travail, et la met de force au service du capital[197].

Avec la massification du procès de travail, le capital en vient à assumer un rôle de direction et de surveillance à l'égard du procès travail, si bien que le travailleur se trouve lui-même réduit à un rôle d'exécution. De même, en confinant le travailleur à l'exécution d'une opération unique et répétitive, la division de détail déqualifie le travailleur et en fait, aux yeux de Marx, « un infirme et une monstruosité » en « étouffant un monde de pulsions et de talents productifs[198] ». Enfin, l'automatisation du procès de production, par le recours à la machinerie, vide l'activité des travailleurs de tout contenu : « [...] la machine ne libère pas l'ouvrier du travail, mais ôte au travail son contenu[199] ». Bien que la mise au point de

---

[196] Karl MARX, *Un chapitre inédit du « Capital »*, *op. cit.*, p. 249. L'auteur souligne.

[197] Karl MARX, *Le Capital*, Livre I, *op. cit.*, p. 406-07.

[198] *Ibid.*, p. 405.

[199] *Ibid.*, p. 474.

systèmes de production automatisés relève du développement de l'intellect général et de l'application de la science aux moyens de production, cette dernière, souligne Marx, « n'existe pas dans la conscience de l'ouvrier[200] ». Les travailleurs se voient plutôt confinés au rôle de surveillance du bon fonctionnement des machines. Ce faisant, leur activité se trouve réduite à sa plus simple expression. *Elle emprunte alors, dans sa concrétude et son effectivité mêmes, la forme du travail abstrait, c'est-à-dire celle d'un travail épuré de toute dimension qualitative, un travail indifférent quant à son contenu, une pure dépense de force vitale réalisée au cours d'une période déterminée.* Une activité, affirme Marx, « réduite à une simple abstraction d'activité[201] ». Progressivement déqualifiés, les travailleurs se trouvent alors réduits à l'impuissance. Non seulement sont-ils maintenus dans une situation de séparation à l'égard des conditions qui leur permettraient de s'activer de façon autonome, ils ne peuvent désormais travailler que dans un contexte étroit et limité qui n'exige d'eux que le déploiement d'une activité réduite à sa plus simple expression, alors même que l'augmentation du rendement du travail sur machines rend caduque, par voie de concurrence, tout travail qui se maintiendrait sous une forme autonome :

> Tout cela prend des formes d'autant plus réelles que, d'une part, la capacité du travail elle-même est modifiée par ces formes au point qu'elle devient impuissante lorsqu'elle en est séparée, autrement dit que sa force productive autonome est brisée lorsqu'elle ne se trouve plus dans le rapport capitaliste ; et que d'autre part, la machinerie se développe, si bien que les conditions de travail en arrivent, même du point de vue technologique, à dominer le travail en même temps qu'elles le remplacent, l'oppriment et le rendent superflu dans les formes où il est autonome [202].

En ce sens, si la soumission réelle du travail au capital développe les potentialités sociales et techniques du procès de travail, ce développement s'opère de telle façon qu'elles empruntent

---

[200] Karl MARX, *Manuscrits de 1857-1858, Tome II, op. cit.*, p. 185.

[201] *Ibid.*

[202] Karl MARX, *Un chapitre inédit du « Capital », op. cit.*, p. 251.

selon Marx une forme étrangère aux travailleurs alors que ceux-ci se voient inversement réduits à l'impuissance[203].

Or, cet accaparement des potentialités de l'agir humain repose sur l'avènement de nouvelles formes d'activités réalisées au sein même du procès de production. Comme le souligne Harvey, la « déqualification » de la majorité des travailleurs qui résulte de la soumission réelle du procès de travail au capital s'accompagne, en contrepartie, de la « requalification » d'une minorité d'entre eux[204]. En fait, c'est précisément par l'apparition de nouvelles formes d'activités qualifiées, posées comme « travail intellectuel », que la majorité des activités réalisées par les travailleurs se trouve elle-même déqualifiée en tant que « travail manuel ». En effet, comme nous l'avons mentionné, ces nouvelles formes d'activités constituent du *travail exercé sur du travail*. Dans le cadre de la coopération simple, cette nouvelle forme de travail intellectuel se déploie à partir de la structuration hiérarchique des travailleurs, le procès de travail empruntant une forme organisationnelle où une partie des travailleurs occupe par délégation un ensemble de fonctions et de sous-fonctions de commandement et de surveillance du travail d'autrui. L'apparition de cette forme de travail intellectuel s'approfondit par la suite à travers la prise en charge de deux moments formels et différenciés du procès de travail. D'abord, la manufacture implique le surgissement d'une nouvelle forme d'activité qui porte sur la condition subjective du procès de travail, une activité qui consiste dans l'organisation systématique des opérations qui sont divisées et réparties entre un ensemble de travailleurs distincts. Ainsi, la déqualification des travailleurs partiels a pour contrepartie l'avènement de travailleurs qualifiés qui assurent quant à eux des « fonctions de synthèse »[205]. Ensuite, la grande industrie mène quant à elle au développement d'une forme d'activité qui porte sur la condition objective du procès de travail, une activité qui consiste dans la rationalisation systématique des moyens de production en vue d'en

---

[203] Ainsi, en opposition à l'interprétation défendue par Hardt et Negri quant au rapport entre travail et capital, non seulement le procès de travail n'est pas l'instigateur des transformations organisationnelles et techniques qui l'affectent, il ne saurait par ailleurs être établi comme instance autonome alors qu'il se trouve plutôt réduit progressivement à l'état d'impuissance, à mesure qu'il subit, dans le cadre de la soumission réelle, les effets de la tendance inhérente au capital qui est fondée sur l'extraction de survaleur relative.

[204] David HARVEY, *op. cit.*, p. 200 ; Harry BRAVERMAN, *op. cit.*, p. 75.

[205] Karl MARX, *Le Capital*, Livre I, *op. cit.*, p. 394.

opérer l'automatisation. Cette activité, soutient Marx, fut *a priori* réalisée par des artisans de métiers rendus disponibles avec le développement de la production manufacturière, avant que la production de machines ne devienne elle-même un métier à part entière avec le développement de la grande industrie[206].

Ainsi, le devenir étranger des potentialités sociales et techniques du travail humain, comme modes d'existence particuliers du capital, se rattache à l'avènement de nouvelles formes d'activités qualifiées, dites « intellectuelles ». D'un côté, l'activité de division et de répartition des opérations s'objective sous la forme organisationnelle qu'emprunte le procès de travail socialisé. De l'autre, l'activité des techniciens et ingénieurs s'objective sous la forme de systèmes de machines intégrées. Ainsi, par ces deux formes, le travail intellectuel contribue à la mise en place d'un procès de production qui se présente face aux travailleurs comme une puissance étrangère, aussi bien dans sa dimension organisationnelle que technique. Or, cette contribution ne s'opère pas de l'extérieur, mais au sein même du procès de production. En effet, le travail intellectuel constitue lui-même une partie intégrante du procès de production considéré en sa totalité. C'est en ce sens, pour Marx, qu'il constitue comme nous l'avons vu au premier chapitre, un travail productif à part entière[207]. Il participe, de concert avec le travail manuel et en prenant ce dernier pour objet, à la valorisation du capital :

> Avec le développement de la *soumission réelle du travail au capital,* ou *mode de production spécifiquement capitaliste,* le véritable agent du procès de travail total n'est plus le travailleur individuel, mais une force de travail se combinant toujours plus socialement. Dans ces conditions, les nombreuses forces de travail, qui coopèrent et forment la machine productive totale, participent de la manière la plus diverse au procès immédiat de création des marchandises ou, mieux, des produits : les uns travaillant intellectuellement, les autres manuellement, les uns comme directeur, ingénieur, technicien ou comme surveillant, les autres, enfin, comme ouvrier manuel, voire simple auxiliaire. Un nombre croissant de *fonctions de la force de travail* prennent le caractère immédiat de travail productif, ceux qui les exécutent étant des ouvriers *productifs* directement exploités par le capital et *soumis* à son procès de production et de valorisation[208].

---

[206] *Ibid.*, p. 428.

[207] Voir chapitre I, p. 37-43.

[208] Karl MARX, *Un chapitre inédit du « Capital », op. cit.*, p. 226. L'auteur souligne.

Par ailleurs, tout comme le travail manuel, le travail intellectuel se déploie à la suite de l'échange isolé qui permet au capital de l'acquérir, et ne devient donc effectif qu'au moment de sa consommation effective, c'est-à-dire dans le cadre du procès de production lui-même. C'est à ce moment seulement qu'il se trouve mis en rapport avec son objet, soit avec le travail lui-même. En ce sens, les diverses tâches intellectuelles constituent elles-mêmes des opérations partielles qui sont unifiées aux tâches manuelles par l'entremise du procès d'ensemble qui est mis en place par le capital. C'est pourquoi les dimensions organisationnelle et technique du procès de travail qui résultent de l'objectivation du travail intellectuel se trouvent elles-mêmes accaparées par le capital, si bien qu'elles se présentent toutes deux face aux travailleurs comme des forces étrangères.

Le mode de production capitaliste ne se caractérise donc pas seulement par une polarisation de la production et de la consommation entre lesquelles viennent s'interposer les modalités d'échange et de distribution qui sont spécifiques à cette manière de produire en société. Il se caractérise également par une polarisation tendancielle des dimensions intellectuelle et manuelle, idéelle et pratique, du procès de travail lui-même. En effet, tel qu'il se trouve dépeint par Marx dans une perspective transhistorique, l'ensemble des mouvements et gestes qui sont déployés dans le cadre du travail est anticipé et structuré en fonction de l'idée à partir de laquelle le travailleur se représente *a priori* l'objet qu'il cherche à produire, ce qui assure un caractère synthétique à la série des opérations qu'il réalise de proche en proche. Ainsi, l'artisan indépendant surplombe l'ensemble des opérations qui sont nécessaires à la fabrication d'un objet d'usage déterminé. Le savoir-faire dont il fait preuve est à la fois manuel, dans la mesure où il se déploie dans une série de mouvements par lesquels sont maniés les instruments en vue de transformer la matière, et intellectuel, dans la mesure où ces mouvements sont structurés et coordonnés en fonction de la forme qu'il cherche à imprégner à celle-ci dans le but de produire une valeur d'usage déterminée. Or, ce sont précisément ces deux dimensions du travail que la soumission réelle du procès de travail au capital tend à séparer à travers la massification, la division et l'automatisation du procès de travail, de telle sorte que celles-ci en viennent même, selon Marx, à s'opposer :

> Aussi longtemps que le procès de travail est un procès purement individuel, le même travailleur réunit toutes les fonctions qui ultérieurement se dissocieront. Dans l'appropriation individuelle des objets de la nature à ses propres finalités vitales, il a le contrôle de lui-même. C'est plus tard qu'il est contrôlé. L'homme pris individuellement ne peut agir sur la nature sans mettre en action ses propres muscles sous le contrôle de son propre cerveau. De même que le système de la nature fait de la tête et de la main un ensemble unique, le procès de travail réunit travail cérébral et travail manuel. C'est par la suite qu'ils se dissocient et finissent même par s'opposer comme des ennemis[209].

Si le procès de travail implique *a priori*, tel qu'il est posé dans sa forme transhistorique, la mobilisation et le déploiement d'un *savoir-faire*, le résultat de la soumission réelle du travail au capital entraîne une dissociation des deux termes : le travail intellectuel se voit attribuer le *savoir* comme sphère de son activité en s'opposant au travail manuel qu'il prend pour objet et qui se trouve pour sa part limité au simple *faire*, c'est-à-dire à une pure dépense de force vitale. Cette polarisation culmine selon Marx avec la grande industrie et l'application de la science et de la technologie au procès de production :

> La scission entre le travail manuel et le potentiel spirituel du procès de production, ainsi que la transformation de celui-ci en pouvoirs que détient le capital sur le travail s'accomplissent, comme nous l'avons déjà indiqué auparavant, dans la grande industrie construite sur la base de la machinerie. La dextérité et la minutie du travailleur sur machine vidé de sa substance en tant qu'individu, disparaissent tel un minuscule accessoire devant la science, devant les énormes forces naturelles et le travail social de masse, dont le système des machines est l'incarnation et qui fondent avec lui la puissance du « maître »[210].

Ainsi, la prise en charge du procès de travail et des moments formels qui en sont constitutifs par le travail intellectuel fait écho à l'évidement de la substance du travail manuel et à la réduction du travailleur à l'impuissance[211].

---

[209] Karl MARX, *Le Capital*, Livre I, *op. cit.*, p. 569.

[210] *Ibid.*, p. 475.

[211] À noter qu'il s'agit là d'un argument central de notre thèse. Comme nous le verrons, l'avènement de la grande corporation se caractérise en effet par la prise en charge organisationnelle des autres moments formels du procès de travail qui deviennent les objets privilégiés d'un ensemble de nouvelles formes d'activités, notamment en ce qui concerne le moment de l'idée comme innovation et production de nouvelles valeurs d'usage dans le cadre des activités de recherche et développement réalisées au sein de laboratoires privés. Voir le chapitre V, sections 5.3.2 à 5.3.4, p. 297-310.

4.6. De la soumission du travail à la reproduction élargie du capital

La reproduction du capital se comprend à partir du rapport d'interdépendance qui fut instauré entre le travail salarié et le capital. Toute manière de produire en société, soutient Marx, dans la mesure où une société ne peut ni cesser de *produire* et ni cesser de *consommer* afin de subsister, caractérise en même temps la modalité spécifique de sa reproduction. La reproduction d'une société donnée s'opère donc en fonction des modalités spécifiques de sa production, tout comme ces modalités se trouvent inversement reproduites par le déploiement même de cette forme de production[212]. Ainsi, dans la mesure où la production capitaliste repose sur le rapport entre travail salarié et capital, ce sont les termes mêmes de ce rapport qui sont reproduits dans le cadre de cette production. Dans cette perspective, cette conception de la reproduction se rapproche de la quatrième détermination du travail aliéné dépeint dans les *Manuscrits de 1844*, c'est-à-dire qu'avec la vente de leur travail et le devenir étranger de leur activité et de ses résultats, les travailleurs participent à la reproduction du rapport qui les confine au travail aliéné. De même, dans le *Capital*, le concept de reproduction renvoie à cette idée selon laquelle les travailleurs se reproduisent eux-mêmes comme travailleurs salariés en produisant les conditions de leur travail sous une forme étrangère, c'est-à-dire en tant que capital. Puisque la vente de leur travail ne leur permet que d'assurer leur subsistance, ils sont contraints de réitérer indéfiniment la vente de leur force de travail et se reproduisent ainsi en tant que travailleurs salariés, abandonnant à autrui le surtravail qu'ils réalisent. À l'inverse, l'achat de la force de travail permet au capital de s'accaparer et d'accumuler le surtravail d'autrui, reproduisant en retour la force de travail sur laquelle repose son procès de valorisation.

Dans cet ordre d'idées, la « reproduction simple » renvoie pour Marx au maintien des termes du rapport entre travail salarié et capital sous des proportions constantes ou encore sous une « même échelle »[213]. Ce concept rend compte d'une situation où la survaleur qui est dégagée de l'exploitation du travail d'autrui serait simplement consommée par le capitaliste. Ce faisant, à chaque cycle que parcourt le capital, la même quantité de valeur se trouve de

---

[212] Karl MARX, *Le Capital*, Livre I, *op. cit.*, p. 635.

[213] *Ibid.*, p. 636.

nouveau réintroduite au sein du procès de production, mobilisant une quantité constante de capital variable et donc de travailleurs, à salaire équivalent. En comparaison, la « reproduction élargie » implique quant à elle une reproduction cumulative des termes du rapport entre travail salarié et capital, qui prennent alors des proportions de plus en plus grandes et se déploient sur une « échelle élargie »[214]. En ce sens, la reproduction élargie renvoie à la tendance propre au mode de production capitaliste dans la mesure où il repose sur la valorisation du capital. En ce sens, ce concept est autrement désigné comme « accumulation du capital »[215]. Dans la mesure où le capital constitue lui-même de la « valeur qui se valorise », l'accumulation du capital implique que la survaleur extraite de l'exploitation du travail d'autrui ne soit pas seulement dépensée ou épargnée, mais plutôt réintroduite eu sein même du procès de production. Elle suppose donc la reconversion de la survaleur extraite sous forme de capital constant, comme nouveaux moyens de production, et de capital variable, comme nouveaux travailleurs salariés[216]. Conséquemment, l'accumulation du capital a pour corolaire l'accroissement du travail salarié :

> De la même façon que la reproduction simple reproduit en permanence le rapport capitaliste, capitalistes d'un côté, travailleurs salariés de l'autre, la reproduction à une échelle élargie, l'accumulation, reproduit le rapport capitaliste à une échelle élargie, plus de capitalistes – ou de plus gros capitalistes – à ce pôle-ci, plus de salariés à ce pôle-là. La reproduction de la force de travail, qui doit sans cesse s'incorporer au capital comme moyen de valorisation, qui ne peut pas se séparer de lui, et dont l'appartenance au capital n'est que masquée par les changements individuels de capitalistes auxquels elle se vend, constitue en fait un moment de la reproduction du capital lui-même. L'accumulation du capital est donc en même temps augmentation du prolétariat[217].

Dans cette perspective, le rapport d'interdépendance entre travail salarié et capital se trouve reproduit de façon cumulative sur la base du surtravail que réalisent les travailleurs à chaque cycle que parcourt le capital, tout ce développement empruntant ainsi la forme d'une spirale ascendante qui correspond à la valorisation du capital.

---

[214] *Ibid.*, p. 650.

[215] *Ibid.*, p. 649.

[216] *Ibid.*, p. 651.

[217] *Ibid.*, p. 688.

Cela dit, la reproduction élargie ne consiste pas simplement dans l'augmentation absolue et strictement quantitative des termes constitutifs du rapport entre travail salarié et capital. Plus fondamentalement, elle renvoie à l'élargissement tendanciel de l'emprise du capital, dans une perspective qualitative, à l'ensemble des sphères de l'activité humaine. En effet, la reproduction élargie doit elle-même être comprise en rapport à la relation dialectique qui se joue entre la soumission formelle et la soumission réelle du travail au capital. Quoique la première désigne l'intégration d'une activité humaine à la production capitaliste sous sa forme préexistante, et que la seconde renvoie aux modifications que lui fait subir le capital afin d'en extraire un maximum de survaleur, celles-ci ne constituent pas deux phases historiques distinctes et successives. Elles produisent leurs effets respectifs par alternance et participent conjointement à l'intégration progressive de formes diverses de l'activité humaine au mode de production capitaliste. En effet, la soumission formelle renvoie au développement *extensif* du capital à l'égard des multiples sphères de la pratique humaine, marquant l'incorporation de formes préexistantes de l'activité au capital, qui en extrait alors une survaleur absolue en allongeant la journée de travail. Mais la soumission formelle ne constitue que le moment zéro de l'emprise qu'exerce le capital sur ces activités, à partir duquel se déploie la soumission réelle comme tendance spécifique au capital. La soumission réelle renvoie au développement *intensif* des formes d'activités incorporées au capital, qui en opère alors une transformation en profondeur afin d'en augmenter la productivité et d'en extraire une survaleur relative. Dans cette perspective, alors que la soumission formelle implique une augmentation absolue du nombre de travailleurs salariés, la soumission réelle implique quant à elle une diminution du nombre absolu de travailleurs salariés. Il s'agit là de ce que Marx désigne comme double tendance contradictoire du développement du capital :

> La tendance du capital est, bien sûr, de lier la survaleur absolue à la survaleur relative ; donc allongement maximum de la journée de travail avec le nombre maximum de journées de travail simultanées, allant de pair avec la réduction au minimum, d'une part, du temps de travail nécessaire, d'autre part, du nombre nécessaire de travailleurs. Cette exigence contradictoire dont le développement se révèlera sous de multiples formes telles que la surproduction, la surpopulation, etc., se manifeste sous la forme d'un procès où les déterminations contradictoires se succèdent dans le temps[218].

---

[218] Karl MARX, *Manuscrits de 1857-1858*, Tome II, *op. cit.*, p. 258.

En diminuant le nombre absolu de travailleurs salariés au sein de branches de production déterminées, la soumission réelle libère une masse de travailleurs qui peut dès lors être mobilisée dans de nouvelles branches de la production. En ce sens, de la même façon dont le capital reconvertit sans cesse le temps de travail libéré par l'augmentation des forces productives en surtravail, il reconvertit également, à l'échelle sociale, le temps de travail libéré dans certaines branches de la production sous forme de travail réalisé au sein de nouvelles branches de production afin d'opérer la valorisation du capital dont la valeur se trouve accumulée. Ainsi, le développement intensif qui caractérise la soumission réelle permet en retour un développement extensif du capital à de nouvelles sphères de la pratique humaine. Par conséquent, si la soumission formelle constitue le point de départ de la soumission réelle, cette dernière constitue également, inversement, le point de départ de la première, et ainsi de suite. La double tendance inhérente au capital le porte ainsi à investir et incorporer continuellement de nouvelles sphères de la pratique humaine, ce que Marx soutient dans la suite de la citation précédente :

> Une conséquence nécessaire [de cette double tendance] est *la plus grande multiplication possible de la valeur d'usage du travail* – ou encore *des branches de production* – si bien que la production du capital accélère d'un côté de façon permanente et nécessaire le *développement de l'intensité de la force productive* du travail, tout comme, de l'autre côté, elle engendre la *variété illimitée des branches du travail*, c.-à-d. qu'elle engendre la richesse des formes et des contenus de la production la plus diversifiée qui soit de tous côtés, lui soumettant tous les côtés de la nature[219].

La soumission formelle et la soumission réelle participent donc de façon conjointe, par alternance, à l'élargissement tendanciel de l'emprise du capital à de multiples sphères de la pratique humaine. C'est en ce sens, affirme Marx, que la production capitaliste se constitue comme « système d'exploitation universel des propriétés naturelles et humaines[220] ».

À ce propos, *c'est dans le cadre de ce rapport dialectique entre la soumission formelle et réelle du travail au capital, comme élargissement de ce dernier à de nouvelles sphères de la pratique humaine, que se comprend l'intégration de formes d'activités intellectuelles au mode de production capitaliste*. En effet, c'est à partir du moment où la soumission réelle a

---

[219] *Ibid.* L'auteur souligne.

[220] Karl MARX, *Manuscrits de 1857-1858*, Tome I, *op. cit.*, p. 349.

déjà partiellement fait sentir ses effets au sein d'un ensemble de branches de production, permettant ainsi de satisfaire l'essentiel des besoins immédiats de la société, que le temps de travail libéré de la sorte peut être mobilisé au sein de nouvelles branches de la production, de même que dans ces branches elles-mêmes sous la forme de travail intellectuel. Les formes d'activités relevant du savoir et de la pratique intellectuelle sont alors progressivement intégrées au mode de production capitaliste, se voyant confier le procès de travail lui-même et les moments qui en sont constitutifs en tant qu'objets de leur pratique, se trouvant elles-mêmes confinées à des tâches de surveillance, d'organisation et d'automatisation du procès de travail. Dans un second élan, leur mobilisation permet d'approfondir de nouveau les transformations opérées par le capital à l'endroit du procès de travail, une partie des travailleurs se voyant alors réduits à la réalisation d'un travail manuel en étant délestés de la dimension idéelle qui se trouve prise en charge par le travail intellectuel.

Or, c'est dans cette perspective que l'« intellect général » se voit progressivement intégré au mode de production capitaliste. Pour Marx, l'intégration de la science et de la technologie à la production capitaliste est réalisée en deux phases. Dans un premier temps, l'utilisation des machines dans le procès de production s'opère à partir de l'élévation de la productivité que réalise la division de détail caractéristique de la manufacture, permettant la substitution progressive d'appareils mécaniques aux opérations morcelées qui sont réalisées par les travailleurs partiels. Dans un deuxième temps, à partir du moment où la grande industrie génère une quantité suffisante de richesse matérielle : « L'invention, affirme Marx, devient alors un métier et l'application de la science à la production immédiate devient elle-même pour la science un point de vue déterminant qui la sollicite[221] ». L'intégration de l'activité scientifique au procès de production repose ainsi sur le niveau de productivité qui est déjà atteint par la grande industrie et s'accentue à mesure qu'elle augmente la productivité :

---

[221] Karl MARX, *Manuscrits de 1857-1858*, Tome II, *op. cit.*, p. 192.

> *Il dépend donc du degré de productivité déjà atteint – de ce qu'une partie du temps de production suffit pour la production immédiate – qu'une partie d'importance croissante soit affectée à la production de moyens de production.* Cela suppose que la société puisse attendre ; puisse prélever une part importante de la richesse déjà créée, tant sur la jouissance immédiate que sur la production destinée à la jouissance immédiate, pour appliquer cette part à du travail non immédiatement productif (à l'intérieur du procès de production matériel lui-même)[222].

Par conséquent, le temps libéré par l'augmentation de la productivité se trouve continuellement résorbé par l'élargissement du capital à de nouvelles sphères de la pratique humaine, y compris par son élargissement à des formes d'activité intellectuelles dont les résultats, les savoirs qu'elles génèrent, s'objectivent sous la forme technique et organisationnelle qu'emprunte le procès de travail.

L'accumulation du capital a donc pour corolaire *l'intégration et la réalisation du potentiel de l'ensemble des sphères de la pratique humaine*, y compris en sa forme intellectuelle, ce en quoi consiste, selon Marx, « la grande influence civilisatrice du capital[223] ». Cela dit, *les potentialités des sphères multiples de la pratique humaine qui sont développées par le capital se présentent face aux travailleurs, comme nous l'avons vu, sous une forme étrangère, comme mode d'existence du capital.* En ce sens, le capital trouve dans le procès de travail les potentialités infinies qui lui permettent lui-même de se développer de façon cumulative et indéfinie. Comme le soutient Braverman :

> Le travail humain, [...] parce qu'il est informé et dirigé par une intelligence qui a été développée socialement et culturellement, est capable d'un grand champ d'activités productives. Les processus de travail actifs qui se trouvent potentiellement dans la force de travail des humains ont des types, des façons de se réaliser, etc., si différentes que dans la pratique on peut les considérer comme infinis, d'autant plus que de nouveaux modes de travail peuvent facilement être inventés plus vite qu'ils ne peuvent être exploités. Le capitaliste trouve dans ce caractère infiniment malléable du travail humain la ressource essentielle à l'expansion de son capital[224].

Ainsi, les potentialités virtuellement infinies de l'activité humaine sont mobilisées et développées par le capital lui-même en étant mises au service de sa propre auto-valorisation cumulative.

---

[222] *Ibid.*, p. 195. L'auteur souligne.

[223] Karl MARX, *Manuscrits de 1857-1858*, Tome I, *op. cit.*, p. 349.

[224] Harry BRAVERMAN, *op. cit.*, p. 53.

4.7. Conclusion

Au-delà d'une critique des catégories de l'économie politique, la critique élaborée par Marx dans le *Capital* porte sur le devenir étranger des potentialités de l'agir humain dans le cadre du mode de production capitaliste. Dans une perspective transhistorique, le travail s'y trouve *a priori* posé en rapport aux formes multiples sous lesquelles il se déploie en tant que travaux utiles et concrets, c'est-à-dire comme activités productives, à la fois expressives et normatives, dont les moments constitutifs sont structurés en fonction des finalités qu'ils cherchent respectivement à atteindre. Or, compte tenu des modalités spécifiques de l'échange et de la distribution qui sont propres à la production capitaliste en tant que manière historiquement déterminée de produire en société, l'ensemble de ces formes de travail se trouve progressivement intégré au capital et réduit à l'état de moyens employés dans le cadre de son procès d'auto-valorisation cumulative. Ce faisant, ces différentes formes de travail se trouvent subordonnées au capital qui s'en arroge le commandement et s'en accapare la dimension de réflexivité qui était au départ propre aux travailleurs eux-mêmes. La soumission formelle renvoie précisément à cette intégration de formes préexistantes de travail au mode de production capitaliste, de laquelle résultent une redéfinition et une réorganisation d'ensemble des moments qui en sont constitutifs en fonction de la finalité qui lui est spécifique, soit l'extraction de survaleur absolue. Sur cette base, la soumission réelle vise pour sa part à augmenter les forces productives afin d'extraire une survaleur relative, ce qui implique une transformation en profondeur des travaux à l'égard des formes préexistantes sous lesquelles ils furent intégrés. Ce faisant, à travers la massification, la division et l'automatisation du procès de production, la soumission réelle développe les potentialités sociales et techniques du travail humain. Cela dit, les résultats de ce développement se présentent face aux travailleurs sous la forme de puissances étrangères. En effet, elles sont développées en tant que forces productives du capital et donc comme modes d'existence particuliers de ce dernier, alors que l'activité des travailleurs se voit progressivement vidée de sa substance et qu'ils se trouvent eux-mêmes réduits à l'impuissance.

Dans le cadre de cette critique du devenir étranger des potentialités du travail humain, la science et la technologie, comme on le voit, sont amenées à jouer un rôle névralgique. En effet, la dimension technique du procès de production automatisé dans la grande industrie

constitue le résultat de l'application de la science et de la technologie au procès de production. Ce faisant, elles participent à part entière à la mise en place d'un procès de production qui se présente face aux travailleurs sous une forme étrangère. Or, cette dimension technique du procès de production automatisé, tout comme sa dimension organisationnelle, constituent les résultats de l'objectivation de nouvelles formes d'activités intellectuelles, et qui s'opposent, dans le cadre même de la forme organisationnelle qu'emprunte le procès de production capitaliste, au travail manuel qui se trouve quant à lui délesté de sa dimension intellectuelle, voire de tout contenu. C'est pourquoi, à l'encontre de la théorie de Hardt et Negri, loin de revêtir une quelconque forme émancipatrice, le développement du travail intellectuel est saisi par Marx dans le cadre même du procès d'aliénation qui est caractéristique du devenir étranger des potentialités du travail humain sous le mode de production capitaliste. En fait, le surgissement et le développement de ces nouvelles formes d'activités se comprennent eux-mêmes dans le cadre de l'accumulation et de la reproduction élargie du capital. Sous la forme du travail salarié, le travail intellectuel résulte de l'intégration et de la subordination de ce dernier au mode de production capitaliste ainsi qu'à la finalité qui lui est propre. Cette intégration relève du rapport dialectique intervenant entre la soumission formelle et la soumission réelle du procès de travail au capital, comme développement par alternance, à la fois extensif et intensif, de l'emprise du capital sur de multiples sphères de la pratique humaine. À partir du moment où le capital intègre une sphère de la pratique humaine, sa tendance visant à en augmenter la productivité permet de libérer une masse de travailleurs si bien que ceux-ci peuvent éventuellement être mobilisés dans de nouvelles branches de production. En contrepartie, l'accumulation du capital le pousse à rechercher continuellement de nouveaux débouchés, de nouvelles sphères de la pratique humaine qu'il pourrait investir en formant ainsi de nouvelles branches de production. Or, c'est précisément dans le cadre de cette double tendance inhérente au capital, qui lui permet progressivement de s'élargir à l'ensemble des sphères de la pratique humaine, que se comprend l'avènement du travail intellectuel. Celui-ci consiste dans l'intégration d'activités intellectuelles au mode de production capitaliste, comme travail exercé sur du travail. Ce faisant, le résultat de ce travail permet d'augmenter la productivité des procès de travail sur lesquels il s'exerce, libérant ainsi du travail. *Ce travail libéré peut ensuite être converti, du côté des travailleurs manuels, en surtravail et, de l'autre, en une plus grande masse de*

travail intellectuel afin de maximiser de nouveau la productivité. Le développement du mode de production capitaliste implique donc une polarisation croissante des dimensions intellectuelles et manuelles, idéelles et pratiques, qui étaient *a priori* inhérentes au procès de travail tel que défini par Marx dans une perspective transhistorique.

DEUXIÈME PARTIE

LINÉAMENTS POUR UNE THÉORIE CRITIQUE DU RÔLE ÉCONOMIQUE DE LA SCIENCE ET DE LA TECHNOLOGIE DANS LE CAPITALISME AVANCÉ

Au regard du capitalisme industriel de son époque, le rôle économique de la science et de la technologie se trouve problématisé par Marx dans le cadre d'un procès d'aliénation, c'est-à-dire comme devenir étranger des potentialités de l'activité humaine telle qu'elle se déploie à l'intérieur des modalités historiquement déterminées de la distribution et de l'échange propres au capitalisme. Sur la base du rapport entre capital et travail et de la médiation des marchés par lesquels s'opèrent respectivement la distribution et l'échange des biens produits socialement, l'application de la science et de la technologie au procès de production se rattache à la soumission réelle du procès de travail au capital. Au cours des différentes phases de cette soumission réelle qui opèrent la massification, la socialisation et l'automatisation du procès de production, le capital parvient selon Marx à développer les potentialités de l'activité humaine, mais de telle sorte qu'elles se matérialisent comme modes d'existence du capital et se présentent ainsi face aux travailleurs comme forces étrangères. Ce devenir étranger des potentialités de l'activité humaine s'accomplit au fil d'un procès de déqualification / requalification de la force de travail, la majorité des travailleurs étant réduits à l'impuissance à mesure que leur activité se trouve vidée de tout contenu tandis qu'une minorité de travailleurs s'adonne progressivement à diverses formes de travail intellectuel qui consistent dans la prise en charge de moments différenciés du procès de travail, et dont les résultats s'objectivent sous la forme organisationnelle et technique qu'emprunte le procès de production. Or, l'avènement de ces nouvelles formes de travail intellectuel se comprend lui-même en rapport à la reproduction élargie du capital qui se déploie par alternance, en fonction des effets conjoints de la soumission formelle et réelle du procès de travail au capital, et donc dans le cadre du développement à la fois extensif et intensif du capital dont le résultat consiste dans l'élargissement tendanciel du mode de production capitaliste à l'ensemble des sphères de la pratique humaine. L'intégration de la production scientifique et technologique au mode de production capitaliste, sous forme de travail salarié, se comprend ainsi à l'intérieur de ce développement général. Les résultats de cette pratique intégrée à la production capitaliste s'objectivent notamment sous la forme de systèmes de machines intégrées assurant la prise en charge de la production de façon automatisée, incarnant aux yeux de Marx la forme par excellence du capital fixe dans la mesure où celui-ci se trouve affranchi des limitations corporelles des travailleurs.

Partant de l'œuvre de Marx, quelles leçons pouvons-nous alors tirer de cette compréhension critique du rôle économique de la science et de la technologie ? Quel éclairage cette compréhension critique est-elle susceptible d'apporter en ce qui concerne les enjeux de notre époque ? En d'autres mots, quels sont les apports et les limites de la pensée de Marx en ce qui concerne la compréhension critique du rôle économique actuel de la science et de la technologie ? À cet égard, il nous semble indispensable de prendre en compte la distance temporelle qui nous sépare du contexte socioéconomique à partir duquel Marx élabora sa théorie critique. Il nous faut en effet tenir compte des quelque 150 années qui se sont écoulées depuis la publication du premier livre du *Capital* et prendre acte d'une mutation profonde de l'économie qui s'est opérée au cours de cet intervalle. En effet, au tournant du XX^{e} siècle, l'avènement de la grande corporation qui s'imposa progressivement comme nouveau sujet économique de la production capitaliste a constitué une transformation qualitative fondamentale des rapports sociaux d'appropriation[1]. De fait, son avènement marqua le passage du *capitalisme industriel* au *capitalisme avancé*, qu'il importe dès à présent de distinguer[2].

Le capitalisme industriel peut être qualifié d'*entrepreneurial* et *concurrentiel*. Il se caractérise par le caractère névralgique de l'entreprise en ce qui a trait à l'organisation du procès de production et par la prédominance de la dynamique concurrentielle des marchés en ce qui concerne la circulation des biens produits socialement[3]. Premièrement, tel qu'abordé au dernier chapitre, l'entreprise constitue le lieu privilégié de la production en tant qu'elle relève de l'exercice du droit de propriété privée détenue par un individu ou un ensemble d'individus restreint qui peuvent ainsi disposer librement de celle-ci, c'est-à-dire aussi bien

---

[1] François L'ITALIEN, *op. cit.*, p. 98.

[2] Sur cette distinction, voir : Éric PINEAULT, « Quelle théorie critique des structures sociales du capitalisme avancé ? », *loc. cit.*, p. 116-20 ; *Corporation, propriété et capitalisme : le procès d'institutionnalisation politique et économique de la corporation*, Document de travail de la Chaire de recherche du Canada en mondialisation, citoyenneté et démocratie, Université du Québec à Montréal, Mars 2000, p. 3 et suivantes.

[3] Sur les distinctions entre l'entreprise et la corporation, voir : Paul A. BARAN et Paul M. SWEEZY, *Le capitalisme monopoliste : un essai sur la société industrielle américaine*, Paris : François Maspero, 1979, p. 59-62 ; François L'ITALIEN, *op. cit.*, p. 170-71 ; Charles PERROW, *Organizing America : Wealth, Power, and the Origins of Corporate capitalism*, Princeton : Princeton University Press, 2002, p. 197-201 ; William ROY, *Socializing Capital : The Rise of the Large Corporation in America*, Princeton : Princeton University Press, 1997, p. 98 et 158 ; Thorstein VEBLEN, *The Theory of Business Enterprise*, Clifton (N-J) : Augustus M. Kelley Publishers, 1973, p. 114.

des moyens de production que de la force de travail préalablement acquis sur les marchés. En exerçant librement son droit de propriété, le propriétaire d'une entreprise maintient une pleine autorité sur la détermination des objectifs et sur la direction des opérations de l'entreprise. Inversement, en cas de poursuite ou de faillite, il est entièrement responsable des déboires de son entreprise, cette responsabilité s'étendant à l'ensemble des biens personnels dont il dispose et qui peuvent être saisis.

Deuxièmement, la circulation des biens produits socialement s'opère dans le cadre de la dynamique concurrentielle et impersonnelle des marchés. Qu'il soit question de l'acquisition des intrants nécessaires aux procès de production ou de l'écoulement des biens qui en résultent, ces échanges s'opèrent par l'entremise des marchés qui médiatisent et structurent le rapport intercapitaliste. En ce qui concerne l'écoulement des biens produits, chaque capitaliste se trouve mis en compétition avec ceux qui œuvrent dans la même branche de production. Ce faisant, ils subissent individuellement, sous la forme d'une contrainte impersonnelle, la dynamique concurrentielle des marchés par laquelle est établie la moyenne de temps de travail socialement nécessaire à la production de marchandises déterminées. Dans ce contexte, la forme privilégiée qu'emprunte la compétition relève de la guerre par les prix et repose sur leur diminution par une augmentation de la productivité des procès de production. En ce sens, la concurrence des marchés entraîne les capitalistes sur la voie d'une maximisation du rendement du travail. Comme nous l'avons vu, c'est dans le cadre de cette dynamique que se déploie selon Marx la tendance spécifique du capital qui repose sur l'extraction de survaleur relative et qui s'opère par le bouleversement en profondeur, à la fois organisationnel et technique, du procès de production.

En comparaison, le capitalisme avancé peut être qualifié de *corporatif* et *oligopolistique*. Il se caractérise par la centralité de la corporation en ce qui concerne la production des biens d'usage et par une dynamique oligopolistique des marchés en ce qui concerne leur circulation. Premièrement, la propriété corporative diffère de la propriété bourgeoise dans la mesure où elle constitue une forme « socialisée »[4] de propriété qui permet à plusieurs individus de regrouper leurs capitaux et de les investir conjointement sous une même entité.

---

[4] Selon l'expression de William ROY, *op. cit.*, p. 10.

Une corporation est ainsi détenue par de nombreux individus, les actionnaires, qui possèdent eux-mêmes des titres variés dans diverses corporations. Plus fondamentalement, la corporation implique une nouvelle répartition des droits et responsabilités en rapport à la propriété[5], c'est-à-dire une détermination nouvelle des rapports des individus entre eux à l'égard de l'objet de propriété. Celle-ci se caractérise en effet par une séparation des titres de propriété à l'égard du rôle de direction auquel le droit de propriété privée bourgeois était rattaché[6]. D'un côté, le titre de propriété se trouve représenté sur papier et acquiert une forme abstraite et liquide. Il constitue un droit nominal sur une part des profits générés par la corporation qui est perçue sous forme de dividendes. Les détenteurs de titres se voient ainsi relégués à un rôle relativement passif à l'égard de la direction de la corporation, si ce n'est au cours des assemblées des actionnaires où se trouve désigné le conseil d'administration. En retour, leur responsabilité est exclusivement limitée à la part de capitaux engagés afin d'acquérir les titres de la corporation, les mésaventures de celle-ci ne peuvent désormais s'étendre à leurs biens personnels. D'un autre côté, le rôle de direction se trouve quant à lui confié et pris en charge par un ensemble de gestionnaires salariés. C'est désormais à ce corps de gestionnaires qu'incombe la gestion effective des actifs et du personnel de la corporation dont ils constituent les représentants légaux.

Plus qu'une simple transformation de forme, l'avènement de la propriété corporative se caractérise par une transformation du mode d'existence du capital qui se polarise sous deux formes distinctes : l'une externe, soit la sphère de production et de circulation d'actifs liquides que constitue le système financier, et l'autre interne, soit la consolidation et le renforcement de la puissance organisationnelle[7]. D'abord, la séparation des titres à l'égard du rôle de direction relève d'un procès d'abstraction qui se rattache à la constitution progressive d'une sphère financière, celle-ci étant consolidée en parallèle par l'établissement d'un ensemble d'institutions favorisant la circulation de ces titres : les maisons de courtage et les

---

[5] *Ibid.*, p. 158.

[6] Sur cette séparation et ses implications, voir : Harry BRAVERMAN, *op. cit.*, p. 213 ; Éric PINEAULT, « Quelle théorie critique des structures sociales du capitalisme avancé ? », *loc. cit.*, p. 120 ; William ROY, *op. cit.*, p. 248 ; Thorstein VEBLEN, *Absentee Ownership : and Business Enterprise in Recent Times*, Boston, Beacon Press, 1967, p. 82-83.

[7] Éric PINEAULT, « Quelle théorie critique des structures sociales du capitalisme avancé ? », *loc. cit.*, p. 126.

banques d'investissement qui se spécialisent dans l'évaluation des titres et qui agissent comme intermédiaires entre les investisseurs et les corporations, de même que les marchés financiers qui en permettent l'échange effectif[8]. Les titres de propriété peuvent ainsi être échangés sans affecter directement les activités de la corporation, acquérant de la sorte un caractère liquide qui est au fondement d'une dynamique relativement « autoréférentielle » des marchés financiers[9]. Ensuite, dans la mesure où elle permet la mise en commun de capitaux provenant d'une multitude d'investisseurs, la corporation favorise la centralisation de capital et de puissance organisationnelle[10]. La dimension organisationnelle du procès de production qui était en germe au sein de l'entreprise du capitalisme industriel trouve dans la corporation la condition de possibilité de son émancipation à l'égard des limitations de la propriété privée bourgeoise, inextricablement liée à l'exercice du droit d'un individu[11]. La corporation favorise ainsi le déploiement et le renforcement de cette puissance organisationnelle, celle-ci pouvant mobiliser les ressources inédites dont elle dispose afin d'assurer son autonomisation progressive à l'égard des régulations étatiques et son autoreproduction cumulative au sein de la sphère économique[12].

Deuxièmement, la polarisation du mode d'existence du capital qui implique une double réorganisation du rapport intercapitaliste, soit la constitution de marchés oligopolistiques et la formation d'une sphère financière, entraîne en retour une transformation du procès de circulation des biens produits socialement. Par le recours au crédit et aux institutions financières, les fusions-acquisitions réalisées par les grandes corporations mènent à l'internalisation progressive de secteurs entiers des marchés, de façon horizontale et verticale. Les activités de production et d'échange qui, dans le capitalisme industriel, étaient réparties entre une multitude d'entreprises entrant en rapport par l'intermédiaire des marchés sont alors progressivement absorbées et intégrées par les grandes corporations. Ces activités se trouvent

---

[8] William ROY, *op. cit.*, p. 115-43.

[9] André ORLÉAN, *Le pouvoir de la finance*, Paris : Éditions Odile Jacob, 1999, p. 59.

[10] Charles PERROW, *op. cit.*, p. 15.

[11] François L'ITALIEN, *op. cit.*, p. 121 et 317-18.

[12] Éric PINEAULT, *Corporation, propriété et capitalisme, op. cit.*, p. 15 et 22 ; « Quelle théorie critique des structures sociales du capitalisme avancé ? », *loc. cit.*, p. 121.

subdivisées à l'intérieur même des différentes filiales dont se composent les corporations. De façon complémentaire, ce processus d'internalisation des marchés s'accompagne d'un réaménagement des rapports externes qu'entretiennent entre elles les corporations[13]. En effet, il en résulte la mise en place de marchés oligopolistiques où les formes de compétition sont entièrement redéfinies[14]. La concurrence par les prix est progressivement abandonnée au profit de nouvelles formes de compétition reposant sur l'acquisition d'« avantages différentiels »[15], c'est-à-dire sur le contrôle de l'accès aux matières premières, de nouveaux produits ou procédés de production par le secret industriel et le brevetage ou encore par des stratégies de différenciation misant sur l'image de marque au moyen de campagnes publicitaires. Dans ce contexte, c'est un nouveau rôle qu'est amenée à jouer la production scientifique et technologique, celle-ci étant incorporée au nombre des stratégies mobilisées par les grandes corporations en vue d'acquérir des avantages différentiels.

Partant des thèses formulées par Marx au sujet du rôle économique de la science et de la technologie dans le cadre du capitalisme industriel, l'avènement du capitalisme avancé nous contraint ainsi à considérer un ensemble d'éléments nouveaux en vue de rendre compte du rôle spécifique qu'elles jouent dans ce dernier. À cet égard, deux points centraux retiendront notre attention et seront successivement abordés dans les deux prochains chapitres. D'abord, comme le rôle économique de la science et de la technologie est problématisé par Marx en rapport à la dynamique concurrentielle des marchés, il nous faudra aborder la question de la double transformation du rapport intercapitaliste qui a marqué le tournant du XX^{e} siècle. Ainsi, nous examinerons l'avènement de la grande corporation ainsi que la constitution de marchés oligopolistiques et la formation du système financier qui l'accompagnèrent. Ensuite,

---

[13] À cet égard, voir notamment Michel FREITAG, *L'impasse de la globalisation*, *op. cit.*, p. 167-70.

[14] Les auteurs auxquels nous référons emploient à cet égard ou bien le terme d'oligopole ou bien celui de monopole, mais dans le second cas toujours entendu au sens large, c'est-à-dire non pas comme monopole exclusif au sens strict mais plutôt comme *tendance monopolistique*. Nous privilégieront pour notre part le terme d'oligopole dans la mesure où ce dernier permet davantage de souligner, comme nous le verrons, le maintien de la concurrence au sein du capitalisme avancé, quoique celle-ci se déploie sous des formes entièrement nouvelles. Sur la distinction entre capitalisme industriel et monopolistique en ce qui concerne le procès de circulation, voir : Paul M. Sweezy, *Four Lectures on Marxism*, New-York : Monthly Review Press, 1981, p. 61-62. Pour ce qui est du concept de monopole entendu au sens large, voir : Paul A. BARAN et Paul M. SWEEZY, *Le capitalisme monopoliste*, *op. cit.*, p. 27 ; Thorstein VEBLEN, *The Theory of Business Enterprise*, *op. cit.*, p. 54.

[15] Selon l'expression de Thorstein VEBLEN, *The Theory of Business Enterprise*, *op. cit.*, p. 55 et 138.

puisque Marx considère que le capital est en mesure de mobiliser gratuitement les découvertes de la science, il nous faudra tenir compte du caractère de plus en plus névralgique du système des brevets puisque ceux-ci, en conférant à leur détenteur un monopole reconnu légalement, permettent d'exclure autrui de la possibilité de se rapporter à une invention afin de la produire ou d'en faire usage. En nous intéressant aux transformations organisationnelles et institutionnelles qui ont marqué le passage du capitalisme industriel au capitalisme avancé, et ce, afin de problématiser dans ce contexte le rôle spécifique qu'est amenée à jouer la production scientifique et technologique, nous limiterons notre regard au tournant et à la première moitié du XX^{e} siècle. À l'encontre de maintes théories portant sur l'économie immatérielle qui tendent pour leur part à problématiser le rôle économique de la science et de la technologie à partir des années 1970, c'est-à-dire avec le développement des technologies de l'information et de la communication ainsi que des biotechnologies, nous croyons en effet que les paramètres organisationnels et institutionnels qui lui sont sous-jacents et le modèle d'affaires fondé sur la recherche et le développement qui s'y rattache sont beaucoup plus anciens, observables notamment avec la fondation de General Electric au tournant du XX^{e} siècle.

CHAPITRE V

L'AVÈNEMENT DE LA GRANDE CORPORATION ET LA DOUBLE TRANSFORMATION DU RAPPORT INTERCAPITALISTE : LES MARCHÉS OLIGOPOLISTIQUES ET LE SYSTÈME FINANCIER

Rappelons en ouverture que le rôle économique de la science et de la technologie est problématisé chez Marx au regard d'un capitalisme industriel où la dynamique concurrentielle des marchés est une détermination essentielle. En effet, l'amélioration de la productivité des procès de production, réalisée en vue d'extraire une survaleur relative et opérée par l'application de la science et de la technologie aux moyens de production, se rattache aux guerres de prix que se livrent les capitalistes sur les marchés concurrentiels. Comme nous l'avons vu, la production d'une marchandise déterminée à une valeur individuelle qui se situe en deçà de sa valeur sociale permet au capitaliste novateur de vendre celle-ci à son prix de marché en dégageant une survaleur supplémentaire ou encore de vendre celle-ci légèrement en dessous du prix de marché en parvenant ce faisant à s'accaparer une plus grande part de marché tout en se ménageant une part de survaleur supplémentaire. Cet avantage qu'acquiert le capitaliste novateur lui permet d'augmenter le rendement du travail et de maximiser le dégagement de survaleur. Cependant, cet avantage est éventuellement nivelé lorsque les autres capitalistes qui œuvrent dans la même branche que lui en viennent à imiter le nouveau procédé de production, ce qui implique la résorption de l'écart entre la valeur individuelle et la valeur sociale des marchandises produites. Il en résulte une nouvelle moyenne de temps de travail à la production de marchandises déterminées. Où l'on remarque la centralité de la dynamique concurrentielle des marchés en rapport à l'utilisation des avancées de la science et de la technologie dans le cadre du capitalisme industriel.

Au tournant du XX^{e} siècle, la mise en place de marchés oligopolistiques s'est accompagnée du recours à de nouvelles formes de compétition permettant de court-circuiter l'effet de nivellement caractéristique des guerres de prix. C'est alors un nouveau rôle que fut amenée à jouer la production scientifique et technologique au sein du capitalisme, celle-ci se trouvant intégrée au nombre des stratégies de contrôle déployées par les grandes corporations. Avant de nous intéresser plus spécifiquement aux enjeux liés à la production scientifique et technologique dans le cadre du capitalisme avancé, nous chercherons d'abord, dans ce chapitre, à faire état de l'avènement de la grande corporation ainsi que de la double transformation du rapport intercapitaliste qui en a découlé, à savoir la constitution de marchés oligopolistiques et la formation du système financier. Cela nous permettra de mettre en lumière la spécificité des transformations des rapports sociaux d'appropriation auxquelles correspond le passage du capitalisme industriel au capitalisme avancé. Mais, voyons d'abord la façon dont Marx traitait lui-même de l'avènement des grandes corporations qui prenaient progressivement forme à son époque.

5.1. La société par actions telle que problématisée par Marx

Marx n'a pas entièrement ignoré la question de la transformation qualitative des rapports sociaux d'appropriation liée à l'avènement de la grande corporation ou plutôt, tel qu'il la désigne en rapport à la forme sous laquelle elle se développait en Europe à son époque, de la « société par actions »[1]. Sans offrir une théorisation systématique de la société par actions, celle-ci n'en occupe pas moins une place centrale dans son œuvre de maturité puisqu'elle est posée au cœur même du processus contradictoire qui mènerait au dépassement éventuel du capitalisme[2]. Cette problématique est abordée dans le cadre du développement général du

---

[1] Voir Éric PINEAULT, *Corporation, propriété et capitalisme, op. cit.*, p. 13.

[2] Marx revient à quelques reprises sur la question de la société par actions, notamment aux chapitres XXIII et XXIV du premier livre du *Capital* ainsi qu'au chapitre XVI du troisième livre. Dans ces passages, elle s'y trouve abordée de façon étroite avec l'avènement du système du crédit, entendu au sens large, c'est-à-dire comme système financier, incluant les maisons de courtage, les banques, les marchés financiers, etc. À ce sujet, voir Paul M. SWEEZY, *The Theory of Capitalist Development : Principles of Marxian Economy*, Londres : Dennis Dobson Limited, 1962, p. 254-61.

capitalisme compris comme « accumulation » du capital, dont il spécifie les modalités de développement à travers les concepts de « concentration » et de « centralisation ». La concentration renvoie à la reproduction élargie du capital, c'est-à-dire à la réintroduction au sein même du procès de production de la survaleur qui a été extraite au cours des rotations précédentes du capital, ce qui implique une accumulation de la valeur mise en procès convertie sous forme de capital constant et de capital variable : nouveaux moyens de production et nouvelles forces de travail. En ce sens, le « capital social » tend selon Marx à s'accroître à mesure que s'accumulent les « capitaux individuels » par l'entremise desquels le premier se développe de manière effective. Sur cette base, Marx insiste alors sur deux aspects caractéristiques de la concentration. D'abord, celle-ci est limitée par la croissance absolue de la richesse sociale, soit par les débouchés possibles à l'investissement qu'offre chacune des branches de la production compte tenu des limites de la demande effective. Ensuite, puisque le capital social se déploie sous un ensemble de capitaux individuels, ceux-ci s'affrontent continuellement les uns et les autres, et ce d'autant plus vivement que les branches de la production tendent à être saturées de marchandises par l'augmentation de la productivité et des capacités productives. Conséquemment, l'accumulation du capital s'opère selon Marx d'une manière contradictoire, la concentration progressive du capital s'accompagnant d'une répulsion des capitaux individuels : « Si l'accumulation se présente donc, d'un côté, comme la concentration croissante des moyens de production et du commandement du travail, elle se présente aussi, d'autre part, comme la répulsion réciproque d'un grand nombre de capitaux individuels[3] ». Tout en s'accumulant, les capitaux individuels tendent ainsi à se détruire par rivalité ou encore à se fuir en investissant de nouvelles sphères de la pratique humaine dès lors constituées comme nouvelles branches de production.

Cela dit, cette répulsion des capitaux individuels qui caractérise la concentration du capital a pour contrepartie une force inverse d'attraction qui caractérise quant à elle la centralisation. À la différence de la concentration, la centralisation du capital n'est pas limitée par la croissance absolue de la richesse sociale. Elle repose plutôt sur la consolidation et la répartition nouvelle de capitaux individuels préexistants, comme « abolition de leur

---

[3] Karl MARX, *Le Capital*, Livre I, *op. cit.*, p. 701.

autonomie individuelle » ou encore comme « expropriation du capitaliste par le capitaliste[4] ». Elle consiste ainsi dans le rassemblement progressif de multiples capitaux individuels de petites envergures sous des capitaux individuels de plus grande envergure. Deux mécanismes, affirme Marx, permettent d'opérer une telle centralisation des capitaux : l'« annexion » ou la « fusion »[5]. Le premier mécanisme renvoie au résultat de l'affrontement des capitaux individuels dans le cadre de la dynamique concurrentielle des marchés. Dans ce contexte, la concurrence par les prix favorise les plus grands capitaux individuels étant donné les économies d'échelle qu'ils parviennent à dégager de leurs opérations. Par conséquent, les plus grands capitaux résistent plus aisément aux affrontements par les prix, si bien que les installations des capitaux individuels les plus petits qui se trouvent acculés à la faillite en viennent à être rachetées et annexées par les grands capitaux. Le second mécanisme renvoie quant à lui au recours au système du crédit et à la formation parallèle de sociétés par actions qui permettent, de façon plus « souple » et moins « violente », affirme Marx, de fusionner un ensemble de petits capitaux individuels préexistants[6].

Cette réflexion amorcée dans le premier livre du *Capital* se prolonge dans le chapitre XVI du troisième livre où Marx s'intéresse à la question du crédit. Il y remarque alors deux traits essentiels de la société par actions que nous avons évoqués dans l'introduction à ce chapitre en ce qui concerne la grande corporation. Premièrement, il voit dans la société par actions une mutation fondamentale du capital, passant d'une forme privée à une forme sociale. Elle représente à ses yeux une transformation radicale de la propriété bourgeoise qui fut pourtant au fondement de l'avènement du mode de production capitaliste. De fait, celle-ci opère selon lui le dépassement du caractère privé de la propriété, et ce à l'intérieur et dans le cadre même du développement du mode de production capitaliste : « C'est la négation [*Aufhebung*] du capital en tant que propriété privée dans les limites de la production capitaliste elle-même[7] ». Deuxièmement, il reconnaît la séparation qu'opère la société par

---

[4] *Ibid.*

[5] *Ibid.*, p. 702-03.

[6] *Ibid.*

[7] Karl MARX, *Le Capital*, Livre III, dans *Œuvres de Karl Marx*, Économie II, Paris : Éditions Gallimard, Coll. « Bibliothèque de la pléiade », 1968, p. 1175.

actions entre la propriété proprement dite et le rôle de direction qui s'y rattache dans le cadre de la propriété privée bourgeoise. Il en résulte ainsi, affirme-t-il, une « [t]ransformation du capitaliste exerçant réellement ses fonctions en un simple *manager* (de capital d'autrui), et des propriétaires de capital en simples propriétaires, en simples financiers[8] ». Le premier, poursuit-il, se trouve alors rémunéré en tant qu'il réalise un « genre spécial de travail qualifié », tandis que les seconds perçoivent leurs dividendes de façon similaire à l'intérêt, c'est-à-dire comme « indemnisation de la propriété du capital[9] ».

Par la reconnaissance de ces deux éléments, Marx conçoit donc bel et bien l'avènement de la société par actions comme une transformation qualitative des rapports sociaux d'appropriation. Toutefois, il rattache d'emblée celle-ci à la perspective d'un éventuel dépassement du mode de production capitaliste : « C'est la négation [*Aufhebung*] du mode de production capitaliste au sein même de ce système, et, par conséquent, une contradiction qui s'abolit elle-même et qui représente, à première vue, un simple moment de transition vers un nouveau type de production[10] ». En effet, la centralisation que permet la société par actions réalise selon Marx une socialisation du procès de travail et une concentration des moyens de production sous des proportions telles qu'il ne resterait plus, comme il le suggère dans le premier livre du *Capital*, qu'à en faire « sauter » le sommet[11]. Cela dit, étant donné le maintien d'une classe de « parasites » constituée de financiers et de *managers*, la société par actions maintient néanmoins l'antagonisme entre le caractère « social » de la production et le caractère « privé » de l'appropriation de ses résultats[12]. C'est pourquoi son avènement correspond pour lui à une « forme de transition » vers un nouveau mode de production[13]. En somme, si Marx a bien saisi l'avènement de la société par actions comme bouleversement qualitatif des rapports sociaux d'appropriation, en la rattachant d'emblée à une phase transitoire qui marquerait le dépassement du mode de production capitaliste en tant que tel, il

---

[8] *Ibid.*

[9] *Ibid.*

[10] *Ibid.*, p. 1176.

[11] Karl MARX, *Le Capital*, Livre I, *op. cit.*, p. 856.

[12] Karl MARX, *Le Capital*, Livre III, *op. cit.*, p. 1178.

[13] *Ibid.*, p. 1179.

n'a pu saisir le double réaménagement du rapport intercapitaliste qu'elle pouvait impliquer, c'est-à-dire comme mise en place de marchés oligopolistiques et constitution d'une sphère financière relativement autoréférentielle. Comme le remarque Paul M. Sweezy, Marx avait plutôt tendance à comprendre les monopoles tout simplement comme vestiges archaïques d'une période précapitaliste, et non comme résultat possible de l'avènement de la grande corporation qui serait alors au fondement d'une nouvelle phase du capitalisme[14]. Cela s'explique toutefois du fait que Marx n'a tout simplement pas assisté de son vivant à la vague de fusions-acquisitions massive qui allait se produire au tournant du XX^{e} siècle[15]. En contrepartie, nous insisterons pour notre part sur la transformation qualitative des rapports sociaux d'appropriation qui a accompagné l'avènement de la grande corporation, et dont l'apparition est au fondement de la mise en place du capitalisme avancé.

5.2. L'avènement de la grande corporation aux États-Unis

Tout comme le capitalisme agraire peut être rapporté à la campagne anglaise des XVII^{e} et XVIII^{e} siècles et le capitalisme industriel aux villes anglaises du XIX^{e} siècle, l'émergence du capitalisme avancé se rapporte à un contexte social contingent, historiquement et géographiquement situé, soit les États-Unis naissants du XIX^{e} siècle. En effet, c'est à cette époque que la forme type de la grande corporation du capitalisme avancé fit progressivement son apparition pour ensuite se consolider et se généraliser à un ensemble d'industries manufacturières au tournant du XX^{e} siècle. À son origine, la corporation visait la réalisation de vastes projets à vocation publique auxquels participaient largement et activement les gouvernements des États-Unis, notamment par des concessions généreuses de terres en ce qui concerne les corporations ferroviaires. Les privilèges relatifs aux corporations, autorisant notamment de multiples investisseurs à regrouper leurs capitaux, constituaient un incitatif visant à favoriser des projets tels que la construction de canaux, de chemins de fer ou de routes, dont l'ampleur rebutait les entrepreneurs à s'y engager seul :

---

[14] Paul M. SWEEZY, *Four Lectures on Marxism, op. cit.*, p. 57-60.

[15] Paul M. SWEEZY, *The Theory of Capitalist Development, op. cit.*, p. 262.

> [G]overnments created the corporate form to do things that rational businessmen would not do because they were too risky, too expensive, too unprofitable, or too public, that is, to perform task that would not have gotten done if left to the efficient operation of markets. Corporations were developed to undertake jobs that were not rational or not appropriate from the perspective of the individual businessman[16].

Jugeant ces projets essentiels à la modernisation et au développement économique du pays, les États fédérés émettaient ainsi des chartes spéciales permettant la formation de corporations. Toutefois, ces chartes relevaient d'un acte souverain ponctuel. En effet, elles étaient tributaires des instances législatives et comportaient un ensemble de paramètres qui encadraient étroitement les activités des corporations. Ces chartes spécifiaient notamment les secteurs d'activité exclusifs des corporations, la quantité de capitaux qui pouvait être amassée, les échéances et le rythme des opérations à respecter, leur durée de vie, ainsi que les modalités de leur clôture ou de leur révocation[17].

Cela dit, tout le XIX[e] siècle a été marqué par une autonomisation progressive des corporations à l'égard de cet encadrement étatique. D'après l'analyse de Charles Perrow, deux raisons permettent d'expliquer cette autonomisation progressive[18]. Premièrement, elle serait imputable à la faiblesse de l'État fédéral au sortir de la guerre d'Indépendance. En effet, récemment émancipés de la métropole anglaise, les hommes politiques de ce pays naissant étaient méfiants à l'égard d'un pouvoir fort et centralisateur, si bien qu'il en résulta l'établissement d'un État fédéral aux ressources et aux pouvoirs limités dont le rôle principal consistait avant tout à garantir et protéger les libertés individuelles. Qui plus est, s'inspirant en la matière de la pensée de John Locke, les droits garantissant ces libertés firent l'objet d'une naturalisation[19], occultant ce faisant les luttes à caractère politique qui, en Europe, avaient précédé leur consolidation sous forme étatique et institutionnelle. En ce sens, la

---

[16] William ROY, *op. cit.*, p. 41.

[17] Concernant cette forme originelle de la corporation, voir : Scott R. BOWMAN, *The Modern Corporation and American Political Though : Law, Power and Ideology*, University Park (Pen.) : The Pennsylvania State University Press, 1996, p. 42 ; Neil FLIGSTEIN, *The Transformation of Corporate Control*, Cambridge (Mass.) : Harvard University Press, 1990, p. 52 ; François L'ITALIEN, *op. cit.*, p. 106-07 ; Éric PINEAULT, *Corporation, propriété et capitalisme*, *op. cit.*, p. 30 ; William ROY, *op. cit.*, p. 41 et 54.

[18] Charles PERROW, *op. cit.*, p. 19-20 et 217-18.

[19] Voir John LOCKE, « De la propriété des choses », dans *Traité du gouvernement civil*, chapitre V, Paris : GF-Flammarion, 1992, p. 162-81.

Constitution des États-Unis avait pour but d'assurer la protection des libertés individuelles comprises comme autant de droits naturels, nécessaires et inaliénables, et en particulier le droit de propriété privée qui était conçu comme vecteur assurant l'exercice d'une liberté pratique. Le droit de propriété était ainsi rattaché à l'idée de liberté d'entreprise hors de toute contrainte extérieure, y compris de la part de l'État. Ce dernier fut alors réduit à un rôle essentiellement instrumental, son champ d'intervention étant limité par les droits naturels qui étaient reconnus aux individus, empruntant ce faisant une forme avant tout « administrative et règlementaire » plutôt que « législative »[20]. Enfin, la Constitution reconnaissait par ailleurs une capacité d'interprétation autonome au pouvoir judiciaire, de telle sorte que les lois législativement établies par le passé pouvaient faire l'objet de constantes réinterprétations à partir des circonstances du présent[21]. Ce faisant, le pouvoir législatif déjà limité par les droits reconnus par la Constitution se trouva en grande partie supplanté par le pouvoir judiciaire qui, au fil des jugements rendus par les différentes cours du pays, réinterprétait continuellement le sens et la portée des lois établies législativement.

Deuxièmement, dans ce contexte politique marqué par la faiblesse de l'État fédéral, la centralisation de capitaux qu'autorisaient les chartes corporatives permettait aux corporations de mobiliser leurs ressources inédites afin d'infléchir leur environnement juridicolégal[22]. En ce sens, l'autonomisation progressive des corporations à l'égard de l'encadrement étatique fut en grande partie imputable à la forme même de propriété qui les caractérisait. En effet, dans la mesure où, sous le mode de production capitaliste, l'accumulation de capitaux constitue un droit sur la richesse sociale[23], c'est-à-dire sur les marchandises produites en général et sur la force de travail en particulier, cette richesse put être mobilisée afin d'embaucher la main-d'œuvre qualifiée qui permettrait aux corporations de moduler les conditions de leurs activités. Elles eurent ainsi recours à un ensemble de stratégies relevant de la contestation

---

[20] En ce qui concerne la naturalisation des droits et le rôle de l'État, voir : FREITAG, *L'impasse de la globalisation*, *op. cit.*, p. 157-62 ; François L'ITALIEN, *op. cit.*, p. 93-98 ; Thorstein VEBLEN, *The Theory of Business Enterprise*, *op. cit.*, p. 271-72.

[21] Scott R. BOWMAN, *op. cit.*, p. 35.

[22] Charles PERROW, *op. cit.*, p. 20.

[23] Éric PINEAULT : « Capital, valeur et réversibilité : recherche sur les fondements de l'approche marxienne du capital financier », *Loc cit.*, p. 221.

judiciaire, en s'adressant aux tribunaux, et de la pression politique, par lobbying, afin d'infléchir leur environnement juridicolégal pour renforcer leur autonomie et normaliser les stratégies économiques qu'elles mettaient en œuvre. Comme le suggère Pineault, cette double stratégie emprunta une forme à la fois négative, sous la forme d'une contestation juridique de toute limite imposée par l'appareil étatique à l'exercice de leur puissance organisationnelle, et positive, comme pression politique exercée afin d'assouplir les procédures administratives qui les concernaient et renforcer les droits et privilèges dont elles jouissaient[24]. En somme, c'est dans le cadre général d'une interaction et d'une confrontation constantes avec les institutions juridiques et étatiques que les grandes corporations parvinrent progressivement à s'affranchir de la régulation étatique[25]. À cet égard, il est possible de rendre compte de cette transformation progressive de leur environnement juridicolégal par trois voies distinctes : par l'entremise des contestations judiciaires qui ont mené à la reconnaissance de la corporation comme « personne » dotée de droits ; par le biais des pressions exercées sur les États fédérés afin de faciliter les procédures d'incorporation et d'élargir leurs privilèges ; enfin, par les poursuites relatives à la mise en place de lois antitrusts qui, visant à éliminer les pratiques anticoncurrentielles, en vinrent à légitimer et régulariser l'existence de marchés oligopolistiques[26].

La première voie par laquelle s'opéra la transformation de l'environnement juridicolégal des grandes corporations renvoie aux contestations judiciaires par lesquelles elles parvinrent à s'abstraire de leur forme quasi publique en étant reconnues comme personnes morales, c'est-à-dire comme sujets dotés de droits au même titre que les citoyens. À cet égard, mentionnons que, au XIX[e] siècle, les professions juridiques étaient en pleine expansion aux

---

[24] Éric PINEAULT, *Corporation, propriété et capitalisme, op. cit.*, p. 26.

[25] Dans cet ordre d'idées, si les corporations ont su mobiliser leurs puissances organisationnelles afin d'infléchir les conditions juridicolégales et de consolider leur autonomie à l'égard des contraintes étatiques, la stabilité et l'expansion de cette puissance organisationnelle n'en demeure pas moins tributaire d'un certain encadrement étatique, aussi minime soit-il. Voilà ce dont atteste le procès de renforcement de leur autonomie et la mise en place de marchés oligopolistiques. Ainsi, la puissance qu'exercent les corporations ne se comprend pas simplement comme exercice d'une pure puissance, elle est plutôt corrélative à la mise en place d'un cadre juridicolégal qui permet de consolider et renforcer l'exercice de cette puissance. À cet égard, voir : Scott R. BOWMAN, *op. cit.*, p. 11 ; Neil FLIGSTEIN, *op. cit.*, p. 2 ; William ROY, *op. cit.*, p. 145.

[26] Il s'agit de trois voies qui ne sont pas clairement désignées comme telles, mais tout de même à l'étude dans l'ouvrage suivant : Scott R. BOWMAN, *op. cit.*, p. 37.

États-Unis et qu'elles constituaient une vocation privilégiée pour la jeunesse des familles prospères de l'époque. Or, puisque ces familles avaient fait fortune dans le domaine des grandes entreprises, du commerce ou des affaires bancaires, les nouvelles générations d'avocats en reflétaient en grande partie les intérêts, de même que les jugements des grands tribunaux dont les magistrats étaient issus de cette profession[27]. C'est d'abord par l'entremise d'un jugement rendu à l'égard de l'affaire *Dartmouth College v. Woodward* en 1819 que les corporations se virent reconnaître en partie des droits protégés par la Constitution. Fondé par l'entremise d'une charte concédée par le roi Georges III en 1769 et jouissant de ce fait du statut de corporation de bienfaisance ainsi que des exemptions fiscales qui s'y rattachaient, les administrateurs du *Dartmouth College* s'opposaient à la modification de sa charte intentée par l'État du New Hampshire en 1816. Par ce moyen, celui-ci cherchait à s'en assurer un certain contrôle en augmentant le nombre d'administrateurs et en transférant le pouvoir de nomination de leurs successeurs au gouverneur de l'État. L'avocat qui représentait le collège contesta cette ingérence sur la base de la clause contractuelle de la Constitution qui proscrivait aux instances législatives l'adoption de lois pouvant compromettre *a posteriori* les obligations liées à des contrats déjà établis[28]. Sur cette base, il prétextait que les corporations devaient être protégées contre les fluctuations de l'opinion politique des gouvernements qui se succédaient à la tête de l'État. Le jugement rendu par le juge en chef de la Cour suprême, John Marshall, s'efforça de clarifier le statut juridique de la corporation. Il insista d'abord sur le fait qu'une corporation constitue indéniablement une « entité artificielle » (*an artificial being*), c'est-à-dire une pure « création de la loi » (*mere creation of law*), la charte qui en est constitutive relevant d'un acte souverain. Toutefois, il avança ensuite qu'une corporation est tributaire des intérêts des individus qui en sont les fondateurs et que ces intérêts se perpétuent par le biais des administrateurs qui en assurent la gestion, de telle sorte que cette suite

---

[27] Charles PERROW, *op. cit.*, p. 44.

[28] À l'Article I, section 10, clause 1, de la Constitution qui visait avant tout à empêcher une pratique auparavant courante, c'est-à-dire à effacer par acte législatif les dettes contractés par certaines personnes influentes. La clause va comme suit : « Aucun État ne pourra être partie à un traité ou une alliance ou à une Confédération ; accorder des lettres de marque et de représailles ; battre monnaie ; émettre du papier-monnaie, donner cours légal, pour le paiement de dettes, à autre chose que la monnaie d'or ou d'argent ; promulguer aucun décret de confiscation, aucune loi rétroactive ou qui porterait atteinte aux obligations de contrats ; ni conférer des titres de noblesse », dans : Jean-Éric BRANAA, *La Constitution américaine et les institutions*, Paris : Ellipses, 1999, p. 124.

d'individus ne devait pas être traitée autrement qu'une « personne naturelle » (*natural person*). Ce faisant, Marshall en conclut que toute atteinte à la charte d'une corporation constituait une atteinte aux intérêts de ceux qui s'étaient contractuellement liés à l'État par son entremise, donnant ainsi raison au plaignant et reconnaissant par le fait même, indirectement, les corporations en tant que sujets dotés de droits[29].

Suite à ce jugement, les chartes émises par les États intégrèrent des clauses qui leur permettaient d'amender ou de révoquer les chartes en question, ce qui neutralisa en partie la portée de ce jugement. Il fallut alors attendre le dénouement de la guerre de Sécession et l'adoption, en 1868, du XIV[e] amendement de la Constitution des États-Unis pour que la contestation judiciaire des corporations reprenne de plus belle en se concentrant désormais autour des dispositions de cet amendement. Visant à reconnaître la population noire comme citoyens à part entière dotés de droits et pouvant se prévaloir de recours en justice contre tout traitement inéquitable, proscrivant à tout État l'adoption ou l'application d'une loi qui « privera une personne de sa vie, de sa liberté ou de sa propriété sans procédure légale régulière[30] », l'ambigüité et la généralité entourant le terme de « personne » (*person*) constitua la brèche au sein de laquelle allaient chercher à s'immiscer les corporations afin de se faire reconnaître elles-mêmes en tant que « personnes » dotées de droits. À cet égard, les premiers jugements rendus par la Cour suprême furent souvent défavorables à l'endroit des corporations, mais un changement de garde au cours des années 1880 transforma la donne, notamment avec la désignation du juge en chef Melville W. Fuller, lui-même ancien avocat corporatif. En quelques années, de 1886 à 1890, la Cour suprême statua à plusieurs reprises en faveur des corporations contre les modifications de chartes ou les encadrements que cherchaient à opérer à leur endroit les États fédérés, et ce sur la base du XIV[e] amendement[31]. Plus particulièrement, dans le jugement rendu dans l'affaire *Santa Clara County v. Southern*

---

[29] En rapport au cas *Dartmouth College v. Woodward*, voir : Charles PERROW, *op. cit.*, p. 41 ; Scott R. BOWMAN, *op. cit.*, p. 42-46.

[30] Tiré de la première section du XIV[e] Amendement : « Toute personne née ou naturalisée aux États-Unis, et soumise à leur juridiction, est citoyen des États-Unis et de l'État dans lequel elle réside. Aucun État ne fera ou n'appliquera des lois qui restreindraient les privilèges ou les immunités des citoyens des États-Unis ; ne privera une personne de sa vie, de sa liberté ou de ses biens sans procédure légale régulière ; ni ne refusera à quiconque relève de sa juridiction, l'égale protection des lois », dans : Jean-Éric BRANAA, *op. cit.*, p. 132.

[31] *Ibid.*, p. 56-57.

Pacific Railroad Company de 1886, où cette compagnie de chemin de fer s'opposait au traitement fiscal inégalitaire dont elle affirmait être victime en comparaison aux citoyens, le jugement stipula, dans une note introductive, qu'il ne faisait aucun doute que les corporations pouvaient en tant que « personne » se prévaloir du XIV[e] amendement[32]. Ainsi, ce jugement s'inscrivait en continuité avec celui rendu dans l'affaire *Dartmouth College*, reconnaissant aux corporations qu'elles étaient dotées de droits au même titre que les citoyens. Il s'agit là de ce que Scott R. Bowman désigne comme « doctrine de l'individualisme corporatif », consistant dans une anthropomorphisation de la corporation qui permit d'opérer la fusion de la forme nouvelle de propriété qu'elle constituait avec le libéralisme classique[33]. Les corporations étant traitées comme des sujets à part entière dotés de droits naturels au même titre que les individus, c'est alors la liberté d'entreprise qui se rattachait à l'exercice de la propriété privée protégée par la Constitution qui fut étendue des individus aux corporations elles-mêmes[34].

La seconde voie par laquelle s'opéra la modification de l'environnement juridicolégal des corporations renvoie aux pressions exercées par ces dernières sur les États fédérés afin, d'une part, de faciliter les procédures d'incorporations qui relevaient *a priori* d'un acte législatif et, de l'autre, d'élargir leurs privilèges. À cet égard, mentionnons que pour les mêmes raisons qui avaient incité les pères fondateurs à mettre sur pieds un État fédéral aux ressources et aux pouvoirs limités, l'octroi de chartes pour la formation de corporations était un sujet de débats récurrents. Aux yeux de tout un mouvement antimonopoliste, les chartes corporatives émises par les États par actes législatifs étaient considérées comme des privilèges indus auxquels s'opposait une partie importante de la population et de la classe politique. À partir du milieu du XIX[e] siècle, à la suite de la dépression de 1837 qui mit à mal les corporations quasi publiques au point d'en acculer plusieurs à la faillite, de nombreux États fédérés se retirèrent de leur participation et, devant la grogne populaire, adoptèrent des lois qui leur interdisaient de participer activement à de tels projets dans le cadre de corporations mixtes[35]. En

---

[32] *Ibid.* ; François L'ITALIEN, *op. cit.*, p. 116.

[33] Traduction libre de « *doctrine of corporate individualism* » : Scott R. BOWMAN, *op. cit.*, p. 8-9 et 45-46.

[34] Michel FREITAG, *L'impasse de la globalisation, op. cit.*, p. 165.

[35] William ROY, *op. cit.*, p. 71.

contrepartie, au cours des mêmes années, les États adoptèrent des lois permettant l'incorporation par l'entremise de simples procédures administratives[36]. Puisque l'incorporation constituait une prérogative des États fédérés et que les corporations n'étaient sujettes qu'aux lois et règlementations de l'État au sein duquel elles s'incorporaient – et non à celles des autres États auxquels s'étendaient leurs activités commerciales –, celles-ci jouèrent en quelque sorte les États fédérés les uns contre les autres. Elles favorisèrent les États où les lois et règlementations étaient les plus laxistes et les plus avantageuses. Pour leur part, les États craignaient d'éventuels retards ou pertes économiques advenant le maintien d'un encadrement trop sévère, de telle sorte qu'il en résulta un progressif nivellement par le bas. Ainsi, en 1870, la quasi-totalité des États fédérés disposait désormais de règles administratives à des fins d'incorporation[37]. Ce faisant, comme le remarque François L'Italien, il en résulta une « dépolitisation » de l'acte d'incorporation, passant d'un acte législatif ponctuel à une simple procédure administrative[38].

C'est dans le prolongement de ce développement que la *holding company* fit son apparition comme forme nouvelle de corporation disposant désormais du droit de détenir des actions dans d'autres corporations – un privilège jusque-là reconnu exclusivement aux individus et non aux associations d'individus. Dans les années 1870, les chemins de fer étaient dans une situation chaotique, ceux-ci étant détenus par des corporations privées aux intérêts souvent contradictoires et qui cherchaient volontairement, par concurrence, à se gêner mutuellement, empêchant ainsi un transport fluide à la grandeur du pays. À l'initiative de la Pennsylvanie, quelques États consentirent alors à certaines corporations, par actes législatifs, la possibilité de détenir des actions dans d'autres corporations, ce qui permettait des participations mutuelles ou des prises de contrôle favorisant l'harmonisation du réseau ferroviaire. En 1889, devant cette tendance et cherchant à attirer les corporations, l'État du New Jersey normalisa ce privilège qui fut désormais automatiquement octroyé à toute

---

[36] Scott R. BOWMAN, *op. cit.*, p. 51.

[37] Neil FLIGSTEIN, *op. cit.*, p. 52-55 ; William ROY, *op. cit.*, p. 71.

[38] François L'ITALIEN, *op. cit.*, p. 113.

compagnie qui s'incorporait sur son territoire[39]. Qui plus est, il en profita également pour simplifier au maximum les procédures d'incorporation, assénant ainsi le coup de grâce à la forme quasi publique de la corporation :

> What had captured the heart of corporate America, and soon would become the model for a host of states competing in the charter business, was an incorporation act that completely eliminated restrictions on a variety of essential matters, including capitalization and assets, mergers and consolidations, the issuance of voting stock, the purpose(s) of incorporation, and the duration and locale of business. Now allowed to amend their own charters, corporate directors could exercise control over their internal affairs free from legislative scrutiny[40].

Cette stratégie porta ses fruits au point où, en 1901, 66 % des corporations disposant d'un capital de 10 M$ ou plus et 71 % de celles disposant d'un capital de 25 M$ ou plus étaient désormais incorporées au New Jersey. Ce faisant, les autres États n'eurent le choix que d'emboîter le pas[41]. L'acte d'incorporation étant désormais réduit à une simple procédure administrative, les corporations n'apparaissaient plus comme des privilèges consentis à certains individus particuliers par les instances législatives, mais plutôt comme une option entrepreneuriale ouverte à tous[42]. Ainsi, en parallèle à la reconnaissance de la corporation comme personne morale, cette réduction de l'acte d'incorporation à une procédure administrative permit selon Bowman une consolidation de l'individualisme corporatif en opérant une identification de la corporation à la figure de l'entrepreneur[43].

Enfin, la troisième voie par laquelle s'opéra la transformation de l'environnement juridicolégal dans lequel œuvraient les corporations se rattache à l'adoption de lois antitrusts. Les jugements rendus dans le cadre des poursuites qui en découlèrent permirent de régulariser les pratiques de fusions-acquisitions et favorisèrent la mise en place de marchés oligopolistiques. Dans la seconde moitié du XIX[e] siècle, la résolution de la guerre de

---

[39] Cette initiative est en grande partie redevable aux efforts et pressions d'un ensemble de dirigeants de grandes corporations, et en particulier de Samuel Calvin Tate Dodd, conseiller légal de la Standard Oil Co., à qui on doit d'ailleurs les trusts, voir Neil FLIGSTEIN, *op. cit.*, p. 57-58. Sur la réforme opérée au New Jersey, voir : Charles PERROW, *op. cit.*, p. 209-12 ; William ROY, *op. cit.*, p. 151-52.

[40] Scott R. BOWMAN, *op. cit.*, p. 60.

[41] William ROY, *op. cit.*, p. 151-52.

[42] Neil FLIGSTEIN, *op. cit.*, p. 52-54.

[43] Scott R. BOWMAN, *op. cit.*, p. 51

Sécession aux États-Unis fut suivie par un boom économique qui, une décennie plus tard, était en train de s'essouffler. L'intensité de la production états-unienne, dont les capacités productives furent multipliées par quatre de 1870 à 1900, insufflait une concurrence de plus en plus vive entre les entreprises qui se disputaient les parts de marchés en diminuant continuellement leurs prix. Les trois dernières décennies du XIX[e] siècle furent ainsi successivement marquées par des crises de surproduction majeures, dont la dernière fut la plus radicale[44]. Devant les prix dérisoires des marchandises qu'elles produisaient, de nombreuses entreprises qui n'arrivaient plus à soutenir leur endettement furent acculées à la faillite. Tout au long de cette période, les dirigeants des grandes corporations élaborèrent alors un ensemble de stratégies « coopératives », plus ou moins contraignantes, afin de contrôler les prix et stabiliser les marchés : des ententes illicites jusqu'aux fusions-acquisitions réalisées par les holdings, en passant par les pools, les cartels et les trusts[45]. Dans ce contexte et compte tenu de la réduction de l'acte d'incorporation à une simple procédure administrative, le mouvement antimonopoliste délaissa progressivement la critique des corporations en elles-mêmes pour se concentrer sur la contestation des pratiques anticoncurrentielles dont relevaient les stratégies mises de l'avant par certaines d'entre elles et qui étaient jugées déloyales. En contrepartie, d'autres acteurs politiques soulignaient le potentiel des capacités productives des corporations, l'efficacité et les économies d'échelle qu'elles permettaient d'atteindre, et donc le rôle moteur qu'elles pouvaient jouer à l'égard du développement industriel et économique du pays[46]. La vivacité du mouvement antimonopoliste dont la contestation se cristallisa autour de la question des trusts impulsa l'adoption du Sherman Antitrust Act en 1890, une loi qui, en définitive, en vint à ménager les deux positions mentionnées ci-dessus[47].

---

[44] Neil FLIGSTEIN, *op. cit.*, p. 37-38.

[45] *Ibid.*, p. 33-37 ; Scott R. BOWMAN, *op. cit.*, p. 37 ; Paul M. SWEEZY, *The Theory of Capitalist Development, op. cit.*, p. 262-65.

[46] Scott R. BOWMAN, *op. cit.*, p. 61-62.

[47] *Ibid.*, p. 63.

Cet acte visait à rendre illicites certaines pratiques jugées anticoncurrentielles[48]. Tel que défendu au sénat, l'intention initiale du sénateur John Sherman visait avant tout à empêcher les pires abus relatifs à la détention d'une position dominante sur les marchés, mais non toute forme de position dominante en tant que telle : « [...] the aim of the proposed legislation was to prohibit only "the unlawful combination" under common law, not to undo the economic and social advantages realized from "the lawful and useful combination"[49] ». Cela dit, les auteurs de la version finale radicalisèrent en partie la proposition initiale du sénateur Sherman, proscrivant, dans la première section, les pratiques qui restreignaient l'échange et le commerce et, dans la seconde, les monopoles ou tentatives de monopoles en rapport aux échanges et au commerce. En ce sens, dans les premiers jugements relatifs aux poursuites intentées sur la base des dispositions du Sherman Antistrust Act, la majorité de la Cour suprême, en phase avec le mouvement antimonopoliste, eut tendance à condamner les pratiques anticoncurrentielles en étendant celles-ci aux positions de monopoles caractéristiques de maintes corporations. Néanmoins, la minorité eut pour sa part tendance à départager les pratiques intentionnellement anticoncurrentielles et la simple détention d'une position dominante sur les marchés. Dans cet ordre d'idées, le juge Edward D. White formula le principe de « règle de raison » (*rule of reason*), qui devint éventuellement la position majoritaire de la Cour suprême. À cet égard, le jugement rendu dans le cas *Standard Oil Co. v. United States*, fit office de jalon, interprétant les dispositions du Sherman Antitrust Act de telle sorte qu'il renoua avec l'intention originale du sénateur Sherman visant à condamner seulement les pires abus, et non les pratiques corporatives en elles-mêmes. En effet, quoique Standard Oil fut condamnée au démantèlement pour ses pratiques anticoncurrentielles, notamment pour avoir mis sur pied un cartel avant d'adopter la forme du holding, le jugement rendu sur la base de la règle de raison établissait clairement que ce n'est pas la détention d'une position de monopole en tant que telle qui pose problème, mais plutôt

---

[48] Neil FLIGSTEIN, *op. cit.*, p. 22.

[49] Scott R. BOWMAN, *op. cit.*, p. 63.

l'intention d'acquérir ou de préserver cette position en entravant activement toute forme de compétition[50]. Comme le résume Bowman :

> The sin is neither the size nor the market share of the enterprise, but willful domination and disregard of the rules of fair play – that is, the infringement of the right of others to compete on equal terms in the marketplace, a view at once paying tribute to the common-law right (as opposed to compulsion) to compete, and at the same time validating the modem, neoclassical affirmation of large-scale enterprise engaged in intercorporate or « potential » competition[51].

Interprétées de la sorte, les dispositions du Sherman Antitrust Act permirent de stabiliser les rapports qu'entretenaient entre elles les corporations sur les marchés, condamnant les pratiques considérées abusives sans compromettre pour autant l'efficience et l'utilité que leur imputaient certains. De fait, l'adoption de cette loi et les jugements qui en découlèrent permirent de départager progressivement les pratiques jugées anticoncurrentielles et déloyales de celles qui ne l'étaient pas. Ainsi, les ententes illicites, les pools, les cartels et les trusts furent établis comme pratiques illégales, tandis que les fusions-acquisitions opérées par les holdings étaient considérées comme légales[52]. Ce faisant, cette loi antitrust eut pour effet paradoxal de légitimer et normaliser les pratiques de fusions-acquisitions, favorisant ainsi la formation de marchés oligopolistiques, la compétition entre grandes corporations s'y trouvant maintenue tout en empruntant, comme nous le verrons, des formes entièrement nouvelles[53]. En ce sens, affirme Bowman, cette loi fit office de « constitution » régularisant les rapports externes qu'allaient entretenir entre elles les corporations sur les marchés[54].

En somme, nous venons de voir qu'à l'intérieur d'une interaction et d'une confrontation constante des corporations à l'égard des instances juridiques et étatiques, celles-ci parvinrent à moduler leur environnement juridicolégal en mobilisant les richesses dont elles disposaient et en déployant un ensemble de stratégies relevant de la contestation juridique et du lobbying. Au tournant du XX^{e} siècle, celles-ci parvinrent à une forme mature en étant reconnues, d'une

---

[50] *Ibid.*, p. 63-67.

[51] *Ibid.*, p. 67.

[52] Neil FLIGSTEIN, *op. cit.*, p. 59.

[53] Scott R. BOWMAN, *op. cit.*, p. 140 et 168-69.

[54] *Ibid.*, p. 181.

part, comme personnes dotées de droits et en empruntant, de l'autre, la forme de la *holding company* qui leur permettait de détenir des actions dans d'autres corporations et de se livrer à des exercices de fusions-acquisitions. Ce faisant, tout en jouissant des droits reconnus aux individus, les corporations disposaient de droits exclusifs tels que l'association de capitaux et la responsabilité limitée. Qui plus est, en normalisant les fusions-acquisitions opérées par les corporations, l'interprétation juridique des dispositions du Sherman Antitrust Act régularisa et légitima la mise en place de marchés oligopolistiques. Comme le remarque Bowman, c'est alors un nouvel ordre qui se mit en place, favorisant le déploiement de la puissance organisationnelle des corporations[55].

5.3. Les marchés oligopolistiques et les nouvelles formes de compétition

Suivant la transformation des conditions juridicolégales au sein desquelles les grandes corporations déployaient leur puissance organisationnelle, le tournant du XX^{e} siècle fut marqué par une vague massive de fusions-acquisitions, le Merger Movement, dont le résultat fut la formation de marchés oligopolistiques. De 1895 à 1905, quelque 3 012 firmes disparurent aux États-Unis alors qu'elles se trouvèrent consolidées sous quelques centaines de corporations géantes totalisant 6,9 G$ d'actifs et s'étendant à 35 % des actifs des industries manufacturières[56]. D'après l'analyse de Neil Fligstein, ce mouvement de fusions-acquisitions se comprend à partir des crises de surproduction caractéristiques des dernières décennies du XIX^{e} siècle, de la volonté des dirigeants des grandes corporations de remédier à la situation par l'entremise d'un contrôle effectif du volume de production et des prix ainsi que par la solution entrouverte par le Sherman Antitrust Act qui légitimait subrepticement les fusions-acquisitions aux dépens d'autres pratiques anticoncurrentielles établies comme illégales[57].

---

[55] *Ibid.*

[56] Neil FLIGSTEIN, *op. cit.*, p. 24 et 59.

[57] *Ibid.*, p. 59. Voir également : Thorstein VEBLEN, *Absentee Ownership, op. cit.*, p. 335-37.

La formation de marchés oligopolistiques, comprise comme transformation qualitative des marchés[58], implique une détermination nouvelle du rapport intercapitaliste. En effet, les marchés oligopolistiques se caractérisent non par l'absence de toute forme de compétition, mais par le développement de nouvelles formes de compétition réalisées en recourant à de nouvelles « armes »[59]. À l'encontre de la concurrence par les prix et de la contrainte impersonnelle qu'elle exerçait sur les capitalistes singuliers, la concurrence caractéristique du capitalisme avancé s'incarne désormais pour les corporations sous la forme d'une poignée de compétiteurs majeurs, aisément identifiables, et avec lesquels elles se partagent les parts de marchés pour des produits dont elles déterminent les prix à travers une surveillance mutuelle. De même, l'arme privilégiée de la concurrence ne repose plus sur la diminution des prix opérée au moyen d'une augmentation de la productivité. Comme le remarquait Thorstein Veblen dès 1904, les armes de la concurrence renvoient désormais à un ensemble de stratégies fondées sur l'acquisition d'un « avantage différentiel » (*differential advantage*)[60] qui visent ou bien à exclure la compétition ou encore à s'en différencier. Autrement dit, les deux piliers sous-jacents à la dynamique qui prévaut sur les marchés oligopolistiques relèvent pour Veblen du « sabotage », c'est-à-dire de la restriction délibérée de la production, et de la « technique de vente » (*salesmanship*)[61].

5.3.1. Avantages différentiels et stratégies de contrôle

Tel que défini par Veblen, l'avantage différentiel se comprend à partir du système industriel qu'il pose comme un ensemble de procès de production intégrés, répartis sous une multitude d'entreprises variées dont les interstices sont comblés et coordonnés par l'entremise du marché, formant ainsi une totalité productive qui va de l'extraction des

---

[58] Paul M. SWEEZY, *The Theory of Capitalist Development, op. cit.*, p. 265 ; *Four Lectures on Marxism, op. cit.*, p. 61-62.

[59] Paul A. BARAN et Paul M. SWEEZY, *Le capitalisme monopoliste, op. cit.*, p. 72. De même, voir à cet égard : Thorstein VEBLEN, *Absentee Ownership, op. cit.*, p. 69-81.

[60] Thorstein VEBLEN, *The Theory of Business Enterprise, op. cit.*, p. 55 et 138.

[61] Thorstein VEBLEN, *Absentee Ownership, op. cit.*, p. 98.

matières premières à la distribution de produits finis et qui permet d'assurer la subsistance de la société[62]. À ses yeux, c'est sur la base de ce système industriel préexistant qu'est venue se greffer la logique spécifique du monde des « affaires » (*business*) suivant l'avènement de la grande corporation et du système du crédit[63]. La prise en charge du système industriel par les principes du monde des affaires s'explique d'après lui, d'une part, par le développement et la complexité accrue du système industriel qui la rendaient possible et[64], d'autre part, par les habitudes de pensée relatives à la propriété privée sur lesquelles elle se fondait et qui furent développées dans le contexte relativement ancien de la production artisanale et du petit commerce des XVII[e] et XVIII[e] siècles[65]. Dans cet ordre d'idées, l'avantage différentiel renvoie pour Veblen aux « perturbations » (*disturbances*) introduites au sein du système industriel qui relèvent de l'appropriation et du contrôle exercé sur des parties de ce dernier. L'avantage différentiel permet à son détenteur de générer des bénéfices non seulement par l'exploitation du procès de production lui-même, mais plus fondamentalement par les perturbations qu'il parvient à opérer sur les marchés en fonction des positions stratégiques qu'il acquiert en s'immisçant dans les interstices du système industriel[66]. Autrement dit, si l'avantage différentiel résulte de l'accaparement et de la prise en charge du procès de

---

[62] Thorstein VEBLEN, *The Theory of Business Enterprise, op. cit.*, p. 5-19.

[63] *Ibid.*, p. 24.

[64] *Ibid.*

[65] *Ibid.*, p. 66 et suivantes. Il est à noter que la théorie de Veblen pose le système industriel comme un donné préalable qui se développerait de son propre chef, et sur lequel viendrait tout simplement se greffer de façon parasitaire les habitudes de pensées et les principes du monde des affaires. Cette perspective s'explique en grande partie en rapport au contexte de rédaction de l'ouvrage de 1904, *The Theory of Business Enterprise*, c'est-à-dire dans le cadre du Merger Movement où les consolidations opérées par les hommes d'affaires consistaient précisément, pour l'essentiel, à regrouper et prendre en charge des capitaux productifs préexistants. Cela dit, cette perspective théorique fait l'impasse sur la prise en charge et le développement du système industriel par le capital, aspect sur lequel Marx tend pour sa part à insister en cherchant à rendre compte du mode de production capitaliste comme ensemble de processus intégrés, développant sous une forme aliénée les potentialités du travail, mais en négligeant toutefois l'aspect institutionnel qui est au fondement de son avènement. Ainsi, si le premier a le mérite d'insister sur l'aspect institutionnel du capitalisme en négligeant l'impact en retour de ce dernier sur les procès de production, le second a quant à lui le mérite d'avoir insisté sur cette prise en charge du procès de production en négligeant son aspect institutionnel. À cet égard, les forces et les faiblesses respectives de ces deux théories critiques en font toutefois des théories qui, loin d'être entièrement incompatibles, se révèlent en grande partie complémentaires. À cela près, pour ce qui est de notre propos, que la compréhension de l'institution posée simplement comme « habitudes de pensée » (*habits of though*) chez Veblen ne permet pas de rendre compte avec toute sa profondeur, comme nous l'avons vu, de la transformation qualitative des rapports sociaux d'appropriation auquel correspond l'avènement de la grande corporation, et ce tout en saisissant néanmoins de façon clairvoyante et anticipatrice un ensemble d'aspects centraux du capitalisme avancé.

[66] *Ibid.*, p. 25-35.

production, les gains qui en résultent proviennent plus spécifiquement des perturbations qu'il permet d'opérer au sein du procès de circulation. En ce sens, il renvoie plus concrètement au contrôle exercé sur l'accès aux matières premières, aux nouveaux biens d'usage ou procédés de production à travers le secret industriel et le brevetage ou encore à la différenciation misant sur l'image de marque et l'effort de vente par le biais de campagnes publicitaires[67]. L'avantage différentiel se traduit alors par le dégagement d'un « gain différentiel » (*differential gain*) étant donné le contrôle qu'il permet d'exercer sur les marchés[68]. En effet, il procure à son détenteur une position monopolistique ou oligopolistique, ce qui lui permet de contrôler, en solitaire ou dans le cadre de collusions tacites, le volume des biens produits et, incidemment, le prix de ces derniers sur les marchés. Cette capacité à déterminer les prix s'opère alors en fonction du principe, « ce que le trafic supportera » (*what the traffic will bear*), une expression empruntée par Veblen aux hommes d'affaires des corporations ferroviaires de son époque en rapport à l'établissement des tarifs de transport. Ce principe ne vise pas tout simplement à établir le prix le plus élevé possible, mais plutôt celui qui permettra de maximiser les revenus en tenant compte aussi bien des marges de profits que du volume des ventes à des prix déterminés, c'est-à-dire du fait qu'un prix plus bas diminue les marges de profit mais augmente les ventes tout en réduisant les coûts de production par des économies d'échelle, et vice versa[69]. Pour Veblen, l'acquisition et le maintien d'un avantage différentiel sont donc au cœur des stratégies mises en place par les grandes corporations dans le contexte de marchés oligopolistiques[70].

D'un point de vue sociologique, les stratégies de contrôle que déploient les grandes corporations peuvent être comprises formellement par opposition au pouvoir[71]. Comme le souligne Freitag, il s'agit de deux formes concurrentes de régulation des pratiques sociales. Le pouvoir, comme modalité de régulation de la pratique sociale opérée dans le contexte asymétrique et vertical d'un rapport de domination, se comprend chez lui comme « capacité

---

[67] *Ibid.*, p. 55 et 138.

[68] *Ibid.*, p. 28.

[69] *Ibid.*, p. 54 et 258 ; *Absentee Ownership, op. cit.*, p. 387-88.

[70] Thorstein VEBLEN, *The Theory of Business Enterprise, op. cit.*, p. 142-43.

[71] Michel FREITAG, *L'impasse de la globalisation, op. cit.*, p. 150-51.

d'institutionnalisation »[72]. Il renvoie à la capacité de mettre en place des institutions dotées de dispositifs de sanctions, négatives ou positives, qui ont pour fonction d'encadrer, à partir d'une position de surplomb, des sphères entières de la pratique sociale – la science, les arts, la technique, etc. – en fonction de règles et de finalités générales qui ont un caractère universaliste[73]. La propriété privée relève elle-même d'une telle forme de régulation de la pratique sociale, et ce malgré le fait qu'elle ouvre la voie, par l'entremise du contrat de travail, à la possibilité d'une détermination de l'activité d'autrui relevant de l'exercice de la puissance. De fait, la propriété encadre les interrelations avec autrui en rapport à l'appropriation et à l'usage des biens produits socialement, et ce sur la base de la finalité générale que constitue la libre recherche de l'intérêt personnel qui est au fondement de la société civile et qui se trouve idéologiquement amalgamée par l'économie politique à la réalisation de l'intérêt général de la société[74]. En opposition au pouvoir, et dans le prolongement de l'exercice de la puissance organisationnelle qui s'est développée au sein de l'entreprise caractéristique du capitalisme industriel, le contrôle, comme forme concurrente de régulation de la pratique sociale, se comprend quant à lui dans un contexte marqué par la coexistence horizontale d'une multitude d'organisations se rapportant les unes aux autres sur la base de leurs rapports de force. Il renvoie à la capacité décisionnelle qui permet de déterminer et structurer les rapports sociaux, de même que les formes d'activité et de jouissance sociales, par l'entremise de stratégies pragmatiques répondant au critère exclusif de l'efficacité et qui se déploient en fonction des intérêts particuliers des corporations qui se réduisent au final à leur propre autoreproduction cumulative :

---

[72] Michel FREITAG, *Dialectique et société*, Tome II, *op. cit.*, p. 217.

[73] *Ibid.*, p. 209-37.

[74] L'idée de « main invisible » chez Adam SMITH, *Enquête sur la nature et les causes de la richesse des nations*, Tome II, Paris : PUF, 1976, p. 512-13.

> [Le contrôle] désigne la capacité de décider normativement, à partir d'une situation de fait ou de puissance purement empirique, non pas de l'usage des choses, mais au second degré de la forme des rapports sociaux et des règles qui les régissent. Il s'agit de produire pragmatiquement des « systèmes de régulations » qui se substituent par conséquent localement au système unique, universaliste, formaliste, de la régulation par le droit de propriété et de libre disposition garanti par le pouvoir souverain de l'État ; il se substitue donc du même coup aux « lois impersonnelles du marché » qui étaient la conséquence de l'institution de la propriété et du contrat, ce « marché » dans lequel toutes les « micro-décisions » – tous les « micro-contrôles » – s'annulaient par compensation statistique pour donner naissance à de simples « tendances objectives »[75].

Or, la transformation des conditions juridicolégales opérée par les grandes corporations qui fut réalisée en mobilisant leur propre puissance organisationnelle a précisément permis en retour d'affranchir cette dernière. Cette puissance organisationnelle s'est alors déployée sous la forme d'un contrôle à la fois interne et externe[76]. D'un côté, la dimension interne du contrôle exercé par les corporations renvoie à la spécialisation et à la coordination hiérarchique de l'activité de production opérée par la réfraction du rôle de direction accaparé par le capital sous un ensemble de sous-fonctions redevables en définitive à la haute direction. De l'autre, la dimension externe du contrôle renvoie aux interventions stratégiques et pragmatiques visant à moduler, transformer et produire leur environnement économique et politique. Tel qu'abordé dans la section précédente, c'est précisément par le biais de telles stratégies que les corporations sont parvenues à infléchir les conditions juridicolégales au sein desquelles elles opéraient. Dans la présente section, il s'agira toutefois d'insister sur les interventions se rapportant à leur environnement économique, soit aux stratégies fondées sur l'acquisition d'avantages différentiels en vue d'accaparer des pans entiers de marchés, voire à les moduler et à les produire.

Comme nous chercherons à le montrer, les deux dimensions du contrôle, à la fois interne et externe, inhérentes à la puissance organisationnelle des grandes corporations s'articulent l'une à l'autre sur la base de la prise en charge de moments formels du procès de travail, à quoi renvoie précisément, à notre sens, l'avantage différentiel en ce qu'il permet le dégagement de gains par l'articulation du procès de production et du procès de circulation. À

---

[75] Michel FREITAG, *Dialectique et société*, Tome II, *op. cit.*, p. 322. Voir aussi sur cette question, du même auteur, *L'impasse de la globalisation*, *op. cit.*, p. 151.

[76] Sur ces deux dimensions du contrôle, voir : Scott R. BOWMAN, *op. cit.*, p. 11 ; Neil FLIGSTEIN, *op. cit.*, p. 5 ; Michel FREITAG, *L'impasse de la globalisation*, *op. cit.*, p. 167-69 ; Éric PINEAULT, *Corporation, propriété et capitalisme*, *op. cit.*, p. 7 et 21.

partir des travaux de Fligstein portant sur les diverses formes historiques de la conception du contrôle, il est en effet possible de comprendre les structures et les stratégies de contrôle adoptées par les grandes corporations en rapport à la prise en charge de moments formels spécifiques du procès de travail, dans le prolongement du développement dialectique des trois phases de la soumission réelle du procès de travail au capital élaborées par Marx. Comme nous l'avons vu au dernier chapitre, la seconde et la troisième phase de la soumission réelle portaient respectivement sur les moments que constituent la *façon d'opérer* et le *moyen* de travail, réalisant la division et l'automatisation du procès de production. Orientées non plus simplement en rapport à l'organisation du procès de production, mais également en rapport au procès de circulation des marchandises, nous verrons que les deux conceptions majeures du contrôle qui ont marqué la première moitié du XX^{e} siècle renvoient respectivement à la prise en charge des autres moments formels du procès de travail : d'abord, le moment de l'*objet* et, ensuite, de manière conjointe, ceux du *résultat* et de l'*idée*.

La « conception du contrôle » (*conception of control*) renvoie chez Fligstein à un ensemble de représentations développées et mises en place par les dirigeants des grandes corporations afin d'affermir et d'augmenter la capacité de contrôle de ces dernières en ce qui a trait aux périmètres à la fois interne et externe de leurs opérations[77]. Posées comme représentations, ces différentes conceptions du contrôle qui se sont succédées à partir de la fin du XIX^{e} siècle constituent pour cet auteur des « vues totalisantes » (*totalizing view*) qui colorent aussi bien ce qui est établi comme pratiques normales que les interprétations sous-jacentes à l'identification de problèmes particuliers, à l'analyse des crises économiques et à l'établissement de solutions déterminées. Cela dit, quoique ces conceptions du contrôle soient posées par cet auteur en tant que représentations, elles s'incarnent de manière effective au sein des structures hiérarchiques internes et des stratégies externes mises en place par les grandes corporations. Qui plus est, c'est par le déploient de ces stratégies externes que se trouve constitué l'environnement au sein duquel elles opèrent. Désigné comme « champ organisationnel » (*organizational field*), celui-ci correspond aux marchés tels qu'ils se caractérisent par la prédominance d'une forme déterminée de concurrence posée comme

---

[77] Neil FLIGSTEIN, *op. cit.*, p. 10.

résultat des interactions stratégiques déployées de part et d'autre par l'ensemble des corporations, et ce en rapport aux règlementations mises en place par l'État, lui-même posé comme une organisation constitutive du champ organisationnel[78]. Les diverses conceptions du contrôle, se chevauchant et s'imposant par alternance de façon prédominante, tirent leur origine des visions divergentes des dirigeants clés des grandes corporations, en rapport aux fonctions spécifiques qu'ils y occupent et des conflits internes qui pouvaient en découler quant aux stratégies à mettre en place[79]. Sur cette base, le passage d'une conception à une autre intervient selon Fligstein soit en temps de crise économique, soit après la mise en place de nouvelles règlementations par l'État[80]. Un tel changement implique alors l'adoption de nouvelles structures hiérarchiques, de nouvelles stratégies et la constitution d'un nouveau champ organisationnel. Dans cette perspective, la succession des différentes conceptions du contrôle peut être comprise à la manière d'un développement dialectique, chaque nouvelle conception du contrôle se déployant sur la base d'une conception antérieure, dépassant celle-ci tout en préservant certaines de ses caractéristiques[81]. Ainsi, Fligstein identifie quatre conceptions historiques du contrôle : la conception du contrôle direct (de la fin du XIX^{e} au tournant du XX^{e} siècle), la conception manufacturière (du tournant du XX^{e} siècle aux années 1920), la conception du contrôle par les ventes et le marketing (des années 1920 aux années 1950) et la conception financière (à partir des années 1950)[82]. Passant rapidement sur la première conception qui s'est soldée par le Merger Movement du tournant du XX^{e} siècle, nous limiterons ensuite notre commentaire aux deux conceptions qui ont marqué la première moitié du XX^{e} siècle dans la mesure où c'est au cours de celles-ci que fut opérée la prise en charge des trois moments formels du procès de travail mentionnés ci-dessus.

---

[78] *Ibid.*, p. 12.

[79] *Ibid.*, p. 17.

[80] *Ibid.*, p. 3 et 20-21.

[81] Fligstein n'emploie pas lui-même le concept de développement « dialectique », mais c'est tout de même ce qui ressort de ses analyses, et plus particulièrement des explications quant aux phases de transition d'une conception à l'autre du contrôle. Toutefois, il est à noter que l'enchaînement de ces conceptions ne constitue pas un développement prédéterminé dans la mesure où chacune de ces conceptions est le résultat contingent de conflits internes intervenant entre les différents dirigeants clés des corporations, ainsi que des interactions entre celles-ci et l'État. *Ibid.*, p. 16.

[82] *Ibid.*, p. 12-16. À cet égard, il faut mentionner qu'il est possible de compléter cette périodisation en y ajoutant une nouvelle conception « financiarisée » du contrôle (à partir des années 1980), comme le soutient François L'ITALIEN, *op. cit.*, p. 233.

La première conception du contrôle identifiée par Fligstein renvoie au « contrôle direct » (*direct control*) qu'ont cherché à opérer les dirigeants de grandes corporations afin de remédier aux crises de surproduction de la fin du XIX[e] siècle ainsi qu'aux guerres de prix qui en découlaient et qui compromettaient la capacité des corporations à générer des revenus. En ce sens, cette conception du contrôle s'incarna d'abord sous un ensemble de stratégies « coopératives » telles que les pools, les cartels et les trusts qui avaient pour but de limiter les volumes de production, d'assurer une répartition des parts de marchés et de fixer les prix des marchandises à des niveaux permettant de garantir le dégagement de profits pour les corporations associées[83]. Comme nous l'avons vu, avec l'adoption du Sherman Antitrust Act, c'est en définitive sous la structure du holding que s'incarna cette conception du contrôle. Possédant le privilège de détenir des actions dans d'autres corporations, les holdings permettaient de centraliser un ensemble d'actifs relatifs à un secteur de la production en opérant le regroupement d'une multitude de firmes sous une même entité. En ce sens, la stratégie préconisée par les holdings prit la forme de fusions-acquisitions horizontales concernant la production de biens déterminés. Cette stratégie orientée vers la monopolisation des marchés permettait aux holdings de remédier à la concurrence en absorbant la compétition et en neutralisant ce faisant la possibilité de guerres de prix. Les holdings pouvaient alors contrôler le volume de marchandises produites, ce que Veblen désigne précisément comme pratique de « restriction » ou de « sabotage »[84], et de moduler la production en fonction de la demande afin de maintenir les prix à des taux profitables, et ce tout en ne maintenant ouvertes que les installations les plus productives afin de maximiser les profits :

> [T]he purpose of the large horizontal (same-product) mergers was to reduce the number of plants and, hence, control production enough to insure a reasonable rate of profit. Mergers would allow a newly created large firm to produce full-time in its most efficient plants, and thereby maintain prices, production, and profits[85].

---

[83] Neil FLIGSTEIN, *op. cit.*, p. 33-37.

[84] Thorstein VEBLEN, *Absentee Ownership*, *op. cit.*, p. 73-74 et 96-98 ; « Nature du capital », dans *Les ingénieurs et le capitalisme*, Paris / Londres / New York : Gordon & Breach, Coll. « Idéologie et société », 1971, p. 133-34.

[85] Neil FLIGSTEIN, *op. cit.*, p. 60.

Le contrôle direct visait donc à remédier aux effets de la concurrence par les prix et à contrôler l'offre de produits à travers la centralisation des installations de production, favorisant pour ce faire la structure du holding et préconisant les stratégies de fusions-acquisitions horizontales qu'elle rendait possibles. Or, si les holdings constituaient une solution aux problèmes structuraux relatifs au caractère insuffisamment contraignant des pools, des cartels et des trusts, l'accaparement des marchés résultant des consolidations opérées n'était que momentané, les économies d'échelle réalisées de la sorte n'étant pas suffisantes pour constituer une véritable barrière à l'entrée qui découragerait la venue de compétiteurs[86]. En somme, quoiqu'elle favorisait l'émergence de marchés oligopolistiques, cette conception du contrôle échoua à neutraliser de façon définitive les guerres de prix.

5.3.2. Conception manufacturière du contrôle : la prise en charge de l'objet de travail

Au cours des deux premières décennies du XX^{e} siècle, la « conception manufacturière du contrôle » (*manufacturing conception of control*) se déploya sur la base de la première conception, principalement développée par de hauts dirigeants œuvrant dans le secteur manufacturier. Elle visait non seulement à contrôler et restreindre l'offre de marchandises, mais plus précisément à consolider la détention d'une position dominante sur les marchés en décourageant la venue de possibles compétiteurs. Pour ce faire, les corporations misèrent sur le renforcement des barrières à l'entrée, en s'efforçant de maîtriser et d'intégrer l'ensemble des étapes nécessaires à la production et à la commercialisation de produits déterminés, soit de l'extraction des matières premières jusqu'aux réseaux de distribution :

---

[86] *Ibid.*, p. 75.

> Instead of confronting one's competitors, the manufacturing conception relied on the size, integration, and relative effectiveness of the large firm as a potential threat to competitors. By controlling the input of raw materials and the sales output, managers and entrepreneurs could lower their vulnerability to the threats of their competitors or the vagaries of their markets. Integration of production, both backward to control suppliers and forward to control customers, led to tighter control which increased the relative effectiveness of the organization and helped eliminate bottlenecks. Large size meant the more control over the production process, the lower the cost of production[87].

Dans cet ordre d'idées, la stratégie privilégiée par les grandes corporations prit la forme de fusions-acquisitions verticales. De proche en proche, ces fusions permettaient de contrôler non seulement le volume de production, mais également l'accès aux intrants nécessaires à la réalisation de chacune des étapes visant la production et l'écoulement de produits déterminés. Ces étapes se trouvèrent articulées les unes aux autres en étant réparties sous un ensemble de filiales constitutives des grandes corporations, les produits des unes constituant les intrants des autres, et ainsi de suite. Ces corporations délaissèrent alors la structure du holding, dont les firmes constitutives, produisant toutes la même marchandise, étaient faiblement intégrées, afin de privilégier des structures dites « fonctionnelles », c'est-à-dire divisées et intégrées plus étroitement les unes aux autres sous forme de départements représentatifs de l'ensemble des activités séquentielles réalisées par les corporations : approvisionnement en matières premières, production, commercialisation, etc[88].

L'avènement de cette nouvelle conception du contrôle, à laquelle correspondait l'adoption d'une nouvelle stratégie et d'une nouvelle structure, permit de consolider le caractère oligopolistique des marchés qui venait de se mettre en place au tournant du XX^{e} siècle. Le champ organisationnel qui résulta de l'interaction des stratégies de fusions-acquisitions verticales déployées par les grandes corporations assura alors une relative stabilisation des prix. Cette stabilité était redevable à la dynamique prévalant sur les marchés oligopolistiques où quelques grandes corporations se partageaient les parts de marché, et qui se structurèrent alors autour de deux principes généraux : le « *price leadership* » et le « respect mutuel »[89]. Le premier cas correspond à une situation où une grande corporation

---

[87] *Ibid.*

[88] *Ibid.*, p. 16, 105 et 110.

[89] *Ibid.*, p. 98-99 ; Paul A. BARAN et Paul M. SWEEZY, *Le capitalisme monopoliste*, *op. cit.*, p. 66-72.

domine un secteur par l'ampleur des parts de marchés qu'elle détient, par sa puissance organisationnelle et par la faiblesse des coûts de production qui lui sont propres. Celle-ci annonce alors publiquement le prix qu'elle entend exiger pour une marchandise déterminée. Dans ce contexte, les autres corporations qui se partagent le restant des parts de marchés ont intérêt à se conformer au prix exigé par la corporation dominante sous peine de subir les sanctions éventuelles de celle-ci. En effet, si l'une d'entre elles venait à exiger des prix plus bas, elle risquerait de déclencher une guerre de prix qui, compte tenu des coûts de production plus faibles de la corporation dominante, se révèlera certes compromettante pour cette dernière, mais potentiellement fatale pour les autres. Le second cas renvoie à une situation ou quelques grandes corporations d'ampleur similaire se partagent entre elles les parts de marchés et déterminent les prix par l'entremise d'une « collusion tacite »[90]. Les prix sont alors déterminés de proche en proche, par l'entremise d'annonces publiques, chaque corporation surveillant les comportements des autres corporations[91]. Lorsque l'une d'elles décide d'abaisser ses prix jugeant qu'il est temps de stimuler la demande, elle surveillera alors la réaction des autres corporations et corrigera le tir si celles-ci refusent d'abaisser leurs prix, et vice versa. Ce genre d'entente tacite s'explique par le fait qu'aucune de ces corporations de taille similaire ne peut tirer avantage du déclenchement d'une guerre de prix. Dans les deux cas, la dynamique caractéristique des marchés oligopolistiques se caractérise par une stabilité relative des prix ainsi que par leur tendance haussière, ce qui permet à chacune des corporations de prévoir leur stratégie sur le long terme et de dégager le maximum de rendement de leurs opérations, et ce malgré l'éventualité toujours possible d'une guerre de prix. Aux côtés de l'intégration des fournisseurs d'intrants et des réseaux de distribution, cette possibilité d'une guerre de prix constitue d'ailleurs une barrière à l'entrée notable pour de nouveaux compétiteurs.

---

[90] Paul A. BARAN et Paul M. SWEEZY, *Le capitalisme monopoliste, op. cit.*, p. 69 ; VEBLEN, *Absentee Ownership, op. cit.*, p. 180-81.

[91] Ces annonces publiques n'étaient pas considérées comme une infraction auprès des dispositions des lois antitrusts. Dans la mesure où elles permettaient de stabiliser les marchés, elles apparaissaient bénéfiques du point de vue de nombreux représentants de l'État fédéral des États-Unis (Scott R. BOWMAN, *op. cit.*, p. 170 ; Neil FLIGSTEIN, *op. cit.*, p. 78). L'exemple type de ce genre d'annonce renvoie historiquement à ce qui fut désigné sous le nom de « *Garry dinner* », du nom du président de la U.S. Steel Co., Elbert Garry, qui organisait des soupers au cours desquels il cherchait non pas à s'entendre par un accord formel, mais à convaincre les dirigeants des autres compagnies de cette industrie à adopter un niveau de prix déterminé : voir Neil FLIGSTEIN, *op. cit.*, p. 102.

Cette conception manufacturière du contrôle et le champ organisationnel qui lui correspond furent avant tout développés dans le cadre d'industries manufacturières centrées sur la production et de la mise en marché de produits uniques ou restreints nécessitant de faibles transformations, telles que l'industrie du papier, de l'acier, du pétrole, etc., dont l'un des précurseurs fut U.S. Steel[92]. Au-delà des investissements massifs en capitaux immobilisés qu'exigent ces industries, l'accaparement des sources d'approvisionnement en matières premières constituait l'une des barrières à l'entrée névralgique sur laquelle se focalisa leur stratégie d'intégration verticale, permettant en retour de sécuriser les lourds investissements réalisés en capital fixe[93]. *Ainsi, leur position dominante sur les marchés oligopolistiques qui leur permettait, en aval, de déterminer les prix de leurs marchandises de façon stable et profitable se fondait sur le contrôle de l'accès aux matières premières, en amont, par la détention de droits exclusifs d'extraction*[94]. Autrement dit, le contrôle exercé d'un côté sur les marchés reposait sur le contrôle de l'extraction des matières premières. C'est en ce sens que le moment formel du procès de travail que constitue *l'objet* de travail, soit la matière qui se trouve mise en forme au cours du procès de production, fut ainsi ciblé et pris en charge de manière effective dans le cadre des stratégies de contrôle que déployaient les grandes corporations. Le contrôle de l'accès aux matières premières devenait ainsi un levier permettant d'acquérir un avantage différentiel sur les marchés. Qui plus est, compte tenu des investissements massifs en capital fixe que nécessitaient l'extraction, le transport et la transformation de ces matières premières, il en résulta, comme le suggère Pineault, une « pression » continue à l'intensification de cette activité extractive réalisée par les grandes corporations afin d'assurer la rentabilité de leurs opérations et de satisfaire leurs engagements financiers[95].

---

[92] *Ibid.*, p. 25 et 99.

[93] *Ibid.*, p. 103 et 142.

[94] Éric PINEAULT, « Entre pression à extraire et impératif de transition : l'économie écologique et politique des hydrocarbures extrêmes au Québec », texte à paraître, janvier 2015.

[95] *Ibid.* En ce qui concerne le gaspillage des ressources qui en a résulté aux États-Unis, voir Thorstein VEBLEN, *Absentee Ownership*, *op. cit.*, p. 165-201.

5.3.3. Conception du contrôle par les ventes et le marketing : la prise en charge du produit et de l'idée

Si la conception manufacturière du contrôle a permis durant quelques décennies de garantir des prix stables, celle-ci révéla toutefois ses limites lors de ralentissements ou de crises économiques. En effet, puisque la stabilité des prix était garantie par un contrôle du volume de production, la seule option qui permettait, dans ce genre de situation, de maintenir les prix à un taux profitable consistait à restreindre davantage la production, ce qui avait pour résultat d'envenimer ou prolonger les ralentissements ou les crises, comme dans les années 1930. Qui plus est, compte tenu des lourds investissements en capital fixe que nécessitaient ces secteurs de production, cette restriction accrue de la production devenait compromettante pour les corporations qui avaient adopté cette conception du contrôle[96]. Par contraste, certaines corporations qui avaient adopté une nouvelle conception fondée sur les « ventes et le marketing » (*sales and marketing conception of control*), à l'initiative de dirigeants œuvrant au sein de départements de commercialisation, parvenaient pour leur part à se sortir de ces contextes plus aisément[97]. Plutôt que de miser sur la stabilité des prix par un contrôle du volume de production, cette conception du contrôle consistait à rivaliser avec la compétition en cherchant à se différencier par l'entremise de campagnes publicitaires, de même qu'en diversifiant leur production :

> The sales and marketing conception of control began with an entirely new premise. Instead of price stability, managers and entrepreneurs began to focus on selling goods. Firm survival no longer depended on threatening one's competitors directly. Instead, firms sought outlets for their goods where no other firms were selling[98].

Les stratégies adoptées dans cette perspective étaient nombreuses : promouvoir la réputation et l'image de marque d'une corporation au moyen de campagnes publicitaires afin de différencier ses produits et de fidéliser sa clientèle ; développer une gamme de produits de qualités variées auxquels correspondaient des prix plus ou moins élevés afin de rejoindre un

---

[96] Neil FLIGSTEIN, *op. cit.*, p. 116-17.

[97] *Ibid.*, p. 119.

[98] *Ibid.*, p. 117-18.

maximum de consommateurs ; prospecter de nouveaux marchés au niveau national et international afin de maximiser l'écoulement des marchandises ; enfin, développer de nouveaux produits afin de créer de nouveaux marchés pour des biens d'usage inédits.

Dans cet ordre d'idées, les corporations privilégiant cette conception du contrôle eurent tendance à diversifier de plus en plus leur production, étendant celle-ci à une gamme entière de produits. Il en résulta l'adoption d'une nouvelle structure dite « multidivisionnelle », organisée autour des biens produits et commercialisés en fonction desquels les corporations séparèrent leurs opérations sous un ensemble de divisions subordonnées à un office central. Chaque division se trouvait elle-même subdivisée en départements au sommet desquels trônait celui des ventes et du marketing qui déterminait les échéanciers de production, les innovations à apporter et les nouveaux produits à introduire[99]. Chez General Motors, à qui l'on doit cette structure, chaque division comportait ses propres dirigeants exécutifs, mais devait rendre compte de la rentabilité de ses opérations au bureau central par l'entremise de bilans financiers, ce dernier maintenant quant à lui une comptabilisation centralisée et un contrôle sur le capital, les inventaires et les investissements nécessaires pour les projets d'envergure. Qui plus est, un système de transfert de prix comportant une marge de profit déterminée fut établi entre les différentes divisions, ce qui permettait à certaines d'entre elles de vendre leurs produits à d'autres divisions et au bureau central de comparer leurs rendements respectifs en rapport aux entreprises extérieures, permettant ainsi d'internaliser la concurrence des marchés et de réinstaurer celle-ci entre les filiales constitutives de la corporation[100]. Pour Fligstein, la mise en place de cette structure novatrice correspond à la création du management moderne dans la mesure où celle-ci permettait à la corporation de croître de façon indéfinie, par adjonction de nouvelles divisions sous l'auspice d'un bureau central, sans être limitée par des contraintes liées à la gestion des opérations ou à la production de produits déterminés[101].

---

[99] *Ibid.*, p. 28.

[100] Rolande PINARD, *La révolution du travail : de l'artisan au manager*, Montréal : Éditions Liber, 2000, p. 120.

[101] Neil FLIGSTEIN, *op. cit.*, p. 133-34.

Sur le plan du champ organisationnel qui résulta du déploiement des nouvelles stratégies misant sur l'effort de vente, la dynamique prévalant sur les marchés oligopolistiques releva désormais d'une concurrence « indirecte » portant sur des lignes entières de produits de marques déterminées, c'est-à-dire sur la « différenciation » et la « diversification »[102]. À la restriction de la production en vue d'exercer un contrôle sur les prix par l'entremise du *price leadership* et de la collusion tacite s'ajouta ainsi l'effort de vente visant à maximiser l'écoulement des marchandises produites en quantité restreinte. Autrement dit, il s'agissait de restreindre la production tout en maximisant l'écoulement de marchandises produites en s'accaparant des parts de marché au moyen de campagnes publicitaires ou encore en prospectant de nouveaux marchés[103]. En ce sens, les corporations s'épiaient les unes et les autres non seulement en ce qui concerne la détermination des prix de leurs marchandises, mais également quant aux stratégies de différenciation qu'elles mettaient respectivement en œuvre en rapport à des clientèles cibles, chacune cherchant à s'accaparer la clientèle des autres en détournant celle-ci au moyen de campagnes publicitaires ou encore à augmenter ses ventes en étendant celles-ci à des marchés inexploités par la compétition[104].

Cette nouvelle conception du contrôle qui s'est déployée à partir des années 1920 pour se consolider après la Deuxième Guerre mondiale fut avant tout développée par des corporations produisant des marchandises relevant de la consommation domestique : aliments, produits ménagers, médicaments, appareils électriques, automobiles, etc[105]. En misant aussi bien sur la différenciation que sur la diversification des marchandises produites, cette conception du contrôle réalisa la prise en charge progressive et successive des moments formels du procès de travail que constituent le *résultat* et l'*idée*.

En ce qui concerne le résultat ou le produit, c'est par l'entremise des stratégies de différenciation relevant de l'effort de vente qu'il se trouva progressivement pris en charge. Chez Marx, ce dernier constitue la matérialisation effective de l'idée visée par le procès de

---

[102] *Ibid.*, p. 118 et 123.

[103] Thorstein VEBLEN, *Absentee Ownership*, *op. cit.*, p. 286.

[104] Thorstein VEBLEN, *The Theory of Business Enterprise*, *op. cit.*, p. 55-59.

[105] Neil FLIGSTEIN, *op. cit.*, p. 27.

travail. Il constitue l'achèvement effectif d'une activité de mise en forme de la matière à laquelle fut conférée une forme déterminée, le mouvement de l'activité se stabilisant sous la forme de l'être. Par l'entremise des caractéristiques matérielles qui lui sont propres et par la forme qui lui a été imprégnée, le produit constitue un objet destiné à un usage déterminé permettant de satisfaire un besoin déterminé. Or, pour Marx, ces besoins sont avant tout historiques et sociaux, et non pas strictement physiologiques, pouvant aussi bien surgir « dans l'estomac ou dans l'imagination[106] ». En fait, même dans le cas de besoins que l'on pourrait qualifier de « physiologiques », nous avons vu que ceux-ci ne sont satisfaits d'après Marx que par l'entremise d'objets déterminés qui relèvent du développement historique et social des pratiques de production et des formes de jouissance qui leur correspondent, solidairement comprises comme une manière de vivre déterminée[107]. C'est en ce sens, affirme Marx, que la production « ne produit donc pas seulement un objet pour le sujet, mais aussi un sujet pour l'objet[108] ». À cet égard, il peut être judicieux de distinguer le *besoin* – la faim, la soif, se vêtir, s'abriter, etc. – du *désir*, le premier se rapportant à la souffrance intérieure éprouvée par un sujet humain en tant qu'il constitue un être fini et incomplet alors que le second renvoie à l'objet d'usage extérieur spécifique, historiquement et socialement déterminé, qui permettra de satisfaire ce manque à être sous une forme déterminée, et qui s'inscrit ainsi dans le cadre d'une manière de vivre déterminée. Or, si les objets de désirs sont historiquement et socialement constitués sur la base de besoins ressentis en tant que souffrance intérieure – ou plus précisément parce qu'ils sont historiquement et socialement constitués –, le développement de nouveaux objets d'usage, et donc des nouvelles formes de pratiques et de jouissances sociales qui s'y rapportent, peuvent en retour, en tant qu'objets de désirs, être intériorisés et éprouvés en tant que manque à être. En ce sens, le désir pour des objets particuliers se développe d'une façon relativement autonome en rapport aux besoins dont on pourrait affirmer qu'ils sont *a priori* physiologiques et deviennent sociohistoriques. Dans cet

---

[106] Karl MARX, *Le Capital*, Livre I, *op. cit.*, p. 39.

[107] Voir chapitre III, section 3.3, p. 166-73.

[108] Karl MARX, *Manuscrits de 1857-1858*, Tome I, *op. cit.*, p. 26-27. Très étonnamment, c'est notamment en référence à cette citation que Hardt et Negri en déduisent que le développement du capitalisme génère une subjectivité révolutionnaire, ce qui n'a absolument rien à voir avec la nature du propos tenu par Marx dans ce texte. Voir Michael HARDT et Antonio NEGRI, *Multitude*, *op. cit.*, p. 185-86.

ordre d'idées, à l'encontre du capitalisme industriel où la production visait à répondre, par l'entremise des marchés, aux besoins et désirs sociaux préexistants, les techniques de vente et de marketing développées par les grandes corporations ciblent quant à elles cet aspect relativement autonome du désir. Elles visent à créer et entretenir le désir pour les marchandises qu'elles produisent afin de générer la demande nécessaire à leur écoulement, c'est-à-dire qu'elles visent à créer des consommateurs pour les produits qu'elles fabriquent[109]. En d'autres mots, elles cherchent à produire des sujets pour leurs objets. Plus spécifiquement, elles cherchent à créer des désirs éphémères qui ne seront satisfaits que de façon momentanée afin de renouveler l'acte de vente et de maximiser l'écoulement des marchandises, et ce, en proposant continuellement de nouvelles versions ou de nouveaux modèles d'un même objet d'usage. Ces désirs éphémères peuvent alors être formellement distingués du désir proprement dit en tant qu'*envies*, d'autant plus que ceux-ci sont produits en fonction des objectifs spécifiques des grandes corporations, c'est-à-dire afin d'écouler les marchandises qu'elles produisent et d'assurer ainsi leur propre autoreproduction cumulative[110]. Ainsi, les techniques de vente et de marketing mises au point par les grandes corporations visent à attirer l'attention, à susciter l'intérêt, à éveiller le désir, l'envie et la convoitise pour les marchandises qui résultent de leur production[111]. Elles visent ni simplement à informer la population sur l'utilité des biens qu'elles produisent, ni seulement à marteler cette utilité afin d'augmenter leurs ventes absolues, mais plutôt à créer et entretenir le désir pour les marchandises qu'elles fabriquent sous une marque déterminée, c'est-à-dire en entourant ces marchandises d'un aura symbolique et en rattachant leur détention à *la* bonne manière de vivre – par exemple, *the american way of life* –, et donc aux signes distinctifs d'une vie sociale accomplie ou encore comme matérialisation d'un idéal de liberté. Les techniques de vente et de marketing visant à opérer la différenciation des produits

---

[109] Thorstein VEBLEN, *Absentee Ownership*, *op. cit.*, p. 306-07.

[110] Sur cette distinction entre besoins, désirs et envies, voir : Franck FISCHBACH, *La privation de monde : temps, espace et capital*, Paris : Librairie philosophique J. Vrin, Coll. « Problèmes et controverses », 2011, p. 25-31. Mentionnons que nous avons fait preuve d'une certaine largesse interprétative en définissant le besoin comme épreuve d'une souffrance intérieure en rapport au désir d'un objet particulier extérieur. Également, ces distinctions vont dans le sens de celles établies entre le « *need* » et le « *want* » par Paul A. BARAN et Paul M. SWEEZY, « Some Theoretical Implications », *Monthly Review*, Vol. 64, No. 3, juillet-août 2012, en ligne à : http://monthlyreview.org/2012/07/01/some-theoretical-implications.

[111] Paul A. BARAN et Paul M. SWEEZY, *Le capitalisme monopoliste*, *op. cit.*, p. 113.

fabriqués par une corporation prennent ainsi en charge le moment que constitue le résultat du procès de travail en cherchant à créer et entretenir le désir pour cet objet d'usage spécifique sur lequel se trouve apposé le sceau de sa marque. Cette différenciation de la marchandise produite sous une marque déterminée vise alors à rendre celle-ci non substituable par les autres marchandises équivalentes sur les marchés[112]. Ainsi, la prise en charge du résultat de la production par ces techniques permet aux corporations de maximiser l'écoulement de leurs marchandises et d'acquérir un avantage différentiel qui leur confère un certain contrôle sur les marchés, le caractère non substituable de leurs marchandises différenciées leur permettant de déterminer les prix de celles-ci à la hausse et d'en tirer ainsi un gain différentiel.

En ce qui concerne l'idée, comme moment formel du procès de travail, c'est par l'entremise des stratégies de diversification mises en place par les grandes corporations qu'elle se trouva prise en charge. À l'encontre de la conception manufacturière, la conception du contrôle par les ventes et le marketing ne se rapportait plus à la production de marchandises restreintes, voire d'une seule marchandise, mais au développement de toute une gamme de marchandises et de produits apparentés qui étaient unis sous le sceau d'une même marque de commerce. Cette diversification des produits permettait de sécuriser les opérations des grandes corporations dans la mesure où lorsqu'un produit se révélait plus difficile à écouler, les autres pouvaient momentanément compenser. Par ailleurs, cela permettait de diluer les frais liés aux campagnes publicitaires étendues à divers produits qui, par réverbération, bénéficiaient tous de l'image de marque de la corporation qui faisait son autopromotion par ces campagnes. Comme le note Fligstein, cette stratégie misant sur la diversification fut atteinte d'une double façon : d'une part, de façon externe, par l'entremise de consolidations qui permettaient à une corporation de vendre désormais sous sa propre bannière des produits connexes aux siens qui avaient été développés par d'autres corporations et, d'autre part, de façon interne, par le développement de nouveaux produits suivant la mise en place de laboratoires de recherche et développement[113]. Or, c'est par l'entremise de ce développement interne de nouveaux produits que fut opérée la prise en charge du moment du

---

[112] *Ibid.*, p. 114-15.

[113] *Ibid.*, p. 232.

procès de travail que constitue l'idée. Chez Marx, l'idée renvoie comme nous l'avons montré à l'image mentale de l'objet d'usage que vise à produire le procès de travail, celle-ci constituant la finalité à laquelle se trouve subordonnée l'activité afin d'en assurer la matérialisation effective. En ce sens, l'idée renvoie à la dimension générique de l'objet d'usage en question, c'est-à-dire à la représentation de ses propriétés matérielles et formelles ainsi qu'à l'usage auquel il est destiné, et ce au-delà de ses manifestations singulières et effectives. La mise en place de laboratoires consacrés à la recherche et au développement a donc opéré la prise en charge de ce moment du procès de travail dans la mesure où il s'agissait de développer de nouvelles idées, c'est-à-dire de nouveaux objets d'usage auxquels correspondraient de nouvelles formes de pratiques productives, mais aussi de nouvelles formes de jouissances sociales dans la mesure où il faudrait produire une demande en créant un désir pour ces objets inédits. C'est donc par l'entremise de l'intégration et de la production de nouveaux produits que les grandes corporations parvinrent par leurs stratégies à produire de nouveaux marchés. En ce sens, les stratégies de diversification fondées sur la recherche et le développement étaient en grande partie liées aux stratégies de ventes et de marketing mises de l'avant par les grandes corporations, assurant la coordination de la production et de la commercialisation sur la base des inventions produites au sein des laboratoires de recherche et développement, et ce en fonction des objectifs déterminés par les départements de vente et de marketing :

> It became evident later that bringing sales and production together in a new function called merchandising was advantageous. In some firms research and development departments were set up to coordinate the production and selling of new products ; knowledge of consumer demands was combined with knowledge of the production process[114].

La stratégie de diversification mise de l'avant par les grandes corporations entraîna ainsi la prise en charge du moment formel que constitue l'idée, le développement de nouveaux produits permettant l'acquisition d'un avantage différentiel sur les marchés nouvellement produits, de telle façon que ces grandes corporations pouvaient ensuite librement déterminer le prix des marchandises pour lesquelles elles détenaient un monopole reconnu légalement par l'entremise de brevets.

---

[114] *Ibid.*, p. 127.

5.3.4. Approfondissement du contrôle sur la façon d'opérer et le moyen de travail

Si les stratégies de contrôle mises en œuvre par les grandes corporations entraînèrent la prise en charge des moments formels du procès de travail que sont l'objet, le résultat et l'idée, il n'en demeure pas moins que les deux autres moments du procès de travail firent également l'objet d'une prise en charge approfondie. En ce qui concerne la *façon d'opérer*, la prise en charge de celle-ci passa de la division des opérations et de leur répartition à un ensemble de travailleurs ajustés en nombres proportionnels en fonction des temps respectifs d'exécution à leur décomposition analytique et leur recomposition optimale, dans le détail, selon les principes du taylorisme[115]. En effet, cette technique de contrôle des opérations du travail reposait sur l'objectivation et la décomposition analytique des mouvements et des temps d'exécution nécessaires à la réalisation de tâches spécifiques, ensuite recomposés en vue d'une efficacité et d'une rapidité optimales[116]. L'objectif du taylorisme visait ainsi à contrôler les mouvements et la temporalité nécessaires à l'exécution de ces tâches, les modalités de leur réalisation se trouvant ainsi transférées et conceptualisées à l'avance par des ingénieurs, ce qui avait pour résultat d'approfondir la déqualification des travailleurs[117]. En ce sens, cette nouvelle discipline eut pour effet de vider ce qui pouvait rester de contenu du travail quant aux « savoirs productifs »[118] détenus par les travailleurs afin de leur soustraire toute forme d'autonomie, son objectif principal visant à établir et déterminer ce qui correspondait à une journée « loyale » de travail[119], c'est-à-dire au rendement optimal.

En ce qui concerne le *moyen* de travail, la prise en charge de celui-ci passa de l'automatisation du procès de production par le transfert des opérations aux machines, réduisant ainsi l'activité des travailleurs à la simple surveillance de leur fonctionnement, à la prise en charge partielle de ce rôle de surveillance qui se trouva lui-même en parti transféré

---

[115] Harry BRAVERMAN, *op. cit.*, p. 77-105.

[116] Rolande PINARD, *op. cit.*, p. 128 et 132.

[117] Harry BRAVERMAN, *op. cit.*, p. 102-03.

[118] Rolande PINARD, *op. cit.*, p. 127 et 132.

[119] Harry BRAVERMAN, *op. cit.*, p. 86.

aux machines[120]. Le développement des technologies de l'information et de la communication permit en effet la mise en place de machines automatisées dont les opérations ne relevaient plus simplement de leur agencement mécanique, mais se trouvaient par ailleurs numériquement programmées à l'avance et dotées de capteurs qui leur permettaient d'ajuster leurs opérations, par rétroaction, en fonction des informations décelées[121]. L'automation du procès de production correspondait ainsi à une automatisation de l'activité de surveillance, le rôle que jouaient à cet égard les travailleurs se trouvant repoussé aux panneaux de contrôle centralisés qui répertoriaient les informations décelées par l'ensemble des dispositifs de détection répartis en un ensemble de points de la chaîne de production entièrement automatisée. Dans certains cas, les décisions et les commandes émises par les opérateurs qui surveillaient ces panneaux se révélaient elles-mêmes sujettes à une contre-vérification et à un réajustement opérés par les machines en fonction de leur programmation, ces dernières assurant alors la surveillance de l'activité de surveillance réalisée par les opérateurs[122].

Puisque l'objectivation réflexive et la prise en charge approfondie des moments formels du procès de travail impliquaient un morcellement accru de ces derniers, celles-ci s'accompagnèrent de la mise en place parallèle d'un appareil de gestion administratif de plus en plus complexe qui permettait d'assurer la synthèse de ces moments différenciés sur lesquels misaient de façons distinctes et variées les grandes corporations. Comme nous l'avons vu concernant la structure multidivisionnelle de General Motors, si l'appareil administratif se caractérise par la centralisation en haut lieu de la direction et des informations, celui-ci se déploie toutefois sous la forme d'une structure organisationnelle hiérarchisée. Au sein de la grande corporation, la direction n'est plus le fait du propriétaire capitaliste, mais se trouve réfractée sous un ensemble de sous-fonctions hiérarchisées, redevables en définitive à la haute direction. La structure organisationnelle qui en résulte suppose ainsi l'établissement d'une chaîne de commandement assurant la circulation des décisions prises au sommet, et qui se déploient ensuite vers la base par l'entremise d'un

---

[120] *Ibid.*, p. 156-91 ; David NOBLE, *Forces of Production : A Social History of Industrial Automation*, New York : Alfred A. Knopf, 1984, p. 57-76.

[121] Harry BRAVERMAN, *op. cit.*, p. 166.

[122] David NOBLE, *Forces of Production, op. cit.*, p. 63.

ensemble de micro-décisions[123]. À cette circulation hiérarchique des décisions du haut vers le bas correspond à l'inverse une circulation des informations du bas vers le haut. En ce sens, l'appareil administratif se caractérise par une objectivation et un dédoublement informationnel de l'ensemble des opérations réalisées au sein de la corporation, à partir desquels sont élaborées les décisions prises au sommet[124]. C'est donc par le biais de cette structure organisationnelle impliquant une circulation décisionnelle descendante et une circulation informationnelle ascendante que se trouva coordonné l'ensemble des opérations réalisées au sein des corporations :

> Dans la mesure où la direction de l'entreprise prend en charge le processus de production depuis ses bureaux, refaisant sur le papier un processus parallèle qui suit et anticipe tout ce qui arrive au cours de la production elle-même, apparaît une énorme quantité d'archives et de calculs. Les matériaux, le travail en cours, l'inventaire final, le travail, les machines sont soumis à un calcul méticuleux des durées et des coûts. Chaque étape est détaillée, enregistrée et contrôlée de loin, puis donne lieu à des rapports qui offrent *une image synthétique* pour un moment donné, souvent quotidiennement, des processus physiques de la production, de l'entretien, de l'expédition, du stockage, etc. Ce travail est fait par des armées d'employés de bureau, avec des équipements capables de traiter les données et une organisation du travail de bureau conçue dans ce but[125].

En somme, la synthèse des moments formels du procès de travail qui relevait auparavant de l'orientation en finalité qu'opérait le moment de l'idée se vit alors prise en charge par l'appareil administratif opérant la coordination d'ensemble des opérations et des moments différenciés du procès de travail.

5.4. Système financier et valorisation des actifs intangibles

L'avènement du système financier se caractérise par la mise sur pied d'un ensemble d'institutions auxiliaires qui furent indispensables au développement des grandes corporations. En retour, l'autoreproduction cumulative des corporations, leur recours à différentes sources de financement et les exercices de fusions-acquisitions auxquels elles se

---

[123] Harry BRAVERMAN, *op. cit.*, p. 220.

[124] *Ibid.*, p. 109.

[125] *Ibid.*, p. 202.

livrèrent assurèrent la consolidation et l'expansion des institutions financières. En ce sens, si l'avènement de la grande corporation entraîna la formation de marchés oligopolistiques, cette transformation du rapport intercapitaliste avait pour complément la formation d'un système financier. Aux États-Unis, comme dans le cas de la grande corporation, le système financier fut mis en place à des fins publiques. Les institutions dont il se compose, en particulier les banques d'investissement, les maisons de courtage et les marchés boursiers, furent développées afin de permettre aux différents paliers étatiques ainsi qu'aux corporations mixtes de financer leurs projets par l'émission et la mise en circulation d'obligations. Plus précisément, c'est en grande partie afin de financer leurs efforts de guerre que les différents États eurent recours à cette forme de financement par endettement, le système financier ayant pris une expansion particulièrement notable au cours de la guerre de Sécession de 1861-65. Au sortir de ce conflit, alors que les États fédérés se retirèrent progressivement de leurs participations aux corporations mixtes et que celles-ci empruntèrent progressivement une forme privée, les institutions financières qui étaient parvenues à une certaine maturité purent alors servir d'intermédiaire afin d'assurer le financement des corporations privées. Disposant des infrastructures et de l'expertise nécessaires à l'émission et à la mise en circulation de titres financiers, ce système assura la mise en rapport des corporations avec les investisseurs, s'interposant comme médiation entre la puissance organisationnelle des corporations et les détenteurs de titres de propriété[126].

Au tournant du XX^{e} siècle, le Merger Movement se produisit sur la base des possibilités entrouvertes par le système financier. Cet exercice colossal de fusions-acquisitions fut réalisé à l'initiative de « financiers-promoteurs », qualifiés par ressentiment populaire de « barons-voleurs »[127], et en étroite collaboration avec les banques d'investissement[128]. Ces consolidations furent facilitées, d'une part, par le recours massif à un crédit de courte durée que rendait disponible le système financier et, d'autre part, par la forme abstraite qu'empruntaient désormais les titres financiers, ceux-ci permettant, par la simple émission et

---

[126] Sur l'émergence des institutions financières aux États-Unis et leur importance quant au développement des grandes corporations, voir : William ROY, *op. cit.*, p. 115-43.

[127] Paul A. BARAN et Paul M. SWEEZY, *Le capitalisme monopoliste, op. cit.*, p. 45.

[128] Paul M. SWEEZY, *The Theory of Capitalist Development, op. cit.*, p. 265-69.

substitution de titres, d'opérer des fusions-acquisitions entre corporations[129]. Comme le montre Veblen, les bénéfices résultant de ces opérations, que se partageaient les promoteurs et les banques d'investissement, s'apparentaient à une forme de « bonus » dont le prélèvement était opéré par l'émission et l'accaparement d'une part additionnelle de titres financiers qui étaient ensuite liquidés. Cette émission additionnelle était établie sur la base de la capacité accrue de la nouvelle entité créée à générer des revenus futurs étant donné l'avantage différentiel que cette corporation acquérait en absorbant ses compétiteurs, ce qui lui permettait de contrôler le volume de production et le prix de ses marchandises sur les marchés[130]. Elle se comprend comme valorisation financière de cette capacité organisationnelle accrue. Ainsi, quoique le Merger Movement du tournant du XX^{e} siècle puisse être considéré comme une phase transitoire à l'avènement du capitalisme avancé[131] – les opérations réalisées par les promoteurs se trouvant par la suite prises en charge par les banques d'investissement qui s'étaient développées dans ce contexte –, celui-ci favorisa non seulement la constitution de marchés oligopolistiques, mais également la consolidation du système financier. Qui plus est, cette phase historique dévoile deux aspects fondamentaux du rôle que sera amené à jouer le système financier dans le cadre du capitalisme avancé, et que nous chercherons à éclairer dans la suite de cette section : d'une part, la valorisation financière de la capacité organisationnelle des grandes corporations et de leurs avantages différentiels posés comme actifs intangibles et, de l'autre, l'intrication des modalités de cette capitalisation et de l'usage du crédit dont l'emploi deviendra pour elles un élément stratégique indispensable.

De façon générale, les titres financiers se rapportent à un ensemble de droits visant la perception d'une richesse sociale à venir. Ils impliquent l'échange d'une somme d'argent détenue au présent, un droit sur la richesse sociale actuelle, contre un titre susceptible de rapporter une somme d'argent supérieure dans l'avenir, comme droit différé sur une richesse sociale future. Les titres financiers qui circulent sur les marchés boursiers se déclinent

---

[129] William ROY, *op. cit.*, p. 101-02.

[130] Thorstein VEBLEN, *The Theory of Business Enterprise, op. cit.*, p. 120-27 ; *Absentee Ownership, op. cit.*, p. 342-49.

[131] Paul M. SWEEZY, *The Theory of Capitalist Development, op. cit.*, p. 265.

essentiellement sous deux formes distinctes, soit les titres de propriété, les actions, et les titres de créances, les obligations. Or, tel que développé par Pineault, si l'intangibilité renvoie à la spécificité des actions dont la circulation et l'évaluation permettent d'opérer la valorisation financière des avantages différentiels que détiennent les grandes corporations, cette spécificité n'est elle-même intelligible que dans le prolongement des caractéristiques propres aux obligations, historiquement antérieures, de même qu'à partir de leur négociabilité dans le cadre des pratiques bancaires et commerciales. En ce sens, l'obligation, la négociabilité et l'intangibilité constituent les trois caractéristiques formelles à travers lesquelles il est possible de rendre compte du système financier caractéristique du capitalisme avancé[132].

L'obligation, au sens économique, se rattache au « droit sur une personne » (*jus in personem*, d'après sa désignation par le droit romain antique) par opposition au « droit sur une chose » (*jus in re*) duquel relève la propriété privée[133]. Elle constitue une forme d'engagement interindividuel qui établit contractuellement l'une des parties en tant que créditeur et l'autre en tant que débiteur. Cet engagement relie ainsi les parties autour d'une créance dont la contrepartie est la dette. Elle repose, d'un côté, sur la « croyance » du créditeur dans la capacité du débiteur à honorer son engagement et, de l'autre, sur le « devoir de performance » du débiteur comme respect de son engagement[134]. Ainsi, l'objet de l'obligation ne renvoie pas à une chose, mais bien à une action, c'est-à-dire à l'exécution d'une performance déterminée. Qui plus est, cette obligation qui est tissée au présent, sur la base des agissements passés du débiteur, implique que la croyance dans la capacité de ce dernier à réaliser une performance se trouve projetée dans l'avenir, soit comme « droit sur l'avenir qui s'actualise dans le présent[135] ». Plus concrètement, sous la forme du prêt usuraire qui constitue la forme type de l'obligation, celle-ci se caractérise par le versement par le créditeur d'une somme d'argent déterminée au présent contre la promesse de versement par

---

[132] Eric PINEAULT, « Prolégomènes à une théorie critique du capital financier : liquidité du capital et développement de l'institution financière de la modernité », *Société*, Montréal : Éditions Nota Bene, no. 23, automne 2003, p. 213-279.

[133] *Ibid.*, p. 225.

[134] *Ibid.*, p. 225-26.

[135] *Ibid.*, p. 227.

le débiteur d'une somme supérieure dans l'avenir. Dans cet exemple, ce n'est donc pas la somme d'argent qui est l'objet de l'obligation, mais bien la promesse de versement d'une somme déterminée au terme d'une échéance temporelle déterminée, moment où le débiteur doit alors honorer son engagement coûte que coûte. Si tel est le cas, la dette est alors éteinte. Dans le cas contraire, le débiteur devient sujet à l'intervention d'une sanction institutionnelle extérieure, la performance attendue empruntant alors une nouvelle forme imposée sous la contrainte. Ainsi, si l'obligation est *a priori* contractée entre individus au sein de la société civile, ce rapport interindividuel est en définitive solidifié par la menace d'une sanction conditionnelle qui relève de l'intervention d'une institution tierce, les tribunaux[136]. L'obligation se caractérise donc par la dimension *irréversible* du lien qui unie contractuellement les parties dans le temps ainsi que par la dimension *déterminée* de l'échéance et de la prestation future qui est exigée du débiteur, soit deux dimensions que feront successivement éclater la mise en circulation des obligations et des actions.

La négociabilité des obligations et la création de monnaie bancaire qui en découla est tributaire de l'apparition progressive des banques modernes, dont la Banque d'Angleterre, à partir de la fin du XVII[e] siècle[137]. Cette négociabilité renvoie à la mise en circulation des obligations, c'est-à-dire à la possibilité de transférer à autrui le devoir de performance qui est rattaché à une obligation, le débiteur devant alors s'acquitter de son devoir devant le nouveau porteur du titre de créance. Cette circulation implique la mise sur papier, sous forme de contrats, de l'obligation établie entre créditeur et débiteur, en rapport à laquelle les banques jouèrent un rôle crucial. Émettant des billets afin de reconnaître les dépôts effectués par leurs clients, les banques empruntaient ainsi le rôle de débiteur auprès de leurs déposants qui assumaient quant à eux le rôle de créancier. Ces obligations se trouvant objectivées sous la forme de billets de banque, celles-ci pouvaient alors circuler librement, de mains en mains, de telle sorte que les capitalistes employèrent progressivement ces billets afin de régler leurs comptes et leurs échanges. Ce faisant, les billets de banque en vinrent à jouer le rôle de moyen de circulation, intervenant comme médiation des pratiques d'échange en tant que

---

[136] *Ibid.*, p. 231.

[137] *Ibid.*, p. 233.

représentant d'une richesse sociale « différée »[138]. Les billets circulaient ainsi entre capitalistes et, une fois convertis sous forme de monnaie auprès d'une banque, pouvaient dès lors revenir à leur point d'origine par transfert bancaire. Or, puisque ces billets restaient en circulation un certain temps, les banques exploitèrent cet intervalle temporel en émettant des billets sur la base des réserves de monnaie momentanément inutilisées dont elles disposaient. Ces billets étaient prêtés sous forme d'obligations de telle sorte que les banques jouaient alors le rôle de créanciers envers les capitalistes constitués comme débiteurs. Cette émission de billets, dans la mesure où ceux-ci étaient employés sur les marchés en tant que monnaie, correspondait à une création monétaire, les banques parvenant de la sorte à « tirer sur elles-mêmes » des créances qui circulaient ensuite comme monnaies, ce à quoi correspond le monnayage[139]. Dans cet ordre d'idées, en plus des dépôts effectués par les capitalistes qui permettaient à ces derniers de régler leurs comptes et leurs échanges par l'entremise des billets qu'ils recevaient en échange, les banques ouvraient également des découverts, ce qui leur permettait de régler leurs comptes et leurs échanges à l'avance. Ces découverts étaient concédés sur la base d'une anticipation des paiements futurs que devaient recevoir les capitalistes, par exemple le paiement à venir de marchandises qui assurerait le remboursement de la dette contractée. En ce sens, d'un bout à l'autre, les banques s'interposèrent au cœur des relations intercapitalistes comme intermédiaires incontournables des pratiques de commerce, et ce sur la base d'une monopolisation de la capacité à créer de la monnaie bancaire par l'entremise des créances qu'elles généraient[140]. Ce faisant, elles assurèrent une mise en circulation des créances qui se caractérisa par un procès simultané d'abstraction et de chosification des obligations. En effet, les obligations furent abstraites du rapport interindividuel qui leur était *a priori* constitutif, empruntant une forme dépersonnalisée et universelle, le versement d'une somme de monnaie devant désormais être effectué par le débiteur à tout porteur final de la créance au moment de son échéance. Inversement, elles firent l'objet d'une chosification, la promesse de versement qui constituait *a priori* un rapport intersubjectif empruntant désormais une forme matérielle et tangible en

---

[138] *Ibid.*, p. 234.

[139] *Ibid.*, p. 244.

[140] *Ibid.*, p. 239.

étant représentée sur papier[141]. C'est cette double transformation qui conféra aux titres de créances leur caractère liquide, ceux-ci pouvant dès lors circuler librement en étant convertibles à tout moment sous forme de monnaie. Ce faisant, cette liquidité entraîna l'éclatement du caractère *a priori* irréversible des obligations dans la mesure où il était désormais possible de se décharger de l'engagement temporel qui les caractérisait, les obligations empruntant alors une forme réversible. Cette réversibilité se traduisit, d'une part, par la possibilité pour le créditeur d'actualiser sa créance à tout moment en transférant celle-ci à autrui et en la convertissant sous forme de monnaie et, de l'autre, par la possibilité pour le débiteur de renouveler sa dette à tout moment aux meilleures conditions possibles[142].

L'intangibilité caractéristique des titres de propriété, les actions, se déploie sur la base de cette réversibilité caractéristique de la négociabilité des obligations. En effet, elle renvoie à la mise en circulation des titres de propriété des grandes corporations sur les marchés boursiers[143]. Une action s'apparente à une obligation dans la mesure où elle implique une projection et une anticipation de l'avenir en rapport à un engagement pris au présent. De même, elle se caractérise par la réversibilité caractéristique de la négociabilité des obligations dans la mesure où elle peut être échangée sur les marchés boursiers et convertie sous forme monétaire. Toutefois, ce qui constitue sa spécificité renvoie à son caractère indéterminé[144]. En effet, à l'encontre des obligations dont l'échéance et la somme du versement sont déterminées *a priori* – le principal et les intérêts –, les actions n'ont quant à elles ni échéance, ni versement monétaire prédéterminés. Une action constitue une part de propriété sur une corporation et, à ce titre, correspond à un droit sur une partie des revenus générés par la corporation. Autrement dit, comme le suggère Pineault, elle constitue « un droit sur un "capital" en valorisation plutôt que sur une somme définie de monnaie[145] ». Ce droit se manifeste alors sous une forme apparentée aux intérêts, mais qui s'en distingue en tant que

---

[141] *Ibid.*, p. 234.

[142] *Ibid.*, p. 222.

[143] Les marchés de capitaux se sont historiquement constitués sur la base des marchés d'obligation préexistants qui parachevèrent la négociabilité des titres de créances, notamment en ce qui concerne le NYSE aux Etats-Unis : Voir William ROY, *op. cit.*, p. 122-24.

[144] Eric PINEAULT, « Prolégomènes à une théorie critique du capital financier », *loc. cit.*, p. 256.

[145] *Ibid.*, p. 255.

dividendes, c'est-à-dire comme versements d'une partie des profits générés par la corporation. Or, si les taux d'intérêt sont fixés *a priori*, les dividendes fluctuent quant à eux en fonction des performances des corporations auxquelles renvoient les titres de propriété, et donc selon leur capacité à générer des revenus. C'est pourquoi les paiements futurs auxquels l'acquisition d'une action donne droit sont indéterminés. Qui plus est, dans la mesure où les actions constituent une part de propriété d'un capital en valorisation, leur valeur monétaire peut elle-même fluctuer en fonction des aventures et mésaventures rencontrées par les corporations auxquelles elles renvoient. Dans cette perspective, l'établissement de la valeur des titres de propriété relève de l'anticipation, c'est-à-dire de l'évaluation des performances attendues des corporations quant à leur capacité à générer des revenus futurs, soit comme « flux futur de revenus anticipés[146] ». Les prix des actions sont donc sujets à des évaluations subjectives en rapport à l'avenir, et le lieu qui permet de les déterminer, là où s'opère la confrontation des évaluations subjectives, n'est autre que le mécanisme qui en assure la circulation, à savoir les marchés boursiers. C'est par l'entremise de ces derniers que s'opère simultanément, d'une part, la liquidité des titres de propriété et, de l'autre, la valorisation de l'intangible.

La liquidité qu'acquièrent les actions sur les marchés boursiers se comprend selon Orléan comme une « transgression », c'est-à-dire comme un affranchissement des titres de propriété à l'égard du capital productif auquel ils renvoient et des risques liés à l'investissement, ces titres pouvant être échangés à tout moment. Ces derniers circulent alors au sein d'un espace « virtuel » où leurs prix sont déterminés en fonction du jugement collectif que porte à leur égard la communauté financière :

> Cette virtualité de la finance est une conséquence immédiate de ses conditions de formation et des finalités qui lui ont été dévolues : il s'agit d'instituer une nouvelle règle d'évaluation fondée sur le jugement collectif des financiers et, ce faisant, de soustraire l'investissement financier aux effets pernicieux de l'immobilisation du capital productif. Dès son origine, la finance est donc une transgression : le monde de la liquidité est un monde artificiel réglé par des conventions. Elle institue une temporalité et des formes d'évaluation en rupture avec le temps productif et les contraintes de la gestion des entreprises[147].

---

[146] *Ibid.*, p. 256.

[147] André ORLÉAN, *Le pouvoir de la finance, op. cit.*, p. 47-48.

Pour Orléan, la détermination des prix des titres sur les marchés boursiers relève ainsi d'une dynamique qui serait endogène aux marchés. Elle s'opère en fonction des échanges qui s'y trouvent réalisés sur la base des anticipations des différents acteurs financiers, ce qu'Orléan désigne comme une logique « autoréférentielle »[148]. Cette logique repose sur une « attitude spéculative », entièrement tournée vers les marchés boursiers, et d'après laquelle les acteurs de la finance prennent chacun leurs décisions – maintien, achat ou vente de titres à des prix déterminés – en fonction de l'anticipation de la décision majoritaire qui sera prise par les autres acteurs, en tenant compte du fait que chacun d'entre eux cherche à anticiper cette opinion majoritaire[149]. L'objectif de cette attitude spéculative vise à anticiper, plus rapidement que les autres, l'opinion majoritaire qui résultera de la confrontation des différentes opinions singulières, et dont le résultat permet précisément la formation d'une opinion majoritaire :

> Dans une telle situation, il apparaît que l'opinion du marché est à la fois l'objet, que chacun cherche à anticiper, mais également le produit, ce qui émerge des opinions individuelles lorsqu'elles sont tournées chacune vers la découverte de l'opinion majoritaire. On parlera de « structure autoréférentielle » pour désigner cette logique très particulière[150].

Dans ce contexte, le prix d'un titre est tributaire de cette opinion majoritaire qui est également désignée par Orléan sous la notion de « convention », considérée comme une production « endogène » des marchés boursiers agissant à la manière d'une médiation entre les acteurs singuliers et le groupe[151]. Ainsi, non seulement les marchés boursiers sont-ils au fondement de la mise en circulation des titres et de leur liquidité, ils assurent également la formation d'un espace virtuel permettant d'en déterminer les prix de manière autoréférentielle. La valeur monétaire des titres se trouve alors établie sur la base de la confrontation des opinions et anticipations de la communauté financière, d'où le caractère intangible à laquelle se rattache cette valeur monétaire, les prix des titres faisant abstraction des contraintes liées à la valorisation du capital productif et de sa temporalité. En ce sens, la virtualité caractéristique des marchés boursiers assure l'institution d'un mode de

---

[148] *Ibid.*, p. 59-63 ; *L'empire de la valeur : refonder l'économie*, Paris : Éditions du Seuil, 2011, p. 270-71.

[149] André ORLÉAN, *Le pouvoir de la finance, op. cit.*, p. 58.

[150] *Ibid.*, p. 59.

[151] *Ibid.*, p. 81 ; *L'empire de la valeur, op. cit.*, p. 279.

capitalisation des actifs des corporations qui ne tient plus seulement compte des coûts liés à leurs actifs tangibles, le capital constant qui est nécessaire au procès de valorisation, mais également de leurs actifs intangibles, c'est-à-dire de leur capacité à générer des revenus futurs en fonction des avantages différentiels dont elles disposent.

Cependant, les conventions sous-jacentes à la détermination de la valeur monétaire des titres ne peuvent toutefois être établies de manière purement arbitraire. Elles supposent le recours à un ensemble de références communes et de représentations caractéristiques de la communauté financière qui sont mobilisées dans le cadre de la confrontation des opinions et des efforts d'anticipation de l'opinion majoritaire. Ces références et représentations relèvent quant à elles d'une « attitude fondamentaliste » qui repose, d'une part, sur l'hypothèse de l'efficience des marchés, à savoir que les prix des marchés finissent toujours par refléter la valeur des actifs auxquels ils renvoient, et, de l'autre, sur l'idée de « valeur intrinsèque » des titres de propriété, c'est-à-dire qu'il est possible de calculer celle-ci objectivement à partir des performances passées des corporations, de l'évolution sectorielle et de l'évolution générale de l'économie afin d'anticiper leur capacité à générer des revenus futurs. L'enjeu vise alors à identifier les titres de propriété dont les prix de marché sont inférieurs à leur valeur

intrinsèque[152]. Cette seconde attitude est caractéristique de l'analyse financière fondamentale qui, en produisant des évaluations quant à l'évolution attendue des titres boursiers, est au cœur de la construction des représentations qui permettent l'établissement de conventions[153]. Les évaluations financières qui sont produites à partir des bilans financiers trimestriels et annuels des corporations[154], combinent une méthode quantitative et qualitative. Premièrement, sur la base des données contenues dans les bilans financiers, elles visent à calculer un ensemble de ratios quantitatifs qui, exprimés sous forme de fraction ou de pourcentage, permettent de comparer les performances d'une corporation sur plusieurs années, en rapport aux corporations œuvrant dans le même secteur et en rapport à l'économie

---

[152] En ce sens, l'« attitude spéculative » et l'« attitude fondamentaliste », qui renvoient aux concepts de « spéculation » et d'« entreprise » élaborés par John Maynard Keynes, constituent à notre avis deux attitudes polaires qui se complètent et déterminent de façon conjointe la dynamique et le prix des titres sur les marchés boursiers. La première caractérise les stratégies d'investissement à court terme et, comme elle est entièrement tournée vers les marchés boursiers, elle permet d'expliquer la *relative* déconnexion de la dynamique financière en rapport à l'économie réelle, de même que les épisodes d'emballement ainsi que les moments de panique. La seconde caractérise plutôt les formes d'investissement sur le long terme et génère des évaluations financières au regard de l'économie réelle dont elle cherche à anticiper l'évolution – saisie toutefois par l'entremise de catégories financières endogènes –, et ce précisément afin de déceler les écarts entre les prix des titres et ce qui en constituerait la valeur intrinsèque. Elle permet ainsi d'alimenter en références et représentations la confrontation d'opinions sous-jacente à la formation de conventions et explique les épisodes de transitions, entre la stabilité, l'emballement et la panique. Chez Orléan lui-même, le rapport entre ces deux attitudes se révèle souvent ambigu et n'est pas explicité clairement. Ainsi, dans *Le pouvoir de la finance*, il tend à reconnaître un certain enracinement de l'attitude spéculative en rapport aux représentations produites par l'attitude fondamentaliste, les conventions devant s'appuyer sur des arguments « vraisemblables » (p. 88). Cela dit, dans *L'empire de la valeur*, Orléan tend à radicaliser son propos. Tout en reconnaissant que l'attitude fondamentaliste puisse jouer un rôle « indirect » quant à la détermination des conventions, étant sollicitée afin d'anticiper l'opinion majoritaire (p. 269), tout l'effort théorique qu'il déploie dans cet ouvrage vise à montrer que la valeur monétaire des titres sur les marchés boursiers relève d'une dynamique strictement autoréférentielle, et que les conventions sont déterminées de façon purement endogène, excluant toute référence à des critères extérieurs. C'est là ce que s'efforce pourtant de produire l'attitude fondamentaliste dont il rejette les présupposés – l'efficience des marchés et la valeur intrinsèque – sans voir le rôle performatif que ces présupposés jouent au sein de la dynamique financière, qui peuvent toutefois eux-mêmes être considérés comme « représentations » ou « normes » endogènes à la communauté financière permettant la production d'« évaluations » elles aussi endogènes, mais en référence à l'économie dite réelle.

[153] En ce qui concerne le rôle des analystes financiers et les catégories de l'analyse financière fondamentale, voir : François L'ITALIEN, Frédéric HANIN, Éric DUHAIME et Éric PINEAULT, « La financiarisation du secteur forestier : le cas de Produits Forestiers Résolu », *Revue Interventions économiques*, no. 44, 2012, en ligne à : http://interventionseconomiques.revues.org/1594.

[154] Ces bilans sont eux-mêmes réalisés à partir de la circulation des informations du bas vers le haut qui est caractéristique de leurs appareils administratifs et qui dédouble sur papier, comme on l'a vu dans la section précédente, l'ensemble des opérations réalisées par la corporation de sorte à en offrir une image synthétique, saisie toutefois par l'entremise de catégories financières.

en général[155]. Qui plus est, ils permettent d'opérer des projections quant aux performances attendues de sorte à anticiper la capacité d'une corporation à générer des revenus futurs. Deuxièmement, cette projection est ensuite nuancée par la prise en compte d'un ensemble d'indicateurs qualitatifs : évolution du secteur et de l'économie en général, modèle d'affaires, état de la compétition, etc. Or, cette partie de l'analyse prend également en compte la détention d'« avantages concurrentiels » qui renvoient à ce que nous désignons avec Veblen comme « avantages différentiels » : le contrôle lié à l'extraction d'une ressource, à l'image de marque, à la production d'une invention par le brevet, etc. En ce sens, les évaluations financières tiennent compte des avantages différentiels détenus par les corporations et visent, sur la base des ratios qu'elles établissent à partir des bilans financiers, à anticiper leur capacité à générer des revenus futurs. Cela permet d'opérer une valorisation financière de leur puissance organisationnelle et des avantages différentiels sur lesquels reposent leurs stratégies et qui se trouvent ainsi posés comme actifs intangibles.

Comme le remarque Veblen, c'est avant tout par l'entremise de la catégorie de *goodwill* que la capacité organisationnelle des corporations et leurs avantages différentiels furent établis en tant qu'actifs intangibles, cette catégorie en usage au sein de la communauté des gestionnaires et financiers de son époque permettant d'en opérer l'objectivation[156]. Le *goodwill*, que l'on peut traduire de façon littérale par « bonne volonté »[157], est une catégorie comptable relativement ancienne qui remonte au Moyen Âge, mais qui devint l'objet de discussions et réflexions plus systématiques à partir du milieu des années 1880, avec l'apparition des grandes corporations privées[158]. Au départ, cette catégorie renvoyait à la réputation associée au nom d'une entreprise, et donc à la confiance et à la fidélité de sa

---

[155] Ces ratios se regroupent sous quatre catégories générales : les ratios de liquidité qui visent à établir la capacité d'une corporation à satisfaire ses engagements à court terme ; les ratios de levier financier qui offrent une image de sa structure financière et de sa solvabilité sur le long terme ; les ratios de gestion qui cherchent à établir l'efficacité avec laquelle elle mène ses opérations (gestions d'inventaires, rapidité de réception de comptes clients, etc.) ; et les ratios de rendement qui visent à déterminer sa capacité à générer des revenus. Voir : François L'ITALIEN, et al., « La financiarisation du secteur forestier », *loc. cit.*

[156] Éric PINEAULT, « Quelle théorie critique des structures sociales du capitalisme avancé ? », *loc. cit.*, p. 121.

[157] *Ibid.*

[158] Hugh P. HUGHES, *Goodwill in Accounting : A History of the Issues and problems*, Atlanta (Georgia) : College of Business Administration, Georgia State Universty, 1982, p. 7-22.

clientèle, de même qu'aux bonnes relations d'affaires établies au fil du temps. Dans ce contexte, le *goodwill* désignait, dans le cadre de la vente privée d'une entreprise, cette part additionnelle qu'était prêt à verser un acheteur au-delà de la valeur monétaire des infrastructures et des équipements eux-mêmes, celle-ci reflétant les avantages qui découlaient de la bonne réputation d'une entreprise. Or, avec l'avènement des grandes corporations, cette signification s'élargit pour intégrer les avantages différentiels qu'elles mobilisaient dans le cadre de leurs stratégies de contrôle. Selon Veblen :

> Various items, of very diverse character, are to be included under the head of « good-will » ; but the items included have this much in common that they are « immaterial wealth », « intangible assets » [...]. Good-will taken in its wider meaning comprises such things as established customary business relations, reputation for upright dealing, franchises and privileges, trademarks, brands, patent rights, copyrights, exclusive use of special processes guarded by law or by secrecy, exclusive control of particular sources of materials. All these items give a differential advantage to their owners, but they are of no aggregate advantage to the community[159].

La catégorie comptable que constitue le *goodwill* permit ainsi d'exprimer et d'objectiver la capacité des corporations à générer des revenus futurs sur la base des stratégies de contrôle qu'elles déployaient et qui reposaient sur la détention d'avantages différentiels, ces derniers leur permettant de tirer profit non seulement du capital immobilisé et mis en œuvre par l'exploitation du travail d'autrui, mais également des perturbations qu'ils permettaient d'opérer sur les marchés et dont résultaient des gains différentiels. Elle renvoyait à la valeur monétaire en « extra » qui était imputée aux actifs des corporations en rapport à ce qu'elles détenaient sous forme liquide, dans leurs coffres, ou encore immobilisée au sein des bâtiments, équipements et inventaires dont elles disposaient[160]. Ce faisant, elle permettait de conférer un nom à cette dimension intangible qui se rapportait à leur puissance organisationnelle et à laquelle était rattachée une valeur dans la mesure où elle leur permettait de générer des revenus. Cette catégorie agit alors comme médiation des pratiques d'affaires

---

[159] Thorstein VEBLEN, *The Theory of Business Enterprise, op. cit.*, p. 139.

[160] Il est à noter qu'en plus de revêtir un sens équivoque en étant imputé à un ensemble de dimensions sujettes à débats, le calcul de la valeur monétaire du *goodwill* ou des actifs intangibles en général se révèle problématique. En effet, celui-ci est établi négativement comme différentiel entre la valeur monétaire concédée pour l'achat d'une entreprise et la valeur monétaire de ses actifs tangibles et liquides à laquelle on soustrait les créances. À cet égard, voir : Éric PINEAULT, « Quelle théorie critique des structures sociales du capitalisme avancé ? », *loc. cit.*, p. 121. Comme le remarque Veblen, cette part additionnelle était souvent nettement supérieure à celle des actifs tangibles : Thorstein VEBLEN, *The Theory of Business Enterprise, op. cit.*, p. 117.

et du monde financier. D'une part, elle était mobilisée dans le cadre des exercices de fusions-acquisitions en tant que valeur monétaire supplémentaire qui était concédée aux propriétaires d'une entreprise sur la base des avantages différentiels qu'elle détenait ou encore en rapport à la synergie que permettrait de générer la consolidation. D'autre part, elle se trouvait valorisée dans le cadre de cet espace virtuel que constituaient les marchés boursiers et qui permettaient de déterminer les prix des titres de propriété sur la base des évaluations et anticipations qui s'y confrontaient en rapport à la capacité des corporations à générer des revenus futurs. En ce sens, comme le suggère Pineault, l'arrimage de cette nouvelle catégorie comptable au procès de détermination de la valeur des titres sur les marchés boursiers opéra la « matérialisation du capital comme puissance immatérielle, intangibilité, c'est-à-dire pure capacité organisationnelle générale projetée dans le futur[161] ».

Comme le montre Veblen, à l'encontre des modalités de capitalisation d'une entreprise dans le cadre du capitalisme industriel, la capitalisation des grandes corporations ne tient plus seulement compte des coûts liés à l'immobilisation du capital sous forme de moyens de production – infrastructures et équipements –, mais se rapporte également à sa capacité à générer des revenus :

> [I]n so far as business procedure and business conceptions have been shaped in the image of the modern corporation (or limited liability company), the basis of capitalization has gradually shifted, until the basis is now no longer given by the cost of material equipment owned, but by the earning-capacity of the corporation as a going concern[162].

Si la capitalisation des corporations ne se rapporte plus aux seuls actifs tangibles, elle ne se rapporte pas davantage à la valeur monétaire de leurs titres au moment de leur émission. Elle est plutôt tributaire des évaluations et des anticipations continuelles opérées à l'égard de leurs titres sur les marchés boursiers, en fonction de leur capacité à générer des revenus futurs. Or, comme cette capacité est tributaire de la détention d'avantages différentiels, cette capitalisation incorpore ces éléments stratégiques en tant qu'actifs intangibles, dans la mesure où une large part des revenus que les corporations parviennent à générer proviennent des

---

[161] Éric PINEAULT, « Quelle théorie critique des structures sociales du capitalisme avancé ? », *loc. cit.*, p. 122-23.

[162] Thorstein VEBLEN, *The Theory of Business Enterprise, op. cit.*, p. 137.

gains différentiels qu'ils permettent de dégager en opérant des perturbations sur les marchés. Ainsi, la capitalisation des corporations se rapporte aussi bien à leurs actifs tangibles qu'à leurs actifs intangibles :

> The effective (business) capitalization, as distinct from the *de jure* capitalization, is not fixed permanently and inflexibly by a past act of incorporation or stock issue. It is fixed for the time being only, by an ever recurring valuation of the company's properties, tangible and intangible, on the basis of their earning-capacity[163].

Comme la capacité des corporations à générer des revenus futurs repose sur la détention d'avantages différentiels, les actifs intangibles constituent, pour Veblen, l'élément central autour duquel se cristallise la capitalisation des corporations, dont la valeur monétaire peut être rapportée à celle des actions ordinaires[164], celle des actifs tangibles se reflétant quant à elle au sein des actions préférentielles[165].

Cette modalité par laquelle s'opère la capitalisation des titres de propriété des corporations se révèle par ailleurs déterminante en ce qui concerne leur accès au crédit, et donc en rapport au capital qu'elles détiennent sous gestion, celui-ci ayant un impact en retour sur leur capitalisation. Dotées de fonds propres par l'émission initiale de titres de propriété, les corporations peuvent, sur la base des investissements qu'elles réalisent, employer ces derniers comme collatéraux afin d'accéder au crédit[166]. De même, comme les avantages différentiels sont valorisés en tant qu'actifs intangibles, ces derniers peuvent également être mobilisés comme collatéraux afin d'obtenir une extension de crédit[167]. En ce sens, la capitalisation d'une corporation renvoie aussi bien à l'anticipation des revenus qu'elle peut tirer de l'exploitation des actifs tangibles et intangibles qui se rapportent à ses fonds propres qu'à ceux des actifs tangibles et intangibles qui se rapportent à son endettement : « "Capital"

---

[163] *Ibid.*, p. 138 ; « Nature du capital », *loc. cit.*, p. 143-44.

[164] Thorstein VEBLEN, *The Theory of Business Enterprise, op. cit.*, p. 138.

[165] Ces équivalences ne relèvent pas de liens directs, établis *de facto* ou en fonction du droit, mais se rapportent plutôt aux habitudes de pensée des hommes d'affaires et se déduisent du fait que lorsqu'un changement de circonstances affecte le *goodwill* d'une corporation, cela se traduit par une augmentation ou une diminution de la valeur monétaire des actions ordinaires, selon Veblen : *Ibid.*, p. 147.

[166] *Ibid.*, p. 105-06.

[167] *Ibid.*, p. 116-17.

in the enlightened modern business usage means "capitalized presumptive earning-capacity", and in this capitalization is comprised the usufruct of whatever credit extension the given business concern's industrial equipment and good-will will support[168] ». Dans ce contexte, l'accès au crédit se révèle névralgique, celui-ci pouvant être mobilisé par les corporations afin d'élargir leurs opérations, notamment par l'entremise de fusions-acquisitions. De fait, le financement par endettement s'est imposé selon Veblen comme une pratique incontournable pour les corporations étant donné la nature des formes de compétition caractéristiques des marchés oligopolistiques. Davantage, l'accès au crédit constitue à ses yeux un avantage différentiel permettant d'augmenter la puissance organisationnelle des corporations et leurs capacités à générer des revenus futurs, faisant lui-même l'objet d'une valorisation en tant qu'actif intangible[169]. En ce sens, le rapport entre la capitalisation et l'accès au crédit relève d'un procès d'auto-renforcement cumulatif[170]. Pour Veblen, il en résulte une indistinction entre ce qui est communément désigné comme capital et ce qui relève du crédit[171], ce que rend d'ailleurs apparent la forme hybride de financement que constituent les actions préférentielles, combinant les caractéristiques des actions et des obligations[172]. Les titres financiers, par lesquels les corporations s'approvisionnement en capital, se déclinent ainsi comme un « continuum » qui s'étend des actions ordinaires aux obligations en passant par les actions préférentielles[173]. Où l'on voit de quelle façon le système financier, dans son ensemble, s'interpose entre la capacité organisationnelle des corporations et les investisseurs qui détiennent les capitaux.

L'accès au capital est donc médiatisé par le système financier, et en particulier par le jugement collectif de la communauté financière opéré sur la base de la confrontation des évaluations et anticipations quant aux performances attendues des corporations. Où se révèle,

---

[168] *Ibid.*, p. 127-28.

[169] *Ibid.*, p. 97-98 et 104.

[170] Thorstein VEBLEN, *Absentee Ownership, op. cit.*, p. 377 ; Paul A. BARAN et Paul M. SWEEZY, *Le capitalisme monopoliste, op. cit.*, p. 53-54.

[171] Thorstein VEBLEN, *The Theory of Business Enterprise, op. cit.*, p. 128-31.

[172] *Ibid.*, p. 115.

[173] Éric PINEAULT, « Prolégomènes à une théorie critique du capital financier », *loc. cit.*, p. 260.

selon Orléan, la puissance du système financier lui-même en rapport à celle des corporations, soit comme « puissance d'évaluation publique[174] ». Cette puissance se manifeste, d'une part, par la réduction des opérations des corporations à leurs bilans financiers qui se trouvent alors saisies dans le cadre des catégories de l'évaluation financière et, de l'autre, par l'arbitrage des différentes stratégies et différents projets d'investissements mis en œuvre par les corporations qui sont soumis au jugement de la communauté financière. Comme le remarquait déjà Veblen, la capacité de sanction de la puissance financière se présente alors sous la forme d'un possible désinvestissement, duquel découle une dévaluation des titres de la corporation sur les marchés et une limitation de son accès au crédit, ce qui l'entraîne alors dans la tourmente d'une spirale descendante[175]. En ce sens, si le développement du système financier s'est opéré de façon parallèle et complémentaire à celui des grandes corporations et des marchés oligopolistiques, celui-ci en vint à s'imposer comme une instance de validation des stratégies mises en œuvre par les grandes corporations qui étaient fondées sur l'acquisition d'avantages différentiels.

5.5. Conclusion

L'avènement de la grande corporation correspond à une transformation qualitative des rapports sociaux d'appropriation. Au tournant du XX^{e}, le long procès d'émancipation des corporations à l'égard de l'encadrement étatique qui caractérisait leur forme quasi publique parvint à son terme. Sous la forme du holding, la grande corporation de droit privé acquit une forme pleinement mature. Reconnue comme personne morale, elle disposait désormais des mêmes droits que les citoyens et pouvait ainsi détenir des actions dans d'autres corporations ou encore intenter des poursuites en justice. Par ailleurs, elle disposait également de droits exclusifs tels que l'association de capitaux ou encore la responsabilité limitée. Cette transformation qualitative des rapports sociaux d'appropriation fut caractérisée par la séparation du rôle de direction à l'égard de la détention des titres de propriété auxquels celui-

---

[174] André ORLEAN, *Le pouvoir de la finance, op. cit.*, p. 209.

[175] Thorstein VEBLEN, *Absentee Ownership, op. cit.*, p. 353.

ci était auparavant rattaché avec la propriété privée bourgeoise. Ce faisant, l'avènement de la corporation entraîna une double transformation du rapport intercapitaliste.

D'un côté, elle permit une autonomisation de la puissance organisationnelle qui s'était développée dans le cadre des entreprises du capitalisme industriel, celle-ci se déployant désormais sous un ensemble de stratégies de contrôle, à la fois interne et externe, fondées sur l'acquisition d'avantages différentiels. L'adoption de ces stratégies se rattachait à une transformation qualitative des marchés qui empruntèrent une dynamique oligopolistique à laquelle correspondait également une mutation des formes privilégiées de compétition. Dans ce nouveau contexte, l'acquisition d'avantages différentiels vise désormais à remédier aux guerres de prix qui furent remplacées par de nouvelles armes, c'est-à-dire par un ensemble de stratégies dont le but est d'exclure la compétition ou encore de s'en différencier. Ces stratégies reposent sur l'arrimage du contrôle interne et externe qui est caractéristique de la puissance organisationnelle des grandes corporations. Ainsi, le contrôle exercé sur les marchés s'enracina progressivement dans une prise en charge des moments formels du procès de travail : soit l'objet, le résultat et l'idée. Les gains différentiels générés par ces stratégies relèvent de la mise en rapport du procès de production au procès de circulation et reposent sur les perturbations pouvant être opérées sur les marchés, ce qui se matérialise par la capacité des grandes corporations à déterminer le prix des marchandises sur les marchés. En ce sens, c'est sur la base des stratégies fondées sur l'acquisition d'avantages différentiels que les corporations parviennent à générer leurs revenus.

D'un autre côté, la transformation des marchés s'accompagna de la constitution parallèle d'un système financier qui assura la mise en circulation des titres de propriété au fil d'un procès d'abstraction et de liquéfaction. En ce sens, la transformation du rapport intercapitaliste qui, par le bas, se caractérisa par la constitution de marchés oligopolistiques avait pour contrepartie, par le haut, l'avènement d'un système financier assurant la production, la mise en circulation et le réaménagement possible de titres financiers dans le cadre d'exercices de fusions-acquisitions. C'est donc par l'entremise du système financier que furent opérées les stratégies de fusions-acquisitions horizontales et verticales auxquelles eurent recours les corporations, celui-ci jouant alors le rôle d'une médiation incontournable du rapport intercapitaliste. La mise en circulation des titres de propriété sur les marchés

boursiers fut alors au fondement de la mise en place d'un nouveau mode de valorisation financière relativement autoréférentiel. Par l'entremise des jugements collectifs que porte la communauté financière à l'égard de la capacité des corporations à générer des revenus futurs, les avantages différentiels qu'elles détiennent et qui sont au cœur de leurs stratégies de contrôle font désormais l'objet d'une valorisation en tant qu'actifs intangibles. Puisque ces jugements émis par la communauté financière déterminent la valeur monétaire des titres de propriété sur les marchés boursiers et que celle-ci détermine en retour leur capacité d'emprunt, la sphère financière s'imposa comme une instance de validation des stratégies mises en œuvre par les grandes corporations.

Comme on le voit, à l'encontre de Marx qui rattachait la corporation à une phase transitoire présageant le dépassement du capitalisme, son avènement se rapporte plutôt à la mise en place d'une nouvelle phase du capitalisme. Or, compte tenu des nouvelles armes de concurrence employées sur les marchés oligopolistiques et de la valorisation des avantages différentiels comme actifs intangibles sur les marchés financiers, c'est alors la production scientifique et technologique elle-même qui se trouva intégrée au nombre des stratégies employées par les grandes corporations. Orientée vers l'acquisition de brevets qui procurent à leurs détenteurs des monopoles reconnus légalement, cette stratégie de contrôle fondée sur la recherche et le développement implique en effet une prise en charge de la production scientifique et technologique par la mise en place de laboratoires privés. Comme nous avons commencé à le voir dans le cas des stratégies de diversification, c'est alors le moment idéel du procès de travail qui se trouve réflexivement pris en charge par les grandes corporations comme production de nouveaux objets d'usage réalisée en vue d'acquérir des monopoles reconnus légalement par l'entremise de brevets. Comme nous le verrons au prochain chapitre, c'est donc la dimension inventive de l'activité humaine qui se trouve dès lors mobilisée et systématiquement développée par la puissance organisationnelle des grandes corporations.

CHAPITRE VI

LA PROPRIÉTÉ INTELLECTUELLE, LA RECHERCHE ET LE DÉVELOPPEMENT ET LA SOUMISSION VIRTUELLE DE LA PRATIQUE SOCIALE AU CAPITAL

Marx concevait que les découvertes de la science, telles que les lois de la physique, étaient susceptibles d'être mobilisées gratuitement par le capital, affirmant de celles-ci qu'elles ne lui « coûtent pas un liard[1] ». Pour lui, l'application de ces découvertes dans le cadre de procès de production n'entraîne des coûts que dans la mesure où il s'agit d'acquérir les machines dans lesquelles ces découvertes se trouvent transposées. Aussi, ces coûts se rattachent d'après lui exclusivement au temps de travail qui a été nécessaire pour produire ces machines et non aux efforts déployés pour réaliser les découvertes dont elles sont issues. Or, comme nous l'avons vu au dernier chapitre, la formation de marchés oligopolistiques entraîna le développement de nouvelles formes de compétition caractérisées par le déploiement de nouvelles stratégies de contrôle fondées sur l'acquisition d'avantages différentiels. Parmi celles-ci, le contrôle de nouveaux produits par l'entremise de brevets s'imposa progressivement comme une nouvelle stratégie reposant sur la mise en place de laboratoires privés consacrés à des activités de recherche et développement. Pour cause, le brevet permet de conférer à son détenteur un monopole reconnu légalement pour ce qui est de la production et de l'usage de l'invention à laquelle il se rapporte. À l'encontre du capitalisme industriel, l'accès aux découvertes résultant de la production scientifique et technologique réalisée au sein de laboratoires privés se trouve ainsi limité par les brevets qui permettent d'exclure

---

[1] Karl MARX, *Le Capital*, Livre I, *op. cit.*, p. 434 ; *Manuscrits de 1857-58*, Tome II, *op. cit.*, p. 252.

autrui de la possibilité de se rapporter à l'invention brevetée afin de la produire ou d'en faire usage.

Dans ce chapitre, nous examinerons l'avènement du système des brevets aux États-Unis afin d'expliciter les traits généraux de cette forme particulière de propriété intellectuelle que constitue le brevet. Ensuite, nous porterons notre regard sur le modèle type d'une corporation dont la stratégie d'affaires, développée au tournant du XX^{e} siècle, était fondée sur l'acquisition de brevets par l'entremise de recherches effectuées en laboratoires privés, à savoir General Electric. Enfin, partant des transformations organisationnelles et institutionnelles dont nous avons fait état au dernier chapitre et auxquelles s'ajoute le système des brevets, nous chercherons à rendre compte des modalités par lesquelles s'opère l'intégration de la production scientifique et technologique au mode de production capitaliste sous sa forme avancée. Tenant compte des thèses développées par Marx à ce sujet et des transformations caractéristiques du capitalisme avancé, nous verrons que cette intégration peut être conceptualisée dans le prolongement de la reproduction élargie du capital et des effets conjoints de la soumission formelle et réelle du procès de travail au capital. Ainsi, nous problématiserons les enjeux liés à l'intégration de la production scientifique et technologique à la dynamique du capitalisme avancé par l'entremise d'une proposition conceptuelle novatrice, soit comme *soumission virtuelle de la pratique sociale au capital*, c'est-à-dire comme capacité de détermination de formes futures de pratiques et de jouissances sociales à partir de la production d'objets d'usage inédits.

6.1. Le système des brevets

Le système des brevets implanté aux États-Unis tire son origine de l'Angleterre. Dans le cadre du système de privilèges caractéristique du Moyen Âge, les monarques disposaient d'une prérogative leur permettant d'octroyer certains privilèges à leurs sujets tels que des monopoles en rapport aux activités artisanales et commerciales. Ces privilèges faisaient l'objet de proclamations publiques par l'entremise de « lettres patentes » (*patent letters*, du

latin *patens* qui signifie « ouvert » ou encore « évident »), d'où l'origine du terme anglais *patent*[2], de même que le terme français « brevet » (de « bref », en rapport aux « courtes lettres officielles » par lesquels étaient concédés de tels privilèges)[3]. Ces privilèges qui visaient *a priori* le bien public, en encourageant des artisans étrangers à s'implanter dans le royaume ou encore des commerçants à importer de nouvelles technologies, étaient également concédés aux courtisans en échange de services, constituant ainsi un levier d'influence et une source de revenus importants pour le monarque. Ce faisant, ces privilèges eurent tendance à proliférer au point où presque toutes les pratiques commerciales s'en trouvèrent affectées de près ou de loin, impliquant des prix élevés pour de nombreux biens d'usage. Or, puisque les lettres patentes conféraient des monopoles à leurs détenteurs, ces privilèges s'opposaient aux principes directeurs de la *Magna carta* et de la common law auxquels ils étaient subordonnés et qui reconnaissaient aux sujets du royaume une liberté de commerce[4]. Ainsi, les hommes politiques et les parlementaires anglais en vinrent à critiquer le recours abusif aux lettres patentes, ce qui mena à l'adoption du Statut des monopoles de 1624 qui assura l'abolition de ces privilèges à l'exception des monopoles liés aux inventions. Ce faisant, seules les inventions importées au royaume ou celles qui étaient mises au point sur le territoire pouvaient désormais faire l'objet de lettres patentes, et ce, pour un temps limité de 14 ans[5].

Au départ, ce même système de brevets fut implanté relativement tel quel dans les colonies anglaises d'Amérique, des monopoles étant conférés par acte souverain aux inventeurs ou importateurs d'inventions pour une durée allant jusqu'à 25 ans[6]. Suite à la guerre d'Indépendance et à la victoire des insurgés de 1783, les différents États fédérés assumèrent alors la responsabilité d'octroyer des brevets. Or, comme en atteste les nombreux démêlés entourant l'invention du bateau à vapeur – dont plusieurs inventeurs se disputaient

---

[2] Peter DRAHOS et John BRAITHWAITE, *Information Feudalism : Who Owns the Knowledge Economy*, New York : New Press, 2002, p. 34.

[3] Gérard CORNU (dir.), *Vocabulaire juridique*, Paris : PUF, Coll. « Quadrige », 2005, p. 121.

[4] Peter DRAHOS, *A Philosophy of Intellectual Property*, Brookfield : Darthmouth Publishing Co., 1996, p. 30.

[5] *Ibid.*, p. 32-33 ; Martine AZUELOS, « Innovation et système des brevets aux Etats-Unis : un modèle en question(s) », *Revue LISA/*LISA, Caen : Presses Universitaire de Rennes, Vol. IV, no. 1, 2006, p. 35 ; Peter DRAHOS et John BRAITHWAITE, *op. cit.*, p. 35.

[6] Fred WARSHOFSKY, *The Patent Wars : The Battle to Own the World's Techonology*, New York : John Wiley & Sons Inc., 1994, p. 32-34.

les mérites en se faisant la course aux brevets dans les différents États et en contestant ceux qui avaient été obtenus par leurs concurrents –, cette décentralisation du système des brevets entraîna la formation d'une toile de brevets sous la forme d'un « *patchwork* »[7]. En effet, les différents États reconnaissaient à des personnes distinctes la paternité d'une même invention pour laquelle l'étendue des privilèges et l'échéance des brevets obtenus variaient de façon notable. Dans ce contexte, les bateaux à vapeur ne pouvaient circuler librement d'un État à l'autre, les privilèges octroyés par les États étant limités à leur territoire. Ces démêlés et les avantages liés à l'implantation de nouvelles technologies telles que le bateau à vapeur incitèrent les Pères fondateurs à intégrer à la Constitution des États-Unis de 1787, comme juridiction fédérale, la reconnaissance de droits de propriété intellectuelle afin d'encourager le développement et l'importation de nouvelles technologies par l'octroi de brevets, soit : « De favoriser le progrès de la science et des arts utiles, en assurant, pour un temps limité, aux auteurs et inventeurs le droit exclusif à leurs écrits et découvertes respectifs[8] ».

Or, tout comme l'émergence des grandes corporations fut marquée par la récurrence de débats entre les opposants aux monopoles et les partisans du développement économique, l'établissement du système de brevets s'opéra dans le cadre d'une tension similaire dont les positions se fondaient sur les mêmes arguments. En 1790, l'adoption par le Congrès des États-Unis de la première loi sur les brevets visait à concilier ces deux positions et à établir un équilibre entre l'intérêt général de la société conçu comme développement économique et industriel et les intérêts privés des inventeurs. Voilà ce dont rend compte la position de Thomas Jefferson sur la question des brevets, lui qui deviendra, en tant que secrétaire d'État, responsable de l'Office des brevets institué et intégré au département d'État par la loi de 1790. Homme de science et inventeur, Jefferson était réticent aux monopoles, et à plus forte raison en ce qui concerne les idées et les inventions qui devaient à ses yeux circuler librement au niveau mondial pour le plus grand bien de l'humanité. Il révoquait ainsi l'argument d'inspiration lockéenne d'après lequel les idées et les inventions d'un individu doivent lui

---

[7] *Ibid.*, p. 37.

[8] Article I, section 8, clause 8 de la Constitution des États-Unis, tiré de Jean-Éric Branaa, *op. cit.*, p. 123. L'adoption de cette proposition aurait d'ailleurs été facilitée suite à une démonstration effectuée par l'inventeur John Fitch de son bateau à vapeur sur le Delaware, et à laquelle assistèrent les délégués de la convention constitutionnelle. Voir Martine AZUELOS, *loc. cit.*, p. 35 ; Fred WARSCHOSWKY, *op. cit.*, p. 35-37.

être reconnues en tant que propriété privée puisqu'elles constituent le résultat de son travail, un argument mis de l'avant à l'époque par certains partisans des brevets. Il lui apparaissait néanmoins souhaitable, afin de favoriser l'intérêt général, d'offrir des monopoles pour encourager et récompenser les initiatives individuelles en matière de développement technologique, mais pour un temps limité seulement[9]. Dans le même ordre d'idées, la loi de 1790 permettait d'obtenir un brevet pour toute invention dont on pouvait faire état de la nouveauté et de l'utilité : « [...] any new and useful art, machine, manufacture or composition of matter and any new and useful improvement on any art, machine, manufacture or composition of matter[10] ». L'équilibre entre l'intérêt général et les intérêts privés des inventeurs était visé d'une double façon. D'un côté, il s'agissait d'encourager le développement de nouvelles technologies en assurant une protection institutionnelle aux inventeurs quant à l'exploitation exclusive de leurs inventions en échange de la divulgation publique des propriétés et usages auxquels elles étaient destinées, ces indications devant être suffisamment détaillées afin de permettre à toute personne versée dans le domaine de les produire et d'en faire usage. De l'autre, ces monopoles étaient octroyés pour une durée limitée de 14 ans, de telle sorte qu'à l'échéance du brevet, les propriétés et les usages préalablement divulgués relevaient alors du domaine public, les inventions pouvant dès lors être produites et utilisées par quiconque[11]. D'après les dispositions de la loi de 1790, l'étude des demandes de brevets incombait au secrétaire d'État, au ministre de la Guerre et au procureur général. Pour qu'un brevet soit émis, au moins deux d'entre eux devaient établir l'invention comme étant « suffisamment utile et importante » (*sufficiently useful and important*)[12]. Il s'agissait d'un processus relativement long qui s'ajoutait aux fonctions politiques de ces hommes d'État, si bien qu'ils se trouvèrent rapidement débordés par la gestion des demandes de brevets. Ce faisant, la loi sur les brevets fut modifiée en 1793 afin de simplifier les procédures tout en permettant d'étendre la durée des brevets, sur demande,

---

[9] Martine AZUELOS, *loc. cit.*, p. 36-37 ; Fred WARSCHOSWKY, *op. cit.*, p. 39-40.

[10] Loi de 1790 cité dans Martine AZUELOS, *loc. cit.*, p. 39.

[11] Peter DRAHOS et John BRAITHWAITE, *op. cit.*, p. 42 ; David NOBLE, *America by Design, op. cit.*, p. 86 ; Christopher MAY, *op. cit.*, p. 5-6 et 10.

[12] Fred WARSCHOSWKY, *op. cit.*, p. 39.

de sept années supplémentaires[13]. L'examen des demandes devint alors plus superficiel et les litiges qui ne manquaient pas de surgir étaient tranchés devant les tribunaux. Cette loi resta en vigueur près de cinquante ans, mais la multiplication des demandes de brevets et des litiges qui en découlaient entraînèrent sa révision. Malgré de multiples modifications ultérieures, la loi de 1836 marqua l'avènement du système des brevets contemporain aux États-Unis avec l'établissement d'un Office des brevets indépendant dirigé par un commissaire aux brevets. Cet office était chargé de la mise sur pied d'un ensemble de bibliothèques permettant de répertorier les différents brevets octroyés tout en disposant d'une équipe de spécialistes et de nouvelles méthodes visant à établir plus rigoureusement l'originalité et l'utilité des inventions. Enfin, une nouvelle loi sur les brevets adoptée en 1952 permit de préciser la nature du caractère novateur que devait revêtir une invention, à savoir le principe de « non-évidence » (*non obviousness*)[14]. L'émission d'un brevet fut alors conditionnelle à la satisfaction de trois critères distincts, qui sont aujourd'hui généralisés au niveau mondial[15]. Premièrement, l'invention doit être *nouvelle*, c'est-à-dire qu'elle ne doit pas faire partie du domaine public ou encore avoir fait l'objet d'un brevet antérieur. Deuxièmement, elle doit être *non évidente*, c'est-à-dire qu'elle ne peut relever du sens commun ou encore d'une solution ou d'un amalgame d'objets qui seraient évidents pour une personne versée dans le domaine. Enfin, elle doit être *utile*, entendu ici au sens étroit où elle doit être destinée à un usage déterminé et être susceptible d'applications industrielles et commerciales[16].

Sur la base de cette histoire et des critères conditionnels à l'émission de brevets, trois caractéristiques formelles permettent de rendre compte de la spécificité des brevets en tant qu'ils constituent une forme particulière de propriété intellectuelle. Premièrement, à l'encontre de la propriété privée définie au quatrième chapitre, l'objet de propriété auquel se

---

[13] Ainsi, aux États-Unis, la durée totale d'un brevet passa de 14 ans, en 1790, à 21 ans, en 1793, avant d'être abaissée à 17 ans (à partir de l'émission du brevet), en 1861, puis établie à 20 ans (à partir de la soumission du formulaire de demande), en 1995. Voir *Ibid.*, p. 62-63.

[14] *Ibid.*, p. 40-48 ; Martine AZUELOS, *loc. cit.*, p. 39-41.

[15] Ces critères furent notamment adoptés par l'OMC : Organisation mondiale du commerce, « Accord sur les aspects des droits de propriété intellectuelle qui touchent au commerce », *Accord instituant l'Organisation mondiale du commerce*, Annexe 1C, 1994, p. 366, en ligne à : https://www.wto.org/french/docs_f/legal_f/27-trips.pdf.

[16] Christopher MAY, *op. cit.*, p. 6.

rapporte le brevet ne renvoie pas à des objets concrets, matériels et tangibles, mais plutôt, comme le remarque Peter Drahos, à des « objets abstraits », immatériels et intangibles : « [...] intellectual property rights are rule-governed privileges that regulate the ownership and exploitation of abstract objects in many field of human activity[17] ». En ce sens, l'invention qui fait l'objet d'un brevet n'est pas appropriée sous une forme matérielle et singulière, par exemple comme cette machine-là, mais plutôt sous une forme abstraite, sur la base des propriétés générales qui lui sont propres, à savoir ses caractéristiques matérielles et formelles ainsi que l'usage auquel elle est destinée. L'objet approprié est donc un objet en général, un objet générique, au-delà de ses manifestations effectives et concrètes. Autrement dit, cet objet abstrait renvoie à ce que nous avons défini avec Marx en tant qu'« idée », et qui constitue l'un des moments du procès de travail au sens transhistorique. En effet, l'objet abstrait est une image mentale, la représentation d'un objet d'usage déterminé que l'on peut produire et consommer, dont les propriétés matérielles et formelles sont connues et établies en fonction de l'usage auquel il est destiné. C'est pourquoi l'octroi d'un brevet est conditionnel à la divulgation des caractéristiques, du fonctionnement et de l'utilisation d'un objet d'usage inédit. Ce sont ces dimensions générales, qui relèvent de la représentation mentale, qui font l'objet d'une appropriation au-delà de l'ensemble des manifestations concrètes et singulières sous lesquelles il peut ensuite être matérialisé.

Deuxièmement, comme la propriété privée, le brevet n'est pas un droit de propriété qui se rapporte strictement à un objet, mais également à autrui. En tant que propriété intellectuelle, il constitue un droit sur des objets abstraits en rapport à autrui[18]. Qui plus est, comme la propriété privée, il constitue un droit négatif qui permet de soustraire l'usage d'un objet abstrait au regard d'autrui et aux normes sociales qui pourraient encadrer son usage. Cependant, à la différence des objets concrets et singuliers, il n'y a pas de rivalité *a priori* en ce qui concerne l'utilisation d'objets abstraits. En effet, ceux-ci peuvent être employés simultanément par différents individus[19]. Par exemple, si un marteau concret et singulier ne

---

[17] Peter DRAHOS, *op. cit.*, p. 5.

[18] Christopher MAY, *op. cit.*, p. 16.

[19] *Ibid.*, p. 3.

peut être employé par deux individus à la fois, l'idée même du marteau, comme représentation d'un objet d'usage formé d'un manche d'une certaine longueur et d'une tête plus solide et massive qui permet d'enfoncer un clou, peut en elle-même être employée au même moment par un ensemble d'individus sans que son utilisation et sa matérialisation effective ne compromettent l'utilisation de cette idée pour autrui. En ce sens, les objets abstraits ne sont pas en eux-mêmes exclusifs et constituent plutôt des idées qui peuvent facilement être partagées. À l'inverse, c'est plutôt l'exploitation exclusive à laquelle donne droit le brevet qui crée une rareté et une rivalité *a priori* inexistantes[20]. Ce faisant, l'appropriation exclusive d'un objet abstrait procure au détenteur d'un brevet un contrôle à l'égard des manifestations concrètes de ce dernier, c'est-à-dire sur l'ensemble des exemplaires qui en constituent autant de matérialisations effectives : « Abstract objects function as gateway to valuable physical objects[21] ». Ainsi, contrairement à la propriété privée, le brevet ne fait pas que soustraire l'usage d'un objet singulier au regard d'autrui et permettre à son propriétaire d'en disposer librement, il soustrait la possibilité pour autrui de se rapporter à cet objet en tant que tel, de le produire ou d'en faire usage sans le consentement du détenteur du brevet. En ce sens, il limite le déploiement des formes de pratiques et de jouissances sociales qui s'y rapportent[22]. Il confère donc à son détenteur un contrôle sur la production et la consommation d'un objet d'usage dont l'accès relève alors de son pouvoir discrétionnaire. Ce faisant, il permet de contrôler le volume de production et le prix des marchandises auxquelles il se rapporte, constituant ainsi un avantage différentiel[23].

Troisièmement, sur la base des deux points précédents, le brevet rend possibles la valorisation et le transfert des idées en tant qu'actifs intangibles. En ce qui concerne le premier point, le brevet permet d'opérer la chosification d'idées nouvelles tout en maintenant celles-ci sous une forme abstraite. Comme dans le cas de la mise en circulation des obligations, cela se comprend comme un double procès de chosification et d'abstraction. D'une part, étant rattaché à la divulgation par écrit des caractéristiques matérielles et

---

[20] *Ibid.*, p. 23.

[21] Peter DRAHOS, *op. cit.*, p. 157.

[22] Christopher MAY, *op. cit.*, p. 33 ; David NOBLE, *America by Design, op. cit.*, p. 86.

[23] Peter DRAHOS, *op. cit.*, p. 111.

formelles de l'objet d'usage nouvellement créé, le brevet confère un support tangible à l'idée qui se trouve jetée sur papier. D'autre part, cette chosification relève néanmoins de l'abstraction dans la mesure où celle-ci s'opère en dehors du contexte pratique où l'idée intervient comme finalité qui oriente le déroulement effectif du procès de travail et qui se matérialise ainsi sous une forme concrète. En ce qui concerne le second point, le droit d'exploitation exclusif qui se rattache au brevet crée la rareté nécessaire afin qu'une idée acquiert elle-même une valeur en tant qu'actif intangible. Sans le monopole temporaire auquel donne droit le brevet, l'idée nouvellement développée pourrait circuler de façon libre et illimitée, cet objet abstrait pouvant alors être produit et consommé par quiconque. Or, dans la mesure où il procure à son détenteur un monopole, le contrôle sur la production et la consommation de tout exemplaire singulier de l'objet abstrait est au fondement de la valeur du brevet qui s'y rattache : « The proposal, then, is that abstract objects are a form of capital. Intellectual property both constitutes the existence of this type of capital and determines its ownership[24] ». La valeur d'un brevet renvoie à l'avantage différentiel qu'il confère à son détenteur, à la capacité à déterminer les prix qui en découle et aux perturbations qu'il permet d'opérer sur les marchés afin de maximiser les revenus dégagés. En tant qu'actif intangible, la valeur monétaire du brevet se calcule alors en actualisant sa capacité à générer des revenus futurs en fonction du nombre d'années avant son échéance[25]. C'est donc par l'entremise du brevet que des inventions, en tant qu'elles constituent des idées nouvelles ou, autrement dit, des objets d'usage abstraits nouvellement créés, se trouvent posés en tant qu'actifs intangibles, c'est-à-dire comme biens immatériels pouvant faire l'objet de valorisations financières et de transactions monétaires[26].

En 1860, alors qu'il se prononçait sur les inventions majeures qui eurent le plus d'impacts en retour sur le développement d'inventions ultérieures, Abraham Lincoln mentionna les lois sur les brevets elles-mêmes, en affirmant que celles-ci : « [...] added the

---

[24] *Ibid.*, p. 156.

[25] François LEVEQUE et Yann MENIERE, *Économie de la propriété intellectuelle*, Paris : La Découverte, Coll. « Repères », 2003, p. 31.

[26] Christopher MAY, *op. cit.*, p. 51.

fuel of interest to the fire of genius[27] ». Or, comme le remarque David Noble, si ces lois avaient pour but de stimuler l'initiative d'inventeurs indépendants, compte tenu des nouvelles formes de compétition qui firent leur apparition dans le cadre des marchés oligopolistiques, le « feu du génie » se trouva pour l'essentiel pris en charge et subordonné aux « intérêts » des grandes corporations[28]. L'équilibre que cherchaient à établir ces lois entre l'intérêt général et les intérêts privés des inventeurs fut dès lors subverti au profit des grandes corporations qui parvinrent dès le début du XX^{e} siècle, avec l'établissement de laboratoires de recherche privés, à *monopoliser la capacité à monopoliser* que rendait possible le système des brevets.

Dans cette perspective, c'est par la rencontre de la grande corporation et du système des brevets que s'opéra l'intégration de la production scientifique et technologique au mode de production capitaliste, soit par le développement de stratégies de contrôle fondées sur la recherche et le développement réalisés en laboratoires privés en vue d'obtenir des brevets. Ainsi, d'un côté, en opérant la conversion d'idées nouvelles sous forme d'actifs intangibles procurant à leurs détenteurs un avantage différentiel, le système des brevets ouvra tout un nouveau champ de la pratique humaine à l'expansion du capitalisme, soit la production d'inventions par la mobilisation de la production scientifique et technologique[29]. De l'autre, dans la mesure où elle permettait de rassembler des capitaux dans des proportions inédites, la grande corporation constitua la condition de possibilité de la mise sur pied de laboratoires de recherche privés, nécessitant des équipements onéreux et une main-d'œuvre hautement qualifiée[30]. Ce faisant, de 1920 à 1940, le nombre de laboratoires privés aux États-Unis passa de 300 à 2 200, les corporations comportant un chiffre d'affaires de plus de 100 M$ détenant en moyenne une équipe de 170 chercheurs et celles qui possédaient un chiffre d'affaires supérieur à 1 G$ avaient en moyenne une équipe de 1 250 chercheurs[31]. Aussi, de 1885 à

---

[27] Cette phrase fut gravée sur la porte principale de l'Office des brevets des États-Unis en 1932 : David NOBLE, *America by Design, op. cit.*, p. 84.

[28] *Ibid.*, p. 85.

[29] Peter DRAHOS, *op. cit.*, p. 111.

[30] David NOBLE, *America by Design, op. cit.*, p. 19.

[31] Harry BRAVERMAN, *op. cit.*, p. 140-41.

1950, la part des brevets octroyés aux grandes corporations passa de 12 % à 75 %[32]. Au cours des trois premières décennies du XX^e siècle, compte tenu du caractère désormais névralgique qu'il revêtait, le système américain des brevets devint alors la cible des stratégies de lobbying des corporations, si bien qu'il fut progressivement réformé en fonction de leurs besoins, notamment en ce qui concerne la standardisation des procédures et la diminution des délais nécessaires à l'obtention de brevets[33].

6.2. General Electric : une stratégie de contrôle fondée sur la recherche et le développement

L'intérêt du système des brevets pour les grandes corporations fut mis en lumière par des avocats qui œuvraient dans le domaine des brevets, agissant au départ comme conseillers auprès d'inventeurs indépendants. Ce fut le cas en particulier de Edwin J. Prindle, ingénieur en mécanique et avocat spécialisé dans les brevets qui travailla pour l'Office des brevets des États-Unis jusqu'en 1899 et fonda ensuite son propre cabinet spécialisé en 1905[34]. Dans une série d'articles qui se révélèrent fort influents, publiés dans la revue *Engineering Magazine* en 1906 sous le titre, « Patent as a Factor in a Manufacturing Business », ce dernier s'efforçait de démontrer, en trois points, les bienfaits du système des brevets en rapport aux stratégies poursuivies par les grandes corporations. D'abord, le brevet constitue à ses yeux la seule garantie d'une position de monopole sur les marchés, assurant un contrôle légal et absolu sur le volume de production et les prix des marchandises : « Patent are the best and most effective means of controlling competition. They occasionally give absolute command on the market, enabling their owner to name the price without regard to cost of

---

[32] David NOBLE, *America by Design, op. cit.*, p. 87.

[33] *Ibid.*, p. 102-09.

[34] Prindle était par ailleurs très actif auprès d'organisations œuvrant dans le domaine des brevets. Il occupait une position au National Research Council et il était président de la New York Patent Law Association et du Patent Comittee of the American Chemical Society. Sur Prindle, voir *Ibid.*, p. 89-90 ; Peter DRAHOS et John BRAITHWAITE, *op. cit.*, p. 43-44.

production [...]. Patents are the only legal form of absolute monopoly[35] ». Ensuite, affirme-t-il, la détermination des conditions d'utilisation d'un brevet par l'entremise de licences permet aux corporations d'établir des ententes d'utilisations mutuelles qui leur permettent de déterminer des quotas de production et les prix des biens produits. Conséquemment, le droit relatif à l'utilisation des brevets permet aux corporations d'établir un nouveau genre de cartels, court-circuitant ainsi les dispositions du Sherman Antitrust Act :

> The power which a patentee has to dictate the conditions under which his monopoly may be exercised has been used to form trade agreements throughout practically entire industries, and if the purpose of the combination is primarily to secure benefit from the patent monopoly, the combination is legitimate[36].

Enfin, Prindle attire l'attention des dirigeants des corporations sur la nécessité d'établir des contrats détaillés avec leurs employés afin de s'assurer une appropriation effective des résultats des recherches effectuées au sein de leurs laboratoires : « It is desirable to have a contract with every employee who is at all likely to make inventions [...], the courts will sustain such contracts, even though they contain no further provision for return for the inventions than the payment of the ordinary salary[37] ». Selon Noble, c'est précisément l'embauche d'ingénieurs au moyen de tels contrats de travail, par lesquels se trouvent aliénés les résultats de leurs recherches, qui permit de subvertir l'intention initiale du système des brevets à l'avantage des grandes corporations. En somme, ces trois points mis en lumière par Prindle afin d'intéresser les dirigeants des grandes corporations au système des brevets révèlent la nature des stratégies corporatives de contrôle fondées sur la recherche et le développement.

À cet égard, l'archétype d'une telle corporation fit son apparition dès la fin du XIX^{e} siècle. Il s'agit de General Electric (GE). Tout en développant un modèle d'affaires fondé sur la recherche et le développement, GE adopta par ailleurs, l'une après l'autre, les deux conceptions du contrôle dont nous avons fait état dans le chapitre précédent, à savoir la

---

[35] Cité dans David NOBLE, *America by Design, op. cit.,* p. 89.

[36] Cité dans *Ibid.* Sur cette stratégie de contournement des lois antitrusts, voir Peter DRAHOS et John BRAITHWAITE, *op. cit.*, p. 51.

[37] Cité dans David NOBLE, *America by Design, op. cit.*, p. 90.

conception manufacturière et celle des ventes et du marketing[38]. L'histoire de cette compagnie s'amorça en 1876, lorsque Thomas Edison qui avait amassé une petite fortune avec l'amélioration de téléscripteurs de cours boursiers pour la compagnie Western Union établit un laboratoire de recherche privé à Menlo Park, dans le New Jersey. Disposant d'une équipe de chercheurs consacrés à temps plein à divers projets, Edison désirait régulariser la production d'inventions, son objectif consistant à produire : « [...] a minor invention every ten days, and a big one every six months or so[39] ». Parmi les différentes inventions auxquelles il aurait pu consacrer ses ressources, Edison jeta son dévolu sur les systèmes d'éclairage puisque ceux-ci lui apparaissaient des plus prometteurs d'un point de vue économique. Sa stratégie visait à développer et breveter chacune des composantes nécessaires à la mise sur pied de tels systèmes, en établissant à chaque fois une compagnie afin de produire les composantes en question : « To succeed from both technical and economic perspectives, he had to develop, promote, and sell an entire *system* – not just a lamp, but an economically viable means of generating, distributing, consuming, and measuring electric power[40] ». En 1879, il parvint à mettre au point l'ampoule à incandescence et fonda la compagnie Edison Electric Illuminating, financé pour ce faire par Western Union et JP Morgan. Sur les dix années suivantes, il développa et fonda des compagnies pour chaque composante du système : dynamos, câbles et conduits souterrains, boîtes de jonction, interrupteurs, etc. En 1889, disposant de l'ensemble des composantes nécessaires à la mise en place de systèmes d'éclairage complets aussi bien pour les rues des villes que les résidences, Edison fusionna et consolida l'ensemble de ces compagnies sous une même entité corporative nommée Edison General Electric.

À l'époque, cette corporation partageait l'essentiel des brevets liés aux systèmes d'éclairage avec la société Thomson-Houston, qui avait entre autres développé un modèle concurrent d'ampoule à arc, ainsi qu'avec la société Westinghouse, qui avait développé un système de courant alternatif. Comme chacune de ces corporations possédait des brevets clés

---

[38] Voir le chapitre V, section 5.3.2 et 5.3.3, p. 297-307.

[39] Cité dans David NOBLE, *America by Design, op. cit.*, p. 8.

[40] Leonard S. REICH, *The Making of American Industrial Research : Science and Business at GE and Bell, 1876-1926*, Campbridge : Campbridge University Press, 1985, p. 44. L'auteur souligne.

pour la commercialisation de systèmes d'éclairage, leurs activités commerciales étaient respectivement limitées par les brevets que détenaient leurs concurrentes, celles-ci se retrouvant d'ailleurs souvent devant les tribunaux pour des infractions relatives aux brevets. Dans ce contexte, les sociétés Edison General Electric et Thomson-Houston entamèrent des pourparlers en vue d'une éventuelle fusion, pour laquelle JP Morgan joua un rôle très actif. De tailles similaires, la première disposait d'une capacité manufacturière étendue tandis que la seconde comportait une forte organisation des ventes et une structure de gestion plus efficace. En 1892, les deux entités fusionnèrent pour fonder GE alors que Edison se retira de la corporation[41]. Fondée sur une stratégie de recherche et développement, la nouvelle corporation reflétait par ailleurs la stratégie corporative privilégiée de son temps, celle de la conception manufacturière du contrôle. Ainsi, ses activités de production intégraient chacune des étapes nécessaires à la commercialisation de l'éclairage : de la production d'électricité aux ampoules, en passant par le réseau de distribution de même que la fabrication de l'ensemble des composantes nécessaires à la mise sur pied des systèmes d'éclairage. La structure organisationnelle adoptée par GE relevait également de la structure type de cette stratégie de contrôle, soit la structure fonctionnelle. GE disposait d'un bureau central dont les vices-présidents supervisaient les départements qui s'occupaient de fonctions spécifiques de la corporation : finance, ventes, manufacture, en plus d'un département de services juridiques spécialisé en brevets[42]. Par ailleurs, l'intégration verticale des étapes nécessaires à la commercialisation du produit fini était renforcée par la détention de brevets pour chacune des composantes produites. Ainsi, la stratégie adoptée par GE constituait une barrière solide permettant de dissuader d'éventuels nouveaux compétiteurs, cette corporation recourant d'ailleurs systématiquement aux tribunaux afin de fermer les concurrents qui enfreignaient ses brevets.

Malgré la fusion opérée avec la société Thomson-Houston, GE demeurait toutefois aux prises avec un concurrent majeur, la société Westinghouse. En 1896, ces deux corporations étaient mutuellement impliquées dans plus de 300 poursuites devant les tribunaux pour des

---

[41] Sur la fondation de GE, voir : David NOBLE, *America by Design, op. cit.*, p. 7-9 ; Peter DRAHOS et John BRAITHWAITE, *op. cit.*, p. 40-42.

[42] Leonard S. REICH, *op. cit.*, p. 48.

infractions relatives aux brevets. De plus, une dépression amorcée en 1893 faisait toujours sentir ses effets, de telle sorte que l'état moribond de l'économie rendait leurs marges de profit et leurs revenus anémiques. Afin de pallier la situation, GE entama des négociations avec 16 autres compagnies, y compris Westinghouse. Par l'entremise d'une entente d'utilisation des brevets, celles-ci se répartirent alors le marché et déterminèrent les prix de leurs marchandises, GE s'arrogeant la part du lion avec 50 % du marché, Westinghouse héritant de 15 % et les 15 autres compagnies se partageant les 35 % restant[43]. Par cette entente, GE et Westinghouse se donnaient par ailleurs un libre accès aux brevets qu'elles détenaient respectivement. Cette entente eut ainsi pour résultat de solidifier leurs positions dominantes sur les marchés en écartant tout nouveau compétiteur, si bien qu'il en résulta pour un certain temps une diminution des efforts consacrés à la recherche et au développement, et ce, d'autant plus que les nouvelles inventions développées auraient pu être d'emblée utilisées par l'autre partie.

Au tournant du XX^{e} siècle, plusieurs brevets majeurs de l'industrie électrique arrivaient à échéance. GE amorça alors une vague de fusions-acquisitions stratégiques, jusqu'en Europe, afin d'obtenir par ce moyen de nouveaux brevets clés. L'objectif visait plus particulièrement l'acquisition de brevets pour une ampoule qui se révèlerait plus efficace et performante que l'ampoule à filament de carbone qui était très énergivore : seulement 5 % de l'énergie consommée allait à l'illumination tandis que le reste se perdait en chaleur[44]. En 1900, GE établit en parallèle un nouveau laboratoire de recherche à Shenectady (New York), dont l'objectif principal visait également à développer et breveter un nouveau type d'ampoule qui lui permettrait de sécuriser ses opérations pour les années à venir. Ainsi, les trois quarts des chercheurs de ce nouveau laboratoire consacrèrent leurs énergies à ce projet auquel participa, en tout, une quarantaine de chercheurs de 1906 à 1910. Ces efforts portèrent leurs fruits, GE commercialisant en 1912 un nouveau modèle d'ampoule composée d'un filament de tungstène qui permettait d'en augmenter l'efficacité et d'en réduire les coûts de production. Cette innovation consacra plus que jamais la position dominante de GE sur les marchés, les

---

[43] *Ibid.*, p. 52 ; David NOBLE, *America by Design, op. cit.*, p. 10.

[44] Leonard S. REICH, *op. cit.*, p. 63.

parts de celle-ci passant de 25 % à 71 % de 1911 à 1914. De même, ses marges de profit sur cette ampoule oscillaient entre 50 % et 200 % pour des ventes progressant de 21 M$ à 58 M$ de 1913 à 1920[45]. De tels revenus, résultant d'une stratégie misant sur la recherche et le développement, trouvaient un écho favorable au niveau financier : « Maintaining and promoting such laboratory raised company's value in the eyes of investors, usually increased the price of it stock, and made it easier to sell bonds or otherwise raise money[46] ». Le développement de nouveaux produits sécurisés par l'entremise de brevets, constituant à ce titre autant d'avantages différentiels, permettait donc à GE de générer des revenus importants dont l'ampleur était validée par le système financier, ce qui lui permettait en retour de mieux financer ses activités de recherche et développement et de croître par l'entremise de fusions-acquisitions.

En effet, depuis sa fondation, GE se spécialisait jusque-là dans les systèmes d'éclairage, misant l'essentiel de sa stratégie sur le développement et le brevetage d'ampoules à incandescence. Avec les rendements élevés que permit de dégager sa nouvelle ampoule, GE commença à financer plus largement et librement son laboratoire de recherche. De 1910 à 1916, le budget annuel de ce laboratoire passa de 162 000 $ à 553 000 $ et, de 1910 à 1919, son équipe de chercheurs passa de 47 à 134 employés[47]. La direction de GE conféra alors plus d'autonomie au laboratoire et encouragea ses équipes à diversifier leurs projets pour mettre au point de nouveaux produits, et ce, afin de conquérir de nouveaux marchés. GE parvint d'abord timidement à commercialiser de nouveaux produits, notamment dans le secteur radiophonique et aussi dans le secteur médical en développant des appareils fonctionnant aux rayons X. Progressivement, les recherches effectuées au sein du laboratoire empruntèrent une nouvelle direction. Alors que celui-ci travaillait jusque-là en collaboration étroite avec les différentes manufactures que comptait GE, cherchant ou bien à valider la possibilité de mise en production des innovations développées ou encore à apporter son aide afin d'améliorer les installations de production, les activités du laboratoire se coordonnèrent

---

[45] *Ibid.*, p. 80-81.

[46] *Ibid.*, p. 95.

[47] *Ibid.*, p. 92.

de plus en plus aux objectifs déterminés par le département des ventes[48]. À cet égard, l'arrivée de Gerard Swope à la tête de GE en 1922 marqua un tournant. Swope avait développé une expertise dans la gestion et les ventes en travaillant pour le compte de la compagnie Western Electric, la branche manufacturière de Bell. Celui-ci offrit son plein support au laboratoire de recherche en misant sur le potentiel de diversification des produits à laquelle pouvaient mener ses recherches. D'ailleurs, il octroya au laboratoire le statut de département dont les objectifs de recherche étaient étroitement coordonnés avec le département des ventes. GE multiplia les nouveaux produits qu'elle introduisait chaque année, en particulier dans le nouveau secteur des appareils électriques et des électroménagers destinés à la consommation domestique, ce qui lui permettait du même coup de stimuler le marché de la production et de la distribution d'électricité[49]. Ainsi, GE s'invita de proche en proche au sein des foyers. En plus de l'éclairage électrique, elle proposait désormais une panoplie d'appareils jusque-là inédits qui transformaient progressivement les habitudes de vie de la population.

À la tête de GE, Swope s'efforça d'améliorer l'efficacité des méthodes de gestion, mais ne parvint jamais à un résultat qui lui paraissait satisfaisant. Bien que misant sur la diversification des produits caractéristique de la stratégie de contrôle par les ventes et le marketing, GE maintenait tout de même une structure fonctionnelle divisée en quelques départements. Lorsqu'il légua les reines à son successeur, Charles Wilson, Swope lui fit part de ses réflexions, constatant que les départements de recherche et développement et de production manufacturière n'étaient pas suffisamment coordonnés avec celui des ventes. En 1947, Wilson opéra alors une réorganisation en profondeur de la corporation, adoptant la structure multidivisionnelle développée par General Motors, caractéristique de la conception du contrôle par les ventes et le marketing. Ainsi, il décentralisa une partie des décisions au niveau des divisions de l'entreprise qui s'occupaient de produits déterminés, au sommet desquelles trônait respectivement un département de ventes[50]. Cette réorganisation entraîna la

---

[48] *Ibid.*, p. 105.

[49] *Ibid.*, p. 96 ; David NOBLE, *America by Design, op. cit.*, p. 279-80

[50] Neil FLIGSTEIN, *op. cit.*, p. 233-34.

subordination des efforts en recherche et développement aux analyses et objectifs déterminés par la direction des ventes et du marketing, de telle sorte qu'aucun nouveau produit n'était désormais développé ou mis en production sans l'aval de cette dernière :

> The marketing director in each department reported directly to the department head and controlled market research and sales. More important, the marketing manager was also responsible for new product development, requesting production schedules, and controlling finished goods inventory. This meant that no new product was introduced without marketing's approval[51].

Cette réforme marqua la pleine implantation chez GE de la conception du contrôle reposant sur les ventes et le marketing, la stratégie de cette dernière reposant désormais sur l'accroissement des ventes par le développement continu de nouveaux produits et de nouveaux marchés, en subordonnant les efforts de recherche et développement aux objectifs déterminés par la direction des ventes et en sécurisant les produits développés au moyen de brevets.

Comme le révèle l'exemple type que constitue GE, le contrôle que permettent d'exercer les brevets sur la production et la consommation de biens d'usage déterminés fut au fondement d'une stratégie corporative particulière orientée vers l'acquisition de brevets en tant qu'ils procurent à leur détenteur un avantage différentiel. Cette stratégie s'ajouta aux stratégies corporatives reposant sur le contrôle de matières premières, sur la différenciation des produits par l'entremise de campagnes publicitaires, et se combina éventuellement à cette dernière dans le cadre de stratégies de diversification où la production de nouveaux objets d'usage fut subordonnée aux analyses et objectifs établis par la direction des ventes et du marketing. Comme le montre l'exemple de GE, cette stratégie de contrôle fondée sur l'acquisition de brevets se déploie en trois temps. D'abord, elle repose sur la mise en place de laboratoires de recherche privés qui mobilisent des équipes entières de chercheurs afin d'élaborer de nouveaux produits qui pourront être brevetés. Ensuite, elle se prolonge par l'entremise d'exercices de fusions-acquisitions dont l'objectif vise à acquérir des brevets stratégiques détenus par d'autres compagnies. Enfin, elle implique également l'établissement

---

[51] *Ibid.*, p. 234.

d'accords intercorporatifs sur l'utilisation des brevets qui permettent de court-circuiter les lois antitrusts et de déterminer les volumes et les prix des marchandises sur les marchés.

Sur cette base, la spécificité d'une stratégie fondée sur l'acquisition de brevets suppose par ailleurs l'implantation d'un département de services juridiques spécialisé en brevets qui oriente également les recherches effectuées, un autre lègue attribuable à Edison qui, à son laboratoire de Menlo Park, avait embauché un avocat spécialisé en brevets. Les avocats qui travaillent pour le compte de ces départements occupent trois fonctions stratégiques. Premièrement, ils surveillent les publications des chercheurs afin d'éviter qu'ils ne divulguent des découvertes ou inventions, ce qui pourrait compromettre l'obtention de brevets puisque ces dernières feraient aussitôt partie du domaine public. Deuxièmement, ils scrutent les brevets de la concurrence afin de repérer les améliorations qui pourraient être apportées à des inventions existantes afin de damer le pion à ceux qui en détiennent les brevets. Finalement, ils cherchent à établir un filet de brevets secondaires permettant de protéger un brevet majeur en développant toutes les innovations accessoires imaginables de sorte à ne pas dépendre, de manière inverse, d'un brevet subséquent que pourrait obtenir un concurrent[52]. Où l'on voit que l'objectif premier d'une stratégie corporative fondée sur la recherche et le développement repose moins sur le développement de nouvelles technologies en tant que telles que sur l'acquisition de brevets. En ce sens, les recherches effectuées au sein des laboratoires privés étaient ainsi doublement subordonnées, d'une part, aux objectifs commerciaux et, de l'autre, aux objectifs légaux.

6.3. Critique du rôle économique de la science et de la technologie dans le capitalisme avancé : la soumission virtuelle de la pratique sociale au capital

Après avoir fait état des transformations organisationnelles et institutionnelles qui, à partir du tournant du XX^{e} siècle, ont marqué le passage du capitalisme industriel au capitalisme avancé, il est désormais possible, sur la base de la discussion préalable du rôle

---

[52] Peter DRAHOS et John BRAITHWAITE, *op. cit.*, 45-48.

économique de la science et la technologie tel que problématisé par Marx à son époque, de rendre compte de manière critique du rôle spécifique qu'elles sont amenées à jouer au sein du capitalisme avancé. En effet, l'intégration et la participation de la production scientifique et technologique au procès de valorisation caractéristique du capitalisme avancé se comprennent à partir du quadrilatère organisationnel et institutionnel formé par les pôles que constituent la grande corporation, le système des brevets, les marchés oligopolistiques et le système financier (voir l'appendice A). Comme le suggère Braverman, par contraste avec le capitalisme industriel du XIX^{e} siècle, cette intégration ne se caractérise pas seulement par la traduction momentanée de découvertes scientifiques sous forme d'applications technologiques, mais plus fondamentalement par la mobilisation de l'activité de production scientifique et technologique elle-même, comme développement systématique d'inventions, de nouveaux objets d'usage, par le capital lui-même :

> La révolution technologique, pour cette raison, ne peut être comprise en termes d'innovations spécifiques – comme c'est le cas pour la révolution industrielle, qui peut se résumer à une poignée d'inventions clés –, mais doit être comprise plutôt dans sa totalité comme mode de production dans lequel les recherches des savants et des ingénieurs ont été intégrées comme éléments du fonctionnement normal. L'innovation clé ne doit pas être recherchée dans la chimie, l'électronique, l'automatisation, l'aéronautique, la physique atomique ou dans l'un des produits de ces sciences ou techniques mais plutôt dans la transformation de la science elle-même en capital[53].

Dans le même ordre d'idées, nous dirions que l'intégration de la production scientifique et technologique au mode de production capitaliste, amorcée dans le cadre du capitalisme industriel, s'est approfondie avec l'avènement de la grande corporation et des autres structures organisationnelles et institutionnelles caractéristiques du capitalisme avancé.

Considérés sur un plan synchronique, les pôles mentionnés ci-dessus constituent les paramètres à l'intérieur desquels s'opère la prise en charge de la production scientifique et technologique. Premièrement, la grande corporation, comme puissance organisationnelle affranchie des limitations caractéristiques de la propriété bourgeoise, a constitué la condition de possibilité de l'organisation systématique de la production scientifique et technologique dans le cadre de la production capitaliste. La centralisation de capital et de puissance organisationnelle que permet l'association de capitaux fut en effet indispensable à la mise en

---

[53] Harry BRAVERMAN, *op. cit.*, p. 141-42.

place de laboratoires de recherche privés nécessitant une main-d'œuvre hautement qualifiée, de lourds investissements en équipements de pointe ainsi qu'une capacité organisationnelle permettant de commercialiser les inventions produites[54]. Deuxièmement, le système des brevets a constitué pour sa part la condition de possibilité d'une appropriation effective des résultats des recherches effectuées au sein des laboratoires de recherche privés. Dans la mesure où ils procurent à leurs détenteurs un monopole reconnu légalement, les brevets permettent en effet d'assurer l'appropriation des idées développées dans le cadre des activités de recherche et développement, les inventions mises au point étant appropriées en elles-mêmes, en fonction de leurs caractéristiques formelles et matérielles et de l'usage auquel elles sont destinées, soit comme objets d'usage abstraits[55]. Troisièmement, les marchés oligopolistiques ont constitué un incitatif entraînant les corporations vers l'adoption de stratégies de contrôle fondées sur la détention de brevets, aussi bien par la recherche réalisée en laboratoire, les fusions-acquisitions stratégiques que les accords intercorporatifs quant à l'utilisation des brevets. Le monopole temporaire auquel donne droit le brevet s'ajoute en effet à l'arsenal employé dans le cadre des nouvelles formes de compétition caractéristiques des marchés oligopolistiques. Enfin, le système financier a également constitué un incitatif favorisant l'adoption de stratégies fondées sur l'acquisition de brevets. Puisque le brevet procure à son détenteur un avantage différentiel, celui-ci fait l'objet d'une valorisation financière en tant qu'actif intangible. Par l'entremise des évaluations positives qui en découlent et qui permettent d'accroître la valeur monétaire des actions d'une corporation, le système financier valide ainsi les stratégies fondées sur l'acquisition de brevets.

Considérés cette fois dans une perspective diachronique, les axes formés par les pôles opposés qui composent ce quadrilatère organisationnel et institutionnel se médiatisent réciproquement si bien que l'intégration de la production scientifique et technologique au sein de la production capitaliste participe en retour au développement cumulatif des grandes corporations, consolidant également le rôle que jouent les autres pôles. L'axe formé par les pôles que constituent la corporation et le système des brevets est médiatisé par l'axe composé

---

[54] David NOBLE, *America by Design, op. cit.*, p. 43 et 121.

[55] Peter DRAHOS, *op. cit.*, p. 111 ; Christopher MAY, *op. cit.*, p. 36, 48 et 52.

des marchés oligopolistiques et du système financier. En effet, la production d'inventions par les corporations est réalisée en vue d'acquérir des brevets qui, en soustrayant la possibilité pour autrui de se rapporter aux objets d'usage abstraits auxquels ils renvoient, que ce soit pour les produire ou pour en faire usage, lui procurent un avantage différentiel. Or, cet objectif découle des formes de compétition caractéristiques des marchés oligopolistiques et du mode de valorisation du système financier. D'un côté, la détention de brevets permet à une corporation de contrôler le volume de production et le prix des marchandises qu'elle produit, augmentant ainsi sa capacité à générer des revenus futurs. De l'autre, ces brevets sont valorisés en tant qu'actifs intangibles, augmentant la valeur monétaire des actions de la corporation et, ce faisant, sa capacité à accéder à de nouvelles sources de financement par l'émission d'actions et d'obligations. Dans cette perspective, la capacité accrue d'une corporation à générer des revenus futurs et à accéder au capital que favorise la détention de brevets permet en retour à la corporation d'élargir sa puissance organisationnelle par le biais d'une croissance endogène et exogène, soit en produisant de nouvelles inventions ou en opérant des fusions-acquisitions stratégiques, voire les deux à la fois : « The success of industrial research laboratories thus gave a competitive advantage to the already dominant firms, and further increased the concentration of economic power[56] ». À l'inverse, l'axe formé par les pôles que constituent les marchés oligopolistiques et le système financier se trouve lui-même médiatisé par l'axe formé par la corporation et le système des brevets. D'un côté, l'acquisition et l'accumulation de brevets par l'entremise de stratégies fondées sur la recherche et le développement et les fusions-acquisitions stratégiques consolident le caractère oligopolistique des marchés et les formes de compétition qui s'y déploient. De l'autre, en augmentant la capacité des corporations à générer des revenus futurs par l'entremise de monopoles reconnus légalement, cette stratégie permet également de consolider le mode d'accumulation autoréférentiel du système financier qui est fondé sur la liquidité des titres et la valorisation d'actifs intangibles. En somme, le quadrilatère composé de la grande corporation, du système des brevets, des marchés oligopolistiques et du système financier favorise l'intégration de la production scientifique et technologique qui, en retour, participe au renforcement de ces pôles qui en assurent l'intégration. Ce faisant, la prise en charge de

---

[56] David NOBLE, *America by Design, op. cit.*, p. 121.

cette activité favorise l'augmentation de la puissance organisationnelle des grandes corporations ainsi que le procès d'autoreproduction cumulatif qui les caractérise en tant que sujet central de l'accumulation du capital au sein du capitalisme avancé.

Quant aux enjeux relatifs à cette intégration de la production scientifique et technologique au sein du mode de production capitaliste, ceux-ci peuvent être posés dans le filon des concepts de soumission formelle et de soumission réelle développés par Marx, c'est-à-dire comme *soumission virtuelle de la pratique sociale au capital*. En effet, si la soumission formelle se caractérise par l'intégration de pratiques préexistantes au mode de production capitaliste, et que la soumission réelle se caractérise par le bouleversement technique et organisationnel des pratiques préalablement intégrées, la soumission virtuelle correspond quant à elle à la capacité à déterminer des formes futures de pratiques sociales, et ce, non pas simplement d'un point de vue quantitatif – plus de moyens de production et plus de travailleurs salariés –, mais bien qualitatif. En effet, la production d'inventions correspond au développement de nouveaux objets d'usage auxquels se rapportent conséquemment de nouvelles formes de production et de consommation. Le caractère virtuel de cette forme de soumission de la pratique sociale au capital s'observe aux quatre pôles mentionnés précédemment.

D'abord, elle caractérise la production d'objets d'usage futurs que visent à mettre au point les corporations, celle-ci assurant par ailleurs la prise en charge des nouveaux procédés de production et des nouveaux besoins sociaux nécessaires à leur commercialisation. Comme le suggère Noble :

> With scientific investigation and discovery as the engine of competitive innovation, capitalism becomes revolutionary at the core and competitors are compelled routinely to anticipate the future in order to survive. Those who are able to harness science itself, therefore, and direct it for their own ends, have gained a considerable advantage. For them, the competitive task of anticipating the future has become easier since they now have the means for determining that future themselves[57].

De même, cette virtualité caractérise l'appropriation opérée par le brevet en tant qu'il constitue un droit de propriété privée sur une idée, sur un objet d'usage abstrait, au-delà de

---

[57] *Ibid.*, p. 3.

ses matérialisations effectives. Elle caractérise également la forme de contrôle qui se rattache à ce dernier en tant que monopole reconnu légalement, soit comme contrôle absolu, en amont, du volume de production et des prix des marchandises éventuellement mises en circulation sur les marchés. Enfin, elle caractérise tout autant le mode de valorisation des titres de propriété sur les marchés boursiers, ceux-ci circulant sous une forme abstraite, c'est-à-dire détachée des exigences liées à l'immobilisation du capital productif, la valorisation des actifs intangibles qu'elle implique s'opérant dans le cadre d'une dynamique relativement autoréférentielle, sur la base des jugements et de l'anticipation de l'opinion majoritaire que porte la communauté financière à l'égard de la capacité des corporations à générer des revenus futurs. Ainsi, *si la soumission formelle repose sur l'intégration de pratiques passées, et que la soumission réelle porte sur le bouleversement organisationnel et technique des pratiques au présent, la soumission virtuelle se rapporte quant à elle au futur qu'elle cherche à anticiper, actualiser et déterminer, et dont le résultat est la production de nouveaux objets d'usage et de nouvelles formes de pratiques et de jouissances sociales.*

L'avènement de cette soumission virtuelle de la pratique sociale au capital se comprend dans le prolongement du rapport dialectique intervenant entre la soumission formelle et réelle du travail au capital qui caractérise la reproduction élargie du capital, c'est-à-dire comme développement à la fois extensif et intensif du mode de production capitaliste. Plus précisément, elle découle de la soumission formelle et réelle de l'activité scientifique et technologique au capital, comme résultat de l'extension de celui-ci à une nouvelle sphère de la pratique sociale qui fit ensuite l'objet d'une réorganisation dans le contexte des transformations organisationnelles et institutionnelles qui ont marqué l'avènement du capitalisme avancé. Tel que problématisé par Marx, la production d'inventions devint un métier à partir du moment où, sur le fond d'une productivité accrue des procédés industriels qui assuraient la satisfaction des besoins de base de la société, le temps de travail ainsi libéré et la nécessité pour le capital de trouver de nouveaux débouchés permettaient en retour d'employer des travailleurs afin de produire des machines[58]. À son commencement, la production de machines résultait du travail de mécaniciens progressivement issus des artisans

---

[58] Karl MARX, *Manuscrits de 1857-1858*, Tome II, *op. cit.*, p. 191-92.

de métier dont la main-d'œuvre fut rendue disponible au fil du procès de déqualification résultant de la spécialisation des tâches caractéristique de la division manufacturière du travail[59]. Les premiers ingénieurs provenaient eux-mêmes de ces mécaniciens dont certains parvinrent à gravir les échelons des entreprises pour s'élever à des postes de direction ou encore fondèrent leurs propres entreprises manufacturières. Cela dit, ceux-ci n'acquirent un statut professionnel et se distinguèrent des mécaniciens eux-mêmes qu'à partir de la mise en place d'une formation académique institutionnalisée, qui fut étroitement liée à l'avènement des grandes corporations. De fait, d'après l'analyse de Noble, c'est l'ensemble du système d'éducation supérieur aux États-Unis qui, à partir du début du XX^{e} siècle, fut progressivement réformé en fonction des besoins en ingénieurs et en techniciens des grandes corporations. Cette réforme fut d'abord réalisée par la mise en place d'institutions visant à prodiguer une formation spécifiquement technique et, ensuite, par l'adoption de programmes à vocation technique par les grandes universités qui, au départ réticentes, cherchèrent de cette façon à préserver leur importance[60]. Ainsi, de 1900 à 1930, le nombre d'ingénieurs professionnels aux États-Unis fut multiplié par cinq, passant de 45 000 à 230 000[61].

Au fil de cette réforme, non seulement cette profession s'accrut en nombre absolu, mais elle se différencia également de manière verticale et horizontale. Au départ, les deux tiers des ingénieurs professionnels atteignaient des postes de gestion et de direction après une quinzaine d'années de travail, abandonnant alors leurs activités proprement techniques pour s'occuper de la coordination des activités réalisées au sein de grandes compagnies. Le décalage entre leur formation académique et les responsabilités qu'ils assumaient menèrent les dirigeants des grandes corporations à encourager les institutions académiques à mettre au point des formations plus spécifiquement adaptées à ces fonctions, dont le résultat fut la professionnalisation du métier de gestionnaire à travers la mise en place d'un ensemble de programmes en management. Les postes de direction étant désormais assurés par les gestionnaires issus de ces programmes, les ingénieurs eux-mêmes se virent alors confinés aux

---

[59] Harry BRAVERMAN, *op. cit.*, p. 133-35.

[60] David NOBLE, *America by design, op. cit.*, p. 20-32.

[61] *Ibid.*, p. 39.

différents aspects plus techniques des activités des grandes corporations. À cette différenciation verticale correspondit également une différenciation horizontale du métier d'ingénieur sous un ensemble de fonctions spécialisées. Ainsi, alors que les gestionnaires formés aux dernières techniques en management prirent en charge le moment de synthèse du procès de travail comme direction et coordination d'ensemble des activités réalisées au sein de la corporation, les sous-fonctions dans lesquelles se spécialisaient les ingénieurs assurèrent une prise en charge de l'ensemble des moments formels du procès de travail : des ingénieurs en recherche et développement (idée) aux spécialistes en marketing (résultat), en passant par les ingénieurs en matériaux (objet), les gestionnaires du personnel (opérations) et les ingénieurs mécaniques (moyens)[62]. En ce sens, la soumission formelle de l'activité de production scientifique et technologique amorcée sous le capitalisme industriel fut suivie, avec l'avènement de la grande corporation, par une soumission réelle du métier d'ingénieur au capital, ce métier faisant alors l'objet d'une spécialisation fonctionnelle sur la base des besoins des grandes corporations.

Plus particulièrement, au sein même des laboratoires de recherche et développement, les tâches étaient elles-mêmes réparties entre un ensemble d'ingénieurs et scientifiques en fonction de leurs spécialités respectives. La coordination du travail effectué en laboratoire empruntait alors, d'après la description qu'en offre Noble à partir de l'exemple des laboratoires de la compagnie Bell, la forme d'une « organisation militaire », les problèmes qui devaient être résolus étant décomposés sous un ensemble d'aspects élémentaires confiés à des chercheurs distincts[63]. Cette spécialisation des tâches s'accompagna par ailleurs de la mise en place d'un poste spécifique de management en recherche dont l'activité consistait à coordonner le travail réalisé par les équipes de recherche. Pour Noble, ce sont les ingénieurs et scientifiques œuvrant au sein des laboratoires de recherche privés qui assurèrent le passage de la production scientifique et technologique des universités vers les grandes corporations. Pour ceux-ci, affirme-t-il, les impératifs du capital apparaissaient alors aussi naturels que les

---

[62] Sur l'émergence et les spécialisations progressives du métier d'ingénieur, voir David NOBLE, *America by design, op. cit.*, p. 33-49. Cette différenciation verticale et horizontale du métier d'ingénieur a aussi été remarquée par Thorstein Veblen dès 1923 : *Absentee Ownership, op. cit.*, p. 106-07.

[63] David NOBLE, *America by design, op. cit.*, p. 118-21.

lois établies par la science[64]. À ce sujet, rappelons que lors de leur embauche, comme le suggérait Prindle, ces employés de laboratoires signaient un contrat de travail par lequel ils renonçaient à leur droit sur toute invention ou découverte qui pourraient résulter de leur travail. En ce sens, comme dans le cas des travailleurs non qualifiés, les résultats des recherches qu'ils effectuaient empruntèrent une forme étrangère. Comme le montre Drahos, le renoncement par contrat aux résultats de leur travail, couplé aux dispositifs des brevets qui en assuraient l'appropriation effective, opérait ainsi *l'aliénation de leur activité inventive*[65]. Qui plus est, la stratégie des corporations qui visait à breveter toute innovation accessoire entourant les brevets détenus par un compétiteur ciblait notamment les inventeurs indépendants. Avec la stabilité d'emploi et les salaires élevés qui étaient offerts en contrepartie aux chercheurs des grandes corporations, notamment chez GE, l'essentiel des ingénieurs que comptaient les États-Unis en vint ainsi à travailler pour le compte de grandes corporations[66].

Si la soumission virtuelle de la pratique sociale au capital résulte de la soumission formelle et réelle de l'activité de production scientifique et technologique au capital, elle renvoie toutefois, en elle-même, à la prise en charge réflexive du moment formel du procès de travail que constitue l'idée, à savoir l'image mentale et la représentation *a priori* du produit que l'on cherche à matérialiser dans le cadre d'un procès de travail déterminé. Tel qu'abordé au second chapitre, en cherchant à établir la spécificité de l'activité humaine à partir du concept d'essence générique, nous avons vu que Marx reconnaissait à celle-ci un caractère réflexif. En tant qu'individus sociaux qui se rapportent les uns aux autres par l'entremise d'un ensemble de pratiques de commerce – entendu au sens large –, les êtres humains sont à ses yeux dotés de conscience de telle sorte qu'ils sont en mesure de poser leur propre activité en tant qu'objet. Ce faisant, ils peuvent prendre une distance réflexive à son égard, la moduler et la transformer, si bien qu'à la différence des animaux, ils ne se rapportent pas toujours aux mêmes objets déterminés, mais à la totalité de la nature, et cela,

---

[64] *Ibid.*, p. 34.

[65] Peter DRAHOS, *op. cit.*, p. 112-13.

[66] David NOBLE, *America by Design*, *op. cit.*, p. 97 ; Leonard S. REICH, *op. cit.*, p. 108.

aussi bien en pensée qu'en pratique. Par conséquent, les êtres humains en viennent à intégrer continuellement de nouveaux objets au sein de l'horizon de leurs pratiques. C'est en ce sens qu'ils sont posés par Marx en tant qu'êtres historiques, leur historicité renvoyant à cette capacité à déterminer de nouveaux objets d'usage auxquels correspondent de nouvelles formes de pratiques et de jouissances sociales. Sur la base de cette inventivité qui se trouve posée, d'un point de vue ontologique, comme dimension inhérente de l'agir humain en tant quelle comporte une dimension de réflexivité, nous avons vu par ailleurs, dans le troisième chapitre, que cette activité en vient selon Marx, d'un point de vue historique, à s'incarner sous des formes historiquement déterminées, à la fois expressives et normatives, comme travaux utiles et concrets, c'est-à-dire comme ensemble d'activités orientées en finalité qui impliquent une structuration particulière des moments qui en sont constitutifs en fonction de l'idée qu'elles cherchent à atteindre. Ces travaux utiles et concrets, tels qu'ils se développent historiquement sur la base de la dimension réflexive de l'activité humaine, concourent ainsi à l'établissement d'une manière de produire déterminée, dont le complément est une manière de consommer déterminée. Enfin, dans le quatrième chapitre, nous avons vu que les modalités sociales d'échange et de distribution qui sont caractéristiques du capitalisme, en tant que manière historiquement déterminée de produire en société, impliquent quant à elles une prise en charge de la réflexivité caractéristique de l'activité humaine par le capitaliste en tant que libre exercice de son droit de propriété sur la force de travail et les moyens de production préalablement acquis sur les marchés. Or, *la prise en charge des moments formels du procès de travail amorcée avec la soumission réelle du procès de travail au capital et complétée par l'entremise des stratégies de contrôle déployées par les grandes corporations s'est caractérisée par une réfraction de cette dimension réflexive de l'activité humaine sous un ensemble de sous-fonctions distinctes assumées par des ingénieurs spécialisés.*

Le travail de recherche et développement réalisé par les ingénieurs et scientifiques au sein des laboratoires privés des grandes corporations correspond ainsi à une prise en charge de la réflexivité caractéristique de l'activité humaine en rapport au moment idéel du procès de travail. Par conséquent, c'est la détermination de nouveaux objets d'usage, soit l'inventivité inhérente à l'activité humaine qui se trouve mobilisée et systématiquement développée par les grandes corporations dans le cadre de leur procès d'autoreproduction cumulative. En

d'autres mots, *c'est l'historicité même de l'activité humaine, comme capacité à déterminer de nouveaux objets d'usage auxquels correspondent de nouvelles formes de pratiques et de jouissances sociales, qui est en jeu.* Dans la mesure où elle permet de mettre au point des objets d'usage futurs qui prendront place au sein du monde social, qui seront produits et consommés, qui seront intégrés à une manière de vivre historiquement déterminée, l'intégration et la participation de l'activité scientifique et technologique au mode de production capitaliste se caractérisent par la soumission virtuelle de la pratique sociale au capital. Contrairement à la soumission formelle et réelle, la soumission virtuelle de la pratique sociale au capital ne se contente pas de prendre en charge la production de biens d'usage qui répondent à des besoins sociaux préexistants, dont le capital tire parti sur la base de la séparation de la production et de la consommation qui a résulté de l'interposition des modalités d'échange et de distribution propres au capitalisme. Elle implique la mise au point de nouveaux objets d'usage pour lesquels sont également produits de nouveaux procédés de production et de nouveaux besoins. En ce sens, elle arrime de nouveau la production à la consommation qui se trouvent toutes deux prises en charge par l'entremise de la puissance organisationnelle des grandes corporations dans le cadre des stratégies de contrôle interne et externe qu'elles déploient. C'est donc la manière de produire et la manière de consommer, en tant qu'elles constituent de façon complémentaire une manière de vivre historiquement déterminée, qui sont alors tendanciellement intégrées au mode de production capitaliste.

6.4. Prix, valeur et survaleur différentielle

Tout comme la survaleur absolue renvoie à la soumission formelle et la survaleur relative à la soumission réelle, la soumission virtuelle comporte son propre type de survaleur que nous désignerons, en nous inspirant du concept d'avantage différentiel de Veblen, en tant que *survaleur différentielle*. Tel qu'abordé au dernier chapitre, l'avantage différentiel renvoie à cette position stratégique qu'il est possible d'acquérir en s'immisçant dans les interstices du système industriel dont les unités de production sont reliées les unes aux autres par l'intermédiaire du marché. Il permet, à partir de cette position stratégique, d'opérer des perturbations au sein du système industriel afin d'en tirer un revenu. Autrement dit,

l'avantage différentiel renvoie aux nouvelles armes mobilisées par les grandes corporations dans le cadre des nouvelles formes de compétition qu'elles se livrent sur les marchés oligopolistiques. Les perturbations que permettent d'opérer les avantages différentiels se rapportent avant tout aux marchés et se traduisent par une capacité à y déterminer les prix des marchandises produites. En ce sens, l'avantage différentiel permet de générer un revenu non seulement dans le cadre du procès de production lui-même, par la détention d'un capital productif et par sa mise en œuvre par l'exploitation du travail d'autrui, mais également dans le cadre du procès de circulation. Il renvoie aux stratégies de contrôle qui reposent sur la puissance organisationnelle des grandes corporations et qui sont organisées autour de la prise en charge de moments formels du procès de travail permettant d'arrimer l'un à l'autre le contrôle interne, la direction et la coordination de l'activité de production réalisée au sein de l'entreprise, et le contrôle externe, la production d'effets sur les marchés par des stratégies de restriction de la production, de différenciation ou de diversification. Dans cet ordre d'idées, comme le remarquent Paul A. Baran et Paul M. Sweezy, il faut tenir compte du fait que les profits générés par les grandes corporations dans le cadre du capitalisme avancé ne relèvent pas simplement du contrôle du procès de production lui-même, mais aussi du contrôle exercé sur le procès de circulation[67]. Or, il en va de même, et à plus forte raison, des stratégies fondées sur la recherche et le développement dans la mesure où les brevets acquis de cette façon procurent à leur détenteur un monopole temporaire reconnu légalement.

Eu égard à la théorie critique du capitalisme élaborée par Marx, voilà qui soulève toutefois deux problèmes fondamentaux. D'une part, cette capacité arbitraire à déterminer les prix sur les marchés suppose-t-elle une remise en question du concept de valeur qui, chez Marx, renvoie au temps de travail socialement nécessaire à la production de marchandises déterminées ? D'autre part, s'il devient possible de générer des profits par l'entremise du contrôle du volume de production et des prix des marchandises sur les marchés, cela suppose-t-il également une remise en question du mécanisme d'exploitation sur lequel repose le mode de production capitaliste, à savoir l'extraction de survaleur ? En ce qui concerne le premier point, précisons d'abord que Marx opère une distinction fondamentale entre la valeur

---

[67] Paul A. BARAN et Paul M. SWEEZY, « Some Theoretical Implications ». *Loc. cit.*

d'échange d'une marchandise et son prix : si la première renvoie au temps de travail socialement nécessaire à sa production, le second constitue quant à lui une expression monétaire de sa valeur : « Le prix est le nom monétaire du travail objectivé dans la marchandise[68] ». Or, comme la monnaie employée afin d'exprimer la valeur d'échange des marchandises lui est extérieure, un certain décalage quantitatif est toujours possible entre prix et valeur d'échange. De fait, puisque les marchandises qui résultent du procès de production appartiennent au capitaliste, celui-ci dispose *a priori* d'un certain pouvoir discrétionnaire quant à la détermination des prix. En ce sens, affirme Marx, il y a toujours une certaine fluctuation ou un certain flottement possible des prix en rapport aux grandeurs de valeur des marchandises : « [...] dans ce rapport peut s'exprimer tout aussi bien la grandeur de la valeur de la marchandise que le plus ou le moins auxquels elle peut être aliénée dans des circonstances données[69] ». Cela dit, la contrainte impersonnelle des marchés qui repose sur la concurrence par les prix dans le cadre du capitalisme industriel assure, de proche en proche, leur rattachement aux grandeurs de valeur des marchandises qu'ils expriment. En ce sens, Marx ne s'oppose pas foncièrement à la théorie de l'offre et de la demande dont le mécanisme par lequel les prix se trouvent établis permet précisément de résorber le décalage possible entre ceux-ci et les grandeurs de valeur des marchandises. Cette théorie lui apparaît tout simplement insuffisante, c'est-à-dire qu'à partir du moment où le prix d'équilibre est atteint, celle-ci n'explique plus rien : « Si l'offre et la demande coïncident, toutes les autres conditions demeurant les mêmes par ailleurs, l'oscillation du prix cesse. Mais du coup, l'offre et la demande cessent aussi d'expliquer quoi que ce soit[70] ». En effet, la théorie de l'offre et de la demande ne permet pas d'expliquer les raisons pour lesquelles le prix d'équilibre d'une marchandise donnée est supérieur à celui d'une autre marchandise donnée, par exemple le prix d'un habit en rapport à celui d'une baguette de pain, ce qui s'explique toutefois par le temps de travail moyen inégal qui est socialement nécessaire pour produire l'un et l'autre.

---

[68] Karl MARX, *Le Capital,* Livre I, *op. cit.*, p. 115.

[69] *Ibid.*, p. 116. De la même façon, un décalage qualitatif est également possible entre le prix et la valeur, c'est-à-dire qu'un prix peut être attribué à des objets qui n'ont pas de valeur dans la mesure où ils ne constituent pas le résultat d'un certain travail humain. Cela repose sur le fait que dans une société où les biens sont produits sous forme de marchandises, l'argent constitue un droit sur la richesse sociale, et donc revêt une forme de puissance qui peut être employée afin de convaincre ou motiver autrui à se départir d'un bien donné qui n'a pas de valeur, voire de leur « conscience » ou de leur « honneur », illustre Marx : *Ibid.*

[70] *Ibid.*, p. 602.

Cela dit, cette théorie explicite toutefois le mécanisme par lequel se trouve progressivement établie la *moyenne* de temps de travail nécessaire à la production d'une marchandise, dans la mesure où la valeur ne renvoie pas au temps de travail qui a été nécessaire pour produire une marchandise singulière, mais bien au temps de travail *socialement nécessaire* à sa production. Le mécanisme de l'offre et de la demande et les réajustements opérés de proche en proche en fonction desquels est établi un prix d'équilibre font que celui-ci en vient à refléter la valeur d'échange d'une marchandise qu'il exprime sous forme monétaire. Dans cette perspective, la capacité des grandes corporations à déterminer les prix des marchandises sur les marchés repose, d'un côté, sur le décalage possible, remarqué par Marx, entre les prix et les grandeurs de valeur des marchandises. De l'autre, elle repose également sur les avantages différentiels que détiennent les grandes corporations, comme stratégies de contrôle qui leur permettent de se livrer une concurrence en excluant les guerres de prix, court-circuitant ainsi l'effet de contrainte impersonnelle des marchés qui entraînerait un rapprochement des prix à l'égard des grandeurs de valeur des marchandises. Toutefois, malgré le maintien d'un décalage, il n'en demeure pas moins que les marchandises dont les prix sur les marchés sont déterminés arbitrairement par les corporations ont tout de même une valeur dans la mesure où elles résultent d'un certain travail humain déployé en moyenne pour une période déterminée.

En ce qui concerne le second point, dans la mesure où la survaleur est extraite de la consommation de cette marchandise spécifique que constitue la force de travail, c'est-à-dire au sein du procès de production, tandis que le procès de circulation relève quant à lui de l'échange d'équivalents, il peut sembler à première vue que l'extraction de survaleur ne puisse provenir que du procès de production lui-même, et non du procès de circulation. Or, comme le soutient Marx : « Le capital ne peut donc pas naître de la circulation, et il ne peut pas plus ne pas en provenir. Il faut, à la fois, qu'il provienne et qu'il ne provienne pas d'elle[71] ». En d'autres mots, l'extraction de survaleur par laquelle s'opère la valorisation du capital relève de la mise en rapport du procès de circulation et du procès de production. Elle repose sur le différentiel entre la valeur d'échange et la valeur d'usage de la force de travail,

---

[71] *Ibid.*, p. 186.

c'est-à-dire entre sa valeur *a priori* telle qu'elle se trouve déterminée au sein du procès de circulation et l'usage qui en est fait *a posteriori* au sein du procès de production. En ce sens, la survaleur absolue relève de l'étirement de la journée de travail, c'est-à-dire de l'allongement de la période de création de valeur que permet l'usage de la force de travail au-delà de sa valeur d'échange, cette dernière renvoyant à la valeur d'une somme déterminée de biens de subsistance qui lui permettent de se reproduire. Quant à elle, la survaleur relative renvoie, pour une journée de travail d'une durée déterminée, à l'abaissement de la valeur d'échange de la force de travail qui implique une diminution de la partie de la journée consacrée au remboursement de cette valeur d'échange – le travail nécessaire – et l'allongement inversement proportionnel de la partie de la journée où l'usage de la force de travail permet de créer une valeur que le capital s'approprie gratuitement – le surtravail –, à quoi correspond la survaleur. Dans le cas de l'extraction de survaleur relative, la diminution de la valeur d'échange de la force de travail repose elle-même sur la diminution de la valeur de la somme des biens de subsistance nécessaires afin d'assurer sa reproduction, ce qui est obtenu par une augmentation généralisée de la productivité des procès de production relatifs aux biens qui entrent dans sa consommation. Où l'on voit que l'extraction de survaleur relève non pas du seul procès de production, mais bien du rapport entre celui-ci et le procès de circulation.

Cela dit, comme nous l'avons déjà mentionné, l'augmentation généralisée de la productivité n'est pas un objectif qui est visé délibérément et de concert par la classe capitaliste en vue de diminuer la valeur d'échange de la force de travail. Il n'en demeure pas moins un incitatif puissant qui motive les capitalistes singuliers à augmenter la productivité de leurs procès de production singuliers et qui se rapporte lui-même à l'extraction de survaleur relative. La maximisation du rendement du travail réalisé par l'augmentation de la productivité permet en effet au capitaliste novateur de produire ses marchandises à une valeur individuelle qui est en deçà de leur valeur sociale, comme moyenne établie en fonction des procédés de production moins performants qui sont employés de façon généralisée. Il en résulte ainsi, pour un certain temps, le dégagement d'une survaleur supplémentaire qui constitue la motivation à l'amélioration des procédés de production, et ce, jusqu'au moment où le nouveau procédé, sous l'effet de la concurrence, en vient à être adopté par la

compétition et se généralise de telle sorte que la valeur individuelle des marchandises qui en résultent s'impose désormais comme nouvelle moyenne, ce qui renvoie au procès de « transformation / reconstitution » de la valeur tel que défini par Postone[72]. C'est pourquoi, affirme Marx, loin de diminuer la journée de travail de ses employés suite à l'introduction d'un nouveau procédé de production, le capitaliste qui introduit, par exemple, une nouvelle machine tend inversement à étirer la journée de travail afin de bénéficier au maximum de la survaleur supplémentaire qu'il parvient à extraire de cette façon, avant d'être imité par la compétition et que cette survaleur en extra se résorbe :

> Pendant cette période de transition, où l'emploi des machines reste une sorte de monopole, les gains sont donc extraordinaires, et le capitaliste cherche à exploiter le plus radicalement possible « cette première saison d'amour » par la plus grande prolongation possible de la journée de travail. L'importance du gain aiguise sa fringale de gains plus grands encore[73].

L'extraction de survaleur différentielle relève d'un mécanisme similaire. La capacité que détiennent les grandes corporations à déterminer les prix des marchandises sur les marchés oligopolistiques, sur la base des avantages différentiels qu'elles détiennent et dans le cadre des pratiques de respect mutuel et de *price leadership*, leur permet de maintenir artificiellement la « valeur sociale » des marchandises qu'elles produisent, soit leur valeur d'échange moyenne sur les marchés, au-delà de leur valeur individuelle, celles-ci parvenant de la sorte à dégager une survaleur supplémentaire. Qui plus est, tout cela est opéré en neutralisant la concurrence par les prix qui, dans le cadre du procès de transformation / reconstitution, permettrait à la valeur individuelle des marchandises produites de s'imposer comme valeur sociale, prolongeant ainsi de façon indéfinie la « saison des amours » dont bénéficient les corporations. Dans le cas du brevet, cette saison des amours correspond alors à l'échéance de ce dernier, d'où la motivation puissante qui pousse certaines corporations à adopter une stratégie d'affaires fondée sur l'acquisition de brevets par la mise en place de laboratoires de recherche et développement et par des exercices de fusions-acquisitions stratégiques.

---

[72] Sur tout ce développement, voir le chapitre IV, p. 231-32.

[73] Karl MARX, *Le Capital*, Livre I, *op. cit.*, p. 456.

Par ailleurs, on se rappelle que l'introduction d'un nouveau procédé de production, en dehors de la diminution de la valeur d'échange de la force de travail à laquelle elle participe, permet en elle-même d'extraire une survaleur relative dans la mesure où elle permet de diminuer la partie de la journée consacrée au travail nécessaire. À cet égard, il en va de même en ce qui concerne la survaleur supplémentaire que parviennent à extraire les grandes corporations par leur capacité à déterminer le prix de leurs marchandises sur les marchés. Cela dit, puisque cette survaleur supplémentaire relève dans leur cas du gonflement artificiel de la « valeur sociale » des marchandises en rapport à leur valeur individuelle, et non pas de la diminution de la valeur individuelle des marchandises par une amélioration des procédés de production, la survaleur différentielle se distingue de la survaleur relative. En effet, la survaleur supplémentaire qui est obtenue sur la base d'avantages différentiels, et donc par le déploiement de stratégies qui visent le contrôle des marchés, relève d'une ponction opérée sur les marchés et d'un transfert de valeur des acteurs que l'on y retrouve à l'avantage des corporations. En ce sens, la survaleur supplémentaire que dégagent les grandes corporations s'opère au détriment des autres acteurs des marchés. Comme le montre Sweezy, ce transfert opéré à l'avantage des corporations provient de deux sources distinctes. D'un côté, en ce qui concerne les marchandises qui constituent des intrants pour d'autres compagnies, cette ponction de survaleur supplémentaire se traduit par une diminution de la survaleur extraite par les compagnies qui achètent ces produits, ce qui implique une redistribution asymétrique de la survaleur qui est produite de façon générale au niveau de la société. Il en résulte ainsi la mise en place d'une hiérarchie intercapitaliste reposant sur la capacité des différents acteurs à générer des revenus en fonction de leur puissance organisationnelle, les marges de profit étant plus élevées pour les grandes corporations œuvrant au sein de marchés oligopolistiques et plus faibles pour les petites compagnies œuvrant au sein de marchés concurrentiels[74]. De l'autre, pour ce qui est des marchandises qui entrent dans la consommation des travailleurs, cette ponction de survaleur supplémentaire se traduit par la diminution du salaire réel des travailleurs. Si la valeur d'échange de la force de travail renvoie à la valeur d'une somme déterminée de biens de subsistance, la nature qualitative et quantitative de ces biens relève selon Marx d'une norme de consommation historiquement déterminée. Or, à moins que celle-

---

[74] Paul M. SWEEZY, *The Theory of Capitalist Development, op. cit.*, p. 274.

ci ne corresponde au seuil minimal de survivance en deçà duquel les travailleurs ne sauraient reproduire leur force de travail – ce qui n'est pas le cas depuis la mise en place du fordisme – il est donc possible de tirer parti de cette marge de manœuvre. Ce faisant, la capacité des grandes corporations à déterminer le prix des marchandises sur les marchés et la survaleur supplémentaire qui se trouve extraite par ce moyen se traduit par une diminution de la norme de consommation des travailleurs, et ainsi par un appauvrissement de leur manière de vivre.

Dans cet ordre d'idées, comme le montre Sweezy, il importe de distinguer les dimensions qualitatives et quantitatives de la théorie de la valeur élaborée par Marx. D'un côté, la dimension qualitative de la valeur renvoie au rôle que celle-ci joue en tant que médiation, c'est-à-dire comme catégorie effective qui fut à la fois générée par les pratiques de commerce et qui se révèle en retour structurante à leur égard. La centralité de la valeur en rapport au mode de production capitaliste renvoie ainsi, selon Marx, au fait que celle-ci constitue la forme sous laquelle se trouve mesurée et exprimée la richesse dans le cadre de ce mode de production, soit comme temps de travail socialement nécessaire. De l'autre, la dimension quantitative de la valeur renvoie au fait que celle-ci, instituée en tant qu'étalon de mesure de la richesse, permet d'assurer la commensurabilité des marchandises. Ce faisant, elle permet de déterminer les proportions équivalentes en fonction desquelles les marchandises sont échangées les unes contre les autres sur les marchés. Dans cette perspective, la capacité des corporations à déterminer les prix des marchandises sur les marchés ne remet pas en question la dimension qualitative de la valeur en tant que mesure de la richesse et médiation des pratiques de commerce et de production. Cette capacité à déterminer les prix renvoie plutôt à la dimension quantitative de la valeur en tant qu'elle assure la commensurabilité des marchandises et correspond à une perturbation opérée à ce niveau, c'est-à-dire au niveau des marchés :

> Before we leave the subject of monopoly price, one point in particular needs to be stressed. Quantitative-value relations are disturbed by monopoly ; qualitative-value relations are not. In other words, the existence of monopoly does not in itself alter the basic social relations of commodity production : the organization of production through the private exchange of the individual products of labor. Nor does it change the essential commensurability of commodities : that is to say, the fact that each represents a certain portion of the time of the total social labor force, or, to use Marx's terminology, that each is a congelation of a certain amount of abstract labor. This is an important point, for it means that even under monopoly conditions we can continue to measure and compare commodities and aggregates of commodities in terms of labor-time units in spite of the fact that the precise quantitative relations implied in the law of value no longer hold[75].

Ainsi, la capacité des corporations à déterminer les prix des marchandises sur les marchés entraîne certes des perturbations quant aux proportions en fonction desquelles celles-ci se trouvent échangées, mais non en rapport à la centralité de la valeur eu égard au mode de production capitaliste. Qui plus est, le mode d'exploitation qui caractérise leurs stratégies de contrôle et leur puissance organisationnelle relève toujours de l'extraction de survaleur, et ce, bien que celle-ci emprunte une nouvelle forme en tant que survaleur différentielle. En ce sens, à l'encontre de la remise en question de la théorie de la valeur opérée par Hardt et Negri sur la base du développement du travail immatériel[76], le capitalisme avancé, avec le surgissement des grandes corporations et le rôle de plus en plus central que joue la production scientifique et technologique, se caractérise toujours par la centralité de la valeur en tant que médiation des pratiques sociales et par un mode d'exploitation fondé sur l'extraction de survaleur.

6.5. Trajectoire historique : productivité et inventivité

Dans le cadre de l'interprétation qu'il offre de l'œuvre de Marx, élaborée autour de la question du temps au sein du mode de production capitaliste, Postone en conclut que la valeur comme médiation des pratiques sociales détermine une certaine trajectoire historique pour la société, celle d'une augmentation indéfinie des capacités et de la productivité des procès de production. Voilà ce qui ressort du concept de transformation / reconstitution qu'il

---

[75] *Ibid.*, p. 55.

[76] Voir le chapitre I, p. 34, et la note de bas de page no. 48.

emploie afin de rendre compte du rapport dialectique entre la temporalité abstraite et la temporalité historique caractéristique de la production capitaliste, soit du bouleversement continu de la seconde et de la ressaisie de celle-ci par la première, la moyenne de temps nécessaire à la production de marchandises données étant continuellement recomposée à partir de la généralisation des transformations subies par le procès de travail en vue d'extraire une survaleur relative. À ses yeux, il en résulte ainsi une augmentation généralisée de la productivité malgré le maintien d'une subordination du travail au capital :

> Comme on l'a noté, la valeur est une catégorie d'une totalité dynamique. Cette dynamique entraîne une dialectique de transformation / reconstitution qui résulte de la nature duelle de la forme-marchandise et des impératifs structurels de la forme-valeur de la richesse : la pulsion vers des niveaux de productivité toujours plus élevés et le nécessaire maintien du travail humain immédiat dans la production[77].

Cette trajectoire historique qui résulte de la subordination des finalités des travaux utiles à la valorisation du capital est en elle-même, aux yeux de Postone, sans finalité « substantielle ». Comme le capital constitue le moyen qui est employé afin d'exploiter le travail d'autrui et que le résultat de cette exploitation assure l'augmentation du capital lui-même, le mode de production capitaliste n'a pour seule finalité que le procès d'autoreproduction cumulative du capital qui constitue en lui-même, au préalable, un moyen :

> Quand le but de la production est la survaleur, la production n'est plus un moyen en vue d'une fin substantielle, mais un moyen en vue d'une fin qui est elle-même un moyen et qui est donc purement quantitative. Par conséquent, la production sous le capitalisme a pour but la production ; le procès de production de tout produit donné n'est qu'un moment dans un procès sans fin d'expansion de la survaleur[78].

Où se révèle, aux yeux de Postone, le caractère fondamentalement productiviste du mode de production capitaliste relevant d'une « productivité effrénée qui échappe au contrôle des producteurs[79] » et en rapport à laquelle la seule limite à la valorisation du capital semble se présenter sous la forme d'une limite écologique. En ce sens, la trajectoire historique définie par le mode de production capitaliste se comprend comme production sans limites de biens

---

[77] Moishe POSTONE, *op. cit.*, p. 452-53.

[78] *Ibid.*, p. 517.

[79] *Ibid.*, p. 459.

matériels par l'automatisation du procès de production, et ce, à des vitesses qui sont en constante accélération. Pour Postone, cette dernière se présente alors comme une catégorie « anachronique » dans la mesure où elle ne permet plus de rendre compte de la richesse produite qui nécessite de moins en moins de travail tout en maintenant celui-ci comme condition nécessaire à la production de valeur et de survaleur[80]. Or, malgré l'indéniable pertinence d'un tel commentaire critique, celui-ci se rapporte en définitive à la contrainte impersonnelle qu'exercent les marchés, qui est au fondement du procès de transformation / reconstitution et qui se rattache à la dynamique caractéristique du capitalisme industriel. En contrepartie, la soumission virtuelle de la pratique sociale au capital permet de montrer que les enjeux liés à la trajectoire historique impulsée par la production réalisée dans le cadre du capitalisme avancé ne se laissent pas seulement comprendre dans une perspective « *purement quantitative* », mais également *qualitative*.

À cet égard, il s'agit là pourtant d'un aspect déjà reconnu par Marx à partir de la tendance caractéristique de l'extraction de survaleur relative. La productivité accrue qui en résulte implique non seulement une augmentation quantitative de la production et de la consommation, mais aussi leur élargissement qualitatif :

> [L]a production de *survaleur relative*, c'est-à-dire la production de survaleur fondée sur l'accroissement et sur le développement des forces productives, exige la production de nouvelle consommation ; exige qu'à l'intérieur de la circulation le cercle de la consommation s'élargisse autant que précédemment celui de la production. Premièrement, élargissement quantitatif de la consommation existante ; deuxièmement, création de nouveaux besoins par l'extension des besoins existants à un cercle plus large ; *troisièmement*, production de *nouveaux* besoins et découverte et création de nouvelles valeurs d'usage. [...] D'où l'exploitation de la nature entière et la recherche de nouvelles qualités utiles dans les choses ; d'où l'échange à l'échelle universelle de produits fabriqués sous tous les climats et dans tous les pays ; les nouveaux traitements (artificiels) appliqués aux objets naturels pour leur donner de nouvelles valeurs d'usage. [...] Cela ne veut pas dire seulement division du travail, création de nouvelles branches de production, c'est-à-dire de surtemps qualitativement nouveau ; mais aussi, que la production déterminée se détache d'elle-même, comme travail d'une nouvelle valeur d'usage ; le développement sans cesse élargi d'un système global de types de travail et de types de production auxquels correspond un système des besoins toujours plus riche et toujours élargi[81].

---

[80] *Ibid.*, p. 527.

[81] Karl MARX, *Manuscrits de 1857-1858*, Tome I, *op. cit.*, p. 347-48. L'auteur souligne.

Cette tendance au développement qualitatif de nouveaux objets d'usage ainsi que des nouvelles formes de pratiques et jouissances sociales qui s'y rapportent n'acquiert à notre sens sa pleine signification qu'avec la soumission virtuelle de la pratique sociale au capital, suivant l'intégration de la production scientifique et technologique au mode de production capitaliste. Certes, cette forme de soumission s'est développée sur la base de la soumission réelle du procès de travail au capital, plus précisément sur la base de la production de nouveaux moyens de production impulsée par l'extraction de survaleur relative, notamment avec la production de machines. Cela dit, un saut qualitatif est opéré lorsque cette production de nouveaux objets d'usage n'est plus seulement destinée au procès de production lui-même, à la consommation productive à laquelle renvoient les machines, mais bien à la consommation individuelle et domestique[82]. La prise en charge de l'inventivité caractéristique de la pratique humaine par l'intégration de la production scientifique et technologique au mode de production capitaliste a ainsi ouvert un champ virtuellement illimité de la pratique sociale à l'expansion du capital et au déploiement de la puissance organisationnelle des grandes corporations. Celui-ci correspond à la production de formes futures de pratiques sociales, c'est-à-dire à la production de nouveaux objets d'usage et des nouvelles formes de production et de consommation qui leur correspondent, soit à la capacité à bouleverser les habitudes de vie et la manière de vivre en société.

Eu égard à l'augmentation des capacités et de la productivité des procès de production, Baran et Sweezy montrent que le problème central de la production capitaliste, dans le contexte oligopolistique marqué par l'avènement des grandes corporations, renvoie désormais à l'impératif d'absorption du « surplus » qu'elles produisent et qui se traduit soit

---

[82] Sur la distinction entre consommation productive et individuelle : Karl MARX, *Le Capital,* Livre I, *op. cit.*, p. 206.

par la restriction de la production, soit par la recherche de nouveaux débouchés[83]. Ces deniers mettent ainsi l'accent sur « l'effort de vente », en particulier sur la publicité, comme modalité privilégiée afin d'absorber les masses de surplus dégagés par la puissance organisationnelle des grandes corporations. La publicité, comme nouvelle arme de compétition privilégiée, permet à leurs yeux aussi bien de stimuler la demande afin d'écouler les marchandises produites que d'assurer la mise en place d'un secteur d'économie où se trouve investie et absorbée, sous forme de gaspillage, une part importante des surplus générés[84]. Comme ils le relèvent, les dépenses consacrées à la publicité aux États-Unis s'élevèrent à 12 G$ dès 1962. Étonnamment, ces auteurs refusent toutefois de reconnaître un rôle similaire aux dépenses effectuées en recherche et développement qui s'élevèrent pour leur part également à 12 G$ la même année[85]. S'ils reconnaissent que ces dépenses s'apparentent aux coûts relatifs à la publicité, ils en viennent toutefois, un peu arbitrairement, à rejeter ceux-ci comme modalité d'absorption du surplus généré par les grandes corporations[86]. D'une part, ils justifient ce rejet en soutenant que ces dépenses ne sont pas financées à partir des profits qu'elles génèrent, mais plutôt répertoriées comme coûts de production et donc récupérées dans le prix de vente des marchandises produites[87]. Pourtant, comme ils le remarquent eux-mêmes, il en va de la même façon en ce qui concerne les dépenses en publicité[88]. D'autre part, ils limitent aux inventions qui, affirment-ils, « font époque » – la machine à vapeur, les chemins de fer et l'automobile –, la création de nouveaux débouchés favorisant l'investissement et donc

---

[83] Le surplus est présenté par ces auteurs comme une alternative conceptuelle au concept de survaleur de Marx. Plus général, ce concept vise à intégrer d'autres éléments que ceux pris en compte par le concept de survaleur (profits, intérêts et rente) (Paul A. BARAN et Paul M. SWEEZY, *Le capitalisme monopoliste, op. cit.*, p. 30). Défini à un certain moment de leur ouvrage comme « différence entre le produit social total et les coûts socialement nécessaires qu'il implique » (*Ibid.*, p. 111), ce concept à la définition parfois ambigüe renvoie en définitive, tel qu'il se trouve calculé dans l'appendice de leur ouvrage par Joseph D. Phillips, aux gains privés auxquels s'ajoutent le gaspillage effectué dans le cadre du procès de production par l'effort de vente et les dépenses de l'État (*Ibid.*, p. 323-42). Sur l'évolution de ce concept au sein du corpus des auteurs regroupés autour de la revue *Monthly Review*, voir : John BELLAMY FOSTER, *The Theory of Monopoly Capitalism : An Elaboration of Marxism Political Economy*, New York : Monthly Review Press, 2009, p. 24-50.

[84] Paul A. BARAN et Paul M. SWEEZY, *Le capitalisme monopoliste, op. cit.*, p. 111-34.

[85] *Ibid.*, p. 104.

[86] *Ibid.*, p. 105.

[87] *Ibid.*

[88] *Ibid.*, p. 121.

l'absorption du surplus[89], rejetant en contrepartie le « flux continu » de nouveaux produits développés dans le cadre des stratégies de diversification préconisées par les grandes corporations[90]. Par exemple, ceux-ci affirment que l'électricité, dans la mesure où elle fut substituée à la puissance de la vapeur et à l'emploi de gaz pour l'éclairage, n'aurait entraîné que des débouchés mineurs pour le réinvestissement du surplus produit par les grandes corporations[91]. Or, comme nous l'avons vu avec GE, c'est là occulter tous les débouchés que celle-ci a entrouverts en rapport à la production d'appareils électriques et électroménagers pour un usage domestique. En somme, en insistant prioritairement sur l'effort de vente au détriment des pratiques de recherche et développement comme modalité d'absorption du surplus, ces auteurs tendent à négliger tout le champ de la pratique sociale qui fut ouvert à l'expansion du capital suivant l'intégration de la production scientifique et technologique au capital. Cela dit, ils reconnaissent tout de même, comme nous l'avons montré à partir des travaux de Fligstein, que les activités de recherche et de développement furent coordonnées et subordonnées à l'effort de vente dans le cadre de stratégies de diversification[92].

Or, en rapport à la dimension qualitative de la trajectoire historique impulsée par le capitalisme avancé, cette subordination de la recherche et du développement à l'effort de vente comporte des implications importantes, et ce, aussi bien pour la production scientifique et technologique que pour les objets d'usage nouvellement créés par ce moyen. Premièrement, comme le montre l'exemple de GE, si les recherches effectuées au sein des laboratoires privés permettent certaines avancées de la science et de la technique, elles sont irréductiblement subordonnées à des objectifs commerciaux : « The pursuit of science had an important place in industrial research, but advancing *commercial technology* remained its *sine qua non*[93] ». Ainsi, quoique de vastes bibliothèques étaient mises à leur disposition, les chercheurs de GE étaient encouragés à prioriser l'approche expérimentale, à vérifier au préalable leurs intuitions par essais et erreurs plutôt que de se consacrer à la lecture des

---

[89] *Ibid.*, p. 200-02

[90] *Ibid.*, p. 94-95.

[91] *Ibid.*, p. 202.

[92] *Ibid.*, p. 125.

[93] Leonard S. REICH, *op. cit.*, p. 102. Nous soulignons.

aspects théoriques d'un phénomène donné[94]. En ce sens, les recherches étaient orientées dans le but immédiat de résoudre des problèmes précis afin de mettre au point des inventions qui auraient une portée commerciale et qui seraient par ailleurs brevetables. La subordination des recherches à ce double objectif s'opposait aux modalités de la production scientifique et technologique au sein des universités où, disposant de ressources limitées, les chercheurs pouvaient toutefois se consacrer aux recherches fondamentales dont ils déterminaient les objectifs[95].

Deuxièmement, la subordination des recherches à l'effort de vente suppose également des impacts importants quant à la nature des objets d'usage qui s'y trouvent inventés. Si le développement de produits peut correspondre à la mise au point de nouveaux objets d'usage qui bouleversent les manières de vivre, les activités de recherche et développement peuvent également entraîner la production d'objets d'usage que certains auteurs, dans la lignée des travaux de Baran et Sweezy, qualifient de « valeurs d'usage spécifiquement capitalistes » (*specifically capitalist use value*)[96]. Ces dernières sont dites « spécifiquement capitalistes » dans la mesure où elles renvoient prioritairement aux objectifs du capital et ont avant tout pour fonction de participer à la valorisation de ce dernier. En d'autres mots : « [...] whose utility is oriented exclusively (and above all) toward satisfaction of the requirements of capital accumulation[97] ». C'est le cas notamment des objets d'usage conçus et développés dans la perspective d'une obsolescence programmée, sous les deux formes sous lesquelles elle se présente, à savoir comme obsolescence planifiée et comme obsolescence psychologique[98], et qui visent toutes deux à stimuler la demande par la désuétude accélérée des produits développés et mis en circulation. L'obsolescence planifiée renvoie à la conception d'un produit impliquant l'introduction délibérée d'une défaillance ou d'une

---

[94] *Ibid.*, p. 98.

[95] Peter DRAHOS et John BRAITHWAITE, *op. cit.*, p.44 ; David NOBLE, *America by Design, op. cit.*, p. 118.

[96] Henryk SZLAJFER, « Waste, Marxian Theory, and Monopoly Capital : Toward a New Synthesis », dans John BELLAMY FOSTER et Henryk SLZAJFER (dir.), *The Faltering Economy : The Problem of Accumulation Under Monopoly Capitalism*, New York : Monthly Review Press, 1984, p. 306-16 ; John BELLAMY FOSTER, *op. cit.*, p. 39.

[97] Henryk SZLAJFER, *loc. cit.*, p. 311.

[98] Sur ces deux formes d'obsolescence, voir Serge LATOUCHE, *Bon pour la casse : les déraisons de l'obsolescence programmée*, Paris : Éditions Les liens qui libèrent, 2012, p. 38.

faiblesse afin d'en limiter la durée de vie utile. Par exemple, en 1924, GE et ses principaux concurrents se réunirent à Genève et s'entendirent sur la production d'ampoules dont l'espérance de vie ne dépasserait pas 1 000 heures d'utilisation. Quoique cette entente, désignée sous le non de cartel Phœbus, n'entraîna pas les effets escomptés, elle visait spécifiquement à assurer un renouvellement des ventes, et ce, bien que certains modèles comportaient une longévité supérieure[99]. Pour sa part, l'obsolescence psychologique mise sur le développement continu de nouveaux modèles pour un produit déterminé, la nouveauté se limitant pour l'essentiel aux modalités de présentation du produit, à son design, voire à son emballage. Or, comme le montre Baran et Sweezy, en étant subordonnée à l'effort de vente, l'activité de recherche et développement se limite très souvent au développement d'innovations accessoires ou cosmétiques qui ne revêtent qu'une apparence de nouveauté[100]. De fait, il s'agit là d'un aspect central de la stratégie de diversification qui mise sur l'effet de mode et sur l'attrait de la nouveauté apparente pour stimuler l'écoulement de produits. En ce sens, au-delà de leur utilité spécifique, les objets d'usage nouvellement créés dans une telle perspective visent avant tout à produire et cultiver le désir des consommateurs pour des produits dont l'usage demeure essentiellement le même, mais dont seule la présentation évoque la nouveauté, et ce, afin de précipiter le remplacement de l'ancien objet d'usage détenu et favoriser l'accroissement des ventes. Puisque cette stratégie vise à renouveler et entretenir indéfiniment les désirs des consommateurs pour des objets qui ne changent qu'en apparence, c'est alors par l'entremise d'envies changeantes que les consommateurs à qui on s'adresse et auxquels on propose continuellement de nouveaux modèles se rapportent à ces objets d'usage nouvellement créés. En somme, l'inventivité humaine se conjugue à la production effrénée dénoncée par Postone afin de produire en quantité massive une panoplie d'objets d'usage éphémères dans le but de satisfaire des envies dont nous n'avons pas encore connaissance.

---

[99] *Ibid.*, p. 47-48.

[100] Paul A. BARAN et Paul M. SWEEZY, *Le capitalisme monopoliste, op. cit.*, p. 125.

6.6. Conclusion

L'intégration de la production scientifique et technologique dans le cadre du capitalisme avancé s'opère à l'intérieur du quadrilatère formé par la grande corporation, le système des brevets, les marchés oligopolistiques et le système financier. Puisque ces recherches réalisées au sein de laboratoires privés permettent aux corporations d'acquérir des brevets qui leur procurent des monopoles reconnus légalement, ceux-ci étant mobilisés dans le cadre des stratégies de contrôle caractéristiques des marchés oligopolistiques qui font l'objet d'une valorisation financière en tant qu'actifs intangibles, la production scientifique et technologique participe en retour à la consolidation des paramètres à l'intérieur desquels elle se trouve intégrée au mode de production capitaliste. Cette intégration et cette participation de la science et de la technologie au mode de production capitaliste se comprennent dans le prolongement de la reproduction élargie du capital telle qu'elle se trouve problématisée par Marx, c'est-à-dire comme extension du capital à une nouvelle sphère de la pratique humaine sur la base du développement dialectique complémentaire de la soumission formelle et réelle, comme développement à la fois extensif et intensif. Or, le résultat de la soumission formelle et réelle de la production scientifique et technologique au capital, par le développement et la différenciation du métier d'ingénieur, entraîna pour sa part la mobilisation et le développement systématique de la dimension inventive de l'activité humaine, et qui concerne l'historicité même de la pratique humaine. Il en découla alors l'avènement d'une nouvelle forme de soumission que nous pouvons définir comme *soumission virtuelle de la pratique sociale au capital*, et qui correspond à la capacité à déterminer des formes futures de la pratique sociale, c'est-à-dire au développement de nouveaux objets d'usage et des formes de production et de consommation qui s'y rattachent, ce qui se traduit par un bouleversement continue de la manière de vivre en société.

Dans cette perspective, à la trajectoire historique qui est impulsée par le capitalisme industriel, soit comme développement quantitatif de la richesse matérielle produite, s'adjoint un développement qualitatif des formes de production et de consommation prises en charge dans le cadre des stratégies de contrôle que déploient les grandes corporations sur la base de leur puissance organisationnelle. En effet, si la soumission virtuelle se caractérise par la capacité à déterminer des formes futures de pratiques sociales, celle-ci entraîne la

détermination qualitative d'une trajectoire historique qui implique le bouleversement constant de la manière de vivre des individus en société. Malgré le caractère qualitatif de cette trajectoire impulsée par les transformations organisationnelles et institutionnelles caractéristiques du capitalisme avancé, le bouleversement de cette manière de vivre se conforme pour l'essentiel aux exigences de la valorisation du capital et de l'autoreproduction cumulative des grandes corporations, soit la production d'une manière de vivre en société qui se rattache au gaspillage et à l'éphémère, et ce, autant en ce qui concerne les objets d'usage produits que les formes expressives et normatives qu'empruntent les formes de pratiques et de jouissances sociales qui s'y rapportent.

CONCLUSION

Cette thèse avait pour but d'éclairer le rôle économique de la production scientifique et technologique dans le capitalisme. Pour ce faire, nous proposions d'enraciner notre réflexion dans le cadre d'une discussion des thèses développées à ce sujet par Marx en rapport au capitalisme industriel de son époque. Il s'agissait ensuite de tenir compte de la distance temporelle qui nous sépare du contexte de production de son œuvre, soit de la transition du capitalisme industriel au capitalisme avancé, afin de rendre compte du rôle économique de la science et de la technologie dans ce nouveau contexte. Dans cet ordre d'idées, l'objectif de notre thèse était double. D'un côté, nous avions pour but de mettre en lumière une trame narrative qui traverse l'œuvre de Marx, sachant que cette question n'a pas fait l'objet d'un traitement systématique par un ouvrage qui lui aurait été consacré, à savoir celle de l'inventivité humaine et des modalités de son appropriation dans le cadre du capitalisme. De l'autre, en prenant acte d'un ensemble de transformations institutionnelles et organisationnelles qui ont marqué le tournant du XX^{e} siècle, il s'agissait ensuite de voir les apports et les limites de la pensée de Marx afin de problématiser les modalités et les enjeux liés à l'intégration de la production scientifique et technologique à la dynamique économique du capitalisme avancé.

La richesse d'une telle démarche s'observe d'abord aux résultats de la discussion réalisée à propos de l'œuvre de Marx. Si nous savions *a priori* que ce dernier problématise la question du rapport de la science et de la technologie à l'économie, nous ne soupçonnions pas l'importance que pouvait avoir la question de l'inventivité humaine dans son œuvre. Dans le *Capital*, Marx problématise la mobilisation de la production scientifique dans le cadre de la grande industrie comme un devenir étranger des « potentialités » humaines[1]. Nous avons

---

[1] Karl MARX, *Le Capital*, Livre I, *op. cit.*, p. 406-07.

donc cherché à éclaircir le pendant positif de ce développement négatif dont Marx n'offre qu'une indication rapide dans cet ouvrage. En effet, dans le cinquième chapitre, Marx affirme à propos de l'être humain : « [...] en agissant sur la nature extérieure et en la modifiant par ce mouvement, il modifie aussi sa propre nature. Il développe les *potentialités* qui y sont en sommeil, et soumet à sa propre gouverne le jeu des forces qu'elle recèle[2] ». Or, cette conception de la production humaine qui est en même temps posée comme autoproduction de soi des êtres humains, nous en avons retrouvé la trace jusque dans les *Manuscrits de 1844*, dans la façon par laquelle Marx y définit de manière originale et spécifique l'essence générique des êtres humains. Afin de souligner cette spécificité, nous nous sommes permis de revoir le rapport complexe existant entre la pensée de Hegel et Marx en passant par Feuerbach et Hess. Malgré l'apparence « classique » de ce retour sur la filiation de Hegel à Marx, la mise au jour de la capacité des êtres humains à développer leurs propres potentialités par le travail permettait à notre sens de dévoiler un nouvel aspect fondamental du rapport de Marx à ses prédécesseurs et, de même, l'originalité spécifique de sa posture ontologique. Il en ressortait une ontologie de l'agir qui reconnaissait à l'activité humaine une capacité inventive comprise comme développement de nouveaux objets d'usage ainsi que de nouvelles formes de pratiques et de jouissances sociales.

Partant des *Manuscrits de 1844*, nous avons ensuite cherché à retracer les occurrences de cette dimension d'inventivité jusqu'au *Capital*, en passant par les *Thèses sur Feuerbach*, *L'idéologie allemande* et les *Manuscrits de 1857-1858*. Malgré l'abandon explicite du concept de genre dans les *Thèses sur Feuerbach*, nous avons montré que Marx y confirme néanmoins sa posture ontologique en définissant l'agir humain comme activité sensible et sociale, et à laquelle est reconnue une capacité d'auto-transformation. De même, dans *L'idéologie allemande*, cette dimension se trouve abordée dans une perspective non plus strictement ontologique, mais historique. Par cette nouvelle approche, il en ressort que si l'activité humaine se caractérise selon Marx par son inventivité, cette dernière n'a d'effectivité qu'en s'incarnant sous un ensemble de formes historiquement déterminées de pratiques et de jouissances sociales. En ce sens, l'inventivité humaine fut posée comme une

---

[2] *Ibid.*, p. 199-200. Nous soulignons.

condition de l'histoire alors que la production apparaissait désormais comme une manière de produire historiquement déterminée. Cette compréhension de la production fut confirmée par la lecture des *Manuscrits de 1857-1858*, soit dans le cadre du rapport établi entre la production et la consommation. Alors que s'y trouve réitérée la capacité de la production à mettre au point de nouveaux objets d'usage, puisque ceux-ci interviennent à la fois comme image mentale des objets à produire et comme objets matériels effectivement consommés, c'est-à-dire comme objets internes et externes, la production et la consommation se présentaient alors comme des manières complémentaires de produire et de consommer dont la combinaison peut être désignée comme une manière de vivre historiquement déterminée. Enfin, dans le *Capital*, partant de la définition du travail comme production de biens d'usage et autoproduction de soi des êtres humains, nous avons montré de quelle façon Marx rend compte des moments formels du procès de travail dans une perspective transhistorique. Aussi, nous avons insisté sur la façon dont il conceptualise les formes particulières que le travail posé en sa forme transhistorique emprunte historiquement à travers la notion de travail utile, soit comme ensemble d'activités orientées en finalité, à la fois expressives et normatives, impliquant une structuration particulière des moments formels qui en sont constitutifs en fonction des objets d'usage qu'elles cherchent à matérialiser.

Suite à la mise au jour de cette dimension inventive de l'activité humaine, nous avons cherché à établir la façon dont Marx problématise ce qu'il advient de celle-ci sous le mode de production capitaliste, c'est-à-dire comme devenir étranger des potentialités de l'agir humain. Partant des modalités d'échange et de distribution caractéristiques du capitalisme, nous avons fait état de la manière par laquelle Marx dépeint le devenir du travail à travers les concepts de soumission formelle et de soumission réelle. D'un côté, la soumission formelle opère la réduction du travail au statut de moyen employé en vue d'opérer la valorisation du capital, ce qui implique une réorganisation des moments qui en sont constitutifs et la prise en charge de la direction du travail par le capital. De l'autre, la soumission réelle implique un bouleversement organisationnel et technique du procès de travail qui se caractérise par la prise en charge réflexive des moments du travail que constituent les opérations et les moyens de production. Problématisée sous trois grandes phases distinctes, la soumission réelle opère la massification, la socialisation et l'automatisation du procès de travail. Au terme de ces

phases, il en résulte un évidemment du contenu du travail et une réduction des travailleurs à l'impuissance qui ne peuvent désormais s'activer que dans un contexte qui n'exige d'eux que la réalisation d'une activité réduite à sa plus simple expression, à savoir la surveillance du fonctionnement des machines. Inversement, le développement des potentialités de l'agir humain opéré par le capital se concentre face aux travailleurs sous la forme de puissances étrangères, c'est-à-dire comme modes d'existence du capital. Comme nous l'avons montré, tout ce développement s'opère au fil d'un processus de déqualification et de requalification des travailleurs. Ainsi voit-on apparaître de nouvelles formes de travail d'ordre intellectuel, dont les fonctions assurent la prise en charge des dimensions organisationnelles et techniques du procès de travail, mais dont les résultats empruntent une forme étrangère au même titre que les résultats du travail manuel. Enfin, ce développement se comprend lui-même dans le cadre de la reproduction élargie du capital, soit en fonction de son élargissement à de nouvelles sphères par la pratique humaine relevant des effets combinés de la soumission formelle et de la soumission réelle du procès de travail au capital.

La richesse de notre démarche s'observe ensuite aux résultats auxquels nous sommes parvenu quant aux modalités et enjeux liés à l'intégration de la production scientifique et technologique à la dynamique économique propre au capitalisme avancé. En effet, la façon dont Marx problématise cette question à l'égard du capitalisme industriel de son époque nous a aiguillé, par contraste, quant aux éléments qu'il nous fallait considérer dans le contexte du capitalisme avancé. D'abord, il fallait revisiter le rattachement de la mobilisation de la science par le capital en rapport à la dynamique concurrentielle des marchés et des guerres de prix. Ensuite, il fallait remettre en question cette idée que les découvertes de la science peuvent être employées gratuitement par le capital. C'est en fonction de la prise en compte de ces deux éléments que furent établis les deux chapitres de la deuxième partie de notre thèse.

En ce qui concerne le premier aspect, il fallait d'abord montrer les limites de la façon dont Marx rattache d'emblée l'avènement de la société par actions à la perspective d'un dépassement du capitalisme, et ce, sans tenir compte de la possibilité que celle-ci puisse entraîner la mise en place d'une nouvelle phase du capitalisme. Or, la grande corporation se caractérise par une séparation du rôle de direction des opérations en rapport à la détention des titres de propriété à laquelle celui-ci était rattaché dans le cadre de la propriété privée

bourgeoise. De cette séparation résulta une polarisation du mode d'existence du capital sous deux formes distinctes et, ce faisant, une double réorganisation du rapport intercapitaliste. Par le bas, cette séparation permit d'affranchir la puissance organisationnelle à l'égard de l'exercice du droit de propriété individuel sous lequel cette puissance se déployait dans le cadre des entreprises du capitalisme industriel. Cet affranchissement de la puissance organisationnelle entraîna la formation de marchés oligopolistiques caractérisés par de nouvelles formes de compétition. Dans ce contexte, les grandes corporations eurent recours à un ensemble de stratégies de contrôle fondées sur l'acquisition d'avantages différentiels, impliquant la prise en charge progressive des moments du procès de travail que constituent l'objet, le résultat et l'idée. Par le haut, cette séparation s'accompagna de la constitution d'un système financier assurant la production, la mise en circulation et le réaménagement des titres de propriété et de créance. Ce système favorisa la liquéfaction des titres de propriété et fut à la base d'un nouveau mode de valorisation du capital détaché des contraintes productives et temporelles du capital productif. La valeur des titres de propriété releva dès lors des jugements portés à leur égard par la communauté financière sur les marchés boursiers, celle-ci cherchant à anticiper l'opinion majoritaire en rapport à la capacité des corporations à générer des revenus futurs sur la base de leur puissance organisationnelle. Ce processus d'évaluation permit d'opérer une valorisation financière des avantages différentiels en tant qu'actifs intangibles. Or, puisque la capitalisation boursière des corporations a un impact en retour sur leur accès à des sources de financement, le système financier et les jugements de la communauté financière s'imposèrent comme une instance de validation des stratégies mises en œuvre par les grandes corporations.

En ce qui concerne le second aspect, à l'encontre de l'idée soutenue par Marx, à savoir que le capital peut mobiliser gratuitement les découvertes de la science, nous nous sommes attardé à la forme particulière de propriété intellectuelle que constitue le brevet. Celui-ci assure en effet l'appropriation des inventions produites par les grandes corporations sous le mode de la représentation, c'est-à-dire comme nouveaux objets d'usage abstraits. Cela renvoie à ce que Marx désigne sous le terme d'idée comme moment du procès de travail au sens transhistorique, soit comme représentation mentale des qualités matérielles et formelles ainsi que de l'usage auquel est destiné l'objet que l'on cherche à produire. C'est donc le

moment idéel du procès de travail qui fait l'objet d'une appropriation par l'entremise du brevet. Le détenteur d'un brevet se voyant reconnaître un droit d'exploitation exclusif, ce mode d'appropriation permet de soustraire à autrui la possibilité de se rapporter au nouvel objet d'usage créé, que ce soit pour le produire ou pour en faire usage. À travers l'étude du cas type que constitue GE, il s'agissait ensuite de faire état de la stratégie d'affaires que préconisent certaines grandes corporations en misant sur cette forme particulière de propriété. Cette stratégie se décline en trois temps : la mise en place de laboratoires de recherche privés visant l'obtention de brevets, des exercices de fusions-acquisitions axés sur l'acquisition stratégique de brevets et, enfin, l'établissement d'ententes intercorporatives sur l'utilisation de brevets qui permettent de contourner les dispositions des lois antitrusts.

Sur cette base, nous avons cherché à rendre compte des modalités d'intégration de la production scientifique et technologique au mode de production capitaliste sous sa forme avancée. Comme nous l'avons montré, celle-ci s'opère par l'entremise du quadrilatère organisationnel et institutionnel formé par la grande corporation, le système des brevets, les marchés oligopolistiques et le système financier, cette intégration permettant en retour de consolider la puissance organisationnelle des grandes corporations. Enfin, en continuité avec la façon dont Marx problématise le devenir du travail sous le mode de production capitaliste par l'entremise des concepts de soumission formelle et de soumission réelle, nous avons cherché à poser les enjeux relatifs à l'intégration de la production scientifique et technologique à la dynamique économique à travers une proposition conceptuelle novatrice, c'est-à-dire comme soumission virtuelle de la pratique sociale au capital. Si la soumission formelle se rattache à l'intégration de pratiques préexistantes au mode de production capitaliste, et que la soumission réelle implique le bouleversement organisationnel et technique des pratiques intégrées, la soumission virtuelle renvoie à la détermination de formes futures de la pratique sociale. Elle se comprend comme mobilisation et développement systématique de la dimension inventive de l'activité humaine, et donc comme capacité à déterminer de nouveaux objets d'usage ainsi que les nouvelles formes de pratiques et de jouissances sociales qui s'y rattachent. Autrement dit, c'est donc l'historicité même de la pratique humaine, telle que la conçoit Marx, qui est en jeu.

De façon générale, conformément au double objectif qui était le nôtre, nous pensons être parvenu à mettre au jour une trame narrative fondamentale de la pensée de Marx qui n'apparait pas au-devant de son œuvre, celle de l'inventivité de l'activité humaine et de son devenir sous le mode de production capitaliste. De même, nous pensons être parvenu à offrir un éclairage conceptuel intéressant quant aux modalités et aux enjeux liés à l'intégration de la production scientifique et technologique au mode de production capitaliste, aussi bien sous sa forme industrielle que sous sa forme avancée. Cela dit, notre thèse comporte ses limites. Au terme de notre parcours, nous réalisons que si nous avons pris en compte la distance temporelle qui nous sépare de Marx en ce qui concerne la transformation du contexte sociohistorique, nous avons toutefois négligé de prendre en compte les avancées des sciences humaines en rapport à ce même intervalle. Nous avons eu cette tendance à nous tenir fermement à la pensée de Marx en cherchant à tirer le maximum de celle-ci, ne recourant à d'autres auteurs que dans le but d'éclairer les transformations caractéristiques du capitalisme avancé. Or, certains aspects de la pensée de Marx mériteraient certainement une discussion critique.

C'est le cas notamment du statut problématique du langage dans son œuvre, celui-ci étant tantôt défini comme « couches d'air agitées », tantôt comme production sociale et comme « conscience réelle, pratique[3] ». La prise en compte d'une théorie du symbolique telle que celle développée par Michel Freitag aurait pu nous permettre, par exemple, d'ajouter un peu de chair autour des trois dimensions de l'essence générique établies par Marx, soit comme rapport à soi, au tout de la nature et à autrui. En effet, quoique Marx conçoit ces dimensions comme étant interdépendantes les unes des autres, on comprend difficilement le lien qui permet de les unir. De même, si la conscience qui caractérise l'activité humaine se trouve d'emblée rattachée par Marx à la vie en société, on voit difficilement de quelle manière cette vie en société génèrerait d'emblée ou spontanément une activité vitale consciente. En fait, nous semblons à cet égard implicitement reportés à la pensée de Feuerbach et à cette idée que la pensée provient de la rencontre d'autrui et de l'intériorisation du rapport je-tu qui en découle, cette intériorisation amorçant une conversation intérieure à laquelle correspond la

---

[3] Karl MARX, « L'idéologie allemande », *loc cit.*, p. 314.

pensée humaine pour ce philosophe. Or, la théorie du symbolique élaborée par Freitag permet d'éclairer cette question, cet auteur établissant une complémentarité entre le langage et le travail en ce qu'ils impliquent tous deux une référence à autrui et la suspension de la satisfaction immédiate du besoin[4]. Le décentrement du sujet nécessaire à l'adoption de la posture du je – le jeune enfant s'identifiant d'emblée au regard d'autrui en se désignant lui-même à la troisième personne – fait écho au décentrement caractéristique de la division sociale du travail, à savoir la production par un sujet d'objets qui ne sont pas nécessaires à la satisfaction de ses propres besoins immédiats, mais à ceux d'autrui, tout comme lui-même attend de la production d'autrui la satisfaction de ses propres besoins. Ce double décentrement opéré au niveau symbolique et au niveau de la pratique, par la médiation du rapport à autrui, se rattache par ailleurs à la constitution d'un monde objectif partagé, tel qu'il se trouve désigné et unifié comme totalité par le langage. Or, c'est précisément le langage qui permet en retour d'accroître la réflexivité humaine. En effet, la mise en relation synchronique des symboles opérée par le langage permet aux individus de se référer à des objets alors que ceux-ci sont absents, et donc en dehors de la réalisation effective des pratiques qui s'y rapportent. La distanciation qu'opère le langage permet ainsi d'accroître la réflexivité humaine et permet d'expliquer les relations qui existent entre le rapport à soi, au tout de la nature et à autrui. Quoi qu'il en soit, nous étions d'avis que la notion d'idée telle qu'elle est définie par Marx comme moment du procès de travail au sens transhistorique se révélait suffisante, en étant rapportée à la question des brevets, afin de problématiser la question qui nous intéressait.

Il en va de la même façon en ce qui concerne les institutions. L'insistance de Marx à problématiser le mode de production capitaliste dans une perspective dynamique, soit comme un ensemble de processus intégrés, a pour contrepartie cette tendance à négliger la prise en compte des institutions sous-jacentes à l'avènement du capitalisme. Dans ce cas, comme la distinction entre capitalisme industriel et capitalisme avancé ne peut être comprise dans une perspective strictement quantitative, soit dans le cadre du procès d'accumulation du capital ou dans le cadre de l'opposition entre concentration et centralisation, mais relève plutôt d'une

---

[4] Michel FREITAG, *Dialectique et société*, Tome II, *op. cit.*, p. 103-12.

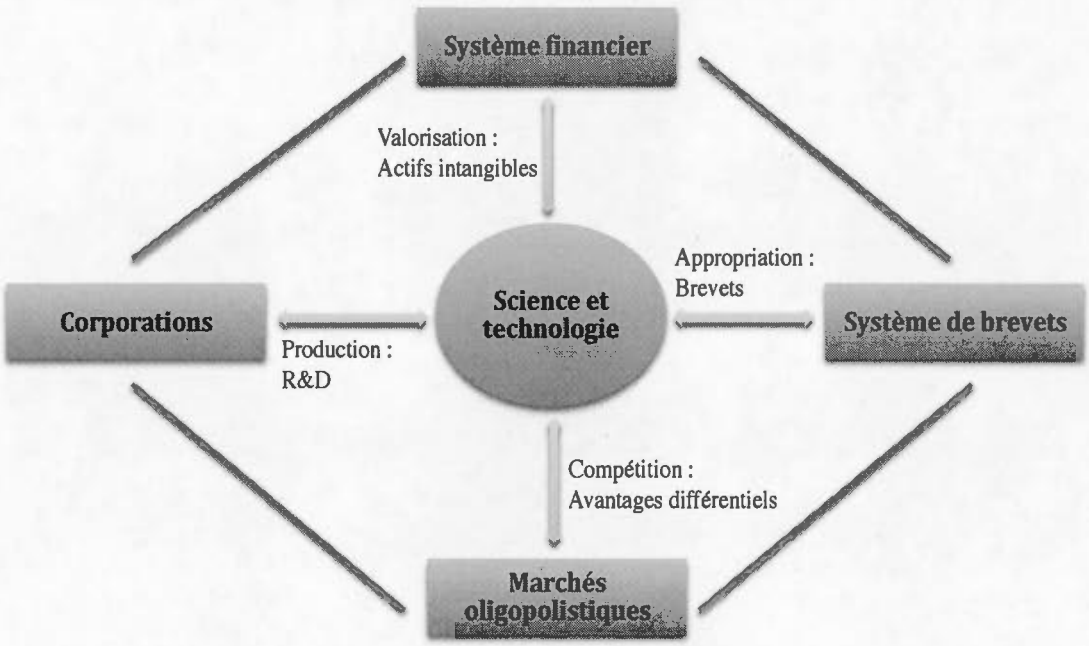
transformation qualitative des rapports sociaux d'appropriation, il semblait nécessaire en retour de nous intéresser à la transformation qualitative des rapports sociaux d'appropriation qui a marqué l'avènement du capitalisme à ses origines. En ce sens, nous avons été amené à compléter les commentaires de Marx au sujet des modalités spécifiques d'échange et de distribution caractéristiques du mode de production capitaliste, en recourant à d'autres auteurs, dont les travaux de E. M. Wood. Nous avons cherché à faire état des médiations fondamentales que constituent les marchés, comme intermédiaire incontournable aussi bien pour les capitalistes que pour les travailleurs en ce qui concerne leur subsistance, et la propriété privée, comme modalité institutionnelle à partir de laquelle se structure le rapport asymétrique entre capital et travail salarié. Il s'agit là de deux institutions fondamentales à l'avènement du mode de production capitaliste.

Pour finir, malgré les limites de notre approche, cette thèse ouvre à nos yeux deux champs d'interrogation principaux. Premièrement, nous avons cru nécessaire d'éviter l'amalgame qu'opèrent des concepts tels que celui de travail immatériel – recoupant des secteurs aussi divers que les services, la culture, le multimédia, les nouvelles technologies de l'information et de la communication, etc. –, en recentrant notre questionnement autour de la production scientifique et technologique. Par contre, à partir des résultats de notre recherche, il nous semble possible d'élargir ceux-ci à d'autres sphères de la pratique humaine telles qu'elles se trouvent prises en charge dans le cadre des stratégies de contrôle mises en œuvre par les grandes corporations. C'est le cas notamment de la publicité en rapport à la production de nouveaux besoins ou encore de la création de contenus culturels en ce qui concerne les droits d'auteur. Dans ce dernier cas, la question d'un éclaircissement du statut du langage en rapport à la dimension idéelle de la pratique comprise chez Marx comme représentations mentales d'objets d'usage déterminés deviendrait alors cruciale. Deuxièmement, sur la base du concept de soumission virtuelle de la pratique sociale au capital, les réflexions développées sur la survaleur différentielle et la théorie de la valeur nous semblent ouvrir un autre champ d'interrogation. D'un côté, le concept de survaleur différentielle que nous avons proposé afin de rendre compte de la capacité des grandes corporations à tirer profit des avantages différentiels qu'elles détiennent permet de repenser la question des modalités par lesquelles s'opère l'exploitation dans le cadre du capitalisme

avancé d'une façon qui s'apparente à celle de Marx. De l'autre, puisque ce concept permet de rendre compte de la possibilité d'extraire une survaleur supplémentaire non seulement du procès de production mais également du procès de circulation, sur la base de leur interpénétration opérée par la puissance organisationnelle des corporations, il constitue d'après nous un point de départ intéressant pour contribuer à une réflexion plus large sur les apports et les limites de la théorie de la valeur. C'est là un aspect qui a été partiellement développé par des auteurs comme Baran et Sweezy, notamment dans le « chapitre manquant » de leur ouvrage *Le capitalisme monopoliste*, mais qui n'a que peu retenu l'attention jusqu'à maintenant. En ce sens, les concepts de soumission virtuelle et de survaleur différentielle que nous proposons pourraient donner un nouveau souffle aux questionnements entourant la question de la valeur dans le cadre du capitalisme avancé.

APPENDICE A

PRODUCTION SCIENTIFIQUE ET TECHNOLOGIQUE DANS LE CAPITALISME AVANCÉ



BIBLIOGRAPHIE

ALBERTANI, Claudio. « Empire et ses pièges. Toni Negri et la déconcertante trajectoire de l'opéraïsme italien ». *Revue Agone*, 2004, no. 31-32, p. 221-258.

ALTHUSSER, Louis. *Pour Marx*. Paris : Éditions La Découverte, Coll. « Poche », 2005, 278 p.

————. « Du "capital" à la philosophie de Marx », dans Louis ALTHUSSER (dir.), *Lire le Capital*. Paris : PUF, Coll. « Quadrige », 1996, p. 1-79.

ANGAUT, Jean-Christophe. « Un Marx feuerbachien ? », dans Emmanuel RENAULT (dir.), *Lire les Manuscrits de 1844*. Paris : PUF, 2008, p. 51-70.

AZUELOS, Martine. « Innovation et système des brevets aux Etats-Unis : un modèle en question(s) ». *Revue LISA*, Caen : Presses Universitaire de Rennes, Vol. IV, no. 1, 2006, p. 30-50.

BALIBAR, Étienne. *La philosophie de Marx*. Paris : Éditions La découverte, Coll. « Repères », 2010, 126 p.

BRANAA, Jean-Éric. *La Constitution américaine et les institutions*. Paris : Ellipses, 1999, 144 p.

BARAN, Paul A. et Paul M. SWEEZY. « Some Theoretical Implications ». *Monthley Review*, Vol. 64, no. 3, juillet-août 2012, en ligne à : http://monthlyreview.org/2012/07/01/some-theoretical-implications.

————. *Le capitalisme monopoliste : un essai sur la société industrielle américaine* (trad. Christos Passadéos). Paris : François Maspero, Coll. « Économie et socialisme », 1979, 344 p.

BELLAMY FOSTER, John. *The Theory of Monopoly Capitalism : An Elaboration of Marxism Political Economy*. New York : Monthly Review Press, 2009, 280 p.

BENSUSSAN, Gérard. *Moses Hess, la philosophie, le socialisme*. Paris : PUF, 1985, 223 p.

BIHR, Alain. *La reproduction du capital : prolégomènes à une théorie générale du capitalisme*. Tome I. Lausanne : Éditions Page Deux, 2001, 348 p.

BISCHOFF, Manfred. « La propriété comme rapport social historique fondateur de la sphère économique », dans Marie-Pierre BOUCHER (dir.), *La propriété et ses multiples*. Montréal : Éditions Nota bene, 2011, p. 77-105.

BOWMAN, Scott R. *The Modern Corporation and American Political Though : Law, Power and Ideology*. University Park (Pennsylvania) : The Pennsylvania State University Press, 1996, 436 p.

BRAVERMAN, Harry. *Travail et capitalisme monopoliste : la dégradation du travail* (trad. Dominique Letellier et Serge Niémetz). Paris : François Maspero, Coll. « Économie et socialisme », 1976, 362 p.

BUKHARIN, Nikolai I. *La théorie du matérialisme historique : manuel populaire de sociologie marxiste*. Paris : Anthropos, 1971, 358 p.

CARO, Isabelle. « Préface à l'édition de 2012 », dans Karl MARX et Friedrich ENGELS, *L'idéologie allemande*. Paris : Éditions sociales, 2012, p. K-AD.

CORNU, Gérard (dir.). *Vocabulaire juridique*. Paris : PUF, Coll. « Quadrige », 2005, 970 p.

DRAHOS, Peter et John BRAITHWAITE. *Information Feudalism : Who Owns the Knowledge Economy ?* New York : New Press, 2002, 254 p.

DRAHOS, Peter. *A Philosophy of Intellectual Property*. Brookfield (Vermont) : Dartmouth Publishing Company, 1996, 260 p.

DUHAIME, Éric. *Le génie génétique : la privatisation du vivant au sein du capitalisme avancé*. Mémoire de maîtrise, Université du Québec à Montréal, 2009, 300 p.

FEUERBACH, Ludwig. *L'essence du christianisme* (trad. Jean-Pierre Osier et Jean-Pierre Grossein). Paris : Gallimard, Coll « Tel », 1992, 532 p.

————. « Thèses provisoires pour la réforme de la philosophie », dans Louis ALTHUSSER, *Manifestes philosophiques : textes choisis (1839-1845)* (trad. Louis Althusser). Paris : PUF, 1960, p. 104-126.

————. « Principes de la philosophie de l'avenir », dans Louis ALTHUSSER, *Manifestes philosophiques : textes choisis (1839-1845)* (trad. Louis Althusser). Paris : PUF, 1960, p. 127-200.

FISCHBACH, Franck. *La privation de monde : temps, espace et capital*. Paris : Librairie philosophique J. Vrin, Coll. « Problèmes et controverses », 2011, 144 p.

————. *Sans objet : Capitalisme, subjectivité, aliénation*. Paris : Librairie philosophique J. Vrin, Coll. « Problèmes et controverses », 2009, 269 p.

————. « L'idéologie chez Marx : de la "vie étriquée" aux représentations "imaginaires" ». *Actuel Marx*, 2008, no. 43, p. 12-28.

————. *La production des hommes : Marx avec Spinoza*. Paris : PUF, 2005, 156 p.

————. *L'être et l'acte : enquête sur les fondements de l'ontologie moderne de l'agir*. Librairie philosophique J. Vrin, Coll. « Bibliothèque d'histoire de la philosophie », 2003, 224 p.

FLIGSTEIN, Neil. *The Transformation of Corporate Control*. Cambridge (Mass.) : Harvard University Press, 1990, 392 p.

FREITAG, Michel. « De la propriété », dans Marie-Pierre BOUCHER (dir.), *La propriété et ses multiples*. Montréal : Éditions Nota bene, 2011, p. 27-50.

————. *L'impasse de la globalisation : une histoire sociologique et philosophique du capitalisme*. Montréal : Éditions Écosociété, 2008, 416 p.

————. « La globalisation contre les sociétés. Par delà l'échec circonstanciel de l'AMI : la portée historique de l'autonomisation du capital financier », dans Michel FREITAG et Éric PINEAULT (dir.), *Le monde enchaîné*. Montréal : Éditions Nota Bene, Coll. « Essais critiques », 1999, p. 231-318.

————. *Dialectique et société : introduction à une théorie générale du symbolique*. Tome I. Montréal : Éditions Saint-Martin, 1986, 296 p.

————. *Dialectique et société : culture, pouvoir, contrôle, les modes de reproduction formels de la société*. Tome II. Montréal : Éditions Saint-Martin, 1986, 444 p.

GORZ, André. « Économie de la connaissance, exploitation des savoirs », Entretien avec Carlo Vercelone et Yann Moulier Boutang. *Multitudes*, 2004, no. 15, p. 205-216.

————. *L'immatériel : Connaissance, valeur et capital*. Paris : Galilée, 2003, 152 p.

Grey, ALAIN (dir.). *Dictionnaire historique de la langue française*. Paris : Le Robert, 2010, 2618 p.

HABERMAS, Jürgen. *Théorie et pratique*. Tome II. Paris : Payot, 1975, 240 p.

HAI HAC, Tran et Pierre SALAMA. *Introduction à l'économie de Marx*. Paris : Éditions La découverte, Coll. « Repères », 1992, 125 p.

HARDT, Michael, et Antonio NEGRI. *Multitude : Guerre et démocratie à l'âge de l'Empire* (trad. Nicolas Guilhot). Paris : Éditions La Découverte, 2004, 408 p.

————. *Empire* (trad. Denis-Armand Canal). Paris : Exil, 2000, 572 p.

HARVEY, David, *Pour lire le « Capital »* (trad. Nicola Vieillescazes). Montreuil : la ville brûle, Coll. « Mouvement réel », 2012, 366 p.

HEGEL, G.W.F. *Phénoménologie de l'Esprit* (trad. Jean-Pierre Lefebvre). Paris : Aubier, 1991, 568 p.

HENRY, Michel. *Marx.* Paris : Gallimard, Coll. « Tel », 1976, 964 p.

HESS, Moses. « Les derniers philosophes », dans Gérard BENSUSSAN, *Moses Hess, la philosophie, le socialisme.* Paris : PUF, 1985, p. 198-216.

————. « Philosophie de l'action », dans Gérard BENSUSSAN, *Moses Hess, la philosophie, le socialisme.* Paris : PUF, 1985, p. 173-197.

————. « L'essence de l'argent » (trad. Pierre Cadiot), dans Elizabeth FONTENAY, *Les figures juives de Marx.* Paris : Galilée, 1973, p. 111-148.

HUGHES, Hugh P. *Goodwill in Accounting : A History of the Issues and Problems.* Atlanta (Georgia) : College of Business Administration, Georgia State Universty, 1982, 224 p.

HYPPOLITE, Jean. *Genèse et structure de la phénoménologie de l'esprit de Hegel.* 2 Volumes. Paris : Aubier, 1946. 590 p.

KERRIDGE, Eric. *The Farmers of Old England.* Londres : George Allen & Unwin Ltd, 1973, 180 p.

L'ITALIEN, François, Frédéric HANIN, Éric DUHAIME et Éric PINEAULT. « La financiarisation du secteur forestier : le cas de Produits Forestiers Résolu ». *Revue Interventions économiques*, no. 44, 2012, en ligne à : http://interventionseconomiques.revues.org/1594.

L'ITALIEN, François. *Béhémoth capital : contribution à une théorie dialectique de la financiarisation de la grande corporation.* Thèse de doctorat, Université Laval, 2012, 330 p.

LABICA, Georges. *Karl Marx : les « thèses sur Feuerbach ».* Paris : PUF, Coll. « Philosophies », 1987, 134 p.

LATOUCHE, Serge. *Bon pour la casse : les déraisons de l'obsolescence programmée.* Paris : Éditions Les liens qui libèrent, 2012, 138 p.

LEVEQUE, François et Yann MENIERE. *Économie de la propriété intellectuelle.* Paris : La Découverte, Coll. « Repères », 2003, 122 p.

LOCKE, John. *Traité du gouvernement civil.* Paris : GF-Flammarion, 1992, 382 p.

MACHEREY, Pierre. *Marx 1845 : les « thèses » sur Feuerbach*. Paris : Éditions Amsterdam, Coll. « Amsterdam-Poches », 2008, 237 p.

MARCUSE, Herbert. « Les Manuscrits économico-philosophiques de Marx », dans *Philosophie et révolution* (trad. Cornelius Heim). Paris : Denoël / Gonthier, Coll. « Bibliothèque Médiations, 1971, p. 41-120.

————. *Raison et révolution : Hegel et la naissance de la théorie sociale* (trad. Robert Castel et Pierre-Henri Gonthier). Paris : Éditions de Minuit, Coll. « Le sens commun », 1960, 472 p.

MARX, Karl. « Ad Feuerbach » (trad. Pierre Macherey), dans Pierre MACHEREY. *Marx 1845 : les « thèses » sur Feuerbach*. Paris : Éditions Amsterdam, Coll. « Amsterdam-Poches », 2008, p. 13-15.

————. *Les manuscrits économico-philosophique de 1844* (trad. Franck Fischbach). Paris : Librairie philosophique J. Vrin, Coll. « Textes et commentaires », 2007, 236 p.

————. *Le Capital : critique de l'économie politique*. Livre I (trad. collective sous la responsabilité de Jean-Pierre Lefebvre). Paris, PUF, Coll. « Quadrige », 1993, 940 p.

————. « L'idéologie allemande », dans *Philosophie* (trad. Maximilien Rubel). Paris : Gallimard, Coll. « Folio », 1982, 688 p.

————. *Manuscrits de 1857-1858 (« Grundrisse »)*. Tome I (trad. collective sous la responsabilité de Jean-Pierre Lefebvre). Paris : Éditions sociales, 1980, 454 p.

————. *Manuscrits de 1857-1858 (« Grundrisse »)*. Tome II (trad. collective sous la responsabilité de Jean-Pierre Lefebvre). Paris : Éditions sociales, 1980, 456 p.

————. *Un chapitre inédit du Capital* (trad. Roger Drangeville). Paris : Union Générale d'Éditions, Coll. « 10/18 », 1971, 320 p.

————. « Notes de lecture », dans *Œuvres : Économie*. Tome II (trad. Maximilien Rubel). Paris : Gallimard, Coll. « Bibliothèque de la pléiade », 1968, p. 7-43.

————. *Le Capital*, Livre III, dans *Œuvres : Économie*. Tome II (trad. Maximilien Rubel). Paris : Éditions Gallimard, Coll. « Bibliothèque de la pléiade », 1968, p. 865-1488.

MAY, Christopher. *The Global Political Economy of Intellectual Property Rights : The New Enclosures*. Londres / New York : Routledge, 2010, 180 p.

MEIKSINS WOOD, Ellen. *L'origine du capitalisme : une étude approfondie* (trad. François Tétreau). Montréal : Lux Éditeur, Coll. « Humanités », 2009, 318 p.

MERLEAU-PONTY, Maurice. *La structure du comportement*. Paris : PUF, 1963, 248 p.

MOULIER BOUTANG, Yann. « Richesse, propriété, liberté et revenu dans le "capitalisme cognitif" ». *Multitudes*, 2001, no. 5, p. 17-36.

————. *Le capitalisme cognitif : La nouvelle grande transformation.* Paris : Éditions Amsterdam, 2008, 315 p.

NEGRI, Antonio, et Carlo VERCELLONE. « Le rapport capital-travail dans le capitalisme cognitif », dans Antonio NEGRI. *Inventer le commun des hommes*. Montrouge (Haut-de-Seine) : Bayard, 2010, p. 271-288.

NEGRI, Antonio. « Pour une définition ontologique de la multitude ». *Multitudes*, 2002, no. 9, p. 36-48.

————. *Marx au-delà de Marx : cahiers de travail sur les « Grundrisse »* (trad. Roxane Silberman). Paris : Christian Bourgeois Éditeur, Coll. « Cibles », 1979, 336 p.

NOBLE, David. *Forces of Production : A Social History of Industrial Automation.* New York : Alfred A. Knopf, 1984, 410 p.

————. *America by Design : Science, Technology, and the Rise of Corporate Capitalism.* Nairobi : Oxford University Press, 1977, 384 p.

Organisation mondiale du commerce. « Accord sur les aspects des droits de propriété intellectuelle qui touchent au commerce ». *Accord instituant l'Organisation mondiale du commerce*, Annexe 1C, 1994, 366 p., en ligne à : https://www.wto.org/french/docs_f/legal_f/27-trips.pdf.

ORLÉAN, André. *L'empire de la valeur : refonder l'économie.* Paris : Éditions du Seuil, 2011, 344 p.

————. *Le pouvoir de la finance*. Paris : Éditions Odile Jacob, 1999, 275 p.

PERELMAN, Michael. *Steal This Idea : Intellectual Property and the Corporate Confiscation of Creativity.* New York : Palgrave Macmillan, 2002, 256 p.

PERROW, Charles. *Organizing America : Wealth, Power, and the Origins of Corporate Capitalism.* Princeton : Princeton University Press, 2002, 260 p.

PICHOT, André. *Petite phénoménologie de la connaissance*. Paris : Aubier, 1991, 222 p.

PINARD, Rolande. *La révolution du travail : de l'artisan au manager*. Montréal : Éditions Liber, 2000, 340 p.

PINEAULT, Éric. « Entre pression à extraire et impératif de transition : l'économie écologique et politique des hydrocarbures extrêmes au Québec ». Texte à paraître, janvier 2015, 20 p.

———————. « Capital, valeur et réversibilité : recherche sur les fondements de l'approche marxienne du capital financier », dans Olivier Clain (dir.). *Marx philosophe.* Québec : Nota bene, Coll. « Société », 2009, p. 211-259.

———————. « Quelle théorie critique des structures sociales du capitalisme avancé ? ». *Cahiers de recherche sociologique.* Montréal : Liber, janvier 2008, no. 45, p. 113-132.

———————. « Prolégomènes à une théorie critique du capital financier : liquidité du capital et développement de l'institution financière de la modernité ». *Société*, no. 23, 2003, p. 213-279.

———————. *Corporation, propriété et capitalisme : le procès d'institutionnalisation politique et économique de la corporation.* Document de travail de la Chaire de recherche du Canada en mondialisation, citoyenneté et démocratie, Université du Québec à Montréal, Mars 2000, 39 p.

POSTONE, Moishe. *Temps, travail et domination sociale* (trad. Olivier Galtier et Luc Mercier). Paris : Mille et une nuits, 2009, 591 p.

REICH, Leonard S. *The Making of American Industrial Research : Science and Business at GE and Bell, 1876-1926.* Campbridge : Campbridge University Press, 1985, 310 p.

RICOEUR, Paul. *L'idéologie et l'utopie.* Paris : Éditions du Seuil, Coll. « Points Essais », 1997, 410 p.

———————. *Du texte à l'action : essais d'herméneutique II.* Paris : Éditions du Seuil, Coll. « Points Essais », 1986, 454 p.

ROY, William. *Socializing Capital : The Rise of the Large Corporation in America.* Princeton : Princeton University Press, 1997, 340 p.

SMITH, Adam. *Enquête sur la nature et les causes de la richesse des nations* (trad. Paulette Taieb). 2 Tomes. Paris : PUF, 1976, 788 p.

SWEEZY, Paul M. *Four Lectures on Marxism.* New-York : Monthley Review Press, 1981, 97 p.

———————. *The Theory of Capitalist Development : Principles of Marxian Political Economy.* Londres : Dennis Dobson Limited, 1962, 398 p.

SZLAJFER, Henryk. « Waste, Marxian Theory, and Monopoly Capital : Toward a New Synthesis », dans John BELLAMY FOSTER et Henryk SZLAJFER (dir.). *The Faltering Economy : The Problem of Accumulation Under Monopoly Capitalism.* New York : Monthly Review Press, 1984, p. 297-321.

VEBLEN, Thorstein. *The Theory of Business Enterprise.* Clifton (N-J) : Augustus M. Kelley Publishers, 1973, 400 p.

———. *Les ingénieurs et le capitalisme* (trad. Catherine Gajdos). Paris / Londres / New York : Gordon & Breach, 1971, 164 p.

———. *Absentee Ownership and Business Enterprise in Recent Times : The Case of America*. Boston : Beacon Press, 1967, 445 p.

VERCELLONE, Carlo. « Transformation de la division du travail et general intellect », dans Carlo Vercellone (dir.). *Sommes-nous sorti du capitalisme industriel ?* Paris : La Dispute, 2003, p. 23-54.

VIRNO, Paolo. « Les anges et le general intellect. ». *Multitudes*, 2004, no. 18, p. 33-45.

———. *Grammaire de la multitude : pour une analyse des formes de vie contemporaines*. Nîmes : Éditions de l'Éclat / Montréal : Conjonctures, 2002, 142 p.

———. « Multitude et principe d'individuation ». *Multitudes*, 2001, no. 7, p. 103-117.

———. « Quelques notes à propos du general intellect ». *Futur antérieur,* 1992, no. 10, en ligne à : http://multitudes.samizdat.net/Quelques-notes-a-propos-du-general.

WARSHOFSKY, Fred. *The Patent Wars : The Battle to Own the World's Techonology*. New York : John Wiley & Sons Inc., 1994, p. 300 p.

WITTMANN, David. « Les sources du concept d'aliénation », dans Emmanuel RENAULT (dir.), *Lire les Manuscrits de 1844*. Paris : PUF, 2008, p. 91-110.

WOLF, Florence. « La question de l'humain après Marx ». *Actuel Marx*, no. 21, 2003, en ligne à : http://actuelmarx.u-paris.fr/alp0021.htm.

WOOD, Neal. *John Locke and Agrarian Capitalism*. London : University of California Press, 1984, 162 p.